





SHOUT
SHARE **IT**

ACA
0144

Re bound 1938

HARVARD UNIVERSITY



LIBRARY

OF THE

MUSEUM OF COMPARATIVE ZOÖLOGY

161

Louis Agassiz

BULLETINS

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

3680
21.8

218

BULLETINS
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE.

TRENTE-HUITIÈME ANNÉE. — 2^{me} SÉRIE, T. XXVII.



BRUXELLES,
M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

1869

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N° 1.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 9 janvier 1869.

M. SPRING, directeur.

M. Ad. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. d'Omalius, C. Wesmael, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Edm. de Selys-Longchamps, le vicomte B. Du Bus, Nyst, Gluge, Nerenburger, Melsens, Liagre, Duprez, Poelman, Dewalque, Ern. Quetelet, Maus, Gloesener, Candèze, Eug. Coemans, Donny, Montigny, Steichen, *membres* ; Schwann, Lacordaire, E. Catalan, Gilbert, *associés* ; L. Henry, Brialmont, Malaise, Bellynck, Dupont et Ed. Mailly, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur transmet une expédition de l'arrêté royal du 31 décembre dernier, qui approuve l'élection de M. Steichen, en qualité de membre titulaire.

— M. Steichen, membre, et MM. V. Regnault, J.-J. Baeyer et G. Kirchhoff, associés, remercient pour leur nomination.

— Il est donné connaissance du décès de M. Ch. Frédéric Ph. von Martius, associé de la classe, mort à Munich le 31 décembre dernier. Une lettre de condoléance a été écrite à la famille du défunt.

— M. le Ministre de l'intérieur transmet une expédition de l'arrêté ministériel qui remplace M. Melsens par M. Maus comme membre du jury pour le concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques.

— L'Institut central de météorologie de Vienne remercie pour les derniers envois.

— M. le secrétaire perpétuel présente les ouvrages suivants de l'Académie qui viennent de paraître :

1° Le tome XXXVII des *Mémoires des membres*, in-4°, 1869, renfermant les travaux suivants :

Recherches expérimentales et théoriques sur les figures d'équilibre d'une masse liquide sans pesanteur; par M. J. Plateau. — Huitième, neuvième, dixième et onzième séries, et Tables générales des onze séries;

Mémoire sur la température de l'air à Bruxelles; par M. Ernest Quetelet;

Observations des phénomènes périodiques de la météorologie et des sciences naturelles pendant les années 1865 et 1866; par différents auteurs;

Sur un nouveau genre de ziphioïde fossile (Placoziphius), trouvé à Edeghem, près d'Anvers; par M. P.-J. Van Beneden;

Recherches sur les squalodons, supplément; par M. P.-J. Van Beneden;

Sur les nombres de Bernoulli et d'Euler, et sur quelques intégrales définies; par M. E. Catalan;

Mémoire sur la théorie générale des lignes tracées sur une surface quelconque; par M. Gilbert;

Les seigneurs de Florennes, leurs sceaux et leurs monnaies; par M. Chalon.

2° Le tome XXVI de la 2^e série, in-8°, des *Bulletins*, comprenant les travaux des séances du second semestre de 1868;

3° L'*Annuaire* pour l'année 1869, contenant les notices nécrologiques sur F.-J. Cantraine, par M. L. De Koninck; sur J.-B. Brasseur, par M. J. Liagre; sur le baron Jules de St-Genois, par M. De Decker, et sur Michel Verswyvel, par M. le chevalier Léon de Burbure, avec les portraits gravés en taille-douce des trois premiers académiciens.

— M. Ad. Quetelet fait hommage de l'*Annuaire de l'Observatoire royal* de Bruxelles, in-18, ainsi que du tome 1^{er} de la *Physique sociale, ou essai sur le développement des facultés de l'homme*, in-8°, qu'il vient de publier. M. Ed. Morren, correspondant de l'Académie, envoie un exemplaire de sa notice sur *Marie-Anne Libert de Malmédy, sa vie et ses œuvres*, in-8°. M. P.-J. Van Beneden remet un exemplaire du discours qu'il a prononcé après les obsèques de

M. H.-J. Kumps, professeur à l'université de Louvain.
— Remerciments.

— M. le capitaine Le Boulangé et M. Just. Andries demandent à l'Académie de vouloir bien accepter deux paquets cachetés et de les mettre en réserve dans ses archives. — Ces dépôts sont acceptés.

— M. D. Leclercq, professeur à Liège, et M. Cavalier, professeur d'anglais à Ostende, font parvenir les résultats de leurs observations météorologiques faites, respectivement, dans ces deux villes en 1868. M. Bernardin adresse ses observations ornithologiques faites à Melle pendant la même année.

M. D. Leclercq fait accompagner ses observations d'une *notice sur les orages observés à Liège et dans la province pendant l'année 1868.* — MM. Duprez et Ern. Quetelet examineront ce travail.

— M. l'abbé Lecomte communique quelques remarques au sujet du rapport fait par M. Ad. Quetelet sur son travail concernant la grêle.

— M. Malaise, de Gembloux, donne l'indication d'une averse accompagnée d'éclairs et de deux coups de tonnerre qu'il a observée à Gembloux, le 30 décembre dernier, entre 5 h. 20 m. et 5 h. 40 m. du soir.

— M. L. Henry soumet une notice sur les *sulfocyanures des radicaux alcooliques.* — (Commissaires : MM. Stas et De Koninck.)

ÉLECTIONS.

La classe procède à l'élection du directeur pour 1870. Après trois tours de scrutin, M. Dewalque est désigné par les suffrages de ses confrères.

En cédant le fauteuil à M. Nyst, M. Spring, directeur sortant, remercie la classe pour le bienveillant concours qu'elle lui a accordé pendant l'année écoulée. Des remerciements sont adressés à M. Spring pour son intelligente direction des travaux de la classe.

PROGRAMME DE CONCOURS DE 1870.

PREMIÈRE QUESTION.

Examiner et discuter les procédés suivis pour déterminer la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité magnétiques du globe terrestre, ainsi que les variations séculaires et diurnes.

DEUXIÈME QUESTION.

Perfectionner, en quelque point important, la discussion de la surface des ondes.

TROISIÈME QUESTION.

On demande une étude complète d'un alcaloïde organique naturel, renfermant de l'azote et de l'oxygène, de préférence

de la quinine; cette étude sera faite en vue d'élucider la constitution intime de ce corps et la place qu'il doit occuper dans une classification sérieuse.

QUATRIÈME QUESTION.

Faire connaître le développement des insectes de l'un des ordres à métamorphoses complètes, en portant spécialement l'attention sur les phases les moins connues de leur évolution.

Le prix de la première question sera de *huit cents francs*, celui de la troisième de *mille francs* et celui de la deuxième et de la quatrième de *six cents francs*.

Les auteurs des mémoires insérés dans les recueils de l'Académie ont droit à recevoir cent exemplaires de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté d'en faire tirer un plus grand nombre, en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

Les manuscrits devront être écrits lisiblement, rédigés en latin, français ou flamand, et adressés, francs de port, à M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel, avant le 1^{er} juin 1870.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; les auteurs auront soin, par conséquent, d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages cités. On n'admettra que des planches manuscrites.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage, mais seulement une devise, qu'ils répéteront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Les mémoires remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

RAPPORTS.

Notice sur les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, par MM. Cornet et Briart.

Rapport de M. d'Omalus.

« La notice que MM. Cornet et Briart soumettent à l'Académie commence par une description du calcaire exploité à Soignies, pierre qui, par sa solidité et sa beauté, ne le cède, selon moi, à aucun des matériaux employés dans les constructions, mais qui, par un de ces caprices que la mode seule peut excuser, est négligée par plusieurs de nos architectes officiels, lesquels donnent la préférence à des produits étrangers plus susceptibles de se détériorer par les influences météoriques de notre climat.

Le massif calcaire est traversé par des fentes et des poches remplies de matières argileuses et sableuses, colorées en noir et en gris par du charbon et que les auteurs considèrent comme intermédiaires entre les terrains primaires et les premières assises marines du terrain crétacé. Quelques parties de ces dépôts renferment des pyrites

plus ou moins altérées, de la limonite et des cailloux dont l'origine n'a pas encore été reconnue.

Par-dessus reposent quelques amas isolés de sables, légèrement verdâtres, qui appartiennent au terrain tertiaire inférieur.

Le tout est recouvert par une puissante nappe de terrain quaternaire dans laquelle les auteurs distinguent trois divisions, savoir :

1° Des amas interrompus formés de sable et de limon renfermant des blocs et des cailloux de phanite, de calcaire et de silex, ainsi que des dents d'éléphants, de rhinocéros, de cheval et de bœuf.

2° Une assise de limon jaune, stratifié, correspondant à ce que l'on nomme ergeron dans le bassin de la Haine.

3° Un limon rouge-brunâtre, propre à faire des briques et identique avec le limon supérieur du bassin de la Haine.

Cette notice contenant des détails géologiques sur une localité importante au point de vue industriel, j'ai l'honneur de proposer à la classe d'en ordonner l'impression dans le *Bulletin* ainsi que de la planche qui l'accompagne. »

Rapport de M. Dewalque.

« Je n'ai rien à ajouter au rapport de M. d'Omalus d'Halloy, et je me rallie volontiers à ses conclusions.

Je saisis cette occasion pour me joindre à notre éminent confrère et attester avec lui la supériorité de notre *petit granit* sur les matériaux étrangers qui, dans ces derniers

temps, ont été employés de préférence pour nos grandes constructions. »

Les conclusions précédentes, auxquelles se rallie M. Nyst, sont adoptées par la classe, et le travail de MM. Cornet et Briart prendra place dans les *Bulletins*.

Note sur l'interprétation de la conception infinitésimale de Poisson, par M. Manilius.

Rapport de M. E. Catalan.

« Il y a trente ans, les géomètres n'étaient pas d'accord sur la nature des *infinitement petits*. Les uns, parmi lesquels il suffit de citer Poisson, disaient : « Un infinitement » petit est une grandeur moindre que toute grandeur » donnée (1). » Les autres, redoutant peut-être les conséquences métaphysiques de la première définition (2),

(1) Poisson, *Traité de mécanique*, seconde édition, p. 14.

(2) Un partisan des idées de Poisson a publié une *Théorie géométrique des infinitement petits*, dans laquelle on trouve cette interprétation extraordinaire : « les points m , m' sont dits infinitement voisins si l'on ne » peut supposer qu'un troisième point n puisse être placé entre m et m' . » Ce n'est pas tout : le célèbre auteur d'une *Logique* imprimée vers 1855 se demande « comment la Terre peut, en un temps donné, occuper un nombre » infini de points; » et, appliquant la théorie des infinitement petits, il arrive à ce curieux dilemme : « si elle ne met pas de temps pour passer » d'un point au point suivant, il est clair qu'il ne lui faudra non plus » aucun temps pour parcourir l'orbite entière. Si, au contraire, elle » met un temps quelconque, quelque petit qu'il soit, à passer d'un point » à l'autre, il est clair qu'elle ne pourra jamais parcourir toute son » orbite. » Cette simple citation suffit pour montrer à quoi peut conduire une mauvaise définition.

adoptaient celle-ci : « Une quantité *infiniment petite*, ou » plutôt *indéfiniment petite*, est une variable qui a pour » limite zéro. »

Aujourd'hui, l'ancienne et mystérieuse *doctrine des infiniment petits* paraît complètement abandonnée (sauf, bien entendu, par M. Manilius); et, dans les traités les plus estimés et les plus récents, les infiniment petits sont considérés comme des *variables indéfiniment petites*.

Dans la note qu'il a présentée à la classe, M. l'ingénieur Manilius, après avoir rapporté la critique (excellente, selon moi,) que M. l'abbé Moigno a faite des idées de Poisson, cherche, par des considérations de mouvement, à démontrer l'existence réelle de l'*infiniment petit*, tel que l'entendait l'illustre géomètre français. Cette démonstration, bien tardive, n'était pas nécessaire : dans l'Introduction au *Traité de mécanique*, et au commencement du paragraphe cité par MM. Moigno et Manilius, Poisson indique, en fort bons termes, les raisons qui auraient dû faire prévaloir sa *conception infinitésimale*, si elle avait pu lutter contre la notion claire et simple des *infiniment petits*.

L'auteur, après avoir mentionné sa *Méthode infinitésimale, sans métaphysique et indépendante de la méthode des limites (sic)*, avertit qu'il distingue : 1° les quantités finies; 2° les quantités infiniment petites; 3° les quantités infiniment grandes; 4° les quantités variables. Je n'ai pu comprendre les motifs de cette déclaration.

En résumé, la note soumise au jugement de l'Académie me semble complètement dépourvue d'intérêt. »

La classe décide, d'après ces conclusions, que la note de M. Manilius sera déposée aux archives.

— M. Gluge fait connaître son appréciation sur une communication de M. Ed. Robin concernant la *cause du manque d'énergie chez l'habitant des pays chauds*. — Cette pièce ainsi que le rapport seront déposés aux archives.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Notice sur les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, par MM. F.-L. Cornet et A. Briart.

Le calcaire carbonifère exploité dans les carrières ouvertes à l'est de Soignies gît en bancs d'épaisseurs variables inclinés vers le sud sous un angle de 5 à 8 degrés. Les allures de ces bancs sont généralement assez régulières; cependant les travaux d'exploitation ont, dans ces dernières années, révélé l'existence de quelques failles qui semblent avoir été produites par des mouvements d'une certaine importance, car ils ont amené en contact, sur les deux parois des cassures, des roches de caractères minéralogiques très-différents.

Ces accidents géologiques s'observent principalement dans la carrière principale de M. le sénateur Wincqz, et dans celle de la société anonyme Rombaux.

La coupe fig. 1 est prise dans la première de ces deux exploitations. Les bancs de calcaire sont interrompus, suivant l'inclinaison, par trois failles ou cassures *a*, *b* et *c*, parallèles et dirigées à peu près de l'est à l'ouest. Les couches n° 1, exploitées dans le fond de la carrière, four-

nissent les pierres de taille les plus estimées. Elles sont constituées par un calcaire pétri de crinoïdes, auquel la taille donne une teinte bleuâtre caractéristique. Les bancs, étant peu fissurés et généralement très-épais, fournissent des blocs d'une dimension énorme. Des masses pesant de 50 à 40 mille kilogrammes sont obtenues d'un banc dont l'épaisseur atteint 5^m,50, et sont élevées, d'une profondeur de 20 à 25 mètres, à l'aide de puissants appareils mus par la vapeur.

Il y a transition minéralogique insensible entre les bancs n° 1 et les bancs n° 2 qui les recouvrent. Ceux-ci sont, comme les premiers, constitués par du calcaire à crinoïdes; mais les pierres qui en proviennent acquièrent par la taille une teinte plus foncée, ce qui en diminue la valeur commerciale. Cependant ce sont ces bancs qui fournissent le marbre connu sous le nom si impropre de *petit granit*.

Les couches n° 2 passent, sans paraître se déranger d'une quantité notable dans leur inclinaison, au sud d'une grande cassure *a*, où elles sont recouvertes par du calcaire noir n° 3 à texture compacte, renfermant peu de crinoïdes, stratifié en bancs minces souvent séparés par des délits terreux, et ne fournissant que des produits peu recherchés.

Ces bancs n° 3 sont riches en fossiles. On y rencontre principalement : *Philipsia gemmulifera*, *Euomphalus pentagulatus*, *Spirifer Mosquensis*, *S. cuspidatus*, *Productus Martini*, *Spirigera Roissyi*, *Cyatophyllum mitratum*, *Michelinia favosa*, etc.

Deux failles, *b* et *c*, placent sur le prolongement en inclinaison des couches n° 3, un calcaire n° 4 très-différent des précédents. Il est très-noir, un peu argileux, à cassure compacte ne montrant que de rares et très-petits fragments de crinoïdes. Les bancs sont peu fissurés et assez épais.

Au point de vue de la fabrication des pierres de taille, la valeur du calcaire n° 4 est presque nulle. Aussi serait-il important, pour l'exploitation des carrières, de rechercher si la position des couches de calcaire noir n° 4 sur le prolongement des bancs évidemment supérieurs au calcaire à crinoïdes, est due à un soulèvement ou à un affaissement des couches au sud de la carrière. En effet, dans le premier cas, les bancs n° 4 seraient géologiquement inférieurs aux calcaires n°s 1 et 2, et ceux-ci pourraient être retrouvés à peu de profondeur au midi des carrières actuelles. Dans le second cas, on ne pourrait les suivre, dans leur inclinaison, qu'en s'enfonçant, à grands frais de travaux préparatoires et d'exhaure, en-dessous des bancs n° 4.

Nous n'avons pas l'intention de chercher à résoudre maintenant cette question de géologie pratique, qui ne pourrait l'être qu'à l'aide d'études détaillées des différentes assises du calcaire carbonifère. Cette notice n'a pour but que de faire connaître les dépôts remarquables qui recouvrent ce calcaire dans les carrières de Soignies.

Ces dépôts appartiennent à trois époques géologiques différentes : 1° à ce que nous avons appelé la période *aachénienne* (1), c'est-à-dire à une période comprise entre le dépôt des couches houillères du Hainaut et celui des grès glauconifères ou *Meules* qui forment dans le bassin de Mons les plus anciennes couches crétacées marines; 2° à la période tertiaire et 3° à la période quaternaire. On peut les observer dans la carrière de M. Wincqz, mais l'étude peut mieux en être faite dans la carrière voisine

(1) *Description de l'étage inférieur du terrain crétacé du Hainaut.*
MÉMOIRES COURONNÉS ET MÉMOIRES DES SAVANTS ÉTRANGERS, publiés par
l'Académie royale de Belgique, t. XXXIII.

appartenant à la société anonyme Rombaux. Cette exploitation se trouve à l'ouest de celle de M. Wincqz et n'en est séparée que par un mur de calcaire non exploité de quelques mètres d'épaisseur.

Les failles dont nous avons parlé n'ont pas encore été rencontrées par les travaux de la carrière Rombaux, mais le front méridional d'exploitation, qui ne s'en trouve actuellement éloigné que de quelques mètres, est sillonné par de nombreuses et larges cassures qui se détachent obliquement et perpendiculairement des failles principales, comme les branches d'un tronc. Nous avons représenté, dans la fig. 3, la vue de cette partie de la carrière. Il nous suffira de donner la description de cette coupe pour faire connaître la composition et le mode de gisement des terrains de recouvrement.

1° *Dépôts aachéniens*. — Ils gisent sans aucune régularité de superposition et remplissent les cassures et les érosions du calcaire carbonifère A. On y distingue :

B. Argile teinte en noir par une matière charbonneuse qui disparaît par la cuisson. Elle est en quelques points stratifiée en lits minces affectant la forme de fond de bateau. C'est principalement dans la faille *a* de la carrière de M. Wincqz que nous avons observé ce mode de stratification (voy. fig. 2).

B'. Argile noire sableuse avec fragments de lignite qui ont conservé la texture des conifères. M. Wincqz a rencontré dans ces argiles (au point *x* de la fig. 2), des fruits fossiles qui ont été soumis à l'examen de M. E. Coemans. Ce savant botaniste a reconnu, parmi ces débris, des graines assez nombreuses d'une plante inconnue, et le *Pinus Andräi*, Coem., espèce assez abondante dans les argiles aachéniennes de la Louvière.

B". Sable quartzeux gris ou teint en noir par du lignite.

B"". Cailloux roulés ayant des dimensions variant entre celles d'une noix et celles d'une tête d'homme. Ils sont constitués par du quartz blanc opaque, quelquefois translucide et cristallin, des quartzites, des grès, des psammites et des phtanites du calcaire carbonifère. Il y a absence complète de roches calcaires et du phtanite houiller qui abonde dans les dépôts du même âge du bassin de Mons.

Nous pensons que la plupart de ces débris proviennent de la destruction des filons de quartz et des roches siluriennes du Brabant. Cependant MM. G. Dewalque et Malaise, qui ont bien voulu examiner quelques échantillons que nous leur avons communiqués, ne connaissent pas la provenance d'une variété remarquable de roche composée de nombreux et assez volumineux cristaux de quartz vitreux réunis par une pâte de grès ou de quartzite.

B^{iv}. Limonite géodique minéralogiquement identique à celle que l'on exploite près de Tournai. Nous n'avons rencontré, à Soignies, qu'un amas peu considérable de cette substance.

La pyrite de fer abonde dans les argiles sableuses. Par sa décomposition elle a donné lieu à la production d'enduits de soufre pulvérulent, et imprègne souvent les argiles de sulfate de fer reconnaissable à sa saveur d'encre. Nous avons aussi rencontré ce sel à l'état cristallisé.

En contact avec les dépôts que nous venons de décrire, le calcaire carbonifère est profondément altéré et se désagrège sous le moindre choc en dégageant une odeur fétide, plus intense que celle qui émane du calcaire non altéré que l'on brise. L'altération a pénétré à plusieurs décimètres

de profondeur, mais elle a respecté les nombreuses articulations de crinoïdes et les veines de calcaire spathique qui ont rempli quelques fissures étroites divisant les bancs exploités.

L'altération du calcaire carbonifère se remarque aussi sur les parois des fissures fermées qui sont sur le prolongement en profondeur des parties plus larges des cassures remplies par les dépôts aachéniens.

2° *Dépôts tertiaires*. — Ils sont désignés sur la coupe par la lettre *c* et sont formés de sable légèrement verdâtre et glauconifère reposant sur un mince lit de galets de silex et de phtanite, parmi lesquels nous avons rencontré quelques dents de poissons. Ce sable est minéralogiquement identique à celui que l'on exploite entre Soignies et Écaussinnes, dans une bande sableuse non figurée sur les cartes géologiques de Dumont, et qui réunit la colline tertiaire, sur laquelle est bâtie la ville du Rœulx, à la colline qui porte le bois de la Houssière à l'est de Braine-le-Comte. Nous rapportons le sable de Soignies, comme celui de la bande dont nous venons de parler, au système landenien ou au système ypresien de Dumont.

Le sable tertiaire de Soignies gît en petits amas isolés et pénètre, en quelques points, à une assez grande profondeur dans les failles, comme nous l'avons représenté fig. 4. Ce remplissage peut s'expliquer par un mouvement du sol qui aurait rouvert les cassures à l'époque tertiaire, ou par l'existence de courants d'eau qui les auraient déblayées en partie avant le dépôt du sable.

3° *Dépôts quaternaires*. — Ce sont les plus puissants et les plus étendus. Leur épaisseur varie de 2^m,50 à 8 mètres et ils recouvrent si complètement les dépôts

Fig. 2

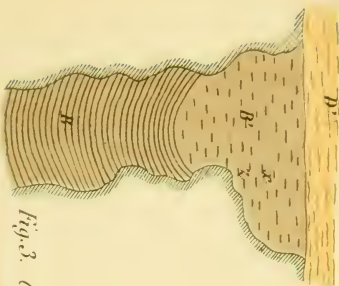


Fig. 1. Coupe prise dans la carrière de M^r Wincz, à Saignies

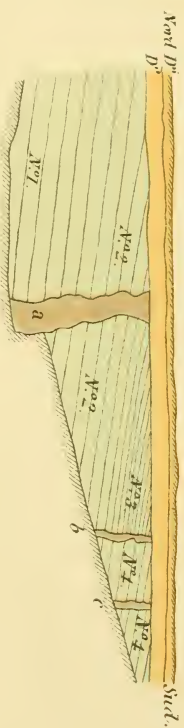


Fig. 4

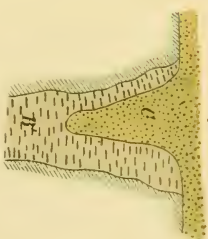
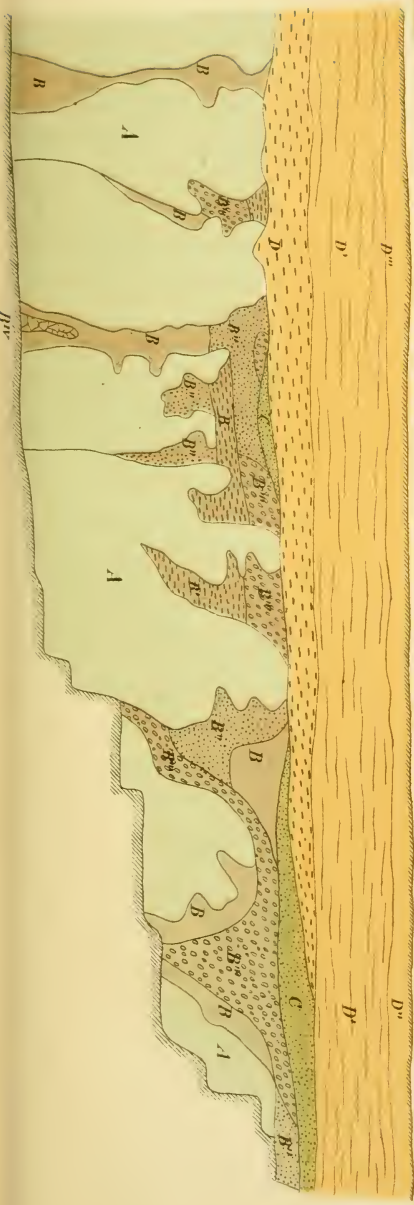


Fig. 3. Coupe prise dans la carrière de la 'Secrè', Anorigne Ronboux. Echelle de 1/4 cent. pour un mètre.



sous-jacents que le calcaire carbonifère, le sable tertiaire, les sables et les argiles aachéniens ne se montrent naturellement à découvert en aucun point.

Le terrain quaternaire est constitué par :

D. Limon sableux, bleuâtre, stratifié, renfermant des blocs de phtanite et de calcaire carbonifère avec des galets de silex. On y a rencontré de nombreux ossements, parmi lesquels des molaires et une défense de mammouth, des dents de rhinocéros, de cheval et de bœuf.

D'. Limon jaune stratifié alternant, à sa partie inférieure, avec de minces couches non continues de sable jaune. Nous le rapportons à l'*ergeron* du bassin de la Haine.

D''. Limon rouge brunâtre propre à la fabrication des briques, et identique au limon supérieur des plaines du bassin de la Haine.



CLASSE DES LETTRES.

Séance du 11 janvier 1869.

M. le baron KERVYN DE LETTENHOVE, directeur.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Ch. Steur, le baron de Gerlache, J. Grandgagnage, J. Roulez, Gachard, Ad. Borgnet, De Decker, Snellaert, Haus, M.-N.-J. Leclercq, Ch. Faider, R. Chalon, Ad. Mathieu, Th. Juste, E. Defacqz, Guillaume, F. Nève, Wauters, *membres*; Scheler, *associé*; Conscience, *correspondant*.

MM. Alvin, *membre de la classe des beaux-arts*, et Mailly, *correspondant de la classe des sciences*, assistent à la séance.

CORRESPONDANCE.

Une lettre de M. le Ministre de l'intérieur informe qu'il a chargé M. Van Eename, statuaire à Gand, de l'exécution du buste en marbre de M. le baron J. de Saint-Genois, destiné au vestibule des Académies.

— M. le Ministre de la justice adresse le 5^e cahier du tome V du bulletin de la commission pour les anciennes lois et ordonnances du pays. — Remercîments.

— L'université de Vienne et le ministère de l'instruction publique de l'empire d'Autriche remercient pour les derniers envois.

— M. Th. Juste fait hommage d'un exemplaire de la traduction anglaise de son travail biographique sur Léopold 1^{er}. — M. R. Chalon présente le XI^e article de ses *Curiosités numismatiques*. — Remercîments.

— Le musée Teyler de Harlem et la Société Dunkerquoise envoient leurs programmes de concours.

— M. le secrétaire perpétuel présente le tome XXXVII des *Mémoires des membres*, l'*Annuaire académique* pour 1869 ainsi que le *Bulletin* des séances de décembre dernier, qui viennent d'être publiés.

PRIX PERPÉTUEL, INSTITUÉ PAR LE BARON DE STASSART POUR
UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

Un mémoire portant pour devise : *Plus ultra!* est adressé en réponse à la question du programme de concours ouvert, en 1867, pour *une question d'histoire nationale*, et dont le terme fatal expirait le 1^{er} janvier de cette année. Ce mémoire portant pour titre : *Histoire des rapports de*

droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne depuis le démembrement de la monarchie carolingienne jusqu'à l'incorporation de la Belgique dans la république française, est renvoyé à l'examen de MM. Ad. Borgnet, Gachard et Th. Juste.

ÉLECTIONS.

Selon l'art. 8 du règlement général, le directeur de chaque classe est désigné une année avant d'entrer en fonctions. Pendant cette année, il prend le titre de vice-directeur. En conséquence, la classe procède à cette élection, et, après deux tours de scrutin, M. Paul Devaux est désigné par les suffrages de ses confrères pour remplir les fonctions de directeur en 1870.

M. le baron Kervyn de Lettenhove, en cédant le fauteuil à M. Ad. Borgnet, remercie pour le concours qui lui a été accordé et qui lui a facilité la mission de diriger les travaux de la classe pendant l'année écoulée. M. Borgnet, comme organe de ses confrères, adresse des remerciements à l'honorable directeur qu'il vient de remplacer; il remercie ensuite l'assemblée des suffrages qui l'ont élevé à cette distinction.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

DON JUAN D'AUTRICHE. — *Études historiques*, par
M. Gachard, membre de l'Académie.

TROISIÈME ÉTUDE.

DON JUAN ET MARGUERITE.

I.

Ni Vander Hammen, l'historien de don Juan, ni Strada, l'historien de Marguerite d'Autriche, ne nous font connaître les relations qu'il y eut entre ces deux enfants naturels de Charles-Quint. On ignore si, quoique nés à un intervalle d'un quart de siècle l'un de l'autre, la communauté d'origine les rapprocha, si des sentiments réciproques d'amitié et de confiance les unirent. C'est, dans les annales du XVI^e siècle, une lacune que regrettent ceux qui se plaisent à faire de ces annales le sujet de leurs études.

Le silence de Vander Hammen, dont le livre fut écrit à Madrid, doit moins étonner que celui de Strada : où et comment Vander Hammen aurait-il eu communication des correspondances de Marguerite et de don Juan ? Les pa-

piers de don Juan, apportés des Pays-Bas par l'ordre exprès de Philippe II, furent vraisemblablement détruits — car ils ne se trouvent pas aux archives de Simancas — après qu'un examen soigneux en eut été fait pour vérifier les soupçons que ce monarque avait conçus de son frère. D'ailleurs, comme on le verra dans la suite de cette Étude, don Juan n'avait pas l'habitude de garder les lettres que Marguerite lui écrivait.

Les papiers de Marguerite, au contraire, conservés avec soin pendant sa vie, furent, après sa mort, déposés dans les archives ducales de Parme. Strada, on le sait, eut à sa disposition ceux qui concernaient les affaires des Pays-Bas sous la régence de cette princesse : n'y a-t-il pas lieu d'être surpris qu'il ait ignoré l'existence de sa correspondance avec don Juan, et, s'il la connut, qu'il n'en dise pas un mot ?

C'est sous les combles du château royal, à Naples, que, au mois de janvier de l'année dernière, j'ai découvert cette correspondance ; et, grâce à l'obligeance parfaite de M. le chevalier Sacco, intendant général de la maison de S. M. le roi Victor-Emmanuel, j'ai pu la parcourir, l'analyser et en copier ou extraire les parties principales. Elle était reléguée là, avec les archives des Farnèses, depuis l'avènement du duc Charles de Parme au trône des Deux-Siciles : sous la dynastie des Bourbons, personne n'avait accès à ces archives, si bien que, hors d'Italie et dans la Péninsule même, on ignorait généralement ce qu'elles étaient devenues.

Qui pourrait dire pendant combien de temps encore les faits que j'ai exhumés de ces documents poudreux seraient restés ensevelis dans l'oubli, si M. Alphonse Vandenpeereboom, qui, durant un ministère de six années, a donné tant de marques de sa sympathie pour les lettres, pour les arts,

pour l'éducation publique (sans parler des autres titres qu'il s'est acquis à la gratitude du pays), n'avait pensé qu'une exploration des archives et des bibliothèques d'Italie pourrait avoir des résultats fructueux au point de vue de la science historique en général et de l'histoire de la Belgique en particulier?

La correspondance de Marguerite d'Autriche avec don Juan forme une liasse d'environ deux cents pièces (1).

Toutes les lettres de don Juan sont de sa main, à l'exception de quelques-unes de celles qu'il écrivit des Pays-Bas; toutes sont en espagnol : don Juan ne se servait que de cette langue.

Marguerite, quels que fussent ses correspondants, écrivait toujours en italien, quoiqu'elle eût passé ses jeunes années à la cour de Bruxelles, où le français était la langue dominante et l'on pourrait même dire la seule que l'on parlât.

Ses lettres à don Juan sont en minutes, de la main de ses secrétaires. Il y en a, dans le nombre, dont l'écriture est faite pour embarrasser les paléographes les plus habiles (2).

II.

Ce fut Marguerite qui, la première, dans le temps qu'elle était à la tête du gouvernement des Pays-Bas, manifesta l'intention d'entrer en rapports avec son frère naturel : par

(1) Elle est intitulée : 1565-1578. *Lettere, originali per la massima parte, di D. Giovanni d'Austria, scritte a madama Margherita.*

(2) Les minutes dont je veux parler sont celles qu'écrivit le secrétaire Nuccio Serigati.

son âge , par sa situation , il lui appartenait de prendre cette initiative. Au mois de février 1565 , elle envoyait à Madrid François de Berminicourt, seigneur de la Thieuloye, gouverneur de Béthune et l'un de ses maîtres d'hôtel, pour exposer au Roi quelques points concernant ses affaires particulières (1); elle le chargea de visiter, de sa part, don Juan, pour qui elle lui remit une lettre. Don Juan lui fit la réponse qu'on va lire :

Très-illustre et très-excellente dame, M. de la Thieuloye, votre majordome, m'a délivré, le 29 du mois passé, la lettre de Votre Excellence du 20 février, et, en conformité de son contenu, il m'a visité de la part de Votre Excellence, me disant, suivant sa commission, la volonté et l'amour qu'elle me porte et qu'elle désire me témoigner par des faits, ainsi que le contentement qu'elle éprouve chaque fois qu'on lui donne de mes nouvelles. Je l'ai vu si volontiers — car rien ne saurait aujourd'hui me causer plus de satisfaction que ce qu'il m'a appris de Votre Excellence, dont je baise les mains pour la sollicitude qu'elle a eue en cela et la faveur qu'elle m'a faite, — que je ne peux assez l'exprimer, non plus que l'amour et volonté réciproque que je porte à Votre Excellence, et le désir que j'ai de la servir, comme j'y suis obligé envers une sœur et envers ma dame, et comme le veulent les liens du sang qui nous unissent.

Le seigneur prince mon neveu (2) est un charmant cavalier, doué de grandes qualités et très-aimé : c'est chose qu'il a héritée de sa mère. Par ce motif, parce qu'il est votre fils, et pour la parenté étroite et l'amitié qu'il y a entre lui et moi,

(1) Voy. *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, pp. 512, 547.

(2) Alexandre Farnèse.

je l'aime tant que son départ me causera un grand isolement : je me suis néanmoins fort réjoui de son mariage (1), qui est si brillant et si convenable aux deux parties. Plaise à Dieu de donner une longue vie à Votre Excellence et aux deux époux , pour que Votre Excellence jouisse de la satisfaction de les voir, eux et leurs petits-enfants, pendant beaucoup d'années, et à moi pour leur témoigner mes sentiments et mon désir de les servir !

Si jusqu'ici je n'ai pas écrit à Votre Excellence, comme j'aurais dû le faire, mon jeune âge en a été la cause. Dorénavant cela se pourra compenser toutes les fois que Votre Excellence me fera savoir en quoi je serai à même de la servir et , suivant mon envie , de la satisfaire. Comme je me suis entretenu longuement avec la Thieuloye, et que Votre Excellence apprendra de lui le surplus de ce que d'ici il lui plaira de savoir, je m'en remets à son rapport.

Notre-Seigneur conserve et augmente la très-illustre personne et l'état de Votre Excellence comme je le souhaite !

De Madrid, le 2 avril 1565.

Je baise les mains à Votre Excellence et suis

Son serviteur et bon frère,

DON JUAN D'AUTRICHE (2).

Lorsque don Juan traçait les lignes qui précèdent, il accomplissait à peine sa dix-huitième année, et déjà l'attention du monde était fixée sur lui. L'ambassadeur Giovanni Soranzo, dans la relation qu'il fit en ce temps-là au sénat de Venise, s'exprimait ainsi sur son compte : « Le seigneur » don Juan a une très-belle figure ; une grâce singulière

(1) Avec la princesse Marie de Portugal, petite-fille du roi Emmanuel le Fortuné.

(2) Voy. l'Appendice n° I.

» règne dans tous ses mouvements, et il montre un es-
 » prit rare, si bien que tous ceux qui le voient se prennent
 » pour lui d'une vive affection, et qu'il est aimé non-seu-
 » lement de la cour mais de toute l'Espagne. Le Roi fait
 » beaucoup de cas de lui, quoique jusqu'à présent on
 » ignore quelle situation il a le dessein de lui donner.
 » Plusieurs prétendent que, si le prince (don Carlos) ve-
 » nait à mourir ou qu'il n'eût pas de fils, don Juan serait
 » proclamé héritier du royaume..... » (1). Il est digne de re-
 marque que, deux années auparavant, le prédécesseur de
 Soranzo à la cour de Madrid, Paolo Tiepolo, tenait un lan-
 gage à peu près semblable : « En vérité, disait-il, l'incli-
 » nation de tout le monde pour don Juan est telle que,
 » dans le cas où le Roi et le prince mourraient sans des-
 » cendants, et qu'il fût en Espagne, et non les fils du roi
 » de Bohême, il pourrait bien arriver, au jugement de
 » beaucoup de personnes, qu'il fût accepté pour roi pré-
 » férablement à d'autres, éloignés par leur résidence, étran-
 » gers au pays par leur langue et peut-être d'une religion
 » contraire à celle de la nation..... » (2).

(1) « Don Giovanni d'Austria..... è di bellissimo aspetto, in tutti i mo-
 vimenti tiene grazia singolare, e si dimostra di rarissimo ingegno, tanto
 che tutti quelli che lo vedono gli prendono affezione grandissima, ed è
 amato non solamente dalla corte, ma da tutta la Spagna. Il re lo stima
 anco molto, se bene non si intende finora qual grado disegna darli. Molti
 vogliono che, se occorresse la morte del principe, ovvero non avesse Sua
 Altezza figliuoli, egli sarebbe pubblicato erede del regno. ... » (*Relazioni
 degli ambasciatori Veneti*, sér. I, vol. V, p. 121.)

(2) « ... E in vero si vede tanta inclinazione di ognuno verso lui, che
 in caso che il re e il principe morissero senza discendenza, molti giudi-
 cano che se egli in quel tempo fosse in Spagna, e non i figliuoli del re
 di Boemia, facilmente potrebbe avvenire ch'egli fosse accettato per re di
 Spagna piuttosto che altri lontano, forestiero di lingua, e forse di reli-
 gione alieno ... » (*Ibid.*, p. 75.)

Au mois de février 1567, Marguerite dépêcha à Madrid Alonso Lopez Gallo, l'un de ses gentilshommes, pour instruire le Roi de faits très-importants qui s'étaient passés entre le comte d'Egmont et quelques autres des principaux seigneurs des Pays-Bas (1). Le 8 septembre suivant, son secrétaire Machiavel recevait d'elle l'ordre d'aller solliciter de Philippe sa démission du gouvernement de ces provinces qu'elle ne pouvait plus honorablement exercer après les pouvoirs qu'il avait conférés au duc d'Albe (2). Ces deux envoyés furent porteurs de lettres pour don Juan, à qui ils présentèrent les compliments de sa sœur. Don Juan ne manqua pas de lui écrire chaque fois pour la remercier : « Comme je suis assuré, lui disait-il dans une de ces réponses, de la volonté qu'avec tant de raison Votre Excellence a de me favoriser, je la supplie de me la témoigner en m'informant toujours de sa santé et de ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour la servir : car il n'est rien qui me puisse causer plus de satisfaction. Et par là Votre Excellence correspondra à l'inclination qu'elle trouvera toujours en moi pour son service, comme l'exigent les liens du sang qui nous unissent (3). »

Cependant les destinées du fils naturel de Charles-Quint

(1) *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. 1, p. 510.

(2) *Ibid.*, p. 571.

(3) « Y porque estoy assegurado de la voluntad que con tanta razon tiene Vuestra Excelencia de hazerme merced, la suplico me la haga de avisarme siembre de su salud y en que la sirva, porque en ninguna cosa la podré yo recibir mayor que en esto : en que Vuestra Excelencia corresponderá á la voluntad que en mí hallará siembre para su servicio, como lo requiere la sangre... » (Lettre écrite de Madrid, le 30 avril 1567.)

L'autre lettre est du 3 octobre.

commençaient à s'accomplir. Le Roi l'avait fait chevalier de la Toison d'or (1), général de la mer (2), et il venait de lui donner le commandement de l'armée destinée à soumettre les Maures révoltés de Grenade. Marguerite, qui se trouvait alors à Civita-Ducale dans le royaume de Naples, lui en adressa ses félicitations. « Votre Excellence, » lui répondit don Juan, a bien raison de m'aimer autant » qu'elle le dit, ayant en moi un frère si obéissant et si » véritablement son serviteur. Je l'assure qu'aucune chose » ne pourrait me donner plus de contentement que l'occasion, si elle s'offrait, d'aller lui baiser les mains..... » Et il ajoutait : « Je ne dirai rien de plus sinon que je suis » très-heureux de la grâce que Sa Majesté me fait en m'ordonnant d'aller à la guerre (5). »

Après la pacification du royaume de Grenade, don Juan se vit appelé à une mission plus grande encore : Pie V le choisit pour général de la ligue que ce pontife venait de conclure avec le roi catholique et la république de Venise contre les Ottomans.

Il débarqua à Gênes le 26 juillet 1571. Pietro Aldobrandini, l'un des principaux gentilshommes de la duchesse de Parme, l'y attendait pour lui offrir les compliments et les vœux de sa sœur. Don Juan le renvoya avec une lettre où il priait Marguerite, au nom de l'amitié qui les unissait et de-

(1) Le 24 juillet 1566.

(2) Le 28 octobre 1567.

(5) « Tiene Vuestra Excelencia mucha razon de amarme y querermelo tanto como dice, siéndole yo tan obediente y verdadero servidor y hermano; y ninguna cosa me podría dar mayor contento que ofrescerse ocasion de poder ver y besar las manos á Vuestra Excelencia..... No diré en esta mas de que estoy muy contento con la merced que Su M^d me haze en mandarme salga en campaña..... » (Lettre écrite de Grenade, le 15 décembre 1569)

vait les unir toujours, vu les obligations qui les attachaient l'un à l'autre, de ne mettre jamais de difficulté à lui demander, à lui ordonner tout ce qu'il serait en position de faire pour elle (1). Arrivé à Naples, il chargea don Diego de Mendoza, gouverneur de l'Abruzzi, d'exprimer à sa sœur son regret de ce que la nécessité où il s'était trouvé de venir en hâte prendre le commandement de l'armée navale de la ligue ne lui avait pas permis d'aller lui baiser les mains (2).

On conçoit qu'il n'oublia pas d'envoyer à Marguerite le bulletin de la bataille de Lépante (3) : elle le félicita d'autant plus cordialement de la victoire qu'il venait de remporter, que son fils Alexandre y avait pris une part brillante.

Je n'ai pas ici à raconter ce célèbre fait d'armes, ni à expliquer pourquoi il n'eut pas les conséquences que l'Europe chrétienne en attendait : ces détails et ces explications trouveront leur place dans d'autres Études.

Don Juan passa l'hiver et une partie de l'été à Messine, d'où, à plusieurs reprises, il écrivit à sa sœur. Le prince Alexandre, qui l'avait quitté après l'affaire de Lépante, vint l'y rejoindre pendant quelques jours. Don Juan avait été témoin de la valeur déployée par son neveu dans la sanglante bataille livrée à la flotte ottomane, et il en avait fait rapport à Madrid ; il désirait vivement que le Roi donnât au prince quelque charge militaire. Lorsque Alexandre

(1) « Suplico Vuestra Excelencia que con la llaneza y amistad que entre Vuestra Excelencia y mi ha de aver siempre, por las obligaciones que entrambos tenemos, que no ponga dificultad alguna en mandarme y querer de mí todo lo en que podré servirla..... » (Lettre du 27 juillet 1571.)

(2) Lettre du 19 août 1571.

(3) Lettre écrite de Petela, le 10 octobre 1571.

retourna auprès de sa mère, il lui remit pour elle une lettre qui dut être particulièrement agréable à Marguerite : « Le seigneur prince, lui écrivit-il, pourra assurer » Votre Excellence du zèle qu'il a trouvé en moi pour le » servir et lui donner toute satisfaction. Je crois que » celle qu'il a de moi n'est pas au-dessous de celle que » j'ai de lui; elle est réciproquement telle que notre » amitié, notre parenté et nos relations nous y obligent (1)... »

Le 2 août 1572, don Juan appareilla de Messine pour aller rallier les vaisseaux de la ligue qui étaient à Céphalonie, et se porter ensuite au-devant de la flotte turque. Il revint, sans l'avoir rencontrée, à Messine, d'où il se rendit à Naples. Marguerite envoya dans cette capitale Pietro Aldobrandini, avec la mission de le visiter de sa part et de lui recommander les intérêts de son fils. Cette recommandation n'était pas nécessaire, car don Juan avait fort à cœur de contribuer à l'avancement du prince Alexandre. Il répondit à Marguerite : « Je promets à » Votre Excellence que je l'aime et le désire servir beaucoup plus que je ne saurais le témoigner, parce qu'il est » vraiment le digne fils de sa mère, et qu'il ne sera pas » moins soldat ni moins vaillant que son père (2). » L'histoire est là pour nous dire si ce pronostic se vérifia.

(1) « El señor príncipe podrá dezir á Vuestra Excelencia la voluntad que ha hallado en mí de servirle y darle todo gusto y satisfacion; y así creo yo que nó es menor la que tiene de mí que yo la tengo del; y está tan grande quanto nuestra amistad, dando y conocimiento nos obliga..... » (Lettre du 4 juillet 1572.)

(2) « Yo prometo á Vuestra Excelencia que le amo y desco servir harto mas de lo que sé mostrar, porque verdaderamente es digno hijo de su madre, y será no menos soldado y valoroso que su padre..... » (Lettre du 5 décembre 1572.)

III

Depuis longtemps don Juan souhaitait de faire la connaissance personnelle de sa sœur; Marguerite n'aspirait pas moins à voir un frère qui, si jeune encore, s'était acquis une gloire égale à celle des premiers capitaines du siècle. Le 5 décembre, don Juan lui annonça qu'il n'attendait que les ordres du Roi sur ce qu'il aurait à faire pendant le reste de l'hiver, pour déterminer le moment où il irait la trouver. Ces ordres lui parvinrent à la fin du mois; il en donna connaissance à Marguerite dans la lettre suivante :

Madame, Sa Majesté a pris la résolution de me commander de rester en ce pays cet hiver. Je le regretterais beaucoup, pour le désir que j'ai de lui baiser les mains, si cela ne convenait autant à son service qu'elle me l'écrit : mais, sa volonté étant telle, la mienne doit être, par conséquent, de lui obéir. Et, comme c'est maintenant que les affaires de la ligue se traitent et se négocient à Rome, Sa Majesté me commande encore de m'en occuper d'ici, en informant ses ministres qui sont chargés de cette négociation de choses qui donnent toujours lieu à des demandes et à des réponses. Voilà pourquoi, Madamè, je ne pourrai réaliser immédiatement l'envie si grande que j'ai de baiser les mains à Votre Excellence. Je crois que, dans vingt-cinq ou trente jours, cette affaire sera arrivée au point que, mon intervention y étant peu nécessaire, j'aurai la liberté d'exécuter ce que je viens de dire; et alors, sans différer davantage, je me mettrai en chemin pour aller voir Votre Excellence : car il n'y a rien pour quoi j'aie autant d'inclination. Dans l'intervalle, Madame, je supplie Votre Excellence, aussi instamment que je le puis, de m'excuser auprès d'elle-

même, puisque, si ce n'était que je ne m'appartiens pas ici, je partirais à cette heure. J'informerai Votre Excellence, quelques jours auparavant, de celui de mon départ, pour le très-grand contentement que je recevrai de lui envoyer une nouvelle qui me réjouira tant. J'ai écrit à monsieur le prince par la voie de Rome, lui donnant avis de ma demeure en Italie et des galères qui vont faire voile pour l'Espagne, où j'aimerais mieux l'accompagner et le servir que le voir aller sans que je puisse en personne rendre compte à Sa Majesté de la valeur, de la diligence et des autres qualités avec lesquelles il l'a servie : car, quoique dans mes lettres, je pense lui en avoir longuement rendu témoignage, j'aurais eu plus de satisfaction encore à le faire de bouche. Je ne sais si monsieur le prince se sera résolu à faire ce voyage ou non, ni en quoi il voudra m'employer; j'attends ses ordres, que j'exécuterai en tout ce qui me sera possible. Sa Majesté prend fort à cœur la continuation de la ligue; elle a ordonné, et à moi principalement, qu'on s'occupe avec efficacité de renforcer sa flotte. On prend en cette conformité toutes les mesures qui conviennent. J'espère en Notre-Seigneur qu'elles tourneront au dommage de l'ennemi, lequel, à ce que l'on apprend, arme à grande furie et avec le dessein de venir à notre rencontre : mais, par bonheur, il nous trouvera plus tôt qu'il ne se l'imagine. Grâce à Dieu, je me porte maintenant bien. Qu'il garde Votre Excellence et lui donne des pâques (1) et des années telles que je le désire.

De Naples, le 9 janvier 1575.

Le très-véritable serviteur et obéissant frère
de Votre Excellence, et qui lui baise les
mains,

DOX JUAN D'AUTRICHE (2).

(1) Dans la langue espagnole, les *pâques* signifient ici la fête des Bois.

(2) Voy. l'Appendice n° II.

Enfin, dans les premiers jours de février, don Juan partit de Naples, avec une suite peu nombreuse, pour Aquila, dans les Abruzzes, où, depuis plusieurs mois, Marguerite avait établi sa résidence. Il est inutile de parler des démonstrations de tendresse et de joie avec lesquelles il y fut accueilli. Marguerite avait envoyé au-devant de lui, pour le guider, Florio Tornielli, l'un de ses gentilshommes; durant son séjour à Aquila, elle eut pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient les plus grandes attentions; elle voulut lui faire accepter des présents en marque de souvenir, mais il s'en excusa (1).

Les graves affaires qui réclamaient don Juan à Naples ne lui permettaient pas une longue absence : le 19 février, quoique le temps fût affreux et les chemins presque impraticables, il prit congé de sa sœur, en lui promettant de venir la revoir avant de passer en Espagne; tous deux avaient les yeux remplis de larmes (2). Dès le lendemain il lui écrivit :

Madame, la journée d'hier a été rigoureuse pour ceux qui étaient en chemin; mais elle l'a été bien plus encore pour moi, qui venais de quitter Votre Altesse : chose qui me laissera des regrets pendant tout le temps que je serai sans lui baiser de nouveau les mains. J'ai très-bien passé la nuit, les faveurs que Votre Altesse m'a faites à Aquila m'ayant été continuées ici (5).

(1) « È tornato molto sodisfatto di Madama, da chi dicono se appartò con lagrime. Non ha voluto accettar nessuna cosa di molte che gli voleva donare, ma dettogli che per lui le tenga, e che prima che passi a Spagna, tornerà di nuovo a visitarla. » (Lettre écrite de Naples, le 4 mars 1575, au grand-duc Côme de Médicis par le chevalier Vaini, aux archives de Florence.)

(2) Voy. la note précédente.

(5) La duchesse l'avait fait accompagner de son grand écuyer.

Je pars en ce moment pour Sulmone par un temps doux, entièrement dévoué à Votre Altesse, comme je le serai tous les jours de ma vie. Pour cela je supplie Notre-Seigneur de me la donner, et à Votre Altesse la santé, le bonheur et le contentement qu'elle mérite et que je lui souhaite.

De Navellas, samedi, 20 février 1575.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

On remarquera que, dans cette lettre, don Juan donne à sa sœur le titre d'*Altesse*; jusqu'alors il ne l'avait traitée que d'*Excellence*. Ce dernier traitement était le seul que la cour d'Espagne accordât aux princes souverains d'Italie et que ses ministres dans ce pays fussent autorisés à leur accorder. Aux Pays-Bas, où les règles de l'étiquette étaient moins rigoureuses, la duchesse de Parme avait toujours été traitée d'*Altesse* par tous les ordres de l'État.

Don Juan lui-même n'avait officiellement que le titre d'*Excellence*. Lorsqu'il avait été nommé général de l'armée de la ligue, Philippe II avait fait transmettre des ordres exprès à ses ministres, non-seulement en Italie, mais en Allemagne, en France, aux Pays-Bas, en Angleterre, pour qu'ils ne lui en donnassent pas d'autre (2) : il toléra toutefois que ceux qui étaient placés sous ses ordres le traitassent d'*Altesse*. Ce ne fut qu'en 1575 que le conseil d'État d'Espagne se détermina à lui attribuer ce dernier titre (3).

(1) Voy. l'Appendice n° III.

(2) *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*. t. II, p. 187.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 267.

Marguerite, qui, jusqu'à l'entrevue d'Aquila, avait observé envers son frère le style de la chancellerie de Madrid, à partir de ce moment en usa avec lui comme il en usait avec elle.

Don Juan fut de retour le 3 mars à Naples (1), où deux courriers venus d'Espagne l'avaient précédé. Les dépêches que ces courriers lui apportaient ne répondirent pas à son attente; aussi écrivit-il à sa sœur : « De moi je ne sais » encore ce qu'il en sera, ni quand ni pour où je partirai (2). » Il ne s'en appliqua pas moins à armer et avitailler la flotte avec toute l'activité qui dépendait de lui : « Nous nous donnons ici — manda-t-il à Marguerite — » toute la presse que nous pouvons; mais la vérité est » que nous pouvons peu, parce que l'argent nous manque (3). » Il lui annonça cependant, le 3 avril, qu'il espérait, avec la faveur divine, être prêt à la fin du mois ou au milieu de mai (4).

Cette dernière lettre n'était pas encore arrivée à sa destination lorsque don Juan reçut une nouvelle qui vint déranger tous ses plans : celle de la conclusion de la paix entre les Vénitiens et le Turc. Je m'étais flatté de trouver, dans sa correspondance avec Marguerite, quelque indice de l'impression qu'un événement d'une si haute gravité

(1) Lettre du chevalier Vaini à Côme de Médicis, du 4 mars 1575. (Archives de Florence.)

(2) « De mí aun no sé lo que haré ni quando ni para donde partiré... » (Lettre du 7 mars 1575.)

(3) « A lo de acá nos damos la priesa que podemos, y á la verdad podemos poco, porque el dinero es menos... » (Lettre du 25 mars 1575.)

(4) « Espero con el favor divino estar lesto al mas largo al fin deste ó mediado el que viene.... »

produisit sur lui ; j'ai été déçu. La lettre du 5 avril est suivie de celle qu'on va lire :

Madame, si je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, c'est que tout est resté en suspens, et moi principalement, dans l'attente d'une résolution de la cour, où j'ai envoyé le secrétaire Juan de Soto, d'une part, pour rendre compte des choses qui se sont passées et desquelles il est si bien informé ; de l'autre, pour savoir et proposer ce que nous ferons, eu égard au temps où nous nous voyons et aux provisions dont nous sommes munis. Jusqu'à ce qu'il revienne, on ne m'ordonne autre chose que d'aller à Messine et d'y rassembler toute la flotte, pour me porter avec elle là où l'exigeront les mouvements des ennemis. En cette conformité je hâte toutes mes dispositions, et, dès que Gio. Andrea (Doria) sera arrivé avec l'infanterie italienne de Lombardie, je presserai son départ pour la Sicile. Dans l'intervalle, je ramasserai tout ce qui se doit tirer du royaume de Naples, pour le prendre avec moi et ne rien laisser à faire après : en cela j'userai d'une grande diligence, car certes je parais être et je suis en effet très-mal ici, et mon honneur en souffre. Avant l'arrivée de ce courrier avec la détermination que j'ai dite, j'ai pourvu de gens et de munitions la Goulette et Malte, et averti d'être sur leur garde les lieux qui courent le danger d'être assiégés. En ce moment, je le répète, je m'occupe de mon prochain départ, en attendant la résolution définitive de Sa Majesté sur ce que je dois entreprendre. C'est là, Madame, en substance notre situation. J'en ai instruit le seigneur prince (Alexandre), tant pour satisfaire à mon obligation qu'afin de le mettre à même de juger de ce qu'il lui convient mieux de faire : en quoi je le seconderai de tout mon possible et avec ardeur. Que Votre Altesse veuille me faire savoir comment elle se trouve et où, et comme la traitent ces chaleurs qui commencent, puisqu'il n'y a personne au monde que cela intéresse plus que moi,

ni qui se réjouisse davantage d'avoir de la santé de Votre Altesse des nouvelles telles que je le désire. Sa Majesté se portait bien ; le prince (1) avait une petite fièvre ; la princesse (2) allait un peu mieux ; toutes les autres personnes de la famille royale étaient en bonne santé ; les Pays-Bas étaient en un triste état ; le duc (3) qui les gouverne haï à l'extrême , et l'espérance du rétablissement de la tranquillité dans ces pays douteuse, malgré les promesses de ceux qui y commandent..... Moi, grâce à Dieu, je me porte bien, et j'attends, entre autres résolutions, celle que Sa Majesté prendra en ce qui me concerne. Mille gens m'envoient en différents endroits. La chose pour laquelle je fais principalement des instances, et non petites, est de pouvoir aller trouver notre maître, avec lequel je voudrais avoir une entrevue et me résoudre. Dieu amène ce résultat, et garde Votre Altesse avec la félicité et le contentement qu'elle mérite et que je lui souhaite !

De Naples, le 4 juin 1575.....

DON JUAN D'AUTRICHE (4).

Marguerite remercia son frère des informations qu'il lui donnait ; elle approuva beaucoup le parti qu'il avait pris d'envoyer le secrétaire Soto en Espagne. Les nouvelles qu'elle avait elle-même des Pays-Bas concordaient avec celles qu'il venait de lui transmettre : « Elles ne me causent pas peu de peine, dit-elle à don Juan dans sa ré-

(1) Ferdinand, fils aîné de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né le 4 décembre 1571.

(2) Doña Juana, sœur du Roi.

(3) D'Albe.

(4) Voy. l'Appendice n° IV.

» ponce; et, si Dieu n'y met la main, je crains que le
» remède ne soit plein de difficultés (1). »

A quelques jours de là, elle envoya à Naples Marcello Lampugnano, l'un de ses gentilshommes, pour lui rapporter des nouvelles de son frère. Elle savait qu'il lui arrivait assez souvent d'être malade : sa complexion n'était pas forte; il se livrait à des exercices violents, se menageait peu avec les femmes, et n'employait pas les moyens nécessaires pour prévenir les suites de ces excès.

Lampugnano revint à Aquila, porteur d'une lettre de don Juan où, après avoir remercié sa sœur, en des termes chaleureux, d'une visite qui lui avait été infiniment agréable, il lui faisait confidence de ses projets et la mettait au courant de ses actions :

Madame, lui disait-il,....., en ce qui concerne mon départ d'ici, je parlerai maintenant avec quelque clarté, pour la certitude que j'ai que cette lettre ira aux mains de Votre Altesse. J'ai singulièrement désiré, Madame, faire l'entreprise d'Alger, surtout cette année que la flotte ennemie ne se composera pas d'un assez grand nombre de galères bien armées pour oser s'éloigner autant de ces mers, et à une époque aussi voisine de l'hiver que ce serait à la fin d'août. Mes dépêches à la cour ont été dirigées vers ce but, ainsi que les mesures que j'ai prises ici; et j'y ai été d'autant plus excité que je savais que c'était la volonté de Sa Majesté, quoique, à dire vrai, elle soit très-mal servie de ces ministres (2), qui s'occupent plus

(1) « Fiandra ho nuova che stà nelli termini che Vostra Altezza mi scrive, che non mi dà poca pena; et se Iddio non ci mette la mano, temo che il remedio sarà difficoltoso.... » (Lettre du 15 juin 1575, datée d'Aquila.)

(2) Allusion au cardinal de Granvelle, vice-roi de Naples, et au duc de Terranova, vice-roi de Sicile.

de leurs intérêts que de ceux de leur maître. Pour retourner à mon propos, je dis que, tenant déjà prête pour cette entreprise une grande partie de munitions de guerre, j'ai vu, dans les dernières dépêches d'Espagne, qui ne sont pas encore des réponses à celles qu'a portées Soto, l'impossibilité qu'on paraît y trouver à la cour. Et, comme la saison est déjà si avancée, que beaucoup de choses manquent encore, que la résolution se fait attendre de là d'où elle devrait venir, et qu'on y incline plutôt à ce qu'on voie ce que l'ennemi voudra faire, j'ai préféré enfin changer d'opinion que de risquer, n'ayant pas les moyens nécessaires, ce qui se pourrait risquer dans ladite entreprise. En conséquence, j'irai sans délai à Messine, où je serai en position, tant de surveiller les mouvements de la flotte ennemie que de tenter, si elle nous en donne quelque lieu, l'attaque de Tunis pour laquelle nous avons, je crois, ce qui convient, au cas que le temps ne me fasse point défaut. Il est certain que, dans la pensée que nous aurions été à Alger, j'écrivis avec de grandes instances à Sa Majesté, lui rappelant les mérites du seigneur prince (1) et son désir d'être employé dans cette expédition où, si elle s'était réalisée, j'aurais voulu le voir. C'est là, Madame, en substance, ce qui se passe et le compte que je puis rendre à Votre Altesse de moi et de ma charge. Je continuerai toujours à le faire selon qu'en fourniront matière les occasions et le temps. Je crois qu'à la fin de cet été j'aurai certainement la permission de passer en Espagne : avant d'en user, mon intention est en tout cas d'aller baiser les mains de Votre Altesse; mais quand et comment, c'est ce que je dirai lorsque je saurai ce qu'il en sera de moi. Je la supplie, en attendant, de m'avoir en sa mémoire et en sa grâce, et de me donner toujours des nouvelles de sa santé : car selon qu'elle sera je serai tranquille et content.....

(1) Alexandre Farnèse.

Je supplie Votre Altesse de garder pour elle seule ce que je lui écris dans cette lettre, et de la déchirer après l'avoir lue, parce qu'enfin les papiers sont des papiers. J'ai ordonné à don Rodrigo de Benavides de se procurer un portrait de moi pour l'envoyer à Votre Altesse; je crois que Marcello, à qui je me remets de tout le surplus que Votre Altesse désirera savoir, en pourra être le porteur.

De Naples, le 26 juin 1575.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

On vient de voir la recommandation de don Juan à Marguerite de brûler ses lettres; on va apprendre comme il en usait lui-même à l'égard des lettres de Marguerite. Sa sœur lui avait adressé la prière de ne laisser lire par personne ce qu'elle lui écrivait; il lui répond : « C'est un soin » que j'ai toujours; et, pour plus de sûreté, j'ai l'habitude » de déchirer vos lettres aussitôt que j'y ai répondu. A mon » avis, c'est ce qui vaut le mieux et qu'il convient que » nous pratiquions entre nous deux, parce qu'enfin les » papiers sont des papiers (2). » Il faut se féliciter, pour l'histoire, que Marguerite n'ait pas suivi ce conseil.

Le 5 août, don Juan mit à la voile pour Messine, où il arriva le 8. Il écrivit de là à sa sœur :

..... Je ne sais, Madame, ce que nous ferons pendant ce peu d'été qui nous reste. Je suis ici attendant chaque jour la flotte

(1) Voy. l'Appendice n° V.

(2) « Lo que Vuestra Alteza me manda de que sus cartas no las vea nadie, huso siempre hazerlo; y á mayor seguridad tengo por costumbre de romperlas en acavando de responder á ellas. Es, á mi juicio, el partido que mas vale, y el que conbiene que sigamos entrambos, porque al fin son papeles papeles. » (Lettre écrite de Palerme, le 8 novembre 1575.)

ennemie; mais il ne nous sera pas possible de la combattre, si nous ne sommes pas plus forts : car, pour mes péchés, notre infériorité à son égard n'est pas petite. C'est une chose qui me peine en l'âme et que j'attribue à ma mauvaise fortune, que nos forces et celles de l'ennemi ne soient pas un peu plus égales. Certes, pour lui livrer bataille, je ne voudrais pas que l'égalité fût absolue : je le ferais alors même qu'il aurait sur nous un grand avantage; mais celui qu'il a est trop grand. Je m'efforce cependant de gagner du temps afin de pouvoir, s'il m'en reste un peu, aller attaquer Tunis : quoiqu'il y soit entré du secours, j'espère en Dieu que nous nous en emparerons, si l'ennemi m'en laisse quelque peu le moyen.....

De Messine, le 19 août 1575.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Les espérances de don Juan ne furent pas trompées : le 11 octobre, il entra dans Tunis presque sans coup férir.

IV.

Après cette heureuse expédition, don Juan revint à Naples. Il y avait trois choses qu'en ce moment il souhaitait avec ardeur : accomplir un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Lorette lors de la bataille de Lépante, visiter une seconde fois sa sœur, et passer en Espagne. Les dépêches qu'il reçut du Roi lui faisaient entrevoir la possibilité de remplir le dernier des objets qu'il avait en vue,

(1) Voy. l'Appendice n° VI.

mais elles l'obligeaient de renoncer aux deux autres : Philippe lui ordonnait de se rendre directement de Naples à Gênes. Il en instruisit Marguerite, en lui exprimant le déplaisir qu'il en éprouvait (1).

Il croyait ne s'arrêter à Naples qu'une quinzaine de jours (2); il y resta cinq mois. Dès le 28 novembre, il mandait à sa sœur que l'époque de son départ pour l'Espagne était fort incertaine, car il se trouvait chargé d'une flotte, de gens, de dépenses à faire et de comptes à payer, sans avoir à sa disposition un seul réal ni le moyen de s'en procurer (3). « Il en résulte. — lui disait-il — que je » souffre la plus grande peine que j'aie jamais eue. J'ai » mis en gage mon argenterie et je me suis endetté personnellement pour licencier un corps d'infanterie italienne et donner congé à un certain nombre de galères; » mais il me reste considérablement à payer, puisque ni » aux équipages des navires ni à l'infanterie espagnole » et allemande je ne puis donner même un ducat. Je cherche de l'argent par toutes les voies possibles; je ne sais » ni quand ni comment j'en trouverai, si toutefois j'en » trouve, et, n'en trouvant pas, ce qu'il en sera de moi : » car m'éloigner d'ici en y laissant les choses dans le mau-

(1) « Sepa Vuestra Alteza que me manda Su Magestad que me embarque y que, sin tocar en ningun cavo, me baya á Génova.. Lo siento, porque querria antes en todo caso visitar á Nuestra Señora de Loreto, que selo e ofrecido y tengoselo muy bien devido, y besar otra vez las manos de Vuestra Alteza. Esto solo me da cuydado, y esto solo querria poder hazer.... » (Lettre écrite de sa galère devant Palerme, le 8 novembre 1575.)

(2) « ... Creo con todo que en xv dias podré despacharme..... » (*Ibid.*)

(3) « Porque me hallo cargado todavía de armada, de gente y de gastos y de cuentas, sin un real ni aun espediente de hallarle..... » (Lettre du 28 novembre 1575.)

» vais état où elles sont ne convient ni au service de Sa
 » Majesté ni à ma réputation, et, d'un autre côté, je ne
 » vois pas comment j'y puis demeurer dans la situation
 » où je me trouve. Le cardinal (1) dit qu'il fait tout ce
 » qu'il peut : il faut qu'il ne puisse pas grand'chose, car
 » en effet il ne fait rien (2). » Le 9 janvier 1574, à l'oc-
 casion de la naissance d'un fils du prince Alexandre sur
 laquelle il adresse ses félicitations à Marguerite, il revient
 sur ce sujet : « La chose qui me peine le plus au monde,
 » — lui écrit-il — après l'impossibilité où je me suis
 » trouvé d'aller voir Votre Altesse, est de n'avoir pu en-
 » core partir pour l'Espagne; Votre Altesse doit donc
 » croire que je fais largement tout ce qui dépend de moi
 » afin d'être libre. Mais le crédit et la réputation impor-
 » tent tant que, pour conserver ceux que Dieu m'a don-
 » nés, force m'est de demeurer ici jusqu'à ce que j'aie pu
 » contenter cent mille gens que ma présence fait patienter,
 » et qui, si je partais, pousseraient des clameurs et des
 » plaintes contre moi jusqu'au ciel (5). » Enfin, le 8 mars,

(1) De Granvelle, vice-roi de Naples.

(2) « Así paso el mayor trabajo que he tenido jamás. He empeñado plata y prendas mías para despedir un golpe de infantería ytaliana y para despachar una banda de galeras; pero harto me queda, pues ni á naves ni á infantería española ni alemana puedo dar un ducado. Ando buscandolo por todas las vias posibles. No sé quando ni como lo hallaré, si lo hallo, y no hallándolo, qué he de hacer de mí, porque bolver las espaldas á tanta máquina, dexándola tan quebrada, no conbiene ni al servicio de Su Magestad ni á mi reputacion; pues estar así tan poco veo como se pueda. El cardenal diz que haze lo que puede; pero deve poder poco, porque en efeto no haze nada... »

(5) « Este último de mi yda en España es la cosa que mal pena me da no verla ya executada, despues de no lo estar el ver á Vuestra Alteza; y así es de creer que hago largamente mi posible en despacharme : pero

il reçut un courrier du Roi qui lui apportait en lettres de change une partie de l'argent dont il avait besoin pour le payement des troupes de terre et de mer (1); il s'occupa alors de ses préparatifs de départ.

Il s'était embarqué à Naples le 15 avril, avec l'intention de descendre d'abord à Gaëte (2). Durant ce trajet, des dépêches lui parvinrent d'Espagne qui lui firent éprouver une amère déception. Laissons-le exprimer lui-même ses sentiments à cet égard. Voici ce que, après son arrivée à Gènes, il écrivit à Marguerite :

Madame, déjà, par d'autres voies, Votre Altesse aura su, en substance, le dernier ordre que j'ai reçu de Sa Majesté, me prescrivant de rester en Lombardie : chose qui me peine beaucoup plus que je ne saurais le dire, pour toutes les raisons que Votre Altesse comprend si bien, et particulièrement parce que mon voyage à la cour aurait été de plus de fruit que ma demeure en ce pays. Je me suis en conséquence résolu à envoyer le secrétaire Juan de Soto en Espagne, pour qu'il y négocie tout ce dont j'avais pris note et qui ne sera pas peu. Pendant ce temps je me tiendrai à Vigevano, à vingt milles de Milan, sans m'occuper en rien des objets de ma commission jusqu'au retour dudit Soto : car plutôt que de mettre à l'aventure, sciemment et sans aucun avantage, ce que j'ai acquis d'honneur, il vaut mieux que je ne fasse rien, au moins jusqu'à ce que Sa Majesté en décide autrement. Ce que je pré-

vale tanto el crédito y reputacion que, conservando el que Dios me a dado, es fuerza dexarme estar hasta dexar contentas cien mil gentes que con mi presencia se entretienen, y que sin ella clamarian al cielo con queexas y lamentos de mí..... » (Lettre du 9 janvier 1574.)

(1) Lettre du 9 mars 1574 à Marguerite.

(2) Lettre à la même, écrite de Naples le 15 avril.

tends principalement à l'heure qu'il est, c'est de prendre la mer avec la flotte pour mettre obstacle, autant que possible, aux desseins de l'ennemi : entreprise dans laquelle il y aurait peut-être plus d'honneur à gagner que dans ce pays, où je ne vois pas à quoi j'aurai à consacrer mes soins. Je recommande aussi à Soto, au cas qu'à la cour on parle de m'envoyer aux Pays-Bas, de déclarer qu'avant de me charger d'une telle commission, il convient que je voie Sa Majesté, et que je ne pourrais l'accepter sans cela. L'ordre que Sa Majesté me donne est d'aller à Milan jusqu'à ce qu'elle me mande autre chose, pour de là tenir en respect les voisins, faire passer des secours aux Pays-Bas, et m'occuper d'autres affaires de la même nature, S. M. voulant que j'intervienne dans tout ce qui touche la guerre; et elle me dit que ce sera pour cet été seulement. Dieu le veuille ainsi, comme je l'espère! C'est là, Madame, en substance, le contenu de la dépêche du Roi et ce à quoi je me suis déterminé : car je reste très-peu pourvu d'argent et avec une autorité fort amoindrie. Je ne me mêlerai donc de rien, mais je remettrai tout au marquis d'Ayamonte (1); et je m'établirai à Vigevano jusqu'à ce que Soto revienne. Pour une raison, je suis certainement charmé de demeurer en ces quartiers : c'est que j'y jouirai du voisinage et de la compagnie du seigneur prince (2), qui s'est décidé à n'aller pas maintenant en Espagne : ce dont je suis très-content, d'abord à cause du voisinage et de la compagnie dont je viens de parler, et ensuite parce que nous paraîtrons ensemble devant Sa Majesté. Je pars aujourd'hui pour aller coucher à Sarraval; de là je poursuivrai mon chemin, dans l'espoir, qui me rend très-joyeux et très-empressé, de rencontrer en route le seigneur prince. De ce qu'il en sera ultérieurement de moi, j'en rendrai compte à

(1) Gouverneur de l'État de Milan.

(2) Alexandre Farnèse.

Votre Altesse, que je prie Dieu de garder comme je le désire.

De Gênes, le 6 mai 1574.

Le plus grand serviteur de Votre Altesse et son
frère obéissant qui lui baise les mains,

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Marguerite, cette fois encore, approuva le parti qu'avait pris son frère d'envoyer le secrétaire Soto en Espagne. Quoique les ordres qu'il avait reçus de Madrid ne fussent pas conformes à ses vues, elle l'engagea à se conformer aux volontés du Roi, car, en le faisant, il ne pouvait pas commettre d'erreur (2). Cette princesse professait un grand respect pour Philippe II, dont pourtant elle n'avait pas toujours eu à se louer.

A la fin de juillet, don Juan apprit, à Vigevano, que la Goulette et Tunis étaient menacés par la flotte turque : sans en attendre l'autorisation du Roi, il alla, dans le dessein de secourir ces deux places, s'embarquer à la Spezzia, d'où il fit voile pour Naples; il emmenait avec lui Alexandre Farnèse. De Naples il passa à Messine, à Palerme, à Trapani. C'était trop tard : les forces qu'il put rassembler n'étaient pas suffisantes pour lui permettre de présenter la bataille à la flotte turque; en outre, il lui fallut lutter contre les vents. La Goulette succomba le 25 août, et le fort de Tunis le 15 septembre.

Cette double perte causa à don Juan un vif chagrin,

(1) Voy. l'Appendice n° VII.

(2) « Che così facendo, no sí può errare..... » (Lettre du 4 juin 1574, écrite d'Aquila.)

dont on trouve l'empreinte dans la lettre suivante qu'il écrivit à sa sœur :

Madame, que Votre Altesse me tienne pour justement excusé, si je n'ai pas répondu à ses deux lettres du 19 et du 28 août : car le temps et le moyen de le faire m'ont vraiment manqué au milieu de mes déplacements continuels; et encore à présent je dis à Votre Altesse que j'ai tant d'affaires sur les bras que je puis à peine donner de mes nouvelles. Ce qui s'est passé dans ces parages, Votre Altesse l'aura appris par monsieur le prince et d'autres avec plus de détails que je ne lui en donnerai ici : j'en suis émerveillé et j'en ressens une douleur extrême, non pas tant encore pour la perte des places de Barbarie que pour ce que l'ennemi se retire victorieux et honoré, tandis que nous autres nous nous occupons à rassembler notre flotte et que l'argent, auquel on regarde tant, se dépense mal à propos et sans aucun fruit. Le même jour que je quittai Naples, la Goulette fut prise, et j'avais réuni tout au plus une moitié de flotte à Palerme, quand il en fut de même de Tunis : de manière que la diligence que je mis à partir de Lombardie, sans en avoir reçu l'ordre, a été inutile; qu'aurait-ce été si je l'avais attendu, puisque ce fut seulement à Palerme qu'il me parvint? Enfin, Madame, la situation des affaires est pleine de dangers, et en vérité, la faute n'en est pas tout entière à Sa Majesté : le tort qu'elle a est de permettre que ceux qui gouvernent ses provinces ne prennent pas le même souci de l'État qui les avoisine et même de celui qui est plus éloigné, que de l'État dont ils ont respectivement la charge. Que Votre Altesse considère de plus que nous laissons s'écouler le temps qu'il faudrait employer, non-seulement à mettre obstacle aux desseins de l'ennemi, mais encore à exécuter ceux que nous devrions former nous-mêmes. J'espère apprendre, à tout moment, que l'ennemi s'est retiré : il l'aura certainement fait depuis quelques jours,

si ce temps, qui nous est si contraire, le lui a permis. Je crois bien que, pour cette année, il ne nous reste plus rien à espérer ni à craindre : car l'hiver a commencé et les occasions ont cessé pour tous, mais surtout pour nous, qui ne savons en saisir aucune, et n'avons le moyen d'entreprendre chose qui vaille. Tout enfin se réduira à ce que, comme de coutume, nous nous en retournerons bien ou mal; et moi certainement, sans plus différer, je passerai en Espagne. C'est l'objet que maintenant j'ai en vue; mais j'en informerai préalablement Votre Altesse, et même, si c'est possible, j'irai lui baiser les mains. Sur la dernière lettre de Votre Altesse, qui était en réponse à une de moi, j'ai peu de chose à dire, et moins encore sur la première, puisque ce qui touche l'autorité et l'honneur de monsieur le prince, il sait que j'en fais le même cas que de ce qui me touche personnellement; et assurément l'une des choses pour lesquelles j'ai regretté que quelque occasion de combattre ne se soit pas offerte, est de n'avoir pu faire avec lui ce que je projetais. Je m'en rapporte là-dessus au témoignage de monsieur le prince, que j'aime comme je le dois à Votre Altesse, à toute sa maison et à moi-même, puisque je lui suis si proche parent et si grand ami. Nous nous faisons continuellement très-bonne compagnie, et il en sera ainsi toutes les fois que nous serons ensemble, comme il l'écrira, je crois, plus au long à Votre Altesse. J'attends de jour en jour Juan de Soto, qui est arrivé en Italie : mais quelles bonnes dépêches seront celles qu'il rapporte, après que je l'ai envoyé à la cour il y a cinq mois, avertissant de ce qui est arrivé et proposant les moyens de le prévenir!.....

De Trapani, le 5 octobre 1574.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

(1) Voy. l'Appendice n° VIII.

Revenu à Naples dans les premiers jours de novembre, don Juan en partit le 21 pour l'Espagne. Dans une lettre écrite de Madrid, le 13 février 1575, il raconte ainsi à sa sœur l'accueil qui lui a été fait par le Roi et les dispositions de Philippe à son égard :

Madame, je suis, gloire à Dieu, arrivé il y a quelque temps à cette cour, où j'ai reçu tant de faveurs de Sa Majesté que, pour cela seulement, je regarderais mon voyage comme ayant été on ne peut plus opportun..... Depuis que je suis ici, j'ai lieu de croire que l'on comprend les affaires d'Italie d'une tout autre façon qu'auparavant. Je m'étais flatté, comme j'avais supplié Sa Majesté de le trouver bon, de faire à Madrid un séjour d'une certaine durée; mais enfin il a été résolu de me renvoyer en ces quartiers-là, et avec une hâte telle qu'on apporte une extrême célérité à m'expédier. Je pense que je partirai au milieu du mois prochain, et je pense aussi que j'irai commencer un nouveau genre de service, en conformité de ce qui convient à celui de Sa Majesté. Cependant on s'applique à écarter tous les obstacles et à accélérer la provision de ce avec quoi je dois servir Sa Majesté et défendre ses États cet été. A tout cela je donne une presse si grande que, chaque jour, dans les conseils et ailleurs, je ne fais pas autre chose; mais nous sommes déjà si près de l'été que je ne me contente que de ce que je vois.

Et il ajoutait :

Ici, Madame, ce ne sont que conseils : tous les jours j'en préside deux, sans compter mille autres occupations qui ne me laissent pas un instant à moi (1).

Le 29 mars, il quitta Madrid, prenant le chemin de

(1) Voy. l'Appendice n° IX.

Carthagène, où il monta sur le navire qui devait le ramener en Italie.

V

Dès qu'il fut de retour à Naples, après une traversée des plus laborieuses, don Juan écrivit à sa sœur :

Madame, ... j'ai laissé Sa Majesté en bonne santé, grâce à Notre-Seigneur, mais extrêmement fatiguée des affaires, comme on a bien des raisons de le craindre, et que cela se voit d'ailleurs à son visage et à ses cheveux qui ont blanchi. Les nouvelles que je puis donner de notre cour à Votre Altesse sont certainement peu satisfaisantes, parce que, Sa Majesté n'ayant personne sur qui se reposer, chacun se trouve dans l'embarras, notre maître se fatigue à l'excès, et les affaires ne sont pas traitées de la manière dont elles l'étaient autrefois. C'est vraiment grande pitié que l'état où j'ai laissé cette cour : néanmoins je certifie à Votre Altesse que j'aurais souhaité — et je fis pour cela tout ce que je pus — de n'en point partir. Mais il parut à Sa Majesté qu'ici je pouvais la servir de nouveau en un temps et dans des occasions d'importance; et, comme toujours, je me suis soumis à sa volonté..... Je confierai à Votre Altesse, mais seulement pour elle, et j'ai plusieurs motifs de la supplier qu'il en soit ainsi, que je suis porteur d'un ordre de Sa Majesté touchant ce que chacun de ses ministres a à faire, ordre qui consiste en ce qu'ils m'obéissent; mais je ne dois en user que quand quelqu'un d'eux se persuadera le contraire : ce qui n'arrivera pas, je pense, parce qu'ils ont été officiellement informés de l'intention de Sa Majesté.....

Naples, le 19 juin 1575.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

(1) Voy. l'Appendice n° X.

Philippe II avait en effet nommé don Juan son lieutenant général en Italie, et en même temps il avait remplacé le cardinal de Granvelle, dans la vice-royauté de Naples, par le marquis de Mondejar.

Les troubles de Gênes, où la discorde avait éclaté entre les anciens et les nouveaux nobles (1), donnaient en ce temps-là beaucoup de soucis à don Juan. A son passage par cette ville, alors qu'il revenait d'Espagne, il y avait trouvé les choses dans une situation telle qu'il avait cru devoir envoyer au Roi son nouveau secrétaire, Juan de Escobedo, pour lui demander des instructions. Il venait depuis peu de les recevoir, et il avait pris ses mesures en conséquence lorsque, le 30 septembre, il écrivit à Marguerite :

Madame, ces affaires de Gênes vont comme vous en aurez été informée. Le pape ne veut absolument pas se persuader de la bonne et pacifique intention de Sa Majesté, laquelle est de ne permettre que personne intervienne entre les Génois; et c'est dans ce but qu'en son nom je tiens ses troupes presque rassemblées. Je désire, puisque, depuis l'arrivée d'Escobedo, j'en suis laissé l'arbitre, que les forces de Sa Majesté soient libres afin de s'opposer, l'été prochain, à notre commun ennemi le Turc. A cet effet, je presse de mon côté pour que, si un arrangement doit se faire entre les nobles vieux et nouveaux, il se fasse sous peu de jours : autrement je permettrai l'action des troupes, de manière que, cet hiver, nous puissions prévoir ce qu'il en sera de nous l'été. Pour rendre compte de tout à Sa Sainteté et la supplier de ne pas se fâcher, mais de laisser le soin de pacifier ces troubles à celui

(1) VANDER HAMMEN, livre V, parle longuement de ces troubles.

que cela regarde et dont le seul but est de protéger la république, comme par le passé, j'ai envoyé Escobedo à Rome. Cependant je crois que les vieux et les nouveaux nobles de Gênes suspendront les hostilités pour quinze ou vingt jours, pendant lesquels on se concertera sur des bases d'accommodement, ou l'on connaîtra le but de ces pouvoirs et décrets que donnent ceux du dedans. Enfin la tranquillité ou l'agitation de la république consiste en un seul point, et c'est que Sa Sainteté ne se passionne pas, mais qu'elle fasse l'office de père commun et d'ami de la justice, sans se déclarer pour personne contre son bras droit, qui est Sa Majesté. Tel est succinctement l'état de ces commencements de troubles.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

A la fin de cette année, don Juan réalisa deux projets qu'il avait formés depuis longtemps : il alla une seconde fois visiter Marguerite à Aquila, et le 1^{er} janvier 1576, il se trouva à Notre-Dame de Lorette, où il gagna le jubilé accordé par Grégoire XIII. Il repassa par Aquila, en retournant à Naples (2). De cette dernière ville il écrivit à sa sœur, pour lui exprimer ses regrets de l'avoir quittée et le désir de recevoir fréquemment de ses nouvelles; lui annoncer que, si le temps n'y mettait obstacle, il partirait, le 2 ou le 5 février, pour la Lombardie, où sa présence était instamment réclamée, surtout par rapport aux affaires de Gênes, et que de là il tâcherait de passer en Espagne. Il l'entretenait, de plus, de ses démêlés avec le nouveau

(1) Voy. l'Appendice n° XI.

(2) Lettres de don Juan à Marguerite écrites de Naples le 1^{er}, de Sulmone le 21, de Monréal le 28 décembre 1575, de Camerino le 5 et de li Navelli le 11 janvier 1576.

vice-roi de Naples, qui prétendait être respecté à l'égal de Dieu et dont la nature était celle d'une bête. Il lui disait aussi qu'il avait trouvé les choses à Naples dans un état pire que celui où il les avait laissées, l'argent, les provisions et les moyens de s'en procurer manquant également (1).

Sur ces entrefaites, il reçut des dépêches de Madrid qui dérangèrent ses combinaisons : le Roi lui mandait qu'après avoir été en Lombardie il revint à Naples, pour veiller pendant l'été à la sûreté des côtes d'Italie. Ces dépêches furent pour lui un sujet de vive contrariété (2). Il n'eut pas toutefois à y donner exécution, des circonstances étant survenues qui exigèrent de nouvelles déterminations de sa part, comme on va le voir par la lettre suivante, qu'il adressa de Procida, le 4 avril, à Marguerite :

Madame, je pense que vous aurez appris de Gio. Ferrante comment j'ai renoncé au voyage de Lombardie, à cause qu'au moment où je me disposais à partir, il fit un si mauvais temps qu'il ne m'eût pas été possible de naviguer. Depuis, les bonnes nouvelles qui nous arrivèrent de Gênes, et les craintes que de ce côté-ci on avait des mouvements de la flotte turque, firent juger que ce dernier objet était celui auquel il convenait principalement de pourvoir; et cela fut confirmé par les ordres que nous reçûmes de Sa Majesté. Mais nous sommes, pour nos péchés, tellement dépourvus de tout, et notamment d'argent et des autres choses nécessaires au soutien de la guerre, que, je le certifie à Votre Altesse, les places que l'ennemi voudra attaquer ne tarderont à se rendre qu'autant qu'il jugera à propos

(1) Lettre du 24 janvier 1576. Voy. l'Appendice n° XII.

(2) Lettre du 14 février 1576 à Marguerite, écrite de Naples.

de le différer : car, outre ce que j'ai dit, nous avons une foule d'embarras dont chacun est plein de difficultés. Que Votre Altesse considère quelle jolie charge est la mienne, et en quel état je dois me trouver ! J'en ai instruit Sa Majesté, par don Juan de Cardona, aussi clairement que je le devais, et j'ai fait pour ma part tout ce qui a dépendu de moi, quoique nous sachions que cela ne suffit point pour opérer des miracles ; et ceux-ci il est donné à Dieu seul d'en faire. Pour moi certes c'en serait un très-grand que la flotte turque ne vînt pas, comme on le dit, cette année : car, si elle vient, et puissante comme elle l'est d'ordinaire, elle nous trouvera sans troupes, sans vivres, sans munitions, enfin, pour abrégé, sans rien de ce qu'il nous faudrait, et cela faute d'argent, et pour les ressources nulles ou insignifiantes qu'on m'envoie de la cour et qu'ici l'on me fournit. Néanmoins, voulant satisfaire à ce que je me dois à moi-même, je partirai sous peu de jours pour Syracuse ; de là, si ma santé me le permet, je tâcherai de mettre les gens que je pourrai dans Malte, ou, si je ne puis davantage, je me porterai, avec ceux qui voudront me suivre, là où la nécessité sera le plus grande, puisque pour d'autres dispositions il n'y a pas de troupes qui aient été levées, ni un réal pour tirer de leurs logements les garnisons ordinaires. D'ici j'emmènerai quelques compagnies, et je partirai avec vingt-deux galères ; le marquis de Santa Cruz ne tardera pas à me suivre avec celles de sa charge. Le surplus de ce qu'il y a à garder, c'est-à-dire la Sardaigne, Maillorque et les autres îles, Dieu le veuille prendre sous sa garde ! il en a la puissance. Tel est, Madame, en somme, le très-misérable état où nous nous voyons. Je m'en vais de Naples, parce que il y a tant de personnes qui viennent me demander de l'argent et que j'en ai si peu que, pour ne pas perdre mon temps à leur répondre, pour ne pas leur refuser non plus ce qu'elles réclament si justement et, pour me délivrer de cent mille autres embarras du même genre, je me réjouis principalement de m'éloigner de cette Babylone de désordre.

En vérité, je crains beaucoup que celui des Pays-Bas ne soit très-grand en ce moment, ces provinces, qui sont exposées à tant de dangers, se trouvant sans gouverneur (1); je le crains surtout si les dissensions qu'il y a entre les Français se terminent par un accommodement, comme la reine mère le désire et y emploie toute son industrie. J'ai grand peur qu'à cette occasion il ne me soit proposé, un de ces jours, d'aller aux Pays-Bas. Je supplie Votre Altesse, qui est tant ma dame, ma mère et ma sœur, de voir, dès à présent, ce qu'en tel cas je ferai et comme et en quoi je me résoudrai. Si Sa Majesté me l'ordonne, je tâcherai d'en écrire auparavant à Votre Altesse, afin, comme je dis, d'avoir son avis avant de me résoudre: car, quel qu'il soit, je serai ainsi très-content. Je la supplie donc d'y penser tout de suite, et de me faire part de ce qu'il lui semblera là-dessus: car, je le répète, je crois que la chose me sera proposée et ordonnée....

DON JUAN D'AUTRICHE (2).

Ce que prévoyait don Juan ne tarda pas à se réaliser. Le 3 mai il reçut une lettre du Roi qui, dans des termes n'admettant pas de réplique, lui commettait le gouvernement des Pays-Bas, et lui prescrivait de partir incontinent pour la Lombardie, où les patentes, les instructions et les autres dépêches dont il aurait besoin lui seraient expédiées (3). Craignant que les pouvoirs qu'on lui donnerait ne fussent trop limités, et qu'aux Pays-Bas on ne le laissât manquer d'argent, comme cela lui était arrivé à Naples,

(1) Le grand commandeur de Castille, don Luis de Requesens y Zúñiga, qui remplissait ce poste, était mort à Bruxelles le 4 mars précédent.

(2) Voy. l'Appendice n° XIII.

(3) *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas.* t. IV, p. 58.

il envoya Escobedo à Madrid , pour solliciter sur ces deux points des décisions satisfaisantes ; il lui recommanda en outre d'insister pour que la charge de général de la mer , à laquelle il tenait beaucoup , lui fût conservée (1). Dans le même temps, il chargea un autre de ses secrétaires, Andrés de Prada , de se rendre auprès de sa sœur , de l'informer de l'ordre qu'il venait de recevoir, de lui demander conseil sur la façon dont il devrait agir en général avec les habitants des Pays-Bas et en particulier avec les personnes principales, les ministres et les députés des états; de savoir d'elle ceux en qui il pouvait se confier, comment il se conduirait en la provision des offices, tant de gouvernement que de justice, de quelle manière il s'y prendrait avec les princes et les seigneurs voisins , afin de gagner leur affection. Prada devait enfin lui exprimer le désir de son frère d'avoir une liste des personnes des Pays-Bas auxquelles elle souhaiterait qu'il fît particulièrement faveur (2).

Nous n'avons pas la réponse de Marguerite à l'instruction dont Prada était porteur; mais nous savons qu'elle envoya exprès à Naples son secrétaire Serigati, pour la donner à son frère (3). Ce secrétaire avait toute sa confiance; aussi don Juan put-il lui communiquer bien des choses qu'il n'aurait voulu ni écrire ni déclarer à aucun autre (4).

(1) *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. IV, p. 161.

(2) *Capi e demande fatte del signor don Giovanni e dati da Andres Prada, suo segretario, a dì 17 di maggio 1576.*

(3) Lettre de Marguerite à don Juan, du 19 mai 1576.

(4) Lettre de don Juan à Marguerite, écrite de Naples, le 29 mai 1576.

Le nouveau gouverneur des Pays-Bas se mit en route pour la Lombardie à la fin de mai. Ayant attendu vainement, pendant trois mois, à Milan, le résultat des démarches qu'il avait chargé Escobedo de faire à Madrid, il se décida à se rendre lui-même en Espagne. Il l'annonça, en ces termes, à Marguerite :

Madame, par les copies de deux lettres que j'ai reçues des Pays-Bas, Votre Altesse verra le mauvais état où y sont les affaires. Considérant cela et qu'à un mal aussi grand il faut de grands remèdes; considérant, en outre, qu'ici je n'ai autre chose à faire que d'attendre le secrétaire Escobedo, dont la négociation marche très-lentement, car il n'a obtenu encore aucune résolution qui vaille; déterminé enfin par beaucoup d'autres motifs qui n'échapperont point à la prudence et à la discrétion de Votre Altesse, je me suis résolu à partir immédiatement pour l'Espagne, afin de représenter à Sa Majesté, comme à celui qui est le plus intéressé au bien de son service, que la situation des Pays-Bas exige plutôt des remèdes efficaces et tels qu'ils doivent être administrés à un corps pour ainsi dire mort, que des ordres et des instructions sans fin qui se pourront à peine lire et moins encore exécuter. En même temps je traiterai d'autres affaires, et je dirai sur celles-ci ce que je sais et ce que je pense, aussi clairement qu'il importe qu'on le connaisse. Ce voyage, Madame, plusieurs raisons de convenance me le font juger nécessaire; et si je ne le faisais pas, ma conscience me le reprocherait : en conséquence, j'y suis tellement déterminé que demain, s'il plaît à Dieu, je me mettrai en route pour Gênes, et, le jour suivant, je m'embarquerai sur deux galères qu'on a pu équiper de cinq qu'il y avait là avec celles de la Seigneurie. De cette détermination que j'ai prise j'en rends le compte que je puis à la personne à qui je voudrais toujours soumettre mes desseins, avant de les mettre

à exécution. Je supplie Votre Altesse de m'écrire et de me donner des nouvelles de sa santé.....

De Milan, le 11 août 1576.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Marguerite applaudit au parti qu'avait pris son frère, et, à cette occasion, elle lui donna des conseils pleins de sagesse : « Bien que je sois sûre, lui dit-elle, que, pendant son séjour à la cour, Votre Altesse ne manquera pas de traiter de tout librement avec Sa Majesté, et de lui représenter avec franchise l'état des temps présents et ce qui convient à son service, je ne veux laisser de lui rappeler qu'elle doit tâcher, par sa prudence et sa dextérité, d'éclaircir et d'établir ses choses de façon que, en quelque lieu qu'elle aille et en tout temps, elle puisse avoir l'esprit tranquille ; qu'en outre il lui importe de se pénétrer de l'inclination et volonté de Sa Majesté, afin de pouvoir la servir sans obstacles et conformément à son goût et à sa satisfaction. Car, Votre Altesse s'éloignant, elle ne pourra plus faire, par lettres ni par tierces personnes, ces offices qui se font avec la commodité de la présence et de vive voix, comme l'expérience des choses passées le lui a appris.... (2). »

(1) Voy. l'Appendice n° XIV.

(2) « Se benè sono sicura che con questa sua andata in corte Vostra Altezza non lasserà di trattar liberamente con Sua Maestà del tutto, et mostrarli nudamente lo stato de' tempi presenti et quanto conviene al suo servitio, non voglio lasciar di ricordargli che procuri, con la sua prudentia et destrezza, di chiarire et stabilire le cose sue di maniera che in qualsivoglia parte che V. Alta vadi et in ogni tempo, possa starsene con l'animo quieto, et in oltre facciasì capace della inclinatione et volontà di S. M^{ta}, per poter servirla senza impedimenti et conforme al gusto et satis-

Don Juan débarqua à Barcelone le 22 août; le 29 il arriva à Madrid. Après qu'il eut réglé avec le Roi tout ce qui concernait le gouvernement des Pays-Bas, et qu'il l'eut entretenu aussi de plusieurs affaires qui intéressaient sa sœur, il fit part à Marguerite de sa résolution de se rendre à son poste par la France, sous tous les déguisements qui, après Dieu, pourraient le sauver des dangers auxquels il allait s'exposer (1).

Je vois bien, Madame, — ajoutait-il — ce qu'il y a dans l'entreprise dont je me charge, car dès le principe elle est pleine d'obstacles, de travaux et de dangers : mais le sacrifice que je fais à Dieu, l'obligation que m'en aura Sa Majesté, la gloire et l'honneur que je pourrai acquérir envers le monde, n'en seront que plus grands. C'est en ayant ce but devant les yeux que je pars très-content, quoique Sa Majesté ait gardé pour moi, jusqu'au dernier moment, ce qu'une telle entreprise a de difficile ou d'impossible. Mon espoir est que Dieu la prendra à lui, car elle est sienne, et qu'il m'aidera par des miracles : s'il n'en fait pas, je ne sais comment un corps près de rendre le dernier soupir pourra retourner à la vie. De l'argent on m'en donne peu : nos richesses ne sont pas grandes. Quant à l'autorité, j'agirai ainsi que je le jugerai convenable ; tout est remis à mon libre arbitre. Pour que Votre Altesse voie que je n'ai épargné aucun devoir et qu'il n'y a pas de cas que je n'aie prévu, je lui enverrai, dès que je le pourrai (en ce moment

fatione sua : perchè, allontanandosi, non si possono poi fare con lettere ne con terze persone quelli offitii che si fanno con la comodità della presentia et a viva voce : di che V. Alta ne ha esperientia per le cose passate..... »
(Lettre du 22 août 1576.)

(1) « Con todos los disfrazes que, despues de Dios, me au de librar de lo que sin ellos y descubierto me podria suceder.... »

cela ne m'est pas possible), un papier de ma main que j'ai délivré à S. M., et dans lequel je l'avertissais de tout ce qui pouvait arriver, en prenant les choses de très-loin. Mais, de même que les Pays-Bas sont à l'extrémité, de même ici nous sommes à bout de moyens et de remèdes.....

Du Pardo, le 26 octobre 1576.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

VI.

Les lettres que don Juan écrivit des Pays-Bas à Marguerite sont au nombre d'une trentaine; il y rend compte régulièrement à sa sœur des événements qui se passaient dans ces provinces, en accompagnant de ses réflexions le récit qu'il lui en fait.

Obligé de choisir entre ces lettres, je donne la préférence à celles qui sont les plus propres à mettre en évidence l'esprit, le caractère, l'humeur de don Juan.

La première est du 22 novembre 1576. Le 4, don Juan avait informé le conseil d'État de son arrivée à Luxembourg (2). Dès qu'ils en avaient eu connaissance, les états généraux assemblés à Bruxelles lui avaient envoyé des députés chargés de le complimenter et de l'engager à se rapprocher de la capitale. Il y était assez disposé; mais il voulait des sûretés pour sa personne, et afin d'en convenir, il venait de députer lui-même le prévôt Foneq vers

(1) Voy. l'Appendice n° XV.

(2) Nous avons donné sa lettre au conseil d'État dans la *Collection de documents inédits concernant l'histoire de la Belgique*, t. I, p. 554.

les états (1). C'est dans ces circonstances qu'il mande à Marguerite :

Madame,.... je crie et je me donne chaque jour toutes les peines que je peux pour que les états comprennent combien la voie qu'ils suivent est mauvaise. Mais ils sont si dépourvus de raison et dans un tel désespoir qu'ils veulent la guerre avec leur souverain. Ils appellent des princes étrangers, auxquels ils sont prêts à se livrer en échange de leur appui; ils ont joint leurs troupes à celles du prince d'Orange; ils en attendent de France, et avec toutes ces forces réunies ils prétendent obtenir ce que je leur offre pacifiquement et amicalement, comme à des enfants de S. M. et à mes frères (2). Si leur impudence va jusqu'au point que, rejetant mes propositions, ils persistent à vouloir priver S. M. de ses États, force sera bien, comme je le leur ai fait protester, que j'ouvre les yeux et que je défende ce qui appartient au Roi. Je prendrai donc ce parti, quoique avec un extrême regret, au cas qu'ils ne cessent point les hostilités pendant le temps qu'on travaille à un accommodement.... En résumé, c'est la guerre qui nous menace. Il me plairait de la faire, mais dans des pays qui ne seraient pas, comme ceux-ci, le patrimoine propre de Sa Majesté....

DON JUAN D'AUTRICHE (5).

(1) Voy. *Actes des états généraux des Pays-Bas, 1576-1585*, t. I, pp. 58, 59.

(2) Dans la deuxième de ces Études, j'ai fait mention de lettres de don Juan à Marguerite où, parlant des Belges, il les appelle ses compatriotes. J'aurais dû citer aussi celle des états généraux à don Juan, du 6 novembre 1576, dans laquelle ils lui disent qu'ils espèrent toute faveur et protection de lui, « comme naturel du pays, » et la réponse de don Juan, du 9, où l'on lit qu'il se sent et répute « comme de la patrie. » (Voy. *Actes des états généraux des Pays-Bas, 1576-1585*, t. I, pp. 59 et 41.)

(5) Voy. l'Appendice n° XVI.

On sait combien furent laborieuses les négociations qui précédèrent le traité de Marche en Famène, et que plus d'une fois elles furent sur le point d'avorter. Le 20 janvier 1577, il fut fait aux états généraux la proposition d'appeler dans leur assemblée le prince d'Orange, attendu qu'il fallait abandonner l'espoir de s'arranger avec don Juan (1).

Ce même jour, don Juan écrivait à sa sœur, en lui envoyant une relation de l'état des affaires à laquelle il se référait :

J'y dis, Madame, en substance, que la confusion qui règne entre ces gens est si grande qu'ils s'accordent seulement en un point, qui est de ne pas savoir se mettre d'accord, et de poursuivre la plus étrange manière de rébellion et d'insolences qu'on ait vue. Pour le reste, ils montrent si peu de jugement que ce qu'ils disent aujourd'hui demain ils le contredisent, de sorte que ni ils ne s'entendent entre eux, ni ils ne veulent m'entendre, et au contraire, ils veulent m'obliger à ce que, perdant patience, j'en vienne à une rupture. Enfin, Madame, ou nous recourrons certainement aux armes, et bientôt, ou Dieu fera ce miracle, que des esprits si désordonnés et des intentions si mauvaises se changent du tout au tout : car tel est le peu de mesure qu'ils gardent dans leur malice qu'ils appellent autant de princes étrangers qu'ils peuvent et, en définitive, ne font que ce qu'Orange leur ordonne. Moi, qui suis animé du désir de la paix et de la douceur, je souffre ce que Dieu sait et ce que, sans sa grâce, je ne pourrais pas souffrir..... Seul je mets en avant la paix; mais on ne sait l'admettre, et il n'y a même, pour le faire, de gouvernement ni

(1) *Actes des états généraux des Pays-Bas, 1576-1585*, t. I, p. 107.

d'ordre entre ces gens..... Madame, j'ai ici une peine terrible, et il m'en coûte la santé : elle était déjà mauvaise quand je suis venu en ce pays, et je ressens continuellement quelque indisposition. Mais Dieu pourvoira à ce qu'elle résiste à la peine, puisque, me voyant dans la position où je me trouve, je ne me décourage point et je ne perds pas la volonté de continuer à porter ma croix.....

De Marche, le 20 janvier 1577.....

DOX JUAN D'AUTRICHE (1).

Enfin, après bien des discussions avec les députés des états et bien des luttes avec lui-même (2), don Juan se décida à agréer en son entier la pacification de Gand dont plusieurs articles lui inspiraient une vive répugnance; le traité fut signé par lui le 12 février. Voici ce que, à ce propos, il écrivit à Marguerite :

Madame,..... je m'en réfère, quant aux choses d'ici, à la relation, de main étrangère, qui fera connaître à Votre Altesse la paix et l'arrangement conelus entre les états et moi, et les conditions auxquelles ils l'ont été. Je vois bien, Madame, quelles elles sont; mais j'ai été forcé d'en passer par là, ou d'en venir à la rigueur et aux maux de la guerre : chose si opposée à la volonté et à l'ordre du maître. Il faut donc envisager ce qui vient d'être fait comme un expédient, et non d'autre manière. La religion et l'obéissance sont sauvées : or tout se fût perdu infailliblement, ainsi que ces provinces mêmes, par la guerre, car le pays se remplissait d'hérétiques,

(1) Voy. l'Appendice n° XVII.

(2) Voy. *Actes des états généraux des Pays-Bas, 1576-1583*, t. I, p. 115.

et ç'aurait été ceux-ci qui à la fin seraient devenus les plus forts. Le surplus qui manque pour le présent, je ne doute pas que le temps ne le donne, parce que, quelques séditeux et mauvais exceptés, la majeure partie des états sont animés d'un bon esprit; et une fois les Espagnols partis, ils montreront en tout leur loyauté : de façon qu'avec une bonne administration et de la dextérité, ils seront, selon ma manière de voir, très-faciles à gouverner.

Mais, Madame, cela ne peut plus être en aucune manière mon fait : car les occasions qu'ils m'ont données de perdre patience avec eux ont été si nombreuses et si terribles que, quoique j'aie souffert infiniment et plus peut-être que je ne l'aurais dû quelquefois, je n'ai pu néanmoins me vaincre assez pour ne pas les avoir maltraités en paroles et menacés même au cas qu'ils ne modérassent point leur langage. Ils me craignent donc et me tiennent pour peu endurant; moi je ne me trouve pas si bien en leur compagnie qu'il me convienne de passer ma vie avec eux. Et puisque, grâce à Dieu, j'ai rendu de moi un assez raisonnable compte dans ce dont j'ai été chargé jusqu'ici, je ne veux plus rester là où tout me paraît si périlleux, outre ce qu'il m'en a coûté déjà. J'ai donc demandé mon congé à Sa Majesté avec de vives instances, et je lui ai même déclaré clairement que, si elle ne me l'accorde point, il n'y aura pas de résolution que je ne prenne, jusqu'à abandonner tout et m'en aller là-bas, dussé-je y être puni, car je le serais sans avoir commis de faute, et ici je me perdrais en en commettant.

Je prétends que ce soit si tôt que je puisse partir avec les Espagnols, et qu'à ma place vienne madame de Lorraine, en attendant que Sa Majesté ait pourvu au gouvernement; et s'il y a en cela quelque difficulté, je patienterai encore jusqu'au mois d'août ou de septembre : mais, après ce délai, je ne demeurerai certainement plus en ce pays. Et ce que j'avance ici ne doit faire l'objet d'aucun doute, car à ce que j'ai dit plus

haut se joignent mon peu de goût pour les gouvernements, la grande inclination, au contraire, que j'ai pour les armes, et d'autres raisons. Cette charge donc doit être donnée à quelque autre; pour tout le monde elle est très-bonne; il n'y a que moi seul pour qui elle soit mauvaise. La personne qui y conviendrait plus particulièrement afin que notre frère fût bien servi, c'est Votre Altesse, à cause de l'amour et du respect qu'on a ici pour elle et qui sont certes infinis. Quant à moi, je crois que le choix se fera entre Votre Altesse et l'impératrice (1), laquelle conviendrait également....

De Marche, 17 février 1577.....

DON JUAN D'AUTRICHE (2).

Marguerite apprit avec beaucoup de plaisir la paix qui venait d'être conclue. Elle répondit à son frère, après lui en avoir adressé ses félicitations :

Quoique V. A. témoigne que la paix ne lui cause pas une entière satisfaction, elle doit pourtant s'en contenter, ayant délivré S. M. d'un si grave et si pénible souci et d'une dépense continuelle et excessive, en conservant la religion catholique, l'autorité et l'obéissance, points de tant d'importance et de conséquence. Une œuvre semblable ne pouvait s'accomplir sans beaucoup de difficultés et sans de grandes peines, comme je comprends et vois que V. A. l'a éprouvé, outre ce qu'elle m'en écrit, attendu la variété et la diversité d'humeur des gens avec lesquels il a fallu traiter, et d'autant plus qu'ils se trouvaient en possession d'un régime de liberté et même de licence. Cela peut avoir quelquefois obligé Votre Altesse à lais-

(1) Marie, sœur de Philippe II, et épouse de l'empereur Maximilien II.

(2) Voy. l'Appendice n° XVIII.

ser de côté la patience et le flegme, et à user de paroles rigoureuses et de menaces; mais, comme elles étaient nécessaires et affectueuses, elles ne lui attireront aucune haine de la part de ces peuples, et au contraire beaucoup d'amour et de respect, pour le grand avantage et le repos que la conclusion de la paix leur a donné ainsi qu'à tout le pays. A mon avis, Votre Altesse ne doit pas abandonner le gouvernement comme elle l'écrît, mais plutôt le conserver, puisque, au prix de tant de fatigues et de dangers, elle les a tirés d'une longue et désastreuse guerre, et leur a donné la tranquillité, en laquelle ils ne peuvent être maintenus comme ils ne peuvent être gouvernés mieux que par Votre Altesse, tant pour ce qui touche le service de Sa Majesté et leur propre avantage que pour l'aise et le repos de Votre Altesse même. Dès qu'en effet elle aura mis en exécution l'accord conclu, il lui sera très-facile de les gouverner, et à leur satisfaction; et bien que son inclination la porte plus aux armes qu'à un gouvernement pacifique, rien n'empêchera qu'elle ne la suive quand l'occasion s'en présentera et le temps en offrira le moyen. Pour ces raisons et d'autres encore, et en particulier pour ne pas voir Votre Altesse là où certaines personnes veulent lui disputer son autorité, dans le but d'augmenter la leur⁽¹⁾, je suis de sentiment qu'elle ne laisse pas l'entreprise qu'elle a en mains, à moins qu'elle n'ait d'autres pensées et desseins qui soient conformes à la volonté de S. M., à qui elle doit surtout obéir et donner satisfaction. J'ai vu ce que V. A. m'écrît quant aux personnes à qui la charge de ce gouvernement pourrait être confiée, et je lui baise infiniment les mains, tant pour l'avertissement qu'elle m'en donne que pour la considération et l'opinion qu'elle a à mon égard en une telle matière : je reconnais que j'en suis redevable à la pure et vive affection qu'elle me porte et dont je

(1) Allusion à la situation dans laquelle don Juan s'était trouvé en Italie.

lui suis très-reconnaissante: Sur ce point tout ce que je saurais dire, c'est que je voudrais me trouver en un âge plus propice, afin de pouvoir en tout et en toute occasion servir S. M. comme j'y suis tenue et comme je le désire. Je ne saurais exprimer à V. A. par des paroles l'obligation que je lui ai, car elle est infinie, de voir avec quelle amitié, quelle sincérité elle agit à mon égard, en me donnant une information particulière, non-seulement d'elle et de ses affaires, mais encore de ses pensées : car bien que V. A. ne puisse se dispenser de le faire pour les causes qu'elle sait (1), néanmoins c'est pour moi un très-grand contentement de trouver dans ses lettres l'affectueux souvenir qu'elle me garde, et qui m'est un sujet d'extrême consolation....

Aquila, 19 mars 1577 (2).

(1) C'est-à-dire pour l'attachement que Marguerite lui portait.

(2) « Sebbene V. A. mostra che la pace non sia interamente di sua soddisfazione, se ne deve però molto contentare, havendo levato a S. M. un così grave e travaglioso pensiero et eccessiva e continua spesa, conservando la religion catolica, e l'autorità ed obbedientia, capi di tanta importantia e conseguenza. Et una opera tale non si poteria fare senza molte difficoltà e gran travaglio, come ben comprendo e conoscoche V. A. a fatto, oltre a che me lo scrive, atteso che la varietà e diversità della gente et humori con chi a tanto a trattare non potevano portarli facilità alcuna, e tanto più che si trovavano posti in possesso di un vivere libero e licentioso procedere : il quale può havere costretto talvolta l'Altezza Vostra a lassar in parte la patientia e la flemma, et usare parole rigorose et minacce, che come necessarie et affettuose non li causeranno odio alcuno appresso quei popoli, anzi molta affezione et observantia per il gran beneficio et quiete che con la conclusione della pace a dato loro et al paese tutto. Il governo del quale mi pare che non deva abbandonare così presto comè scrive, ma si bene in esso perseverare, poichè con tanta sua fatica e pericolo si a cavato di una lunga e travagliosa guerra, et postoli in tranquillità, nella quale non possono da persona essere conservati nè meglio governati che da V. A., tanto per quello che tocca il servitio di S. M. et beneficio di essi, come per comodo e quiete di se stessa, poichè

Philippe II ne goûta point l'idée de confier le gouvernement des Pays-Bas à l'impératrice sa sœur, ni à la duchesse douairière de Lorraine, ni à madame de Parme. Il répondit à don Juan que sa présence dans ces provinces était plus nécessaire encore qu'elle ne l'avait été jusque-là; que, s'il les quittait, le fruit de toutes les peines qu'il s'était données serait perdu; qu'il le priait donc, dans l'intérêt du service de Dieu et du sien, de rester à son poste (1).

L'événement prouva que ce monarque eût pris un parti plus sage, en saisissant l'occasion qui lui était offerte de

posto che harà in executione l'accordo concluso, si sarà facilissimo e quietissimo il governarli et con sua soddisfazione. Et non obstante che la inclinazione di V. A. sia più per le armi che al pacifico governo, potrà nondimeno eseguirla, quando si presenti la occasione e lo conceda il tempo. A tal che per queste et altre ragioni, et in particolare per non la vedere in parte dove altri per autorizarsi vogliono competere con V. A., io son di parere che ella non lassi l'impresa che tiene in mano, se già lei non havessi altri disegni e pensieri dove concorresse la volontà di S. M., a cui sovra tutto deve obbedire e soddisfare..... Intendo quanto V. A. mi scrive ed in chi potrebbe correre il dado di quel governo: onde bacio infinitamente le mani di V. A., sì per l'aviso et advertimento che me ne da come per la considerazione e concetto che mi ve tiene in tal materia: il che veramente conosco nascere da pura et amorevole affezione che mi porta, di che li resto obbligatissima. Et in questo particolare non saprei che dirli altro, se non che vorrei trovarmi in più propitia età, acciochè in tutto et in ogni occasione io potessi servire S. M. come sono obligata e desidero. Nè a V. A. saprei esprimere con parole la obligatione che li tengo, sendo infinita, in veder con quanta amorevolezza et libertà meco proceda in darmi particolar conto non solo di se e delle cose sue, ma de' suoi pensieri: che sebbene è obligata a farlo per le cause che V. A. sa, nondimeno è per me grandissimo contento sentire per sue lettere l'affettuosa memoria che a di me, cosa che mi tiene consolatissima

Aquila, 19 marzo 1577.

(1) Lettre du 8 avril 1577. (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 370.)

remettre le dépôt de son autorité entre les mains de quelqu'un dont le tempérament fût mieux approprié au caractère des peuples des Pays-Bas et aux circonstances dans lesquelles le gouvernement se trouvait. Don Juan avait fait son entrée à Bruxelles le 1^{er} mai : quelques semaines s'étaient écoulées à peine que l'harmonie ne régnait plus entre les états et lui, comme le fait voir la lettre suivante qu'il adressa, de Malines, le 19 juin, à Marguerite :

Sérénissime dame, Dieu sait la peine que je ressens de n'avoir pas écrit et de n'écrire pas chaque jour à Votre Altesse; mais il m'est témoin que ce n'a été et n'est en mon pouvoir : car, outre que le temps manque entièrement, la sûreté des chemins fait aussi défaut; et si ces gens, vu leur nature soupçonneuse, apprenaient que j'écris en cette langue, il en résulterait beaucoup d'inconvénients. Ce que j'ai à vous dire ici est que ce corps marche à grands pas vers sa fin, sans qu'aucun remède de tous ceux que j'ai employés pour le restaurer ait produit de l'effet, le prince d'Orange ayant répondu au duc d'Arsehot et à monsieur de Hierges que la première chose à faire était de lui remettre son fils et ses états, ainsi que Utrecht et Amsterdam, lesquelles il dit être comprises en son gouvernement de Hollande; qu'ensuite il accomplirait ce à quoi il est obligé. D'autre part, il a dit qu'il est deux fois calviniste, en la tête (1) et dans le cœur; que de ce qu'il possède ni de ce qu'on lui remettra il ne restituera rien : car, alors qu'il pût se fier en moi, jamais il n'aurait confiance en Sa Majesté, qui l'avait trompé si souvent. Il tient Amsterdam étroitement serrée. Cette ville ayant fait demander du secours pour se défendre et se conserver dans la religion ainsi que dans l'obéissance du

(1) C'était ici un jeu de mots : le prince faisait allusion à sa calvitie.

Roi, les états disent qu'il convient de la lui délivrer, puisqu'il ne leur est pas possible de prendre les armes contre lui. Ceux du conseil sont du même avis, quoiqu'ils voient qu'il tend à se faire maître de tout, et qu'avec cette ville il le sera bientôt. Cela et la circonstance qu'il n'y a personne qui m'aide, mais, au contraire, que tous paraissent s'entendre pour contredire ce que je propose, me fait croire qu'il existe entre eux un concert. Je suis venu ici pour traiter avec les Allemands, lesquels veulent être payés, et ils ont raison. Les états disent que, s'ils ne se contentent pas de deux payes en argent, une en drap et l'obligation de leur compter le surplus en quatre années, ils leur couperont la gorge et appelleront pour cela le prince d'Orange. Je m'attends donc à tout moment à apprendre qu'il y a rupture entre eux, et je ne sais ce que dans une si terrible conjoncture je dois faire. Demeurer neutre, je ne le puis pas. Si je me range du parti des états, je prends par ce fait celui du prince d'Orange, puisque c'est avec ses forces que la guerre se fera : en cas de succès, c'est lui qui en profitera, et tout demeurera à sa disposition. Si je me mets avec les Allemands, ils me prendront pour gage de ce qu'on leur doit. Si je m'en vais, je laisse mes domestiques exposés à de grands embarras, et ce parti est de plus sujet à bien des difficultés. Il est donc besoin que Dieu m'inspire pour que je prenne la meilleure détermination. La rupture avec les Allemands aurait l'inconvénient que j'ai dit. Un arrangement avec eux n'en aura pas un moindre : car on tient pour chose assurée que, le jour où ils sortiront des places qu'ils occupent, la religion et l'obéissance de Sa Majesté y seront perdues de tout point. Je suis occupé à dépêcher le secrétaire Escobedo en Espagne. Dieu veuille que le remède arrive à temps ! Il sait combien il m'en coûte d'envoyer à Votre Altesse de si tristes nouvelles. Mais elle peut se consoler, en considérant que je n'ai négligé rien de ce qui a été en mon pouvoir pour remédier à ce mal par la douceur, ayant toléré tout ce qu'ils ont voulu dire et faire, jusqu'à souf-

frir à Bruxelles que M. de Hèze se refusât à venir me trouver quand je l'appelais, et que le magistrat agit de même, disant qu'il n'était coutume de lui parler qu'en la maison de la ville.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Les rapports officiels de don Juan avec les états n'avaient pourtant point un caractère qui pût faire supposer qu'une séparation violente allait bientôt s'accomplir entre eux. Les états s'appliquaient à concilier le différend du prince d'Orange avec la ville d'Amsterdam (2); ils réclamaient de ce prince l'évacuation de Nieuport (3); ils communiquaient à don Juan les lettres qu'ils recevaient de lui et celles qu'il leur écrivait (4); ils lui faisaient part de leurs résolutions les plus importantes (5); il leur avait témoigné le désir que les meubles et la vaisselle de madame de Mondragon pris dans le château de Gand lui fussent restitués : ils s'étaient empressés d'y avoir égard (6); ils se montraient prêts aux plus grands sacrifices pour satisfaire aux prétentions légitimes des troupes allemandes (7). En un mot, les états se montraient confiants dans les dispositions de don Juan, tandis que don Juan usait de dissimulation envers eux. Ainsi, au commencement de juillet, il leur mandait qu'il

(1) Voy. l'Appendice n° XIX.

(2) *Actes des états généraux des Pays-Bas. 1576-1585*, t. I, pp. 184, 187.

(3) *Ibid.*, p. 191.

(4) *Ibid.*, p. 194.

(5) *Ibid.*, pp. 187, 188.

(6) *Ibid.*, p. 185.

(7) *Ibid.*, pp. 189, 190, 196.

reviendrait à Bruxelles dès que la négociation avec les Allemands serait plus avancée (1); en leur annonçant le passage de Marguerite de Valois par les Pays-Bas, il leur disait « qu'il pourrait bien aller par demye poste la saluer » et soudain retourner (2); quelques jours après, comme ils l'avaient remercié de la peine qu'il s'était donnée dans la négociation avec les Allemands, il leur répondait que c'était pour lui un motif de s'employer plus vivement encore à tout ce qui pouvait servir « à les remettre et le pays » en ultérieur repos(3). » Au moment même où il tenait ce langage, certains bruits, certains avertissements parvenus aux états leur donnaient lieu de soupçonner que quelque chose se tramait contre eux, et ils envoyaient des députés à Namur, afin de s'en éclaircir (4).

Les papiers de Marguerite contiennent une lettre où don Juan informe sa sœur, avec beaucoup de détail, de la surprise du château de Namur; on me saura gré, je pense, de la traduire ici tout entière :

Sérénissime dame,..... ce que j'ai écrit à Votre Altesse par deux courriers partis de Malines le 20 juin et le 6 du présent lui aura fait connaître le mauvais état où se trouvaient les affaires d'ici, et combien le fruit que produit la paix est différent de celui qu'on s'en était promis. Depuis je reçus, en un même temps, quatre avis conformes, quoique par des voies diverses, que la résolution de s'emparer de ma personne était tellement arrêtée que, si je ne pourvoyais point à ma sûreté,

(1) *Actes des états généraux des Pays-Bas, 1576-1585*, t. I, p. 192.

(2) *Ibid.*, p. 195.

(3) *Ibid.*, p. 196.

(4) *Ibid.*, p. 197.

elle ne tarderait pas à être mise à exécution : car à cet effet les états de Brabant, plusieurs des pensionnaires des villes, les comtes d'Egmont et de Lalaing, Champagney, Capres, Hèze, Beersel, s'appelant les contre-juanistes, s'étaient ligués avec Orange, et ils faisaient prendre position au régiment wallon de Champagney et à ceux du comte d'Egmont et de monsieur de Hèze dans tous les alentours de Malines, de manière qu'il n'y eût aucun endroit par où je me pusse échapper.

Voyant cela, et comme la princesse de Béarn (1), qui était en chemin pour se rendre à la fontaine de Liège (2), devait passer par Namur, je résolus d'y venir, sous couleur de l'y recevoir. En conséquence, je partis de Malines le 14 juillet, et j'arrivai à Namur le lendemain. J'étais convenu, avec M. de Hierges et ses frères, lesquels sont les premiers qui se soient déclarés pour le service de Sa Majesté et par le conseil desquels je me conduis dans ces conjonctures nouvelles, que, par leur moyen et avec stratagème, je me rendrais maître tout de suite de ce château : cependant il parut à propos de ne le faire qu'après le départ de ladite princesse, afin d'accomplir envers elle ce qui lui était dû, et de ne donner pas de motifs de mécontentement au roi son frère. Elle arriva le 20 ; je la fêtai le mieux que je pus ; le 25 elle continua sa route.

En ce temps me parvinrent de nouveaux avis qui m'engageaient à me mettre en lieu de sûreté : j'en reçus deux particulièrement dont le premier disait qu'en aucune manière je ne retournasse en Brabant, parce que, dans la première ville où j'entrerais, je serais pris et l'on couperait la tête à ceux dont je serais suivi ; le second, que non-seulement je ne revinsse point sur mes pas, mais encore je sortisse sans délai de Namur : car on ferait indubitablement en cette ville ce qu'on

(1) Marguerite de Valois, sœur de Henri III et femme de Henri IV.

(2) A Spa.

avait le dessein de faire ailleurs. On ajoutait que, dans un banquet auquel ceux de la ligue avaient assisté à Bruxelles, on avait décidé que tous les contre-juanistes porteraient des bonnets aplatis, afin qu'ils fussent connus.

Dans le but que j'ai dit de me rendre maître de ce château, je fis courir le bruit que, avant de quitter Namur, je voulais faire une partie de chasse, et je la fixai au 24. Ce jour-là, dans la matinée, je sortis avec les gentilshommes de ma suite, la plupart de mes laquais et ma garde allemande, et me faisant précéder de presque tous ceux du pays qui m'accompagnaient. Lorsque je fus en face de la porte du château qui communique avec la ville, je tournai bride; monsieur de Hierges et le comte de Megen, son frère, tenaient cette porte ouverte, comme s'ils m'attendaient là pour m'accompagner à la chasse. J'entrai dans le château avec une partie de ma garde et de mes domestiques, avant que ceux du pays, lesquels, comme je l'ai dit, allaient devant, arrivassent, excepté le duc d'Arsehot, qui marchait à mon côté. Ils vinrent bientôt. Je les appelai, le duc, le prince de Chimay son fils, les comtes d'Arenberg, du Rœulx et de Fauquemberghe, le marquis de Varambon, monsieur de Rassenghien, monsieur de Gomicourt, monsieur de Floyon, monsieur de Lieques, et je leur dis qu'ils avaient vu combien de peines, d'indécences, de dangers j'avais soufferts pour le bien, la tranquillité et le repos de ces pays, pensant en retirer le fruit qu'avec beaucoup de raison j'en devais attendre, c'est-à-dire que, les choses du gouvernement étant réduites à leur ancien état et bon ordre, il en serait de même de celles qui touchaient la religion catholique et l'obéissance due à Sa Majesté; qu'ils savaient que, pour parvenir à ce but, je n'avais épargné aucun moyen de douceur, de bénignité et de clémence, et que non-seulement cela n'avait pas mis les esprits à embrasser, comme ils l'auraient dû, un si grand bénéfice, mais encore, au lieu de le faire et de se montrer reconnaissants de la volonté et affection avec

lesquelles je m'y employais, il y en avait plusieurs qui machinaient et faisaient ligues contre moi pour me prendre, comme le duc lui-même me l'avait dit et ils en étaient certainement informés; que, d'après cela et voyant que les mauvais avaient le dessus, que la religion allait chaque jour de mal en pis, que le cours de la justice était arrêté, que je n'avais le pouvoir de remédier à aucune des choses qui avaient tant besoin de remède, et enfin que ni le prince d'Orange ni les états n'étaient disposés à accomplir ce à quoi ils étaient obligés, qu'au contraire ils s'efforçaient de jeter les Allemands dehors, afin de demeurer entièrement libres et que Sa Majesté fût dans l'impossibilité de rentrer en possession du pays, je m'étais résolu à mettre ma personne en sûreté, de façon que je pusse gouverner avec l'autorité et l'indépendance convenables, défendant la religion et l'obéissance due au Roi contre ceux qui les attaqueraient; que, du moment où les états satisferaient à leurs obligations sous ce double rapport, je ne prendrais pas les armes contre eux, mais plutôt je les prendrais en leur faveur, si cela était nécessaire; que, puisqu'ils tenaient en leurs mains la paix ou la guerre, c'était à eux de choisir; que j'étais prêt pour l'une comme pour l'autre, et peut-être plus pour la dernière qu'ils ne se l'imaginaient; que, quoique j'eusse, dans le duc et dans les autres qui étaient présents, la confiance que Sa Majesté m'avait ordonné de placer en eux et que m'inspiraient leurs actions, qu'ainsi j'espérais que, remplissant leurs devoirs et suivant les traces de leurs devanciers, ils m'aideraient dans une entreprise si sainte et si juste, je serais néanmoins charmé de connaître l'intention de chacun d'eux; que je désirais en conséquence qu'après y avoir pensé, ils me dissent librement ce qu'ils comptaient faire : car je ne voulais forcer personne, mais je les prévenais seulement que celui qui à l'avenir prendrait le parti du prince d'Orange ou des états contre le service de Sa Majesté, serait déclaré et tenu pour rebelle et traité et châtié comme tel;

qu'au contraire, ceux qui se rangeraient de mon côté, non-seulement pourraient être sûrs de ne recevoir aucun mal pour des choses qui se seraient passées jusqu'à présent, mais encore seraient avancés en honneurs et en grâces; que je leur en donnais ma parole et même que j'y obligeais ma propre vie, s'il en était besoin; que je les priaïis d'ajouter foi à ce que je leur disais, et non à ce que des malintentionnés voudraient leur faire accroire.

Le duc répondit qu'il servirait Dieu et Sa Majesté comme il l'avait toujours fait, et qu'il serait le premier à mourir à mes pieds. Les autres, qui n'ont cessé de manifester le désir de servir le Roi, tinrent le même langage. J'ai dépêché aux villes, leur écrivant en cette conformité, pour savoir ce que je puis espérer d'elles, et aux gouverneurs des provinces, afin qu'ils viennent incontinent ici : je verrai si cette fois ils obéiront mieux que par le passé. ...

Dieu sait combien j'ai regretté d'en devoir venir à ces termes; mais Votre Altesse, avec sa grande prudence, pourra considérer combien a été nécessaire ce que j'ai fait.

Du château de Namur, le 26 juillet 1577.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Quelques jours après avoir envoyé à sa sœur la lettre qu'on vient de lire, don Juan lui mandait :

Madame....., les choses ont subi un terrible changement; il est tel qu'il ne me manque plus que de me voir assiéger ici, où il n'y a aucune espèce d'honneur à gagner. Mais j'espère que le moment est proche où je pourrai chanter une autre chanson avec ceux qui se montrent des rebelles déclarés à leur

(1) Voy. l'Appendice n° XX.

Dieu et des tyrans de leur Roi, pour se donner entièrement au plus grand coquin de la terre, au prince d'Orange, avec lequel ils s'entendent au point qu'ils le nomment leur père et leur libérateur, et aux commandements duquel ils obéissent comme des esclaves, tandis qu'ils abhorrent et méprisent ceux de Sa Majesté et son propre nom..... Enfin ils ne veulent que ce que ce coquin veut, c'est-à-dire la liberté en tout, et ils ne veulent ni Dieu ni Roi, ni même y penser, à l'exception de quelques-uns qui me suivent et méritent ce qui est dû à de très-honorables gentilshommes et à des vassaux pleins de loyauté..... »

Du château de Namur, le 8 août 1577, avec un régiment d'Allemands mutinés aux portes de la ville, le peuple presque tout en armes, et moi comme assiégé.....

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

L'espoir, exprimé par don Juan dans cette lettre, de *chanter une autre chanson avec les états*, était fondé sur la demande qu'il avait faite au Roi du renvoi des troupes espagnoles aux Pays-Bas.

Philippe II n'y consentit qu'à contre-cœur. Reconnaisant que son frère ne parviendrait plus jamais à regagner la confiance de la nation belge, il proposa à la duchesse de Parme de se rendre aux Pays-Bas comme pacificatrice (2). Marguerite accepta, mais en témoignant le désir que don Juan apprît du Roi la commission dont il jugeait à propos de la charger, afin que son frère sût bien qu'elle ne l'avait pas sollicitée : « car — disait-elle à Philippe — le

(1) Voy. l'Appendice n° XXI.

(2) *Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II*, t. I, Préface, pp. xxviii et suiv.

» service de Votre Majesté est intéressé à ce qu'il ne
 » prenne point d'ombrage de moi, et je ne voudrais pas
 » lui causer de déplaisir, m'étant ce qu'il m'est (1). » Elle
 informa elle-même don Juan de la proposition qu'elle avait
 reçue (2).

Loin de marquer du mécontentement de la mission
 donnée à sa sœur, don Juan s'en réjouit. Il avait obtenu
 à Madrid que le prince Alexandre vint servir sous ses
 ordres aux Pays-Bas; il écrivit à Marguerite : « Il n'y a
 » rien, Madame, que je désire autant que de nous voir
 » tous réunis (3). »

Les événements qui engagèrent Philippe II à contre-
 mander le départ de la duchesse de Parme pour les Pays-
 Bas sont connus. On connaît aussi ceux qui aboutirent à
 la bataille de Gembloux, où l'armée des états fut mise en
 une déroute complète par les troupes royales.

Don Juan, dans une lettre de main propre, félicita sa
 sœur de cette victoire. « Certes, Madame, lui disait-il,
 » il n'y a personne qu'elle intéresse et puisse intéresser
 » plus que Votre Altesse, puisqu'elle a ici deux fils qui y
 » ont eu part (4). » Il lui rendait témoignage de la valeur

(1) « Desidero che V. M. mi faccia gratia fare intendere al signore
 don Joan de Austria questa sua deliberatione, acciò egli resti capace che per
 comandamento et ordine di V. M. io ho preso questo carico, et non creda
 che di mia volontà mi sia mossa, acciò non restassi di me ombroso, perchè
 non saria servitio di V. M., et io non vorrei darli disgusto, sendomi quello
 che mi è » (Lettre du 24 octobre 1577, écrite d'Aquila : Archives de
 Simancas, *Estado*, leg. 951.)

(2) Lettre du 27 octobre. (Archives Farnésiennes.)

(3) « Cierto, Señora, que seria todo quanto sabria desear vernos á
 todos juntos. .. » (Lettre écrite de Luxembourg, le 21 décembre 1577.)

(4) « Doy á V. A. el parabien cien mil vezes de la primera vitoria
 que nos ha dado Dios, tan dada de su mano; y cierto, Señora, que á

déployée par le prince Alexandre, « l'un des premiers qui » avaient attaqué l'ennemi (1). » Il lui disait que son fils se faisait estimer et aimer de tout le monde, mais que tous ensemble ne pouvaient l'aimer et l'estimer autant qu'il le faisait lui seul (2). Il lui annonçait l'intention, pour peu que le Roi lui en donnât le moyen, de demander compte à la ville de Bruxelles de ses méfaits, malgré les fortifications qu'on y avait élevées. Il ne s'attendait plus, du reste, à la venue de Marguerite, et il en était charmé et fâché en même temps : car, si d'un côté il perdait l'occasion de lui baiser les mains et de la servir en personne, ce qui l'aurait rendu extrêmement heureux, de l'autre, elle trouverait les affaires aux Pays-Bas dans une situation telle qu'après avoir essuyé toutes les fatigues qui résulteraient d'un si long voyage, il doutait qu'il lui fût possible d'accomplir les intentions du Roi (3).

La dernière lettre de don Juan à sa sœur est datée du 12 août 1578, au camp près de Tirlemont. Il s'y plaint des nécessités auxquelles il est réduit, et qui leur causent, à lui et au prince Alexandre, des fatigues incessantes : « de manière que le pauvre pain qu'ils mangent n'est pas

nadie toca mas parte della ni puede tocar, pues tiene acá dos hijos em-
pleados en las ocasiones presentes ... » (Lettre écrite du château d'Hé-
verlé, le 15 février 1577.)

(1) « Fué de los primeros que cerró con el enemigo.... » (*Ibid.*)

(2) « Házese estimar y amar de todos, aunque todos juntos no pue-
den amarle ni estimarle lo que yo solo.... » (*Ibid.*)

(3) « V. A. nos dé continuas nuevas de sí, ya que, según siempre
juzgué, se nos a despintado su benida, de que huelgo y me duelo junta-
mente, pues aunque perdemos el besarla las manos y estarla sirviendo
en presencia, con qué tanto y tanto holgáramos, hallára V. A. lo de acá
de manera que, tras tanto trabajo como el de tan largo camino, no sé si
le fuera muy dudoso el salir con la intercion de Su Magestad.... » (*Ibid.*)

» mal gagné. » Il informe Marguerite qu'il vient d'envoyer de nouveau au Roi quelqu'un chargé expressément de lui protester pour le présent et de l'assurer pour l'avenir que, s'il ne prend pas d'autres résolutions, lui, don Juan, est bien décidé à ne plus faire dépendre de miracles l'honneur de Dieu, celui même du Roi et le sien (1). Il engage enfin sa sœur à adresser des remontrances au prince Alexandre, qui, dans les rencontres avec l'ennemi, emporté par son courage, exposait beaucoup trop sa personne.

Un mois et quatre jours après avoir écrit cette lettre, don Juan fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau.

VII.

Marguerite se trouvait à sa résidence habituelle d'Aquila lorsque, le 15 octobre, une dépêche de l'ambassadeur d'Espagne à Gênes vint lui apprendre que don Juan avait cessé de vivre. Cette nouvelle lui fut confirmée par une lettre que, deux jours après, le cardinal de Granvelle lui adressa de Rome : « Je tiens — lui disait ce prélat — que » ce cas soit advenu de ses indispositions ordinaires, pour » lesquelles certes j'ay pièce crainct ce qu'en est suc- » cédé..... Lediet feu seigneur avoit bon cœur, qui lui

(1) « Es fuerça supliar la gran necesidad que ay en esta guerra de todas las que faltan, con puro y continuo trabajo del señor príncipe y mio, de manera que no es mal ganado el pobre pan que se come. He inbiado de nuevo à Su Magestad hombre propio à que proteste para lo presente y asegure para lo avenir, que si no se toma otra resolucion, la tomaré yo en no traer tan colgado de milagros la honrra de Dios, de Su Magestad y la mia..... »

» faisoit faire plus que ne comportoient ses forces. Il y a
 » longtemps que souvent son indisposition le travail-
 » loit ; et tenoit peu de rigle dans ce qui concernoit sa
 » santé... (1). »

Marguerite n'avait pas su la maladie de son frère ; la
 nouvelle de sa mort lui causa une douleur inexprimable (2).
 Elle écrivit à Philippe II : « La perte très-notable et
 » inattendue du seigneur don Juan d'Autriche (qui soit au
 » ciel) est si grande et d'une telle importance que chacun
 » manifestement, et avec raison, en doit éprouver un
 » déplaisir infini, comme je fais et, plus que d'autres,
 » Votre Majesté, ayant perdu un frère si obéissant et de
 » tant de mérite à la fleur de son âge, dans des conjonc-
 » tures si critiques et où cette perte fait tant de faute
 » au service de Votre Majesté. J'en ressens une telle dou-
 » leur, outre celle qu'excitent en moi les liens du sang
 » et l'affection particulière qui nous unissaient, qu'elle
 » ne saurait être plus grande, et j'en demeure affligée au
 » dernier point et tout abasourdie. Pour ne pas augmenter
 » celle de Votre Majesté en l'entretenant de cette matière,
 » je n'en dirai pas davantage ; mais je viens, par le moyen
 » de la présente, ne pouvant le faire en personne comme
 » ce serait mon devoir et mon désir, lui offrir, avec toute
 » l'affection du cœur, mes compliments de condoléance

¹ (1) Archives Farnésiennes, à Naples.

(2) « Con tal nuova venuta all' improvviso, perchè non si era sa-
 puto della indispositione, può V. S. considerare il grandissimo dolore e
 dispiacere che ne ricevette Madama Serenissima mia signora, che fu
 tanto e tale ch' io non lo so esprimere.... » (Lettre de Nuccio Serigati,
 secrétaire de Marguerite, à Cosimo Masi, secrétaire du duc de Parme, du
 50 octobre 1578, aux Archives Farnésiennes.)

» sur une perte si considérable, et la supplier de la supporter avec patience (1). »

Au prince Alexandre, son fils, à qui la mort de don Juan ouvrait une carrière qu'il devait parcourir avec tant de gloire, elle exprimait ses sentiments en ces termes :
 « Vous qui savez l'amour et l'affection que je portais au
 » seigneur don Juan, vous pouvez imaginer quelle douleur, quel regret j'ai ressenti, considérant la grande
 » perte qu'on a faite en général, et celle que j'ai faite
 » en particulier d'un frère si valeureux et qui avait pour
 » moi tant d'affection, et je ne m'en puis consoler, quoi-
 » que je reconnaisse qu'il faut se conformer à la volonté
 » de Dieu (2)..... »

(1) « La notabilissima et inespettata perdita che si è fatto del signor don Gio d'Austria (che sia in cielo) è tanto grande et di tal qualità che ciascuno manifestamente con ragione ne deve sentire infinito dispiacere, come fo io, et più che altri la Maestà Vostra, havendo perso un fratello tanto obediente et valoroso nel fior de suoi anni, et in tempo così contrario et di tanto mancamento al servizio di V. M. Al che considerando, oltre a quello che me tocca per la consanguinità et particolar affettione che era tra di noi, ne sento tanto dolore che maggior non può essere, et ne resto afflittissima et attonita. Et per non aumentarlo alla M. V. in trattarli di questa materia, meglio è tacere, ma ben vengo, per mezzo della presente, non potendo farlo di persona, come sarebbe mio debito et desiderio, a condolermi con tutto l'affetto dell' animo, con V. M., di così grandissima et importante perdita, et la supplico a tollerarla con patientia.... » (Lettre du 8 novembre 1578, aux Archives Farnésiennes.)

(2) « ... Cosa che me ha apportato tanto dolore et dispiacere quanto voi stesso, che sapete l'amor et affettione che li portava, vi potete immaginare, et ne resto tanto afflitta et sconsolata che in vero mi tiene attonita, considerando alla gran perdita che si è fatto in generale, et io in particolare di un fratello tanto valoroso et amorevole, nè posso consolarne, ancorchè conosca esser necessario accomodarsi al voler di Dio..... » (Lettre du 29 octobre 1578, *ibid.*)

Philippe II n'eut pas de grands efforts à faire pour prendre en patience, comme la duchesse de Parme l'y exhortait, la perte de don Juan d'Autriche. Vander Hammen, dont le livre renferme, mêlées à des récits en général exacts, un assez grand nombre d'erreurs (j'ai eu l'occasion déjà d'en relever plus d'une), prétend que, lorsqu'il en reçut la nouvelle, le Roi, en témoignage de sa tristesse, se retira au monastère de Saint-Jérôme (1). La vérité, constatée par des documents authentiques, est que, plusieurs jours avant que cette nouvelle lui parvînt (2), Philippe s'était mis en retraite, à cause de la mort du jeune archiduc Wenceslas qui se trouvait à sa cour et de celle du roi dom Sébastien de Portugal (3).

Un mot d'Antonio Perez fera, mieux que de longues phrases, juger de l'impression que produisit sur ce monarque le décès de son frère naturel. Le docteur Ramirez, qui avait donné ses soins à don Juan pendant sa dernière maladie, en transmet au Roi une relation circonstanciée, dans laquelle il rendait compte, en outre, de l'autopsie qui avait été faite du corps de ce prince. Cette relation était adressée à Antonio Perez, qui avait dans ses attributions, comme secrétaire d'État, les affaires des Pays-Bas. Perez connaissait, jusque dans ses plus secrets replis, l'âme de son maître : en la lui envoyant, il l'accompagna d'une

(1) « Don Elipe con la nueva triste se retiró al monasterio de San Gerónimo del Passo de Madrid » (*Don Juan de Austria*, fol. 525 v^o.)

(2) Elle parvint à Madrid le 14 octobre, par une lettre de Paris du 5.

(3) Lettre d'Alberto Badoer, ambassadeur de Venise à Madrid, écrite au doge le 14 octobre 1578. (Arch. impér. à Vienne, reg. *Dispacci di Spagna da 1570 sin 1579*, fol. 554 v^o.)

note où il lui disait qu'elle ne contenait rien qui méritât qu'il prit la peine de la lire (1).

Ce mot peint à la fois le Roi et le ministre.

APPENDICES.

Lettres de don Juan à Marguerite.

Nº 1.

(Autographe.)

Ilustrísima y Exceletísima Señora, la carta de V. Ex^a de xx de hebrero me dió, á los xxix del passado, mos^r de Latioia, su mayordomo, y en conformidad de ella, me visitó de su parte, y me dixo lo que traia en comission, assí de la voluntad y amor que V. Ex^a me tiene y offresce y por la obra me dessea mostrar, como del contentamiento que recibe y le da siempre entender nuevas de mí. Yo le ví de tan buena gana, que ninguna cosa oy puede ser para mí de mayor contentamiento como me han sido las que él me dió de V. Ex^a, cuyas manos beso muchas vezes por el cuydado que en esto ha tenido y la merced que con ello me hizo, que no puedo encarescerlo, ni el amor y voluntad tan correspondiente que yo tengo á V. Ex^a y desseo de servirla, como devo á hermana y

(1) Archives de Simancas, *Estado*, leg. 578.

señora mía y lo requiere nuestra sangre. El señor príncipe mi sobrino es muy gentil cavallero y de valor, grandes partes, y bien quisto, como cosa tan heredada de tal madre. Por esto y ser cuyo hijo es, y por el deudo estrecho y amistad que tenemos, le quiero y amo tanto que su ausencia me causará gran soledad; y holgué lo que podria dezir de su casamiento, por ser de tanta calidad y tan conveniente á ambas partes. Plegue á Dios que dé muy larga vida á V. Ex^a y á ellos, para que los goze, y nietos d'ellos, muchos años, y á mí para mostrarles mi voluntad y desseo de servirlos. Si antes no he escripto á V. Ex^a, como era razon, ha sido la causa no averme hasta agora á ello dado lugar mi poca edad. De aquí adelante esto se podrá recompensar siempre que V. Ex^a me embiare á mandar en qué la sirva y la pueda dar, como desseo, contentamiento. Y porque lo he dicho largo á Latiloia, y V. Ex^a entenderá dél lo que mas de acá le pleguiese saber, á él me remito. Nuestro Señor guarde y acreciente la illustrísima persona y estado de V. Ex^a como yo desseo.

De Madrid, á dos de abril M D LXV.

Besa las manos á V. Ex^a su servidor y buen hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

A la Ill^{ma} y Ex^{ma} señora la duquesa madama Margarita de Austria, mi hermana y señora (1).

(1) Cette lettre est d'une écriture très-soignée et d'un caractère beaucoup plus grand que les lettres postérieures de don Juan.

Nº II.

(Autographe.)

Señora, Su M^d ha tomado resolucion de mandarme quedar este invierno en estas partes. Sintícralo mucho, si no conviniera tanto á su servicio como me escribe, por el deseo que tengo de besarle las manos: pero siendo esta su voluntad, por el consiguiente ha de ser la mia obedescerle. Y como es agora quando las cosas de liga se tratan y plátican en Roma, mándame tambien atender á ellas desde acá, con advertir á sus ministros señalados para esto de cosas en que siempre entran demandas y respuestas: que es la causa de no executar luego el deseo tan grande que tengo de besar á V. Ex^a las manos. Creo que de aquí 25 ó 50 dias se abrán puesto estas cosas de manera que, haziéndoles yo poca falta, me dexasen con la libertad de executar lo que digo; y aun, sin esperar á mas que tanto, me pondré en camino de ver á V. Ex^a, porque á ninguna cosa mi inclino tan de veras. Entretanto, Señora, suplico á V. Ex^a, quanto puedo, me escuse para consigo misma, pues no ser mio en esta parte me haze detener de no partirme en esta hora. El quando será avisaré á V. Ex^a, algun dia antes, por el contento grandísimo que yo recibiré de imbiarla nueva que tanto me alegrará. Al señor príncipe he escrito por la vía de Roma, dándole cuenta de mi quedada en Ytalia, y de la ocasion de galeras que hay para España, adonde quisiera yo mas acompañarle y servirle que verle yr sin que pre.encialmente pudiera dar cuenta á S. M. del balor y diligencia y otras partes con que le a servido; que aunque, por este camino del escribir, pienso aver cumplido largamente con esta verdad, todavia fuera con mayor satisfacion mia de voca á voca. No sé lo que el señor príncipe abrá resuelto en su yda ó

no, ni en lo que querrá emplearme; esperando estoy su hórden, para seguirla en mi posible. Muy de veras toma S. M. el proseguir en la liga, y así ha mandado, y á mi principalmente, que con las mismas se atienda á reforçar su armada. Váse procediendo en esta conformidad en todas las provisiones que conbienen. Espero en Nuestro Señor que todas serán á daño del enemigo, el qual se entiende que arma á gran furia y con intincion de salirnos al encuentro: pero por ventura nos topará antes de lo que ymajina. Yo, gracias á Dios, estoy ya bueno. El guarde á V. Ex^a y déle tales pascuas y años como yo selas deseo.

De Nápoles, 9 de enero 1575.

Besa las manos de V. Ex^a su muy cierto servidor
y obediente hermano,

DON JUAN DE AUSTRIA.

A madama de Parma, my señora.

Nº III.

(Autographe.)

Señora, el dia de ayer fué áspero para los que caminaron, pero para mí asperísimo en extremo, pues me partí de la presencia y de servir á V. Alt^a: cosa que estaré sintiendo todo el tiempo que duraré no volver á besarla las manos. He pasado muy bien la noche, por durarme los regalos de V. Alt^a tan enteros como en el Águila. Partome en este punto á Sulmona y con tiempo blando. Voy tan de V. Alt^a como lo seré todos los dias que viviere; y para esto suplico á Nuestro Señor

me la dé, y á V. Alt^a la salud, felicidad y contentamiento que merece y yo la desco.

De Navellas, savado, 20 de hebrero 1575.

B. L. M. D. V. Alt^a su mas ciérto servidor
y obediente hermano,

DOX JU^o DE AUSTRIA.

*A la serenissima señora madama de Austria, mi hermana
y señora.*

N^o IV.

(Autographe.)

Señora, la causa de no aver escrito á V. Alt^a algunos dias ha, ha sido estar todo, y yo principalmente, suspenso y sin alguna resolucion, esperándola de corte, adonde he inbiado al secretario Juan de Soto, lo uno á dar cuenta, como tan bien informado de cosas pasadas y sucedidas, y lo otro á saver y proponer qué haremos en el tiempo y provisiones con que nos vemos. Hasta que llegue, no ninguna otra cosa se me hordena, sino que me baya á Mecina, y allí recoja toda el armada, para acudir con ella segun los andamientos y avisos de la enemiga. Y así en esta conformidad quedo dando priesa á todas provisiones, y darla á Juan Andrea para que se parta, luego que llegue con la infanteria ytaliana de Lombardia, á Cicilia. Yo entretanto recojeré todo lo que deste reyno se ha de sacar, para llevarlo conmigo, y no dexar cosa que traficar despues; y á esto husaré de toda diligencia, porque cierto parezo y estoy aquí ya muy mal y padeciendo el honor. He proveydo, entretanto que llegava este correo, con esta determinacion, la Go-

leta de gente y toda municion, y á Malta asimismo, y al fin prevenido las partes y lugares sospechosos de cerco. Agora, como digo, quedo yo atendiendo á mi partida, y esperando la última re-olucion de jornada y de efeto. Esto es, Señora, en sustancia nuestro estado, del qual he dado cuenta al señor príncipe, para lo uno cumplir yo con mi obligacion, y lo otro para que bea segun esto lo que mejor le estubiere, que será á lo que yo asistiré con todo mi posible y mis veras. Ora V. Alt^a me haga saver como se halla y adonde, y como la tratan estos ca-
lores que van entrando, pues no ay persona en la tierra á quien mas toque ni que mas huelgue de tener las nuevas que en esta parte pueden descarse. Su Mag^d quedava con salud, el príncipe con unas tercianillas, la princesa algo mejor, y toda la demas sangre buena; Flándes muy gastada; el duque que la gobierna en extremo odiado, y la esperanza dudosa de allanar aquellos payses, aunque los que les tienen á cargo lo prometen... Yo, gracias á Nuestro Señor, quedo con salud y esperando, entre otras resoluciones, la que Su Mag^d tomará de mí. Mil gentes me inbian á diferentes partes. Pero lo principal sobre que hago instancia, y no pequeña, es por la presencia de nuestro patron, con el qual querria yo propio verme y resolverme. Dios guie este efeto y guarde á V. Alt^a con la felicidad y contento que merece y yo desco.

De Nápoles, 4 de junio 1575.

Besa las manos de V. Alt^a su muy cierto
servidor y buen hermano,

DON Ju^o DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

Nº V.

(Autographe.)

Señora, cierto V. Alt^a deve á lo que la deseo servir y quiero toda la merced que á mi me haze. Muy grande la he recebido en saver, tan particularmente como Marcelo me a dicho, la salud con que V. Alt^a se halla, y en lo que en este tiempo se entretiene. E holgado tambien mucho de entender la que ay en toda su casa y criados, porque pienso que no les devo menos á todos que ellos á V. Alt^a. Y así es infinito lo que he gustado de saver lo que en esta parte deseo; y espero, plaziendo á Dios, que, aun antes de yrme, volveré otra vez á cumplir el que truxe de besar las manos á V. Alt^a y entregarme á los regalos tan continuos de sus criados; y áse de procurarlo como cosa deseada en extremo, y por obligacion y por amor, y por todas quantas partes pueden dezirse. Entretanto yré siempre dando á V. Alt^a cuenta de mí, para valirme de todos los favores que recibo y mercedes que me haze. En lo que está agora mi partida diré algo claro, por la siguridad que lleva esta letra de verse á manos de V. Alt^a. Señora, yo he deseado estrañamente hazer la jornada de Argel, y principalmente este año que la armada enemiga no saldrá tan numerosa de bien armadas galeras que hosára desviarse tanto d'estas mares, y en tiempo tan al inbiérno como fuere al fin de agosto. A este fin he encaminado mis despachos en corte, y prevenciones por acá, y élo hecho tanto mas animado quanto que savia yo que era esta la voluntad de Su Mag^d, aunque, á dezir verdad, él es muy mal servido destos ministros, que atienden mas á sí que no á su amo. Y por volver á mi plática, digo qué, tiniendo ya lests una gran parte de pertrechos de guerra á este propósito, he visto, en este último despacho que aun no es en respuesta de Soto, la imposibilidad que en corte parece que tiene esta jornada. Y como el tiempo está ya tan adelante, y por empegar muchas cosas que faltan,

y la principal la resolución de do ha de venir junto con la órden, y que esta se inclina antes á que se vea lo que haze el enemigo, me e resuelto al fin de mudar antes de opinion que de aventurar, sin tener con qué, lo que en esta empresa pudiera aventurarse. Y así me yré presto á Mecina, adonde estaré apercibido, lo uno para ver qué nos descubre el armada enemiga, y lo otro para, si nos da qualquiera lugar, acudir á lo de Tunez, para lo qual creo que tenemos lo que coubiene, si el tiempo no me falta. Y es cierto que, pensando antes que fuéramos á Argel, escriví con grande encarecimiento á Su Mag^d, accordándole las partes y deseo del señor principe para ser ocupado por Su Mag^d en aquella jornada, en la qual, si se efetuára, quisiera yo verle. Esto es, Señora, en sustancia lo que pasa y la cuenta que puedo dar de mí y de mi cargo á V. Alt^a. Yré siempre continuándola segun las ocasiones y tiempo dieren lugar. Creo que, acabado este verano, tendré cierta licencia : ya digo que, antes de usar della, quiero en todo caso besar las manos de V. Alt^a; pero el quando y como, diré quando sepa lo que será de mí. Entretanto la suplico me tenga en su memoria y en su gracia, y que me dé de su salud siempre nueva, pues segun la que fuere sera mi ánimo y mi contento..... Suplico á V. Alt^a sea para sí sola lo que en esta la escribo y mande romperla luego, porque al fin papeles son papeles. He mandado á don Rodrigo de Venavides solicite un retrato mio para inbiar á V. Alt^a, y creo lo podrá llevar agora Marcelo, á quien me remito á todo lo demas que V. Alt^a querrá saver, á quien Nuestro Señor me guarde como deseo, V. Alt^a merece y él puede.

De Nápoles, 26 de junio 1575.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor
servidor y hermano obediente,

DON JU^o DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora mudama de Austria, mi hermana y señora.

Nº VI.

(Autographe.)

Señora,..... no sé lo que haremos este poco verano que nos queda. Aquí estoy esperando cada día el armada enemiga; pero no será posible combatir con ella sin mas armada nuestra, porque no de poco es, por mis pecados, inferior á la del enemigo : cosa que siento en el alma, y que atribuyo á particular desgracia mia, no ser un poco mas ygual; que cierto para combatir no esperára á ygualdad por ygualdad, sino que con harta ventaja que nos tuviera lo hiziera; pero pasa de no pequeña la que nos lleva. Doyme entretanto priesa á ganar tiempo, para que en tiniendo alguno acudir á lo de Tuncz, que aunque sele a metido nuevo socorro y gente, todavia espero en Nuestro Señor la ganaremos, si este enemigo me da qualquier poco lugar.....

De Meçina, 19 de agosto 1575.....

DON JUAN DE AUSTRIA.

Nº VII.

(Autographe.)

Señora, ya por otras vias abrá V. Alt^a sabido en sustancia la última hórden que me a tomado de Su Mag^d, mandándome quedar en Lombardia : cosa que siento harto mas de lo que sabria encarezcer, por todas las razones que V. Alt^a tiene tan bien entendidas; y particularmente me duele, porque fuera,

á mi juicio, de mas fruto mi yda á corte que la quedada como la hago. Por que m'e resuelto de inbiar al secretario Juan de Soto á España á tratar todo lo que yo llevaba en memoria, que no será poco; y entretanto me quedaré en Vigeven, xx millas de Milan, sin entender ni empacharme en nada de mi comision hasta que el dicho Soto vuelva, porque para aventurar lo ganado de honor, conocidamente y sin provecho alguno, lo mejor es dexarme estar, á lo menos hasta que Su Mag^d lo entienda desta manera. Lo principal que agora pretendo es salir con el armada á inpedir, en quanto se pueda, los efetos de la del enemigo, adonde quiea se ganára mas honra que en estas partes, sin tener á qué atender ni mas que tanto en qué ocuparse. Mando tambien á Soto que, si en corte entendiere que se trata de inbiarme á Flándes, que responda que para tal resolucion conbiene antes verme con Su Mag^d, y que yo no sabré tomarla sin que primero suceda esto. Lo que Su Mag^d me escrive y hordena es que asista en Milan, hasta que me mande otra cosa, para dar cuydado de allí á los vezinos y proveer á Flándes de gente, y á otros efetos tales, encargándome la inteligencia de todo lo que toca á guerra, y dizeme que por este verano solamente. Dios lo quiera así, como lo espero. Esto es, Señora, en sustancia, lo que contiene el despacho de quedarme y lo que yo resuelvo, porque quedo con muy poco dinero y con el autoridad quebrada; y así no me ocuparé en nada, sino todo lo remitiré al marqués de Ayamonte, y yo me estaré en Vigeven hasta que Juan de Soto vuelva. Solo me huelgo cierto de quedar en estas partes, por la compañía y vezindad del señor príncipe, que a determinado de no yr á España por agora : cosa de que yo estoy muy contento, por lo que me le dará, lo uno su compañía y vezindad, y lo otro el parecer juntos ante Su Mag^d. Yo me parto luego á dormir esta noche en Sarraval, y de allí seguiré mi camino, adonde ereo encontraré al señor príncipe, para cuyo efeto voy muy albo-

rotado y contento. De lo demas de mí que fuere sucediendo yré dando cuenta á V. Alt^a, á quien Nuestro Señor guarde como yo desco.

De Genova, á 6 de mayo 1574.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor servidor
y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

*A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y
señora, en su mano.*

N^o VIII.

(Autographe.)

Señora, téngame V. Alt^a justamente por escusado, si no he respondido á sus dos cartas, que a dias que he recibido, de 19 y 28 de agosto, pues en lo que he andado siempre me a negado tiempo y lugar de hazerlo; y agora digo á V. Alt^a que tambien estoy tan embaraçado que á penas puedo dar nueva de mí. Las de por acá se abrán entendido, mas largamente que aquí dire, del señor príncipe y de otros: cosa que á mí me tiene maravillado y muy dolido, no tanto por lo que se a perdido en las plaças de Berberia como porque se nos retire el enemigo vitorioso y honrado, quando atendemos nosotros á juntar nuestra armada y se gasta el dinero, que tanto se mira por él, sin tiempo, sin sazon y sin otro fruto que mal gastarle. Quando partí de Nápoles, aquel dia se perdió la Goleta, y á penas pude juntar media armada en Palermo quando siguió á

la Goleta el fuerte de Tunez : de manera que el diligentarme á partirme de Lombardia sin órden también ha sido inbálido; Que fuera si la esperára hasta quando me llegó, que fué estando en Palermo? Al fin todo va, Señora, en peligroso estado; y en verdad que no es en parte toda la culpa de Su Mag^d, sino en consentir á los que gobiernan sus Estados que no tengan por tan suyo el vezino y el que no lo es como el que es á cargo de cada ministro. Mire pues V. Alt^a qué será juntando á esto dexar pasar, como agora, el tiempo que deve ocuparse no solo en estorvar al enemigo sus efetos, pero aun que de razon devíamos atender á otros nuestros. Yo espero oyr cada dia que el enemigo se aya retirado, y abrálo cierto hecho dias a, si este tiempo, que tan contrario nos es, solo a consentido; y bien creo que ya por este año no nos queda mas que esperar ni temer, porque para todos ha entrado el invierno y cerrándose las ocasiones, mayormente para nosotros, que ni hallamos ninguna ni aun tenemos forma de emprender cosa que balga. Abrá al fin de parar todo en retirarnos al solito en hora buena ó mala; y yo cierto, sin mas detenerme, pasaré luego á España : que es el punto á que agora tengo puesta la mira; pero avisaré antes á V. Alt^a, y aun, si posible es, la besaré las manos. A la última de V. Alt^a por ser en respuesta de otra mia, tendré poco que dezir, y á la primera menos, pues lo que toca á la autoridad y honor del señor príncipe save él que lo estimo en el grado que lo que toca á mí; y así cierto es una de las cosas por que he sentido mucho no averse ofrecido alguna ocasion, el no aver podido hazer con él lo que traya en designo, como lo save el señor príncipe, á quien yo quiero lo que devo á V. Alt^a, á toda su casa y a mí, pues soy tan cercano deudo y tan grande amigo suyo. Hazémonos en todo muy buena compañía, y la misma nos haremos siempre que estemos juntos, como creo lo escribirá mas largo á V. Alt^a. A Juan de Soto estoy esperando cada dia, el qual ha llegado ya

á Ytalia : pero buen despacho cierto inbiarme á cabo de cinco meses que a que le despaché, advirtiendo á lo que a sucedido, y acordando y antepuniendo el remedio.....

De Trapana, á 5 de octubre 1574.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor servidor
y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

N^o IX.

(Autographe.)

..... Señora, yo, gloria á Dios, he llegado, algunos dias a, á esta corte, adonde he recebido tanta mereed de Su Mag^d que por solo esto doy por mas que bien empleada mi venida..... Despues de aver llegado, creo que se tiene entendido lo de Ytalia muy de otro modo de lo que antes estava. Pensé, como lo avia suplicado á Su Mag^d, estar en esta corte algun tiempo; pero al fin se a resuelto mandarme volver á essas partes, y con tanta priesa que se la da grande á despacharme. Creo me partiré mediado el mes que entra, y creo tambien que yré á empegar nueva suerte de servicio en conformidad de lo que conviene al de Su Mag^d. Entretanto se atende á vencer neecesidades y á dar priesa á lo con que he de servir y defender este verano. A todo ello doy tan continua priesa que cada dia en consejos y fuera dellos no hago cosa que esto no sea; pero el tiempo esta ya tan al verano que no me contento de lo que no veo... . Aquí, Señora, son todos

consejos; cada dia tengo dos, sin otras mil ocupaciones que no me dexan tiempo que mio pueda llamarse.....

De Madrid, á 15 de febrero de 1575.....

DON JU^o DE AUSTRIA.

N^o X.

(Autographe.)

Señora,..... dexé á Su Mag^d bueno, gracias á Nuestro Señor, pero tan fatigado de negocios que demas de vérselo ya en el rostro y canas, es mucho de temerlo. Las nuevas que de nuestra corte podré dar á V. Alt^a son cierto poco buenas, porque, como no tiene Su Mag^d con quien descansar, anda cada uno lleno de confusion y nuestro amo de fatiga, y los negocios sin el espediente que otras vezes. Ciertó que es gran lástima qual dexé aquella corte, y con todo certifico á V. Alt^a que holgaria yo, y lo traté muy de veras, no salir de ella; pero pareció á Su Mag^d que acá podia volverle á servir en tiempo y ocasiones de importancia; y así ube, como siempre, de obedecer su resolucíon..... Para con V. Alt^a solamente, y así selo suplico yo por muchos respetos, traygo tambien órden de lo que cadauno ha de hazer, que es estar á obediencia: pero desta se a de usar quando algun ministro se persuadiere lo contrario, lo qual no erco sucederá, porque por cartas han entendido lo que les toca.....

De Nápoles, á 19 de junio de 1575.

DON JU^o DE AUSTRIA.

Nº XI.

(Autographe.)

.... Ora , Señora , quanto á estas cosas de Génova , ellas van como se abrá entendido. El papa no quiere acavar de satisfacerse de la intincion buena y pacífica de Su Mag^d, aunque la tiene de no consentir que nadie se mezele entre Ginoveses ; y así estoy yo , en su nombre , con sus àrmas casi juntas para no permitirlo ; y deseo , pues me está remitido desde que Escobedo llegó , que estas esten libres para oponerse al verano á nuestro comun enemigo el Turco ; y por eso doy priesa por mi parte á que , si a de aver concierto , se tome en pocos dias , y sino consintiré el camino de la fuerça , porque en este invierno sepamos y antemiremos lo que al verano será de nosotros. Y para dar cuenta de todo á Su Santidad , y suplicarle no se altere , sino dexé á quien toca allanarle estas rebueltas , sin otro fin que el de la proteccion , como por lo pasado , he inbiado á Roma al secretario Escobedo. Entretanto creo que por quinze ú veinte dias se sobreeserán armas por los viejos y nuevos de Génova , para qu'el concierto tome forma , ó se conozca la intincion d'estos poderes y decretos que dan de remision los de dentro. Al fin las quietudes ó desasosiegos d'esta causa consisten solo en que Su Santidad no se apasione , sino haga oficio de padre que es de todos , amando la equidad , sin declararse por nadie contra su brazo derecho , que es Su Mag^d. Esto es sucintamente el estado d'estos principios de garbullo....

De Nápoles , á último de setiembre 1575.....

DON JUº DE AUSTRIA.

Nº XII.

(Autographe.)

Señora, yo he llegado aquí con la soledad de V. Altª que tendré siempre que no estubiere adonde continuamente la pueda ver y besar las manos; y así deve estar cierta V. Altª de que quantas vezes me diere el tiempo ocasion de hazerlo, no faltaré al cumplimiento de tan gran deseo, causado de tan grandes obligaciones como yo tengo y V. Altª me a dado. La soledad que me escribe averla yo dexado, y la que me a dicho don Diego de Mendoça que quedó en V. Altª, es en todo conforme á la mia y á lo que se deve al verdadero amor y deseo de servirla que en mí ay : por lo qual no dudo de que siempre estaré recibiendo esta merced, entre las demas que alcanço de V. Altª, á quien suplico me la haga en darme las nuevas de sí que estaré esperando de continuo con infinito deseo adó quiera que me hallare, y esta por la última será la que procuraré yo merecer á todo, y mas que mí possible, pues es mas lo que conozco dever yo á V. Altª. Partiréme de aquí, á dos ó tres del mes que entra, á Lombardía, como allí en presencia de V. Altª, lo resolví. Escrivenme de aquellas partes que mi presencia será de provecho para las cosas de Génova, y en la misma conformidad de lo que vió V. Altª dura la instancia que me hazen. Y así, despues que llegué, me he dado priesa en mandar adereçar galeras y las demas cosas necessarias á mi partida, de modo que al tiempo señalado me partirée, si el mismo tiempo no me lo impide. Yo voy á Lombardía; pero á la fe, Madama, si puedo, passaré á España, porque, á mi juicio, será lo mejor para todo lo que se trata, y por huir de tan peligrosas ocasiones como anteveo para este verano, y de tan peligrosa compañía como es la deste virrey, con quien he pa-

sado, despues que llegué, lo que mas largamente escribirá á V. Alt^a Juan Ferrante (1), si puede el pobre levantarse de la cama adó le tiene su gota ordinaria. Pero volviendo al caso, este virrey es muy descomedido y muy poco considerado, pues estando yo ya presente, prendió y dió la cuerda á ciertos criados de don Alonso de Leyva que haze oficio de general de las galeras de España. Hábléle sobre esto, y díxele á lo último que, como le abia mandado prender un capitan de armas con quien sucedió la ocasion de esta causa, que tambien castigaria á quien me lo mereciese, si no se mirase mas que por lo passado en como se procedia. Al fin ubo mas que dezir que entenderá V. Alt^a mas largo, si Juan Ferrante puede oyrme; que por serlo el cuento, y yo no tener lugar de escribirle, no lo hago. Solo en sustancia digo que esto no puede durar con este hombre, porque quiere tratar como Dios, y sus partes son como de bestia. Perdone V. Alt^a el bocablo, pues es el mas propio en este sujeto. Volveré, antes de yrme, á dar nueva cuenta de mí á V. Alt^a y de lo que mas ubiere, si algo fuere; que agora todo es aver hallado lo de aquí muy peor que lo dexé, sin dinero ni provision ni forma de averla. Nuestro Señor lo remedie y dé á V. Alt^a quanto merece y yo le deseo.

De Nápoles, á 24 de enero 1576.

Besa las manos de V. Alt^a

Su mayor servidor y obediente hermano,

DON J^uº DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

(1) Gio. Ferrante Sugnica, l'un des gentilshommes de Marguerite.

Nº XIII.

(Autographe.)

Señora, pienso que Juº Ferrante abrá escrito á V. Altª, algunos dias a, como mi yda á Lombardía cesó, porque en aquellos dias que avia de partirme, hizo tales tiempos que no dexaron navegarse. Despues, con las buenas nuevas que nos llegaron de lo de Génova y con las nuevas necessitades que por estas bandas apretavan con armada enemiga, pareció que era esto á lo que combenia principalmente atender, y confirmóse con mandar Su Magestad que así se hiziese. Pero para la execucion dello, si biene nuestro enemigo, estamos por nuestros pecados tan desproveydos y faltos de todo, y señaladamente de dinero y lo demas con que la guerra se sustenta, que certifico á V. Altª que tanto tardará en perderse lo que el enemigo emprendiere quanto él lo dilatare, porque á esto se junta tantas otras cosas, y ay para cada una tantas dificultades que no se trata de otra. Mire V. Altª qué gentil cargo es el mio, y qual me devo de hallar. Eseritoloe á Su Mag^d tan claro como se deve con don Juan de Cardona, y hecho por mi parte quanto me a tocado, aunque ya savemos que no basta esto adonde no se alcançan milagros, y estos solo á Dios es dado hazerlos. Yo cierto, por muy grande le tendria que no baxase, como se dize, el armada este año, porque, si biene, y pujante como suele, muy bien aperecebidos nos hallará, sin gente, vitualla, municiones y al fin, por abrebriar, sin cosa alguna de quantas son menester, por la falta de dinero, y por la poca ó ninguna sustancia que de la corte se me imbia y acá me dan. Con todo, por eumplir si quiera con migo mismo, yo me partiré á Çaragoça de Cicilia dentro de pocos dias, y desde allí, si la salud lo sufre, procuraré meter la gente que pudiere en Malta, ó quando mas no pueda, con la que me quiziere seguir, yré yo adó viere ser la necesidad mayor, pues para otra forma de provision ni ay gente levan-

tada, ni para sacar la ordinaria de sus alojamientos ay tan poco un real. De aquí llevaré algunas compañías con migo, y con hasta 22 galeras me partiré, y me seguirá luego con las de su cargo el marqués de Santa Cruz. Lo demas que ay que guardar, como á dezir Cerdeña, Mallorca y otras islas, guárdelas Dios, que puede. Este es, Señora, el miserabilísimo estado presente en sustancia. Yo me ando fuera de Nápoles, porque son tantos los que acuden con memoriales por dineros, y tan poco el que tengo, que por no perder tiempo allí para mi despacho en responder á todos, y por no negarles lo que tan justamente piden, y por librarme de otros cien mil embaraços tales, huelgo principalmente de no estar en aquella Babilonia de confusion. Quanto lo deve ser agora Flándes, pues estando tan peligrosos aquellos Estados por tantas vias y maneras, le falta governador, emberdad que lo temo infinitamente, mayormente se los diferencias de Franceses llegan á concierto como la madre lo trata y procura muy de veras. Gran miedo tengo que con esta ocasion me a de ser propuesto un dia destos que baya yo á Flándes. Suplico á V. Alt^a que, como tan mi señora, madre y hermana que me es, baya desde luego pensando en tal caso qué haré, como y en que me resolveré; que, si Su Mag^d me lo mandare, escribirloe antes á V. Alt^a, si puedo, para resolverme, como digo, con su parecer y opinion, pues con esto estaré muy contento con lo que fuere. Y así la suplico que desde luego piense y me diga algo de lo que se le ofrece sobre este caso, que, como digo, creo que me a de ser propuesto y hordenado.....

De Prosita, á 4 de abril 1576.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor
servidor y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

Nº XIV.

(Autographe.)

Señora, ... por las copias de dos cartas que he recebido de Flándes, verá V. Alt^a el mal estado de lo de allí. Y así considerando yo esto, y quanto es grande el remedio que aquello pide, y que aquí no tengo qué hazer, sino esperar al secretario Escobedo, que está muy despacio negociando sin acavar de darle resolucion que balga, y considerando con esto otras muchas cosas largas que remito á la prudencia y discrecion grande de V. Alt^a, me e resuelto yo en partirme luego á España, y dar á entender á Su Mag^d, como á quien mas duele y toca su servicio, que lo de Flándes pide antes grandes remedios y tales quales deven procurarse á un cuerpo ya casi difunto, que hórdenes é instrucciones infinitas, que aun verse no podrán quanto mas executarse. Junto con esto trataré de otras cosas, y en ellas diré lo que entiendo y lo que sé tan desnudamente quanto cumple se conozcan. Yo, Señora, para esta mi yda hallo muchos conbiniencias que me harian conçiencia no hazerla, y así la tengo tan determinada que me partiré, Dios quiriendo, mañana á Génova, y otro dia. de allí á España en dos galeras que se an podido reforçar de cinco que avía con las de la Señoría propia. Desta mi determinacion doy la cuenta que puedo á quien de mis pensamientos, antes de executarlos, querria yo darla siempre. Suplico á V. Alt^a me escriba y dé nuevas de su salud.....

De Milan, á 11 de agosto 1576.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor
servidor y obediente hermano,

DON JUº DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

Nº XV.

(Autographe.)

..... Señora,..... yo veo bien lo que ay en la jornada, porque desde sus principios tiene grandes dificultades, trabajos y peligros; pero ya tambien lleva el hombre mas que ofreeer á Dios, y mas con que obligar à Su Mag^d, y mas gloria y honrra para el mundo, que son los fines con que me parto muy contento, ya que a guardado Su Mag^d para mí, hasta lo último, lo difícil ó lo imposible de la empresa. Lo que para ella llevo es á Dios que la tome como suya que es, y que á mí me ayude con milagros, pues si no fuere haziéndolos no sé como se pueda volver en vida un cuerpo con el último suspiro en voca. Dineros pocos, porque nuestras riquezas no son muchas. Lo demas de autoridad, que haga segun viere, y todo remitido á mí. Pero, porque vea V. Alt^a que no me a quedado oficio por hazer ni caso por prevenir, la inbiaré en pudiendo (que agora no es posible) un papel de mi mano que di á Su Mag^d, en que le advertia de todos los casos que podian suceder, tomando el salto muy de atras. Pero, como están tan al cavo aquellos Estados, lo estamos tambien acá, de espedientes y formas de remedio....

Del Pardo, à 26 de octubre 1576.....

DON JUº DE AUSTRIA.

Nº XVI.

(Autographe.)

Señora, ... yo clamo y hago cada dia quantas diligencias puedo para que conozcan el camino que llevan tan herrado. Pero están tan desatinados y en tal desesperacion que quieren

guerra con su príncipe , y llaman á los de fuera para valerse y entregarse á ellos; y así tienen juntadas sus fuerzas los estados con las del príncipe de Oranges, y esperan las de Francia, para todas juntas emplearse en lo que les doy por paz y amistad, como hijos de Su Magestad y hermanos míos. Mas, aviendo llegado la desvergüença á tanto que, sin querer los remedios que les doy, prosiguen á quitar á Su Magestad sus Estados debaxo de nombre suyo, sera fuerza que, como les e imbiado á protestar, me quite los dedos ante los ojos, y desfienda al rey lo que es suyo; y así lo abré de hazer á gran fuerza y pena mia, si no cesan las armas entretanto que llegamos á los acordios Armas es lo que amenaza el tiempo, las quales quisiera yo usar, pero en otras y muy diferentes partes que las tan propias de Su Magestad.... ..

De Luxemburg, á 22 de noviembre 1576.....

DON JU^o DE AUSTRIA.

Nº XVII.

(Autographe.)

Señora, ... Santiago, de quien se puede fiar quanto se le diere en escrito, lleva junto con esta carta una relacion del estado presente de lo de acá, á que me remito, aunque en sustancia digo que el desconcierto destos hombres es tan grande que solo en no saverse concertar son conformes, y en pasar muy adelante con la mas estraña forma de rebelion é insolencias que se an visto. En lo demas andan tan sin caveza que lo que agora resuelven luego lo contradizen; y así ni ellos se entienden, ni aun me quieren entender, sino obligarme cada dia á que con el sufrimiento se rompa todo. Y á lo último, Señora, ó vendremos certisimo á las armas, y muy presto, ó

ha de hazer Dios por milagro que ánimos tan descompuestos é intenciones tan dañadas se muden á lo contrario de lo en que sus consciencias les ponen, pues corren tan sin tino en sus malicias que llaman á cuantos estranjeros principes pueden, y al fin no hacen que lo que Oranjes les hordena. Yo que llevo el intento de la paz y blandura, sufro lo que Dios sabe, y lo que sin su favor no seria posible..... Ya la paz solo yo soy el que la antepongo; pero ni e-ta se sabe admitir, ni para hazerlo ay gobierno ni hórden entre estas gentes..... Yo, Señora, tengo un travajo terribilísimo, y cuéstame mi salud, porque la e traydo perdida, y aun no ando sin algunas indisposiciones: pero Dios proveerá que esta resista al travajo, ya que el verme puesto aquí no me desanima ni quita coraje de pasar adelante con la cruz.....

De Marche, á 20 de henero 1577.....

DON JU^o DE AUSTRIA.

Nº XVIII.

(Autographe.)

Señora, ... Quanto á lo de por acá, me remito á la relacion de mano agena que dirá la paz y concierto entre los estados y mí y las condiciones della. Bien veo, Señora, las que son; pero ha sido fuerça ó pasar por ellas, ó llegar al rigor y á los daños de las armas, cosa tan contra la voluntad y hórden de su dueño; y así se a de hazer cuenta desto como hallado á caso y no de otra manera. La religion y obediencia se a salvado, y todo se perdiera sin falta, y los Estados en compañía, llevándolo por guerra, porque el pais se hinchia de erejes, y fueran estos los que al fin tubieran siempre la mayor parte dél. Lo demas que de presente falta por sin duda tengo que lo yrá

dando el tiempo, porque, quitando algunos sediciosos y ruynes, la mayor parte son los mismos que fuéron en el ánimo que tubieron (1); y salidos los Españoles, estos se mostrarán por muy leales en todo, de manera que con buen gobierno y mañas serán (á mi ver) muy fáciles de gobernar.

Pero, Señora, esto no puede ser ya en ningun modo por mi, porque han sido tantas y tan terribles las ocasiones que me han dado de perder la paciencia con ellos, que si bien he sufrido infinito, y no sé si mas que deviera algunas vezes, no de menos no he podido tanto veneerme que no aya llegado á atropellarlos con palabras y amenazándoles con las obras, si no se reportavan en lo que dezian : así que ellos me temen y tienen por mal sufrido, y yo no estoy tan bien con ellos que guste de su compañía ni de pasar mi vida haziéndosela. Y pues, por gracia de Dios, he dado un poco de razonable cuenta de mí en lo que me a sido encargado, no quiero mas estar adonde tan á peligro lo tengo todo, tras tanto como me a costado; y así he ya pedido licencia á Su Magestad tan apretadamente que, hablando claro, he escrito que si no me se da, no abrá resolucion que no tome, hasta dexarlo todo y yrme allá, aunque sea á ser castigado, porque lo seré sin culpa, y aquí con ella me perderia.

Pretendo que sea esto con tanta brevedad que haga mi salida con los Españoles, y que en mi lugar asista madama de Lorrena, que lo hará hasta que Su Magestad provea persona, y si en esto ubiere alguna dificultad, solo tendré paciencia hasta el agosto ó setiembre : pero desde entonces no estaré cierto mas en estas partes, pues juntándose á lo dicho mi poca inclinacion á gobiernos, y la mucha que tengo á las armas, y otras cosas, no ay que dudar en lo que digo. Esta

(1) Ce passage paraît avoir été mal lu par le copiste, car il est peu compréhensible.

suerte pues á alguíen ha de tocar, y para qualquiera es muy buena, sino para mí solo que es ruin; y para quien señaladamente seria allá mejor para ser nuestro hermano bien servido, es V. Alt^a, por lo que aquí la aman y la respetan, que es cierto infinito. Y yo, quanto á mí, entre V. Alt^a y la emperatriz, que será tambien buena, creo que ha de correr el dado...

De Marche, á 17 de hebrero 1577.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor servidor
y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

*A la serenísima señora malama de Austria, mi hermana
y señora, en su mano.*

Nº XIX.

Serenísima Señora, Dios sabe la pena que siento de no haver serito y servir á Vuestra Alteza cada dia; pero el es testigo que no a sido ni es mas en mi mano, porque, demas de faltar de todo punto el tiempo, falta tambien la seguridad de caminos, y sobran los inconvenientes que de entender esta gente que escrivo en esta lengua nacerian, segun esta sospechosa. Lo que tengo que añadir á lo que digo en esa otra carta es que este cuerpo va espirando muy á priesa, sin que baste ningun remedio de quantos le e aplicado para restaurarlo, porque el príncipe d'Orange a respondido al duque d'Arcscott y á mosiur de Yerges que lo primero que se a de hazer es entregarle á su hijo y estados, con Utrec y Amsterdam, que dize son comprendidas en su gobierno de Olanda; que despues él cumplira; y por otra parte a dicho que es dos vezes calvinista, en la cabeça y en el coraçon, y que de lo que tiene

ni de lo que se le entregare no restituyra nada, porque ya que de mí se podría fiar, de Su Magestad no lo hará jamas, haviéndole engañado tantas vezes. Tiene muy estrecha Ansterdan; y haviendo ocurrido, por parte de aquella villa, á pedir socorro para defenderse y conservarse en religion y obediencia, dicen los estados que conviene que se le entregue, pues no tienen posibilidad para tomar las armas contra el príncipe d'Orange, y en lo mismo concurren los del consejo, sin embargo de que veen que anda mas hazerse señor de todo, y que con aquel lugar lo será presto. Lo qual y ver que no ay ninguno que me ayude, antes parece que todos se conciertan á contradizeir lo que propongo, me haze creer que todos siguen un camino. E venido aquí á tratar del negoeio de los Alamanes, los quales quieren ser pagados y tienen razon, y los estados dicen que, si no salen con dos pagas en dinero y una en paño y obligacion de pagarles lo demas en quatro años, que los degollarán y llamarán para ello al príncipe de Orange. Y assí espero cada ora oyr que an rotto, y no sé qué es lo que en tan terrible trance tengo de házer, porque neutral no puedo estar, y si tomo la parte de los estados, vengo á tomar la del príncipe d'Orange, pues se a de hazer la guerra con sus fuerças, y el buen suceso desta a de ser en su beneficio, quedando como quedará todo á su disposicion. Si me arrimo á los Alamanes, harán prenda de mí por lo que se les deve. Si me salgo, dexaré á mis criados en el martirio, demas de que esto tiene mucha dificultad. Y así tengo necesidad de que Dios me inspire para acertar; y si viene á desconcertarse con los Alamanes, sucede este ynconveniente. No es menor el que se espera de concertarse, pues se entiende por cosa cierta que, á la ora que salgan de las plaças que tienen, se perderá de todo punto la religion y la obediencia de Su Magestad. Quedo despachando al secretario Escobedo: quiera Dios que el remedio sea á tiempo. Y él sabe lo que me pesa de embiar á Vuestra Alteza tan ruynes nuevas: pero puedese

consolar con que no me a quedado cosa por hazer de quanto e entendido para remediar por blandura este daño, pasando por todo lo que an querido dezir y hazer, hasta sufrir en Bruselas que mos^r de Ese no quisiese venir llamándole, y que el magistrado de aquella villa hiziese lo mismo, diziendo que no era costumbre hablarle sino en la casa della.....

De Malinas, á 19 de junio 1577.....

DON JU^o DE AUSTRIA.

N^o XX.

Serenísima Señora,..... ya V. Alt^a abrá entendido, por lo que le sereví con dos correos que partieron de Malinas á 20 de junio y á 6 del presente, el mal estado en que quedava lo de aquí, y quan diferente es el fructo che produze la paz del que se pensó. Despues tuve en un mismo tiempo quatro avisos conformes, aunque por diversas vias, que la execucion de prenderme andava ya tan cerca que, si no me ponía en salvo, luego abría effecto, pues para ello se havían ligado con el de Oranges los estados de Brabante y muchos de los pensionarios de las villas, los condes de Agamon, Lalain, Xampañi, Cape, Ese, Versel, llamandose los contrajuanistas, y que yban poniendo el regimiento de Valones de Xampañi y los del conde de Agamont y mos^r de Hese por todos los contornos de Malinas, á tal que por ninguna parte me pudiesse escapar.

Visto esto y que la princesa de Bearne venia á la fuente de Leja y havia de passar por este lugar, me resolví de venirme á él con el color de recevirla aquí; y assí me partí á los 14 del presente. Llegue á los 15; y aunque traya concertado con mos^r de Yerges y sus hermanos, que son los que primero se an declarado en servicio de Su Mag^d y por cuyo consejo me gobierno

en estas novedades, de apoderarme luego por su medio y con estratagema deste castillo, pareció que era bien dexarlo para despues que la dicha princesa fuesse partida de aquí, por hazer con ella el cumplimiento que era razon, y no dar causa de desden al rey su hermano. Ella llegó á los 20; y haviendo procurado de regalarla lo mejor que pude, se partió á los 25.

En este tiempo fueron continuando los avisos de que me pusiesse en salvo; y particularmente tuve dos, que el primero dezia que en ninguna manera diesse la vuelta á Brabante, porque en la primera villa que entrasse seria preso y degollados los que me seguian, el segundo que no solamente no volviesse atras, pero que aun desta villa me convenia salir luego, porque sin duda se haria en ella lo mismo que se pensava hazer fuera, y que, en un banquete que los de la liga havian hecho en Bruseles, acordaron que todos los contrajuanistas truxessen las gorras chatas para que fuesen conoçidos.

Con el fin que digo de apoderarme deste castillo, eché voz que, antes de partir de Namur, queria hazer una caça y la aplazé para los 24. Este dia, por la mañana, salí con los cavalleros que me siguen, la mayor parte de mis lacayos y mi guardia de Alemanes, y llevando delante quasi todos los que me acompañavan de los payses. Y yendo por la calle, al tiempo que me afronté con la puerta del castillo que sale á la villa, volví la rienda; y con tener mos^r de Yerge y el conde de Mega su hermano la puerta abierta, como que me aguardavan allí para yr conmigo á caça, entré dentro con una parte de mi guardia y de mis criados, antes que los del pays (que yban como digo delante) llegassen, esceto el duque de Arescot, que yba á mi lado. Vinieron luego. Llamélos á él, al príncipe de Ximay, su hijo, los condes de Arambergha, de Ruz y de Foquenberga, marqués de Varanbon, mos^r de Resinguien, mos^r de Gomicurt, mos^r de Floyon, y mos^r de Leques, y les dixe que ya havian visto quantos trabajos, indecencias y peligros havia passado y sufrido por el bien, quietud y sossiego destos

payses, pensando sacar de todo el fruto, que con mucha razon devia esperar, de qué junto con reducirse las cosas del gobierno á su antiguo ser y buena órden, hizieran lo mismo las que tocavan á la religion cathólica romana y á la obediencia de Su Magestad; que ellos sabian que para este fin no havia dexado remedio por provar de blandura, benignidad y clemencia, y que esto no solo no havia movido los ánimos á abraçar, como devieran, tan grande beneficio, mas que en lugar de hazerlo y de mostrar gratitud á la voluntad y afficion con que yo me empleava en ello, andavan muchos maquinando y haziendo ligas contra mí para prenderme, como el mismo duque me lo havia dicho, y ellos devian tener entendido; que viendo esto y que los malos prevalecian, la religion yba cada dia de mal en peor, la justicia no tenia su lugar, yo no era obedecido para remediar ninguna de las cosas que tanta necessidad tenian de remedio, y en fin que ni el principe de Oranges ni los estados pensavan cumplir lo que estaban obligados, antes hazian gran fuerza para echar los Alemanes, por poder de todo punto quedar libres y Su Magestad impossibilitado de recobrar los payses, me havia resuelto de poner mi persona en salvo, para poder gobernar con la auctoridad y seguridad que convenia, defendiendo religion y obediencia contra los que pretendiessen salir della; que como los estados cumpliessen en esta parte con su obligacion, yo no moveria armas contra ellos, antes las volveria en su favor, si fuesse necessario, y que pues tenian en su mano la paz y la guerra, podrian escoger lo que le pareciesse; que tan aparejado me hallavan para lo uno como para lo otro, y quiza mas aperecevido para lo postrero de lo que pensavan; que aunque yo tenia del duque y de los demas que estaban presentes la confianza que Su Magestad me havia mandado hiziese dellos, y la que sus obras y el haverme siempre seguido me obligava, y assi esperaba que, cumpliendo con sus obligaciones y siguiendo las pisadas de sus passados, me

assistirian y ayudarian en demanda tan santa y justa, todavia holgaria de saber la intencion de cadauno, y que assí les pedia que, despues de haver pensado en ello, me dixesse cadauno libremente su voluntad, entendiendo que yo no havia de forçar á nadie, pero que se desengañassen (1) que de oy mas tomasse la parte de Orange ó de los estados contra el servicio de Su Magestad seria declarado y tenido por rebelde y como tal tratado y castigado, y contra los que me acudiesen no solo podrian estar seguros de no recevir daño ninguno por cosa passada hasta agora, pero que en honras y en favores serian acrecentados, y que desto yo les dava la palabra y, si fuesse menester, la propia vida; que á esto les rogava diessen crédito, y no á lo que malintencionados les dirian.

Respondió el duque que él serviria á Dios y á Su Magestad como siempre lo havia hecho, y que seria el primero que moriria á mis pies; y lo mismo dixerón los demas, porque son los en quien e conoseido siempre desco de servir á Su Magestad. E despachado á las villas, scriviéndoles en la misma conformidad, para entender lo que puedo esperar d'ellas, y á los gobernadores de provincias que vengan luego aquí, por ver si obedecen mejor que por lo passado.....

Dios sabe lo que e sentido llegar á estos términos; pero V. Alt^a, con su mucha prudencia, podrá considerar quan forçoso a sido lo que e hecho.

Del castillo de Namur, á 26 de julio 1577.....

DON J^o DE AUSTRIA.

(1) Le copiste doit avoir omis ici quelques mots.

Nº XXI.

(Autographe.)

Señora,..... en sustancia avemos caydo en una terrible mudança, y tanto que no me falta sino verme cercado aquí, adonde no se puede ganar ninguna honrra. Pero yo espero muy presto el tiempo de cantar otra cançion contra los declarados rebeldes á su Dios y tyranos á su rey, por darse de todo punto al mayor bellaco de la tierra, que es el de Oranges, con el qual se corresponden de manera que le llaman padre y libertador, y obedecen sus mandamientos como sus esclavos, y los de Su Magestad aborrecen y desacatan como á su propio nombre..... Ellos al fin quieren de todo punto lo que aquel bellaco quiere, que es libertad en todo, y no quieren Dios ni rey, ni aun pensar en ello, salvo algunos que me siguen y merecen lo que á honrradísimos cavalleros y leales vasallos se deve... ..

Del castillo de Namur, á 8 de agosto 1577, con un regimiento de Alemanes amotinados á las puertas de la villa, y el pueblo casi en arma, y yo como sitiado.....

DON JUAN DE AUSTRIA.

— M. Roulez remet la notice qu'il a consacrée à la vie et aux travaux de feu M. Baguet; la classe le remercie pour ce document, qui prendra place dans l'*Annuaire de 1870*.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 7 janvier 1869.

M. F.-J. Fétis , directeur et président de l'Académie.

M. Ad. Quetelet , secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. L. Alvin, De Keyser, Guillaume Geefs, A. Van Hasselt, J. Geefs, Ferd. De Braekeleer, C.-A. Fraikin, Ed. Fétis, Edm. De Busscher, J. Portaels, Alph. Balat, Aug. Payen, le chevalier L. de Burbure, J. Franck, Gust. De Man, Ad. Siret, Julien Leclercq, *membres.*

M. Ed. Mailly, *correspondant de la classe des sciences*, assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur transmet une expédition de l'arrêté royal du 19 décembre 1868, qui ouvre un double concours pour la composition d'un poëme en langue française et d'un poëme en langue flamande, destinés à être mis en musique par les concurrents pour le prix de composition musicale de 1869 (1).

(1) Cet arrêté a été publié, *in extenso*, dans le *Moniteur* du vendredi 25 décembre 1868, n° 560, 58^e année, page 5684.

La classe dressera, dans sa prochaine séance, la liste double du jury composé de sept membres à nommer par le Roi, pour juger ces poèmes.

M. le secrétaire perpétuel dépose dès à présent, pour ce concours, une cantate française qu'il vient de recevoir et qui porte pour titre : *La Belgique*. (Devise) : « Belge est notre nom de famille. »

— Une personne se disant l'auteur du mémoire n° 5 (devise : *Nul ne saurait s'illustrer indépendamment de sacrifice*), en réponse à la question concernant Quentin Metsys, du concours de 1868, adresse une lettre destinée à réfuter l'opinion de MM. les commissaires rapporteurs sur le passage de ce travail concernant le caractère symbolique donné aux œuvres du peintre anversois.

La classe décide, par un vote unanime, que, selon l'esprit des règlements, elle passe à l'ordre du jour sur cette communication.

— M. Ad. Quetelet fait hommage d'un exemplaire de *l'Annuaire de l'Observatoire royal* pour 1869. — Remerciements.

Il dépose, en même temps, le tome XXXVII des *Mémoires des membres*, ainsi que *l'Annuaire académique* de 1869, qui viennent d'être terminés.

ÉLECTIONS.

La classe avait à pourvoir au remplacement de trois de ses associés décédés pendant le courant de l'année 1868.

Pour la place vacante dans la *section de peinture*,

par la mort de M. Fr.-Ed. Picot, décédé en mars 1868, les suffrages se sont portés sur M. J.-L.-E. MEISSONNIER, peintre, à Paris.

Pour la place vacante dans la *section de sculpture*, par la mort de M. Louis Royer, décédé le 5 juin 1868, les suffrages se sont portés sur M. A.-L. BARYE, statuaire, à Paris.

Pour la place vacante dans la *section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts*, par la mort de M. Gustave Waagen, décédé le 15 juillet 1868, les voix se sont portées sur M. T. VAN WESTRHEENE, littérateur, à La Haye.

— Conformément à l'article 8 du *Règlement général*, elle a ensuite appelé, par vote, M. Ch.-A. Fraikin, à remplir les fonctions de directeur pour 1870.

M. F.-J. Fétis, directeur sortant, saisit cette occasion pour remercier ses confrères de la bienveillance qui lui a été témoignée pendant l'exercice de ses fonctions, et il installe M. A. De Keyser, directeur pour l'année actuelle. Celui-ci a remercié à son tour M. F.-J. Fétis, au nom de la classe, pour la manière dont il a dirigé ses travaux, et invite M. Fraikin à venir prendre place au bureau.

— La commission spéciale des finances de la classe, composée en 1868 de MM. L. Alvin, F.-J. Fétis, Fraikin, G. Geefs et Partoes, a, par acclamation, été invitée à continuer son mandat pendant l'année 1869.

CAISSE CENTRALE DES ARTISTES BELGES.

M. L. Alvin donne , en sa qualité de trésorier de la caisse, connaissance de la situation financière de cette institution , au 31 décembre dernier.

L'avoir général, à cette époque, s'élève à fr. 144,785 78^c, dont 144,600 francs sont placés en rentes belges et donnent fr. 6,504 50^c, d'intérêts annuels. La progression sur 1867 est, par conséquent, de fr. 419 25^c d'intérêts.

Des remerciements sont adressés à M. Alvin pour les soins qu'il donne à la gestion des finances de la caisse.

=====

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

—

M. Édouard Fétis donne lecture de la cinquième partie de son travail, *sur l'art, ses tendances, ses effets et son influence sur la société*. Cette partie, concernant spécialement les applications de l'art à l'industrie, est réservée pour l'impression lorsque l'ensemble de ce travail aura été communiqué.

—

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Quetelet (Ad.). — Physique sociale ou Essai sur le développement des facultés de l'homme. Tome 1^{er}. Bruxelles, 1869; 1 vol. in-8°.

Quetelet (Ad.). — Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1869, 56^{me} année. Bruxelles, 1869; 1 vol. in-12.

Juste (Théodore). — Memoirs of Leopold I, King of the Belgians. From unpublished documents : authorized translation, by Robert Black. Londres, 1868; 2 vol. in-8°.

Van Beneden (P.-J.). — Discours prononcé à la salle des promotions, le 22 janvier 1868, après les obsèques de M. H.-J. Kumps, professeur à la faculté des sciences de l'Université catholique de Louvain. Louvain, 1869; in-12.

Chalon (R.). — Curiosités numismatiques. Monnaies rares ou inédites, 11^{me} article. Bruxelles, 1869; in-8°.

Morren (Éd.). — Marie-Anne Libert de Malmédy, sa vie et ses œuvres. Gand, 1868; in-8°.

Commissions royales d'art et d'archéologie. — Bulletin, 7^{me} année, septembre et octobre. Bruxelles, 1868; in-8°.

Académie d'archéologie de Belgique. — Annales, 24^{me} année, 2^{me} série, tome IV, 4^{me} livr. Anvers, 1868; cah. in-8°.

Société royale de numismatique à Bruxelles. — Revue de la numismatique belge, 5^{me} série, tome I, 1^{re} livr. Bruxelles, 1869; in-8°.

Société des Bibliophiles de Belgique. — Le Bibliophile belge, 5^{me} année, n° 5. Bruxelles, 1868; in-8°.

Revue de l'instruction publique en Belgique, 16^{me} année, 5^{me} livr. Gand, 1868; in-8°.

Messenger des sciences historiques ou archives des arts et de la bibliographie de Belgique, 1868, 4^{me} livr. Gand; in-8°.

Salon de Gand, 1868. Gand, 1868; cah. in-4°.

Essai de tablettes liégeoises, par Alb. d'Otreppe de Bouvette, 88^{me} livr. Liège, 1869; in-12.

Broeckx (C.). — Une page de l'histoire de la pharmacie d'Anvers : la pharmacopée de 1661. Anvers, 1869; in-8°.

Académie royale de médecine de Belgique. — Bulletin, année 1868, 5^{me} série, tome II, n° 10. Bruxelles, 1868; in-8°.

L'Abeille, revue pédagogique, publiée par Th. Braun, 14^{me} année, 10^{me} à 12^{me} livr. Bruxelles, 1868; 5 cah. in-8°.

La charité sur les champs de bataille, 4^{me} année, n° 7, janvier 1869. Bruxelles; 4 feuille in-4°.

Nederduitsch letterkundig jaarboekje voor 1869, 56^{ste} jaarg. Gand; in-12.

Guillaume (l'abbé L.). — Mentana, ode à Pie IX. Bruxelles, 1868; in-4°.

Revue de Belgique, 1^{re} livr. Bruxelles, 1869; in-8°.

Flora batava, afbeelding en beschrijving van nederlandsche gewassen, aangevangen door wijlen Jan Kops, voortgezet door F.-W. Van Eeden, afflev. 204, 205, 206, 207, titel, voorberigt, lijst van de planten en alphabetische naamljst van den XIII deel. Amsterdam; 5 cah. in-4°.

Exposition universelle de 1867 à Paris. — Rapports du jury international, publiés sous la direction de M. Michel Chevalier. Paris, 1868; 15 vol. in-8°.

Société météorologique de France. — Annuaire, tome XV, 1867, tableaux météorologiques, feuilles 7-11; tome XVI, 1868, tableaux météorologiques, feuilles 1-5. Bulletin des séances, feuilles 1-5. Paris, 1868; 5 cah. in-8°.

Meurein (Victor). — Observations météorologiques faites à Lille pendant l'année 1866-67. Lille, 1868; in-8°.

Millien (Achille). — La légende du chanvre. Nevers, 1866; in-8°.

Institut historique de France, à Paris. — L'Investigateur, 55^{me} année, 406^{me} et 407^{me} livr. Paris, 1868; in-8°.

Revue et magasin de zoologie pure et appliquée et de sériciculture comparée, par M. F.-E. Guérin-Ménéville, 1868, n° 42. Paris; in-8°.

Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux. — Mémoires, tome VI, 2^{me} cahier. Bordeaux-Paris, 1868; in-8°.

Société humanitaire du sud-ouest de la France. — Comptes rendus, séances du 1^{er} octobre, du 8 octobre et du 5 novembre 1868. Bordeaux, 1869; in-8°.

Société impériale des sciences de Lille. — Séance publique du 27 décembre 1868. Lille, 1868; in-4°.

Revue britannique, nouvelle série, 8^{me} année, n° 12. Paris, 1868; in-8°.

Daly (César). — Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement pour la composition et la décoration extérieure des édifices publics et privés. Choix de fragments empruntés à des monuments français du commencement de la renaissance à la fin de Louis XVI; livr. 46-47. Paris, 1869; in-folio.

Société vaudoise des sciences naturelles à Lausanne. — Bulletin, vol. X, n° 60. Lausanne, 1868; in-8°.

Hirsch (A.) et Plantamour (E.). — Nivellement de précision de la Suisse, exécuté par la commission géodésique fédérale, 2^{me} livr. Genève, 1868; in-4°.

Société d'histoire de la Suisse romande à Lausanne. — Mémoires et documents, tome XXV : Monuments de l'antiquité dans l'Europe barbare, par Frédéric Troyon. Lausanne, 1868; in-8°.

Kaiserliche Akademie der Wissenschaften zu Wien. — Mathem.-naturw. classe, Denkschriften, XXVIII Band. Vienne, 1868; in-4°. — Sitzungsberichte, jahrg. 1868, I^{ste} abth. jänner-märz; II^e abth. jänner-märz. Vienne, 1868; 5 cah. in-8°. — Philos. histor. classe, Denkschriften, XVII Band. Vienne, 1868; in-4°. — Sitzungsberichte, jahrg. 1867, november-december, jahrg. 1868, jänner-märz. Vienne, 1867-1868; 4 cah. in-8°. —

Archiv für österreichische geschichte, XXIX Band, 2^{te} Hälfte. Vienne, 1868, in-8°. — Tabulae codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in bibliotheca palatina Vindobonensi asservatorum, vol. II, cod. 2001-5500. Vienne, 1868; in-8°. — Almanach der K. Akad. der Wissenschaften, XVII jahrg. 1868. Vienne; in-12.

Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in Wien. — Sitzung der math.-naturw. classe, jahrg. 1869, n^{os} 1, 2, 5. Vienne, 1869; 5 feuilles in-8°.

Entomologische Vereine zu Stettin. — Entomologische Zeitung, XXIX^{ster} jahrg. Stettin, 1868; in-8°.

Königliche preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin. — Monatsbericht, november-december 1868. Berlin, 1868; 2 cah. in-8°.

Naturwissenschaftlicher Vereins für Steiermark zu Graz. — Mittheilungen, V heft. Gratz, 1868; in-8°.

Kaisérliche-Königliche geologische Reichsanstalt zu Wien. — Jahrbuch, jahrg. 1868, XVIII Band, n^{os} 5-4. Vienne, 1868; 2 cah. gr. in-4°. — Verhandlungen, 1868, n^{os} 11-18. Vienne, 1868; 2 cah. gr. in-8°.

Vereins für Erdkunde und verwandte Wissenschaften zu Darmstadt und des mittelhheinischen geologischen Vereins. — Notizblatt, III folge, VI Heft, n^{os} 61-72. Darmstadt, 1867; in-8°.

Vereins für Erdkunde zu Dresden. — IV und V Jahresbericht. Dresde, 1868; in-8°.

Justus Perthes' Geographischer Anstalt zu Gotha. — Mittheilungen über wichtige neue erforschungen auf dem gesammgebiete der Geographie von Dr. A. Petermann, 1868, XII und Ergänzungsheft n^o 25. Gotha, 1868; 2 cah. in-8°.

Heidelberger Jahrbücher der Literatur unter mitwirkung der vier Facultäten, LXI jahrgang, 9-11 Heft. Heidelberg, 1868; 5 cah. in-8°.

Astronomischer Gesellschaft zu Leipzig. — Vierteljahrs-

schrift. III jarg., 5 Heft. — Neue Hülftafeln, von Dr. F.-E. von Asten. Leipzig, 1868; 2 cah. in-8°.

Halm (Carolus) et Laubmann (Georgius). — Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monacensis, tomi I, pars I. Codices Num. 1-2529 complectens. Munich, 1868; in-8°.

Konigl. bayer. Akademie der Wissenschaften zu München. — Sitzungsberichte, 1868; II, Heft II. Munich, 1868; in-8°.

Kongelige Frederiks Universitet i Kristiania. — Fortegnelse over de Forelaesninger fra 1868. Christiania, 1868; 2 cah. in-4°.

Det kongelige Norske Frederiks Universitets. — Aarsberetning for aaret 1867. Christiania, 1868; in-8°.

Registre til Christiania videnskabselskabs Forhandlinger, 1858-67. Christiania, 1868; in-8°.

Tre Akademiske Taler paa Universitetets Aarsfest den 2 den september; af M. J. Monrad. Christiania, 1868; in-8°.

Selje Klosterlærninger. — Indberetning om antikvariske undersøgelser 1866-1867 i selje kirke-og Klosterruiner, af O. Kresting. Christiania, 1868; in-4°.

Norske rigsregistranter tildeels i Uddrag, IV^{ende} Bind, 1^{ste} Hefte, 1605-1609, udgivet ved Otto Gr. Lundh. Christiania, 1867; in-8°.

Sars (Michael). — Mémoires pour servir à la connaissance des erinoïdes vivants. (Programme de l'Université pour 1868.) Christiania, 1868; in-4°.

Broch (O.-J.). — Traité élémentaire des fonctions elliptiques, 2^d fasc. Christiania, 1867; in-8°.

Nyt magasin for naturvidenskaberne, XV^{tende} Bind, 5^{die} og 4^{erde} Hefte. Christiania, 1868; in-8°.

Beretning om Bodsfoengstets virksomhed i aaret 1867. Christiania, 1868; in-8°.

Norske Fortidsmindesterkers bevaring. — Foreningen aarsberetning for 1867. Christiania, 1868; in-8°.

Videnskabs-Selskabet i Christiania. — Forhandlingar, aar 1867. Christiania, 1868; in-8°.

Zantedeschi (Franc.). — La scienza alla esposizione universale di Parigi nel 1867. Padoue, 1868; in-8°.

Académie royale des sciences de Turin. — Memorie, serie 2^{la}, tomo XXIV. Turin, 1868; in-4°. — Atti, vol. III, disp. 1^a-8^a. Turin, 1867-68; 8 cah. in-8°.

Dorna (Alessandro). — Catalogo delle Leoneidi o stelle meteoriche del periodo di novembre osservate nel 1867 al regio osservatorio di Torino. Turin, 1868; in-4°.

Genocchi (A.). — Intorno ad un teorema di Cauchy. Turin, 1868; in-4°.

Beltrami (Eugenio). — Teoria fondamentale degli spazii di curvatura costante. Milan, 1868; in-4°.

Almanaque náutico para 1870, calculado de órden de S. M. en el Observatorio de marina de la ciudad de San Fernando. Cadix, 1868; in-8°.

Commission géologique du Canada. — Rapport des opérations de 1865 à 1866. Traduit de l'anglais par M. Em. Blain de Saint-Aubin. Ottawa, 1866; in-8°.

The american journal of science and arts, second series, vol. XLVI, n° 158. New-Haven, 1868; in-8°.



BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N^o 2.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 6 février 1869.

M. DEWALQUE, vice-directeur, occupe le fauteuil.

Sont présents : MM. d'Omalius, C. Wesmael, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Nerenburger, Liagre, Duprez, Poelman, Spring, Gloesener, Candèze, Donny, Montigny, Steichen, *membres*; Lacordaire, E. Catalan, *associés*; Morren, L. Henry, Malaise, Dupont, Ed. Mailly et Briart, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M. Dewalque fait connaître que M. Quetelet, par suite d'un douloureux événement de famille, ne viendra pas remplir ses fonctions de secrétaire perpétuel. M. De Koninck prie le bureau d'être, en cette circonstance, auprès de M. Quetelet, l'interprète des sentiments de la classe; celle-ci décide, à la demande de M. d'Omalus, qu'elle se rendra, après la séance, chez l'honorable secrétaire, afin de lui témoigner combien elle est sensible à la perte cruelle qu'il vient d'éprouver.

— Il est donné connaissance qu'une lettre du palais a invité M. le président de l'Académie à assister aux funérailles de S. A. R. le duc de Brabant, qui ont eu lieu à Laeken le 25 janvier. M. le gouverneur de la province a informé ensuite la Compagnie qu'un service funèbre serait célébré le 27 janvier, à 11 heures, dans l'église des SS. Michel et Gudule, pour le prince royal. M. le président de l'Académie, accompagné des directeurs des deux autres classes et d'une députation d'académiciens, a représenté la Compagnie à cette cérémonie. La classe des lettres, qui s'est réunie lundi dernier, pressentant les intentions des classes des beaux-arts et des sciences, a prié M. le président de l'Académie, conjointement avec M. le secrétaire perpétuel, d'adresser une lettre de condoléance à la Famille Royale. La classe des sciences, ainsi que la classe des beaux-arts, qui s'est associée dans sa séance de jeudi à cette démarche, partage les sentiments exprimés au Roi en cette circonstance.

— M. le Ministre de l'intérieur transmet une ordonnance de paiement de 25,750 francs, à titre de première moitié de la dotation académique pour 1869.

— Ce haut fonctionnaire offre les livraisons 204 à 207, ainsi que les titres et tables du treizième volume de la *Flora batava*. — Remercîments.

— M. Paolo Savi remercie pour son élection d'associé.

— MM. le général Baeyer et Kirchhoff accusent réception de leur diplôme d'associé et expriment le désir de recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*.

— La commission impériale de l'exposition universelle de 1867 fait hommage d'un exemplaire, en treize volumes, du rapport du jury international. — Remercîments.

— L'Institut géologique de Vienne et l'Observatoire de Kremsmunster remercient pour l'envoi des dernières publications académiques.

— M. F. Michel adresse le résumé de ses observations météorologiques faites à Ostende en 1868. — Réservé pour les phénomènes périodiques.

— M. Ch. Coomans communique une liste d'orages observés à Anvers en 1868.

— M. l'ingénieur Manilius envoie un exemplaire d'une note imprimée, intitulée : *Démonstration de la conception infinitésimale de Poisson*, avec prière d'examen. — Il sera répondu que l'Académie ne fait pas de rapport sur les travaux imprimés.

— M. Ph. Gilbert, chargé par la famille de feu M. Paganî d'examiner quelques travaux manuscrits délaissés par cet académicien, prie la classe d'accepter ces pièces, qui se composent de :

1° *Fragments de mémoires sur les théories fondamentales de l'algèbre ;*

2° *Fragments de mémoires sur le calcul des variations , sur l'intégration des équations du mouvement vibratoire d'un fluide homogène , etc. ;*

3° *Fragment d'une histoire des sciences physiques et mathématiques ;*

4° *Notes pour un cours de mécanique céleste, d'autres relatives aux fonctions elliptiques ; et enfin des notes manuscrites sur des sujets variés, qui ne présentent pas un tout régulier ;*

5° *Notes sur un voyage scientifique en Angleterre.*

La classe remercie M. Gilbert pour ce don et le prie d'être son organe auprès de la famille de M. Paganî ; elle décide ensuite que ces pièces seront placées dans les archives académiques et que leur énumération sera inscrite dans les *Bulletins*.

— M. Dewalque dépose un billet cacheté. — Cette pièce, contresignée par M. Spring, directeur de l'année précédente, est réservée pour les archives.

— Les travaux manuscrits suivants sont ensuite présentés :

1° *Essai sur quelques questions élémentaires de mécanique physique*, par M. Steichen. (Commissaires : MM. Catalan, Gilbert et Gloesener.)

2^e *Recherches sur la conservation du bois au moyen du sulfate de cuivre*, par M. Rottier. (Commissaires : MM. Melsens, De Koninck et Maus.)

CONCOURS DE 1870.

La classe adopte la question suivante pour le concours de 1870 :

Faire connaître, notamment au point de vue de leur composition, les roches plutoniennes, ou considérées comme telles, de la Belgique et de l'Ardenne française.

Cette question sera la sixième du programme de cette année.

La classe réserve l'adoption de la cinquième question jusqu'à la prochaine séance.

RAPPORTS.

Mémoire sur une transformation géométrique et sur la surface des ondes, par M. E. Catalan.

Rapport de M. Gilbert.

« Notre confrère, M. Catalan, s'est proposé, dans le mémoire dont je vais entretenir la classe, d'étudier d'une manière plus complète qu'on ne l'a fait jusqu'ici, une certaine transformation géométrique susceptible d'applications intéressantes, surtout à la recherche des propriétés de la surface des ondes.

On sait quelle importance extrême les méthodes de transformation des figures ont prise aujourd'hui dans la géométrie, et la raison en est simple : lorsque l'on transforme, par une méthode déterminée, une ligne ou une surface, les relations générales qui découlent du principe même de la méthode transforment chaque propriété de la figure *primitive*, quelle que soit la nature particulière de celle-ci, en une propriété de la figure *dérivée*. On peut donc tirer immédiatement les propriétés essentielles de cette dernière figure de celles de la figure primitive, qui sont déjà connues, et se dispenser en quelque sorte de l'étudier en elle-même, ce qui serait, dans bien des cas, beaucoup plus difficile. C'est ainsi que la transformation homographique du cercle donnant toutes les sections coniques, la propriété du cercle, d'avoir les tangentes aux extrémités d'un même diamètre parallèles entre elles, devient la propriété fondamentale des polaires dans les coniques.

Un principe de transformation apparaît ainsi comme une source intarissable de théorèmes nouveaux, et présente d'ailleurs cet avantage précieux, de grouper toutes les propriétés des figures autour de quelques lois générales, de servir ainsi de fil conducteur dans le champ, chaque jour plus vaste, des découvertes géométriques. L'homographie, la perspective, la transformation par rayons recteurs réciproques, par la théorie des polaires réciproques, telles sont quelques-unes de ces méthodes, qui sont devenues, de nos jours, l'objet de travaux mémorables.

La transformation que M. Catalan étudie dans son mémoire repose sur ce principe : *Par un point fixe O, et dans le plan passant par la normale mn en un point quel-*

conque m d'une surface donnée s , on mène la droite OM, égale et perpendiculaire à Om. Le lieu géométrique du point M est une nouvelle surface S, dérivée de la surface primitive s .

L'auteur établit d'abord les relations analytiques qui servent à passer d'un point quelconque au point correspondant, et, par suite, de l'équation de la surface primitive à celle de sa transformée. Il tire de ces relations, par une analyse aussi simple qu'élégante, le théorème suivant : *Les normales, en deux points correspondants des surfaces s et S, sont dans le plan des rayons vecteurs de ces points, et sont perpendiculaires l'une à l'autre; d'où il suit que la surface primitive se tire de sa transformée comme celle-ci de la première; c'est pourquoi M. Catalan les nomme surfaces conjuguées.*

Ce théorème, qui joue un rôle capital dans le Mémoire, et auquel notre confrère était arrivé dès 1860, se trouve démontré, comme il en fait la remarque, dans le *Traité de calcul différentiel* de M. Bertrand, qui en donne deux démonstrations, l'une par la géométrie, l'autre par l'analyse (*). Mais le théorème me paraît beaucoup plus ancien. Dès 1850, M. Mac-Cullagh, dans un mémoire sur la double réfraction (**), avait déduit cette proposition de pures considérations géométriques; il ne l'avait appliquée, il est vrai, qu'à la surface des ondes tirée de l'ellipsoïde, mais M. Salmon a fait voir (***) que sa démonstration est

(*) T. I, pp. 18 et 102.

(**) *On the double refraction of light in a crystallized medium*, by James Mac-Cullagh, dans les *Transactions of the Royal Irish Academy*, vol. XVI, 2^e part., p. 65.

(***) *Analytic Geometry of three dimensions*, Dublin, 1865, p. 590.

tout à fait générale et indépendante de la forme de la surface primitive. Remarquons ici que M. Salmon a aussi considéré, sous un autre point de vue, les surfaces *conjuguées*, qu'il appelle surfaces *apsidales* : on voit sans peine, en effet, que tout rayon Om de la surface s est un rayon maximum ou minimum de la section plane, dont le plan est perpendiculaire à celui qui passe par la normale mn et le rayon Om . D'où il suit que si l'on coupe la surface par un plan quelconque passant par le pôle O , et si l'on prend sur la normale à ce plan menée par le pôle des longueurs égales aux rayons maxima et minima de cette section, le lieu des points obtenus par cette construction n'est autre que la surface S , conjuguée de s . Cette considération conduit fort simplement, comme M. Salmon le fait voir, à l'équation de la surface conjuguée (*).

M. Catalan donne plusieurs exemples de lieux conjugués : il montre que la conjuguée d'un plan est un cylindre de révolution; celle de la sphère, un tore; celle d'une surface de révolution, une autre surface de révolution autour du même axe, etc... Il étudie aussi la transformation des points et des lignes : un point se transforme en un cercle; une courbe, en une surface *cyclique*, lieu d'un cercle variable dont le centre est au pôle. A cet égard, on doit remarquer que chaque point de la courbe a pour conjugué un cercle de la cyclique, sauf lorsque le plan normal passe par le pôle, auquel cas la ligne conjuguée se réduit à deux points, ce qui interrompt la continuité. De même, si l'on regarde une courbe comme l'intersection de deux surfaces, elle présente deux transformées différentes,

(*) *Ibid.*, p. 589.

selon qu'on la regarde comme située sur la première ou sur la seconde. Ce sont là des imperfections qui paraissent inhérentes à la nature même de la méthode de transformation, et il semble bien difficile de l'en dégager.

M. Catalan a tiré de son théorème fondamental plusieurs propositions générales très-fécondes, telles que celle-ci, qu'il démontre fort simplement : *La conjuguée de l'enveloppe d'une surface est l'enveloppe de la conjuguée de cette surface*; et ici se réalise bien ce que je disais plus haut de l'utilité des modes de transformation, car cette propriété, inhérente au principe même de la méthode, conduit notre confrère à un grand nombre de conséquences, dont la démonstration directe serait peut-être inabordable. Par exemple : la surface conjuguée de la *cyclide*, enveloppe de la sphère tangente à trois sphères données, est elle-même l'enveloppe d'un certain tore, etc. Signalons encore ces propriétés générales qui font l'objet du chapitre IV : *Les conjuguées des surfaces parallèles sont des surfaces parallèles*; — *les podaires de deux surfaces conjuguées sont conjuguées*; — *deux surfaces réciproques ont pour conjuguées deux autres surfaces réciproques*; et enfin celle-ci, qui est une conséquence évidente des deux dernières, et que M. Salmon a déjà publiée (*) : *La polaire réciproque de la conjuguée d'une surface, relativement au pôle de transformation, est la conjuguée de la polaire réciproque de cette surface* (**). M. Catalan ap-

(*) *Analytic Geometry of three dimensions*, p. 465.

(**) Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces théorèmes peuvent encore être généralisés et compris dans l'énoncé suivant : *Si chaque point d'une surface B se détermine, au moyen d'un point d'une surface A, du plan tangent en ce point, et du pôle O; et si la normale à la surface*

plique ces théorèmes généraux à divers exemples remarquables, et traite par l'analyse un bon nombre de questions qui s'y rattachent.

L'auteur a consacré un chapitre spécial à l'étude de certaines singularités des surfaces conjuguées, à cause de l'importance qu'elles présentent dans la surface des ondes. Il montre que si la surface s admet une série de normales qui vont couper orthogonalement une droite passant par le pôle, les points correspondants dans la surface conjuguée ont leurs plans tangents normaux à cette droite; et le lieu de ces points est une courbe plane. Si la courbe de contact du cylindre de révolution et de la surface s est une ellipse, la surface conjuguée est touchée par deux plans symétriques, suivant deux cercles, faciles à définir, etc... L'application de ces propriétés générales à la surface des ondes est évidente; M. Catalan en indique plusieurs autres applications intéressantes.

Je passe maintenant à la seconde partie du mémoire de notre confrère; elle roule tout entière sur la surface des ondes.

Depuis l'époque où Fresnel, par ses considérations à la fois hardies et naturelles qui sont un des caractères de son génie, a découvert la surface des ondes lumineuses dans les cristaux à deux axes optiques, cette surface a été l'objet de bien nombreuses recherches géométriques: et il n'existe peut-être pas, dit M. Lamé, un meilleur exemple à choisir pour l'application de toutes les ressources de l'analyse et de la géométrie moderne.

transformée B ne sort pas du plan passant par le pôle et la normale à la surface A, la conjuguée de cette transformée sera la transformée de la conjuguée de A. Cela résulte évidemment du théorème fondamental.

Rappelons brièvement que Fresnel, dans son *Mémoire sur la double réfraction* (*), avait déterminé les vitesses de propagation des ondes planes, et leurs directions de vibration, à l'aide d'une surface du 4^{me} degré, qu'il appela *surface d'élasticité*. Il avait trouvé aussi que si l'on coupe un certain ellipsoïde, ayant les mêmes axes que la surface d'élasticité, par un plan diamétral, et si l'on élève sur ce plan, par le centre, des perpendiculaires égales aux demi-axes de la section, le lieu des extrémités de ces droites est une surface du 4^{me} degré, qui ne diffère pas de la surface des ondes; mais l'analyse à l'aide de laquelle il établissait cette identité lui avait paru si rebutante qu'il n'avait pu se décider à la reproduire. Ampère (**) démontra bientôt après, d'une manière directe, que l'équation de la surface des ondes, déduite des principes mécaniques, est en effet identique à celle que Fresnel avait si élégamment trouvée; toutefois, les calculs compliqués d'Ampère laissaient toujours désirer une solution plus simple. Elle fut donnée en 1850 par M. Mac-Cullagh, qui, dans le beau mémoire déjà cité (***), montra le premier que la surface des ondes est l'enveloppe des plans parallèles à une section diamétrale quelconque d'un deuxième ellipsoïde, et situés à des distances de cette section, égales aux valeurs réciproques des demi-axes de celle-ci. Et comme ce second ellipsoïde est polaire réciproque de l'ellipsoïde de Fresnel par rapport à leur centre commun, la construction de Fresnel se trouvait démontrée géométrique-

(*) *Mémoires de l'Institut, Académie des sciences*, t. VII, 1827.

(**) *Annales de physique et de chimie*, t. XXXIX, p. 115.

(***) *Trans. of the R. Irish Acad.*, vol. XVI, p. 65.

ment. Dans ce même mémoire, M. Mac-Cullagh déduit des propriétés de l'ellipsoïde, fort simplement, les importantes formules qui expriment les carrés des rayons de la surface, en fonction des angles qu'ils forment avec les axes optiques.

Par une circonstance singulière, Fresnel n'avait pas deviné complètement la forme de la surface des ondes : la propriété remarquable qu'elle présente d'admettre quatre points coniques, où le lieu des tangentes à la surface est un cône du second degré, et quatre plans tangents singuliers qui touchent la surface suivant des cercles, avait échappé au grand physicien. Cette découverte est due à M. Hamilton (*), qui signala aussi les conséquences optiques très-singulières qui devaient en résulter ; bientôt après, M. Lloyd (**) vérifia par l'expérience ces résultats de l'analyse, et découvrit ainsi ces curieux phénomènes de la réfraction conique interne et externe, l'un des plus magnifiques exemples de la puissance de la géométrie dans la recherche des lois du monde physique. Dans le même volume des *Transactions*, M. Mac-Cullagh (***), suivant une marche géométrique et élégante, rattacha ces singularités de l'onde aux propriétés de l'ellipsoïde.

Jusque-là personne n'avait encore indiqué une analyse simple pour trouver directement l'équation de la surface de l'onde, en partant de l'équation aux vitesses des ondes planes, donnée par Fresnel. Ce pas fut fait, paraît-il, par le Dr Senf. Dans un mémoire lu à l'Académie de Berlin

(*) *Trans. of the R. Irish Acad.*, vol. XVII, p. 152.

(**) Même vol., p. 143.

(***) P. 248.

en 1855 (*), M. Neumann a reproduit la méthode du D^r Senf, et en 1859, dans son beau *Mémoire sur la polarisation rectiligne et la double réfraction* (**), Cauchy a tiré directement l'équation aux vitesses de la théorie des vibrations de l'éther, et donné, pour passer de là à l'équation de la surface des ondes, une méthode rapide et élégante, que l'on suit généralement aujourd'hui, sauf de légères modifications (***).

J'arrive au beau mémoire de J. Plücker (****) sur les propriétés géométriques de la surface des ondes. Considérant à son tour les deux ellipsoïdes, celui de Fresnel et celui de Mac-Cullagh, Plücker montre qu'ils sont polaires réciproques l'un de l'autre; que la surface d'élasticité, qui, d'après un théorème de Magnus (*****), est la podaire du premier ellipsoïde, est la surface réciproque du second par rapport au centre : d'où il déduit facilement la construction de Fresnel. Il obtient, en partant du premier ellipsoïde, l'équation de la surface des ondes en coordonnées ordinaires; et en partant du second, l'équation de la surface en coordonnées *tangentielles*, c'est-à-dire une équation entre les réciproques des distances où un plan tangent quelconque coupe les trois axes. Il détermine les points

(*) *Theoretische Untersuchung der Gesetze nach welchen das Licht.... reflectirt und gebrochen wird* (Abhandlungen der Königl. Akademie der Wiss., zu Berlin, 1855).

(**) *Mémoires de l'Institut, Académie des sciences*, t. XVIII, 1842.

(***) Voir Sénarmont, *Journal de l'École polyt.*, 55^e cahier; et Bertrand, *Traité de calcul diff.*, p. 104.

(****) *Discussion de la forme générale des ondes lumineuses*, *Journal de Crelle*, t. XIX, p. 1.

(*****) *Sammlung von Aufgaben und Lehrsätze aus der anal. Geom. des Raumes*, 1^{re} partie, 1857, p. 402.

et les plans tangents singuliers par une analyse originale, mais assez laborieuse. Enfin, c'est dans ce mémoire que se trouve énoncé pour la première fois ce beau théorème : *La surface des ondes est sa propre polaire réciproque par rapport à un troisième ellipsoïde, dont chaque axe est moyen proportionnel entre les deux axes qui lui sont perpendiculaires dans le premier ellipsoïde*; théorème très-important, car il relie deux à deux toutes les propriétés de la surface par la théorie des polaires réciproques. Ainsi, de ce que la surface admet quatre points coniques où le plan tangent enveloppe un cône du second degré, on conclut que les plans polaires de ces points touchent la surface suivant des courbes, lieux des pôles des plans tangents aux points coniques; les propriétés relatives aux longueurs des rayons se déduisent de celles qui concernent la vitesse des ondes planes, etc...

Les conséquences du théorème de Plücker, et les propriétés des points conjugués sur la surface des ondes, ont été principalement développées dans l'excellente étude que M. Lamé a consacrée à cette surface (*) : l'illustre géomètre y expose aussi, dans une analyse simple et élégante, les propriétés des cônes orthogonaux qui tracent sur la surface des ondes des courbes sphériques et ellipsoïdales.

Je signalerai enfin, pour terminer cette énumération bien incomplète des travaux relatifs à ce sujet, un mémoire de M. Paul Zech, de Tübingue (**), où les propriétés

(*) *Leçons sur la théorie mathématique de l'élasticité des corps solides*, 18^{me} et 19^{me} leçon.

(**) *Die Eigenschaften der Wellenfläche mittelst der höheren Geometrie abgeleitet*, Journ. de Crelle, t. 52, p. 245.

fondamentales de la surface des ondes sont déduites, par la géométrie pure, de la considération de l'ellipsoïde d'élasticité; et le travail récent (*) où l'un des jeunes géomètres français les plus pénétrants, M. Mannheim, en s'appuyant sur les propriétés des foyers et des caractéristiques d'un plan mobile, a réussi à assigner, par la géométrie seule, les directions des lignes de courbure et les centres de courbure principaux en un point quelconque de la surface des ondes.

L'objet de la seconde partie du mémoire de M. Catalan est d'appliquer à la surface des ondes les théorèmes généraux obtenus dans la première, soit pour découvrir de nouvelles propriétés de cette surface, soit pour retrouver d'une manière plus simple celles que j'ai essayé de résumer. Ainsi, en la considérant comme *conjuguée* de l'ellipsoïde de Fresnel, suivant la définition adoptée par lui, il lui suffit d'appliquer à l'ellipsoïde les formules générales de la transformation pour tomber aussitôt sur l'équation de la surface des ondes. Il rappelle aussi, en les simplifiant, les méthodes déjà connues. Mais la surface peut être représentée, non-seulement par une équation, mais par des systèmes de deux équations, dans lesquelles, ainsi que M. Lamé l'avait déjà pratiqué, certaines fonctions des coordonnées jouent le rôle de paramètres variables. La surface des ondes devient ainsi le lieu d'une courbe, intersection de deux surfaces variables, telles qu'une sphère et un cône; une sphère et un ellipsoïde, etc... M. Catalan ajoute de nouvelles combinaisons à celles que l'on connaissait, et, introduisant ainsi jusqu'à trois paramètres

(*) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. LXIV, pp. 170 et 268.

variables, il parvient à exprimer les coordonnées d'un point quelconque en fonction de deux de ces paramètres. C'est à cette manière d'envisager la surface des ondes que se rattachent les théorèmes de M. William Roberts, qui sont, si je ne me trompe, au nombre des plus élégants de cette théorie. Faisant tourner l'ellipsoïde fondamental de 90° autour de son axe moyen, et prenant pour coordonnées les paramètres des surfaces orthogonales du second ordre, homofocales à cet ellipsoïde, il a montré que la surface des ondes est le lieu de l'intersection d'une sphère de rayon variable avec les hyperboloïdes homofocaux, sa nappe externe correspondant aux hyperboloïdes à une nappe, sa nappe interne aux hyperboloïdes à deux nappes; il a mis l'équation de la surface sous une forme extrêmement simple et de laquelle résulte ce beau théorème : *Les intersections des ellipsoïdes homofocaux par les deux nappes de la surface des ondes sont des lignes de courbure de ces ellipsoïdes, et des lignes de courbure de système différent (*)*.

M. Catalan étudie aussi les relations remarquables qui lient entre elles huit surfaces qui se rattachent à la question et qui sont : les deux ellipsoïdes de Plücker; leurs podaires respectives, qui sont des *surfaces d'élasticité*; leurs conjuguées respectives, qui sont des *surfaces des ondes*; et enfin les podaires de celles-ci, qu'il appelle *surfaces des indices*, par inadvertance, car la surface que Mac-Cullagh a caractérisée ainsi (**) n'est point la podaire de la surface des ondes, mais sa polaire réciproque par

(*) Salmon, *Analytic Geometry*, etc., p. 594.

(**) Voir *Journal de math. pures et appliquées* de M. Liouville, t. VII, p. 223.

rapport au centre, et n'est autre que la surface (Σ) de notre confrère. Les théorèmes généraux de la première partie lui permettent d'établir très-simplement les relations de ces surfaces entre elles.

Il en est de même de la recherche des singularités sur lesquelles repose le phénomène de la réfraction conique : elle a été si bien préparée par l'étude des propriétés semblables et plus générales qui découlent du mode de transformation, qu'il n'y a plus véritablement qu'à énoncer les résultats. M. Catalan termine son mémoire par l'exposition de diverses propriétés, les unes nouvelles, les autres données par M. Lamé; il retrouve le théorème de Plücker par une voie que son élégance ne me fait pas préférer à la marche si simple du géomètre allemand; il établit enfin un bon nombre de relations nouvelles entre les points *conjugués*, relations qui lui seront utiles dans des recherches ultérieures. Qu'il me permette toutefois de lui faire observer qu'il n'était pas nécessaire de démontrer, comme il le fait, que si deux points de la surface sont sur un même rayon, il ne peut en être de même, en général, de leurs conjugués : cela est évident. Car il résulte de l'équation même du plan polaire d'un point, que les plans tangents à la surface, en ces deux points conjugués, sont parallèles : et l'on sait déjà, par une propriété bien connue de la surface des ondes, que les plans menés par la perpendiculaire abaissée du centre sur deux plans tangents parallèles, et par leurs points de contact respectifs, sont perpendiculaires l'un à l'autre; ce qui exclut la possibilité que ces points de contact soient sur un même rayon.

En résumé, le mémoire de M. Catalan présente une étude remarquable des propriétés générales de la transformation géométrique que l'auteur a considérée; il ren-

ferme des applications nombreuses et ingénieuses de ces propriétés, principalement à la surface des ondes; il ajoute ainsi des relations intéressantes à celles que nous connaissions déjà dans cette surface, et présente ces dernières sous un point de vue nouveau. Sous ces divers rapports, comme sous celui de la clarté et de l'élégance des démonstrations, qualités auxquelles M. Catalan nous a habitués, ce mémoire me paraît très-digne de figurer dans les recueils de l'Académie. »

Conformément aux conclusions de ce rapport, auquel adhèrent MM. Steichen et Nerenburger, deuxième et troisième commissaires, la classe vote l'impression du travail de M. Catalan dans le recueil des Mémoires in-4°.

Recherches sur les sulfocyanures des radicaux alcooliques ;
par M. L. Henry, correspondant de l'Académie.

Rapport de M. Stas.

« M. Henry a présenté à la classe la continuation des recherches qu'il a entreprises sur les sulfocyanures des radicaux alcooliques. Dans le but de réaliser un sulfocyanure pouvant, suivant l'auteur, être rapporté avec certitude au type H_2S , il a essayé de remplacer par du cyanogène, l'hydrogène typique de l'éthyle-sulfure de mercure. Dans l'espoir d'arriver à ce résultat il a fait réagir à chaud sur ce dernier corps l'iodure de cyanogène en solution alcoolique. Du cyanogène est devenu libre et il s'est produit du bisulfure d'éthyle. L'iodure de cyanogène se conduit donc comme l'iode libre. On sait en effet par les travaux de MM. Kekulé et Linnemann que l'iode trans-

forme l'éthyle-sulfure sodique en bisulfure éthylique et en iodure métallique. M. Henry a été plus heureux pour d'autres sulfocyanures. Ainsi, par l'action d'une solution alcoolique de sulfocyanure de potassium sur l'iodure d'isopropyle et sur l'isotribromhydrine, il a obtenu le sulfocyanure d'isopropyle et le trisulfocyanure allylique, corps solide, très-stable, parfaitement défini et qui est le premier sulfocyanure triatomique connu. Il est également parvenu à produire le sulfocyanure benzylique en faisant réagir le chlorure de benzyle sur le sulfocyanure de potassium dissous. Ce composé benzylique possède les propriétés communes aux sulfocyanures organiques. Deux isomères du sulfocyanure benzylique sont déjà connus; mais le corps découvert par M. Henry se distingue par des propriétés parfaitement tranchées qui permettent d'affirmer l'existence de ce sulfocyanure.

L'auteur fait donc connaître des corps nouveaux qui complètent la série très-importante des composés cyaniques. J'ai l'honneur de proposer à la classe d'insérer le nouveau travail de M. Henry dans le *Bulletin* de la séance et de voter des remerciements à l'auteur pour sa communication. »

Rapport de M. de Koninck.

« Je me joins à mon savant confrère M. Stas pour proposer l'insertion de la notice de M. Henry dans les *Bulletins* de l'Académie. »

Conformément aux conclusions de MM. les commissaires, la classe vote l'impression du travail de M. Henry dans les *Bulletins*.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Sur les roulettes et les podaires; par M. E. Catalan,
associé de l'Académie.

Soit une courbe ACB, roulant sur une droite fixe DE, en entraînant un point M, de manière à lui faire décrire une *roulette* MM'M''.... Soit ensuite PP'P'... le lieu des projections du point M sur les tangentes DCE, D'C'E',... à la courbe ACB, c'est-à-dire la *podaire* du point M (supposé fixe) relativement à cette courbe (supposée fixe).

Comme le fait Legendre (*), rapportons la podaire au point M, pris pour pôle, et à un certain axe Mx; soit $u=f(\omega)$ l'équation de cette ligne. Désignons par ρ , r , R les rayons de courbure des trois courbes, aux points *correspondants* C, M, P. Désignons encore par c la droite MC. On trouve aisément

$$\rho = u + u'', \quad R = \frac{(u^2 + u'^2)^{\frac{5}{2}}}{uu'' - u'^2}$$

D'ailleurs,

$$r = \frac{(u^2 + u'^2)^{\frac{3}{2}}}{u^2 + 2u'^2 - uu''}$$

La comparaison des deux dernières valeurs donne la

(*) *Traité des fonctions elliptiques*, t. II, p. 588.

relation suivante, qui n'a peut-être pas été remarquée :

$$\frac{1}{r} + \frac{1}{R} = \frac{1}{v} (A)$$

On a donc ce théorème :

La somme () des courbures de la roulette et de la po-
daire, en deux points correspondants, est égale à l'inverse
de la distance comprise entre le point décrivant la roulette
et le point où la courbe roulante touche la droite fixe.*

Les applications de la formule (A) sont nombreuses. On
en conclut, par exemple, le théorème de Steiner, retrouvé
par MM. Mannheim et Paul Serret, puis généralisé par
notre confrère M. Lamarle (**).

—

*Sur l'addition des fonctions elliptiques de première espèce ;
par M. E. Catalan, associé de l'Académie.*

Legendre fait observer qu' « une application fort sim-
ple de la trigonométrie sphérique aurait suffi pour trou-
ver l'intégrale algébrique complète de l'équation transcen-
dante

$$\frac{d\varphi}{\Delta(\varphi)} + \frac{d\psi}{\Delta(\psi)} = 0 \text{ » } (***).$$

(*) Il s'agit ici, bien entendu, de somme algébrique.

(**) *Journal de l'École polytechnique*, 40^{me} cahier; BULLETINS DE L'ACA-
DÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, 2^e série, t. IV.

(***) *Traité des fonctions elliptiques*, t. I, p. 21.

Peut-être n'a-t-on pas fait attention à une autre interprétation géométrique de cette intégrale, ou à une seconde manière de démontrer le théorème d'Euler. L'indication de ce procédé particulier est l'objet de la présente note.

I.

Soit l'équation

$$\frac{du}{\sqrt{1 - c^2 \sin^2 u}} \pm \frac{dv}{\sqrt{1 - c^2 \sin^2 v}} = 0, \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (1)$$

que l'on peut écrire sous la forme abrégée et rationnelle :

$$\frac{du^2}{U} = \frac{dv^2}{V} \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (2)$$

Si l'on fait

$$u = \frac{\theta + \omega}{2}, \quad v = \frac{\theta - \omega}{2}, \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (3)$$

on change l'équation (2) en

$$V (d\theta + d\omega)^2 = U (d\theta - d\omega)^2,$$

ou en

$$(V - U) (d\theta^2 + d\omega^2) + 2(V + U) d\theta d\omega = 0. \quad . \quad . \quad (4)$$

Mais

$$\left. \begin{aligned} V - U &= c^2 (\sin^2 u - \sin^2 v) = \frac{c^2}{2} (\cos 2v - \cos 2u) = c^2 \sin \theta \sin \omega, \\ V + U &= 2 - c^2 (\sin^2 u + \sin^2 v) = 2 - c^2 \frac{2 - \cos 2u - \cos 2v}{2} \\ &= 1 + b^2 + c^2 \cos \theta \cos \omega; \end{aligned} \right\} \quad . \quad (5)$$

donc

$$c^2 \sin \theta \sin \omega (d\theta^2 + d\omega^2) + 2[1 + b^2 + c^2 \cos \theta \cos \omega] d\theta d\omega = 0,$$

ou

$$c^2 \sin^2 \theta \sin^2 \omega (d\theta^2 + d\omega^2) + 2[1 + b^2 + c^2 \cos \theta \cos \omega] \sin \theta \sin \omega d\theta d\omega = 0. \quad (6)$$

Soit maintenant :

$$\cos \theta = \frac{x + y}{k}, \quad \cos \omega = \frac{y - x}{k} : \quad . \quad . \quad . \quad (7)$$

l'équation (6) devient

$$c^2 [k^2 - (x - y)^2] (dx + dy)^2 + c^2 [k^2 - (x + y)^2] (dx - dy)^2 \\ + 2[(1 + b^2)k^2 + c^2(y^2 - x^2)] (dy^2 - dx^2) = 0;$$

ou, après quelques réductions,

$$(k^2 - c^2 x^2) dy^2 + 2c^2 xy dx dy - (b^2 k^2 + c^2 y^2) dx^2 = 0. \quad (8)$$

II.

On tire, de cette équation,

$$y = x \frac{dy}{dx} \pm \frac{k}{c} \sqrt{\left(\frac{dy}{dx}\right)^2 - b^2} . \quad . \quad . \quad (9)$$

Celle-ci ne diffère pas de l'équation de Clairault; en sorte que l'intégrale des équations (8), (9) est

$$y = mx \pm \frac{k}{c} \sqrt{m^2 - b^2}; \quad . \quad . \quad . \quad (10)$$

m étant la constante arbitraire.

Les droites représentées par cette équation (10) ont pour

enveloppe la courbe déterminée par la solution singulière de l'équation (8); savoir

$$y^2 - b^2 x^2 = -\frac{b^2}{c^2} k^2 \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (11)$$

Cette courbe est donc une hyperbole rapportée à ses axes. Représentant par A le demi-axe transverse, on a, au lieu de l'équation (11),

$$y^2 - b^2 x^2 = -b^2 A^2 \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (12)$$

III.

On satisfait à la dernière relation en prenant

$$x = \frac{A}{\cos \varphi}, \quad y = bA \tan \varphi; \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (13)$$

donc l'équation (10) peut être écrite ainsi

$$y \sin \varphi + bA \cos \varphi = bx. \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (14)$$

En effet, si l'on élimine φ entre cette équation (14) et sa différentielle, on trouve

$$A^2 dy^2 - A^2 b^2 dx^2 - (x dy - y dx)^2 = 0;$$

ce qui ne diffère pas de la relation (8).

IV.

Dans l'intégrale (14), remplaçons x et y par leurs valeurs tirées des équations (5), (7); savoir :

$$x = \frac{1}{2} cA (\cos \theta - \cos \omega) = cA \sin u \sin v,$$

$$y = \frac{1}{2} cA (\cos \theta + \cos \omega) = cA \cos u \cos v;$$

et nous aurons, pour intégrale algébrique de l'équation (1) :

$$\cos u \cos v \sin \varphi + \frac{b}{c} \cos \varphi = b \sin u \sin v . \quad (15)$$

Effectivement, si l'on prend les formules

$$\operatorname{tg} \varphi = - \frac{b}{c \cos \mu}, \quad \sin^2 \varphi = \frac{b^2}{1 - c^2 \sin^2 \mu},$$

d'où résulte l'identité

$$\frac{b^2}{1 - c^2 \sin^2 \mu} = \frac{b^2}{b^2 + c^2 \cos^2 \mu};$$

on retrouve l'équation connue :

$$\cos u \cos v - \sin u \sin v \sqrt{1 - c^2 \sin^2 \mu} = \cos \mu.$$

V.

Je suis arrivé à l'intégrale (15) en cherchant à intégrer

$$(a^2 - x^2) dy^2 + 2xy dx dy + (b^2 - y^2) dx^2 = 0. \quad (16)$$

Si, afin de rendre cette équation homogène, on pose

$$x = a \cos \theta, \quad y = b \cos \omega,$$

puis

$$\theta = \frac{u+v}{2}, \quad \omega = \frac{u-v}{2},$$

on est conduit à

$$\frac{du}{\sqrt{\cos u}} = \frac{dv}{\sqrt{\cos v}}; \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (17)$$

chacun des deux membres est la différentielle d'une fonction elliptique. Mais, si l'on écrit ainsi l'équation (14) :

$$y^2 - 2xy \frac{dy}{dx} - b^2 - (a^2 - x^2) \left(\frac{dy}{dx} \right)^2 = 0, \quad (18)$$

on voit que l'intégrale des équations (16 et 17) est, si l'on veut,

$$\frac{x}{a} \cos \varphi + \frac{y}{b} \sin \varphi = 1 : \quad (19)$$

sous cette forme, on reconnaît que l'équation (16) appartient aux tangentes à une ellipse. Remplaçant x et y par leurs valeurs, on a cette intégrale *algébrique* ou *trigonométrique* de l'équation (17) :

$$\cos \varphi \cos \frac{u+v}{2} + \sin \varphi \cos \frac{u-v}{2} = 1 \quad (20)$$

—

Recherches sur les sulfocyanures des radicaux alcooliques,
par M. Louis Henry. correspondant de l'Académie.

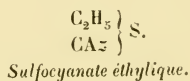
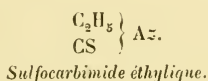
§ 2. (1). — *Action de l'iodure de cyanogène sur l'éthyle-sulfure de mercure.*

On connaît aujourd'hui, grâce surtout aux intéressantes recherches de M. Hoffmann, deux séries, à peu près également riches, de *sulfocyanates* alcooliques isomères, analogues aux *oxycyanates* correspondants.

(1) Voir notre première notice. *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XXV, p. 659.

Parmi ces produits, les uns qui ont pour principal représentant l'essence de moutarde $\begin{smallmatrix} \text{C}_2\text{H}_5 \\ \text{CS} \end{smallmatrix} \{ \text{Az}$ peuvent être rapportés au type H_2S Az, ce sont des *sulfocarbimides* alcooliques; ils se caractérisent par la propriété de se combiner par addition à l'ammoniaque et aux amines en général, en donnant des urées sulfurées composées.

Les autres, dépourvus de cette propriété, peuvent être rattachés au type H_2S ; on admet qu'ils renferment un atome de carbone intimement uni à l'azote sous forme de cyanogène; ce sont les véritables *sulfocyanates*. Les formules suivantes montrent bien la différence de constitution des deux isomères éthyliques :



Tout dépend, comme on le voit, des rapports de position ou de saturation d'un atome de carbone vis-à-vis du soufre ou de l'azote.

L'action des iodures, bromures, etc., des radicaux d'alcools sur les sulfocyanures métalliques donne indifféremment, comme l'on sait, des composés de ces deux sortes, quoique plus fréquemment cependant ceux de la seconde.

Dans le but d'obtenir des sulfocyanures pouvant être rapportés avec certitude au type H_2S , nous avons imaginé de remplacer dans les mercaptans l'atome d'hydrogène typique par du cyanogène. On sait déjà en effet que, par l'action du chlorure de cyanogène gazeux sur l'alcool éthylique sodé, M. Cloëz (1) a obtenu la *cyanétholine* $\begin{smallmatrix} \text{C}_2\text{H}_5 \\ \text{CAz} \end{smallmatrix} \{ \text{O}$, qui constitue le véritable éther cyanique.

(1) *Comptes rendus*, t. XLIV, p. 482.

Nous avons employé dans ce but l'iodure de cyanogène et l'éthyle-sulfure de mercure $(C_2H_3)_2 Hg S_2$ ou mercaptan mercurique, comme susceptibles de réagir plus facilement l'un sur l'autre et aussi plus aisés à obtenir.

L'iodure de cyanogène réagit en effet facilement à chaud et en solution alcoolique sur l'éthyle-sulfure de mercure. Ces deux corps ont été chauffés au bain-marie avec de l'alcool en assez notable quantité, dans un ballon mis en communication avec un réfrigérant ascendant. Il se forme après quelque temps un abondant dépôt d'iodure rouge de mercure, en même temps que l'on perçoit, à l'extrémité ouverte de l'appareil, une vive odeur de cyanogène.

Le liquide, refroidi et filtré, précipite par l'eau une huile jaunâtre d'une odeur désagréable. Celle-ci, desséchée à l'aide du chlorure de calcium et soumise à la distillation, a passé en grande partie au-dessus de 100° ; après quelques rectifications, nous en avons obtenu un liquide incolore limpide, d'une odeur alliagée, désagréable, d'une densité peu différente de celle de l'eau, bouillant vers 150° — de 147° à 155° — présentant enfin l'ensemble des caractères du bisulfure d'éthyle.

Le bisulfure d'éthyle bout en effet à la température de 151° , tandis que le monosulfure bout à 91° .

Soumis à l'analyse, ce liquide nous a donné les résultats suivants :

1° 0,5414 grammes de substance ont donné 1,5025 grammes de sulfate de baryum.

2° 0,9282 grammes de la même substance ont fourni 5,5452 grammes de sulfate.

Ces chiffres correspondent respectivement à 52,59 et 52,42 p. % de soufre; le bisulfure d'éthyle $(C_2 H_3)_2 S_2$ en renferme 52,43 %, tandis que le monosulfure $(C_2 H_3)_2 S$ n'en contient que 53,53 %.

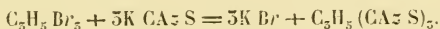
Nul doute donc que le liquide obtenu et analysé ne fût du bisulfure d'éthyle.

Il se forme en même temps, dans cette réaction, comme produit accessoire, une petite quantité de monosulfure éthylique. La formation de ce monosulfure doit être accompagnée de la mise en liberté d'une certaine quantité de soufre; c'est ce que nous avons en effet constaté; le liquide huileux, précipité par l'eau de sa solution alcoolique, a laissé déposer, après quelques heures de repos, une quantité fort appréciable de petits cristaux de soufre.

Il résulte donc de là que l'iodure de cyanogène se comporte vis-à-vis du mercaptan mercurique de la même manière que l'iode libre et seul; MM. Kekulé et Linnemann ont en effet montré que, sous l'action de l'iode, le mercaptan éthylique sodé donne du bisulfure d'éthyle (1).

§ 5. — *Sulfocyanures polyatomiques. — Trisulfocyanure d'allyle* $C_3H_3(CA\equiv S)_3$.

Nous l'avons obtenu en chauffant dans un flacon en verre, à parois résistantes et solidement bouché, de l'isotri-bromhydrine $C_3H_3Br_3$ — produit de la réaction du brome sur l'iodure d'allyle — avec du sulfocyanure de potassium, en présence d'une grande quantité d'alcool.



Après quelques heures d'ébullition au bain-marie, la décomposition est complète; on trouve dans le flacon un abondant dépôt de bromure potassique et de sulfocyanure

(1) *Ann. der Chem. und Pharm.*, t. CXXXIII, p. 277.

d'allyle. On chasse l'alcool par distillation et l'on traite le résidu solide par l'eau qui ne dissout que le bromure.

On dissout le sulfocyanure dans l'alcool bouillant et on le décolore à l'aide du noir animal; il cristallise de sa solution filtrée par le refroidissement.

Ainsi préparé et purifié, le trisulfocyanure d'allyle se présente sous forme de petites aiguilles, d'un blanc éclatant, dures et cassantes, sans odeur et sans saveur.

Il se fond à 126° en une huile incolore qui se solidifie de nouveau à 115° . Chauffé à une température plus élevée, il se décompose bientôt en laissant un résidu charbonneux considérable et en dégageant d'abondantes vapeurs cyanhydriques.

Ce corps est d'une insolubilité complète dans l'eau; l'alcool même n'en dissout à froid que de fort minimes quantités, il nécessite, pour se dissoudre, à la température de 15° , au delà de 400 fois son poids d'alcool de 95 centièmes. Ce fait s'explique si l'on remarque que ce composé renferme 44,65 p. % de soufre, corps fort insoluble dans les dissolvants. Il se dissout beaucoup plus facilement dans l'alcool bouillant; l'éther et le sulfure de carbone le dissolvent également en petite quantité.

Nous nous sommes borné, dans l'analyse de ce produit, à déterminer le soufre qui en constitue l'élément fondamental et caractéristique. Voici les résultats obtenus :

I. 0,4747 grammes de substance, préalablement fondue, ont donné 1,5286 grammes de sulfate de baryum.

II. 0,4466 grammes de substance non fondue, desséchée à la température ordinaire sur l'acide sulfurique, ont donné 1,4514 grammes de sulfate.

Ces chiffres correspondent respectivement à 44,22 % et 44,65 % de soufre; la formule $C_5H_3(CA \equiv S)_5$ en exige 44,65 %.

Nous ferons remarquer que ce sulfoeyanure d'allyle est le premier sulfoeyanure triatomique connu jusqu'à présent.

Nous nous proposons de rendre compte dans une prochaine notice des produits de l'action de la *mono*, de la *di* et de la *trichlorhydrine* glycériques sur le sulfoeyanure potassique.

§ IV. — *Sulfoeyanure benzylique* C_7H_7 , $CA \equiv S$ ou *méthylbenzénique* C_6H_5 - (CH_2 , $CA \equiv S$).

On l'obtient aisément en chauffant, au bain-marie, dans un ballon muni d'un appareil à reflux, du chlorure de benzyle C_7H_7 , Cl avec du sulfoeyanure de potassium employé en quantité équivalente, en présence d'un volume d'alcool assez considérable.

Il se forme bientôt dans la solution chaude un abondant dépôt de chlorure potassique; après une demi-heure, la réaction est complète; toute la liqueur se prend en masse par le refroidissement. On opère comme précédemment, l'alcool est chassé par la distillation et l'on traite le résidu solide par l'eau qui ne dissout que le chlorure de potassium.

On purifie le sulfoeyanure ainsi obtenu, en le dissolvant et en le faisant cristalliser plusieurs fois dans l'alcool bouillant.

De sa solution alcoolique chaude, ce corps cristallise, par un refroidissement lent, en prismes allongés, d'assez grandes dimensions, blancs et translucides.

Il est insoluble dans l'eau, à froid et à chaud; l'alcool ne le dissout guère à la température ordinaire; il s'y dissout abondamment à la température de l'ébullition. Il est

également et assez facilement soluble dans l'éther, le sulfure de carbone et les hydrocarbures.

Quoique solide, il exhale une odeur piquante, persistante, rappelant celle du raifort ou mieux encore du cresson; sa saveur est piquante et brûlante.

Il se fond à la température de $56-58^{\circ}$ en une huile incolore, mobile, qui se concrète de nouveau à 54° ; il distille à une température de $256-257^{\circ}$ (non corrigée) en se décomposant partiellement, les premières portions passent incolores et se solidifient de suite; plus tard, elles sont jaunes et même brunes, et conservent longtemps l'état liquide.

De même que les autres sulfocyanures, il se combine vivement avec l'acide bromhydrique, en donnant un produit solide, *insoluble dans l'éther* et immédiatement décomposable par l'eau.

L'acide azotique, fumant et refroidi, le dissout sans dégagement gazeux, en se colorant en rouge foncé et en le transformant en nitro-sulfocyanure.

Nous nous sommes aussi borné, dans l'analyse de ce produit, à en déterminer le soufre. 0,5101 grammes de substance non distillée, desséchée à la température ordinaire sur l'acide sulfurique, ont donné 0,7960 grammes de sulfate barytique, ce qui correspond à 21,42 % de soufre; la formule $C_7H_7, CA \equiv S$ en demande 21,47 %.

Faisons remarquer que deux corps isomères de ce produit sont déjà connus, ce sont *les essences de moutarde toluénique et benzylique* qu'a préparées récemment M. Hoffmann à l'aide de son procédé ordinaire, par la distillation des ditoluényl et dibenzyl sulfocarbamides avec l'anhydride phosphorique. L'un de ces corps, celui qui provient de la toluidine ou amido-toluol, $C_6H_4(A \equiv H_2)CH_3$, est so-

lide, il fond à 26° et se congèle à 22° , il bout à 257° ; l'autre, celui qui provient de la benzylamine $C_6H_5CH_2$, $Az\ H_2$ est liquide à la température ordinaire et bout à 245° (1). On voit que ces différences sont suffisantes pour démontrer l'individualité propre du produit que nous venons de décrire.

Nitro-sulfocyanure benzylique. $C_7H_6(AzO_2)(CAz)$.

Nous avons obtenu ce corps par deux voies différentes :

1^o directement, en traitant par l'acide azotique le sulfocyanure de benzyle.

On dissout celui-ci, par petites portions, dans plusieurs fois son poids d'acide azotique fumant et bien refroidi. Après quelques heures, on précipite le produit par l'eau et on le fait cristalliser dans l'alcool;

2^o par voie indirecte, en traitant par le chlorure de nitrobenzyle $C_7H_6(AzO_2)Cl$ le sulfocyanure de potassium, d'après le procédé indiqué plus haut.

Les produits de ces diverses préparations ne nous ont présenté jusqu'à présent aucune différence marquée. Ils cristallisent de leurs solutions alcooliques, en petites aiguilles blanches, cassantes, fusibles vers 70° ; ils se décomposent sous l'action de la chaleur, avant toute distillation.

Nous ne sommes pas encore parvenu jusqu'à présent à obtenir le dérivé amidé correspondant.

Les divers dosages de soufre rapportés dans cette notice ont tous été faits de la même manière, en dé-

(1) *Berichte der Deutschen chemischen Gesellschaft zu Berlin*, t. I, 1868, pp. 175 et 201.

composant la matière organique par de l'acide azotique concentré (procédé de *Carius*) et du bichromate de potassium en quantité suffisante pour brûler complètement tout le carbone, l'hydrogène et le soufre, dans un tube scellé à la lampe, chauffé pendant quelques heures au bain d'air, à une température de 150 à 150°. Ces analyses ont été faites par notre préparateur, M. le Dr B. Radziszewski, au savoir et à l'habileté duquel nous nous plaçons à rendre hommage.

APPENDICE.

Sur quelques combinaisons isopropyliques sulfurées.

Ayant eu l'année dernière à notre disposition une certaine quantité d'*iodure d'isopropyle*, comme produit accessoire de la préparation de l'*iodure d'allyle* d'après le procédé indiqué par M. A. Claus (1), nous en avons profité pour préparer les éthers isopropyliques sulfurés, composés encore inconnus aujourd'hui.

Nous décrivons dans la présente notice le *sulfure*, l'*hydrosulfure* et le *sulfocyanure isopropyliques*.

Nous avons obtenu ces corps, en suivant le procédé habituel, par la réaction de l'*iodure d'isopropyle* sur les *sulfure*, *hydrosulfure* et *sulfocyanure* potassiques en solution dans l'alcool. Pour le *sulfure* et le *sulfocyanure*, on chauffe le mélange pendant quelques heures, au bain-marie, à la température de l'ébullition de l'eau, dans des

(1) *Ann. der Chem. und Pharm.*, t. CXXXI, p. 59.

flacons en verre à parois épaisses et hermétiquement bouchés; pour l'*hydrosulfure*, la décomposition est plus énergique et s'achève plus rapidement; il suffit de chauffer pendant quelque temps, à une douce température, dans un appareil à reflux.

L'addition de l'eau à la solution alcoolique en sépare une huile jaunâtre qui vient surnager à la surface du liquide. On recueille cette couche huileuse et on la soumet aux manipulations ordinaires, lavage à l'eau, dessiccation sur le chlorure de calcium et distillation.

Ainsi purifiés, ces corps constituent des liquides limpides, incolores, mobiles, insolubles dans l'eau, très-solubles dans l'alcool et l'éther. Ils ressemblent à s'y méprendre aux combinaisons éthyliques correspondantes, ils exhalent la même odeur désagréable, nauséabonde, fétide et particulière pour chacun d'eux; ils sont également un peu plus légers que l'eau; seulement leur volatilité est un peu moindre. On sait du reste que l'*alcool isopropylique* ne se différencie guère extérieurement de l'*alcool vinique*, sinon par son point d'ébullition qui est de quelques degrés plus élevé (1).

Ces éthers donnent également lieu aux mêmes réactions caractéristiques que les éthers éthyliques de même nom.

Nous nous sommes borné, dans l'analyse de ces produits, à la détermination du soufre qui en est l'élément distinctif et fondamental. Ces dosages de soufre ont été faits par le procédé de M. Carius, — oxydation de la substance par l'emploi simultané de l'acide azotique et du

(1) Tandis que l'alcool vinique bout à la température de 78°, l'alcool isopropylique bout à 85°-84° (Linnemann). Le point d'ébullition attribué à ce corps varie, suivant les divers chimistes, entre 81° et 88°.

bichromate de potassium, — comme nous l'avons déjà indiqué dans notre précédente notice.

Sulfocyanure isopropylique. Il bout, d'une manière constante, à la température de 149° - 151° (1); sa densité à 20° est de 0,965.

Ce sulfocyanure, de même que celui d'éthyle, n'appartient pas au groupe *des essences de moutarde*, il ne se combine pas en effet avec l'ammoniaque; nous en avons conservé pendant plusieurs semaines dans une solution aqueuse et concentrée d'ammoniaque sans le voir se modifier.

0,5958 grammes de ce produit nous ont fourni 1,5456 grammes de sulfate de baryum, ce qui correspond à 51,42% de soufre; la formule $C_5H_7, CA \approx S$ en demande 51,68%.

Sulfure d'isopropyle. Il bout vers 105° , de 105° à 110° . — De même que le sulfure d'éthyle, il forme avec quelques chlorures métalliques des combinaisons cristallisables; il détermine dans la solution alcoolique du sublimé corrosif un précipité blanc formé de petites aiguilles répondant vraisemblablement, comme celui du sulfure d'éthyle, à la formule $(C_5H_7)_2 S; Hg Cl_2$.

0,4800 grammes de ce produit, recueilli entre 105° et 110° , nous ont donné 0,9572 grammes de sulfate de baryum, ce qui correspond à 26,81% de soufre; la formule $(C_5H_7)_5 S$ en exige 27,41%.

Hydrosulfure ou mercaptan isopropylique. Il bout à

(1) Le sulfocyanure d'éthyle bout à 146° ; le sulfure à 91° et l'hydrosulfure à 56° .

une température d'environ 45° à 50° . Ses propriétés sont en tous points analogues à celles du mercaptan éthylique. Il réagit énergiquement sur l'oxyde de mercure en donnant une poudre blanche, soluble dans l'alcool bouillant d'où elle se sépare, par le refroidissement, sous forme de petites paillettes blanches, brillantes répondant à la formule $(C_5H_7)_2 Hg S_2$.

La solution alcoolique précipite les sels de plomb en jaune, l'acétate de cuivre en blanc, les sels mercuriques en blanc, etc.

0,5422 grammes de ce corps, recueilli vers 50° , ont donné 0,9616 grammes de sulfate de baryum; ce qui correspond à 58,70 % de soufre. La formule $C_5H_7 (HS)$ en demande 42,10%; cette différence tient évidemment à une petite quantité de sulfure que renfermait le produit analysé.

Un accident nous ayant fait perdre la presque totalité de la masse que nous possédions de ce corps, nous n'avons pu en refaire l'analyse avec un produit plus complètement pur.



CLASSE DES LETTRES.

Séance du 1^{er} février 1869.

M. AD. BORGNET, directeur et président de l'Académie.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Steur, J. Grandgagnage, J. Roulez, Gachard, De Decker, Haus, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathieu, Thonissen, Th. Juste, E. Defacqz, Guillaume, F. Nève, *membres* ; Nolet de Brauwere, Scheler, *associés*.

M. Ed. Mailly, *correspondant de la classe des sciences*, assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

Une lettre du palais a invité M. le président de l'Académie à assister aux funérailles de S. A. R. le duc de Brabant, qui ont eu lieu à Laeken, le lundi 25 janvier, à 11 heures.

M. le gouverneur de la province a donné connaissance qu'un service funèbre serait célébré pour le Prince Royal, le 27 janvier, à 11 heures, dans l'église des SS. Michel et Gudule. M. Borgnet, président et MM. les directeurs des

deux autres classes, accompagnés de divers membres, ont représenté l'Académie en cette circonstance.

Une adresse de condoléance est votée et sera transmise à la famille royale.

— M. le Ministre de l'intérieur adresse un exemplaire du *Rapport de la section centrale de la chambre des représentants sur le budget de son département pour 1869*, ainsi qu'un exemplaire du *Recueil des lois et arrêtés relatifs à la comptabilité de l'État*. — Remercîments.

— Il est donné connaissance de la mort de sir Henry Ellis, associé, décédé à Londres en janvier 1869, et de sir C.-P. Cooper, décédé dans la même ville en 1866 et également associé de la classe.

— La Société géographique de Vienne remercie pour les derniers envois de publications académiques.

— M. Ad. Mathieu offre une pièce de vers imprimée, de sa composition; elle porte pour titre : 22 janvier 1869. — Remercîments.

CONCOURS DE 1869.

La classe avait inscrit cinq questions à son programme de concours pour cette année; elle a reçu :

1^o Un mémoire portant pour devise : *C'est icy un livre*

de bonne foy , lecteur (Michel de Montaigne), en réponse à la DEUXIÈME QUESTION :

Faire l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, depuis l'avènement de Charles V jusqu'à la réunion de la Belgique à la France à la fin du XVIII^{me} siècle.

Les commissaires sont : MM. Thonissen, Defacqz et Haus.

2° Deux mémoires portant pour inscriptions , l'un : *Spes alit agricolas*, et l'autre : *Voorheen en nu*, en réponse à la TROISIÈME QUESTION :

Faire une description statistique d'une commune du centre des Flandres de deux mille habitants au moins, propre à faire apprécier, en les comparant, la condition physique, morale et intellectuelle des cultivateurs flamands, ainsi que l'état de l'agriculture, au siècle passé et même antérieurement, et aujourd'hui.

Les commissaires sont : MM. le baron Kervyn de Lettenhove, De Decker et De Laveleye.

3° Un mémoire ayant pour devise : *Oportet esse haereses*, en réponse à la CINQUIÈME QUESTION :

Quelles ont été les tendances politiques et sociales des hérésies, depuis l'origine du christianisme jusqu'à la fin du XV^{me} siècle.

Les commissaires sont : MM. Thonissen, Th. Juste et Félix Nève.

ÉLECTIONS.

La classe procède à l'élection du comité de trois membres, chargé, conjointement avec les trois membres du bureau, de la présentation des candidats aux places vacantes.

 COMMUNICATIONS ET LECTURES.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE EN 1785. — *Le comte de Hogendorp et le stathouder Guillaume V*; par M. Théodore Juste, membre de l'Académie.

Naguère une nation voisine et amie, la nation hollandaise, rendait un hommage solennel à la mémoire du comte de Hogendorp. Le chef de l'État avait regardé comme un devoir de présider à cette manifestation de la reconnaissance publique. Il voulait, comme souverain et comme chef de la maison d'Orange-Nassau, témoigner sa vénération pour le grand citoyen qui avait été, cinquante années auparavant, le libérateur de sa patrie et l'un des principaux fondateurs du royaume des Pays-Bas.

Quelque temps avant l'érection du monument destiné à rappeler les glorieux services du comte de Hogendorp, des mains filiales avaient livré au public la première partie de ses notes autobiographiques et de ses correspondances intimes (1). En parcourant, en étudiant ces documents,

(1) BRIEVEN EN GEDENKSCHRIFTEN van Gysbert-Karel van Hogendorp (La Haye, Martinus Nyhoff, 1866, 2 vol.), *passim*.

j'ai été frappé des observations consacrées par Hogendorp, en 1785 et 1784, à la naissante république des États-Unis d'Amérique, faible alors mais déjà glorieuse, à cette confédération qui, de nos jours, est devenue un objet d'étonnement par ses progrès gigantesques, son incomparable grandeur, sa puissante et indestructible vitalité.

Je me propose, dans cette rapide esquisse, d'appeler surtout votre attention sur ces souvenirs d'Amérique. Indépendamment de l'intérêt qu'ils présentent, ces fragments épistolaires donnent lieu aux rapprochements les plus curieux et fournissent aussi de grands enseignements. Le comte de Hogendorp n'est d'ailleurs pas un étranger pour nous. Cette classe, devant laquelle j'ai l'honneur de parler, comprend, parmi ses illustrations politiques, des vétérans de nos assemblées parlementaires, des collègues éminents qui, par leurs antécédents ou par un précieux héritage, nous rattachent en quelque sorte aux constituants de 1813. Ils ont connu l'illustre citoyen qui, après avoir présidé la commission chargée de préparer la loi fondamentale du royaume des Pays-Bas, tint à honneur de siéger, comme simple député, dans la seconde chambre des états généraux.

Issu d'une famille ancienne et distinguée de la Hollande, Gysbert-Charles de Hogendorp vit le jour à Rotterdam, le 27 octobre 1762. Des revers de fortune attristèrent son enfance. Il avait à peine onze ans lorsque son père (qu'il ne devait plus revoir) prit la détermination de partir pour les Indes, afin d'y recouvrer son ancienne opulence. En 1786, ce patricien, qui se distinguait à la fois par son énergie et son intelligence, mourait en pleine mer sur le vaisseau qui le reconduisait en Europe. Il laissait à sa veuve six enfants, dont quatre fils.

La douairière de Hogendorp, qui avait de hautes protections à la cour stathoudérienne, ne perdit jamais courage. L'année même où son mari s'embarquait pour Java, elle conduisit son fils Gysbert-Charles à Berlin. Il y fut placé dans le corps des cadets, grâce à l'intervention de la princesse d'Orange, femme du stathouder Guillaume V et nièce de Frédéric II, roi de Prusse. Non-seulement elle voulut pourvoir à l'instruction de son pupille, mais pendant plusieurs années elle pensionna aussi la mère. Gysbert-Charles demeura à Berlin jusqu'en 1778, sous la direction de différents maîtres, entre autres, du pasteur Ancillon, dont le fils devait exercer un jour tant d'influence à la cour de Prusse. Plus d'une fois, le protégé de la princesse d'Orange eut l'honneur d'être passé en revue par Frédéric II, et il se rappela toujours le vieux roi sur son cheval blanc, « et ôtant le chapeau tout le temps qu'il passait devant les cadets. » Il vit aussi de très-près le grand-duc Paul de Russie lorsque, en 1776, ce futur empereur vint visiter les cadets du roi de Prusse. Le général de Buddenbrock avait désigné Gysbert-Charles pour prononcer le discours français composé par le professeur d'éloquence de l'académie militaire. Le jeune préféré s'empessa de raconter à sa mère la scène émouvante dont il avait été le héros :

« ... Je lui tins mon discours et il me fallait bien de la hardiesse pour soutenir l'attaque de tous les regards d'une suite de deux cents personnes, du prince Henri (1), qui me regardait à faire peur et du grand-duc qui, à chaque fois que je disais : « Monseigneur, Votre A. I., etc., » me

(1) Le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II.

faisait la révérence et me regardait de haut jusqu'en bas; cependant j'eus le bonheur de ne pas manquer. Le discours fini, le grand-duc me dit : « Je vous suis très-obligé, » et au prince Henri : « Il parle très-bien le français. » Je me retirais. « Monsieur, comment vous appelez-vous? — « Je m'appelle Hogendorp, Votre A. I. » — « J'ai connu M^{me} votre mère à Berlin, » me dit alors le prince Henri. Je lui répliquai : « Oui, Votre A. R., elle a eu l'honneur d'être connue de vous. » Là-dessus, il dit quelque chose à l'oreille du général de Buddenbrock, qui était de l'autre côté du grand-duc; ce dernier se tourna pour l'entendre, et je me retirai tout à fait... »

En 1778, le prince Henri de Prusse attacha Hogendorp à son régiment comme porte-enseigne, et il fit, en cette qualité, la campagne de Bohême. Le prince ayant pris ses quartiers d'hiver à Dresde, Gysbert-Charles, admis au nombre de ses pages, devint un des visiteurs les plus assidus de la bibliothèque publique et de la célèbre galerie de tableaux. Les deux années suivantes, il les passa à Berlin, dans une liberté presque complète, et livré à lui-même. Il avait formé une étroite liaison avec le savant Biester, secrétaire du ministre Zedlitz, chef de l'instruction publique, et avec le célèbre historien suisse, Jean de Muller. Lui-même faisait dès lors concevoir de brillantes espérances pour son avenir. Du fond des Indes, son père, ému par la lecture d'une de ses lettres, lui écrit :

« ... Continuez, mon cher ami, dans la voie où vous avez si bien marché jusqu'à présent. Je vous le prédis, dussiez-vous vous en enorgueillir, vous serez un jour un grand homme; vous en avez le germe, comme celui de bon citoyen et de l'homme de probité, et l'État, j'ose m'en flatter du moins, vous distinguera parmi ses citoyens illustres, si seulement vous vivez dans des temps où le mérite perce. . »

Guillaume V venait de le rappeler en Hollande et de le nommer enseigne, avec rang de lieutenant, dans la garde stathoudérienne. Jean de Muller, qui se trouvait alors à Cassel, où il donnait des conférences publiques, lui adresse, le 20 septembre 1781, une lettre pleine de bons conseils et de vues excellentes. Il le dissuade de se rendre immédiatement à La Haye. « Vous commenceriez, dit-il, par où vous devriez finir. Il vous importe de connaître d'abord ceux qui sont les constituants des états généraux et les auteurs de tous leurs décrets. — Donc, poursuit-il, vous devez nécessairement vous former avant tout une idée générale de la situation respective, du climat, des productions, de la constitution politique et ecclésiastique, des maximes d'État, des us et coutumes, des mœurs, des relations de famille, surtout des plus puissantes, dans chacune des sept provinces. C'est l'introduction de vos études d'homme d'État et de bon citoyen; c'est le premier pas dans la carrière que vous devez parcourir. » Il l'engage ensuite à ne point paraître avoir l'esprit désapprobateur, *grand vice dans une république fédérative comme partout*. « L'on se défie de l'esprit, dit-il; trop de gens ont lieu de le craindre; quand vous vous appliquerez à gagner les cœurs, vous aurez tout. Vous êtes un homme libre parce que vous avez l'âme libre; cela est beau, mais que cela ne vous empêche pas d'être souple envers ceux qu'il vous importe de gagner pour en être servi; car il n'y a que le bon Dieu qui soit assez indépendant pour n'avoir pas besoin de cela. »

Bien que le jeune officier de la garde stathoudérienne partageât son temps entre l'étude et le grand monde, la vie oisive et monotone de garnison ne pouvait lui conve-

nir longtemps. D'après les suggestions et les conseils de sa mère, il résolut de visiter les républiques naissantes de l'Amérique du Nord.

Il s'embarqua le 22 juin 1783 sur le vaisseau *Prince héréditaire*, capitaine Aberson; ce navire de guerre faisait partie de l'escadre qui devait conduire à Philadelphie l'ambassadeur Van Berckel. Le portefeuille du jeune enseigne contenait des lettres de recommandation de Franklin, de John Adams, du baron Grimm et d'autres personnages, alors célèbres; elles lui avaient été fournies par Boers, avocat de la compagnie des Indes orientales, en mission à Paris. A peine Hogendorp est-il sur le vaisseau que, toujours préoccupé de l'avenir qui l'attend, il prend sa mère pour confidente de ses pensées : « Je me vois, dit-il, transporté au milieu de l'Océan pendant trois mois entiers (1), séparé de tous ceux auxquels je tenais, sans un confident de mes vues, sans un ami qui sympathise avec mes idées, tel que j'en ai toujours eu depuis que je suis sorti de l'enfance.... J'ai mis ces circonstances à profit, j'ai réfléchi mûrement à nos derniers entretiens; je me suis décidé sur la carrière qu'il me convient d'entamer.... J'avoue que j'ai l'ambition de me distinguer, et je ne le saurais mieux que dans le civil; car depuis que la république n'a plus à se délivrer du joug espagnol ni ne peut tenir tête à la France, ses troupes ne sont qu'auxiliaires... » Plus tard, il développera cette idée, avec plus de précision encore, dans une lettre

(1) M. Thornton, ministre de la Grande-Bretagne aux États-Unis, disait récemment, dans un banquet, à New-York : « En 1790, mon père vint dans ce pays en soixante-quinze jours à bord d'un navire considéré comme excellent marcheur. Ce voyage demande maintenant neuf ou dix jours tout au plus... »

à son père : « Dès mon arrivée en Hollande, lui écrit-il, j'ai étudié l'histoire et la situation actuelle de l'État. J'ai trouvé que la dernière révolution dans le système de l'Europe donnait toute la supériorité aux voisins de la république, dont l'intérêt consiste plus que jamais à conserver la plus exacte neutralité. D'ailleurs, elle ne doit pas inspirer de la jalousie; elle ne doit avoir de troupes que pour la défense de ses frontières, parce que, même en doublant son armée en temps de paix, elle se minerait sans devenir plus formidable à l'Autriche, à la France, à la Prusse. Quelle gloire puis-je donc acquérir, quels services puis-je rendre à l'armée? Si, comme en 1672, il s'agissait un jour de défendre le passage de nos rivières et de nos digues, ne pourrais-je reprendre les armes dans un moment où tout citoyen est soldat?.. »

La traversée dura plus de trois mois. Arrivé devant la baie de Massachusetts, le *Prince héréditaire* n'avait plus ni eau ni vivres; le danger devenait pressant : l'équipage, composé de trois cent cinquante hommes, était déjà exténué. Hogendorp fut envoyé à Boston pour demander du secours : il avait rempli heureusement et courageusement cette mission lorsque s'éleva tout d'un coup une effroyable tempête. Le 24 novembre, Hogendorp écrit : « Hélas! M. Aberson et trente-neuf hommes sont les seuls qu'un brigantin américain ait sauvés lorsque le vaisseau coula à fond le 21 de ce mois, tandis que je me trouvais en mer et que le gros temps de la veille me faisait craindre pour les malheureux que j'avais quittés... »

A cette époque, l'indépendance des États-Unis venait d'être reconnue par l'Angleterre, leur ancienne suzeraine. La lutte avait été terrible (1775-1782); contre la Grande-Bretagne s'étaient rangées la France, l'Espagne et la Hol-

lande. Mais la puissance navale des Anglais sut balancer toutes les forces maritimes de l'Europe occidentale. Après la capitulation de lord Cornwallis à Yorkstown, la fière Bretagne doit enfin céder. Le traité définitif entre l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Espagne est signé le 5 septembre 1785. Mais quoique les hostilités eussent également cessé entre l'Angleterre et la Hollande, les négociations traînèrent encore jusqu'au 20 mai 1784.

Ce fut pendant cette période en quelque sorte transitoire que Hogendorp parcourut les nouveaux États de l'Amérique du Nord. Ces États, alors au nombre de treize, tiraient, comme nous l'avons dit, leur origine d'autant de colonies anglaises qui, s'étant liguées en 1775 contre la métropole, avaient conquis leur indépendance par une guerre de huit années (1). La population de ces treize États ne dépassait pas encore trois millions cinq cent mille âmes. Les liens qui les unissaient paraissaient d'ailleurs très-faibles; car si le Congrès, composé de délégués des divers États, était demeuré en permanence pendant la guerre, son ascendant et son pouvoir même avaient beaucoup diminué depuis la cessation des hostilités. La Confédération n'avait encore ni président ni stathouder; Washington qui devait, après la réformation de la constitution en 1789, être appelé le premier au poste de chef temporaire de la république, était alors simple général et retiré dans son domaine de *Mount-Vernon*; Thomas Jefferson, qui devait succéder un jour à Washington et à John Adams, était gouverneur de la Virginie.

(1) Ces treize États étaient : New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines et la Géorgie.

La première impression que manifesta Hogendorp, lorsqu'il eut vu de près les habitants de Boston, est un hommage rendu à leur activité. « Je suis ravi, disait-il, de la simplicité dans les mœurs qui règne ici... Ces gens parlent peu, mais ils font beaucoup... » Il est heureux de se trouver dans ce florissant État de Massachusetts où sont nés, dit-il ailleurs, les fondateurs de la liberté américaine. Précurseur d'Alexis de Tocqueville, il étudie, avec une infatigable ardeur et une clairvoyance rarement en défaut, les institutions qui viennent de créer une république.

« Vous savez, écrit-il à sa mère, que vous me proposâtes d'aller en Amérique, comme une chose qui me conviendrait beaucoup. C'était un sentiment très-juste. Nous l'avons analysé depuis, et nous avons trouvé que toutes mes études favorites y étaient mises en pratique. J'ai voulu connaître l'organisation des États. L'Amérique se forme en république. J'ai voulu m'instruire des finances et des taxes. Nulle part elles ne peuvent être plus simples qu'elles ne le sont encore ici. J'ai voulu savoir quel est le degré de pouvoir que le peuple peut exercer. Jamais peuple n'en posséda plus que les Américains. J'ai désiré d'apprendre quels sont les plus sûrs boulevards d'une république paisible et commerçante; et tout le monde ici s'occupe de cette question. J'ai tâché de me mettre un peu au fait de la théorie du commerce; et c'est ici, où le commerce est fort peu compliqué, où l'on fait mille essais pour l'étendre, que je puis le mieux appliquer cette théorie et me former des idées justes qui me serviront de base dans la suite... » Il est plus explicite encore dans une autre lettre adressée à la princesse de Galitzin, l'amie dévouée de sa famille : « A mon retour en Europe, les opérations les plus compliquées de finance, de commerce et de politique n'au-

ront plus de difficultés pour moi parce que je serai parvenu par degrés à les connaître, et j'aurai suivi la marche naturelle des affaires qui, simples dans leurs principes, s'embarrassent à mesure qu'elles s'en éloignent. Ne croyez-vous pas, madame, que nous serions heureux si les premiers ministres dans toutes les cours de l'Europe avaient également cette clarté dans leurs idées et l'habitude de remonter à la première source des événements, telle que je la désire... » Il résume ces observations en disant : « Presque toutes nos affaires de gouvernement, de finances et de commerce sont très-complicquées. Elles sont ici dans leur enfance, et c'est l'école de ceux qui veulent exercer un jour les fonctions de l'homme public. »

Telle était aussi la profonde conviction de Talleyrand qui, après avoir déjà rempli un rôle considérable à l'assemblée constituante, proscrit dans sa patrie, rejeté par l'Angleterre, vint chercher un asile dans le nouveau monde. Le 15 germinal an v, il s'exprimait en ces termes devant l'Institut national : « ... Que l'on considère ces cités populeuses d'Anglais, d'Allemands, de Hollandais, d'Irlandais, et aussi d'habitants indigènes; ces bourgades lointaines, si distantes les unes des autres; ces vastes contrées incultes, traversées plutôt qu'habitées par des hommes qui ne sont d'aucun pays : quel lien commun concevoir au milieu de toutes ces disparités? C'est un spectacle neuf pour le voyageur qui, partant d'une ville principale où l'état social est perfectionné, traverse successivement tous les degrés de civilisation et d'industrie qui vont toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'il arrive en très-peu de jours à la cabane informe et grossière construite de troncs d'arbres nouvellement abattus. Un tel voyage est une sorte d'analyse pratique et vivante de l'origine des peuples et des

États : on part de l'ensemble le plus composé pour arriver aux éléments les plus simples ; à chaque journée on perd de vue quelques-unes de ces inventions que nos besoins, en se multipliant, ont rendues nécessaires ; et il semble que l'on voyage en arrière dans l'histoire des progrès de l'esprit humain (1)... »

Vers la fin du mois de janvier 1784, Hogendorp avait quitté Boston afin de visiter New-York, Philadelphie, Baltimore et Annapolis, le siège du Congrès (2). Il entrevit assez les États du Sud pour se prononcer sur la redoutable question de l'esclavage. De même que Jefferson, il est anti-esclavagiste. Lui-même rapporte l'anecdote suivante qui le dépeint tel qu'il sera plus tard, dogmatique, absolu et doué d'une fierté naturelle : « Dans le Maryland, dit-il, je trouvai un avocat de l'esclavage ; c'était un riche propriétaire. Je lui démontrai que sans le secours d'esclaves, ou bien nous n'aurions plus les productions que leur travail arrache à la terre, ou nous les aurions de la main d'hommes libres, et qu'apparemment le dernier arriverait parce que là où le climat serait insupportable à l'homme blanc, le nègre, mis en liberté, cultiverait la terre. Il se fâcha, s'impatient, et lorsque sa confusion fut complète, je le quittai avec un regard du plus profond mépris. »

Cet observateur de vingt-deux ans prédisait avec une clairvoyance extraordinaire les destinées futures des États-

(1) *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre*, par le citoyen Talleyrand. Lu à l'Institut national le 15 germinal, an v.

(2) Annapolis, sur la rive ouest de la baie de Chesapeake, dans l'État de Maryland.

Unis. Victorieux de l'Angleterre, qui s'opposait à l'agrandissement de colonies déjà trop puissantes, ils étaient maintenant ouverts à toutes les nations; les émigrants accouraient pour peupler les contrées intérieures; les Indiens, les sauvages se retiraient et disparaissaient devant ces avant-gardes de la civilisation. Hogendorp croyait que les gouvernements des États confédérés resteraient profondément et absolument démocratiques jusqu'à ce qu'un danger obligeât les peuples à donner une autorité réelle à leurs magistrats. Tout en constatant que le Congrès, par la jalousie des États, se trouvait alors sans pouvoir et sans crédit, il pensait que ce conseil tendait à établir un empire formidable, une Union à laquelle de nouveaux peuples, qui n'existaient pas encore, accéderaient un jour.

Hogendorp vit de près deux des plus éminents fondateurs de la république, Washington et Jefferson. Il admire celui-ci presque sans restriction, tandis qu'il se montre moins enthousiaste de Washington. « M. Jefferson, pendant mon séjour à la résidence du Congrès, était, dit-il, l'homme qui faisait le plus d'affaires. Retiré du grand monde, il ne s'occupait que des intérêts publics; il ne connaissait d'amusements que ceux de la belle littérature.... Il a joué un rôle très-actif dans le cabinet pendant la révolution. C'est lui qui a composé la déclaration de l'indépendance, dont les principes font honneur à son jugement et dont le style annonce un homme qui connaît les ouvrages des anciens et les grands auteurs de l'Italie, de la France et de l'Angleterre. Il a la timidité du vrai mérite, qui gêne dans le commencement et qui éloigne de lui ceux qui recherchent sa connaissance. »

Jefferson, nommé, en 1784, ministre des États-Unis en France, continua d'entretenir avec le jeune officier de

la garde stathoudérienne une correspondance remarquable à tous égards; mais elle prouvait surtout la haute estime que cet homme éminent ressentait pour son admirateur et son disciple.

Hogendorp passa plusieurs jours avec Washington dans son domaine de *Mount-Vernon*. Il en parle longuement et avec une extrême franchise; selon lui, la capacité de l'illustre général de l'armée américaine n'était pas au niveau des services qu'il avait rendus à sa patrie. Pour expliquer cette espèce de contradiction, il disait : « Je considère Washington comme l'instrument de l'indépendance, qui trouve sa source dans le génie des habitants, dans leur situation et dans celle des puissances de l'Europe. Le caractère du général a dicté sa conduite, qui n'est pas préméditée, qui ne prouve en lui ni talents, ni génie, ni connaissances. Il a joué ce grand rôle parce qu'il était né parmi ce peuple, et non pas par son génie qui l'aurait rendu grand homme dans toutes les circonstances, dans tous les climats. Je le respecte encore plus qu'auparavant, non parce que je lui fais un mérite de vertus qu'il doit à la nature, mais parce que cet assemblage de vertus est un des plus beaux ouvrages du Créateur, une source de félicité pour le genre humain; sentiment d'autant plus pur en moi que mon âme sensible ne saurait aimer un caractère aussi froid. » M^{me} Washington s'était aperçue que le jeune voyageur hollandais n'était pas idolâtre du général; aussi lui marquait-elle un peu d'humeur. Mais il faut encore laisser parler Hogendorp : « M^{me} Washington me savait mauvais gré de ne point adorer son mari, car elle a des yeux plus perçants que ceux du grand homme, et elle m'a dit des choses fort piquantes. Cela me confirmait dans mon opinion, car si j'avais eu tort, elle aurait

été moins piquée. Il n'en est pas moins vrai qu'ils entretiennent très-bien un étranger, qui dans leur maison est tout comme chez lui. »

Hogendorp fut également comblé de prévenances par d'autres notabilités américaines, le général Burgoyne, Charles Thompson, secrétaire du Congrès, etc. Il eut de la peine à s'arracher de cette terre dont il devait conserver des souvenirs et des impressions ineffaçables. Quarante ans plus tard, il aimait encore à rappeler ce séjour en Amérique; il se plaisait à retracer son apprentissage, comme politique et comme économiste, car c'était dans les républiques naissantes du nouveau monde qu'il avait recherché et étudié l'application des théories mises au jour par Adam Smith.

Le 25 juin 1784, Hogendorp débarquait à Falmouth. La traversée de New-York jusqu'en Angleterre n'avait duré cette fois que dix-neuf jours : l'hôte de Washington se hâta de partir pour Londres afin de consacrer tout son temps à l'étude de la chambre des communes. Il a la bonne fortune d'entendre le premier discours prononcé par Pitt en qualité de chef du cabinet; il assiste à des débats mémorables où se signalent Fox et Shéridan. Pitt, *né ministre*, comme disaient ses admirateurs, venait d'atteindre vingt-cinq ans! quel sujet d'émulation pour Hogendorp, qui, lui aussi, aspirait au premier rang!

De retour à La Haye, dans le courant du mois de juillet, il se rend à l'audience du stathouder. Guillaume V l'interroge avidement sur les résultats de ses observations. On lira avec intérêt cet entretien, tel qu'il a été conservé par Hogendorp.

« — Vous avez vu les nouvelles républiques?

— Je crois en avoir vu la partie la plus peuplée et la

plus intéressante, de la Nouvelle-Angleterre à la Virginie.

— Vous avez donc été à Philadelphie ?

— Oui, monseigneur, et dans toutes les grandes villes, excepté Charleston.

— Croyez-vous que l'Union puisse subsister ?

— Je ne le crois pas, monseigneur.

— Voilà justement ce que je m'imaginai, les provinces sont trop éloignées les unes des autres.

— Il me paraît, monseigneur, que les différentes constitutions de ces provinces prendront plus ou moins de consistance, mais leurs intérêts ne s'accordent pas assez pour faire durer l'Union.

— Ensuite, il y a la différence de religion.

— La religion, monseigneur, a moins d'influence que jamais sur les esprits.

— Il y a toute une province de quakers.

— Depuis la révolution, il semble que ces sortes de différences s'évanouissent.

— Les Bostoniens ne sont-ils pas fort dévots ?

— Ils l'étaient, monseigneur, mais à lire des descriptions, faites il y a vingt ou même dix ans, on ne les reconnaît pas de ce côté-là.

— On y menait à l'église un homme qui s'avisait de se promener le dimanche.

— On ne fait plus cela. Ceux qui étaient chargés de cet emploi ne l'exercent plus. En général j'aimerais mieux, dans ce moment-ci, accuser les Américains d'insouciance que de superstition.

— Les temps ont donc bien changé ?

— Les temps ont bien changé, monseigneur.... A présent l'Amérique se trouve dans la situation la plus heureuse. Après les vains efforts de l'Angleterre aucune nation

n'y enverra ses flottes ni ses armées pour la conquérir. Des dissensions intestines s'assoupiront ou n'auront pas un effet aussi funeste que si un ennemi les menaçait... »

Dans une très-longue lettre, adressée au stathouder quelques jours après, Hogendorp développe son opinion sur les chances de durée de l'Union américaine. Ce jugement, quoique remarquable, renferme des contradictions manifestes; l'auteur se fait une idée exagérée de l'autonomie des treize États de la Confédération et ne croit guère à l'établissement durable d'un pouvoir central assez fort pour les retenir indissolublement rattachés l'un à l'autre. « La population, dit-il, fait de grands progrès; avec elle s'accroît la force des États, et les plus forts seront les plus difficiles jusqu'à ce qu'enfin, trouvant moins d'avantages dans une union prétendue que dans la liberté de suivre un système politique qui leur est propre, les uns et les autres abandonneront à l'oubli une confédération fondée sur une défense commune qui n'existe plus. Deux ou trois républiques fédératives se formeront peut-être, embrassant chacune un territoire égal à celui des grands royaumes de l'Europe. » Des événements contemporains ont donné un démenti éclatant à cette prophétie. L'Union n'a pas été détruite; la sécession du Nord et du Sud ne s'est pas accomplie; l'Amérique a retrempe ses forces et sa puissance dans une épreuve que l'on peut dire décisive.

Il nous reste à suivre Hogendorp jusqu'au jour où il affranchit son pays de la domination étrangère.

Malgré son vif désir de quitter l'armée, il venait de passer comme lieutenant, avec le rang de capitaine, dans la compagnie des grenadiers du prince héréditaire. Mais à Breda, où il fut envoyé, il ne discontinua point ses études.

En 1786, il se rendit à l'Université de Leyde et y reçut le diplôme de docteur en droit. Quelques mois après, il dépose l'épée afin, dit-il lui-même, de pouvoir travailler plus efficacement au maintien de la maison d'Orange. Par conviction et par reconnaissance, il seconde de tous ses efforts les stathoudériens ; il est le confident et le conseiller d'une princesse renommée pour son courage et la distinction de son esprit ; il est admis en même temps dans l'intimité des deux fils de Guillaume V. « Ce jeune prince, disait-il de l'aîné (depuis Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas), a du jugement et un grand fond de bonté ; il aime à causer et est naturellement gai. Son frère a, je crois, plus d'esprit, mais il est moins liant. » Après la défaite des anti-stathoudériens, Hogendorp fut, le 31 décembre 1787, nommé par la régence de Rotterdam conseiller et pensionnaire de cette ville. Ainsi avaient commencé, par une magistrature communale, Barneveldt, Jean de Witt, Heinsius, qui s'étaient élevés jusqu'au rang de grand pensionnaire de Hollande. Hogendorp espérait devenir un jour aussi le ministre dirigeant de la république ; mais l'invasion française de 1793 vint briser sa carrière. Il renonça aux emplois publics et se mit à la tête de la grande maison de commerce que sa belle-mère possédait à Amsterdam. En 1801, il entreprend, mais sans réussir, de fonder une colonie au cap de Bonne-Espérance ; il cède en 1809 sa maison de commerce à son frère et vient, comme simple particulier, habiter La Haye. Mais son influence reste grande. Bon réformé, d'une capacité hors ligne, d'une fermeté ou plutôt d'une obstination rare, despote même dans ses opinions et ses convictions, il personnifie un parti encore puissant. S'identifiant avec sa patrie courbée sous le joug étranger, il entreprend, avec

une prévoyance et un courage admirables, de ranimer et d'affranchir les anciennes Provinces-Unies. « C'est à lui, à lui seul, écrivait plus tard son principal auxiliaire (1), qu'est due l'idée de l'exécution du soulèvement contre les Français. »

(1) Le comte Van der Duyn de Maasdam.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 4 février 1869.

M. F.-J. Fétis , doyen d'âge , occupe le fauteuil.

M. Alvin remplit les fonctions de secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Guillaume Geefs , Hanssens , A. Van Hasselt , J. Geefs , Ferd. De Braekeleer , Edm. De Buscher , Alph. Balat , Aug. Payen , J. Franck , Gust. De Man , Julien Leclereq , *membres.*

M. Nolet de Brauwere van Steeland , *associé de la classe des lettres* , assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

Il est donné connaissance qu'une lettre du palais a invité M. le président de l'Académie à assister aux funérailles de S. A. R. le duc de Brabant , qui ont eu lieu à Laeken le 25 janvier.

M. le gouverneur du Brabant avait informé la Compagnie qu'un service funèbre serait célébré le 27 janvier , à 11 heures , dans l'église des SS. Michel et Gudule , pour le Prince Royal. M. le président , accompagné des directeurs

des deux autres classes et d'une députation d'académiciens, a représenté la Compagnie à cette cérémonie. La classe des lettres, qui s'est réunie lundi, pressentant les intentions des classes des beaux-arts et des sciences, a prié M. le président de l'Académie de rédiger, conjointement avec M. le secrétaire perpétuel, l'adresse de condoléance à la famille royale.

La classe s'associe à la démarche faite par la classe des lettres.

— M. le Ministre de l'intérieur offre un exemplaire d'une revue intitulée : *Salon de Gand en 1868*, et adresse, à titre d'hommage du marquis de Souza-Holstein, deux volumes renfermant le *Rapport, avec plans, de la commission portugaise pour l'érection d'un monument à Don Pedro IV.* — Remercîments.

— M. T. Van Westrheene remercie pour son élection d'associé.

— La classe reçoit les poèmes suivants pour le double concours des cantates du grand prix de composition musicale de cette année :

N° 2. *La Chevette blanche.* — Devise : *To be or not to be* (Shakspeare).

N° 3. *L'an 1867 ou la Menace d'une invasion.* — Sans devise.

N° 4. *Les 600 Franchimontois.* — Devise : *Veel moed, weinig voorspoed.*

N° 5. *Kaïn na Abel 's moord.* — Devise : *En Kaïn zegde tot den Heere : Mijne misdaad is grooter dan dat zij vergeven worde. Genesis, 6, iv, 15.*

Conformément à l'article 4 de l'arrêté royal du 19 décembre dernier ouvrant ce double concours, la classe désigne, par ordre alphabétique, les quatorze noms qui seront communiqués à M. le Ministre de l'intérieur pour le choix du jury de sept membres qui jugeront ces poèmes.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. F.-J. Fétis, à la demande de ses confrères, entre dans diverses considérations artistiques au sujet de la publication de son *Histoire de la musique*, dont le premier volume est sous presse.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Mathieu (Ad.). — 22 janvier 1869, poème. Ixelles, 1869; 1/4 feuille in-8°.

Conseils provinciaux de la Belgique. — Procès-verbaux des séances, session de 1868, provinces d'Anvers, Brabant, Flandre orientale, Liège, Limbourg, Luxembourg et Namur. — Annexes aux exposés de la situation administrative des provinces de Liège et de Namur. — Rapports sur la situation des arrondissements d'Anvers, Malines et Turnhout. 12 vol. in-8°.

Laporte (Albert). — Les Cyniques, comédie en 4 actes et en prose. Liège, 1867; in-12.

Chotin (A.-G). — Études étymologiques et archéologiques sur les noms des villes, bourgs, villages, hameaux, forêts, lacs, rivières et ruisseaux de la province de Hainaut. Tournai, 1867; in-8°.

Straus (Louis). — Le Canada au point de vue économique. Bruxelles, 1867; in-8°.

Inghels (Amand). — La Flandre poétique, comprenant les souvenirs du règne de Léopold I^{er}, roi des Belges, odes, etc. Bruxelles, 1867; in-8°.

Lebon (Léon). — Histoire de l'enseignement populaire. Bruxelles, 1868; in-8°.

Potvin (Ch). — L'art flamand. Bruxelles, 1867; in-8°.

Goethals (Arnulphus). — Chronica monasterii Sancti Andree iuxta Brugas ordinis Sancti Benedicti, edidit W. H. Jacobus Weale. Bruges, 1868; in-4°.

Meulemans (Auguste). — La Roumanie et le prince Charles de Hohenzollern. Précis historiques et appréciations commerciales. Bruxelles, 1869; in-8°.

Malherbe (Renier). — Des caractères géologiques propres au raccordement des couches de houille. Bruxelles, 1868; in-8°.

Malherbe (Renier). — Du grisou. Recherches sur les causes de sa présence, description des circonstances de son gisement et de son dégagement dans les mines de houille. Mons, 1866; in-8°.

Musée de l'industrie de Bruxelles. — Bulletin, publié sous la direction de la commission administrative. Tome LV^e, n° 1. Bruxelles, 1869; gr. in-8°.

Cercle archéologique du pays de Waes. — Annales, tome III, 2^{me} livr. Saint-Nicolas, 1869; gr. in-8°.

La Belgique horticole, annales d'horticulture belge et étrangère, rédigée par Édouard Morren. Janvier-février 1869. Liège; in-8°.

Société hollandaise des sciences à Harlem. — Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles. Tome III, 5^{me}, 4^{me} et 3^{me} liv. — Liste des publications des sociétés savantes, etc. 1^{er} janvier 1869. Harlem, 1868-1869; 4 cah. in-8°.

Maatschappij der nederlandsche letterkunde te Leiden. — Handelingen en mededeelingen over het jaar 1868; — Levensberichten der afgestorvene mededeelen, bijlage tot de handelingen van 1868; — Taalkundig woordenboek op de werken van P.-C. Hooft, bewerkt door A.-C. Oudemans. Leiden, 1868; 5 vol. in-8°.

De Quatrefuges. — Observations relatives à un ouvrage de M. Claparède, intitulé : *Les annélides Chétopodes du golfe de Naples*, et réponse à ses critiques. Paris, 1869; in-4°.

Revue et magasin de zoologie pure et appliquée et de sériciculture comparée, par M. F.-E. Guérin-Ménéville. 1869, n° 1. Paris; in-8°.

Société philomatique de Paris. — Bulletin, tome V, avril-août 1868; Paris, 1868; 2 cah. in-8°.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord, à Lille. — 1^{re} année, janvier. Lille, 1869; in-8°.

Société impériale d'agriculture de Valenciennes. — Revue agricole, tome XXII, 20^e année, n° 12. Valenciennes, 1868; in-8°.

Farre (Alphonse) et Soret (Louis). — Rapport sur l'étude et la conservation des blocs erratiques en Suisse, présenté à la Société helvétique des sciences naturelles réunie à Einsiedeln, le 24 août 1868. In-8°.

Königliche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. — Abhandlungen, aus dem Jahre 1867. Berlin, 1868; in-4°.

Pollichia, eines naturwissenschaftlichen Vereins der Rheinpfalz, zu Dürkheim a/H. — XXV-XXVII Jahresbericht. Dürkheim a/H., 1868; in-8°.

Astronomische Gesellschaft zu Leipzig. — Vierteljahresschrift, III jahrgang, 4^{ter} heft. Leipzig, 1868; in-8°.

Zoologische mineralogischen Vereines in Regensburg. — Correspondenz-Blatt. XXII^{ster} jahrg. Regensburg, 1868; in-8°.

Consiglio di perfezionamento annesso al R. Istituto tecnico di Palermo. — Giornale di scienze nazionali ed economiche. Anno 1868, vol. IV, fasc. 1, 2 e 5. Palermo, 1868; in-4°.

Secchi (A.). — Catalogo delle stelle di cui si è determinato lo spettro luminoso all'Osservatorio del Collegio Romano. Paris, 1867; in-8°.

Secchi (A.). — La météorologie et le météorographe à l'exposition universelle. Paris, 1867; in-8°.

United states patent office, Washington. — Annual report of the commissioner of patents for the years 1865 and 1866. Washington, 1866-1867; 6 vol. in-8°.



BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N^o 5.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 6 mars 1869.

M. DEWALQUE, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. d'Omalus, C. Wesmael, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Edm. de Selys-Longchamps, le vicomte du Bus, Gluge, Nerenburger, Melsens, Liagre, Duprez, Poelman, Ern. Quetelet, Spring, Maus, Gloesener, Candèze, Eugène Coemans, Donny, Montigny, Steichen, *membres*; Schwann, Lacordaire, E. Catalan, Gilbert, *associés*; Brialmont, Malaise, Belynck, Dupont, Ed. Mailly et Briart, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

Il est donné lecture de l'inscription suivante que M. Roulez, membre de la classe des lettres, a rédigée pour la médaille destinée à M. Édouard Van Beneden, lauréat du concours de la classe des sciences de 1868 :

ED. VAN BENEDEN
QUOD
QUAE. SIT. OVI. IN. DIVERSIS
ANIMALIUM. GENERIBUS
COMPOSITIO. QUAE. SINGULARUM
PARTIUM. FORMATIO. RATIO. QUE
EGREGIE. INDAGAVIT.

AN. MDCCCLXVIII.

Des remerciements seront adressés à M. Roulez.

— MM. V. Regnault et Paolo Savi accusent réception de leur diplôme d'associé et expriment le désir de recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*. — Accordé.

— Le département des brevets des États-Unis adresse les rapports annuels des commissaires des patentes pour 1865 et 1866, 6 vol. in-8°. — Remerciements.

— M. Édouard Lanzsweert, d'Ostende, transmet les observations des phénomènes périodiques des plantes et des animaux qu'il a faites dans cette localité en 1868. —

M. Cavalier communique le résumé de ses observations météorologiques relevées dans la même ville en février 1869.
— Réservés pour le recueil des phénomènes périodiques.

RAPPORTS.

MM. Gloesener, Ernest Quetelet et Montigny donnent lecture de leurs rapports sur le travail de M. Melsens concernant le coup de foudre qui a frappé la gare d'Anvers le 10 juillet 1865. Conformément aux conclusions favorables de ces rapports, la classe vote l'impression de ce travail, ainsi que des planches qui l'accompagnent, dans le recueil des mémoires in-8°.

CONCOURS DE 1870.

La classe adopte pour le concours de cette année la question suivante qui formera la cinquième du programme :

On demande une discussion complète de la question de la température de l'espace, basée sur des expériences, des observations et le calcul, et motivant le choix à faire entre les différentes températures qu'on lui a attribuées.

On croit devoir faire observer aux concurrents que la question posée dans les termes les plus généraux se rattache à la connaissance du *zéro absolu*, définitivement fixé

à $-272^{\circ},85\text{C.}$; mais qu'une recherche historique et analytique des travaux entrepris, avant 1820 environ, pour résoudre cette question pourrait offrir un intérêt scientifique réel. On appelle particulièrement l'attention sur les travaux de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième, entre autres, ceux de : *Black, Irvine, Crawford, Gadolin, Kirwan, Lavoisier, Lavoisier et de Laplace, Dalton, Désormes et Clément, Gay-Lussac*, etc... On signale aussi la température -160°C. qu'indique *Person*; d'après sa formule, qui lie la chaleur latente de fusion aux chaleurs spécifiques, ce nombre représenterait le zéro absolu. Comme il se rapproche de celui que donne *Pouillet*, il serait important de rechercher quelle en est la signification, le sens ou la valeur physique exacte.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Ad. Quetelet annonce qu'il a reçu de plusieurs savants des lettres concernant la théorie des apparitions périodiques des étoiles filantes.

Il présente un résumé de ces différentes communications.

M. Ad. Quetelet donne ensuite quelques explications au sujet d'une réclamation de M. l'abbé Lecomte concernant la note qui a été placée au bas de la page 3 du travail académique de ce savant *sur la grêle*.

Il résulte des renseignements donnés depuis par M. Le-

comte, que la moyenne annuelle des jours de grêle à Bonne-Espérance doit être déduite du *nombre de jours d'orage accompagnés de grêle* et non de la *somme de tous les orages qui ont éclaté pendant l'année*, comme pourrait le faire croire la note insérée page 451 du tome XXV^e de la 2^{me} série des *Bulletins*.

M. Édouard Dupont annonce la découverte d'une caverne à Goyet, près de Namêche, sur la rivière le Samson. Cette caverne, de plus de 200 mètres de longueur, renferme une quantité considérable d'ossements de tous les âges, de toutes les espèces et principalement de l'*Ursus spelæus*. Vers l'entrée existe une grande quantité de débris de repas et de vestiges de l'industrie de l'homme; parmi ces vestiges, on a découvert un bâton de commandement en bois de renne, sur lequel se trouve gravé un poisson qu'on peut rapporter à la famille des Salmonides, ainsi que le fait remarquer M. Dupont. Il annonce, en même temps, que les fouilles se poursuivent et qu'il compte présenter une communication écrite à ce sujet, lors de la prochaine séance. M. Dupont montre divers dessins de bâtons de commandement découverts dans le Périgord; il fait ressortir, en même temps, que les produits de l'art de cette époque apparaissent avec le même caractère dans les cavernes de la France et de la Belgique.

CLASSE DES LETTRES.

Séance du 1^{er} mars 1869.

M. AD. BORGNET, directeur et président de l'Académie.
M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Steur, J. Roulez, Gachard, Paul Devaux, Snellaert, Haus, Ch. Faider, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathien, Thonissen, Th. Juste, le général Guillaume, Félix Nève, *membres*; Nolet de Brauwere, Scheler, *associés*.

CORRESPONDANCE.

— M. le Ministre de l'intérieur adresse un exemplaire du *Rapport triennal sur la situation de l'instruction primaire en Belgique*, quelques documents imprimés relatifs à la dernière session des conseils provinciaux et divers livres d'auteurs belges, dont l'énumération sera faite au *Bulletin* dans la liste des ouvrages présentés. — Remerciements.

— Il est donné connaissance d'une lettre du Ministre demandant à la commission de littérature flamande d'ex-

poser ses vues au sujet de la continuation de ses travaux.

— Cette lettre a été communiquée à M. le docteur Snel-laert, secrétaire de la commission, et il a été ensuite répondu au Ministre.

— La classe reçoit, à titre d'hommage de ses membres, le tome VII des *OEuvres de Froissart*, publié par M. le baron Kervyn de Lettenhove, dans la collection des travaux de la commission pour les grands écrivains, et le *Cartulaire de l'abbaye de Cambrai*, publié par M. J.-J. De Smet, dans la collection des chroniques de la commission royale d'histoire. — Remerciements.

— La bibliothèque de la ville d'Amiens, la bibliothèque de la ville de Douai et la Société impériale d'agriculture de la même ville accusent réception des dernières publications.

ÉLECTIONS.

La classe désigne, par ses suffrages, M. Eugène Defacqz comme directeur pour 1870 en remplacement de M. Paul Devaux, non acceptant.

Il est donné ensuite communication de la liste des candidatures aux places vacantes. Cette liste, arrêtée en séance du comité de présentation, sera imprimée et communiquée aux membres titulaires de la classe seulement.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Taille de l'homme à Venise, pour l'âge de vingt ans;
communication par M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie.

En étudiant les phénomènes périodiques de la nature, et surtout ceux qui concernent la taille de l'homme, je crus pouvoir annoncer que les lois qui gouvernent l'espèce humaine, tant au moral qu'au physique, méritent une attention spéciale; ces lois procèdent avec la plus grande régularité et en suivant des phases qui n'avaient point été étudiées jusque-là. Mais je ne tardai pas à voir l'opinion générale s'élever contre ces assertions. Les phénomènes observés furent envisagés comme des produits de l'imagination, plutôt que comme des faits régulièrement constatés. On s'effraya de voir l'homme, l'être le plus noble de la création, devenir en quelque sorte un chaînon de grandeur déterminée dans l'ensemble des êtres vivants, sans s'apercevoir que s'il n'occupe qu'une place imperceptible dans l'ordre matériel, il gagne, de l'autre part, une place immense dans l'univers, en découvrant les lois régulatrices de l'espèce qu'il avait ignorées jusque-là.

Ces craintes sur la dépréciation que subissait l'homme physique, dépréciation si faible en comparaison des avantages immenses qu'il acquiert intellectuellement quand il pénètre les vastes combinaisons de la nature et découvre

l'ordre parfait qui règne dans toute la création, firent au premier abord rejeter la recherche des lois régulatrices de la taille humaine (1), du poids du corps, de la longueur du pas, de la vitesse de la course, des battements du poulx et du cœur, etc. Dans la première édition de ma *Physique sociale*, qui parut en 1855, je ne crus pas devoir m'arrêter devant ces obstacles qui devaient nécessairement tomber. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis, et chez plusieurs nations des plus éclairées, il s'est trouvé des hommes d'un haut mérite qui ont bien voulu examiner les lois dont je parle. Je crois pouvoir citer pour la France, Laplace, Fourier et Poisson, qui encouragèrent mes premiers essais : successivement l'Allemagne, l'Angleterre, et en dernier lieu les États-Unis, après avoir examiné attentivement mes travaux, ont bien voulu applaudir à mes efforts. Tout récemment encore, dans ma nouvelle édition de la *Physique sociale*, j'ai pu citer les mesures prises par plusieurs officiers supérieurs de l'armée fédérale sur plus de 45,000 hommes de troupes des États-Unis; ces mesures, obtenues avec un soin particulier sur un aussi grand nombre d'hommes, ont donné des résultats plus précis que ceux que j'avais trouvés en Belgique et que ceux qui avaient été acquis en Angleterre et en Écosse pour vérifier également mes premières assertions.

(1) Il ne s'agit pas seulement de la taille, mais de toutes les parties du corps humain qui conservent entre elles la même unité; par exemple, la circonférence du corps, et le pourtour de la poitrine, ainsi que je l'ai fait voir déjà dans ma *Physique sociale*. Un troisième volume supplémentaire, sur les différentes proportions de l'homme, renfermera tous ces détails et ces mesures, que je dois au concours obligeant d'un grand nombre d'artistes et de médecins qui ont bien voulu m'aider dans mes recherches.

Un essai pareil vient d'être fait par M. Louis Bodio, professeur titulaire de statistique à l'école supérieure de commerce de Venise : ce savant vient de donner une nouvelle confirmation à la loi qui concerne les tailles. Pour l'étude des phénomènes relatifs à l'homme, la taille est peut-être l'élément qui devait inspirer le plus de doute, à cause des inexactitudes auxquelles il peut donner naissance. Dans la 2^e édition de ma *Physique sociale*, on peut voir, en effet, combien il serait plus facile de chercher la loi qui règle toute autre qualité physique de l'homme, où l'on a moins d'erreurs à craindre dans les mesures que l'on cherche à recueillir.

Voici les considérations de M. Bodio telles qu'il nous les a communiquées; nous croyons qu'il sera plus avantageux de l'entendre expliquer lui-même la marche qu'il a suivie pour arriver aux résultats qu'il présente, résultats, du reste, parfaitement d'accord avec ceux que nous avons trouvés primitivement et avec ceux qui ont été obtenus en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis, et partout où l'essai des mesures a été pratiqué avec soin. « J'ai tâché de construire, dit M. Bodio, une courbe marquant la taille de nos jeunes conscrits; j'ai adopté la méthode que vous avez indiquée dans votre mémoire *Sur l'appréciation des documents statistiques et en particulier sur l'appréciation des moyennes*, et j'ai suivi même intégralement votre table de possibilité. Voici les données : je les ai extraites des publications officielles du ministère de la guerre.

« Les moyennes résultantes des opérations de recrutement des années 1865, 1864 et 1863 pour le royaume d'Italie, à l'exception des provinces vénitiennes, sont faites sur les jeunes gens nés en 1845, 1844 et 1843 (levées anticipées) : le nombre des jeunes gens *mesurés* a été de

159,979 pour 1865, 155,098 pour 1864, et 157,667 pour 1863, ce qui donne un total de 470,744 observations.

OBSERVÉES PAR 100. CALCULÉES PAR 100.

Taille inférieure à 1 ^m ,54 . . .	11,67	11,72
De 1 ^m ,54 à 1,56 . . .	6,08	6,90
1,56 à 1,62 . . .	32,01	31,38
1,62 à 1,70 . . .	37,06	38,28
1,70 à 1,75 . . .	9,96	9,05
1,75 à 1,80 . . .	2,74	2,30
Au-dessus de . . . 1 ^m ,80 . . .	0,48	0,37
	100,00	100,00

» Voici pour chaque centimètre de hauteur, à partir de 1^m,52, le nombre de jeunes gens, calculés pour 100,000 *mesurés*. La taille moyenne qui en résulte est 1^m,62.

Hauteur.	Mesurés.	Hauteur.	Mesurés.	Hauteur.	Mesurés.
1 ^m ,32	1	1 ^m ,52	1762	1 ^m ,72	2185
33	1	53	2185	73	1762
34	1	54	2673	74	1377
35	1	55	3192	75	1054
36	3	56	3710	76	799
37	4	57	4249	77	580
38	8	58	4742	78	418
39	13	59	5169	79	297
40	24	60	5533	80	200
41	35	61	5779	81	135
42	56	62	5907	82	91
43	91	63	5907	83	56
44	135	64	5779	84	35
45	200	65	5533	85	24
46	297	66	5169	86	13
47	418	67	4742	87	8
48	580	68	4249	88	4
49	799	69	3710	89	3
50	1054	70	3192	90	1
51	1377	71	2673	plus de 1 ^m ,90	2

Enfin , voici les différences entre les chiffres donnés par l'expérience et ceux obtenus par le calcul :

HAUTEUR DE LA TAILLE.	D'après l'expérience.	D'après le calcul.	Différences.
Au-dessous de 1m,54	11,670	11,717	— 47
De 1m,54 à 1,56	6,080	6,902	— 822
— 1,56 à 1,62	32,010	31,381	+ 629
— 1,62 à 1,70	37,060	38,283	— 1,223
— 1,70 à 1,75	9,960	9,051	+ 909
— 1,75 à 1,80	2,740	2,294	+ 446
Au-dessus de 1,80	480	372	+ 108
	100,000	100,000	

Sur Jeanne la Folle et les documents concernant cette princesse qui ont été publiés récemment (1) ; par M. Gachard, membre de l'Académie.

I.

Lorsque je lus, dans un journal de cette ville, qu'il allait être publié des pièces, tirées des archives royales de Simancas, desquelles il résultait — on l'annonçait du moins — que Jeanne de Castille, fille de Ferdinand et

(1) Ce travail était terminé et tel que j'ai l'honneur de le présenter à l'Académie, quand, il y a peu de jours, les feuilles anglaises sont malheureusement venues confirmer le bruit qui courait de la mort inopinée de M. Bergenroth à Madrid. C'est une grande perte pour la science historique. M. Bergenroth était un très-habile explorateur des dépôts d'ar-

d'Isabelle la Catholique, épouse de Philippe le Beau et mère de Charles-Quint, n'était pas folle, comme on l'a cru généralement jusqu'ici, mais hérétique; que la folie dont on l'accusa ne fut qu'une invention destinée à motiver l'incarcération qu'on lui fit subir durant de longues années, en punition de son hérésie; que Charles-Quint, loin de mettre un terme à l'affreuse situation de sa mère, rudoya ceux qui osaient lui en parler, et que ce fils dénaturé consentit même, en 1527, à ce qu'on donnât de nouveau à la reine l'estrapade dont l'application avait été suspendue pendant quelque temps (1); lorsque je lus, dis-je, ces choses véritablement nouvelles et assez extraordinaires, l'idée me vint tout aussitôt de faire connaître à l'Académie des documents, d'une autorité considérable, que j'avais rapportés d'Italie, et qui jetaient un grand jour sur le caractère de Jeanne, sur ses rapports avec l'archiduc son mari, sur ses actions et sa conduite du vivant de ce prince. Il me semblait que de tels documents contribueraient à l'élucidation de la question historique qui venait d'être soulevée.

Sur ces entrefaites, une lettre de M. Amédée Pichot, insérée dans le journal dont je viens de parler (2), m'apprit que les pièces dont on disait que la publication aurait lieu seulement dans un temps plus ou moins rapproché, avaient déjà vu le jour. Je crus devoir alors interrompre le travail

archives. Ce qu'il avait fait déjà était le gage de tout ce qu'on pouvait se promettre de son activité et de son intelligence. Il faut espérer que le fruit de ses longues investigations dans les archives et les bibliothèques d'Espagne ne sera pas perdu, et qu'une main amie donnera au public les documents qu'il avait recueillis sans avoir pu encore les livrer à l'impression.

(1) *L'Indépendance belge*, n° du 15 janvier 1869, édit. du soir.

(2) N° du 25 janvier, édit. du soir.

que j'avais commencé, jusqu'à ce que j'eusse pris connaissance de ces pièces.

Aujourd'hui que je les ai examinées, que j'en ai fait une étude attentive, je viens soumettre à la classe le résultat consciencieux de cette étude, laissant de côté, pour le moment, la communication que je m'étais d'abord proposé de lui faire.

II.

La découverte et la publication des documents qui depuis peu excitent tant de curiosité parmi les amis des études historiques, sont dues, l'Académie le sait déjà, à un savant allemand établi à Londres, M. G. A. Bergenroth.

M. Bergenroth a été envoyé en Espagne, il y a une dizaine d'années, par l'honorable sir John Romilly, maître des rôles (*master of the rolls*) d'Angleterre, qui, sous l'autorité des lords de la Trésorerie, dirige la grande publication de documents sur l'histoire du Royaume-Uni dont plus de cent volumes ont paru déjà. Il a fait un très-long séjour à Simancas, compulsant, avec un soin scrupuleux, dans toutes ses parties, le célèbre dépôt d'archives de la couronne de Castille que cette petite ville a le privilège de posséder. A Madrid il a exploré les précieuses collections diplomatiques et historiques dont s'est successivement enrichie la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire. Ses investigations ont embrassé d'autres dépôts littéraires, d'autres archives encore de la Péninsule.

Comme premier fruit de ses travaux, M. Bergenroth a donné au public, en 1862, un *Calendar* (précis, analyse) des lettres, dépêches et papiers d'État, conservés principalement aux archives de Simancas, qui concernent les

négociations de l'Angleterre avec l'Espagne sous le règne de Henri VII, 1485-1509 (1).

En 1868 il en a fait paraître la suite, comprenant le règne de Henri VIII jusqu'à l'année 1525.

Chacun de ces deux volumes est précédé d'une savante introduction (2).

Le recueil qu'il a publié récemment, et dont je vais rendre compte à l'Académie, est un supplément à ces deux volumes (5). Mais, tandis que dans ceux-ci il s'est contenté de donner une analyse, plus ou moins étendue, des pièces rassemblées par ses soins, le supplément — et tous ceux qui aiment à étudier l'histoire dans ses sources lui en sauront gré — contient les pièces mêmes, accompagnées d'une traduction anglaise.

M. Bergenroth a d'ailleurs rapporté d'Espagne bien d'autres documents, d'un haut intérêt, qui ne tarderont pas, espérons-le, à voir le jour : j'en citerai, notamment, la correspondance de Charles-Quint avec la cour de Rome qu'il a tirée de la fameuse collection connue sous le nom de *Salazar*. A l'époque où j'étais à Madrid (en 1845 et 1844), je ne pus parvenir, malgré toutes mes démarches, à avoir accès à cette collection, qui était alors reléguée dans les greniers du palais des cortès. Le gouvernement

(1) *Calendar of letters, despatches, and State papers, relating to the negotiations between England and Spain, preserved in the archives at Simancas, and elsewhere.*

(2) Le premier volume a cXLVI et 472 pp.; le deuxième, ccxix et 865 pp.

(5) *Supplement to volume I and volume II of letters, despatches, and State papers, relating to the negotiations between England and Spain, preserved in the archives at Simancas and elsewhere : 1868, lxxx et 467 pp.*

a pris depuis le sage parti de la faire déposer à la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire, et c'est là que M. Bergenroth l'a consultée.

III.

Le *Supplement* de M. Bergenroth se divise en deux parties.

La première, qui est formée de neuf pièces seulement, des années 1501 à 1515, est relative à Catherine d'Aragon, fille des rois catholiques, qui épousa Artus, prince de Galles, fils aîné de Henri VII, et, après la mort de ce prince, son frère Henri. Je n'ai pas à m'en occuper.

La seconde concerne Jeanne de Castille ; elle se compose de cent quatre pièces.

Douze pièces se rapportent au règne de Philippe le Beau.

Dans ce nombre il y a trois lettres d'un moine, fray Tomás de Matienzo, prieur de Santa Cruz, que les rois catholiques envoyèrent à Bruxelles en 1498, pour s'enquérir et leur faire rapport de l'état ainsi que de la manière de vivre de doña Juana.

Peu de jours après son arrivée, au commencement d'août, fray Tomás écrit à ses souverains qu'il a vu l'archiduc et l'archiduchesse, lesquels l'ont bien accueilli ; qu'il a communiqué à la princesse sa commission ; qu'elle s'en est félicitée (1).

Le 16 août, au contraire, il leur marque que son arrivée a causé peu de plaisir à l'archiduchesse, parce qu'on lui a

(1) Pag. 47.

dit qu'il venait pour être son confesseur. Il a affirmé à doña Juana qu'il n'en était rien, et cela l'a tranquillisée (1). Il ajoute : « Je ne sais si c'est ma présence ou le peu de dévotion de la princesse qui en a été cause, mais, le jour de l'Assomption, deux de ses confesseurs sont venus ici, » et elle ne s'est confessée ni à l'un ni à l'autre (2). »

Enfin, le 15 janvier de l'année suivante, notre prieur fait savoir à la reine Isabelle que, depuis que l'archiduchesse est allée à la messe pour ses relevailles (elle avait mis au monde, le 30 novembre, la princesse Éléonore), il lui a parlé plusieurs fois. Il lui a dit, entre autres choses, qu'elle avait un cœur dur et sans pitié (3). Elle lui a répondu qu'au contraire elle l'avait si faible et si abattu qu'elle ne pensait jamais à l'éloignement où elle se trouvait pour toujours de la reine sa mère, sans verser d'abondantes larmes. Fray Tomás ne se montre pas, du reste, en tout, un juge aussi sévère pour l'archiduchesse, car il s'exprime ainsi un peu plus loin : « Il y a, dans la maison de la princesse, autant de religion que dans une étroite observance, et en cela elle est très-vigilante : ce dont elle doit être louée, quoiqu'ici on trouve le contraire. Elle a les qualités d'une bonne chrétienne (4). »

(1) « Yo le afirmé lo contrario, con que algo quedó satisfecha.... » (Pag. 49.)

(2) « No sé si mi venida ó su poca devocion lo causó, que el día de la Asuncion aqui acudieron dos confesores suyos, y con ninguno se confesó... » (Pag. 50.)

(3) « Dixele, entre las otras cosas, que tenía un corazon duro y crudo, sin ninguna piedad, como es verdad.... » (Pag. 54.)

(4) « ... Hay tanta religion en su casa como en una estrecha observancia, y en esto tiene mucha vigilancia, de que debe ser loada, aunque aquí les parece el contrario. Buenas partes tiene de buena cristiana » (Pag. 55.)

Un autre religieux, fray Andrés, écrit d'Espagne, le 1^{er} septembre 1498, à doña Juana : « On me dit que » Votre Altesse se confesse à ces moines qui sont à Paris » et y hantent les tavernes, et qu'elle a donné trente florins à l'un d'eux pour faire bonne chère. Mon avis est » que Votre Altesse ne se confesse qu'à un religieux qui » réside en son monastère de l'observance, qui n'ait pas » à lui une épingle, et à qui Votre Altesse ne puisse faire » du bien, si ce n'est pour la communauté et monastère de » l'observance où il résidera. Avec des religieux, comme » ceux-ci, qui appartiennent à un monastère de l'observance, elle rendra un bon compte à Dieu de son » âme (1). »

Voilà, dans cette première série de pièces, tout ce qui, directement ou indirectement, se rapporte aux pratiques ou aux sentiments religieux de Jeanne la Folle. Je laisse à l'Académie à juger si l'on peut induire des textes que j'ai mis sous ses yeux que cette princesse fût hérétique.

Deux pièces — une instruction donnée par Philippe le Beau à Jean de Hesdin, et une dépêche de Ferdinand le Catholique à ses ambassadeurs près le roi de Castille — ont trait aux démêlés qu'il y eut entre le beau-père et le gendre.

(1) « Dizenme que Vuestra Alteza se confiesa con esos frayles qu'están en Paris, y que á uno avia dado treynta florines para azer buenas xiras, que andan por esos bodegonos de Paris. Mi parescer es que Vuestra Alteza no se confiese sino con frayle que esté en su monasterio de la observancia, que no tenga para sí un alfiler, ni V. A. le puede dar ni hazer bien, sino para la comunidad y monasterio do estoviere que sea de observancia; y con tales frailes como estos que están en monasterio de observancia, dará buena cuenta á Dios de su ánima..... » (Pag. 51.)

Les autres, telles que le testament et les patentes de la reine Isabelle par lesquels elle conféra à son époux le gouvernement de la Castille, le consentement donné à ces actes par les cortès de Toro, le traité du 27 juin 1506 conclu entre Philippe et Ferdinand, la protestation secrète faite par Ferdinand le même jour, étaient déjà connues.

IV.

Une correspondance de Ferdinand, des années 1507 et 1508, avec sa fille la princesse de Galles et le docteur de la Puebla, son ambassadeur en Angleterre, vient ensuite. Elle contient des particularités infiniment curieuses sur un fait très-peu connu jusqu'ici (1) : je veux parler des démarches que fit Henri VII, après la mort de Philippe le Beau, pour obtenir la main de doña Juana. Il était alors dans sa quarante-septième année et veuf depuis quatre ans; doña Juana en comptait vingt-huit.

L'argent, on le sait, était la passion dominante de Henri VII; dans son mariage avec la reine douairière de Castille il voyait le moyen de s'en procurer beaucoup; aussi poursuivait-il cette négociation avec chaleur : il aurait été disposé même, s'il l'eût fallu pour qu'elle réussît, à aller résider pendant quelque temps en Espagne. Catherine d'Aragon et le docteur de la Puebla lui étaient tout dévoués : « Certainement — écrivait cet ambassadeur à » son maître le 13 avril 1507, — à ce que je puis com-

(1) M. Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 547, n'en dit que trois ou quatre mots.

» prendre, il n'y a pas de roi qui convienne plus à Votre
 » Altesse que le roi d'Angleterre, si la reine se remarie,
 » qu'elle soit en santé ou malade, car je me figure qu'ayant
 » un mari comme le roi d'Angleterre, elle pourrait se por-
 » ter mieux que personne; et si sa maladie était incurable,
 » ce ne serait pas un inconvénient qu'elle fût ici. Il ne me
 » paraît pas d'ailleurs qu'ils attachent une grande impor-
 » tance à sa maladie, parce qu'ils ont su de moi qu'elle
 » ne l'empêche pas d'avoir des enfants (1). » Il mandait à
 Ferdinand, dans une dépêche subséquente, que le roi et
 son conseil désiraient extrêmement la conclusion de ce
 mariage, alors même qu'on dit des choses pires encore de
 l'infirmité de la reine (2). Catherine, de son côté, écrivait
 dans le même sens à son père.

Ferdinand était favorable aux vues de Henri VII, qui
 s'engageait à lui garantir le gouvernement de la Castille,
 s'il épousait la reine. Mais il se trouvait en ce moment
 dans son royaume de Naples, et il pensait que lui seul pou-
 vait entretenir sa fille d'une chose aussi délicate que cette
 proposition de mariage. Il engageait donc le roi d'Angle-

(1) « Ciertamente, á lo que puedo comprehender, no hay rrey
 que sea mas al propósito de V. A. que el rey de Ynglaterra, si la señora
 reyna hubiesse de casar, agora estuviesse sana ó enferma : que se me
 figura que teniendo tal marido como al rey de Ynglaterra, podría cobrar
 la sanidad mejor que otro alguno..... Y si su enfermedad fuesse incurable,
 no seria inconveniente estar aquí. Y no me parece que estiman en mucho
 su enfermedad, porque supieron de mi que para haber generacion no
 tiene enfermedad alguna..... » (Pag. 95.)

(2) « Crea V. A. que el consejo del rey de Ynglaterra desea en
 extremo poderse concluir semejante casamiento, aunque peores cosas se
 digan de la dolencia de la fija de V. A., y en este mismo propósito está el
 rey de Ynglaterra.... » (Lettre du 7 septembre 1507, p. 115.)

terre, quelle que fût l'impatience de ses désirs, à attendre son retour en Espagne (1).

Il débarqua, le 20 juillet 1507, à Valence. Le mois suivant, le cardinal Ximenes lui amena doña Juana à Tórtoles.

« L'entrevue du père et de la fille après une si longue séparation — dit M. Lafuente — fut intéressante et tendre.

» Ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre. La

» reine manifesta une sensibilité qu'on n'avait pas remar-

» quée en elle depuis la mort de son mari. Le roi fut af-

» fecté de voir le visage défait, le regard troublé et la mise

» négligée de sa fille (2). »

Une lettre de Ferdinand au docteur de la Puebla nous apprend l'accueil que Jeanne fit aux premières ouvertures

de son père en matière de mariage, et elle nous fournit

quelques autres détails intéressants : « Vous saurez —

» écrit le roi d'Aragon à son ambassadeur — que la reine

» ma fille a continuellement auprès d'elle le corps du roi

» don Philippe, son mari. Avant mon arrivée, jamais on

» ne put obtenir d'elle qu'elle lui donnât la sépulture. De-

» puis que je suis venu, elle a témoigné le désir qu'on ne

» l'inhume point; et moi, par rapport à sa santé et à son

» contentement, je ne la contredis en rien ni ne veux qu'on

» fasse chose dont elle puisse recevoir du déplaisir; mais

» je tâcherai peu à peu de l'amener à trouver bon que ledit

» corps soit inhumé. Lors de mon arrivée, elle se disposait

» à faire célébrer un service anniversaire pour le roi son

» mari : jusqu'à ce que ce service eût eu lieu, je me gardai

» de lui parler de mariage; mais, après les obsèques, je lui

(1) Lettres de Ferdinand à Catherine, des 15 mars et 18 juin 1507, pp. 85 et 111.

(2) *Historia general de España*, t. X, p. 555.

» en touchai un mot sans nommer personne; seulement je
 » lui demandai si elle était en intention de se remarier. Elle
 » me répondit qu'elle se guiderait en tout d'après mon
 » conseil et ma volonté, mais qu'elle me suppliait de ne
 » pas lui ordonner de me répondre là-dessus jusqu'à ce
 » que la sépulture eût été donnée au corps du roi son
 » mari; qu'alors elle me répondrait. Ce que voyant, je
 » n'ai pas insisté, attendant l'inhumation dudit corps :
 » car je crois qu'auparavant cela ne servirait de rien (1). »

Là s'arrête la correspondance du roi d'Aragon. Mais il est probable que ce prince s'abstint de renouveler auprès de sa fille des tentatives qui seraient certainement restées sans succès : car Jeanne n'était rien moins que disposée à se séparer du corps de son mari. Lorsque, en 1509, Ferdinand la conduisit à Tordesillas, pour y établir sa résidence, il fallut que le cercueil qui renfermait les cendres

(1) « Habeis de saber que la reyna mi fija írac de continuo consigo el cuerpo del rey don Felipe su marido, que Dios haya, y antes de mi venida nunca pudieron acabar con ella que lo sepultase; y despues de yo venido, ha mostrado que desea que el dicho cuerpo no se entierre, y yo, por lo que toca á su salud y contentamiento, ninguna cosa le contradijo, ni quiero que se faga cosa de que ella reciba alteracion : mas poco á poco yo trabajaré que ella aya por bien que el dicho cuerpo se sepulte. Y luego que yo vine, ella estaba puesta en que se fiziesen las honras del cabo d'año al dicho rey su marido; y fasta que se fizo el dicho cabo d'año, yo no lo quise fablar en cosa que tocase á su casamiento : pero, fechas las honras, yo le toqué en ello sin nombrar con quien, sino solamente por saber si está en intincion de casarse. Ella me respondió que en ninguna cosa habia de salir de mi consejo y mandado, mas que me suplicaba que no le mandasse que me respondiesse á aquello fasta que el cuerpo del rey su marido fuesse sepultado, y que entonecs ella me responderia. Y viendo yo esto, no la he apretado fasta que el dicho cuerpo sea sepultado, porque creo que antes no aprovecharia.... » (Pag. 157.)

de Philippe le Beau fût déposé en un lieu du monastère de Santa Clara où elle pouvait l'apercevoir des fenêtres de son appartement (1).

V.

Toutes les autres pièces du recueil de M. Bergenroth, au nombre de quatre-vingts, correspondent aux seize premières années du règne de Charles-Quint en Espagne (1516-1551).

Cette série s'ouvre par une lettre d'un Aragonais, mosen Ferrer, écrite au cardinal Ximenes de Cisneros. Mosen Ferrer avait été commis par le roi Ferdinand au gouvernement du palais de Tordesillas; dans l'exercice de cette charge il s'était livré, paraît-il, à des excès de pouvoir, et Ximenes venait d'envoyer sur les lieux l'évêque de Mailorque pour y mettre ordre. On reprochait surtout à Ferrer d'être cause que l'état mental de la reine ne s'était pas amélioré et de l'avoir retenue prisonnière (2). Il se disculpe de ces imputations : « Comment — dit-il au cardinal — com-
 » ment Votre Seigneurie Révérendissime, qui connaît si
 » bien la condition et l'infirmité de la reine, notre dame,
 » peut-elle croire ou penser que, par ma faute, on ait né-
 » gligé de faire ce qu'exigeaient la santé de Son Altesse et
 » son service?..... Son Altesse ayant succédé au royaume
 » d'Aragon, où je suis né, qui peut se promettre du réta-

(1) Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 549.

(2) « Y inventaron que yo era causa que la reyna nuestra señora no se curaba, y que avia estado presa en la vida del rey su padre. . » Pag. 142.)

» blissement de sa santé plus d'avantages que moi , après
 » la manière dont je l'ai servie et les continuels rapports
 » que j'ai eus avec elle? Mais est-ce ma faute , si Dieu la
 » fit de telle nature qu'on ne sache obtenir d'elle plus que
 » ce que Sa Divine Majesté permet et veut? Et jamais le
 » roi son père ne put faire davantage, jusqu'au point que ,
 » pour lui conserver la vie, il dut ne pas insister sur ce
 » qu'il avait ordonné, car elle voulait se laisser mourir de
 » faim plutôt que d'y obéir (1). »

Après cette lettre il y en a de Charles-Quint, du marquis de Denia, don Bernardo de Sandoval y Rojas, à qui, le 15 mars 1518, ce monarque confia la direction de la maison de doña Juana (2); du confesseur de la reine, fray Juan

(1) « ... Vuestra Señoria Reverendissima, que tanto conosee y es sabidor de las condiciones y enfermedad de la reyna nuestra señora, como ha de creher ni pensar que por mi culpa se dexase de hazer lo que cumpliese á la salud de Su Alteza y á su servicio? Y aviendo suscedido Su Alteza en los rreynos de Aragon donde yo soy natural, segun lo que yo he servido á Su Alteza y la mucha continuacion y conversacion que con Su Alteza he tenido, quien espera mas merced con su salud que yo? Mas si Dios la hizo de tal condicion que no se le pueda hazer mas de lo que Su Divina Majestad permite y quiere! Y nunca el rey su padre pudo hazer mas, fasta que porque no muriesse, dexándose de comer por no complir su voluntad, le huvo de mandar dar cuerda por conservarle la vida .. » (Pag. 142.)

On ne comprend pas que M. Bergenroth ait traduit les mots *le huvo de mandar dar cuerda* par « ordonna qu'on la mit à la torture » (*He had to order that she was to be put to the rack*). Faire mettre sa fille à la torture pour lui conserver la vie !!! Pourquoi M. Bergenroth ne s'en est-il pas rapporté au dictionnaire de l'Académie espagnole, où l'on lit : « Dar cuerda ó á la cuerda, frase metafórica. Ir dando largas á alguno » negocio. *Negotium sensim differre.* » Le dictionnaire de Domingo Gian-Trapani et Rosily (Paris, 1826, in-8º) dit aussi : « *Dar cuerda.* » tirer une affaire en longueur. »

(2) Sandoval, *Historia de Carlos V*, t. I, p. 94

de Avila; de l'infante doña Catalina, qui habitait avec sa mère; du cardinal de Tortose, Adrien d'Utrecht; du connétable, de l'amirante et du grand cominadeur de Castille, de don Lope Hurtado de Mendoza, du comte de Haro, de fray Garcia de Loaysa, etc. N'oublions pas de mentionner — car ils sont sans contredit au nombre des pièces les plus curieuses du recueil — des procès-verbaux, rédigés par-devant notaires, de ce qui se passa entre les *comuneros* et la reine, après qu'ils se furent emparés de Tordesillas.

De tous ces documents, les lettres du marquis de Denia et de fray Juan de Avila sont les seuls qui fournissent quelques indications sur la façon d'agir de doña Juana en matière de religion.

Le 22 juin 1518, Denia écrit à Charles-Quint : « Nous » nous occupons de l'affaire de la messe. La reine voudrait » qu'on la dit dans la galerie où Votre Altesse la trouva; » moi je voudrais qu'elle se dit dans une pièce commu- » niquant avec sa chambre : mais, d'une manière ou de » l'autre, elle se dira bientôt (1). » Il lui mande le 15 septembre suivant : « Depuis que Votre Altesse m'a commandé » de faire en sorte que Son Altesse entende la messe, on » n'a cessé d'avoir un soin spécial de cela; et ainsi il a plu » à Dieu qu'hier Son Altesse ait voulu que la messe lui fût » dite. On avait dressé un autel au bout de la galerie où » Votre Altesse vit la reine, et l'on y avait placé un dais » de velours et de damas noir fait à cette occasion. En en-

(1) « ... En lo de la misa andamos entendiendo. S. A. querria que se dixiese en el corredor adonde V. A. la halló, y yo querria que se dixiese en una quadra que está cabe su camara; pero en la una parte ó en la otra dezirsea presto... » (Pag. 164.)

» trant, Son Altesse fit sa prière à l'autel, et on lui jeta
 » l'eau bénite; au commencement de la confession, elle se
 » mit à genoux et elle y resta jusqu'à ce qu'elle fût finie;
 » alors elle s'assit. Elle prit des Heures que tenait la dame
 » infante et y récita les heures de la Croix. Pendant toute
 » l'élévation, elle fut agenouillée, récitant le Pater Noster
 » et des Ave Maria assez haut pour qu'on l'entendit. Quand
 » on lui apporta l'Évangile et la paix, elle ne les voulut pas,
 » mais elle commanda qu'on les donnât à baiser à la dame
 » infante (1). La messe achevée, elle rentra dans sa cham-
 » bre. Aujourd'hui elle a entendu la messe de la même ma-
 » nière. Avec l'aide de Dieu, nous ferons en sorte que cela
 » se continue. Il n'assiste à la messe que celui qui la dit, le
 » père gardien (fray Juan de Avila) et un enfant de chœur.
 » Votre Altesse doit rendre des actions de grâces à Dieu :
 » car, bien que Son Altesse soit dans une disposition diffé-
 » rente de celle où Votre Altesse désirerait la voir suivant
 » l'amour et le respect que Votre Altesse lui porte, il plaira
 » à Dieu de la guider de manière qu'elle le connaisse et
 » qu'elle se sauve (2)... »

(1) Dans cet ordre M. Bergenroth voit une répugnance décidée de la reine à observer une pratique qui s'observait, à l'église, envers les princes; je ne saurais y voir qu'une marque de bienveillance et de distinction donnée à l'infante.

(2) « ... Despues que V. A. me mandó que procurase que S. A. oyese misa, siempre se la tenido especial cuydado desto, é asy a plasydo a Nuestro Señor que ayer Su Alteza quysó que se dixese la mysa; é adreçóse al cabo del corredor adonde Vuestra Alteza vió á S. A. con paños, é pusose un dozer de terciopelo negro é damasco negro que para esto se hizo. En saliendo, S. A. hizo oraçion al altar é echaronle agua bendita. é en començando la confesyon hincóse de rodillas hasta que se acabó, é asentóse. Tomó unas Oras á la señora ynfante é resó en ellas las oras de la Cruz; é en tanto que alçaron el sacramento e consumyeron, syempre

Fray Juan de Avila, sans entrer dans des détails, fait aussi savoir au roi que sa mère a entendu la messe le dimanche 12 septembre, et il ajoute qu'elle a la volonté de continuer à l'entendre (1). Six semaines après, il lui confirme ces bonnes dispositions de doña Juana : « La reine » — lui dit-il — continue d'assister à la messe avec la » dame infante tous les jours qu'elle ne reste pas au lit, » ou que quelque évidente nécessité n'y met pas obstacle (2). » Il lui fait parvenir encore des informations semblables le 8 juin 1519 (3). Cette année-là, pendant la semaine sainte, doña Juana avait même voulu aller au monastère de Santa Clara, où reposait le corps de son époux (4).

estubo de rodillas, resando Pater Noster é Ave Marias que se oyan. Quando truxeron el Evangelio é la paz, no lo quiso S. A. é mando ge lo diesen á la señora ynfante. Despues de acabada la myssa, entróse S. A. en su cámara. É oy a oydo myssa de la mesma manera. Procurarseha, con el ayuda de Nuestro Señor, que esto se continue. No entran á la missa syno el que la dysse y el guardian é un moço de capilla. Vuestra Alteza deve dar gracias á Nuestro Señor, porque aunque S. A. está en otra dispusycion de la que V. A. querria segun ell amor y acatamiento que le tiene, plaserá á Dios que la porna en camino para que le conozca é se salve.... » (Pag. 177.)

(1) « Oy domingo, en xii dias de setiembre, sy ha plasido á la divina bondad de Dios ha oydo missa la reyna nuestra señora, y Su Alteza tiene voluntad de lo continuar... » (Pag. 173.)

(2) « La reyna continua oyr é ver la missa junctamente con la señora ynfante en todos los dias que en la cama no está, ó sy otra alguna evidente necesidad no se offresce que ge lo excuse..... » (Lettre du 30 octobre 1518, p. 180.)

(3) « Su Alteza..... contynua el oyr de la missa, y tiene buen desseo de servir á Dios nuestro señor... » (Pag. 189.)

(4) Lettre du marquis de Denia à Charles-Quint, du 20 avril 1519, p. 184.

Pendant combien de temps encore Jeanne se livra-t-elle aux pratiques régulières de dévotion qui rendaient si heureux le bon père fray Juan de Avila? Le recueil de M. Bergenroth ne nous l'apprend pas; mais voici ce qu'on lit dans une lettre du marquis de Denia à l'empereur en date du 25 janvier 1522 : « La nuit de Noël, comme on chantait » les matines dans la chapelle du palais, la reine alla chercher l'infante, qui les écoutait, et commença à crier » qu'on ôtât l'autel et tout ce qu'on y avait mis. Nous » fîmes rentrer Son Altesse dans sa chambre, sans manquer au respect qui lui est dû, mais avec assez de » peine (1). » Il est à remarquer que cette même lettre signale la maladie mentale de doña Juana comme faisant de jour en jour des progrès (2), et Denia cite le fait suivant, qui semble en effet en être une preuve : souvent la reine, de la galerie de son palais qui donnait sur le Duero, appelait les passants, et leur ordonnait de faire venir les capitaines et les gens de guerre qui étaient à Tordesillas, afin qu'ils tuassent tout le monde (3).

De 1522 à 1551, plus rien sur ce sujet, si ce n'est la particularité que je vais dire : le 25 février 1550, Denia écrit à l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, lequel

(1) « La noche de Navidad, estando diziendo los matines en la capilla, [la reyna] salió a buscar á la señora infante que los estava oyendo, y començo á dar bozes que se quitase el altar y todo lo que estava puesto. Tornamos á Su Alteza con el acatamiento que era razon y con harto trabajo..... » (Pag. 406.)

(2) « La reyna nuestra señora esta de su indisposicion como suele, y aun pareceme que cada dia sele acrecienta.... » (Pag. 405.)

(3) « Asimismo muchas vezes se pone á su corredor que sale al rio, y llama á algunos para que le llamen la gente y capitanes que aqui estan, para que maten á las unos y á los otros..... » (Pag. 406.)

était alors en Italie, qu'il a de nouveau entretenu la reine du point de la confession; qu'elle lui a répondu qu'elle voulait se confesser, mais qu'elle ne connaissait aucun religieux de l'ordre de Saint-Dominique; qu'il lui a dit alors que le précédent provincial et celui qui l'a remplacé sont tous les deux également honorables et qu'elle serait satisfaite de l'un comme de l'autre; que sur cela elle l'a chargé de les mander à Tordesillas (1).

Des faits que je viens de rapporter est-on en droit de conclure que Jeanne fût hérétique? Je ne le pense pas : car la scène extravagante du 24 décembre 1521 ne saurait effacer les actes de dévotion accomplis par la reine pendant une longue suite de jours et de semaines. J'ajouterai ceci : lorsque Jeanne quitta Burgos, deux mois après la mort de Philippe le Beau, pour conduire les restes de son mari à Grenade, elle se fit accompagner de quatre évêques et d'un grand nombre de religieux de différents ordres; elle avait, avant son départ, assisté à une messe au monastère des Chartreux de Miraflores, où le corps de Philippe était déposé (2). Dans tous les lieux où elle s'arrêtait, elle faisait célébrer un service pour l'âme de son mari (3). Est-ce qu'une hérétique aurait ainsi invoqué les prières de l'Église ?

(1) « A la reyna nuestra señora e tornado oy á dezir lo de la confysyon. Su Alteza me dyxo que lo querrya azer, pero que no conocya en la órden de Santo Domyngo ninguna persona. Yo le dixi á S. A. quel provyncyal pasado y el que agora es son personas ourradas, y que de qualquiera dellos se contentarya. Su Alteza mandóme que le envyase á llamar..... » (Pag. 428.)

(2) Relation (inédite) du second voyage de Philippe le Beau en Espagne, à la Bibliothèque impériale, à Paris.

(3) Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 515.

Que Jeanne, dont la fin chrétienne édifia tous ceux qui en furent les témoins (1), ait, pendant les seize années du règne de Charles-Quint qu'embrasse le recueil de M. Bergenroth, et même dans celles qui suivirent, montré maintes et maintes fois de l'indifférence pour les pratiques religieuses, la chose paraît constante. Mais pourquoi attribuer cette indifférence à des sentiments opposés aux doctrines de l'Église catholique? N'est-il pas plus naturel d'y voir l'effet des aberrations auxquelles était sujet l'esprit de l'infortunée princesse?

On conteste, il est vrai, la folie de Jeanne; on soutient que, à l'époque à laquelle correspondent les pièces publiées par M. Bergenroth, elle avait la plénitude de ses facultés intellectuelles. Cette opinion, qui est en désaccord avec l'appréciation universelle de l'histoire, sera, j'ose le prédire, difficilement acceptée. Sans doute, en certains moments, sur certains sujets, Jeanne parlait d'une manière raisonnable : le langage qu'elle tint, à différentes reprises, à la junte et aux délégués des *comuneros*, celui qu'elle fit entendre aux chefs de l'armée royale, à leur rentrée dans Tordesillas, n'ont rien qui dénote un cerveau détraqué. Le marquis de Denia convient lui-même, dans ses lettres, qu'elle disait des choses qui étaient faites pour abuser tout le monde sur son état (2). Mais l'histoire de la folie n'abonde-t-elle pas en faits de ce genre? Peut-on admettre qu'elle fût en possession de tout son bon sens, la princesse qui fit ouvrir le cercueil où étaient renfermés les restes de son mari

(1) Ses dernières paroles furent : *Jésus-Christ crucifié soit avec moi!* (Sandoval, *Historia de Carlos V*, t. II, p. 567.)

(2) « La verdad es que dize palabras que no ay á quien no engañe.... » (Lettre du mois d'octobre 1519, p. 196.)

et enlever les linges dont ils étaient enveloppés, pour baiser les pieds de celui qui n'était plus qu'un cadavre ; qui, pendant tout le temps qu'elle traîna à sa suite le corps de Philippe le Beau, renouvela chaque jour cet acte bizarre (1); qui ne voulait permettre qu'aucune femme entrât dans les églises où ce corps était déposé (2); qui, alors que la Castille se voyait menacée d'une crise par la mort inattendue de son roi, résistant aux supplications les plus pressantes, refusa obstinément de donner même une signature pour l'expédition des affaires de l'État (3); qui, à Tordesillas, chaque fois qu'on la contrariait en quelque chose, restait plusieurs jours sans manger ou ne voulait manger que du pain et du fromage (4); qui cassait des terrines sur la tête de ses femmes (5); qui négligeait toute espèce de soins de propreté (6); qui portait des vêtements sordides (7); qui tantôt ne couchait pas dans son lit, tantôt s'y couchait toute habillée (8), etc., etc.?

Durant la formidable révolte qui mit en péril le trône de Charles-Quint, ceux qui la dirigeaient s'appliquèrent surtout à persuader le peuple que doña Juana jouissait d'un

(1) Relation (inédicté) du deuxième voyage de Philippe le Beau en Espagne.

(2) Lafuente, *Historia general de España*, t. X, p. 515.

(3) *Ibid.*, pp. 508 et 510.

(4) Rec. de M. Bergenroth, pp. 145, 269, 558, 426.

(5) *Ibid.*, p. 153.

(6) *Ibid.*, p. 405. — « La reyna no queria sino andar suzia y rota, y dormir en el suelo sin mudar camisa. » (Sandoval, *Historia de Carlos V*, t. I, p. 18.)

(7) Voir le passage cité de Sandoval à la note précédente, et, dans le Recueil de M. Bergenroth, pp. 261 et 425, les lettres d'Adrien du 8 octobre 1520 et du marquis de Denia du 25 mai 1525.

(8) Rec. cité, pp. 161, 164, 425.

entier jugement; qu'elle était aussi apte à gouverner que l'avait été la reine Isabelle (1). Ils avaient le plus grand intérêt à accréditer cette croyance; mais il ne semble pas qu'ils fussent convaincus eux-mêmes de la vérité de ce qu'ils publiaient : car ils ordonnèrent des processions solennelles et des prières et ils appelèrent à Tordesillas les médecins les plus fameux de l'Espagne pour le rétablissement de la santé de la reine (2). Non contents de cela, ils y firent venir des prêtres pour l'exorciser : ils avaient répandu le bruit que la pauvre princesse était tourmentée par de mauvais esprits (3).

VI.

Je n'ai encore rempli que la moitié de ma tâche. Il me reste à examiner les accusations dirigées contre Charles-Quint.

Quatre lettres de Charles-Quint sont contenues dans le recueil de M. Bergenroth. Interrogeons-les d'abord : car c'est là qu'il faut, avant tout, chercher la manifestation de la pensée et des sentiments de ce prince.

La première lettre, datée du 30 avril 1516, à Bruxelles, est adressée au cardinal Ximenes, qui, après la mort de Ferdinand, fut investi du gouvernement des royaumes

(1) Lettres du cardinal de Tortose à Charles-Quint, des 14 et 25 septembre 1520, dans le recueil de M. Bergenroth, pp. 225 et 258.

(2) Lettre de la sainte junte à la ville de Valladolid, du 26 septembre 1520, *ibid.*, p. 255.

(3) Lettres de fray Francisco de Leon au cardinal de Tortose, du 11 novembre 1520, et du cardinal à Charles-Quint, du 15 du même mois, *ibid.*, pp. 288 et 505.

d'Espagne. Ximenes venait d'envoyer aux Pays-Bas le comte Fernando de Andrada, pour entretenir le roi catholique de plusieurs affaires d'importance. Charles lui répond que de graves et nombreuses occupations lui ont permis seulement de décider sur trois choses qui lui paraissent les plus urgentes, et il poursuit ainsi :

« La première concerne la garde de la reine, ma dame, laquelle, pour la diversité des opinions, est très-nécessaire. Il a paru au comte (de Andrada) qu'il serait bien d'envoyer à cet effet quelqu'un de ce pays-ci. Plusieurs raisons m'ont fait trouver bon cet avis : mais, comme je n'ai encore désigné personne pour cette charge, je vous prie beaucoup et je vous ordonne, en attendant que j'aie nommé et envoyé quelqu'un, de pourvoir à ce que la reine, étant très-bien traitée, soit l'objet d'une si exacte garde que, si quelques-uns voulaient aller à l'encontre de ma bonne intention, ils ne le pussent pas; et en cela je vous recommande une grande sollicitude. Comme il n'appartient à personne plus qu'à moi de prendre soin de l'honneur, du contentement et de la consolation de la reine, ma dame, ceux qui s'en ingéreraient ne le feraient pas dans des vues louables (1). »

(1) « La primera toca á la guarda de la reyna mi señora, la qual por la diversidad de las opiniones es muy necesaria. Y a parescido al conde que sería bien que de acá se enbiase una persona natural de estas tierras. Por muchas razones me ha parescido bien su parecer : pero porque yo aun no e señalado persona para ello, mucho os ruego y encargo que, entretanto que yo nonbro y enbio alguna persona, que vos tengais manera como, seyendo muy bien tratada, aya tan buena guarda y recabdo que, sy algunos quisieran alterar my buena intíncion, no puedan ; y en esto aya gran cuydado. Y porque á ninguno pertenece mas mirar por la honrra, contentamiento y consolacion de la reyna mi señora que á mi, los que en esto quisieren meter la mano no ternán buena intincion..... » (Pag. 147.)

La seconde lettre de Charles-Quint est écrite d'Aranda de Duero en Castille, le 19 avril 1518, au marquis de Denia. En voici le contenu :

« Marquis, mon cousin, j'ai vu votre lettre du 6 et celle du 13 du présent (1). Tout ce que vous avez fait et vous faites m'a paru bien ; je vous en remercie et le tiens à service. Je suis très-joyeux de l'amélioration qu'il y a chaque jour en la disposition et santé de la reine catholique, ma dame ; plaise à Dieu qu'elle continue, comme il en est besoin et comme je le désire ! Là où vous êtes, vous et la marquise, on n'attend pas moins. Ainsi je vous prie et vous charge d'avoir toujours un soin très-spécial de la santé et du bon traitement de la personne royale de Son Altesse, comme je sais que vous le ferez. Vous fîtes bien de ne pas la laisser sortir du palais, pour les causes que vous écrivez. A l'égard du langage que Son Altesse vous tient, soyez sur vos gardes pour lui répondre ce qui convient ; et, comme les choses de Son Altesse sont de la qualité que vous savez, quand elle vous parle de semblables matières, ne permettez qu'aucune des femmes qui sont à son service ni d'autres personnes soient présentes. De même, ne parlez ni n'écrivez rien concernant Son Altesse qu'à moi seul, et toujours par des messagers sûrs, vu que c'est ce qui convient. Je vous fais cette recommandation (bien qu'à une personne aussi sage et aussi zélée pour notre service que vous l'êtes il soit superflu de la faire), à cause que le cas est si délicat et me touche tant (2). »

(1) Ces deux lettres manquent dans le recueil.

(2) « Marqués, primo, vi vuestra letra de vi y de xv del presente ; y agradezcos y tengo en servicio todo lo que allá aveys hecho é hazeys, que me ha parescido bien. Y estoy muy alegre de la mejoría que cada día

La troisième lettre, écrite de Louvain, le 7 octobre 1520, au cardinal de Tortose, renferme, relativement à doña Juana, quelques mots seulement; Charles y marque à son ancien précepteur qu'il a appris avec beaucoup de peine ce qui s'est passé dans ses royaumes d'Espagne, mais qu'il en a éprouvé une bien plus grande encore, et telle qu'il ne saurait l'exprimer, du manque de respect et de l'insolence que les *comuneros* ont montrés envers la reine, en ôtant d'auprès d'elle le marquis et la marquise de Denia (1).

C'est au marquis que s'adresse la quatrième lettre, qui ne porte point de date, mais qui paraît être du mois de mars 1521. Les chefs des troupes royales, après avoir chassé les *comuneros* de Tordesillas, avaient supplié doña Juana de signer certains mandements dont je

ay en la dispusicion y salud de la católica reyna my señora. Plega a Nuestro Señor ge la continue, como es menester é yo deseo. Donde vos é la marquesa estays no se espera menos; y asy vos ruego y encargo sienpre tengays muy especial cuydado de la salud é buen tratamiento de la persona real de Su Alteza, como sé que lo facereis. Fué bien no darle lugar á salir fuera, por los causas que escrevis. Y en lo de las pláticas que Su Alteza os dize, estad sobre aviso de le responder lo que conviene. É por ser de la calidad que sabeys que son las cosas de Su Alteza, quando en semejante cosa hos hable, no consyntais que ninguna desas mugeres ni otra persona esté delante, ni que vos hableys ni escrivays cosa ninguna que toque á Su Alteza, á otra persona syno á mi, é siempre con mensajeros ciertos, porque así conviene. É aunque esto es escusado a persona tan sabia y que tanto desea nuestro servicio como vos, por ser el caso tan delicado y que tanto me toca, lo fago.... » (Pag. 156.)

(1) « Abunque de ver lo que en esos reynos ha pasado he estado con mucha pena y cuydado, agora la he tenido muy mayor por el atreimiento grande y desacato que se ha hecho á la reyna mi señora en quitar de su servicio al marqués y marquesa de Denia, que no os podria dezir quanto esto he sentido. » (Pag. 258.)

parlerai plus loin; elle ne s'était pas prêtée à leur désir : Charles-Quint, répondant au marquis, lui dit qu'il a bien fait et fera bien d'empêcher qu'on n'importune la reine pour cela (1).

S'il y a, dans ces lettres, je veux dire dans les deux premières, des passages obscurs, énigmatiques, dont l'interprétation ne pourrait être que conjecturale en l'absence des documents auxquels elles se réfèrent, il ne semble pas qu'on soit fondé à taxer de cruauté, ou même de mauvais sentiments envers sa mère, le prince qui les a signées.

Est-on plus fondé à prétendre que le marquis de Denia ait proposé à Charles-Quint d'employer la torture contre la reine, et que le silence de l'empereur sur ce point doive être envisagé comme un consentement tacite de sa part? Nous allons le voir.

Plusieurs fois, en 1518 et 1519, il avait été question d'établir dans un autre lieu la résidence de doña Juana, l'état sanitaire de Tordesillas n'étant pas satisfaisant. Le 25 janvier 1522, Denia engage l'empereur à ordonner expressément que la reine aille habiter Arevalo. Les raisons sur lesquelles il s'appuie pour cela sont que les habitants de Tordesillas n'ont pas montré et ne montrent pas envers leur souverain la loyauté qu'il devait attendre d'eux; que ceux d'Arevalo, au contraire, ont fait preuve de beaucoup de zèle pour son service; qu'en outre cet endroit est assez fort, et que la reine y serait plus en sûreté, si les événements qui ont eu lieu en 1520 venaient à se reproduire. Cela dit, il continue ainsi : « Que Votre Majesté tienne

(2) « Lo del firmar la reyna mi señora no es bien que se suplique, pues no aprovecha cosa ninguna : vos hezístes bien en estorvarlo; y asy lo hazed.... » (Pag. 572.)

» pour certain que ce changement ne s'effectuera pas du
 » gré de Son Altesse : car, comment y serait-elle disposée,
 » celle qui n'a la volonté de rien faire de ce qui convient
 » à la conservation de sa vie et au salut de son âme , mais
 » qui fait tout ce qui y est contraire? Et en vérité, si en
 » bien des choses Votre Majesté forçait Son Altesse, elle
 » servirait Dieu et Son Altesse elle-même et ferait une
 » très-bonne œuvre : car, pour les personnes qui sont en
 » la disposition où Son Altesse se trouve, cela est néces-
 » saire. Déjà la reine, aïeule de Votre Majesté, en usa de
 » la sorte envers la reine, notre dame, sa fille (1). »

Dans la suite de sa lettre, Denia s'explique plus claire-
 ment : « A mon avis, dit-il, on essayerait des meilleurs
 » moyens possibles pour que Son Altesse quittât volon-
 » tairement Tordesillas. Au cas qu'ils restassent infruc-
 » tueux, il faudrait que le président du conseil vînt, muni
 » d'un ordre de Votre Majesté à toutes les personnes qui
 » sont ici; qu'il prit Son Altesse, la mît en une litière à
 » l'entrée de la nuit, et la conduisit à Arévalo sans s'ar-
 » rêter en chemin. Je dis que le président vienne, parce
 » que je sais qu'il fera cela et tout ce que lui ordonnera
 » Votre Majesté, au pied de la lettre; et avec lui de-
 » vraient venir deux ou trois conseillers, afin que la
 » chose parût être faite de l'avis du conseil et de tout le

(1) « Tenga Vuestra Magestad por determinado que no se puede hazer con voluntad de Su Alteza, porque quien no tiene voluntad para hazer ninguna cosa de las que convienen á su vida ni á su alma, syno al revés, no sé como la ha de tener para esto. Y en verdad, que hazerle Vuestra Magestad premia en muchas cosas serviria a Dios, y á Su Alteza haria servicio y muy buena obra, porque las personas que están en su dispusicion asy lo quieren. Ya la reyna su ahuela asy le servió y trató la reyna nuestra señora su hija... » (Pag. 494.)

» royaume. J'aurai soin de tenir tout prêt pour le voyage;
 » mais, comme je dois demeurer au service de Son Al-
 » tesse, il ne conviendrait pas que je parusse en cela : si
 » j'avais l'air de m'en mêler, je tomberais en la mauvaise
 » grâce de Son Altesse (1). »

Il ne s'agissait pas le moins du monde, quoi qu'en dise M. Bergenroth, de mettre la reine à la torture (2), au cas qu'elle se refusât à partir pour Arevalo, mais il s'agissait de la prendre à bras le corps, pour la faire entrer dans la litière qui l'aurait conduite en cet endroit.

Que répondit Charles-Quint à la lettre du 25 janvier 1522? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que doña Juana ne changea point de résidence.

(1) « ... La manera que me parece que se devria tener para la mudança de Su Alteza d'aquí, es probar por todos los buenos medios que pudiere ser para que Su Alteza lo liaga de su voluntad, y quando no bastare, que veniese el presydenste del consejo con mandamiento de Vuestra Magestad para toda la gente que aqui está, y que tome a Su Alteza y la ponga en una leytera a prima noche, y que ande sin parar hasta Arevalo. Y digo que venga el presidente, porque sé que hará esto y todo lo que Vuestra Magestad le mandare al pie de la letra. Y con él devrian venir dos ó tres del consejo, porque pareciese que se hazia con parecer del consejo y de todo el reyno. Y esto yo lo terné aparejado todo; pero haviendo yo de estar en servicio de Su Alteza, no convernía que yo pareciese en esto, porque quedaria en mucho desgrado de Su Alteza.... » (Pag. 403.)

(2) Les mots *hazer premia*, que M. Bergenroth traduit encore ici par « mettre à la torture, » signifient : « forcer, contraindre. » J'ai consulté là-dessus tous les dictionnaires espagnols qui sont à la Bibliothèque royale : le plus ancien, le *Thrésor des trois langues espagnole, françoise et italienne*, imprimé à Genève en 1657, porte : « *Premia*, force, contrainte, rigueur, *forza*, *rigore*, *violentia*, *constretta* »

On trouve aussi, dans le dictionnaire de l'Académie espagnole : « *Premia*, apremio, fuerza, coaccion. »

L'explication que le marquis de Denia donne de sa pensée confirme d'ailleurs cette signification.

Le 25 mai 1525, Denia revient sur l'avis qu'il avait exprimé trois années auparavant. Après avoir raconté à son maître que, la reine s'étant mise à pousser des cris dans une des galeries du palais, il a ordonné à ses femmes de la supplier de rentrer dans sa chambre et, au besoin, de l'y mettre; qu'alors elle y est rentrée d'elle-même; que depuis elle ne fait plus que ce qu'on désire d'elle, il ajoute : « J'ai toujours cru que, Son Altesse étant, pour nos péchés, » dans l'indisposition où elle est, rien ne pouvait être aussi » utile que d'user à son égard de quelque moyen de con- » trainte, quoique ce soit une chose très-grave pour un » vassal que de penser à agir ainsi envers son seigneur (1). »

La réponse à cette seconde insinuation de Denia manque comme à la première.

Mais nous avons un témoignage authentique des sentiments de Charles-Quint pour sa mère dans une lettre postérieure du marquis, la dernière que j'aie à citer. Voici comment il s'y exprime : « Sacrée Impériale et Catho- » lique Majesté, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté et la » dépêche qu'elle m'a envoyée pour que la reine, notre » dame, aille à Toro : lettre où Votre Majesté ordonne » que cela se fasse avec tout respect envers Son Altesse. » J'écris là-dessus au secrétaire Covos. Si Votre Majesté » parle ainsi comme un fils, je le trouve très-bien, mais » il est à croire que, comme vassal, je ne ferai que ce » qui conviendra au service de Son Altesse et au vôtre. » Que Votre Majesté veuille me faire répondre et me faire

(1) « Yo syempre crey que, estando Su Alteza en la yndisposy-
cion que está por nuestros peccados, no podya aprovechar ninguna cosa
tanto como alguna premia, aunque es muy grave cosa pensar el vasallo
en hazella á su señor » (Pag. 425.)

» savoir sa volonté en cela : car si le départ d'ici doit
 » s'effectuer sans déplaisir pour Son Altesse, je sais qu'il
 » tardera autant que les autres choses que Son Altesse
 » fait et qui sont moins difficiles (1). »

Cette lettre est du 11 octobre 1527.

VII.

En résumé, le recueil de pièces dont la mise en lumière est due à M. Bergenroth ne prouve pas que Jeanne de Castille ait été hérétique. Il prouve moins encore qu'elle ait été confinée dans le palais de Tordesillas en punition de sa prétendue hérésie; on y cherche même vainement quelque chose qui autorise cette supposition.

Il ne prouve pas davantage que Charles-Quint ait été un fils dénaturé : au contraire, on y voit ce monarque recommander toujours qu'on use des meilleurs traitements envers sa mère, qu'on ait pour elle tout le respect qui lui est dû.

Qu'on veuille le remarquer d'ailleurs : ce recueil de pièces, si curieux à plusieurs égards, ne se compose que

(1) « Sacra Cesarea Católica Magestad, recibí la carta de Vuestra Magestad y el despacho que me mandó enbiar para la yda de la reyna nuestra señora á Toro, en la qual Vuestra Magestad manda que se haga con todo acatamiento de Su Alteza. Yo escribo al secretario Covos sobresto. È sy Vuestra Magestad lo dize como hijo, pareceme muy bien; pero de creer es que, como vasallo, yo no haré otra cosa syno lo que convenga al servicio de Su Alteza y vuestro. Vuestra Magestad me mande responder lo que en esto manda, porque sy ha de ser la salyda sin enojo de Su Alteza, yo sé que será tan tarde como las otras cosas que Su Alteza haze, aunque son de menos trabajo... » (Pag. 425.)

de fragments de correspondances : on y trouve seulement, comme je l'ai dit plus haut, quatre lettres de Charles-Quint; du marquis de Denia il y en a dix en tout pour les années 1521 à 1551. De correspondances aussi incomplètes il est souvent difficile de saisir le véritable sens, plus difficile encore d'apprécier toute la signification. Une longue expérience m'a appris que les documents, les lettres surtout, qui sont isolés dans les archives, peuvent entraîner les historiens à commettre plus d'une erreur.

Cette remarque, j'ai à peine besoin de le dire, n'est pas une critique à l'adresse de M. Bergenroth : ce n'est pas la faute de ce savant, si des lacunes existent dans les séries de pièces que renferme le dépôt de Simancas.

Au moment de terminer, et en relisant l'article de journal qui a été l'origine de ce débat, je m'aperçois qu'on a fait encore à Charles-Quint deux reproches dont je ne me suis pas occupé.

On a dit qu'il n'alla visiter sa mère qu'une fois.

On s'est indigné qu'il ait « pu rester insensible comme » un roc à la lecture des lettres de celle qui lui avait donné » le jour, lettres qui auraient arraché des larmes aux cœurs » les plus durs. »

Ces reproches ne sont pas plus fondés que les autres.

Ce ne fut pas une fois que Charles-Quint alla voir sa mère, ce fut toutes les fois que les affaires publiques l'appelèrent dans la Vieille-Castille ou lui permirent de s'y rendre.

Il fit une première visite à doña Juana au mois de novembre 1517, aussitôt après son débarquement en Espagne.

L'année suivante, il lui en fit deux, en janvier et en mars. Le motif d'une de ces visites mérite d'être rapporté.

Charles avait désiré avoir auprès de lui, à Valladolid, pendant quelques jours, sa jeune sœur l'infante doña Catalina. Il la fit chercher sans en prévenir la reine, de crainte de quelque obstacle de sa part. L'absence de la princesse ne put cependant rester ignorée de doña Juana, qui en éprouva tant de contrariété qu'elle fut trois jours sans vouloir prendre de nourriture. Charles alors lui renvoya l'infante, et il se rendit à Tordesillas, pour se disculper envers sa mère (1).

Il fit une nouvelle visite à la reine au mois de mars 1520, alors qu'il revenait de l'Aragon pour aller s'embarquer en Galice.

Deux années après, les graves événements qui s'étaient passés en Espagne le ramènent dans ce royaume. Le 16 juillet il descend à Santander. Le 26 août il arrive à Valladolid. Il est à Tordesillas dès le 5 septembre.

Il y retourne trois fois en 1525, dans les mois de mai et de juin, et deux fois en 1524; la dernière fois, il y passe un mois tout entier, du 5 octobre au 4 novembre.

Ces faits ne peuvent pas être contestés; ils sont consignés dans les comptes mêmes de la maison de Charles-Quint (2).

D'autres documents non moins dignes de foi nous apprennent que, au mois de novembre 1539, avant de partir pour les Pays-Bas, où l'appelait la révolte des Gantois, Charles alla prendre congé de sa mère (3), et qu'il retourna

(1) Sandoval, *Historia de Carlos V*, t. I, p. 95.

(2) Voir, aux Archives du département du Nord, à Lille, les comptes 12^e et 14^e de Pierre Boisot et le compte 2^e de Henri Stercke, successivement maîtres de la chambre aux deniers de l'empereur.

(3) *Description des voyages, faits et victoires de l'empereur Charles, V^e de ce nom, escript de la propre main de monsieur de Herbays*, manuscrit de la Bibliothèque nationale, à Madrid.

auprès d'elle au mois de janvier 1542 (1). On sait qu'il quitta l'Espagne l'année suivante, pour ne plus revoir ce pays qu'après son abdication : sa mère alors avait cessé de vivre.

Quant aux lettres de Jeanne à son fils « qui auraient » arraché des larmes aux cœurs les plus durs, » je n'ai qu'un mot à dire : durant les années 1516 à 1551, Jeanne n'écrivit pas une seule lettre, ni à Charles-Quint, ni à qui que ce fût; et non-seulement elle n'écrivait pas de lettres, mais elle ne voulait signer aucun papier, quel qu'en pût être l'objet.

Lorsque éclata l'insurrection des *comuneros*, le président et plusieurs des membres du conseil qui siégeait à Valladolid auprès du cardinal de Tortose, se rendirent à Tordesillas, pour supplier la reine d'apposer sa signature à certaines patentes destinées à être envoyées dans tout le royaume. Le président lui exposa que la pacification de la Castille était entre ses mains; qu'il lui suffisait pour cela de signer les pièces qui lui étaient présentées; qu'en les signant elle ferait un plus grand miracle que ne fit saint François. Ces raisons furent infructueuses. Les ministres revinrent à Valladolid avec les patentes non signées (2).

Après l'entrée des *comuneros* dans Tordesillas, eux aussi tâchèrent d'obtenir la signature de la reine; c'était, pour le triomphe de leur cause, un objet d'une haute importance : le cardinal de Tortose, écrivant à l'empereur, avoue qu'une seule signature que la reine leur eût accordée aurait entraîné la perte de tout le royaume (3).

(1) *Journal des voyages de Charles-Quint*, par Vandenesse.

(2) Sandoval, *Historia de Carlos V*, t. I, p. 205.

(3) Lettres du 21 octobre 1520, p. 267; du 15 novembre, p. 305; du 17 novembre, p. 321.

Aussi n'y eut-il pas de moyens qu'ils n'employassent pour parvenir à ce but. Ils firent à doña Juana le tableau des maux que l'Espagne avait soufferts par la manière dont elle avait été gouvernée depuis la mort du roi catholique, son père. Ils l'assurèrent que c'était pour y remédier qu'ils avaient pris les armes, et qu'ils étaient tous prêts à sacrifier leur vie pour elle (1). Ils lui donnèrent à entendre que leurs adversaires, s'ils venaient à l'emporter, la sépareraient de sa fille et l'enfermeraient dans une forteresse (2). Ils allèrent jusqu'à lui dire que, si elle ne signait pas, ils ne pourraient plus donner à manger à elle ni à l'infante; et en disant cela, ils lui présentaient, d'une main, les lettres pour lesquelles ils sollicitaient sa signature, de l'autre un encrier et une plume (3). Tous ces arguments restèrent sans effet : Jeanne ne signa point.

L'amirante de Castille, à son tour, quand Tordesillas eut été repris par les troupes du roi Charles, essaya en vain de la déterminer à signer des mandements qui enjoignaient aux *comuneros* de ne pas causer de dommages aux terres des grands et à rentrer dans le devoir (4).

Ces refus opiniâtres de Jeanne d'apposer sa signature à des actes quelconques constituent assurément l'un des traits les plus caractéristiques de l'état mental dans lequel se trouvait la malheureuse veuve de Philippe le Beau.

(1) Procès-verbal du 24 septembre 1520, dans Sandoval, t. I, p. 208, et dans M. Bergenroth, p. 245.

(2) Lettres du cardinal de Tortose à Charles-Quint, du 4 septembre et du 15 décembre 1520, pp. 215 et 548.

(3) Lettre du cardinal du 15 décembre 1520.

(4) Lettres du grand commandeur de Castille au connétable et à l'empereur, des 8 et 9 décembre 1520, pp. 552 et 556.

P. S. J'écrivais les dernières lignes de ce travail lorsque j'ai reçu de Venise une relation diplomatique sur Charles-Quint qui manque dans le grand recueil de M. Albèri : elle est de Francesco Corner, qu'en 1517 le sénat de la république envoya en ambassade au roi d'Espagne. Cet ambassadeur arriva à Valladolid un peu avant Charles-Quint, et il resta à sa cour jusqu'en 1521. Voici ce qu'il dit de doña Juana : « La mère de l'empereur, qui réside en » Espagne, est, à ce que j'ai appris, dans un très-mauvais » état. On croit qu'elle ne vivra pas longtemps. Elle est » destituée de tout sens et de tout jugement (1). »

(1) « ... La madre, che è in Spagna, per quanto ho inteso, è molto mal conditionata, et è per haver poca vita; et è fora d'ogni sentimento et giudicio... »

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 4 mars 1869.

M. CH.-A. FRAIKIN, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Guillaume Geefs, C.-L. Hanssens, A. Van Hasselt, J. Geefs, Ferd. De Brackeleer, Ed. Fétis, Edm. De Busscher, Alph. Balat, Aug. Payen, J. Franck, Gust. De Man, Ad. Siret, Julien Leclercq, *membres.*

MM. Chalon, *membre de la classe des lettres*, et Montigny, *membre de la classe des sciences*, assistent à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur demande que la classe désigne les trois membres qui, en conformité de l'arrêté royal du 5 mars 1849, devront composer la section permanente du jury chargé de juger le concours de composition musicale de 1869. — Les noms de ces académiciens seront communiqués à M. le Ministre.

— Ce haut fonctionnaire, comme suite à ses précédents envois, adresse un exemplaire de la *première livraison de l'année 1867 du Trésor musical (musique religieuse)*, publié par M. R.-J. Van Maldeghem — Remercîments.

La classe reçoit les ouvrages suivants qui lui sont offerts par ses membres : *Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, par F.-J. Fétis, tome 1^{er}, 1 vol. in-8° ; — *L'Abbaye de St-Pierre, à Gand*, par M. Edm. De Busscher, 1 vol. in-8° ; — *Preciosa, opéra de C.-M. von Weber, traduction française rythmée*, par MM. And. Van Hasselt et J.-B. Rongé, 1 cah. in-4°.

Des remerciements sont adressés aux auteurs. .

— M. T. Van Westrheene exprime le désir de recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire* à titre d'associé de la classe.
— Accordé.

GRAND CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE DE 1869.

M. le secrétaire perpétuel annonce la réception des poèmes suivants, qui lui sont parvenus depuis la dernière séance et qui sont destinés au double concours des cantates du grand concours de composition musicale de cette année.

N° 6. *Cantate nationale belge*. — Devise : Espérance et persévérance, accompagnée d'une *cantate à la patrie*, chœur pour être intercalé dans la cantate nationale lors des grandes cérémonies.

N° 7. *En 1830*. — Sans devise.

N° 8. *En Belgique.* — Devise : Je t'aime , ô ma patrie !

N° 9. *Ballade danoise en quatre cantates.* — Devise : ...
Sit pro ratione voluntas.

N° 10. *Ouverture de l'écluse Léopold pour détruire le banc de sable devant Ostende, en 1865.* — Sans devise.

N° 11. *La conversion de saint Paul.* — Devise : *Saule ! Saule ! quid me persequeris ? (Acta apostolorum, cap. ix.)*

N° 12. *Derniers moments d'un captif.* — Devise : Ai-je eu le bonheur de mourir ? (V. Hugo.)

N° 13. *De tocht door de Roode zee.* — Devise : *Vooruit !*

N° 14. *Vaderlands zangstuk.* — Devise : *Hoop in Vaderland* (traduction de la cantate nationale n° 6, portant pour devise : Espérance et persévérance).

M. le Ministre de l'intérieur adresse une lettre par laquelle l'auteur de la cantate intitulée : *Les 600 Franchimontois*, présentée à la séance du 4 février dernier, et inscrite sous le numéro 4, demande à pouvoir substituer à cette première œuvre une nouvelle cantate portant le même titre et dans laquelle il a jugé devoir introduire quelques corrections. — Accordé.

CAISSE CENTRALE DES ARTISTES BELGES.

M. Ed. Fétis donne connaissance que le comité directeur de la caisse centrale s'est réuni avant la séance de la classe. Il communique diverses dispositions que la classe ratifie, et donne lecture de l'exposé général de l'administration pendant l'année 1868, qu'il a dressé en qualité de secrétaire du comité. M. Alvin, trésorier de la caisse, présente

les résultats de la situation financière au 31 décembre de cette même année. Ces deux documents prendront place dans l'*Annuaire* de la Compagnie pour 1870.

La classe remercie MM. Ed. Fétis et Alvin pour la manière dont ils gèrent les intérêts de la caisse.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Ed. Fétis donne lecture de la sixième partie de ses études *Sur l'art, ses tendances et son influence sur la société*. La classe subordonne l'impression de cette nouvelle communication à l'impression des cinq parties antérieures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Fétis (F.-J.). — Histoire générale de la musique depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Tome I^{er}. Paris; in-8°.

Weber (C.-M. von). — *Preciosa*, opéra romantique, traduction française rythmée par A. Van Hasselt et J.-B. Rongé. In-8°.

De Busscher (Edmond). — L'abbaye de Saint-Pierre à Gand. Gand, 1869; in-8°.

Van Bastelaer (D.-A.). — Études comparatives et commen-

taires sur la pharmacopœa belgica nova et le codex medicamentarius, pharmacopée française. 1^{re} partie. Bruxelles, 1868; in-8°.

Trésor musical. — Collection authentique de musique sacrée et profane des anciens maîtres belges recueillie et transcrit en notation moderne par R.-J. Van Maldeghem. Op. 170. Musique religieuse. 1867, III^e année, I^{re} livr. Bruxelles; in-4°.

Weydts (Guillaume). — 1. Chronique flamande, 1571-1584, avec introduction et notes, par Émile Varenbergh. Gand, 1869; in-8°.

Varenbergh (Émile). — Épisodes des relations extérieures de la Flandre. Trois filles de Gui de Dampierre. Anvers, 1868; in-8°.

Rapport triennal sur la situation de l'instruction primaire en Belgique, présenté aux Chambres législatives le 25 mai 1867, par M. Alph. Vandenpeereboom, Ministre de l'intérieur. 8^e période triennale, 1864-1865-1866. Bruxelles, 1868; in-4°.

Conseil supérieur d'agriculture. — Bulletin, année 1867, tome XXI. Bruxelles, 1869; in-8°.

Commissions royales d'art et d'archéologie, à Bruxelles. — Bulletin, VII^e année, novembre et décembre. Bruxelles, 1868; in-8°.

Société littéraire de l'Université catholique de Louvain. — Choix de Mémoires, X. Louvain, 1869; in-8°.

Bulletin du Musée de l'industrie, tome LV, n^{os} 1, 2 et 3. Bruxelles, 1869; 3 cah. in-8°.

Revue de Belgique, 1869, 2^e et 3^e livr. Bruxelles, 1869; 2 cah. in-8°.

Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand. — Annales, 1867-1868, 3^e et 4^e livr. Gand; in-8°.

Société chorale et littéraire des Mélaphiles de Hasselt. —

Bulletin de la section littéraire. 4^e volume. Hasselt, 1867; in-8°.

Journal des beaux-arts et de la littérature, publié sous la direction de M. Ad. Siret. XI^e année, n^{os} 1 à 6. Saint-Nicolas, 1869; 6 feuilles in-4°.

De Vlaumsche school, 1859, aflev. 1, 2, 3, 4. Anvers, 1869; 4 feuilles in-4°.

Le Bibliophile belge, IV^e année, 1^{er} livr. Bruxelles, 1869; in-8°.

Annales des travaux publics de Belgique. Tome XXVI. 5^e cahier. Bruxelles, 1868; in-8°.

Académie royale de médecine de Belgique. — Bulletin, 5^e série, année 1868, tome II, n^o 11; année 1869, tome III, n^o 1; — Catalogue des livres de la bibliothèque. Bruxelles, 1868-1869; 2 cah. et 1 vol. in-8°.

Annales de médecine vétérinaire, 18^e année, 1^{er} à 5^e cah. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Annales de l'électricité médicale, 9^e année, 10^e à 12^e fascicules. Bruxelles, 1868-1869; 5 cah. in-8°.

Société de pharmacie de Bruxelles. — Bulletin, 15^e année, n^{os} 1 à 3. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Société de médecine d'Anvers. — Annales, XXX^e année, livr. de janvier à mars. Anvers, 1869; 5 cah. in-8°.

Société de pharmacie d'Anvers. — Journal de pharmacie, 25^e année, janvier à mars. Anvers, 1869; 5 cah. in-8°.

La charité sur les champs de bataille, IV^e année, n^o 8. Bruxelles, 1869; 1 feuille in-4°.

Tribune vétérinaire, 4^e année, 1^{re} à 5^e fasc. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

L'illustration horticole, journal spécial des serres et des jardins, rédigé par Ch. Lemaire et publié par Ambroise Verschaffelt. Tome XV, 12^e liv. Tome XVI, 1^{re} livr. Gand, 1868-1869; 2 cah. in-4°.

Académie des sciences de Paris. — Comptes rendus hebdomadaires des séances, par MM. les secrétaires perpétuels. Tome LXVIII, nos 1 à 15. Paris, 1869; 15 cah. in-4°.

Mannheim (A.). — Étude sur le déplacement d'une figure de forme invariable. Nouvelle méthode des normales; applications diverses. Paris, 1869; in-4°.

Matériaux pour l'histoire primitive et philosophique de l'homme, par Gabriel de Mortillet. 1868; nos 10 à 12. Saint-Germain; in-8°.

Revue britannique, février 1869. Paris; in-8°.

Société géologique de France, à Paris. — Bulletin, 2^e série, tome XXV, feuilles 42-55. Paris, 1869; in-8°.

Comité flamand de France, à Lille. — Bulletin, tome IV, n° 11, juillet, août et septembre 1868. Lille, 1868; in-8°.

Institut historique de France. — L'Investigateur, 55^e année, 408^e à 409^e liv. Paris, 1869; gr. in-8°.

Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger. VI^e année, nos 1 à 15. Paris, 1868-1869; 15 cah. in-4°.

Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger. VI^e année, nos 1 à 15. Paris, 1868-1869; 15 cah. in-4°.

Bulletin hebdomadaire de l'agriculture. — Année 1869. nos 1 à 15. Paris, 1869; 15 feuilles in-8°.

Journal de l'agriculture, fondé et dirigé par J.-A. Barral. 1869, tome 1^{er}, nos 60 à 65. Paris, 1869; 6 cah. in-8°.

Nouvelles météorologiques, publiées sous les auspices de la Société météorologique de France, 1869, nos 1 à 5. Paris; 5 cah. in-8°.

Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers. 28^e année, nos 40 à 52. Paris, 1869; 15 doubles feuilles in-4°.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord, à Lille. 1^{re} année, février et mars. Lille, 1869; 2 cah. in-8°.

Zoologische Gesellschaft zu Frankfurt am Main. — Der

Zoologie Garten, IX jahrg., 1868, n^{os} 7-12. Francfort s/M., 1868; 6 cah. in-8°.

Justus Perthes' Geographischer Anstalt zu Gotha. — Mittheilungen über wichtige neue erforschungen auf dem gesamtgebiete der geographie von dr. A. Petermann, 1869, I und II. Gotha, 1869; 2 cah. in-4°.

Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. — Göttingische gelehrte anzeigen, 1868. Gottingue; 2 vol. in-12; — Nachrichten aus dem jahre 1868. Gottingue, 1868; in-12.

Wetterauische Gesellschaft für die gesammte Naturkunde zu Hanau. — Bericht über den Zeitabschnitt 1 $\frac{1}{2}$ october 1865 bis 31 december 1867. Hanau, 1868; in-12.

Heidelberger Jahrbücher der Literatur, LXI jahrg., 12^{tes} heft. Heidelberg, 1868; in-8°.

Königl. bayer. Akademie der Wissenschaften zu München. — Sitzungsberichte, 1868, II, heft 5-4. Munich, 1868; 2 cah. in-8°.

Monatliche und jährliche resultate der an der K. Sternwarte bei München von 1857 bis 1866 angestellten meteorologischen beobachtungen (VI supplementband zu den ann. der münchener Sternwarte). Munich, 1868; in-8°.

Beobachtungen des meteorologischen observatoriums auf dem Hohenpeissenberg von 1851-1864 (VII supplementband zu den ann. der münchener Sternwarte.) Munich, 1868; in-8°.

Germanische National Museums zu Nürnberg. — Jahresbericht, XIV^{ter} Bericht. Nuremberg, 1868; 1 feuille in-4°; — anzeiger für kunde des deutschen Vorzeit, neue folge, XV^{ter} jahrg. Nuremberg, 1868; 12 cah. in-4°.

Verein für vaterlandische Naturkunde in Wurttemberg zu Stuttgart. — Jahreshefte, XXIV jahrg., 5 heft, XXV jahrg., 1 heft. Stuttgart, 1868-1869; 2 cah. in-8°.

Physical.-medecin. Gesellschaft in Würzburg. — Verhandlungen, neue folge, 1 band, 5 heft. Wurtzbourg, 1868; in-8°.

Kaiserliche Akademie der Wissenschaften zu Wien. — Sitzung der math. naturw. classe. Jahrg. 1869, n^{os} 4, 5, 6, 7. Vienne, 1869; 4 feuilles in-8°.

Kongelige danske Videnskabernes Selskabs, i Kjøbenhavn. — Oversigt, 1867, n^o 6, 1868, n^{os} 1 og 2. Copenhagen, 2 cah. in-8°; — Skrifter; naturvid. og mathem. afd. 8. Bd. 1: histor. og philos. afd. 4, Bd. 1, 2. Copenhagen, 1868; 5 cah. in-4°; — The old-northern runic monuments of Scandinavia and England, now first collected and deciphered by prof. George Stephens. Part II. Londres-Copenhagen, 1868; in-folio.

Kongelige nordiske oldskrift Selskab i Kjöbenhavn. — aarboeger for nordisk oldkyndighed og historie. 1868, andet hefte. Copenhagen, 1868; in-8°.

Kongelige medicinske Selskab i Kjöbenhavn. — Forhandlinger i Aaret 1867-1868. Copenhagen, 1868; in-8°; — Forhandlinger i Anledning af den Rigsdagen forelagte Lov om Frigivelse af Laegepraxis. Copenhagen, 1868; in-8°.

Universitet zu Lund. — Andra secularfest, maj 1868. Lund, 1868; in-4°; — Ars-skrift, 1867. Lund, 1867-1868; 2 cah. in-4°; — Accessions-Katalog, 1867. Lund, 1868; in-12.

Commission impériale archéologique, à Saint-Petersbourg. — Compte rendu pour les années 1865 et 1866. Saint-Petersbourg, 1866-1867; 2 vol. in-4° de texte et 2 atlas in-folio.

Académie royale des sciences de Saint-Petersbourg. — Mémoires, VII^e série, tome XII, n^{os} 1, 2 et 3. Saint-Petersbourg, 1868; 3 cah. in-4°; — Bulletin, tome XIII, feuilles 1 à 20. Saint-Petersbourg, 1868; 3 cah. in-8°.

Sella (Quintino). — Relazione alla r. accademia delle scienze di Torino sulla memoria di Giovanni Struever intitolata: Studii sulla mineralogia italiana pirite del Piemonte e dell'Elba. Turin, 1869; in-8°.

Fenicia (Salvatore). — Libro decimoquarto della politica. Bari, 1868; in-8°.

Società italiana di scienze naturali di Milano. — Atti, vol. X, fasc. III, fogli 18 a 29. Milan, 1867; in-4°.

Royal Society of London. — Philosophical Transactions, Vol. 158, parts 1-2. Londres, 1868-1869; 2 cah. in-4°; — Proceedings, n^{os} 101-108. Londres, 1868-1869; 8 cah. in-8°; — Catalogue of Scientific papers (1800-1865). Vol. II. COAST-GRA. Londres, 1868; in-4°; — Thesaurus Silurus: the flora and fauna of the Silurian period, with addenda, by John J. Bigsby. Londres, 1868; in-4°; — List, 50 the november 1867. Londres, 1868; in-4°.

Entomological Society of London. — Transactions. Third series, vol. III, part the 3, vol. IV, part the 4 and 5, vol. V, part. the 1. Londres, 1868; 4 cah. in-8°.

Royal asiatic society of Great Britain et Ireland, at London. — Journal. New series, vol. III, parts 1 and 2. Londres, 1867; 2 cah. in-8°.

Chemical Society of London. — Journal, serie 2, vol. VI, n^{os} 70, 71, 72. Londres, 1868; 5 cah. in-8.

Geological Society of London. — Quarterly journal, vol. XXIV, part 4. Londres, 1868; in-8°; — List, november 1 st. 1868. Londres; in-8°.

Royal Society of Edinburgh. — Transactions, Vol. XXV, part 1, for the session 1867-1868. Édimbourg, 1868; in-4°; — Proceedings, session 1867-1868, vol. VI, n^{os} 74, 75 et 76. Édimbourg, 1868; in-8°.

Asiatic Society of Bengal at Calcutta. — Journal, 4 vol., XXXVII, n^{os} 147-148. Calcutta, 1868; 2 cah. in-8°.

Price (Bonamy). — The Principles of currency, six lectures delivered at Oxford. Oxford-Londres, 1869; in-8°.

Dillwyn (L.-W.). — Materials for a fauna and flora of Swansea and the Neighbourhood. Swansea. 1848; in-8°.



BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N^o 4.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 5 avril 1869.

M. DEWALQUE, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. d'Omalus, C. Wesmael, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Edm. de Selys-Longchamps, le vicomte B. Du Bus, Gluge, Melsens, J. Liagre, F. Duprez, Poelman, Ernest Quetelet, A. Spring, M. Glosener, Eugène Coemans, F. Donny, Montigny, Steichen, *membres*; Th. Lacordaire, E. Catalan, Ph. Gilbert, *associés*; Brialmont, Malaise, Bellynck, Dupont et Ed. Mailly, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

Il est donné connaissance de la mort de M. Adolphe Nerenburger, membre titulaire de la classe, décédé à Bruxelles le 19 mars 1869. Comme le défunt avait exprimé le désir formel qu'aucune démonstration officielle n'eût lieu lors de ses funérailles, l'Académie n'a pas délégué de députation à cette cérémonie funèbre, à laquelle les membres habitant Bruxelles ont assisté individuellement. Le Bulletin de la séance rappellera la perte que la classe vient de faire, et M. J. Liagre veut bien se charger de rédiger, pour le prochain *Annuaire*, la notice sur la vie et les travaux de M. Nerenburger. — Une lettre de condoléance sera adressée à M^{me} Nerenburger pour lui exprimer la part que la Compagnie prend à son malheur.

— Il est également fait part de la mort de M. John Taylor, associé de la classe depuis le 1^{er} mars 1828, et décédé à Londres le 5 avril 1865.

— M. le Ministre de l'intérieur adresse trois exemplaires du tome XXI (année 1867) du *Bulletin du conseil supérieur d'agriculture du royaume*, que publie son département. — Remercîments.

— M. le secrétaire perpétuel annonce qu'il a expédié aux sociétés savantes en relations avec la Compagnie les dernières publications académiques; il donne connaissance que les établissements suivants ont déjà adressé leurs remerciements à ce sujet : l'Académie des sciences morales

et politiques de l'Institut de France, la Société impériale des sciences de Lille, la Société philotechnique de Paris, l'Académie de Stanislas à Nancy, la Société d'émulation de Cambrai, la Société d'histoire naturelle de Colmar, la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, la Société royale géographique de Londres, M. Owen, directeur du British Museum de la même ville, l'Observatoire royal de Greenwich, l'Observatoire d'Oxford, la Société entomologique de Londres, la Société royale d'Édimbourg, la Société météorologique de la même ville, la Société littéraire et philosophique de Manchester, le Département de l'agriculture à Washington, l'Université de Leyde, la Société des sciences de Harlem et l'Académie royale des sciences de Lisbonne.

— MM. le Ministre des Pays-Bas, à Bruxelles, le consul général de Grèce de la même ville, ainsi que MM. les consuls de Danemark, de Suède et Norwége, de Russie et de Portugal, à Anvers, promettent d'expédier les derniers envois académiques aux établissements scientifiques de leurs pays respectifs.

— Le congrès des délégués des sociétés savantes annonce que sa session de 1869 aura lieu à Paris, du 3 au 10 avril de cette année.

— M. Adolphe De Boe transmet la liste des orages qu'il a observés à Anvers en 1868.

— M. A. Wesmael offre un exemplaire de sa *Monographie de toutes les espèces connues du genre Populus*, au sujet de laquelle il a obtenu du gouvernement, par l'intervention de l'Académie, un subside pour aller à Genève

faire ce travail sous les yeux de M. Alph. de Candolle. —
Remerciements.

— La classe reçoit les travaux manuscrits suivants :

1^o *Notice sur des débris de chéloniens faisant partie des collections du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles et provenant des terrains tertiaires des environs de cette ville*; par M. A. Preudhomme de Borre. (Commissaires : MM. Poelman et Lacordaire.)

2^o *Sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique*, note avec planche; par M. le major d'artillerie Navez. (Commissaires : MM. Brialmont, Liagre et Melsens.)

CONCOURS POUR 1870.

La classe adopte définitivement les six questions du programme de concours de cette année. Elle décide en même temps qu'un prix de 1,000 francs sera accordé à la cinquième question concernant la *détermination de la température de l'espace*, qu'elle a acceptée dans sa séance du 6 mars dernier. Elle attribue le prix normal de 600 francs à la sixième question concernant la *composition des roches plutoniennes de la Belgique et de l'Ardenne française*, adoptée dans sa séance du 6 février précédent (1).

(1) Voir *Bulletins*, 2^e série, tome XXVII, pp. 3, 129, 191.

RAPPORTS.

Orages observés à Liège pendant l'année 1868 ;
note par M. D. Leclercq.

Rapport de M. F. Duprez.

« La note soumise par l'Académie à mon appréciation peut être considérée comme étant le complément du résumé des observations météorologiques faites à Liège, par M. D. Leclercq, pendant l'année 1868; elle mentionne, avec détails, les diverses circonstances se rapportant à la pression atmosphérique et à la direction des vents, dans lesquelles les orages ont été observés dans cette localité. D'après l'auteur, ces orages n'auraient été que des manifestations électriques de cyclones, c'est-à-dire le résultat électrique de vastes tourbillons d'air tournant constamment de l'est vers l'ouest, et dont le plan de rotation s'élevait vers le nord. Je ne puis admettre toutes les idées que l'auteur énonce à ce sujet, et je crains qu'il ne soit allé trop loin en voulant généraliser ses déductions; toutefois je pense que les observations contenues dans sa note intéresseront ceux qui s'occupent des phénomènes électriques de l'atmosphère, et j'ai l'honneur d'en proposer l'impression à l'Académie. »

M. Ernest Quetelet, second commissaire, ayant adhéré à ce rapport, la classe vote l'impression de la note de M. D. Leclercq dans les *Bulletins*.

Recherches sur l'isomérisie dans la série salicylique.
1^{re} partie : *Dérivés chlorés de l'aldéhyde de salicylique*; par M. Henry, correspondant de l'Académie.

Rapport de M. Stas.

« Dans son travail M. Henry a eu pour but de compléter la série très-importante des dérivés salicyliques, afin de pouvoir déterminer le lien chimique qui rattache entre eux les composés que forme cette série; dans cette intention il a réalisé le crésol salicylique bichloré, le métatoluène trichloré et enfin l'aldéhyde chloro-salicylique. Ces recherches présentent un grand intérêt et me paraissent bien conçues et bien exécutées.

Je suis d'avis que le travail de M. Henry figurera honorablement dans le bulletin de la séance et j'ai l'honneur de proposer à la classe d'en ordonner l'impression. »

M. De Koninck, second commissaire, s'étant rallié aux conclusions du rapport de M. Stas, la classe vote l'impression du travail de M. Henry dans les *Bulletins*.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Orages observés à Bruxelles depuis le 21 août 1868 jusqu'au 1^{er} avril 1869; communication de M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie.

J'ai l'honneur de communiquer à l'Académie la liste des orages observés à Bruxelles depuis le 21 août 1868 jusqu'à la fin de cette année, et pendant le premier trimestre de l'année 1869 : cette liste est le complément de celle qui a été insérée page 273 du tome XXVI (2^e série) des *Bulletins*.

J'ai la satisfaction d'annoncer en même temps à l'Académie que l'appel que j'ai fait aux observateurs belges, à la demande de M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire impérial de Paris, pour annoter dans nos contrées les orages et les manifestations électriques, continue à produire les meilleurs résultats.

Aux observations de ce genre qui m'ont déjà été transmises par M. Bernaerts, pour Malines, par M. Terby, pour Louvain, et par M. Malaise, pour Gembloux, sont venues s'ajouter des observations pour Liège, par MM. D. Leclercq et Dewalque, pour Anvers, par MM. Coomans et De Boe, et pour Ostende, par M. Cavalier.

Voici les observations faites à l'Observatoire royal de Bruxelles, que je fais suivre des nouvelles observations qui m'ont été communiquées :

1868. — *Le 25 août, vers 9 1/2 heures du soir, éclairs dans le NNO.*

Le 17 septembre, vers 8 heures du soir, éclairs dans le S.

Le 21 septembre, à 9 heures du soir, pluie tranquille, éclairs dans l'E.

Le 5 décembre, éclairs vers 8 heures du soir.

Le 7 décembre, violente tempête la nuit et éclairs vers 5 $\frac{1}{2}$ heures du matin.

1869. — *Le 1^{er} février*, à 5 h. 58 m. du soir, éclair et coup de tonnerre; forte averse ensuite.

Le 9 février, à 5 h. 50 m. du soir, éclairs et tonnerre; forte pluie et grêle.

Orages observés à Liège pendant le premier trimestre de l'année 1869; communication de M. Dewalque, membre de l'Académie.

Le 9 février, à 5 $\frac{1}{4}$ et à 6 $\frac{1}{2}$ h. du soir, orage, pluie et grêle.

Le 1^{er} mars, orage à 11 h. 5 m. du mat. et à 1 h. 10 m. du soir.

Le 2 mars, orage à 11 h. 55 m. du matin.

M. Dewalque, en communiquant la note précédente, mentionne également les orages suivants, observés dans la province de Liège et dans le Luxembourg :

Le 50 décembre 1868, nombreux éclairs et quelques coups de tonnerre à Huy.

Le 10 février 1869, orage à Bastogne.

Le 5 mars 1869, la foudre tombe sur l'église de Bovigny (Luxembourg), et détruit une partie du clocher.

Elle tombe également sur l'église de Vierset-Barse

(Liège), sur un peuplier, et en deux autres endroits de cette commune, mais sans causer de dégâts.

Orages observés à Anvers pendant l'année 1868, par
M. C. Coomans.

Le 24 avril, à 4 h. 50 m. du soir, pluie fine et quelques coups de tonnerre; le gros de l'orage passe dans l'O.

Le 9 mai, à 1 heure de l'après-midi, orage passant au SO. et se perdant dans le NO.; quelques gouttes de pluie. A 2 1/2 heures, coup de tonnerre à l'ouest de l'Escaut; de 5 à 6 heures du soir, nouvel orage allant du SE. au NO; quelques forts coups de tonnerre.

Le 10 mai, à 4 heures du soir, ciel orageux au SO.; à 4 h. 50 m., pluie et quelques coups de tonnerre.

Le 20 mai, à 5 h. 45 m. du soir, ciel orageux au SO.; pluie à 11 heures. (Orage à Malines à 4 heures du soir, et à Bruxelles à 11 heures.)

Le 50 mai, à 1 1/2 heure du matin, ciel orageux dans le SO. et l'O., éclairs continuels, tonnerre lointain; vers 5 heures, pluie abondante et quelques coups de tonnerre plus rapprochés. L'orage passe ensuite au S. et se dirige vers l'E.

Le 15 juin, de 11 heures du soir à minuit, quelques éclairs lointains.

Le 20 juin, à 8 h. 55 m. du soir, orage dans le S., vifs éclairs, tonnerre peu rapproché; à 10 h. 10 m. pluie assez forte, coups de tonnerre rapprochés. L'orage s'apaise presque subitement à 10 h. 20 m. et, à 10 h. 50 m., il n'y a plus que des éclairs au NNE. et au NE. Vers 11 heures

ils deviennent plus vifs dans cette dernière direction, et des roulements de tonnerre lointain se font entendre; pluie légère.

Le 21 juin, à 4 h. 45 m. du soir, orage lointain passant du SO. au NO.; de 5 $\frac{1}{2}$ heures à 6 h. 45 m., petite pluie.

Le 5 juillet, à 10 h. 15 m. du matin et vers 1 heure de l'après-midi, tonnerre éloigné.

Le 11 juillet, à 2 h. 15 m. du soir, tonnerre lointain dans le NNE., et, à 2 h. 20 m., pluie à grosses gouttes; vers 5 heures, tonnerre assez rapproché. L'orage passe alors dans le N. et semble se diriger au NO.

Le 12 juillet, à 5 h. 50 m. et à 6 heures du soir, tonnerre éloigné; vers 10 heures du soir (le 12) et à 1 heure du matin (le 13), éclairs dans le SSE.

Le 15 juillet, à 11 h. 50 m. du soir, éclairs très-éloignés à l'horizon SO.

Le 14 juillet, à 4 $\frac{1}{4}$ heures du soir, pluie assez forte et quelques coups de tonnerre; à 5 h. 25 m., orage passant au S. et se dirigeant vers l'O.; éclairs rares et très-éloignés à l'O. vers 10 h. 45 m.

Le 16 juillet, depuis 11 heures du soir jusqu'à 1 h. 50 m. du matin, le 17, éclairs très-éloignés dans l'OSO. (Orage à Louvain.)

Le 17 juillet, depuis midi $\frac{1}{4}$ jusqu'à 2 heures du soir, tonnerre éloigné.

Le 25 juillet, à 4 heures du soir, deux coups de tonnerre. (Observation faite par M. De Boe.)

Le 26 juillet, à 5 h. 10 m. du soir, coups de tonnerre lointain; à 5 h. 20 m., pluie. — Le soir, vers 10 heures, éclairs à l'horizon NO.

Le 27 juillet, vers 4 $\frac{1}{2}$ heures du soir, pluie et tonnerre lointain.

Le 29 juillet, vers 5 h. 50 m. du soir, averse et quelques coups de tonnerre peu violents.

Le 9 août, vers 10 heures du soir, éclairs dans le SO. et le SE., pluie. (Observation faite à Moll, dans la Campine.)

Le 10 août, depuis 2 heures du matin jusqu'à 4 heures, éclairs et tonnerre éloignés; vers 5 heures, averse. — A 9 heures, nouvel orage à l'O. et forte pluie.

Le 11 août, à 5 h. 25 m. de l'après-midi, orage venant du S. et se dirigeant vers le NE.; vent fort, poussière, forte pluie, éclairs très-fréquents, coups de tonnerre violents.

Le 15 août, de 5 à 5 h. 45 m. du soir, fort orage. (Observation faite par M. De Boe.)

Le 15 août, à 11 h. 45 m. du soir, éclairs au SSO.

Le 16 août, de 4 à 5 heures du matin, orage passant du SSO. au NNE.

Le 17 août, vers 10 heures du soir, éclairs éloignés au SE.

Le 21 août, à 11 $\frac{1}{4}$ heures du matin, orage à l'OSO; à 11 h. 45 m., pluie à grosses gouttes, assez abondante.

Le 25 août, depuis 9 h. 12 m. du soir jusqu'à 10 $\frac{1}{4}$ h. environ, éclairs au NO. et au N.

Le 27 août, de 10 à 11 heures du soir, éclairs très-éloignés dans le N.

Le 27 septembre, à 9 h. 50 m. du matin, orage dans l'O.

Le 1^{re} octobre, à 5 h. 20 m. du soir, éclairs et tonnerre dans le NNE; vers 6 heures, forte pluie, et, à 6 h. 40 m., quelques coups de tonnerre assez rapprochés.

Le 15 octobre, vers 7 heures du soir, éclairs très-éloignés. (Orage à Ostende.)

Orages observés à Ostende pendant l'année 1868,
par M. Cavalier.

Le 7 avril, à 9 heures du soir, orage du SE.; 5 coups de tonnerre:

Le 24 avril, à 4 h. 30 m. du soir, orage lointain.

Le 9 mai, de 1 h. 30 m. à 2 h. 45 m. du soir, orage; forts roulements de tonnerre.

Le 10 mai, de 2 h. à 4 h. 15 m. du soir, orage; forts roulements de tonnerre.

Le 20 mai, vers 9 heures du soir, vifs éclairs dans le SE.

Le 29 mai, de 10 h. 30 m. du soir à minuit, violent orage; 35 coups de tonnerre, dont 3 coups de foudre. — Cet orage fut précédé d'un tourbillon allant du SE. au NO.

Le 20 juin, de 10 h. 30 m. du soir à minuit, temps orageux : vifs éclairs au SE., fort tonnerre.

Le 12 juillet, temps orageux; vers 4 heures du soir, 7 forts coups de tonnerre se font entendre; vifs éclairs à l'O. pendant la soirée et la nuit du 12 au 13.

Le 14 juillet, temps orageux; vers 5 h. du soir, tonnerre lointain; éclairs pendant la soirée.

Le 16 juillet, temps orageux; à 10 heures du soir, vifs éclairs et tonnerre lointain.

Le 26 juillet, à 8 heures du soir, éclairs à l'E.

Le 9 août, à minuit, forts éclairs au sud, tonnerre très-éloigné.

Le 15 août, vers 5 heures du soir, 2 coups de tonnerre lointain; vent inférieur du SE. et vent des nuages du SSO.

Le 20 septembre, à 5 h. 30 m. du soir, orage, forte pluie et un fort coup de tonnerre.

Le 15 octobre, pendant la soirée, vifs éclairs et tonnerre éloigné.

Le 25 octobre, vers 5 heures du soir, tonnerre et grêle.

Le 26-27 décembre, vers minuit, vifs éclairs et tonnerre lointain.

Sur les orages observés à Liège en 1868 et dans la province; communication de M. D. Leclercq, directeur honoraire de l'école industrielle de Liège.

Pour compléter le résumé des observations météorologiques faites à Liège pendant l'année 1868 (1), je me suis permis de transcrire quelques détails sur les phénomènes électriques qui ont pu être observés en cette ville et dans toute la province.

Une détonation, pour être complète, commence, comme on sait, par un éclat ou craquement, se continue par un roulement et finit par un grondement. Ces intonations, considérées isolément, sont les détonations les plus simples qui puissent se faire entendre. Leurs combinaisons donnent lieu à d'autres détonations qui dépendent de l'état des nuages et par suite de la nature des éclairs; elles seront suffisamment indiquées par des expressions telles que grondement ou roulement, roulement éclatant, roulement plein et éclatant, et ainsi de suite.

Quant aux teintes des éclairs, on en distingue des blanches, des rougeâtres assez foncées et des jaunâtres; ce sont les teintes élémentaires dont les combinaisons

(1) Ce résumé paraîtra dans le tome XXXVIII des *Mémoires in-4o des membres*.

produisent des teintes blanc-rougeâtre, blanc-jaunâtre, jaune-rougeâtre et ainsi de suite.

Ces expressions serviront, je l'espère, à faire connaître les phénomènes électriques tels qu'ils m'ont apparu.

Les cyclones sont de vastes tourbillons d'air qui tournent toujours de l'Orient vers l'Occident et dont le plan de rotation s'élève vers le Nord. Le baromètre, qui se trouve sous l'influence de la moitié de ce plan qui va de l'Est à l'Ouest par le Nord, se trouve généralement plus élevé que quand il se trouve sous l'influence de l'autre moitié; il est le plus haut quand il est sous le nord du plan de rotation; il est, au contraire, le plus bas quand il est sous le sud, à la moyenne hauteur sous l'est et l'ouest. Quand la partie supérieure d'un cyclone aborde l'atmosphère d'un horizon, il y a un maximum de pression qui diminue continuellement à mesure que le cyclone recouvre l'horizon, et cette pression atteint son minimum quand la partie inférieure du cyclone se trouve au-dessus de l'horizon.

Les cyclones envahissent l'atmosphère de Liège par des vents N., NNE., NE. et ENE, la recouvrent par des vents SE., SSE., S., SSO., SO. et OSO., et la dégagent par des vents O., ONO. et NNO.

C'est une étude particulière de mes observations qui m'a fait reconnaître la marche et l'influence des cyclones par rapport à la ville de Liège. Quand l'état de l'air rendait l'observation des vents supérieurs incertaine, j'ai eu recours aux *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles*; j'y ai puisé bien d'utiles et de précieux renseignements qui constatent la corrélation de nos phénomènes météorologiques; je saisis cette occasion pour témoigner toute ma gratitude à son illustre et savant directeur.

Ce qui va suivre démontre que les orages ne sont que

les manifestations électriques de cyclones qui se succèdent. Je me contenterai de faire observer, pour ne pas me répéter, que les pressions barométriques maxima qui les annoncent sont toujours signalées par des vents N., NNE., NE., etc. A mes yeux, les tempêtes, les ouragans, les forts vents et leurs oscillations continuelles, et les variations continuelles du baromètre ne sont que des effets de cyclones qui se succèdent ou coexistent; après ces préliminaires, je vais faire connaître les détails que j'ai annoncés plus haut.

Les phénomènes électriques de 1868 ont commencé le 5 mars, à 6 1/2 heures du soir, par un coup de tonnerre assez fort, roulant et éclatant; il a été précédé d'un éclair très-brillant jaune-rougeâtre à pleins nuages et suivi d'une pluie mêlée de grêle; il a eu lieu par un vent très-fort du SO., une pression atmosphérique de 747^{mm},41 et une température maxima de 9°,60 C.

Le second phénomène électrique a eu lieu le lendemain, 6 mars: c'était un éclair blanc des plus brillants et à pleins nuages; il n'a été suivi d'aucune détonation. Le baromètre indiquait 748^{mm},57, la température maxima 6°,70 C. et un fort vent à rafales soufflait de l'ONO. La pression atmosphérique a atteint son minimum, 729^{mm},17, le 8 mars, à 10 h. du matin, par un vent très-violent du S.; ce jour le maximum de température avait été de 10°20 C.

Le troisième phénomène électrique a eu lieu le 25 suivant par un vent OSO., une pression de 750^{mm},49 et une température maxima de 10°50 C.; à 2 heures après midi un éclair blanchâtre a été suivi d'un coup de tonnerre à roulements grondants. Ce phénomène électrique a été précédé, le 14 du même mois, d'un maximum de pression 765^{mm},95, accompagné de vents NNE., NE. et suivi, le 29,

du maximum 768^{mm},25 accompagné de vents NNE.; le minimum 750^{mm},14 a eu lieu le 24 par un vent OSO.

Le mois d'*avril* a vu les 21 et 25 des phénomènes électriques; ils consistaient en éclairs blanchâtres sans roulements de tonnerre; ils se sont manifestés par des vents très-forts SO-SSO., sous des pressions respectives de 751^{mm},70 et 755^{mm} et des températures de 14°,20 C. environ. Les maxima de pression du 15 et du 27 de ce mois étaient accompagnés de vents NNE., et le minimum du 20 a eu lieu par un vent S.

Le mois de *mai* compte trois périodes orageuses; la première a eu lieu les 9, 10 et 11, entre les maxima barométriques du 6 et du 14 annoncés par des vents NNE-NE; la seconde entre les maxima du 14 et du 28, les 24, 26 et 27 du mois; la troisième le 30 entre les maxima des 28 et 31 accompagnés de vents NNE. Les minima du 5, du 9, du 25 et du 30 ont eu lieu sous des vents SSO. Ce sont quatre cyclones qui se sont succédé à partir du maximum du 1^{er} mai.

La manifestation électrique du cyclone du 6 au 14 a commencé le 9, de 2 à 5 heures du soir, par quelques coups de tonnerre à roulements pleins, puis elle a recommencé de 8 heures à 9 heures par des éclairs rougeâtres à pleins nuages, accompagnés de coups de tonnerre à roulements éclatants; ensuite ils ont été suivis par des éclairs blanchâtres sans détonations aucunes, qui ont brillé pendant environ $\frac{5}{4}$ d'heure : les nuages arrivaient par des vents SE.-SSE. sous une pression de 750^{mm},60 et une température maxima qui avait été de 24°,60 C.

Le 10, après une très-belle matinée, le ciel s'est couvert à partir de midi, et un fort orage a éclaté à 4 1/2 heures du soir par la même pression barométrique, une température

de 24°,90 C. et un vent S.-SE.; il s'étendait de Seraing à Herstal et les dégâts qu'il a causés ont été considérables : à Ougrée la foudre a tué un jeune homme; à Liège, elle a enlevé une toiture vitrée chez M. Jacob-Makoy et mis le feu à une maison près de l'église Sainte-Foi; au haut des Tawes, près de Herstal, elle a endommagé fortement un arbre; des éclairs rougeâtres, puis blancs rougeâtres sillonnaient les nuages en traits de Jupiter; les détonations, qui étaient d'abord très-éclatantes, se terminaient par des roulements très-pleins; la pluie a été assez abondante. Cette première manifestation orageuse s'est terminée le 11 par des éclairs blancs rougeâtres à pleins nuages, qui ont brillé de 7 à 9 heures du soir sans être accompagnés d'aucune détonation, mais seulement suivis d'un peu de pluie.

La seconde période orageuse compte aussi trois jours; elle a commencé le 24, à 8 1/2 heures du soir, par des éclairs rougeâtres à traits de Jupiter, qui sillonnaient des nuages au sud de Liège; la pression barométrique était de 752^{mm},26, la température maxima de 24°,50 C. et un vent SSO. soufflait fortement; ce jour on n'a pas entendu de tonnerre.

Le 25, le temps a été sombre et très-orageux toute la journée; il n'est toutefois tombé qu'un peu de pluie à 2 heures de l'après-midi, par une pression de 752^{mm},54, une température de 25°,50 C., et un vent SSO. soufflant moins fort que le jour précédent.

Le 26, sous une pression de 756^{mm},70, une température maxima de 26°,7 C. et par un vent SO, des coups de tonnerre accompagnés de pluie se sont fait entendre de 5 à 4 heures de l'après-midi; les éclairs étaient rougeâtres et à pleins nuages, et les détonations, des roulements écla-

tants. C'était la fin d'un orage qui avait commencé vers 2 heures de l'après-midi; il s'étendait de Stavelot à Eupen et recouvrait Francorchamps, Spa, Verviers et toute la vallée de la Vesdre jusqu'à Liège. Les dégâts ont été très-considérables : les grêlons mêlés de morceaux de glace transparents avaient parfois la grosseur d'un œuf de pigeon ; la pluie était diluvienne et des torrents se sont formés partout; la Vesdre était tellement grossie qu'elle s'avancait comme un monticule d'eau.

Le même jour, vers 11 heures du matin, un fort orage a aussi éclaté sur Paris.

Le 27, vers 2 heures du soir, le tonnerre, sans être précédé d'éclairs, mais accompagné d'un peu de pluie, s'est fait de nouveau entendre; les détonations étaient des roulements grondants. La pression était 759^{mm},86; la température 24°,20 C. et le vent NO./SO.

La troisième période orageuse a eu sa manifestation électrique le 30; ce jour, de 2 à 3 heures du matin, par une pression de 754^{mm},12 et un vent SSO., un orage a éclaté sur Liège; les éclairs étaient à pleins nuages; rougeâtres, les détonations étaient à roulements éclatants; jaunes rougeâtres, elles étaient à roulements pleins grondants; blanchâtres, il n'y avait pas de bruit. Le maximum de température avait été le 29 de 28°2 C. et le 30 de 26°7 C.

Ce même jour, vers 1 heure du matin, un fort orage avait éclaté sur Namur; le 29, à 1 heure après-midi, il en avait éclaté un des plus violents sur Londres, 2 heures après sur Birmingham, et le soir à 8 heures sur Paris.

Les phénomènes électriques du mois de *juin* ne comptent que deux périodes; la première a eu lieu entre le maximum de pression du 31 mai et celui du 6 juin (762^{mm},67), et celui du 26 (765^{mm},85); ces maxima,

toujours annoncés par des vents N., NNE., ont eu pour minima, le 2, 752^{mm},84 par SE., le 21, 751^{mm},03 par SSO.

Entre le maximum du 6 et celui du 16, il y a eu deux mouvements barométriques accompagnés de vents N., NNE., entre lesquels on remarque des vents SE., SO., O. et NO.

La manifestation électrique de la première période a eu lieu le 3 vers 10 heures du soir, par des coups de tonnerre lointains à roulements très-grondants; aucun éclair n'a été observé.

Les manifestations électriques de la seconde période se sont fait sentir les 20 et 21; le premier jour entre 4 $\frac{1}{2}$ heures et 3 $\frac{1}{2}$ heures du soir, après une température de 29°,50 C., par un vent SE. à S. et une pression de 755^{mm},70, le tonnerre s'est fait entendre; les nuages étaient d'un bleu foncé, très-divisés mais épais; les éclairs étaient rougeâtres et à traits de Jupiter; les détonations très-éclatantes et à roulements; elles n'ont été accompagnées que de quelques grosses gouttes de pluie. De 8 $\frac{1}{2}$ à 10 heures du soir, le tonnerre s'est encore fait entendre; les éclairs étaient, au commencement, rougeâtres et à traits de Jupiter, puis ils sont devenus jaunes rougeâtres, enfin très-blanchâtres; les détonations, à roulements d'abord très-éclatants, sont devenues successivement plus sourdes et enfin à roulements pleins grondants.

Le lendemain 21, vers 11 heures du matin, un nuage noirâtre et uniforme, assez étendu, a passé au-dessus de Liège; il était incessamment traversé par des éclairs rougeâtres à traits de Jupiter, suivis de détonations à roulements pleins, mais sourds. Ce nuage devait être très-élevé, à

en juger par l'intervalle de temps entre l'éclair et le bruit du tonnerre.

A deux heures et demi, l'orage a éclaté; il a duré plus d'une demi-heure; les éclairs étaient rougeâtres et en zig-zag, et les détonations à roulements éclatants; les nuages arrivaient de l'extrémité SSO. de l'horizon. Les éclairs furent ensuite à pleins nuages et à traits de Jupiter, et les détonations moins éclatantes et à roulements plus grondants. C'est par un vent SE./S., une température maxima de 28°,7 et une pression de 755 millimètres que ces phénomènes se sont succédé.

Les maxima de pression du 26 juin, du 8 juillet (759^{mm},99), du 20 juillet (758^{mm},42), du 24 juillet (763^{mm},85) et du 1^{er} août, avec les minima des 4, 15, 22 et 29 juillet, déterminent les quatre périodes orageuses de ce mois. Les maxima étaient sous des vents NNE., les minima, 751^{mm},25, 755^{mm},50, 755^{mm},76 et 747^{mm},17, respectivement sous des vents NO./NNE., SE./NO., SE./S., et SO.

La première période compte six jours de pluies qui ont été fort abondantes et toujours mêlées de grêle; le 2, entre 1 et 2 heures de l'après-midi, deux coups de tonnerre sans éclairs et à détonations à roulements pleins et assez grondants se sont fait entendre; à 10 heures du soir, des éclairs blanchâtres à pleins nuages sans détonations ont scintillé pendant plus d'une heure.

Le 3 juillet, un premier orage a éclaté à 1 heure du matin et a duré jusqu'à 2 1/4 heures; les nuages, comme le jour précédent, étaient amenés par des vents NNO.; plusieurs coups de tonnerre, précédés d'éclairs rougeâtres à pleins nuages se sont fait entendre; les détonations étaient à roulements très-pleins. Entre 10 et 11 heures de la matinée, un

second orage a encore éclaté; les éclairs étaient toujours les mêmes, mais traversés parfois par des traits de Jupiter; les roulements éclatants constituaient toutes les détonations; ce jour, la pluie a été fort abondante.

Les phénomènes électriques de la seconde période ont eu lieu les 11, 12, 14 et 18; le premier de ces jours, par un vent ENE., une pression de 756^{mm},56 et un maximum de température de 28°,4 C., des coups de tonnerre se sont fait entendre de 5 à 6 heures du soir; il n'y a pas eu de pluie; les nuages étaient bleus noirâtres, les éclairs rougeâtres et à traits de Jupiter; les détonations étaient à roulements pleins; d'abord assez lointaines, elles sont devenues successivement plus fortes et assez éclatantes. Ces manifestations électriques provenaient d'un fort orage, qui s'étendait en largeur de Jupille à Visé, et en longueur de la Meuse à Battice; la pluie a été des plus abondantes et mêlée d'une grande quantité de grêlons.

Le 12, après une très-belle matinée, le ciel s'assombrit assez rapidement vers 11 heures, par des nuages venant du SE.; ils étaient constamment sillonnés par des éclairs rougeâtres et à traits de Jupiter; les détonations, sans être accompagnées de pluie, se sont fait entendre jusqu'à midi; elles étaient à roulements pleins; d'abord sourdes et lointaines, elles sont devenues ensuite plus éclatantes. Après un certain temps de calme, cet orage a repris à midi et un quart pour durer une heure environ. Une forte pluie accompagnait des détonations et des éclairs pareils à ceux dont nous venons de parler. A 10 heures du soir des éclairs blancs et à pleins nuages brillèrent encore pendant plus d'une heure, sans être suivis, ni de pluie ni de détonations; ils ont terminé l'état orageux de ce jour, dont la température maximum avait été de 28°,10 C., la pression

de 755^{mm},50 environ, et qui s'étendait en largeur d'Alleur à Wandre, et en longueur de Rocour à Esneux.

Le 14, par un fort vent NNE. à NE., un maximum de température de 28°,20 C. et une pression de 754^{mm},16, des coups de tonnerre se sont fait entendre de 3 à 4 heures de l'après-dînée; ils étaient à roulements pleins; des éclairs rougeâtres et à pleins nuages les annonçaient depuis Liège jusqu'à Tongres, où un fort orage éclatait à la même heure avec une pluie très-abondante; la foudre y a occasionné beaucoup de dégâts.

Le 18, vers 5 heures du soir, des coups de tonnerre se sont fait entendre à l'est de Liège; ils étaient lointains et à roulements grondants; ils signalaient l'extrémité d'un orage qui s'étendait de la rive droite de la Meuse jusque bien au delà de Verviers, qui en était le centre; les dégâts ont été considérables; ce jour le baromètre marquait 756^{mm},22, la température maximum 50°,10 C. et le vent soufflait du SO. à l'O.

Le lendemain 19, à 6 heures du matin, un violent orage éclatait sur Paris.

La troisième période électrique s'est manifestée le 25 de grand matin, par un orage venant du SO.; la pluie a été peu abondante, les éclairs blancs rougeâtres; les détonations étaient des roulements pleins tirant sur le grondement; le lendemain, une forte tempête s'est fait sentir par NNE. à NE. et a duré toute la journée du 25. La température maximum du 22 avait été de 52°,20 C. et la pression barométrique, de 755^{mm},70.

La manifestation électrique de la quatrième période orageuse s'est présentée les 26 et 27 juillet; le premier de ces deux jours, par une température de 51°,10 C., une pression de 755^{mm},10 et des vents SSO./SSE., des coups de

tonnerre à roulements pleins et assez forts se sont fait entendre vers six heures du soir; ils étaient précédés d'éclairs rougeâtres et à pleins nuages. Ce n'était que l'extrémité d'un orage qui recouvrait la Vesdre et ses environs, passait sur l'Ourthe et la Meuse pour planer sur tout le plateau de la Hesbaie, depuis les sources de la Mehaigne jusqu'au delà de Waremme, et recouvrait en largeur cette ville jusqu'à Herve et ses environs; la pluie a été partout torrentielle; la grêle et la glace sont tombées en grande quantité sur beaucoup de communes; les grêlons avaient parfois une grosseur telle que des vitres ont été brisées et des arbres fruitiers dépouillés et très-endommagés.

Le lendemain 27, vers 11 ¹/₂ heures du matin, par une température de 29°,2 C., une pression barométrique de 752^{mm}6, et sous des vents SE. à SSE., un orage des plus forts a éclaté; il recouvrait non-seulement le même plateau qu'hier, mais il s'étendait beaucoup plus loin: en longueur, des sources de la Mehaigne jusqu'à Tongres et ses environs; et en largeur de Saint-Trond jusque bien au delà des environs de Verviers. Cet orage a cessé à midi et un quart; il s'était d'abord annoncé par des nuages noirs très-entassés venant de l'ouest de Liège; ils étaient chassés par un vent NO. qui devenait de plus en plus fort à mesure que les nuages se rapprochaient, et qui n'a cessé qu'avec l'orage; le vent supérieur a soufflé constamment du SE., ce que j'ai pu observer par les solutions de continuité que présentait çà et là l'orage. Les nuages étaient d'un gris très-foncé et parfois d'un jaune noirâtre, avec des parties d'un blanc très-sale; l'obscurité devint telle qu'il fut impossible d'observer les instruments météorologiques. Ces nuages, qui n'étaient pas fort élevés, étaient continuellement sillonnés par des éclairs rougeâtres et à traits de Jupiter; les

détonations étaient des roulements très-forts, très-pleins et très-éclatants. Quand l'orage a commencé, le thermomètre, qui marquait 29°,10 C., est descendu de suite à 24°,40 C., puis à 19°,4 C. vers le milieu de l'orage, et à 19 degrés C. à la fin; le baromètre a monté sensiblement pendant la tourmente; à la fin il marquait 754^{mm},20, puis il a descendu pour revenir, vers 7 heures du soir, à sa hauteur du matin. La pluie a été partout diluvienne, mais les grêlons ne sont pas tombés de tous côtés en même quantité et avec la même grosseur; à Liège, on n'en a remarqué que de petits; à Montegnée, Rocour, Bierzet et jusqu'à Waremmes ils étaient plus forts et y ont occasionné beaucoup de dégâts; à Roclengue, la moisson qui était sur pied a été littéralement hachée; sur la route d'Ans à Rocour beaucoup d'arbres ont été renversés. De l'autre côté de la Meuse, à Herve surtout, beaucoup d'arbres ont été arrachés et des pommiers tordus; la grêle et la glace y ont été abondantes et ont causé beaucoup de dégâts.

Le 28, de 2 à 5 heures du soir, par une hauteur barométrique de 750^{mm},50, une température maximum de 26°,80 C. et un vent SE. à SSO., nous avons encore entendu à Liège quelques coups de tonnerre; les détonations étaient des roulements pleins; un peu de pluie les a accompagnées.

Le 29, nous avons eu, de grand matin, une forte pluie et beaucoup d'éclairs blancs très-brillants et à pleins nuages, sans détonation aucune. A Herve et ses environs, il y a eu un orage assez fort vers 11 1/2 heures du matin; la foudre y est tombée en plusieurs endroits; à Battice, elle a tué deux vaches dans les propriétés des sieurs Dortu et Gathy; des arbres ont été déracinés et même brisés; à Liège, une pluie abondante est tombée entre 2 et 5 heures

de l'après-dînée; le baromètre indiquait 747^{mm},58, le thermomètre 25°,7 C. et le vent soufflait du SSO. à l'O.

En relatant l'orage du 27, j'ai dit que les nuages arrivaient par un vent violent du NO.; cependant les vents SE. et SSE. n'ont cessé de régner toute la journée, et même pendant la durée de la manifestation électrique; voici, suivant une manière de voir, l'explication de ce vent particulier : pendant la nuit et toute la matinée, la température avait été des plus fortes; vers 11 heures du matin elle marquait 29°,10 C.; l'air s'étant fort échauffé, il y a donc eu une espèce de vide ou un défaut d'équilibre, de là un fort appel de l'air supérieur du cyclone; cet air, en venant rétablir l'équilibre, a entraîné la pluie qu'il contenait et les grêlons qui se sont formés sous l'influence solaire; cet appel d'air, étant d'autant plus fort que le défaut d'équilibre est plus considérable, devient parfois tellement rapide qu'il souffle en fort ouragan; de pareils courants se manifestent toujours au commencement des orages; de là les mouvements irréguliers qu'on observe alors dans les nuages; quand ces derniers n'ont pas beaucoup de largeur, les dégâts qu'ils occasionnent aux campagnes sont limités par deux lignes droites, comme si elles avaient été tracées à l'avance au cordeau. J'ai été à même de constater plusieurs fois de pareils dégâts.

Le mois d'août ne présente pas autant de périodes électriques que le mois précédent; entre le maximum du 1^{er} et celui du 9 (761^{mm},80), il n'y a pas eu d'orage; le minimum de pression 751^{mm},61 a eu lieu le 6 au soir par un vent SO. à OSO.; le même jour a eu lieu le maximum de température 28°,10 C.; le lendemain, un vent très-fort soufflait du SSO., sous la pression 751^{mm},80.

La période comprise entre le maximum du 9 et celui

du 15 (754^{mm},58) compte 5 jours de manifestations électriques; elles ont commencé le 9 même, à 9 1/2 h. du soir, par des éclairs rougeâtres à traits de Jupiter, qui se sont succédé jusqu'à minuit sans être suivis d'aucune détonation; à partir de ce moment, a éclaté un orage qui a duré jusqu'à 2 heures du matin; il a cessé alors pendant une heure, puis il a repris jusqu'à 4 1/2 h. du matin; à 9 heures, le tonnerre s'est de nouveau fait entendre pendant une heure environ; enfin, le soir, des éclairs, seulement accompagnés de pluie, ont brillé pendant toute la nuit du 10 au 11; la journée qui a suivi a été assez belle; à 4 heures, le tonnerre s'est fait entendre pendant 5/4 d'heure; les détonations étaient des roulements grondants assez lointains; à pareille heure, un orage éclatait sur Herve et ses environs; c'était le centre d'un mouvement orageux qui s'étendait de Liège jusqu'à Eupen en recouvrant Verviers. Le baromètre a baissé depuis le 9; le 10, il marquait un minimum de 755^{mm},28; le 11, 746^{mm},29; la température maximum a été, le 9, 26°,90 C., le 10, 28°,50 C., le 11, 30°,42 C.; les vents ont été le 9, SO./ONO., le 10, SO./SSE., le 11, SE./SSO.; cependant, le 10, il y eut des vents SO./NNO., surtout de bon matin. Pendant la durée des orages du 9 août, les éclairs étaient blancs rougeâtres à pleins nuages, les détonations très-fortes et à roulements très-pleins et éclatants; pendant la nuit du 9 au 10, il y a eu des coups de tonnerre excessivement forts et semblables à des coups de canon.

Le 12, la journée a été très-calme; le baromètre avait sensiblement remonté à 751^{mm},40; la température indiquait pour maximum 24°,50 C., et le vent passait du SSO. au NNO.

Le 15, la pression atmosphérique avait baissé à 745^{mm},56 la température monté à 28°,90 C. et le vent soufflait par ESE.

à SE.; un orage éclata à 4 heures du soir et dura une heure environ; les coups de tonnerre furent assez forts et à roulements pleins, les éclairs rougeâtres et à pleins nuages. La température, de 28°,90 C. qu'elle était, descendit à 22°,7 C. au commencement de l'orage et à 21°,6 C. pendant sa durée; le baromètre remonta à 746^{mm},60 à 4 heures, et à 747^{mm},87 à la fin de l'orage.

Le 14, temps très-calme et très-sombre; il en fut de même le 15; entre le maximum de ce jour (754^{mm},58) et celui du 20 (754^{mm},94), une manifestation électrique s'est fait sentir le 16 à 5 1/2 h. du matin par un orage assez fort, dont les nuages étaient amenés par un vent SE.; les éclairs étaient blancs et à pleins nuages et les détonations à roulements grondants; le maximum de température avait été de 27°,80 C.; le minimum de pression de 750^{mm},14 à 7 heures du matin, et les vents avaient continué à souffler du SE. et du S.; enfin, le 17, le baromètre atteignit son minimum le plus bas 747^{mm},56 à midi, par des vents SE./NO.

Depuis le maximum du 20 jusqu'à celui du 26 (762^{mm},19), le vent a été constamment très-fort, surtout le 25. La journée du 21 a été très-calme jusque vers 2 heures du soir; des coups de tonnerre se sont fait ensuite entendre et ils ont été suivis de pluie et de détonations à roulements très-éclatants, annoncées par des éclairs très-rougeâtres à pleins nuages et à traits de Jupiter. Cet orage a duré une heure environ; il recouvrait Liège et tous ses environs et il a éclaté sous une pression de 747^{mm},12, une température de 18°,90 C. et un vent très-fort SO./SSO.; la veille, le minimum de pression de la période avait été 744^{mm},10, avec une température maximum de 20°,40 C. — Les maxima barométriques ont été observés sous des vents N.

C'est aussi sous de pareils vents que les maxima des

2, 9 et 26 septembre ont marqué 765^{mm},84, 765^{mm},26 et 755^{mm},52; quant aux minima, ils ont lieu par des vents S.

Quoiqu'il eût éclaté le 17, entre 2 et 5 heures du soir, un fort orage avec grêlons à Paris, le 19, à Toulon, aussi entre 2 et 5 heures du soir, et le 29 à Londres, de 5 à 8 heures du matin, Liège n'a eu que des éclairs blancs rougeâtres au SO. de son horizon pendant la soirée du 21, par une pression de 746^{mm},04, un vent SE. et une température maximum de 21°,10 C.

Le mois d'octobre n'a présenté à Liège aucune manifestation électrique; néanmoins ses maxima et minima barométriques ont été aussi accompagnés de vents N. pour les premiers et de vents S. pour les seconds. — De très-forts orages ont été signalés les 2, 5 et 4 dans les basses Alpes, où de grandes inondations ont eu lieu.

Le mois de novembre compte un seul éclair blanchâtre qui a brillé le 15 à 5 ¹/₄ h. du matin par un vent NNE., une pression de 760^{mm},50 et une température de 2°,90 C. Les maxima et minima principaux de ce mois se sont manifestés sous l'influence des vents désignés plus haut.

Le mois de décembre a eu deux éclairs: le premier était rougeâtre et a brillé le 5 à 4 ¹/₄ h. du soir par un vent SO., une température de 7°,9 C. et une pression de 750^{mm},95; le second, blanc, très-brillant et à pleins nuages, s'est montré le 5 à 8 ¹/₂ h. du soir par un fort vent SO., une température de 11°,50 C. et une pression de 746^{mm},26; c'est aussi sous les vents N. et S. que les maxima et minima barométriques principaux du mois de décembre ont été remarqués.

CONCLUSIONS.

De ce qui précède, et du résumé des observations météorologiques, il résulte :

1^o Que les orages ont lieu généralement par les vents SE. et SO;

2^o Qu'ils sont des manifestations électriques de cyclones;

3^o Que ces cyclones se succèdent sans interruption;

4^o Que ces cyclones s'annoncent par des ascensions barométriques et des vents N.;

5^o Que ces vents passent successivement par le NE., l'E., le SE., et le S., l'O. et le NO.; que l'ascension barométrique diminue continuellement sous les vents de la première moitié, pour augmenter de nouveau en allant du S. au N. par l'O.;

6^o Que l'examen attentif des vents observés et des hauteurs barométriques qui y correspondent, et de leurs mouvements mensuels, fait reconnaître que l'atmosphère est sillonnée continuellement par des cyclones; que les tempêtes, les ouragans et les forts vents viennent à l'appui de cette manière de voir;

7^o Que les cyclones constituent des périodes mensuelles orageuses, à tempêtes et à forts vents;

8^o Que les cyclones sont les moyens que la nature emploie pour renouveler constamment l'air et transporter ces masses considérables d'eau qui entretiennent la vie, alimentent les sources, les rivières et les fleuves;

9^o Que les mouvements irréguliers des nuages au commencement des orages et des coups de vents qui se font alors sentir à la surface de la terre, proviennent d'une forte

attraction de l'air supérieur des cyclones vers les couches inférieures de l'atmosphère; aussi la température baisse-t-elle subitement de plusieurs degrés en ces circonstances.

N. B. Au moment de terminer cette relation, on écrit de Huy, en date du 31 décembre 1868 :

« Hier, vers la soirée, de nombreux éclairs ont sillonné
 » les nuages, et quelques coups de tonnerre se sont fait
 » entendre. Ce phénomène atmosphérique, assez rare à
 » cette époque, indiquerait-il un changement de temps?
 » Ce serait à désirer; aujourd'hui 31, la température est
 » un peu refroidie et le vent souffle encore avec assez de
 » violence. »

A Liège, le baromètre marquait 745^{mm},50, le 30, à 4 heures du soir, la température 8°,10 C. et le vent soufflait du SO. Au dire de plusieurs personnes le tonnerre grondait au SO. de la ville.

—

Sur deux fragments d'objets appelés « bâtons de commandement » découverts dans la caverne de Goyet (province de Namur); par M. Édouard Dupont, correspondant de l'Académie.

Dans la dernière séance, j'ai eu l'honneur d'annoncer à l'Académie la découverte qui venait d'être faite dans la caverne de Goyet, d'une portion de bois de renne travaillée de main d'homme et comparable à des objets des cavernes du Périgord que M. Lartet a décrits sous le nom provisoire de bâtons de commandement (1).

(1) *Reliquiæ Aquitanicæ*, explication des planches, p. 50.



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

Tr. par C. F. de la Acad. B.

Fragmente d'os de l'homme de Commancheville
trouvés dans la grotte de Commancheville

Un autre de ces bâtons de commandement a été découvert ce mois-ci dans la même caverne. Celui-ci ne porte pas d'ornemens et est encore attaché à un morceau de la brèche stalagmitique à laquelle il adhérerait.

Le premier qui ait été découvert dans cette caverne est orné, sur ses bords et sur ses deux faces, de traits gravés. Je n'ai pu reconnaître encore ce que l'antique graveur a voulu représenter sur l'une de ces faces, parce qu'une partie importante du dessin était sur la portion perdue de l'objet. Des traits s'y coupent et il y a quelques hachures.

L'autre face porte la figure d'un poisson dont la partie postérieure manque par suite de la cassure. Les points en creux qui ont été gravés sur le dos du poisson portent à y reconnaître les taches caractéristiques du dos de la truite.

Ces deux spécimens antéhistoriques ont été trouvés dans le limon fluviatile qui recouvre, sur une épaisseur moyenne de trois à quatre mètres, la paroi inférieure de la caverne.

La même couche a fourni en cet endroit de nombreux silex taillés dans la forme Couteau; d'autres silex en plus petit nombre rappellent la forme Moustier.

Les os travaillés sont surtout des bois de renne taillés en forme de dard comme ceux de l'âge du renne sur la Lesse.

Les débris des repas de l'homme sont spécialement représentés par de nombreux débris d'os des membres et de la tête qui se rapportent au mammouth, au rhinocéros, à l'hyène, au grand ours, au renne, à l'élaphe, au loup, etc.

Comme on le voit, l'âge géologique de ces restes de l'art primitif est établi sur des données fort complètes.

Note sur le développement des acarides. — Extrait d'une lettre de M. le Dr Bessels à M. P.-J. Van Beneden.

Stuttgart, 29 mars 1869.

« Jusqu'en 1865 l'embryogénie des Arthropodes avait été relativement peu étudiée. Mais depuis l'apparition du travail devenu classique de Weissman, sur le développement des diptères, cette étude est devenue l'objet favori des investigations des zoologistes. Plusieurs travaux remarquables ont été publiés depuis cette époque ; parmi eux nous nous plaisons à citer celui de Mecznirow : « *Embryologische Studien an Insecten* », et les recherches de Dohrn sur le développement de l'*Asellus aquaticus*.

« J'ai reçu, il y a quelques jours, de mon ami Alex. Brandt un mémoire publié par l'Académie de Saint-Pétersbourg, sur le développement des libellules et des hémiptères, dans lequel l'auteur s'est spécialement occupé de l'étude des membranes embryonnaires.

» Les acarides n'ont pas attiré jusqu'ici au même point l'attention des naturalistes; depuis longtemps je travaille à combler cette lacune, par l'étude du développement des *Atax*, *Phytopus*, *Sarcoptes*, *Tétranychus* et d'autres genres voisins. Dans le but de contrôler mes observations sur l'embryologie du *Phytopus vitis*, j'attendais, avant de livrer mon travail à la publicité, les premiers jours du mois de mai, lorsque je reçus le dernier numéro du journal de v. Siebold et Kölliker, qui contient un travail fait de main de maître par Claparède (1). Comme mes re-

(1) Studien an Acariden. Zeitschrift für wiss. Zool. Bd. XVIII.

cherches concordent sur tous les points essentiels, avec les résultats publiés par le savant professeur de Genève, j'ai jugé inutile de donner suite à ma publication. Permettez-moi, toutefois, de vous communiquer sur cette question quelques observations.

« Ainsi que j'él'écrivais à votre fils dans une lettre que je lui ai adressée au mois de septembre dernier, mes recherches sur l'*Atax ypsilophorus*, dont vous vous êtes occupé en 1848 (1), ne s'accordent pas en tous points avec les résultats que vous avez annoncés. J'ai exposé brièvement, dans un petit travail sur le renflement dorsal des Amphipodes (*kugelförmige Organ*), mes observations relatives à la membrane embryonnaire des Acariens (*deutorum* de Claparède) et à ces cellules amœboïdes remarquables qui nagent dans le liquide autour du blastoderme. (*Jenaische Zeitschrift für Medicin und Naturwissenschaften*, Band V, Heft. 1, p. 98.)

» Comme je le fais remarquer plus haut, mes observations concordent sur les points essentiels avec les résultats publiés par Claparède. Je n'ai pas plus réussi que ce savant à découvrir la vésicule germinative dans les œufs récemment pondus, comme vous l'annoncez dans vos recherches sur le développement de l'*Atax ypsilophorus*, (page 18). Je ne doute nullement cependant qu'elle n'y existe en réalité et je suis persuadé qu'elle n'échappe à la vue de l'observateur qu'à cause de la coloration foncée du vitellus. N'ayant pu observer les œufs ovariens, il me serait impossible de décider la question de savoir si, comme le croit Claparède, la membrane qui entoure le

(1) Recherches sur l'histoire naturelle et le développement de l'*Atax ypsilophora*. *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XXIV.

vitellus est une membrane vitelline, ou s'il faut la considérer comme un chorion.

» J'ai été assez heureux pour pouvoir observer le mode de formation du blastoderme qui vous a échappé, ainsi qu'à Claparède. Il serait difficile de dire combien de temps le blastoderme apparaît après la sortie des œufs de l'oviducte, puisqu'on ne peut observer le phénomène de la ponte. Chez des œufs retirés du manteau des *Unio* et des *Anodontes* et qui ne présentaient encore aucun changement, j'ai vu le blastoderme apparaître au bout d'un ou de deux jours. On peut constater, en ouvrant avec précaution un de ces œufs, dans une solution de 1 % de bichromate de potasse, que le blastoderme ne se montre pas en même temps sur toute la surface de l'œuf, mais qu'il apparaît par îlots. Il n'est pas possible, à cause de la coloration foncée du vitellus, d'observer ce phénomène, à moins de mutiler les œufs. Après que le blastoderme s'est étendu autour du vitellus, la membrane embryonnaire s'en détache. C'est cette membrane que vous avez considérée comme se formant par dédoublement de l'enveloppe primitive de l'œuf, et que Claparède a désignée sous le nom de deutovum. Je la considère comme l'homologue de la membrane larvaire des crustacés (*Larvenhaut*), et celle-ci est évidemment l'homologue de l'amnios des insectes. Je me propose d'établir ces rapports dans un travail spécial sur l'amnios de ces Arthropodes que je compte publier prochainement.

» C'est peu de temps après la formation de cette membrane embryonnaire qu'on voit apparaître entre elle et le blastoderme les premières cellules amœboïdes que Claparède fait surgir beaucoup plus tard. Quand, dans mon travail, j'ai désigné ces corpuscules amœboïdes sous

le nom de globules sanguins, je n'ai eu en vue que de signifier leur filiation aux cellules du blastoderme, qui, au moment de l'apparition de ces *hémamibes*, sont les seules formations cellulaires de l'œuf. Il me paraît très-probable qu'il faut admettre, pour les corpuscules sanguins, deux modes de descendance, attendu que les corpuscules du sang de l'embryon ont une tout autre origine que ceux dont nous venons de parler. J'ai observé pendant des heures entières certains œufs, sans avoir jamais vu un de ces corpuscules amœboïdes pénétrer à l'intérieur de l'embryon.

» Claparède se demande si vous n'avez pas pris les parasites des Anodontes pour ceux des Unio, ou bien, si ce sont les mêmes animaux qui vivent en Belgique sur les Anodontes et à Genève sur les Unio. En commençant mes recherches, j'avais placé une centaine d'Anodontes, recueillies dans les marais environnants, dans une eau courante, où j'ai mis ensuite des *Unio batavus*. Lam. Quatre semaines après avoir placé à côté les uns des autres les Unio et les Anodontes, je trouvais dans une de ces dernières l'Atax que jusqu'alors j'avais exclusivement rencontré chez les Unio; et depuis ce temps, j'ai trouvé souvent dans les *Unio* trois ou quatre individus de l'espèce propre aux Anodontes.

» Il n'est guère possible de confondre les parasites des Unio avec ceux des Anodontes : les premiers portent constamment cinq ventouses de chaque côté de l'ouverture sexuelle, tandis que les autres en ont de trente à quarante. J'en ai trouvé qui ressemblaient en tous points à ceux des Anodontes, sauf que le nombre des ventouses était de six de chaque côté. — Je ne crois pas m'avancer trop, en considérant ce fait comme un phénomène d'atavisme,

puisque ces deux espèces d'Atax ne sont guère différentes l'une de l'autre. »

M. Van Beneden fait suivre cette communication des observations suivantes :

Le désaccord qui est signalé au sujet de la vésicule germinative n'existe réellement pas, puisque je ne déclare avoir reconnu la présence de cette vésicule que dans les œufs ovariens. *La vésicule germinative, disais-je, est relativement d'autant plus grande qu'on examine un œuf plus jeune.* — Je suis étonné que MM. Claparède et Bessels n'aient pas remarqué que je ne donne la composition de l'œuf qu'avant la ponte.

Quant aux Atax, que M. Claparède suppose provenir des Unio plutôt que des Anodontes, et que je pourrais lui envoyer en vie, s'il le désirait, tous ceux qui ont servi à mes recherches provenaient d'une même localité des environs de Louvain, où je n'ai jamais vu que des Anodontes seules. Au reste les observations de M. Bessels prouvent que les mêmes Atax vivent sur les Unio aussi bien que sur les Anodontes.

Nous ferons remarquer, en passant, que les cellules amœboïdes qui apparaissent autour du blastoderme nous semblent parfaitement analogues à ces prétendus parasites, qui apparaissent dans les mêmes conditions chez différents mollusques, et que von Nordmann a nommés *Cosmella hydrachnoïdes* dans le *Tergipes Edwardsii* (1).

(1) *Ann. des sc. nat.*, 1846, vol. V, 5^e série.

Les Baleinoptères du nord de l'Atlantique, par M. P.-J. Van Beneden, membre de l'Académie.

Se reconnaître au milieu des nombreuses espèces de baleinoptères, même au milieu des genres que l'on a établis ces dernières années, n'est pas chose aisée. Il n'y a pas de groupe dont les éléments soient plus embrouillés, plus difficiles à étudier, plus embarrassants à comparer. Aussi avons-nous éprouvé de fort grandes difficultés en passant en revue tout ce qui a été publié sur ce vaste sujet et en en mettant en parallèle ensuite les sujets qui ont servi de base aux descriptions.

A mon avis, non-seulement on a trop multiplié les genres, puisque le nombre en est plus grand que celui des espèces, mais on a eu surtout le grand tort d'attribuer des caractères génériques à des dispositions purement individuelles : une côte supplémentaire ou bifurquée est un cas accidentel comme la soudure de quelques apophyses des vertèbres cervicales. Si dans la *Balenoptera rostrata*, certaines vertèbres du cou sont soudées, tantôt par le corps, tantôt par les apophyses, dans le plus grand nombre de squelettes, ces vertèbres sont complètement libres, comme elles doivent l'être à l'état normal.

De ce qu'il est difficile de trouver des caractères distinctifs dans un groupe, il ne s'ensuit pas qu'il faille recourir aux dispositions accidentelles, comme l'a fait notre illustre ami feu J. Muller. C'est lui qui, le premier, si nous ne nous trompons, a fait intervenir la bifurcation de la première côte, comme caractère de la baleinoptère de Holstein.

Les baleinoptères que les premiers pêcheurs de baleines avaient si bien distinguées sous le nom de *Vinnfisch* sont aujourd'hui, pour tous les zoologistes, des cétacés à fanons courts, portant des plis sous la gorge et sous le ventre, ayant une véritable nageoire sur le dos et le corps fort allongé, sept vertèbres cervicales toujours séparées, peu de lard, et beaucoup de souplesse.

Depuis que l'on recueille les squelettes des baleinoptères qui sont venus échouer, l'on sait qu'il y en a de grands et de petits sur les différentes côtes d'Europe, depuis les parages de l'Islande jusqu'à l'intérieur de la Méditerranée; mais ce que l'on ignore généralement, c'est le nombre d'espèces auxquelles se rapportent ces charpentes souvent colossales qui sont disséminées dans les musées. C'est à la solution de cette question que la présente notice est consacrée.

Cuvier croyait à l'existence de deux espèces en Europe : l'une, de la Méditerranée, représentée par le squelette de l'animal échoué en 1798 à l'île Sainte-Marguerite et dont la tête avec quelques os est conservée au Museum de Paris; l'autre, de la mer du Nord, d'après un animal jeté en 1819 sur la côte du Holstein et dont le squelette complet est conservé au musée de Berlin. Le troisième squelette que Cuvier connaissait est celui qui est conservé à la maison de ville de Brème; et comme il provient d'un animal de petite taille échoué à l'embouchure du Weser, Cuvier le croyait un jeune de l'espèce précédente.

Il y avait pour Cuvier un rorqual de la Méditerranée et un rorqual du Nord.

Le grand naturaliste avait préféré ce mot rorqual à celui de baleinoptère proposé par Lacépède, parce qu'il croyait à l'existence d'une *Jubarte* sans plis sous la gorge.

Cuvier n'avait pas eu assez de matériaux à sa disposition

quand il a écrit ses recherches sur les ossements des cétacés, et ce n'est que quelques années plus tard, que feu mon ami Eschricht a commencé ses intéressantes publications touchant ces animaux. Eschricht a fait faire un pas immense à la cétologie, en démontrant que le nombre de vertèbres est le même dans le jeune âge qu'à l'âge adulte, que celles-ci ne se soudent pas à un âge avancé, après avoir été séparées d'abord, et que tous les caractères de l'adulte se trouvent déjà dans le fœtus qui n'est pas encore à terme.

En même temps Eschricht a fait voir, ce que l'on semblait de plus ignorer, qu'il existe une baleinoptère de petite taille, qui ne dépasse pas 50 pieds de longueur, n'a pas plus de quarante-huit vertèbres, des fanons jaunes et des nageoires pectorales à moitié blanches et que c'est elle qu'Othon Fabricius a observée pendant son séjour au Groënland, tout en ayant le tort de la prendre pour la *Balæna rostrata* de Linné.

Depuis les travaux de Cuvier, il a été reconnu également que la baleinoptère de la Méditerranée, la seule baleine que les anciens aient connue, est l'espèce commune de l'Atlantique, et, dès 1856, nous avons signalé sa présence sur la côte d'Islande, d'après des caisses tympaniques que Gaimard avait rapportées de son voyage au Nord.

Depuis lors aussi il a été reconnu que la baleine échouée sur la côte du Holstein, et à laquelle Rudolphi avait également donné le nom spécifique de *rostrata*, diffère complètement de la *rostrata* d'O. Fabricius et qu'elle mérite de conserver le nom de baleinoptère du Nord, *Balænoptera borealis*, comme l'a dit Lesson. C'est le même animal pour lequel le docteur Gray a proposé le nom de *Balænoptera laticeps*. Avec sa sagacité habituelle, le savant directeur du British Museum avait reconnu que le squelette de

l'animal du Holstein appartenait à une espèce particulière.

Nous voilà donc en présence de trois espèces, toutes les trois propres à l'Atlantique et dont une seule pénètre dans la Méditerranée. Comme nous le verrons plus loin, ces espèces se distinguent par leurs caractères intérieurs et extérieurs et ont reçu également des noms particuliers des baleiniers. On en connaît un grand nombre de squelettes.

Il existe encore une quatrième espèce dans les parages d'Islande et dont quelques individus, mais en petit nombre, sont venus se perdre dans la mer du Nord et peut-être même dans le golfe de Gascogne. Camper l'avait déjà mentionnée sous le nom de *Steypireydr*, et tout récemment un individu est venu échouer sur la côte de Suède, non loin de Gothenbourg. Cette baleinoptère atteint, comme celle qui pénètre dans la Méditerranée, une forte taille, puisqu'on en connaît de 80 pieds.

D'après un squelette conservé à Hull, le docteur Gray lui a donné le nom de *Balænoptera sibbaldii*, qui est synonyme de *Balænoptera latirostris*, que mon honorable ami Flower avait proposé pour un squelette de la collection de Lidt de Jeude, d'Utrecht. L'animal qui est venu se perdre sur la côte de Suède, et dont nous parlons plus haut, a servi de type à une espèce nouvelle nommée *Balænoptera Carolinæ* par Malm; mais, comme l'ont fait remarquer MM. Flower et Reinhardt, c'est le *Steypireydr* des pêcheurs islandais, et par conséquent le même animal que le docteur Gray a nommé *Balænoptera sibbaldii*. L'existence de cette espèce est mise hors de doute depuis qu'une société anglo-américaine a commencé la pêche des baleinoptères, à défaut de baleines.

A ces quatre espèces, bien établies, non plus sur des observations fugitives et souvent incomplètes, mais sur

des ossements conservés dans des musées, faut-il ajouter la *Balenoptera gigas*, la baleinoptère d'Ostende, celle qui, en 1827, a été trouvée morte en mer par les pêcheurs et dont le squelette a été exhibé dans les principales capitales de l'Europe? Nous ne le pensons pas. Ce squelette appartient à l'espèce ordinaire, *Gewoone Vinnfisch*, *Balenoptera musculus* des auteurs, et que nous avons proposé de nommer *Communis*. C'est une femelle de grande taille qui n'a de particulier que sa première côte qui est *biceps*.

Nous sommes donc en présence de quatre baleinoptères dans l'Atlantique septentrionale, deux de petite taille et deux de grande taille, qui diffèrent entre elles par des caractères ostéologiques aussi bien que par des caractères extérieurs et dont il existe aujourd'hui des squelettes dans différents musées.

Ces espèces sont :

BALÆNOPTERA ROSTRATA, O. Fabr.

SYN. *Balenoptera minor*, KNOX.

Baleinoptère museau-pointu, Lacépède.

L'animal atteint une longueur de 25 à 50 pieds, sa nageoire pectorale est blanche au milieu, ses fanons sont jaunes, dans le squelette, on compte quarante-huit vertèbres, onze côtes, et le sternum a la forme d'une croix latine.

Dans le tableau suivant nous avons résumé les renseignements que l'on a pu recueillir sur les individus qui ont échoué, renseignements qui se rapportent à la date et aux lieux de leur échouement, à leur taille et à leur sexe, aux indications des musées qui renferment les squelettes, ainsi

qu'aux auteurs qui en font mention. Eschricht a donné le premier tableau de ce genre, mais en réunissant les différentes espèces dans le même cadre.

DATE.	Taille.	Sexe.	LIEUX.	MUSÉES.	Observations.
Novembre 1865.	16'	♂	Escaut.	Bruxelles.	Bull. Acad. Belg.
20 déc. 1862.	5 ^m .	—	Dans l'Y.	—	—
Février 1861.	3 ^m .	—	Bretagne.	Paris.	Comptes rendus.
Novembre 1860.	25'	♂	Norfolk.	—	Individu trouvé mort.
— 1852.	—	—	Havre.	—	Velins du museum.
19 juin 1850.	—	—	Morbihan.	—	—
2 juillet 1840.	16'	—	Christiania fjord.	Christiania.	—
10 juillet 1838.	17'	♀	Ostende.	Gand.	Eschricht, n° 39 ¹ .
— 1837.	22'	—	Ouest Jutland.	Bruxelles ² .	Eschricht, n° 37.
26 août 1835.	24'	♂	Charente.	—	Act. Soc. linn. Bordeaux, 1841.
Février 1834.	10'	♀	Firth of Forth.	Edimbourg.	Knox.
Juillet 1824.	18'	—	Est Jutland.	Halle.	Eschricht, n° 20.
14 nov. 1808.	17 1/2'	♀	Orcades.	—	Eschricht, n° 16.
Avril 1791.	15'	—	Cherbourg.	—	Lacépède.
Février 1764.	26'	—	S ^t -Jean de Luz.	—	Du Hamel.
— 1763.	17'	♀	Doggersbank.	Londres, Coll. des chirurg.	Hunter.
Mai 1669.	27'	♀	Weser.	Brême.	—
— 1545.	25'	—	Près de Greifswald.	Greifswald.	—

¹ C'est le numéro du tableau publié par Eschricht dans ses *Nordischen Wallthiere*.

² Le bailli de l'endroit où le SQUELETTE a ÉTÉ TROUVÉ en a fait cadeau à Eschricht.

Nous ne croyons pas que la soudure plus ou moins complète de la seconde et de la troisième cervicale, soit par les apophyses, soit par le corps de la vertèbre, ait une valeur zoologique quelconque. C'est une disposition purement individuelle.

Nous ne pouvons donc partager l'avis de ceux qui voient dans l'union de la seconde et de la troisième cervi-

cale un des caractères par lesquels le genre *Balenoptera* se distingue du genre physalus. L'axis est soudé à la huitième cervicale dans *plusieurs* squelettes de *Balenoptera rostrata*, dans un squelette de *Balenoptera swinhoei* et dans un squelette de *Balenoptera bonærensensis*. Dans ce dernier, la quatrième cervicale est encore soudée à la troisième.

Il y a des squelettes de cette espèce dans lesquels on voit les apophyses transverses inférieures des vertèbres cervicales, depuis la troisième jusqu'à la sixième, coudées de manière à figurer deux os soudés l'un au bout de l'autre.

BALENOPTERA EOREALIS, CUV.

Syn. *Balenoptera laticeps*, Gray.

Balæna rostrata, Rudolphi.

Rorqual du Nord, Cuvier.

L'animal a de 50 à 55 pieds de longueur, sa nageoire pectorale est toute noire, ses fanons sont de la même couleur, les vertèbres sont au nombre de cinquante-six, les côtes au nombre de quatorze et le sternum est en forme de disque.

DATE.	Sexe.	Taille.	LIEUX.	MUSÉES.	Observations.
21 févr. 1819 .	♀	32'	Holstein.	Berlin.	Rudolphi.
29 août 1811 .	—	32'	Zuider-Zee.	Leyde.	Loosjes, Reinwardt, Sandifort.
— 1861 .	—	—	Cap Nord.	Bruxelles.	M. Flower.
15 juin 1861. .	—	—	Iles Loffoden.	Bergen.	M. Sars.
Juillet 1863 .	—	—	Norwége.	Bergen.	—

BALENOPTERA MUSCULUS.

Syn. *Physalus antiquorum*, Gray.

Balenoptera communis, Van Ben.

— *gigas*, Eschr.

Baleinoptère de la Méditerranée.

L'animal a de 70 à 80 pieds de longueur, quelquefois même un peu plus; ses nageoires pectorales sont noires; ses fanons le sont également, mais souvent striés de blanc surtout en avant; il y a soixante-deux vertèbres, quinze côtes et le sternum est en forme de trèfle.

Le tableau suivant indique les individus qui sont venus échouer et dont on a conservé des restes. On voit par le nombre que c'est l'espèce la plus commune.

Sur vingt-sept individus dont on a constaté le sexe, il y a eu quinze mâles et douze femelles; parmi ces mâles il y en a cinq de 40 à 50 pieds, tandis qu'il n'y a que trois femelles au-dessous de 50 pieds. Il y a trois mâles de 70 à 80 pieds et parmi les femelles il y en a quatre qui atteignent cette dimension. Il n'y a donc pas de différence de taille selon les sexes. Le plus petit animal échoué connu est celui qui est venu se perdre près de Perpignan.

DATE.	Taille.	Sexe.	LIEUX.	MUSÉES.	Observations.
Mars 1866 . .	—	—	Au Nieuwen-Dam.	—	—
Avril 1866 . .	—	—	Au Helder.	—	—
Novembre 1866.	47'	♀	Côtes de Hollande.	Bruxelles.	M. Van Beneden.
— 1865.	67'	♂	Manche.	—	M. Flower.
— 1864.	—	—	Ile St ^e -Marguerite.	—	—
Juin 1863. . .	—	—	Côtes d'Espagne.	Barcelone ou Madrid.	M. Gervais.
Août 1863. . .	70'	♂	Falmouth.	Alexandra Park.	—
— 1863. . .	—	—	St-Tropez.	—	M. Gervais.
—	5 ^m .	—	Port-Vendres.	—	Idem.
1857.	45' ?	♂	St-Brieuc.	St-Brieuc.	M. Nimier.
1862	50'	—	Wick.	—	—
—	51'	—	Greifswald.	Greifswald.	—
Février 1862. .	—	♀	Hérault.	—	Vue avec son balcon.
1 septemb. 1861.	—	—	Groënland.	—	M. Malmgren.
Décembre 1860.	—	—	Toulon.	—	M. Gervais.
Mai 1859 . . .	60'	♂	»	—	M. Murie.
Novembre 1858.	56'	♂	Norwége.	Bergen.	—
— 1859.	49'	—	Port-Vendres.	Perpignan.	M. Gervais.
Tout l'été. . .	—	—	»	Iles Loffoden.	M. Sars.
1858	60'	♂	Tamise.	Londres, Rocheville garden.	—
1857	—	—	Yarmouth.	Londres, CRANE.	—
15 février 1857.	60'	♂	Boulogne.	—	Journ. politiques.
Mars 1856 . . .	50'	♀	Orcades.	—	—
23 nov. 1851. .	72'	♂	côtes de Hollande.	Anvers.	M. Van Beneden.
— 1850. . . .	—	—	Margate.	A Londres et à Cambridge.	—
10 nov. 1854. .	—	—	Bordighiera.	(Ligurie occid.)	—
Printemps 1846.	62'	♂	Farsund.	—	—
— 1845. . . .	—	—	Côte de St-Malo.	—	—
Août 1843. . .	60'	—	Firth of Forth.	—	Édimbourg.
Janvier 1842. .	—	—	Pas-de-Calais.	—	MM. Gervais et Blainville.
Avril 1842 . . .	75'	—	Ile de Wight.	Ile de Wight.	—
Décembre 1841.	40'	♂	Katwyk aen Zee.	—	Schlegel.
21 sept. 1841. .	65'	♂	Nord-Zélande.	—	Copenhague.
Septembre 1840.	65'	♀	Meuse. Emb.	—	Schlegel.
Février 1840. .	44'	♀	Yarmouth.	—	—

DATE.	Taille.	Sexe.	LIEUX.	MUSÉES.	Observations.
1837	68'	—	Côtes Norwége.	Christiania.	—
1836	70'	—	Jutland.	Louvain, CRANE.	—
1836, sept. . .	51'	♀	Hollande.	—	Schlegel, <i>Abhand.</i>
1835, 17 sept. .	56'	♀	Wyk aen Zee.	—	Vrolik.
2 octobre 1831.	102'	—	Plymouth.	—	—
7 septem. 1831.	79'	♀	Plymouth.	British Museum.	—
5 octobre 1831.	79'	—	North Berwick.	Edimbourg.	Knox.
1830	63'	—	Brighton.	—	—
16 août 1829. .	41'	♂	Somme, emb.	—	M. Ravin.
27 nov. 1828.	72'	—	S ^t Cyprien.	Lyon.	—
4 nov. 1827.	80'	♀	Ostende.	?	Dubar.
Avril 1825 . .	44'	♂	Ile Rugen.	Greifswald.	—
Avril 1825 . .	70'	♀	Ouest Irlande.	—	Arthur Jacob.
7 févr. 1812 . .	—	—	Somme, emb.	Boulogne, FRAGMENTS TÊTE.	—
Hiver 1817-18 .	82'	—	Shetland.	—	Scoresby.
23 octob. 1808.	43'	♂	Firth of Forth.	—	Pat. Neill.
20 mars 1798 .	82'	♀	Ile S ^t -Marguerite.	Paris.	—
18 juin 1797. .	70'	—	Cornouailles.	—	—
28 nov. 1791. .	52'	♀	Hollande.	—	Blumenbach.
10 juin 1761. .	46'	—	Firth of Forth.	—	Walker.
19 juin 1752. .	52'	—	Berwickshire.	—	Scoresby.
Septemb. 1692.	78'	♂	Firth of Forth.	—	—

BALÆNOPTERA SIBBALDI, Gray.

SYN. *Balenoptera latirostris*, Flower.

Balenoptera Carolinæ, Malm.

Steppireydr.

L'animal a de 70 à 80 pieds, les nageoires pectorales et les fanons sont noirs; il a soixante-trois ou soixante-quatre vertèbres, quinze ou seize côtes et le sternum peu développé.



Carte représentant les lieux où la présence des baleenoptères a été constatée en Europe.



DATE.	Sexe.	Taille.	LIEUX.	MUSÉES.	Observations.
10 mars 1827. .	♀	54'	Ile d'Oleron.	?	Signalée par Lesson.
1847	—	—	(côtes d'Angleterre.	Hull.	Le docteur Gray et M. Flower.
—	—	—	Côtes de Hollande.	British Museum.	—
1868	—	70' au moins	Islande.	Copenhague.	Une tête.
1868	—	—	Islande.	?	Bottemann.
29 octob. 1865.	♂	m. 46,416	Côte occidentale de Suède.	Gothenbourg.	Décrit par M. Malm.

RÉSUMÉ.

BALEINOPTÈRES DU NORD DE L'ATLANTIQUE.

NOMS :	Nombre de côtes.	Nombre de vertèbres.	STERNUM.	LONGUEUR de L'ANIMAL.
Balenop. rostrata . .	11	48	En croix latine.	25 à 30 pieds.
— borealis . .	13	55	En disque.	30 à 35 —
— musculus . .	15	62	En trèfle.	70 à 80 —
— sibbaldii. .	46	63-64	Rudimentaire.	70 à 80 —

La planche qui accompagne cette notice représente les lieux où l'on a constaté la présence des baleinoptères en Europe. Nous avons indiqué par des couleurs et par des chiffres les différentes espèces qui ont été observées. C'est la *Balenoptera musculus* qui a échoué le plus souvent; après elle vient la *Balenoptera rostrata*; la *Balenoptera borealis* ou *laticeps* et la *Balenoptera sibbaldii* sont les plus rares.

Recherches sur l'isomérisie dans la série salicylique, par
M. Louis Henry, correspondant de l'Académie.

PREMIÈRE PARTIE.

Dérivés chlorés de l'aldéhyde salicylique.

D'après la théorie si ingénieuse et si féconde des *Combinaisons aromatiques*, proposée en 1865 par M. Kekulé (1), théorie devenue classique aujourd'hui, chaque dérivé *bisubstitué* de la benzine $C_6H_4 \begin{Bmatrix} R \\ R' \end{Bmatrix}$ peut et doit même, du chef des rapports de position que peuvent affecter dans le noyau C_6H_6 les deux radicaux R et R', exister sous *trois variétés isomères différentes*.

Au *toluène* $C_6H_5 - CH_3$ et à l'*acide benzoïque* $C_6H_5 - COHO$, composés *uniques* et *toujours identiques* à eux-mêmes, *quelle que soit leur origine* (2), doivent, en vertu de cette règle théorique, correspondre des dérivés *monosubstitués* $C_6H_4 \begin{Bmatrix} R \\ CH_3 \end{Bmatrix}$ et $C_6H_4 \begin{Bmatrix} R \\ COHO \end{Bmatrix}$, représentés chacune par *trois corps différents*.

L'expérience n'a apporté jusqu'à présent que des confirmations à ces idées générales.

Les dérivés *monosubstitués* du toluène et de l'acide benzoïque, assez nombreux aujourd'hui, grâce aux re-

(1) *Bulletin de la Société chimique de Paris*, tome III, p. 98.

(2) Voir, quant à l'identité des acides *benzoïque*, *dracylique* et *salylique*, Beilstein et Reichenbach, *Annalen der Chemie und Pharm.*, t. CXXXII, p. 157 et p. 509; voir, quant au *toluène*, Berthelot, *Comptes rendus*, t. LXVIII, p. 606, mars 1869.

cherches de divers chimistes parmi lesquels nous citerons particulièrement MM. De Ville, Cannizaro, Kolbe, Kekulé, Limpricht, Hubner et surtout M. Beilstein, se répartissent en effet en *trois* groupes ou *séries distinctes*, une série *ortho*, une série *para* et une série *méta*, séries qui, renfermant chacune comme termes particulièrement caractéristiques un *acide benzoïque monochloré*, $C_7H_5ClO_2$ (1) et un *acide diatomique* $C_7H_6O_5$ (2) pourraient s'appeler, respectivement, du nom de ces composés, séries *benzoïque* ou *oxybenzoïque*, série *dracylique* ou *paraoxybenzoïque*, série *salylique* ou *salicylique*.

Quoi qu'il en soit du nom à donner à ces séries d'isomères, elles sont bien loin d'être, à l'heure qu'il est, également complètes; les composés qu'elles renferment se forment, en effet, dans des conditions diverses qui ne se réalisent pas avec la même facilité pour chacune d'elles. L'acide benzoïque donne aisément les dérivés de la série *ortho* ou de la série de son nom; soumis à l'action du chlore, du brome ou de l'acide azotique, le toluène donne facilement et volontiers les dérivés de la série *para* ou série *dracylique*; c'est même cette série qui, grâce aux persévérantes et fructueuses recherches de M. Beilstein, aidé de ses élèves, est aujourd'hui la mieux représentée; quant aux dérivés *salicyliques*, on les a obtenus par des voies diverses, surtout aux dépens de l'acide salicylique lui-même.

Dans le tableau suivant sont indiqués les composés principaux, choisis parmi les plus simples et les mieux

(1) Acide chlorobenzoïque, fusible à 152° ; acide parachlorobenzoïque ou chlorodracylique, fusible à 256° , acide chlorosalylique, fusible à 157° .

(2) Acides oxybenzoïque, paraoxybenzoïque et salicylique.

connus de chacun de ces groupes (1). On pourra juger par là de l'état actuel de l'isomérisie dans les dérivés toluéniques et benzoïques :

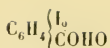
Série ORTHO ou Série BENZOÏQUE.	Série PARA ou Série DRACYLIQUE.	Série MÉTA ou Série SALYLIQUE.
$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HOO} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide oxybenzoïque.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide paraoxybenzoïque.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide salicylique.</i>
	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} (\text{CH}_3)\text{O} \\ \text{C HO} \end{Bmatrix}$ <i>Aldéhyde anisique.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{CHO} \end{Bmatrix}$ <i>Aldéhyde salicylique.</i>
$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{HO} \end{Bmatrix}$ <i>Hydroquinone.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{HO} \end{Bmatrix}$ <i>Résorcine.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{HO} \end{Bmatrix}$ <i>Pyrocatechine.</i>
$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} (\text{CH}_3)\text{O} \\ \text{CH}_3 \end{Bmatrix}$ <i>Crésol oxybenzoïque</i> (Körner) (2).	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{HO} \\ \text{CH}_3 \end{Bmatrix}$ <i>Crésol solide (Körner) (5).</i>	
$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide chlorobenzoïque.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide chlorodracyle.</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide chlorosalicylique.</i>
$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Br} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide bromobenzoïque (4).</i>	$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Br} \\ \text{COHO} \end{Bmatrix}$ <i>Acide bromodracyle.</i>	

(1) Nous avons omis dans ce tableau les dérivés si nombreux, chlorés, nitrés, etc., des divers acides et aldéhydes chlorobenzoïques, des acides amidobenzoïques, de même que ceux du toluène monochloré, les toluènes tétrachlorés, pentachlorés, etc., préparés récemment par M. Beilstein.

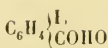
(2) *Bull. de l'Acad. royale de Belgique*, t. XXIV, 2^e série, 1867, p. 155.

(3) *Ibid.*, page 155.

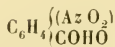
(4) Acide bromobenzoïque, fusion à 155° (Hubner); acide bromodracyle, fusion à 251° (Hübner et Ohly).



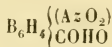
Acide iodobenzoïque (1).



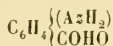
Acide iododracylique
(Körner) (2).



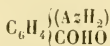
Acide nitrobenzoïque (5).



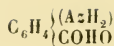
Acide nitrodracylique.



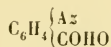
Acide benzamique (4).



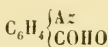
Acide amidodracylique.



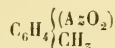
Acide anthranilique.



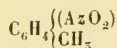
Acide azobenzoïque.



Acide azodracylique.



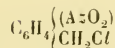
Nitrotoluène liquide ?



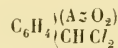
Nitrotoluène solide.



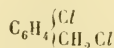
Toluène monochloré.



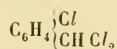
Chlorure de nitrobenzyle
liquide ?



Chlorure de nitrobenzyle
solide.



Chlorure de chlorobenzyle.



Toluène trichloré.

(1) Fusion à 187° (Hübner).

(2) *Bull. de l'Acad. royale de Belgique*, t. XXIV, 2^e série, 1867, p. 157.

(5) Acide nitrobenzoïque, fusion à 127°.

— dracylique, fusion à 240°.

(4) Acide benzamique, fusion 172°-174°.

— amidodracylique, fusion à 187°.

— anthranilique, fusion à 144°-145°.

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{CCl}_3 \end{Bmatrix}$$

Toluène tétrachloré
(Limpricht) (1).

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{CCl}_2 \end{Bmatrix}$$

Toluène tétrachloré
(Beilstein) (2).

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{CCl} \end{Bmatrix}$$

Toluène tétrachloré
(Kolbe) (3).

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Br} \\ \text{CH}_3 \end{Bmatrix}$$

Toluène bromé.

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{I} \\ \text{CH}_3 \end{Bmatrix}$$

Toluène iodé (Körner) (4).

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} (\text{H}_3\text{Az}) \\ \text{CH}_3 \end{Bmatrix}$$

Toluidine solide.

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{CH}_2\text{HO} \end{Bmatrix}$$

Alcool chlorodracyle.

$$\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} \text{Cl} \\ \text{CHO} \end{Bmatrix}$$

Aldéhyde chlorodracyle (5).

L'importance générale et l'intérêt tout d'actualité que

(1) Liquide, bouillant à 244°-246°. Voir *Annalen der Chemie und Pharm.*, t. CXXXIII, p. 58, année 1865.

(2) Voir *Zeitschrift für Chemie*, t. IV, p. 277, année 1868.

(3) Solide, fusible à 50°; bouillant à 260°. Voir *Annalen der Chemie und Pharm.*, t. CXV, p. 195, année 1860.

(4) *Bulletins*, t. XXIV, 2^e série, p. 156, année 1867.

(5) Il n'est pas possible jusqu'ici de rapporter à l'une ou à l'autre de ces séries d'une manière certaine, puisque l'on n'en connaît aucun dérivé caractéristique, le crésol liquide du goudron de bois et de houille, la toluidine liquide de M. Rosensthiel, le nitrotoluène liquide et le chlorure de benzyle nitré liquide $\text{C}_6\text{H}_4(\text{AzO}_2)\text{CH}_2\text{Cl}_2$. Il est cependant probable que ces deux derniers dérivés font partie de la série *Ortho*; l'oxydation du toluène par l'acide azotique fumant donne en effet, outre l'acide nitrodracyle, de l'acide nitrobenzoïque. Voir Beilstein et Geitner, *Annalen der Chemie und Pharm.*, t. CXXXIX, p. 555.

l'on attache aux composés isomères nous ont porté à entreprendre des recherches en vue de compléter la série des *dérivés salicyliques*.

Notre but dans l'étude que nous avons commencée, après et comme tant d'autres chimistes, est non-seulement de former des combinaisons nouvelles et de combler des lacunes, mais encore et principalement de trouver des matériaux pour la solution de ces questions, les plus importantes et les plus hautes que la chimie puisse poser, la détermination du *lieu chimique*, c'est-à-dire la structure intime des composés organiques, et les causes de l'isomérisation, c'est-à-dire l'influence qu'exerce sur les propriétés d'un système moléculaire donné, les diverses circonstances de sa formation.

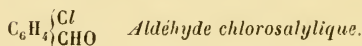
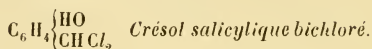
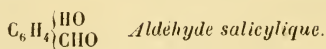
C'est la première partie de ces recherches que nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui à l'Académie.

L'aldéhyde salicylique nous a paru, à la suite des recherches dont son acide a été l'objet de la part de MM. Chiozza, Kolbe et Lautemann, Couper et Kekulé, propre à nous fournir immédiatement quelques dérivés nouveaux et dignes d'intérêt.

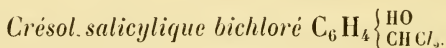
Les propriétés bien connues de ce composé et ses rapports intimes avec l'acide salicylique, dont la signification chimique est déterminée avec exactitude, permettent de l'envisager tout à la fois comme une *aldéhyde* et un *phénol*; ce sont ces relations qu'exprime bien la formule généralement admise $C_6H_4 \begin{cases} HO \\ CHO \end{cases}$.

Si cette interprétation est vraie, l'aldéhyde salicylique $C_7H_6O_2$ doit pouvoir, en cette double qualité, engendrer, par le remplacement successif ou simultané de l'hydroxyle (HO) ou de l'oxygène aldéhydique, par du chlore en quantité équivalente, sous l'action d'un agent propre à

déterminer ces sortes de substitution, tel que le pentachlorure de phosphore, les *trois* dérivés suivants :



L'expérience a pleinement confirmé ces prévisions : nous avons obtenu les deux premiers de ces composés par l'action du pentachlorure de phosphore sur l'aldéhyde elle-même; décomposé par l'eau à chaud, le métatoluène trichloré nous a fourni l'aldéhyde chlorosalicylique.



Le pentachlorure de phosphore réagit vivement, dès la température ordinaire, sur l'aldéhyde salicylique.

Nous avons constamment employé ces deux corps en quantités proportionnelles à leurs poids moléculaires; on fait tomber l'aldéhyde par petites portions sur le pentachlorure placé dans un ballon plongé dans l'eau froide; chaque goutte d'aldéhyde détermine un abondant dégagement et, vers la fin de l'opération, une véritable effervescence d'acide chlorhydrique; le mélange s'échauffe considérablement; avec la proportion de pentachlorure que nous avons indiquée, il n'en reste que fort peu d'inattaqué; on obtient comme produit immédiat de la réaction un liquide faiblement coloré en jaune.

Pour le débarrasser de l'excès du pentachlorure employé et de l'oxychlorure de phosphore qu'il peut renfermer, on agite ce liquide avec de l'eau en grande masse avec laquelle il s'échauffe beaucoup; on obtient, à la suite de ce traitement, une huile épaisse, de couleur brunâtre, plus lourde que l'eau qui se solidifie par le refroidissement en une masse cristalline d'un gris verdâtre.

On dissout cette masse solide dans l'alcool à chaud ou, ce qui est plus facile, dans l'éther à froid; par le refroidissement ou, dans le second cas, par évaporation spontanée, cette dissolution laisse déposer des cristaux presque blancs de crésol bichloré.

On redissout ceux-ci, soit dans l'alcool, soit dans l'éther, en présence d'un peu de noir d'animal; soumis une seule fois à ce traitement, ce corps est d'une blancheur et d'une pureté parfaites.

Outre les cristaux de crésol bichloré, cette dissolution abandonne, après quelque temps, une quantité notable d'une huile épaisse, brunâtre, qui, à l'air, va en s'épaississant de plus en plus, sans cependant se solidifier complètement.

Ce liquide huileux n'est pas volatil; soumis à l'action de la chaleur dans une cornue en vue de le distiller, il s'est décomposé au delà de 200°, en se boursofflant considérablement et en laissant un abondant résidu d'un charbon brillant et spongieux; il s'est dégagé de l'acide chlorhydrique et il n'a distillé que fort peu d'aldéhyde salicylique. Distillée dans un courant de vapeur d'eau, cette huile disparaît presque totalement, sauf un faible résidu d'une matière résineuse noire, en donnant de l'aldéhyde salicylique en quantité notable; du produit huileux provenant de 60 grammes d'aldéhyde nous avons retiré environ

17 grammes d'aldéhyde pure, bouillant à 195°-198° (1).

L'eau dans laquelle a été faite cette distillation est très-acide, de même que celle qui a servi à traiter le produit liquide, résultat immédiat de l'action du pentachlorure de phosphore sur l'aldéhyde salicylique; elle donne avec le perchlorure de fer un abondant précipité blanc.

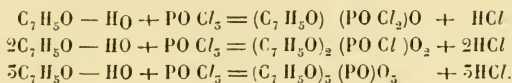
Nous n'avons pas cru devoir nous arrêter à déterminer la nature et la composition de ce sel ferrique; un corps en tout semblable à celui-ci par ses propriétés et formé dans des conditions absolument analogues a été obtenu et décrit par M. Naquet, dans son travail sur l'action du pentachlorure de phosphore sur l'acide thymotique (2). Ce précipité n'a pas présenté à l'analyse une composition constante; M. Naquet l'envisage, avec raison, croyons-nous, comme le sel ferrique d'un éther phosphorique acide de l'acide thymotique. Le précipité que nous avons obtenu a vraisemblablement la même composition générale.

Quant au produit huileux primitif, la décomposition qu'il subit sous l'action de l'eau avec formation d'aldéhyde salicylique, jointe au dégagement d'acide chlorhydrique qu'il fournit alors qu'il est soumis seul à la distillation, nous autorise à l'envisager comme un phosphate ou plutôt un mélange de phosphate et de chlorophosphate d'aldéhyde salicylique. Celle-ci, en sa qualité de *phénol*, est susceptible en effet de produire, sous l'action de l'oxychlo-

(1) Dans l'idée que le produit huileux de cette distillation pouvait être de l'aldéhyde salicylique $C_6H_4Cl-CHO$, nous en avons constaté la nature avec soin; nous nous sommes assuré, par une expérience directe, qu'il ne renferme pas de chlore.

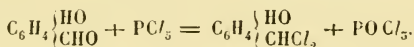
(2) *Bulletin de la Société chimique de Paris*, t. IV, 1865, p. 92.

rure de phosphore, trois éthers phosphoriques différents, ainsi que l'expriment les équations suivantes :



On sait, en effet, qu'en réagissant sur le *phénol* proprement dit $\text{C}_6\text{H}_5 - \text{HO}$, le pentachlorure de phosphore donne, outre la benzine chlorée $\text{C}_6\text{H}_5\text{Cl}$, du phosphate triphénylique $(\text{C}_6\text{H}_5)_3 (\text{PhO})\text{O}_5$ en quantité notable.

L'action du pentachlorure de phosphore sur l'aldéhyde salicylique, à la température ordinaire, est donc double : en tant *qu'aldéhyde*, celle-ci donne tout d'abord du crésol bichloré et de l'oxychlorure phosphorique



réagissant en tant que *phénol* sur cet oxychlorure, elle donne naissance à des phosphates en dégageant de l'acide chlorhydrique; ce qui montre à l'évidence que telle est bien l'origine de ce gaz, c'est que, dans son action sur l'*aldéhyde anisique* ou *méthyl-paraoxybenzoïque* $\text{C}_6\text{H}_4 \begin{Bmatrix} (\text{CHO})_2 \\ \text{CHO} \end{Bmatrix}$, le pentachlorure de phosphore n'occasionne aucune effervescence ni aucun dégagement gazeux (1). La formation des phosphates, réaction secondaire quant à l'intérêt du produit qu'elle fournit, est en réalité la réaction principale; en admettant qu'il se formât un phosphate trisalicylique, ce serait le quart seulement du poids de l'aldéhyde employée qui concourrait à former du crésol bichloré; c'est en effet de cette façon que les choses nous ont paru se passer; dans une de nos expériences, 42 grammes d'aldé-

(1) Nous rendrons compte dans une prochaine communication des produits de l'action du pentachlorure de phosphore sur l'*aldéhyde anisique*.

hyde nous ont fourni environ 12 grammes de crésol bichloré; au quart de ce poids d'aldéhyde, correspondraient une quinzaine de grammes de ce produit; ce sont là, du reste, des faits analogues à ceux que l'on constate dans la réaction du pentachlorure $P\text{h}Cl_5$ sur le phénol $C_6H_5 - HO$; la benzine monochlorée C_6H_5Cl n'en est non plus, comme quantité, que le produit accessoire.

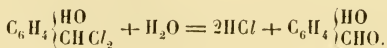
Cristallisé dans l'éther, par évaporation spontanée, le crésol bichloré constitue des prismes, d'assez grande dimension, incolores translucides; de sa dissolution alcoolique chaude, il cristallise, par refroidissement, en petites aiguilles. Ces cristaux sont durs et cassants, dépourvus de saveur et d'odeur.

Le crésol bichloré est assez peu soluble dans l'alcool à froid; mais il est très-soluble dans l'éther et le sulfure de carbone.

Sa solution alcoolique se colore en rouge foncé par l'addition du perchlorure de fer.

Il se fond à 82° en un liquide limpide et incolore; il n'est pas volatil, il se décompose en laissant un abondant résidu charbonneux et en dégageant de l'acide chlorhydrique; vers 200° , il distille une petite quantité de liquide qui est, non de l'aldéhyde salicylique, mais probablement du toluène trichloré.

Chauffé pendant quelques heures dans un tube scellé avec de l'eau, à la température de $150^\circ - 170^\circ$, il régénère, de même que les dérivés bichlorés en général, l'aldéhyde salicylique.



Il se dissout dans les alcalis caustiques, mais non dans les carbonates alcalins.

L'acide sulfurique ordinaire ne le dissout pas, même à sa température de fusion; mais il se dissout déjà à froid dans l'acide sulfurique fumant, sans le colorer.

Projeté dans de l'acide azotique fumant, il s'y fond, puis s'y dissout par l'agitation, dès la température ordinaire, sans donner lieu à aucun dégagement gazeux; l'eau précipite de cette dissolution du crésol nitrobichloré $C_6H_5 \begin{smallmatrix} (AzO_3)HO \\ CHCl_2 \end{smallmatrix}$, sous forme de flocons qui cristallisent dans l'alcool en petites aiguilles.

Le pentachlorure de phosphore le transforme en métatoluène trichloré $C_6H_4ClCHCl_2$.

Nous nous sommes borné, dans l'analyse de ce produit, ainsi que des deux autres, à la détermination du chlore qui en constitue l'élément fondamental au point de vue qualificatif; le dosage de cet élément suffit, en effet, à lui seul pour caractériser et différencier, comme on le verra plus loin, ces corps au point de vue analytique.

Ces dosages ont été faits en suivant l'excellent procédé de M. Carius : combustion de la substance, dans des tubes scellés chauffés au bain d'air pendant quelques heures à une température de 150° à 200° , par l'acide azotique et le bichromate de potassium simultanément, en présence de l'azotate d'argent.

I. $0^{\text{gr}},5520$ de substance ont donné $0^{\text{gr}},5660$ de chlorure d'argent.

II. $0^{\text{gr}},2219$ de substance ont fourni $0^{\text{gr}},5556$ de chlorure d'argent.

		CALCULÉ	TROUVÉ	
C_7		84	47,45	" "
H_6		6	5,59	" "
Cl_2		71	40,11	59,78 59,64
O		16	9,05	" "
		177	100,00	

Métatoluène trichloré $C_6H_4 \begin{Bmatrix} Cl \\ CHCl_2 \end{Bmatrix}$.

Il résulte en dernière analyse de l'action du pentachlorure de phosphore sur le crésol bichloré $C_6H_4—HO—CHCl_2$. Voici les circonstances dans lesquelles nous l'avons obtenu :

On a distillé dans une petite cornue tubulée le produit de l'action à froid de l'aldéhyde salicylique sur le pentachlorure de phosphore en excès, environ une molécule et demie de pentachlorure pour une molécule d'aldéhyde (1); la boule du thermomètre plongeait dans le liquide.

Cette distillation est marquée par les phénomènes suivants : l'excès assez notable de pentachlorure ne tarde pas à se dissoudre et à disparaître dans le liquide; il ne passe rien ou presque rien à 110°-120°; à partir de 150° environ, le pentachlorure de phosphore commence à se sublimer en même temps qu'il distille un peu de liquide; la

(1) Cet excès de pentachlorure qui, comme on le verra plus loin, passe inaltéré, ne nous paraît pas inutile, sa distillation facilite celle du toluène trichloré : ce qui nous porte à le croire, c'est l'essai que voici, essai fort malheureux et que nous avons regretté eu égard au prix élevé de l'aldéhyde salicylique : sur 48 grammes d'aldéhyde (4 moléc.), nous avons fait réagir 20 grammes de pentachlorure (1 moléc.), le produit liquide de la réaction fut chauffé dans une petite cornue; vers 200°, alors que rien ou à peu près n'avait encore distillé, toute la masse s'est charbonnée en se boursoufflant énormément et en dégageant des torrents d'acide chlorhydrique; nous n'avons retiré de cette opération que quelques gouttes de toluène trichloré.

On sait, du reste, qu'un léger excès de pentachlorure sur l'aldéhyde benzoïque favorise la production du chlorobenzol $C_6H_5—CHCl_2$. Voir Kolbe, *Lehrbuch der Organische Chemie*, t. II, p. 181, et C. Wicke, *Annalen der Chemie und Pharm.* t. CII, p. 556.

température s'élève régulièrement; vers 220° le liquide, jusque-là faiblement coloré, noircit subitement; en même temps la distillation, jusque-là fort lente, malgré la vive ébullition du liquide, s'active de plus en plus; le thermomètre reste longtemps stationnaire entre 290° et 500° avec un point fixe à 294° ; vers la fin de l'opération, la température s'élève rapidement vers 520° , toute la masse liquide, encore assez notable, restant dans la cornue, se boursoufle et se charbonne. Pendant toute cette distillation, il se dégage de l'acide chlorhydrique.

Le liquide distillé est incolore et fume fortement à l'air; 64 grammes d'aldéhyde, en deux opérations, nous en ont fourni environ 125 grammes.

Par quelques distillations successives, ce liquide se sépare aisément en trois portions distinctes :

1° Une première portion bouillant de 110° à 115° , qui est de l'oxychlorure de phosphore; nous en avons retiré 45 grammes des 125 grammes de produit brut;

2° Une seconde portion bouillant de 200° à 240° et qui est du toluène trichloré presque pur;

3° Enfin une troisième bouillant de 290° à 500° environ, avec un point fixe à 294° , distillant en se charbonnant notablement, qui se constitue en grande partie de pentachlorure de phosphore mélangé de toluène trichloré.

Ces deux dernières portions ayant été réunies et traitées par l'eau et le carbonate de sodium pour les débarrasser du pentachlorure, de l'oxychlorure de phosphore et de l'acide chlorhydrique, nous ont donné du toluène trichloré, sous forme d'un liquide huileux plus dense que l'eau.

Ce liquide a été desséché sur du chlorure de calcium et du carbonate de sodium sec, puis soumis à quelques rectifications.

Ainsi préparé et purifié, le toluène trichloré $C_6H_4Cl-CHCl_2$, constitue un liquide clair et limpide, réfractant fortement la lumière, d'une odeur pénétrante, faible à froid, se développant intensément sous l'action de la chaleur et rappelant celle de l'essence de térébenthine; sa saveur est piquante.

Sa densité à la température de 9° est de $1,415^\circ$. Il bout d'une manière constante et sans laisser de résidu, quand il est bien sec, à la température de $227^\circ-228^\circ$ (non corrigé).

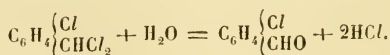
Il est insoluble dans l'eau, mais il se dissout aisément dans l'alcool, l'éther, etc.

En solution éthérée, il donne avec le brome un bromochlorure solide et cristallin $C_6H_5BrCl-CHCl_2$.

L'acide azotique fumant le dissout, à la température ordinaire, sans dégagement gazeux; l'eau précipite, après quelques heures, de cette dissolution le produit nitré $C_6H_5(AzO_2)Cl-CHCl_2$, sous forme d'aiguilles cristallines, formant une masse volumineuse.

Ses propriétés les plus remarquables ont rapport à l'action de l'eau et à celle des agents d'oxydation.

De même que le chlorobenzol $C_6H_5-CHCl_2$, le paratri-chlorotoluol $C_6H_4Cl-CHCl_2$ et en général tous les dérivés chlorés du toluène renfermant deux atomes de chlore dans la chaîne latérale CH_3 , le *métatríchlorotoluène* se décompose avec l'eau en donnant une aldéhyde et de l'acide chlorhydrique.



Cette décomposition se fait très-facilement; elle s'opère déjà lentement à la température ordinaire; aussi le liquide, neutre d'abord, devient-il acide et fume-t-il à l'air, après

quelque temps alors qu'il n'a pas été soigneusement desséché; elle est assez rapide et totale sous l'action de la chaleur, comme nous le verrons plus loin; elle a pour résultat la formation d'aldéhyde *métachlorobenzoïque* ou *chlorosalylique* $C_6H_4 \begin{Bmatrix} Cl \\ CHO \end{Bmatrix}$.

Chauffé, pendant quelques heures, avec une dissolution d'acide chromique (bichromate potassique et acide sulfurique dilué), il se transforme en acide *métachlorobenzoïque* ou *chlorosalylique* $C_6H_4Cl - COHO$, sublimable en petites aiguilles et fusible à 157° .

$0^{gr},5056$ de ce produit, bouillant à $227^\circ-228^\circ$, ont fourni $0^{gr},6684$ de chlorure d'argent.

CALCULÉ		TROUVÉ
$C_7H_5Cl_5$		
C ₇	84,0 42,96	»
H ₅	5,0 2,57	»
Cl ₅	106,5 54,47	54,46
	195,5	

Un isomère de ce produit existe déjà, c'est le *paratri-chlorotoluène* obtenu par M. Beilstein (1) dans l'action du chlore sur le chlorobenzol $C_6H_5 - CHCl_2$ en présence de l'iode, à la température ordinaire. Ce toluène trichloré, bouillant à 256° , donne, sous l'action de l'eau, de l'aldéhyde *parachlorobenzoïque* et sous celle de l'acide chromique, de l'*acide parachlorobenzoïque*, fusible seulement à 256° . La différence de leurs produits d'oxydation établit, comme on le voit, entre ces deux toluènes trichlorés une différence radicale.

(1) *Annalen der Chem. und Pharm.*, t. CXLVI, p. 527, année 1868.

Faisons remarquer, avant d'aller plus loin, cette particularité curieuse qui résulte du mode de formation du *crésol bichloré* et du *métatoluène trichloré*, c'est que l'*oxygène aldéhydique* est plus facilement attaquable par le pentachlorure PhCl_5 , que l'*hydroxyle phénolique* (HO).

Aldéhyde métachlorobenzoïque $\text{C}_6\text{H}_4\left\{\begin{smallmatrix} \text{Cl} \\ \text{CHO} \end{smallmatrix}\right.$

Cette aldéhyde pourrait encore s'appeler, comme l'acide auquel elle correspond, aldéhyde *chlorosalylique*.

Elle résulte, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, de l'action de l'eau à chaud sur le métatoluène trichloré.

Nous avons chauffé, dans des tubes scellés, à une température d'environ 170° , du toluène trichloré avec environ le double de son volume d'eau; après quelques heures, la décomposition est complète; le toluène trichloré s'est transformé en une huile brunâtre, plus dense que l'eau, d'une odeur forte, se concrétant avec les bisulfites alcalins, imprégnée d'une matière solide, cristallisée en petites aiguilles.

L'huile est l'aldéhyde; le produit solide dont elle est mélangée est de l'acide chlorosalylique (f. 157°), corps dont on s'explique facilement la formation.

La purification de l'aldéhyde est des plus simples; on la sépare de son acide en la distillant dans un courant de vapeur d'eau; elle passe totalement incolore, on la dessèche sur du chlorure de calcium et on la distille.

L'aldéhyde *métachlorobenzoïque* ressemble beaucoup à l'aldéhyde benzoïque.

Elle constitue un liquide incolore, limpide, réfractant fortement la lumière; son odeur ressemble à celle de l'aldéhyde benzoïque, seulement elle est plus piquante et

gagne beaucoup en intensité par la chaleur; sa saveur est brûlante; à la température de 8°, sa densité est 1,29.

Elle est insoluble dans l'eau, mais elle se dissout aisément dans l'alcool, l'éther, etc.

Elle bout régulièrement entre 210° et 220°, sans laisser de résidu.

De même que les aldéhydes en général, elle s'oxyde rapidement à l'air, même dès la température ordinaire, en se transformant en un produit solide qui est de l'acide chlorosalylique fusible, à 137°.

Elle se combine par l'agitation avec le bisulfite de sodium en solution chaude et concentrée, en donnant un produit solide cristallisable en aiguilles, d'où l'acide sulfurique et les carbonates alcalins régénèrent l'aldéhyde.

Elle se dissout à froid et sans dégagement gazeux dans l'acide azotique fumant; l'eau précipite de cette dissolution, après quelque temps, le produit nitré $C_6H_5 \left\{ \begin{smallmatrix} (AzO_2)Cl \\ COH \end{smallmatrix} \right.$ sous forme d'une huile qui se solidifie au bout de peu d'instantes et qui cristallise de l'alcool en petites aiguilles.

0^{gr},5242 de ce corps nous ont donné 0^{gr},5295 de chlorure d'argent.

CALCULÉ		TROUVÉ
C ₇	84,0 59,79	"
H ₅	5,0 5,56	"
Cl	55,5 25,26	25,15
O	16,0 11,59	"
	140,5 100,00	

Remarquons que l'aldéhyde chlorosalylique $C_6H_4Cl-CHO$ est isomère avec le chlorure de benzoyle C_6H_5-COCl . — Sous l'action de l'hydrogène naissant, nous

espérons la transformer en aldéhyde benzoïque C_6H_5-CHO et en alcool benzylique $C_6H_5-CH_2HO$.

Une aldéhyde chlorobenzoïque, isomère de celle-ci, est déjà connue, c'est l'*aldéhyde parachlorobenzoïque* qu'a obtenue M. Beilstein (1) de différentes manières, soit en décomposant par l'eau le chlorobenzol monochloré $C_6H_4Cl-CHCl_2$, procédé qui est celui que nous avons suivi, soit en décomposant le chlorure de benzyle $C_6H_4Cl-CH_2Cl$ par l'azotate de plomb en solution aqueuse, soit enfin dans l'action du chlore sur l'aldéhyde benzoïque en présence de l'iode.

D'après la description que nous donne M. Beilstein de son produit, les deux aldéhydes *méta* et *para-chlorobenzoïques* se ressemblent complètement; mais elles s'éloignent d'une manière radicale par les propriétés des acides isomères $C_7H_5ClO_2$ qu'elles fournissent par oxydation; l'aldéhyde *para* de M. Beilstein donne de l'acide *chlorodracylique* fusible à 256° ; l'aldéhyde *méta*, que nous avons obtenue, donne, au contraire, l'acide *chlorosalylique* fusible à 157° ; nous avons tenu à faire cette détermination aussi exactement que possible, puisqu'elle constitue pour ces corps un caractère tout à fait distinctif; ce fait suffit à lui seul pour établir l'individualité chimique de ces deux produits extérieurement si voisins, identiques de composition et de fonction.

Nous continuons l'étude de ces dérivés salicyliques et nous nous proposons d'en faire connaître les résultats dans une communication ultérieure.

(1) *Annalen der Chem. und Pharm.*, t. CXLVII, p. 552 et suivantes, 1868.

CLASSE DES LETTRES.

Séance du 5 avril 1869.

M. AD. BORGNET, directeur et président de l'Académie.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Steur, Gachard, Paul Devaux, P. De Decker, Snellaert, Haus, Polain, Ch. Faider, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathieu, Thonissen, Th. Juste, Félix Nève, A. Wauters, *membres*; Nolet de Brauwere et Scheler, *associés*.

M. Alvin, *membre de la classe des beaux-arts*, et M. Ed. Mailly, *correspondant de la classe des sciences*, assistent à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. Eugène Defacqz remercie, par lettre, de son élection de directeur pour 1870, et il s'excuse, par une autre lettre, de ne pouvoir assister à la séance.

— Il est donné connaissance de la mort de M. J.-G.-V. de Moléon, associé, décédé à Paris, le 15 décembre 1856, ainsi que de la mort de M. le comte Léon de Laborde, également associé, décédé dans la même ville pendant le courant du mois de mars dernier.

— M. Ad. Quetelet annonce que la 7^e session du congrès international de statistique se réunira à La Haye au mois d'août prochain; il dépose en même temps le projet de programme de ce congrès.

— M. le Ministre de l'intérieur transmet, de la part de la Société royale Asiatique de Londres, un exemplaire du travail de M. Hunter, intitulé : *Dictionnaire comparatif des langues de l'Inde et de la haute Asie*; il offre un exemplaire du *Dictionnaire des distances légales entre toutes les communes de la Belgique*. — Remercîments.

— M. le secrétaire perpétuel annonce qu'il a expédié aux sociétés savantes, en relations avec la Compagnie, les dernières publications académiques; il présente, en même temps, les accusés de réception de la Société des Antiquaires de Londres, de la Société statistique de la même ville, de la Société historique d'Utrecht, de la Bibliothèque royale de La Haye, de la Société littéraire de Leyde, des archives du département du Nord, à Lille, et de la Société d'émulation d'Abbeville.

— M. Louis De Backer, ancien président de la Société d'histoire de la Flandre maritime, à Bergues, fait savoir que cette société n'existe plus.

— M. le baron J. de Witte offre un exemplaire de son travail intitulé : *Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au III^e siècle*, 1 vol. in-4^o.

La classe lui vote des remerciements pour le don de cet ouvrage, ainsi qu'à MM. R. Chalon et Aug. Scheler, qui présentent des brochures de leur composition.

ÉLECTIONS.

La classe adopte définitivement, après y avoir ajouté de nouvelles candidatures, la liste de présentation aux places vacantes, dressée dans la dernière séance.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Chalon offre, au nom de M. le professeur Auguste Soromenho, de Lisbonne, un fragment sur parchemin d'un poëme flamand du XIII^e siècle, semblable, d'après l'opinion du savant portugais, aux fragments intitulés : « *Trojaensche oorlog* », publiés par M. Blommaert dans ses « *oud Vlaemsche Gedichten*. »

Voici le contenu de la lettre qui accompagnait le manuscrit précité :

« En faisant les recherches dont j'étais chargé par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, pour sa grande collection des *Portugaliae Monumenta historica*, j'ai trouvé dans les archives des chanoines de Guimarães la feuille d'un poëme flamand, du XIII^e siècle, à ce que je pense, et tout à fait semblable aux fragments *Trojaensche oorlog*, publiés par M. Blommaert dans ses *oud Vlaemsche Gedichten*. Les chanoines en avaient fait la couverture de quelques documents de 1588!

» J'ai sauvé ces 600 vers du vandalisme qui a détruit

le reste du poëme, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien en faire hommage, en mon nom, à l'Académie royale des sciences de Belgique. »

La classe vote des remerciements à M. Soromenho et décide le renvoi de ce parchemin à la commission chargée de la publication des anciens monuments de la littérature flamande.

— Les séances du mois de mai prochain sont fixées aux lundi 10, mardi 11 et mercredi 12. Les dispositions nécessaires seront prises par M. le secrétaire perpétuel, de concert avec MM. les directeurs des trois classes, pour l'assemblée générale qui doit avoir lieu à la même époque, ainsi que pour la séance publique annuelle de la classe des lettres.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 1^{er} avril 1869.

M. DE KEYSER, directeur.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. L. Alvin, F.-J. Fétis, Guillaume Geefs, A. Van Hasselt, J. Geefs, Ferd. De Braekeleer, Ch.-A. Fraikin, Ed. Fétis, Edm. De Busscher, Alph. Balat, Aug. Payen, le chevalier L. de Burbure, J. Franck, Gust. De Man, Julien Leclercq, membres; Daussoigne-Méhul, associé; F. Stappaerts, correspondant.

M. Alph. Wauters, membre de la classe des lettres, et M. Ed. Mailly, correspondant de la classe des sciences, assistent à la séance.

CORRESPONDANCE.

Il est donné connaissance de la mort de M. Louis Calamatta, associé de la classe, décédé à Milan dans le courant du mois de mars dernier. La classe apprend avec regret cette perte de l'un de ses associés les plus distingués qui, pendant de longues années, avait pris part à ses travaux et

s'était concilié l'estime et la sympathie de ses confrères. Une lettre de condoléance sera écrite à la famille du défunt.

— M. le Ministre de l'intérieur transmet une expédition de l'arrêté royal du 15 mars, qui nomme MM. L. Alvin, le chevalier Léon de Burbure, F.-J. Fétis, Ch.-L. Hanssens, Ad. Mathieu, Nolet de Brauwere et Snellaert membres du jury chargé de juger le double concours des cantates du grand prix de composition musicale de cette année.

— Le même haut fonctionnaire adresse un exemplaire de la *Fantaisie symphonique jubilaire académique* de M. F.-J. Fétis; la 1^{re} livraison de la 4^e année du *Trésor musical* (musique religieuse), publié par M. R.-J. Van Maldegheem; et la 4^e année des *Causeries populaires*.

M. A. Van Hasselt présente, tant en son nom qu'en celui de M. J.-B. Rongé, un exemplaire de la traduction française rythmée de la partition : *Choix de 50 mélodies de Franz Schubert*, éditée par la maison Henry Litolf.

Remerciements pour ces divers ouvrages.

— L'Institut des ingénieurs civils de Londres remercie pour le dernier envoi de publications académiques, et promet de compléter la collection de ses travaux que possède la Compagnie.

GRAND CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE DE 1869.

La classe reçoit communication de la liste complète des poèmes reçus pour le double concours des cantates, dont le terme fatal expire le 1^{er} avril de cette année.

Voici les titres de ces poèmes, avec leurs devises respectives :

CANTATES FRANÇAISES.

N^o 1. *La Belgique.* — Devise : *Belge est notre nom de famille.*

N^o 2. *La Chevette blanche.* — Devise : *To be or not to be.*
(SHAKESPEARE.)

N^o 3. *L'an 1867 ou la menace d'une invasion.* — Sans devise.

N^o 4. *Les 600 Franchimontois.* — Devise : *Veel moed ,
weinig voorspoed.*

N^o 5. *Cantate nationale belge*, accompagnée d'une *Cantate à la patrie*, chœur pour être intercalé dans la cantate nationale lors des grandes cérémonies. — Devise : *Espérance et persévérance.*

N^o 6. *En 1850.* — Sans devise.

N^o 7. *En Belgique.* — Devise : *Je t'aime, ô ma patrie!*

N^o 8. *Ballade danoise en quatre cantates.* — Devise : ...
Sit pro ratione voluntas.

N^o 9. *Ouverture de l'écluse Léopold pour détruire le banc de sable devant Ostende, en 1865.* — Sans devise.

N^o 10. *La Conversion de saint Paul.* — Devise : *Saule !
Saule ! quid me persequeris ?* (ACTA APOSTOLORUM, cap. ix.)

N° 11. *Derniers moments d'un captif.* — Devise : *Ai-je eu le bonheur de mourir?* (V. HUGO.)

N° 12. *Godefroid de Bouillon et les Croisés.* — Sans devise.

N° 13. *La Légende de Marguerite*, variations sur le pentamètre. Fragment d'une nuit d'été. — Devise : *Quand même.*

N° 14. *Jacques d'Artevelde.* — Devise : *Non est regnum propter regem, sed rex propter regnum*, 26.

N° 15. *Egmont et Hornes.* — Devise : *Patrie et liberté.*

N° 16. *Une larme.* — Sans devise.

N° 17. *Paix et liberté.* — Devise : *Il n'y a point de patrie sans liberté.*

N° 18. *L'homme devant la création.* — Sans devise.

N° 19. *Cymodocée.* — *Les martyrs de Châteaubriand*, livre XXIII.

N° 20. *Léopold le Conciliateur.* — Inauguration de la statue équestre de Sa Majesté Léopold I^{er}, roi des Belges, à Anvers, le 2 août 1868.

N° 21. *A la Belgique.* — Devise : *A la patrie mes vœux et mes chants.*

N° 22. *Vœux pour la guérison du Prince royal.* — Sans devise.

N° 23. *Angèle de Montfort* (épisode des croisades). — Sans devise.

N° 24. *La Légende de Chèvremont.* — Devise : *Fabricando fabri finis.*

N° 25. *Atala.* — Devise : *J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des champs.* (JOB.)

N° 26. *Orage en pleine mer.* — Appel des marins. — Sans devise.

N° 27. *Les Échos populaires belges.* — Devise : *Travail, paix, liberté.*

N° 28. *Van Dyck à Saventhem.* — Sans devise.

N° 29. *Une nuit d'été.* — Devise : *La nuit, pour le poëte, est pleine d'harmonies...*

N° 30. *Sapho, au rocher de Leucade.* — Devise :

Je ne veux pas survivre
Aux mépris d'un amant !

N° 31. *La Mer.* — Devise :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

N° 32. *L'amour et la charité dans nos écoles gardiennes.*
— Devise : *Deus charitas est.*

N° 33. *Virginie.* — Sans devise.

N° 34. *Liberté.* — Devise : *La liberté est le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux lois et de ne craindre qu'elles.* (THOMAS.)

N° 35. *Léopold.* — Sans devise.

N° 36. *La dernière nuit de Faust.* — Devise :

DER HERR. — *So lang' er auf der Erde lebt
So lange seh dir 's nicht verboten,
Er vult der mensch 's lang'er strebt.*

(Faust von GOETHE.)

N° 37. *Philippe Van Artevelde.* — Devise : *Vlaanderen den Leeuw.*

N° 38. *Les Cobolds.* — Devise : *Fantasia.*

CANTATES FLAMANDES.

N° 1. *Kaïn na Abel's moord.* — Devise : *En Kaïn zegde tot den Heere : Mijne misdaad is grooter dan dat zij vergeven worde.* (GENESIS, IV, 15.)

N° 2. *De tocht door de Roode zee.* — Devise : *Vooruit!*

N^o 3. *Vaderlands zangstuk*, traduction de la *Cantate nationale* n^o 6, portant pour devise : *Espérance et persévérance*. — Devise : *Hoop in Vaderland*.

N^o 4. *De Avondstond*. — Devise :

*O, zaligend gevoel dat kunst besef ons biedt ,
U ruil ik voor geen' schat , noch wereld grootheid niet.*

N^o 5. *Klovis en Klothildis*. — Devise :

*Rykkleurig zy ook in vinding en vorm ,
De gezangmelodie van den Vlaming.*

N^o 6. *Den Oceaen*. — Sans devise.

N^o 7. *Op de bergen*. — Devise : *Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.* (CH. NODIER.)

N^o 8. *De Zuster van Liefde*. — Sans devise.

N^o 9. *De Ontdekking van Amerika, 1492* — Devise :

*Oprecht verdienste steeds zal geven
Een goeden geur aan 't samenleven.*

N^o 10. *Noord en zuid*. — Devise :

*Wrok en veeten
Zyn versleten.*

N^o 11. *Nacht en morgen*. — Devise : *Fiat lux!*

N^o 12. *De Bloem*. — Devise : *'Ne keer om te zien.*

N^o 13. La même cantate, portant la même devise.
(Verkort afschrift.)

N^o 14. *Het werk*. — Devise :

*Horet , siet ,
Doch en swighet niet ,
O Sanger!*

N^o 15. *De Molenaar maler*. — Devise : *Ego hanc , ego arte fabricata rustica.*

N^o 16. *Te Groeninge*, — 11 juli 1502. — Devise : ...

Wat schaet een luttel tijdt?

Uw recht blijft even schoon. (VONDEL.)

N^o 17. *De Lente*. — Devise :

Lof en dank der Lent gegeven

Die weer 't aardrijk doet herleven!

N^o 18. *Pieter De Coninck en Jan Breydel*. — Devise :
Vlaanderen den Leeuw.

N^o 19. *God in de lente*. — Devise : *Den Heere lof.*

N^o 20. *De Winter*. — Devise : *Greift nur hinein ins
rolle menschenleben?* (GOETHE.)

N^o 21. *De Oogst*. — Devise :

Gelukkig die in 't bloeiend veld,

Ver van 't gewoel der steden,

Zijn' stille levensdagen slijt,

Met zorg en lot tevreden. (F. RENS.)

N^o 22. *De Visscher*. } — Devise : *Erbarmt den armen*

N^o 23. *De Winter*. } *liedjeszanger!*

Het wêer is guur

De tijden duur!

N^o 24. *De Verstooteling*. — Devise : *Ryk en arm.*

N^o 25. *De Zomer*. — Devise : *Het zingen is de ziel van
't leven.*

N^o 26. *Naar Amerika. De tij komt op*. — Devise : *Ver-
geet me niet.*

N^o 27. *Werk en liefde*. — Devise : *Itaalje roeme op zijne
schilders, wij hebben onze vlaamsche school.*

N^o 28. *De Dageraad*. — Devise : *Ik ben eene arme lie-
reman.* (T. VAN RYSWYCK.)

N^o 29. *De Arbeid*. — Devise : *Arbeid vereerd.*

N° 50. *De Moed.* — Devise : *Waarheid moet gezongen worden.*

N° 51. *In den tuin.* — Devise : *Tous les genres sont bons, hormis le ridicule.*

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Daussoigne-Méhul donne lecture d'un essai historique sur la chanson, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

La classe remercie l'honorable académicien pour cette intéressante communication.

ROBERT PERIL, *graveur du seizième siècle; sa vie et ses ouvrages*, par M. le chevalier Léon de Burbure, membre de l'Académie.

Parmi les événements qui marquèrent la première moitié du seizième siècle, il en est peu qui aient excité autant l'attention de toute la chrétienté que le couronnement de l'empereur Charles-Quint par le pape Clément VII.

Cette imposante cérémonie eut lieu, le 22 février 1530, dans la ville de Bologne, où, à la suite du sac de Rome, résidait en ce temps le souverain pontife.

Le surlendemain, 24 février, jour à la fois anniversaire de la naissance de Charles-Quint et de la bataille de Pavie, où le roi de France avait été fait prisonnier, on donna au

peuple et aux soldats une grande fête, consistant en distribution d'argent, de vin et de comestibles. Elle fut précédée de la sortie d'un brillant cortège triomphal, qui, parti de l'église Saint-Pétrone, conduisit le pape et l'empereur vers celle de Saint-Dominique, où ce dernier tint un chapitre de l'ordre de la Toison d'or et arma plusieurs nouveaux chevaliers.

Le retentissement des fêtes de Bologne fut immense. A peine furent-elles terminées, qu'on en publia des relations dans toutes les langues.

Charles-Quint lui-même, le héros de ces magnificences, par une lettre qu'il adressa le jour suivant à ses sujets des Pays-Bas, ne dédaigna pas de leur en faire connaître les principaux détails, n'ayant garde de passer sous silence l'accident dont il avait failli être victime, lorsque, à l'entrée de l'église Saint-Dominique, une partie du pont de bois, sur lequel chevauchait le cortège, s'était écroulée au moment même où il venait de le traverser (1).

(1) (*Commentarius brevis*, etc., per F. Laurentium Surium Carthusianum. Coloniae M D. LXVI, pp. 207-208) :

« Jam Pontifex sacratas tunicas et chlamydes induerat, et sacra solennia ex cultis altaribus parabantur, cum Caesar sub umbellâ ornatissimo procerum comitatu ad templi vestibulum pervenit, ita ut vix eo paucis passibus praetervecto, tabulata pontis praegravante praetorianorum turbâ frangerentur : ibique plerique militibus immixti, foedo casu procidentes, sese pilis atque securibus induerunt, inter quos fuit Albertus Pighius, Belga, Theologus Luteromastix : minima tamen pro tumultu clades incidit : sed facile fuit aestimare ex atrocitate periculi, quis in Germano milite, supra ferociam militarem naturâ implacabili, animorum habitus esset futurus, si ad certam omnium perniciem Caesar ipse, se paululum vertente fortunâ, cecidisset. Sed intrepide respectans Caesar, leniter arrisit, ita ut fortunam suam certius agnoscere videretur, quae coeptis et votis omnibus benignissime semper adspirasset. »

Mais les descriptions, en prose et en vers, de ces cérémonies, quelque exactes qu'elles fussent, ne satisfaisaient qu'à demi la curiosité publique. Pour mieux préciser l'ordre du défilé, la richesse des costumes militaires, des ornements ecclésiastiques, la magnificence des arcs de triomphe, les peintres et les graveurs se hâtèrent à l'envi de les fixer sur la toile et sur le bois, et, sous l'inspiration de l'enthousiasme public, ils produisirent des œuvres telles, que, comme dimension, exactitude et valeur artistique, il n'en avait guère été faites de pareilles jusqu'alors.

Nous ne parlerons pas d'une gravure anonyme de l'*Entrée* à Bologne proprement dite, que Giordani suppose avoir été faite la première et qui a 26 pieds 11 pouces de France de longueur, sur 1 pied 5 pouces et 4 lignes de hauteur (1); ni de celle de Hans Hoghenberch, dont parle Van Mander, et qui consiste en trente-huit planches (2).

Notre but ici est de nous occuper d'une troisième œuvre contemporaine, descriptive du *Triomphe* du 24 février. Elle acquiert d'autant plus d'importance pour l'histoire de la gravure en Belgique, que nous sommes parvenu à découvrir que l'artiste qui l'a faite, naguère totalement inconnu, a passé une grande partie de sa vie à Anvers, et que, par une heureuse coïncidence, cet ouvrage précieux est venu, de nos jours, prendre place au Musée de la même

(1) L'ouvrage de Giordani a pour titre : *Della venuta e dimora in Bologna del sommo pontif. Clemente VII, per la coronazione di Carlo V imp. celebr. 1530. Cronica cum note documenti ed incione.* Bologna, 1842.

(2) Karel Van Mander, *Schilderboeck*, p. 228^a. Édition de 1604.

ville. Il a été acquis, en 1862, de M. l'avocat Serrure, de Gand, au prix de 1,800 francs (1).

Cette représentation du Triomphe de Bologne se compose de deux bandes superposées, gravées sur bois, imprimées sur vingt-quatre feuilles de parchemin collées ensemble. Le tout, ainsi réuni, forme une estampe colossale de 4 mètres 84 centimètres en longueur sur une hauteur de 50 centimètres. Le cortège s'y déploie donc sur une longueur de 9 mètres 68 centimètres!

La grandeur des figures varie de 11 à 12 centimètres. Elles sont en quantité innombrable, vu que l'artiste n'a pas seulement reproduit avec soin les personnages que leur rang ou leurs dignités faisaient le plus distinguer, mais encore les moindres officiers des cours romaine et impériale, les plus modestes employés : par exemple, des palefreniers, qui conduisent à la main de superbes chevaux; on y remarque jusqu'aux porte-drapeaux et soldats des compagnies d'ordonnance, venus de divers pays de la monarchie espagnole et notamment des Pays-Bas, pour former escorte au puissant empereur. Le tout est supérieurement mouvementé. Le rendu des costumes, des armures, des baldequins et des étendards armoriés est

(1) Et non deux mille deux cents francs, comme l'a dit par erreur feu M. Goetghebuer dans le *Messenger des sciences historiques*, année 1864.

D'après les renseignements pris par notre honoré confrère M. Edmond De Busscher, M. Serrure l'avait acheté pour 350 francs du bouquiniste Van Goethem, à qui le rouleau avait été cédé, pour une bouteille de vin de champagne, par un ouvrier qui l'avait reçu en cadeau pour ses enfants, lors de la vente après décès des meubles de M. le fabricant Vanden Bossche, à la Coupure, à Gand.

irréprochable. Ces parties sont , en outre , enluminées avec soin et elles donnent ainsi la représentation la plus saisissante qu'il soit possible de désirer de cette marche triomphale.

Mais ce qui rend l'exemplaire d'Anvers doublement intéressant pour les curieux , malgré un certain état de détérioration , c'est que , outre qu'il est probablement le seul existant de ce grand travail , il nous offre , en quelque sorte , une épreuve d'essai de l'ouvrage.

En effet , l'auteur , après avoir arrêté et composé le plan général du cortège , l'a dessiné et gravé sur les vingt-quatre planches : laborieuse besogne qu'il a menée à bonne fin.

Il a pris ensuite ses dispositions pour y mettre à certaines places réservées dans les deux bandes et à quelques endroits restés vides , au-dessus de la bande supérieure , le texte explicatif se rapportant à chaque partie de la cavalcade.

Mais ici son travail semble avoir été suspendu : le texte , ainsi qu'une inscription latine en vers alexandrins , en l'honneur de Charles-Quint , qui devait être gravée ou imprimée au-dessus des bandes de l'estampe , ont été tracés seulement à la plume : encore est-ce fait par une personne peu exercée à écrire en majuscules romaines.

Sa maladresse littéraire se manifeste aussi dès le premier vers : elle en transpose les mots , de manière à les rendre fautifs.

Au lieu de :

Ille ego sym Carolvs , qvintvs cognomine Cæsar ,

elle met :

Ego ille sym Carolvs qvintvs hoc nomine Cæsar.

Plus loin, aux 9^e et 10^e vers, elle écrit :

Legibvs et omnia vetervm servato tramite morvm
In antiqvam correctā redvcre pacem.

au lieu de :

Legibvs et vetervm servato tramite morvm
Omnia in antiqvam correctā redvcre pacem.

Enfin, au 4^e vers, elle a commis une autre méprise, et elle a tracé; au 9^e vers, deux fois le mot *tramite*.

On ne peut donc, ainsi que nous le disions, considérer l'exemplaire du Musée d'Anvers comme ayant reçu sa forme définitive pour être mis en vente ou offert en hommage. Plus tard l'ouvrage aura été complété et le texte mis correctement; mais, soit que le graveur en ait tiré peu d'épreuves ou que les planches en aient été détruites fortuitement, il était devenu si rare déjà, quarante ans après, que le libraire anversoise Ant. Tilenius Brechtanus en fit graver, en 1579, une imitation avec textes imprimés en latin et en flamand, dont nous avons vu un spécimen appartenant aux riches collections du duc d'Arenberg, à Bruxelles.

Nous donnons ici (dans leur forme fautive) les dix vers dont nous avons parlé. Le poète y énumère, comme exprimés par la bouche de Charles-Quint, les projets de réforme que celui-ci préparait pour ses vastes états.

Au-dessus de la bande supérieure :

Ego ille svm Carolvs quintvs hoc nomine Cæsar
Natus ad imperivm Romana vt scepra tenerem
Est animvs fessas mvtasqve reponere leges
Lapsa tribvnorvm jvra prisicosqve qvrites
Patricios revovare viros sanctvmque senatvm, et
Reddere primaevō capitolia prisca nitōri

Au-dessus de la bande inférieure :

Oppressos relevare manus frena superbos
 Consiliis armisque meis jurisque vetasti
 Legibus et omnia veterum servato tramite morum
 In antiquam correcta reducere pacem.

Le texte explicatif en français, qui se trouve réparti dans les cartouches dont nous avons parlé, donne une description exacte de tout le cortège.

Il débute par une introduction de quelques lignes, où est expliqué le sujet de la publication en ces termes :

Nobles lecteurs qui voyez ceste hystoyre
 Faicte en Anvers dassez fresse memoire
 Voyez icy comment lempereur Charles
 Puisant monareq de quoy le monde parle
 Ceste couronne en triomphe a Boulongne
 Comme il appert en ceste œuvre suyvante.

On voit que l'auteur du texte, après avoir débuté par des phrases rimées, s'est fatigué de ce labeur littéraire et qu'il n'a pas tardé de jeter le manche après la cognée. *Hystoyre* et *memoire* rimaient bien; *Charles* et *parle*, bien encore; mais *Boulongne* et *suyvante*! quelle chute!

Eh bien, après avoir relu toute la description de la cavalcade, *hystoyre faicte en Anvers dassez fresse memoire*, c'est-à-dire, rédigée par quelqu'un qui a assisté en personne à cette solennité, nous sommes porté à conclure que le graveur seul a pu en donner une aussi bonne relation. Ne lui en voulons donc point de ne pas avoir continué sa narration versifiée, surtout si, comme il est probable, celle-ci a gagné en clarté.

Voici donc le cortège qu'il a vu défiler devant lui, qu'il

a dessiné et dont il nous décrit consciencieusement les différentes parties :

BANDE INFÉRIEURE.

(De gauche à droite.)

Et premierement marchoyent a cheval
les familiers des Cardinaulx Evesques
et princes seculiers très-honnestement acoustres.

A

=

Après suyvoient les satrapes domesticques et
capitaines des armées du pape et de lem
pereur tous reluisans en or et en argent
avecques les chevaux bardes.

B

=

Après laquelle compaignie suyvoient deux banieres
du peuple de Bouloingne lesquelles estoient blan
ches avecques la croix rouge portez par douze
benderetz et les suyvoient les eschevins de la ville.

=

Puys suyvoit seyse escoliers portantz seyze
bannieres rouges de luniversite.

=

Après lesquelz suyvoyent douze anciens
doctuers en loix vestus de velours et
avoyent grossez chaines dor au col.

C.

=

Consequamment marchoit le conte de Cambrem
gouverneur de Boulongne tenant son baston
esleve en sa main et sa garde entour de luy.

=

Après suyvoit le seigneur Angelus Raynutius
capiteyne de la justice de Boulongne arme
sus ung cheval barde et vestu et couvert
de drap dor decoupe portoit la banniere de la
cite de Boulongne.

D

=

Puis suyvoient quatre lacquaiz du pape
portans en leurs mains quatre banieres
rouges.

E.

=

Lesquelz suyvoient les cubiculaires du pape
et la compaignie du seigneur Alex
andre de Medicis duc de Penne.

=

Après laquelle marchoit l'ancienne banniere des
Romains portee par le conte Jule Cesarin
puis apres la banniere de Saint George la
quelle le jeune marquis d'Aquillar portoit.

=

Après laigle de l'empire romain que le
noble baron d'Autre de la lignee de
Vergi portoit esleve en haultz.

F.

=

Puis marchoit la banniere du pape la banniere
de l'eglise la banniere de la croix lesquelz
furent portees par le conte Bangon

=

la II par le seigneur Gabriel et la III
par le seigneur Laurens Cibo a
teste nue.

G.

=

Consequamment marchaient six chevaux
blans couvers de tres riches housses

=

et tres magnifiquement acoustrez qui se
menoient à la main triumpphantement par
gentilz hommes acoustre avenans moult
rychement de diverse manniere.

H.

=

Après quatre enseignes et hounourables tyares
ou chapeaulx du saint pere que quatre cham
bellans portoient.

=

Lors suyvoient apres eulx grant nombre des
cubiculaires advocas secretaires acolites
conseilliers et autres clers de la court du
pape.

J.

=

En oultre les auditeurs de la rote qui
suyvoient a cheval tres rychement acoustres.

=

Après marchoyent en grand nombre les trompettes
et clairons les cornes et bussines ung chacun
deulx jouan selon melodieuse harmonie : suyvant
lesquelz marchoyent les huysiers et massiers de
la majeste imperiale.

=

Après les heraulx et roix darmes des princes
et roix de la Sacre Imperiale Majeste
tres maignifiquement adornes de leur
cotte darmee.

=

Consequemment suyvoient les ambassadeurs de
plusieurs roix et princes christiens comme
du grand noble puyant tres christien roy de
France. Apres suyvoit lambassade du tres illustre
noble puyssant roy dHongrie souteneur de la foy.

=

En oultre lambassade du grand noble redoubte
roy dAngleterre lequel a obey a nostre saint empire
et tous aultres princes christiens.
Après ung soubdiacre qui portoit le baston pastoral
du pape.

=

Après lequel ung aultre portoit la thyare et
chapeau papal.

=

BANDE SUPÉRIEURE.

(De droite à gauche.)

=

Après sur ung cheval blanc fort beau et richement acoustre couvert de drap dor estoit porte le Saint Sacrement du corps de Nostre Seigneur Jhesu Christ en une capse et soulz une palle et ciel de drap de soye que XII notables hommes tant docteurs en medecine que aultres bourgeois de la cite soustenoient et XII cubiculaires du pape portant XII torches de ciere.

=

Après marchoit a cheval
le sacristain du pape
tenant une verge blan
che en sa main.

=

Ichy marchoient en estat triumpfant plusieurs
princes ducz contes et marquis d'Italie d'Espaigne
Bourgoigne et daultres payz marchantz selon
leur degre comme le duc Alexander de
Medicis

=

le duc d'Ascalonne marquis de Villemie le marquis
d'Astorgne le marquis d'Aerschot le marquis de
Villefrancqz le marquis de Montferrare le prince
de Salerne le prince d'Istillianne

=

le conte de Saildaingne le conte de Mirandula
le conte de Fuente le conte de Altamire le conte
de Gayasse le comandeur majeur de Lions et
pluiseurs autres princes sans nombre

=

en la plus grande pompe laquelle jamais ne fut veue
accoustrez de drap dor frise et bordures drap d'argent
avecques perles et pierres precieuses quilz portoient en
leurs bordures de leurs sayons et robes et leurs
jacquetz abillez en ladvenant.

=

Consequament marchoient les maistres dhostelz
de la Sacree Imperiale Mageste tenans
leurs bastons en leurs mains bien riche
ment acoustrez.

=

Et apres suyvoit le herault roy darmes nomme Bourgoigne re
vestu de sa cotte darmes
sus un cheval et a larchon de sa selle pendoient sacz plains de pieces dor
et dargent nou
vellement fourgeez esquelles est insculpe dun coste le chief et semblance
de la Sacree
Mageste et autour escript Carolus quintus Imperator Augustus et daultre
coste les
deux colonnes et la date de lannee de Nostre Seigneur escript par cyfre
arithmetiq et autour
escript plus outre. Et devant icelle procession tant a aller que a re
tourner
gectoit a deux mains de tous costez des rues lesditz pieces dor et dargent
dessus
le peuple en criant Largesse largesse et le peuple crioit a haulte voix
Imperio
Imperio Vive Lempereur Charles Catholique.

=

Apres cestuy herault ou Bourgoingne suyvoit seul
messire Adrian de la maison de Croy maintenant
conte du Roulx du Saint Empire Romain chevalier
de lordre de la Mageste Imperiale par ses faitz et merites.

=

Apres cestuy chevalier de lordre suyvoit la compaignie
des tres reverens cardinaux avecques leurs acoustre
mens de cardinalite et incontins apres de deux
costez de la rue commenchoient a venir les hallebardiers
de la Sacree Mageste gardant la presse du peuple.

=

Et le marquis de Montferrant suyvoit le premier
environne desditz hallebardiers portant le sceptre
fort richement acoustre. Apres lequel aussi
suyvoit le duc d'Urbin portant lespee en sa main
dextre en la gayne acoustree des pierres precieuses.

=

Et apres le duc d'Urbain suyvoit le juene conte
palatin portant le monde dor. Et le duc de
Savoye vicaire du Saint Empire Romain qui
ne portoit riens pource que l'empereur portoit
sa couronne imperiale sus sa teste.

=

Après marchoient deux cardinaulx donet lung estoit
le cardinal Cesar et l'autre le cardinal Julio
accompartis de XXIIII juenes gentilshommes enfans
des bonnes maisons marchans a pied devant
le pape et l'empire desquels les noms sont icy dessus

=

le juene seigneur d'Isselstain le juene seigneur de Bossu le
juene seigneur de Mingoval le juene seigneur
don Louys de Villa le juene seigneur de la Chaulx le juene seigneur de
Ballaise le juene marquis d'Anaze
le juene seigneur don Henry Yases le juene seigneur don Diego de Man
drea le juene seigneur
don Albarior de Cardona le juene seigneur don Jehan juene duc de
Nagera le juene seigneur don
Piedro de Gosmery le juene seigneur don Jehan de Chadona et les aultres
jusques au dit nombre
de XXIIII.

=

Ichy procedoient le Saint Pere le Pape et a son coste senestre le Sacre
Empereur tous deux soubz ung mesme
palle magnifiquement adorne, lequel fut porte de troys ambassadeurs de
Venise et trois aultres
grantz maistres gentilz hommes de Bouloingne et a deux costes diceulx
amanoient les laquaitz
du pape et de l'empereur et les hallebardiers qui les gardoient du la
presse du peuple. Lhors tous
les gentz duquel estat quilz estoient hommes et femmes vielles et juenes
et de toute cage
crioient Vive Charls Vive l'Empereur et eslevoient le nom de l'empire
jusques au ciel.

=

Puis derriere le saint pere suyvoient deux fideles et
magnanimes personnaiges assavoir son principal
medieyn et son principal secretaire.

=

Consequamment suyvoit seul apres la Mageste Imperiale
le tres illustre et noble conte de Nassau marquis
de Zenette chevalier de lordre du saint empire
romain premier chambelain dicelle Imperiale
Mageste.

==

Après marchoit larchevesque de Berry levesque de
Cavrie grand aulmonier levesque de Brixie et
pluseurs autres prelatz deglise qui seroient trop long
a nommer. Et apres grant nombre de docteurs es loix
et en droit canon.

==

Icy marchoient encoire des conseilliers et autres
grans maistres et prelatz deglise tant seigneurs
que gentilz hommes lesquelz avoient assiste au
saint pere le pape et a limperiale mageste.

==

Consequamment marchoit icy en belle ordre les hom
mes darmes de cheval bien triumphant acoustrez
avecques leurs bardez luyans en or et argent
tans Flamens que Bourgoingnons.

==

Premierement marchoit la bende de monsieur
le marquis dAerschot et portoit en sa livree
geaulne violet et blanc.

==

Puis apres suyvoit la bende de monseur le conte
du Roaulx bien rychement acoustre et sa livree
estoit rouge bleu et geaulne.

==

Consequemment apres la bende monseur de
Vienne portans ses couleurs geaulne et blanc.

==

Puis apres la bende du noble baron dAutre de la
mayson de Vergy portant sa livree noir geaulne
et blanc.

==

Après la bende du baron de Saint Sourlin
portant ses couleurs geaune incarnal gryz

==

Après les archiers a cheval en leurs saions
d'orfeverie bien rychement acoustres et en
belle ordre faisoient la fin de la dicte procession.

==

En telle magnifique pompe procedoient le saint pere
le pape et la sacree imperiale mageste vers
lesglise de Saint Dominique la ou il crea grand
nombre de chevaliers.

==

On aura remarqué, sans doute, que dans cette description l'artiste énumère avec une certaine complaisance les seigneurs des Pays-Bas qui assistaient à la solennité. Comme il parle avec une prédilection marquée et bien placée, du reste, du vaillant Adrien de Croy, comte du Rœulx et du Saint-Empire romain, qui, pour ses *faictz et merites*, a été créé *chevalier de lordre de la mageste imperiale!* Il n'a eu garde aussi d'oublier le héraut d'armes Bourgoingne, qui jetait à deux mains des *pièces d'or et d'argent dessus le peuple, en criant : Largesse! Largesse!* ni le comte de Nassau, marquis de Zenette chevalier de l'ordre, ni les jeunes seigneurs d'Isselsteyn, de Bossu, de Mingoval, de Ballaise; ni la bande de M. le comte du Rœulx, richement accoutrée d'une livrée rouge, bleu et jaune; ni celle de M. le marquis d'Arshot, qui portait en sa livrée jaune, violet et blanc. Et comme il admire *les hommes darmes de cheval bien triumpamment acoutrez avec leurs bardez* (1) *luysans en or et argent, tans Flamens que Bourgoingnons!*

(1) *Barde*, armure ou ornements d'un cheval.

Ne semble-t-il pas que la fibre patriotique de l'artiste ait vibré aux moments où il a vu passer devant lui ces compagnons d'armes de son glorieux empereur!

Après avoir achevé sa longue énumération, le graveur s'occupe de lui-même et de son travail, et il ajoute l'explication suivante, si précieuse pour nous, à la fin de l'estampe, à gauche, entre les bandes supérieure et inférieure du cortège :

Imprime en la tres renommee mercuriale
ville dAnvers de par moy Robert Peril
avec la grace et privilege du tres grant
trepuissant et tres victorieux empereur
Charles tousjours auguste cinquiesme
de ce nom et de la tres illustre et haulte
princesse madame Marguerite archi
ducesse dAutriche ducessé et contesse de
Bourgoingne douagiere de Savoye
regente et gouvernante de Brabant
de Flandres, etc.

Et, dans une autre partie de la gravure, à l'extrémité à droite, l'auteur s'est représenté lui-même à mi-corps, vu de face, placé dans une ouverture pratiquée dans un des côtés d'un des arcs de triomphe de Bologne.

A côté de son portrait, il a mis, à gauche, un R, à droite, un P dorés, ses initiales. Sur la face antérieure de l'espèce de tribune où il se tient, les mots :

VOSTRE • HVMBLE
SERVITEVR
ROBERT • PERIL

Au bas, du même côté, sur la partie décorative représentant une colonne brisée, à l'antique, où s'appuient deux enfants, il a inscrit, en chiffres arabes, le millésime

1550.

==

L'auteur de ce grand travail s'appelle donc *Robert Peril*.

Dans une notice publiée, en 1864, dans le *Messenger des sciences historiques*, feu M. P.-J. Goetghebuer, de Gand, a, le premier, mentionné la rarissime pièce dont nous nous sommes occupé; mais ce savant collectionneur a dû se borner à la citer, n'ayant connaissance d'aucun fait relatif à l'existence de l'artiste qui l'a produite.

Nous avons entrepris des recherches afin de remplir cette lacune dans l'histoire de la gravure sur bois, et nos efforts ont été en partie couronnés de succès : si nous ne pouvons faire connaître toute la vie de l'artiste, au moins en avons-nous réuni plusieurs circonstances importantes que nous espérons voir accueillir avec intérêt.

Autant qu'on peut en juger par les lignes de son portrait, gravé sur le *Triomphe* de Bologne et dont nous joignons ici la reproduction exacte, Robert Peril était, en 1550, âgé d'environ quarante-cinq ans : la date de sa naissance pourrait donc être fixée approximativement vers 1485.

Au début de nos investigations pour trouver des notions sur son origine, ou, au moins, sur son séjour en Belgique, attesté par la mention mise sur la gravure du Musée d'Anvers, nous avons compulsé le livre d'entrée ou *Liggere* de la gilde de Saint-Luc, où sont inscrits plusieurs graveurs, nommément *Wolfaert Imbrechtssone*, en 1508, *Jan Wouters*, en 1509 (1), *Willem Liefrinck*, en 1528 (2) et *Hans Liefrinck*, son fils, en 1558.

(1) Les initiales de ce Jean ou *Hans Wouters* nous rappellent que, dans son *Mémoire sur l'origine et les progrès de la gravure*, couronné par l'Académie royale de Belgique en 1859, M. Jules Renouvier cite, parmi les monogrammes encore inexpliqués, un H. W. qui pourrait bien être la marque de notre graveur.

(2) Willem Liefrinck n'est autre que le prétendu *Phillery de figuer-*

Au premier abord, nous n'y avons pas trouvé le nom de *Peril*, mais, après un examen plus attentif, nous avons cru reconnaître notre personnage dans un Robert de Liège, *Robbrecht van Luyck*, devenu, en 1519, l'élève de *Bastiaen Masselyn* (1). Ce dernier, reçu, la même année, à la maîtrise de Saint-Luc, et inscrit sous son prénom seul de *Bastiaen*, exerçait la profession de *metselrysnydere*, c'est-à-dire de sculpteur d'ornements de façades revêtues en bois, genre de constructions très-usité aux quinzième et seizième siècles (2).

Si notre manière de voir était adoptée, Robert Peril serait donc originaire de Liège. Venu à Anvers, il aurait commencé, en 1519, sous la direction de Bastien ou Sébastien Masselyn, par sculpter des ornements architectoniques en bois. Puis, devenu dessinateur habile, il se serait appliqué à graver et à faire le commerce de cartes à jouer. Pour exercer ce dernier état il a dû se

snieder, dont on s'est tant occupé jusqu'au jour où l'on a reconnu la méprise d'Heineken.

(Jules Renouvier, *Mémoire* précité, p. 57.)

(1) C'est par erreur que le nom de *Bastiaen Masselyn* a été imprimé *Masschys*, aux pages 94 et 755 du 1^{er} volume de l'ouvrage : *Les liggeren de la Gilde anversoise de Saint-Luc*, publié par MM. Rombouts et Van Leries, à Anvers, en 1868.

(2) Nous ne sommes pas ici d'accord avec les éditeurs des *Liggeren de la Gilde de Saint-Luc*, sur la signification du mot *metselrysnyder*, qu'ils ont traduit, à la page 705, par *sculpteur en pierre*; mais notre opinion est partagée par M. Vanderstraelen (*Jaerboek der Sint Lucas Gilde*, Anvers, 1855,) qui, à propos des mots *houtenmetselryen* et *metselrywerckers van houten*, employés dans les anciennes ordonnances de la corporation et dans un jugement arbitral, rendu le 25 octobre 1514, dit à la page 57: *door deze uytdrukking schynen de huyzen met houten gevels, houten deurposten en kosynen tusschen de metselryen besneden met eenig beeldwerck, te moeten verstaen worden.*

faire recevoir dans la grande corporation des merciers (1), et effectivement nous avons découvert son nom inscrit, pour la première fois, dans les comptes de cette gilde, à l'année 1522, avec la qualification de cartier, *quaertspel-makere* (2).

(1) La grande corporation des merciers, à Anvers, nommée en flamand *Hoofdambacht der Meerssen*, était composée d'une diversité sans limite de professions mercantiles ou industrielles. Elle était administrée par deux doyens annuels. Au commencement du XVI^e siècle on y recevait non-seulement les marchands en gros (qu'on appelait en flamand *creemers*), mais encore les détaillants de toute catégorie qui n'appartenaient pas à d'autres corporations spéciales. Nous y trouvons inscrits, par exemple, des selliers, lunetiers, gainiers, graissiers; des épiciers, conteliers, apothicaires, ciriers; des bijoutiers (pour autant qu'ils ne fussent pas en même temps orfèvres); des marchands d'huile, de drap, de fer, de papier, de jouets d'enfants; des raffineurs de sucre, des potiers, des étainiers, des faiseurs de clavicornes, etc., etc.

On trouve même quelquefois, dans les listes annuelles des membres nouvellement entrés dans la corporation, des noms qu'on ne s'attend pas à y rencontrer. Nous y avons relevé entre autres celui de *Dieric Vellert*, verrier habile dont fait mention Guicciardini, sous le nom de *Felaert*. Il est inscrit en 1516-1517 comme verrier et graissier, *glaesmaker-vetlewarier*, tandis que depuis 1511 il faisait déjà partie de la gilde de Saint-Luc, dont il fut doyen en 1518 et 1526, sous le nom de *Dierick Jacobssone*.

Il en est de même du graveur Martin Peeters, qui fut inscrit à la fois dans les deux gildes comme peintre, *schilder*, en 1524-1525.

(2) Nous n'oserions affirmer que Robert Peril fût le premier qui eût exercé la profession de cartier à Anvers; mais il doit être compté parmi ceux qui lui donnèrent une certaine impulsion, à tel point que, peu d'années après, l'on exportait de grandes quantités de cartes, principalement vers l'Angleterre.

Nous avons relevé dans des déclarations d'expéditions (dont les quantités varient entre 50 et 100 grosses à la fois, de douze douzaines de jeux à la grosse), faites en 1544 et 1545, d'Anvers vers Londres, des cartes de seize marques ou ateliers différents, nommément de Jean Maillart, Pierre Haynault, Henri de Deuxvilles, Jean Pamier, Guillaume Anzier, Dukardin,

Telle était donc sa profession ; mais , soit que la fabrication des cartes à jouer n'ait fourni à Robert Peril que des bénéfices insuffisants , soit que le désir de prendre place parmi les artistes de son temps lui ait fait négliger cette industrie pour s'occuper de travaux plus honorés où il n'a pas rencontré la rémunération espérée , toujours est-il que dans les principaux documents que nous avons rassemblés , le pauvre cartier et Guillemette Bessin , sa femme , apparaissent comme poursuivis par la misère et par les créanciers , heureux si , après la publication d'un important ouvrage , ils obtiennent quelque subside de l'empereur.

Grâce à l'intervention de Marguerite d'Autriche , gouvernante des Pays-Bas , qui encouragea tant d'artistes et d'hommes de lettres , Robert Peril fut chargé , en 1550 , sur sa demande , de publier la *Couronacion* de Charles-

Delamare , Rubro Signo , Jean Gimir , Laurent Helbot , Maistresse , Jean Columbel , Rubro Porculo , Porci Sylvestris , Jean Charpentier et Lantsknechts.

Parmi les principaux fabricants d'Anvers on comptait alors Jehan Duchesne , qualifié de *paintre et chartier* , Robert Dieu , Claude Creemere , Jehan Paret , Marie Chatourou veuve de Jehan de Langaingne , Alain Poyson et Jehan Maillart , qui , natif des environs de Rouen , devint , le 6 août 1540 , bourgeois d'Anvers et fut reçu dans la gilde de Saint-Luc. Il était en même temps imprimeur typographe , et faisait d'importantes affaires.

Nous donnons en appendice , sous le n° 1 des Pièces Justificatives , un spécimen des *certificats d'origine* (comme on dit aujourd'hui) qui devaient accompagner les cartes envoyées d'Anvers en Angleterre. Ces déclarations , faites par-devant notaire , portent , en général , que les cartes ont été inventées et fabriquées à Anvers ou dans les Pays-Bas , et non ailleurs.

Nous inclinons à croire qu'un grand nombre n'étaient que des contrefaçons ou imitations de cartes françaises : les noms et marques y apposés ne semblent laisser aucun doute à cet égard.

Quint en empereur, avec le *Triomphe d'icelle* (1) : c'étaient donc deux sujets distincts (dont nous avons décrit le second) qu'il avait à traiter. Pour s'en acquitter à la satisfaction de la tante de l'empereur, l'artiste, ainsi que le prouve le dessin où il s'est représenté comme assistant au défilé du *Triomphe*, entreprit le voyage d'Italie et exécuta à Bologne les deux compositions (2) projetées.

Heureux d'avoir ainsi accompli la partie la plus difficile de sa tâche et fier de l'important travail qu'il allait rapporter avec lui, Robert Peril, quoique brisé par les fatigues et les privations qu'il avait dû s'imposer pendant plusieurs semaines, ne tarda pas à revenir à Anvers. Mais, hélas! c'était pour y retrouver sa famille dans un grand dénûment, qu'avait encore augmenté son absence.

Pour parer à ses besoins les plus urgents, il se hâta de graver les dessins faits à Bologne, et, sans doute, grâce à un labeur incessant, il put se procurer quelques ressources momentanées.

Mais elles ne suffirent pas à relever sa position.

Un jour, le propriétaire de la demeure qu'il occupait dans la rue Haute, après avoir longtemps réclamé en vain le paiement des termes échus du loyer, lassé enfin et impatienté de ses vaines promesses, fit sommer Robert Peril par la voie judiciaire de lui payer la somme due, s'élevant

(1) Voyez Pièces Justificatives, n° IV.

(2) Nous manquons entièrement de notions sur la première des deux grandes compositions gravées d'abord par Robert Peril, *le Couronnement de Charles-Quint*. Espérons qu'il en reste au moins encore un exemplaire dans quelque collection. La grande gravure anonyme de la galerie de Florence, décrite et admirée par Giordani et dont nous parlons à la page 324, ne serait-elle pas l'œuvre de Peril que nous recherchons?

à 118 florins 12 sous, monnaie du Rhin. Arnould van Visse-naken, ainsi s'appelait son créancier, lui signifiait en même temps qu'il eût à sortir de sa maison.

Le pauvre Robert Peril était hors d'état d'acquitter sa dette : il fit défaut lorsqu'il fut cité devant le tribunal des échevins pour y exposer ses moyens de défense (1). Assigné une seconde fois, il ne comparut pas davantage, et, comme il n'avait même pas constitué un procureur pour l'y représenter, il fut considéré comme ayant passé condamnation et probablement forcé de quitter la maison et de vendre une partie de son mobilier pour se libérer envers van Vissenaken.

Au milieu de circonstances pareilles, la misère d'une famille s'accroît fatalement chaque jour : elle était enfin venue à ce point, qu'au mois de mai 1555 Robert Peril et les siens ne possédaient littéralement plus rien. Leur chétif mobilier, jusqu'aux lits où la famille reposait, même le matériel qui servait au père à exercer sa profession, tout avait été vendu ou engagé, ou saisi par les créanciers.

Dans cette extrémité, la détresse de l'habile graveur parvint heureusement à la connaissance d'un marchand bienfaisant, nommé Adrien de Vogelere, qui connaissait son talent et appréciait ses ouvrages (2).

(1) Voyez Pièces Justificatives, n° II.

(2) Adrien de Vogelere ou de Vogelare faisait partie du corps estimé des aumôniers de la ville d'Anvers, et, en 1521, il fut appelé aux fonctions de doyen de la gilde des merciers. Comme indice de sa propension pour les arts, nous pouvons citer ici la part qu'il eut dans l'exécution d'une décision prise par cette corporation de faire, pour le service de l'autel de Saint-Nicolas, qui lui appartenait à Notre-Dame, une chasuble somp-

Il n'eut pas plutôt appris la triste position de son ménage, qu'il courut s'enquérir de ses besoins, et, touché par le spectacle navrant de son dénûment, il envoya, outre le mobilier indispensable, tout ce qu'il fallait à Robert Peril pour pouvoir reprendre l'exercice de sa profession de cartier-imprimeur.

Seulement, et sans doute dans le but de prévenir toute vente, mise en gage ou nouvelle saisie par les créanciers, des objets qu'il venait de donner, de Vogelere prit la précaution de ne les remettre au graveur et à sa femme que sous la forme d'un prêt, à restituer en entier, à une époque indéterminée, au prêteur ou à ses descendants.

L'acte qui stipule cette remise et cette condition fut passé devant les échevins d'Anvers, le 15 mai 1553. Nous en extrayons, en la traduisant, l'énumération des outils

lueuse, dont un des plus grands artistes de l'époque, Albert Durer, alors à Anvers, fit le dessin.

La confection de cette chasuble, qu'on voulait faire plus belle que celles que possédait la collégiale et que celle dite des Trois Rois qui appartenait à la chapelle du magistrat, fut l'objet des plus grands soins. C'était surtout la représentation de saint Nicolas, patron de la gilde, destinée à l'orner, qui fut longuement débattue. On en avait d'abord commandé à un peintre, nommé Gommaire (Van Nerenbroeck?), un modèle qui ne fut pas agréé; un second artiste (qui demeurait dans la rue Neuve) ne fut pas plus heureux; enfin, un troisième modèle, fourni par Albert Durer, fut préféré aux deux autres.

Nous donnons aux Pièces Justificatives, sous le n° III, des extraits des comptes de la corporation relatifs aux matières précieuses, au drap d'or, aux perles fines, etc., qui furent employées avec profusion dans la confection du riche vêtement sacerdotal. Nous sommes heureux d'avoir découvert ces détails, Albert Durer lui-même, dans la relation de son voyage aux Pays-Bas, s'étant borné à dire que la corporation des *riches Marchands* d'Anvers lui fit don de 5 florins Philippus, en reconnaissance de ce qu'il lui avait fait hommage d'un dessin de saint Nicolas assis.

et autres objets qui concernent la profession de Robert Peril (1). Celui-ci reçoit de son bienfaiteur :

Une presse à imprimer ;
 Un poêle en fer ;
 Sept tables de bois ;
 Douze formes ou moules à imprimer les cartes ;
 Six paires de ciseaux pour les découper ;
 Six réglettes de bois ;
 Deux lissoirs à lisser les cartes ;
 Quatre tablettes de marbre , au même usage.

Pour compléter son œuvre de générosité, de Vogelere avait ajouté à l'envoi de ces objets une armoire, deux bahuts, deux paniers, deux lits, des draps de lit, des nappes, des serviettes, quatre chenets, un fauteuil en cuir, trois chaises, huit plats, douze écuelles et sept pots d'étain à la marque du prêteur, sept chandeliers de cuivre et deux chaudrons. On le voit, rien n'y manquait, et l'on conçoit le bonheur de la pauvre famille ainsi rétablie dans une position relativement favorable !

Animé de reconnaissance pour le donateur, Robert Peril reprit courage, recommença son petit commerce et songea bientôt à graver une troisième composition dont, à ses yeux, le succès et le débit allaient lui rapporter honneur et bénéfice.

Il avait conçu, cette fois, le plan d'un dessin qui devait représenter la famille impériale d'Autriche, ou, comme on le qualifie dans un document, *la Généalogie de l'Empereur et de la Reine*. Outre les portraits gravés des membres de l'auguste maison, une explication en plusieurs

(1) Voyez Pièces Justificatives, n° V.

langues devait contenir leurs noms, leurs alliances et résumer leur histoire.

Après avoir arrêté la forme de son nouveau travail, Robert Peril voulut qu'il n'y eût rien de défectueux dans le texte et, dans ce but, il en soumit révérencieusement le manuscrit au conseil privé, le priant de vouloir l'approuver ou le faire rectifier dans ce qu'il contiendrait d'inexact (1).

Peril avait pris, disait-il dans sa requête, pour base de sa rédaction l'ouvrage en six livres que maître Jérôme Gebwiler (en latin *Gebuilerus*) avait publié sur le même sujet, avec l'approbation de Charles-Quint et de son frère le roi des Romains (2). En outre, il avait fait contrôler ou reviser son propre texte par d'autres *auteurs et historio-graphes de divers pays circumvoisins*. Bref, il avait pris, paraissait-il, toutes les précautions pour publier un travail d'une entière exactitude.

Cependant le conseil privé n'en jugea pas ainsi et trouva nécessaire de faire revoir encore le projet présenté par Robert Peril. Un des hommes les plus éclairés de l'époque, le savant Corneille Scepperus, qui était alors conseiller et maître des requêtes ordinaire de l'empereur, fut chargé de ce soin.

(1) Voyez n° IV des Pièces Justificatives.

(2) L'ouvrage de Jérôme Gebuilerus fut imprimé à Haguenau, au mois d'août 1550. Le privilège impérial, daté de Nuremberg, fut signé le 15 février 1524. L'auteur, né à Horbourg (Argentuarum), était maître ès-arts et directeur du collège de Haguenau (*litterariae pubis moderator*). Son livre porte pour titre : *Epitome regii ac vetustissimi ortus sacrae Caesaræ ac catholicae maiestatis, etc., etc., a Hieronymo Gebuilero ex antiquiss. et receptiss. authoribus nunc recens diligentiss. in lucem aedita (sic)*. In-4°. Il contient quelques portraits et blasons curieux.

Un exemplaire de ce livre rare se trouve à la bibliothèque communale d'Anvers.

Après avoir subi les corrections nécessaires, le manuscrit, revêtu de la signature de Scepperus, fut rendu à notre graveur, qui obtint le privilège de le faire imprimer, vendre et distribuer, dans tous les pays de la domination impériale, durant le terme de trois années, avec défense à chacun de le réimprimer ou de le contrefaire, sous peine de punition arbitraire et de la confiscation des réimpressions (1).

A la concession de cet octroi vint se joindre, peu de temps après que la *Généalogie* eut été publiée, nommément à la date du 5 juin 1536, le don d'un subside de 50 livres tournois, accordé par l'empereur à Robert Peril en récompense de son travail (2).

Que devint ensuite notre artiste ?

A-t-il gravé d'autres ouvrages que ceux que nous avons mentionnés ?

Toutes nos recherches pour pouvoir répondre à ces questions sont restées infructueuses.

(1) Nous n'avons pu découvrir cette troisième publication de Robert Peril, mais un ancien généalogiste, maître Jacques Van Berckel, décédé à Gand en 1685, dans son ouvrage manuscrit sur les familles royales et princières de l'Europe, 4 vol. in-folio, que nous possédons, cite ainsi la dernière partie du titre de la *Généalogie de l'empereur* :

Imprimée en Anvers par Robert Peril, au mois de fevrier lan de grace 1536, stil romain, soubz la conduitte et correction de maistre Roland Boucher, docteur en théologie.

(2) Registre aux mandements des finances de 1512-1550 (collection des papiers d'État et de l'audience, aux Archives du royaume).

« Anno 1536. Don de L livres tournois a Robert Peril, en recompense d'avoir imprimez la geneologie de l'empereur et de la royne. »

Nous devons à l'obligeance de M. Alexandre Pinchart la communication de cet extrait.

Rien ne nous autorise à faire même la moindre conjecture sur le reste de sa carrière.

Mais le *Triomphe* de Bologne nous est heureusement conservé et ce colossal ouvrage nous permet d'affirmer que Robert Peril fut un véritable artiste, dont le nom est digne de figurer dorénavant parmi les plus habiles dessinateurs et graveurs sur bois du seizième siècle.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N^o 1.

Certificats d'origine pour l'envoi en Angleterre de cartes à jouer faites dans les Pays-Bas.

20 juny 1544.

Johannes Maillart, factor chartarum lusoriarum et civis oppidi Antverpiensis, veluti testis productus ad instantiam et requisitionem Johannis Coucq, Londinensis, ad dandum veritati testimonium nunc et in perpetuam rei gestae memoriam, fide bonâ certâ et indubitâ, loco praestiti juramenti, dixit, declaravit, certificavit et deposuit, verum et certum esse, quod ipse Johannes Coucq, nomine Henrici Douville (1), emit a Johanne Maillart quantitatem triginta quatuor grossarum chartarum factorum in hoc ducatu Brabantiae praefato, signatarum *Rubro Porculo*, affirmans insuper idem testis hoc se dixisse pro merâ rei veritate, omnibus odio, amore, favore, prece, precio,

(1) De Deuxvilles?

irâ, invidiâ, rancore, aut quovis alio illicito motu aut sinistrâ machinatione in praemissis seclusis penitus et semotis. Cum itaque pium et apprime meritorium sit apud Deum, nec minus rationi et aequitati consentaneum, testimonium veritati perhibere cum quis ad hoc fuerit requisitus, ideo ego notarius subscriptus, etc.

25 februarij 1545.

..... Quindecim grossas parvarum chartarum nomine *Lantsknechts*.....

17 aprilis 1545.

.... Triginta grossas finas chartarum lusoriarum et quinque grossas dictarum cartarum nuncupatarum *Maistresses* factarum per praefatum Johannem Maillart nomine Guilielmi Carpentier et signatarum notâ ac signo *Porci Silvestris*; et quod praedictae chartae sint factae ac repertae in dicto oppido Antverpiensi.....

N^o II.

*Poursuites exercées par Arnould van Vissenaken
contre Robert Peril.*

1551, 20 april (st. Brab.).

In der saken geport in rechte voer amptman, tussehen Aerde van Vissenaken, als aenleggere, ter eenre, ende Robert Peril, verweerdere, ter anderen zyden, den voirschreven aenleggere concluderende dat de voirschreven verweerdere hem soude schuldich syn op te leggene ende te betalene de somme van exvij Ryns guldenen ende xij stuyvers eens, van verscheenen huyshuere, vervallen te halff meerte lestleden, van den huysse geheeten *den Baers*, in de Hoochstrate deser stadt ge-

staen, den voirschreven aenleggere toebehoirende, ende voirts dat hy soude schuldich syn 't selve huys te ruymene; ende want de voirschreven verweerdere nyet en compareerde voor recht antwoordende op de aensprake hem gedaen, versocht daer omme de voirschreven aenleggere dat den voirschreven verweerdere soude geordineert wordden eenen dach omme te comparerene voer 't recht ende syne sake te deffenderen ende proponeren, oft anders voer des aenleggers eyschen verreyet te syne; soe is, ten nabesereven dage, gehoirt synde de begeerte ende versueck by den voirschreven aenleggere gedaen, ter manissen, etc., gewesen, dat de voirschreven verweerdere sal schuldich syn te comparereren voer recht op en disendage naestomende ende alsdan de sake der voirschreven partijen te proponeren. Ten welken dage hy nyet en is gecompareert noch procureur van synen wegen, emmer des by den voerschreven wethouderen registre blykende.

Actum jovis, 20 aprilis a^o 51, stilo Brabantiac.

N^o III.

Compte de la chasuble dessinée par ALBERT DÜRER, en 1521, pour la corporation des merciers d'Anvers.

Item, dit dat hierna volgt syn de costen oft betalingen die men betaelt heeft by consente van den ouden Eede ende gemeenen Ouders, daer toe geroepen waren te weten : de nycuwen Eedt met sinen Oudermans Jan van Huekellom, Peeter Pickaert, etc.

Item, dat men besteedt heeft aen Pauwels van Malsen, borduerwerekere, woonende in de Prekerstrate, een cruys achter ende voren dienende tot een *casuyvele*, met geschote

lysten, fyn van gouwe, ende de stoffe daertoe dienende alsoo goet alst beste dat in Onser Liever Vrouwen kereke is, oft beter dan de cappe van der Drie Coningen, oft het alderbest, sonder prejudicie oft argelist. Waervoor men hem betaelt heeft Somma xxiiij £.

Betaelt noch, ter presentien van Pauwels van Malsen, aen de weduwe Der Kinderen, op de Steenhouwers Veste, aen xx engelsche *fyn perlen*, waervoor dat betaelt is, van elken engelsche, vj st. Brabants compt vj £.

Betaelt noch by den selven aen ii $\frac{1}{2}$ engelsche *cleyn perlen*, te ix stuyvers den engelsche v schel. vij $\frac{1}{2}$ den.

Betaelt noch denselven aen xv *groote perlen*, waer af men betaelt heeft iij sch.

Betaelt den 11^{en} daech decembris, ten bysyne van Jacob van Roebroek onsen ouderman, aen iii engelsche *cleyn perlen*, ten x st. den engelsche x sch.

Betaelt noch aen eenen engelsche *clyn perlekens*. j sc. vj den.

Betaelt den costers van der kereken die ons de ornamenten toonden, met meer andere (persoonen). ij schel.

Item dat men betaelt heeft *Gommeren, schilder, op S^{te} Kattelinen Vest*, van een *patroon* te beworpen xiiij sch.

Betaelt by eenen *schilder, in de Lange Nieuwstrate*, van eenen *patroon* te beworpen xiiij sch.

Betaelt by AELBRECHT DURRE, van eenen *Sinter Claes* te beworpen, by Heynrick Blockhuys onser ouderman
xviij sc : ix den.

Betaelt aen costen die gedaen waren, doen men 't werck by Pauwelse besteede, waeraf de somme compt vij sch.

1520-21. Betaelt van sesse ellen ende j vierendeel *gouwen laekens*, daeraf d'elle coste vj £ Brab., ende dat omme te maken j *ornament dienende ter celebratien voor Sinter Claus Outaer*. Maeckt in't geheeel xxxvij £ x sch.

1521-22. Item, dat men betaelt heeft van *perlen* die noch ghebraken aent cruys van den ornamente xvij sch.

La précieuse chasuble est encore mentionnée dans l'Inventaire des papiers et des meubles de la corporation, dresse en 1571, en ces termes :

Eenen gouden lakene casuyfede, met een rooden bocranen overtuyge.

N° IV.

Octroi pour imprimer la Généalogie et descente de la maison d'Autriche.

Charles, etc., à touz cieulx qui ses présentes lettres verront, salut. Savoir faisons nous avoir receu l'umble supplicacion de Robert Peril, demourant en nostre ville d'Anvers, contenant comment du vivant de feue nostre très-chiere et très-amée dame et tante, dame Marguerite, archiducesse d'Austrice, douaigièrre de Savoye, etc., et par son ordonnance *il eust imprimé nostre Couronacion en empereur célébrée à Bouloigne avecq la Triumphe d'icelle*; et si a entrepris d'enprimer *par figures et en divers langaiges, la Généalogie et Descente de nostre maison d'Austrice* déclairée en ung rolle extraict des livres de maistre Jérôme Gebuilere, qui en a fait six livres. imprimez du consentement tant de nous comme empereur en nostre chambre impériale, que à la requeste de nostre très-chier et très-amé frère et roy des Romains, laquelle Descente, pour sa plus grande seurté et vérification d'icelle, il a fait visiter et examiner par aultres auctheurs et historiographes de divers pays circumvoisins; et néantmoins ne les oseroit imprimer sans avoir noz lettres d'octroy, congie et licence à ce pertinentes, dont il nous a très-humblement supplié et requis.

Pour ce est-il que nous, ces choses considerées, et aprez que avons fait visiter corriger et signer ladiete Généalogie par nostre amé et féal chevalier conseiller et maistre des requestes ordinaire de nostre hostel messire Cornille Scepperus,

audiet suppliant inclinans favorablement à sadiete supplication et requeste, avons oetroyé, consenty et accordé, oetroyons, consentons et accordons, en luy donnant congïé et licence de grâce espécial par ces présentes, que, devant le temps et terme de trois ans prochain venans et entresuivans l'un l'autre, il puist imprimer ou faire imprimer ladiete Généalogie et Descende de nostrediete maison d'Austrice, selon le rolle signé dudiet messire Cornille, et le vendre et distribuer en et par tous nos pays et segnories, deffendant à tous imprimeurs de nostrediet pays d'imprimer ladiete Généalogie durant lediet temps et, sur paine de confiscation dicelle que ainsi par eulx seroit imprimée, et avecq ce d'estre pugny arbitrairement.

Si donnons ce mandement à nos amez et féaulx les chief président et gens de noz privé et grand consaulx, président et gens de nostre chambre de conseil en Flandres, gouverneur président et gens de nostre conseil d'Artois, grand bailly de Haynnau et gens de nostre conseil à Mons, gouverneurs, premiers et aultres de noz consaulx en Hollande, Frise et Utrecht, gouverneurs de Lille, Douay et Orchies, bailly de Tournay et Tournésis, prévost le conte à Valenciennes, rentmaistres Bwest et Beoisterschelt en Zellande, et à tous noz aultres justiciers, officiers et sub̃jectz que ce peult et pourra toucher et regarder, ou à leurs lieutenants et chascun d'eulx endroit soy, et sicomme à luy appartiendra, que de nostre présente grâce, ottroy, congïé et licence, durant le tamps, selon et par la manière que dit est, ilz fachtent, seuffrent et laissent ledit suppliant plainement et paisiblement joyr et user, sans luy faire meetre ou donner ne souffrir estre fait ou donné auleun destourbier ou empeschement au contraire; car ainsi nous plaist il. En témoing de ce nous avons fait meetre nostredit séeł à ces presentes. Donné, etc., le xv^e jour, etc., l'an, etc. (*Sic.* Probablement en 1554.)

Nous exprimons ici à notre ami, M. Pinchart, nos remerciements pour avoir signalé à notre attention ce document appartenant aux Archives générales de Belgique.

Prêt d'outils, de meubles et d'objets de ménage, fait à Robert Peril par Adrien de Vogelere.

1555. Acte passé devant les échevins d'Anvers.

Robert Peril ende jouffrouwe Guillemette Bessin, Jans dochtere wylen, *ejus uxor*, bekenden ende verlyden, alsoo Adriaen de Vogelere, coopman, henlieden in subsidie ende onderstande van hueren ambachte ende neeringe, ende omme hen broot te mogen winnen, geleent heeft de parcheelen nabschreven : in den iersten, een persse, een yseren stove; item, vij houten tafelen; item, xij formen omme quarten te druckene; item, vj secheeren omme quarten mede te snydene; item, vj houten rygelen; item, ij lycken daer men de quarten mede lyekt; item, iij marber steenen omme te lycken; item, een cleerseappaeye; item, twee tritsooren; item, ii corfven; item, twee be ^{de d'icelle} een doussyn slapelakenen; item, een doussyn ^{de d'icelle} et si a ^{de d'icelle} doussyn servetten; item, vier brant ^{ivers langaiges, la Généalogie et Lie}; item, iij stoelen; item ^{d'Autrice déclairée en un} doussyn commekens ende vij tennen ^{distre Jérôme Gebuile} voirschreven Adriaens marcke; item, s ^{du consentement} candelers ende twee ketelen; soo eest dat zy geloift hebben ende geloifden midts desen in goeden trouwen, dat zy dezelve parceelen van goede in al noch in deele negheenssins en zelen verecoopen, alieneren, versetten, wechgeven oft versteken in prejudicie van den voirschreven Adriane de Vogelere, mair zelen die denzelven Adrianen oft by gebreke van hem zynder nacomelingen geheelie ende ongemindert weder leveren ende restitueren altyt ende wanneer zy daer toe versocht zelen worden. *Unde obtulerunt se et sua.*

xiiij maij a° XXXIII.



ROBERT PERIL

GRAVEUR À ANVERS EN 1533.

chromolith. Simonau & Tootz, Bruxelles.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

De Witte (J.). — Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au III^e siècle de l'ère chrétienne. Paris, 1868; in-4°.

Scheler (Auguste). — La bibliothèque privée du roi Léopold I^{er}. Bruxelles, 1869; in-8°.

Chalon (Renier). — Curiosités numismatiques. Monnaies rares ou inédites. 42^{me} article. Bruxelles, 1869; in-8°.

Chalon (Renier). — Jetons de mariage. 2^{me} article. Bruxelles, 1869; in-8°.

Schubert (Franz). — Choix de trente mélodies pour voix élevées avec texte allemand et traduction française rythmée, par A. Van Hasselt et J.-B. Rongé. Brunswick; in-4°.

Van Maldeghem (R.-J.). — Trésor musical. Collection authentique de musique sacrée et profane des anciens maîtres belges. Op. 170. Musique religieuse. 1868, IV^e année, 1^{re} et 2^{me} livr.; 1869, V^e année, 1^{re} et 2^{me} livr. Bruxelles, 1868-1869; 2 cah. in-4°.

Causeries populaires, IV^e année. Bruxelles, 1868; in-8°.

Catalogue des livres de la bibliothèque de M. A. De Hempinne, fabricant de produits chimiques, à Molenbeek-Saint-Jean, lez-Bruxelles. Bruxelles, 1868; in-8°.

Lelièvre (H.). — Institutions namuroises. Namur, 9 cah. in-8°.

Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. — Coutumes du pays et duché de Brabant, quartier de Bruxelles. Tome I^{er}. Coutumes de la ville de Bruxelles, par A. De Cuyper. Bruxelles, 1869; in-4°; — Coutumes du pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny, par M. M.-N.-J. Leclercq. Tome II. Bruxelles, 1869; in-4°.

Société de l'histoire de Belgique. — XVII^e siècle: Histoire

générale des guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas (1616-1627), par le seigneur du Cornet, gentilhomme belgeois, avec une introduction et des notes par A.-L.-P. De Robaulx de Soumoy. Bruxelles, 1868; 2 vol. in-8°.

Commissions royales d'art et d'archéologie, VIII^e année, n^{os} 1 et 2. Bruxelles, 1869; 1 vol. in-8°.

Wesmael (Alfred). — Monographie de toutes les espèces connues du genre *Populus*. Mons, 1869; in-8°.

Willems-Fonds, te Gent. — De kleine economist. Grondbegrippen der staathuishoudkunde vertaald uit het hoogduitsch van Otto Hübner, en vermeerderd met bijvoegingen van Ch. Le Hardy de Beaulieu. Derde druk. Gand, 1869; in-12.

L'Abeille. — Revue pédagogique, publiée par Th. Braun, XV^e année, 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} livr. Bruxelles, 1869; 3 cah. in-8°.

Société royale de numismatique de Bruxelles. — Revue de la numismatique belge, 3^e série, tome I, 2^e livr. Bruxelles, 1869; in-8°.

Le Bibliophile belge, IV^e année, 1^{re} et 2^e livr. Bruxelles, 1869; cah. in-8°.

Messenger des sciences historiques, ou archives des arts et de la bibliographie de Belgique, année 1869, 1^{re} livr. Gand, in-8°.

Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre, à Bruges. — Annales, 3^e série, tome V, n^{os} 3 et 4. Bruges, 1868; in-8°.

Société scientifique et littéraire du Limbourg, à Tongres. — Bulletin, tome IX. Tongres, 1868; in-8°.

Société chorale et littéraire des mélaphiles, à Hasselt. — Bulletin de la section littéraire, V^e volume. Hasselt, 1868; in-8°.

Institut archéologique liégeois. — Bulletin, tome IX, 1^{re} livr. Liège 1868; in-8°.

Essai de tablettes liégeoises, par Alb. d'Otreppe de Bouvette, 91^e livr. Liège, 1869; in-12.

La Belgique horticole, annales d'horticulture belge et étran-

gère, rédigées par Édouard Morren. Mars-avril 1868. Liège, in-8°.

Le Chimiste, journal de chimie appliquée aux arts, à l'industrie et à l'agriculture, publié par M. Henri Bergé, IV^e année, n° 2. Bruxelles, 1868-1869; cah. in-8°.

L'Illustration horticole, journal social des serres et des jardins, rédigé par Ch. Lemaire et publié par Ambroise Verschaffelt. Tome XVI, 1^{re} et 2^e livr. Gand, 1869; cah. in-8°.

La charité sur les champs de bataille, IV^e année, n° 10. Bruxelles, 1869; feuille in-4°.

Société philotechnique à Paris. — Annuaire, années 1866, 1867 et 1868. Tomes XXVIII, XXIX et XXX. Paris; 3 vol. in-8°.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme, V^e année, 2^e série, n° 1. Janvier 1869. Paris; in-8°.

Société philomatique de Paris. — Bulletin, tome V. Octobre, novembre et décembre 1868. Paris, 1868; in-8°.

Revue et magasin de zoologie pure et appliquée et de sériciculture comparée, par M. F.-E. Guérin-Meneville; 1869, nos 2 et 3. Paris; 3 cah. in-8°.

Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. — Actes, 5^e série, XXX^e année, 1868, 1^{er} et 2^{me} trimestre. Paris, 1868; in-8°. — Séance publique du 11 mars 1869. Bordeaux, 1869, in-8°.

Delesse et Lapparent (De). — Revue de géologie pour les années 1866 et 1867. VI. Paris, 1869; in-8°.

Société d'histoire naturelle de Colmar. — Bulletin, VIII^e et IX^e années, 1867 et 1868. Colmar, 1868; in-8°.

Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque. — Mémoires, 1867-1868, XIII^e volume. Dunkerque, 1868; in-8°.

Société linnéenne de Lyon. — Annales, année 1868 (nouvelle série), tome XVI. Lyon-Paris, 1868; in-8°.

Aoust (L'abbé). — Communication au sujet de la présenta-

tion en séance de l'Académie des sciences du 1^{er} mars 1869 de son ouvrage intitulé : *Analyse infinitésimale des courbes tracées sur une surface quelconque*. Paris, 1869; in-4°.

Aoust (L'abbé). — *Analyse infinitésimale des courbes tracées sur une surface quelconque*. Paris, 1869; in-8°.

Aoust (L'abbé). — Nouvelles observations sur un débat de priorité entre M. Gilbert, professeur à l'Université de Louvain, et M. l'abbé Aoust, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. Marseille, 1869; in-8°.

Société impériale d'agriculture de Valenciennes. — Revue agricole, XX^e année, tome XXVIII, n° 1. Valenciennes, 1869; in-8°.

Congrès international de statistique. — Projet du programme de la septième session, à La Haye, en 1869. La Haye; in-4°.

Heynsius (A.). — *Onderzoekingen, gedaan in het physiologisch laboratorium der Leidsche Hoogeschool*. Leide, 1869; in-8°.

Commission géologique de la Société helvétique des sciences naturelles, à Berne. — Matériaux pour la carte géologique de la Suisse, 6^{me} livr. : Jura vaudois et neuchâtelois, par Auguste Taccard. Berne, 1869; 1 vol. in-4° et 2 cartes in-plano.

Königliche preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin. — Monatsbericht, Januar 1869. Berlin; cah. in-8°.

Archiv der Mathematik und Physik, herausgegeben von J.-A. Grunert, XLIX Theil, 2^{ter} und 5^{ter} Hefte. Greifswald, 1868-1869; 2 cah. in-8°.

Heidelberger Jahrbücher der Literatur, unter Mitwirkung der vier Facultäten, LXII Jahrg., 1^e und 2^e Heft. Heidelberg, 1869; cah. in-8°.

Naturhistorisch-medizinischer Verein zu Heidelberg. — Verhandlungen, Band V, n° 1. Heidelberg, 1869; in-8°.

Astronomische Gesellschaft zu Leipzig. — Vierteljahrsschrift, IV Jahrg., 1 Heft. Leipzig, 1869; in-8°.

Magyar tudományos Akademia (Académie des sciences de Hongrie, à Pesth). — Evkönyv, XI kotet, 2-5 darab; XII kotet, 1 darab. Pesth, 1864-1865; 5 cahiers in-4°. — Nyelvtudom. Ertésítő, III kotet. Pesth, 1865-1865; 2 eah. in-8°. — Philos. Ertésítő, V kotet, 1 fuzet. Pesth, 1865; in-8°. — Mathem. Ertésítő, V kotet. Pesth, 1865; 2 eah. in-8°. — Nyelvtudom. Közlem. IV kotet. Pesth, 1865; 5 eah. in-8°. — Archacol. Közlem, V kotet. Pesth, 1865; 2 eah. in-4°. — Statist. és nemzety. Kozlem, 1 kotet. Pesth, 1865; 2 eah. in-8°. — A magyar nyelv Szótára, III kotet, 4, 5, 6 fuzet. Pesth, 1865; 5 eah. in-8°; — Jegy-Zökönyv, III kotet. Pesth, 1865; 2 eah. in-12. — Almanach, 1866. Pesth; in-12. — Budapesti Szemle, IV-X füzet. Pesth, 1865; 7 eah. gr. in-8°.

Barrande (Joachim). — I. Réapparition du genre *Arethusa* Barr. (une planche). II. Faune silurienne des environs de Hof, en Bavière (une planche). Prague, 1868; in-8°.

K. K. Universität zu Wien. — Öffentliche vorlesungen im sommer-semester 1869. Vienne, 1869; p. in-4°.

Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in Wien. — Sitzung der math.-naturw. classe. Jahrg. 1869, n^{os} 8 et 9. Vienne, 1869; feuille in-8°.

Kaiserlich-Königliche geologische Reichsanstalt zu Wien. — Jahrbuch, Jahrg. 1869, XIX Band, n^o 1. Vienne, 1868; gr. in-8°.

K. K. Zoologisch-Botanische Gesellschaft in Wien. — Verhandlungen, XVIII Band. Vienne, 1868; in-8°.

Neilreich (August). — Die Vegetations Verhältnisse von Croatien. Vienne, 1868; in-8°.

Heller (Cam.). — Die Zoophyten und Echinodermen der Adriatischen meeres. Vienne, 1868; in-8°.

Von Frauenfeld (Georg ritter). — Offenes Schreiben an Herrn Franz Maurer, als Erwiederung auf dessen Schmäh-schrift « Nicobariana. » Berlin, 1868; in-8°. Vienne, 1868; in-8°.

Von Oettingen (Arthur). — Meteorologische Beobachtungen angestellt in Dorpat im Jahre 1868. Dorpat, 1869; in-8°.

Société impériale d'agriculture de Moscou. — Journal, année 1867-1868. Moscou; 8 cah. in-8°; — Journal l'Agriculture russe, 1^{re} année, vol. I, n° 1. Moscou, 1869; in-8° (en russe).

Société impériale des Naturalistes de Moscou. — Bulletin, année 1868, n° 2. Moscou; in-8°.

Settimanni (C.). — D'une nouvelle méthode pour déterminer la parallaxe du soleil. Florence, 1869; in-8°.

Zantedeschi (Francesco). — Intorno al magnetismo trasversale alla direzione della corrente elettrica. Padoue, 1869; in-8°.

Universidade de Coïmbra. — Annuario, 1868-1869. Coïmbre, 1868; in-12.

Numismatic Society of London. — Numismatic chronicle, 1868, part. IV. Londres, 1868; in-8°.

Chemical Society of London. — Journal, serie 2, vol. VII, January-March, 1868. Londres, 1869; 5 cah. in-8°.

Institution of Civil engineers of London. — Transactions, vol. III. Londres, 1842; in-4°; — Minutes of Proceedings, vol. I.-XXVI, with a general index of vol. I to XX. Londres, 1857-1866; 27 vol. in-8°; — Catalogue of the Library. Second edition. Londres, 1866; in-8°.

Geological Society of London. — Quarterly journal, vol. XXV, part 1. Londres, 1869; in-8°.

Hunter (W. W.). — A comparative Dictionary of the languages of India and High Asia, with a dissertation. Londres, 1868; in-4°.

Asiatic Society of Bengal, at Calcutta. — Journal, new series, nos CXLIX to CL. Calcutta, 1868; 2 cah. in-8°.



BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N^o 5.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 11 mai 1869.

M. NYST, directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. d'Omalius d'Hallo, C. Wesmael, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Edm. de Selys-Longchamps, le vicomte B. Du Bus, Gluge, Melsens, J. Liagre, F. Duprez, Poelman, G. Dewalque, Ernest Quetelet, A. Spring, M. Gloesener, Candèze, Eugène Coemans, F. Donny, Montigny, Steichen, *membres*; Th. Schwann; Th. Lacordaire, E. Catalan, Ph. Gilbert, *associés*; L. Henry, A. Brialmont, Bellynck, Ed. Dupont et Briart, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

Il est donné connaissance de la mort de M. Antoine Bertoloni, associé, décédé à Bologne le 17 avril dernier. — Une lettre de condoléance a été écrite à la famille du défunt.

— M. le Ministre de l'intérieur adresse divers ouvrages, qui seront annoncés au Bulletin de la séance.

— L'Association britannique pour l'avancement des sciences annonce que sa 59^e réunion s'ouvrira, cette année, à Exeter le 18 août.

— Les établissements scientifiques suivants remercient pour les derniers envois de publications académiques : la Société philotechnique de Paris, l'Académie impériale des sciences de Bordeaux, la Société des sciences de Middelbourg, la Fondation Teyler, à Harlem, la Société batave de Rotterdam, la Société royale de Dublin, la Bibliothèque royale de Berlin, l'Université de Kœnigsberg, l'Observatoire d'Altona, la Société vétérarienne de Hanau.

— La classe reçoit communication des observations suivantes des phénomènes périodiques : Observations sur l'état de la végétation à l'Observatoire royal de Bruxelles, le 21 avril 1869, par M. Ad. Quetelet; observations du même genre à Melle, à la même date, par M. Bernardin; observations botaniques faites à Anvers, en 1868, par M. Acar. M. Terby transmet la liste des orages observés à Louvain, depuis le commencement de l'année 1869 jus-

qu'au 23 avril; M. Cavalier envoie son résumé météorologique du mois d'avril dernier pour Ostende.

— Les travaux manuscrits suivants sont renvoyés à l'examen de commissaires :

1^o *Description des fossiles du calcaire grossier de Mons*; 1^{re} partie : *Gastéropodes*, par MM. A. Briart et F.-L. Cornet. (Commissaires : MM. Nyst, De Koninck et d'Omalius.)

2^o *Recherches sur les crustacés d'eau douce en Belgique*, 2^e et 3^e parties, par M. Félix Plateau. (Commissaires : MM. Van Beneden, de Selys-Longchamps et Lacordaire.)

3^o *Recherches sur l'embryogénie des crustacés*; 1^{re} partie. Observations sur le développement de l'*Asellus aquaticus*, par M. Édouard Van Beneden. (Commissaires : MM. Schwann, Gluge et Poelman.)

4^o *Sur quelques propriétés des surfaces apsidales ou conjuguées*, par M. Ph. Gilbert. (Commissaires : MM. Catalan et Steichen.)

5^o *Recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique (a. toluïque)*, 2^e partie, par M. Bronislas Radziszweski. (Commissaires : MM. Stas et De Koninck.)

6^o *Observations sur l'origine fluvio-marine de la houille dans la province de Liège*, par M. Renier Malherbe. (Commissaires : MM. d'Omalius, De Koninck et Dewalque.)

7^o *Description d'une nouvelle espèce américaine du genre Caïman (alligator)*, par M. Alf. Preudhomme de Borre. (Commissaires : MM. Van Beneden, Lacordaire et Poelman.)

8^o *Résumé des règles pour faire prévoir la couleur des composés minéraux et celle d'un grand nombre de composés organiques*, par M. Ed. Robin. (Commissaires : MM. Stas et Melsens.)

— M. le secrétaire perpétuel annonce que la commission spéciale des finances de la classe s'est réunie avant la séance et qu'elle a vérifié et approuvé, en ce qui concerne la classe, les comptes de l'année 1868, arrêtés en séance de la commission administrative du 5 avril dernier.

ÉLECTIONS.

M. Stas, délégué de la classe auprès de la commission administrative, est maintenu dans ces fonctions pour l'année courante.

RAPPORTS.

M. Dewalque, qui avait été prié d'examiner deux notes de M. Fua, de Padoue, sur un nouveau procédé destiné à prévenir les explosions dans les mines, fait remarquer que ces notes ont déjà été livrées à la publicité. Aux termes du règlement, il ne peut donc être fait de rapport.

Notice sur des débris de Chéloniens faisant partie des collections du Musée royal d'histoire naturelle et provenant des terrains tertiaires des environs de Bruxelles,
par M. A. Preudhomme de Borre.

Rapport de M. Poelman.

Dans la notice qui fait l'objet du présent rapport, l'auteur nous fait connaître quelques débris de Chéloniens. Il les a trouvés en passant en revue la collection des fossiles des terrains tertiaires des environs de Bruxelles, formée par MM. Vincent et De Pauw, préparateurs du Musée.

M. Preudhomme décrit :

Un fragment de pièce sternale qu'il croit pouvoir rapporter à une Émyde.

Deux vertèbres incomplètes (un atlas et un axis) qu'il croit pouvoir rapporter également à une Émyde, peut-être à l'*Emys camperi*.

Un os qui serait le métatarsien de l'orteil médian d'une tortue marine.

Un autre os, aussi un métatarsien, d'après l'auteur, et appartenant au second ou au quatrième orteil.

Un morceau du pourtour de la carapace d'une Émyde ou d'une Chélonée.

Enfin un fragment de plaque dorsale d'une tortue de la famille des Potamites.

L'auteur croit avoir établi qu'outre une Émyde ou tortue paludine et une espèce de *G. Trionyx* dont M. Winkler a donné la description, les terrains tertiaires éocènes environnant Bruxelles recèlent encore d'autres Chéloniens :

d'abord des débris d'une Émyde, puis ceux d'une tortue marine, ensuite ceux d'une seconde espèce de la famille des Potamites.

Une planche, comprenant sept figures, représente les diverses parties décrites.

On voit, d'après ce qui précède, qu'excepté les deux vertèbres incomplètes rapportées à l'*Emys camperi*, les autres fragments appartiendraient à des espèces que l'auteur croit nouvelles pour la science.

Mais ces fragments, provenant tous de diverses localités situées dans le voisinage de la capitale, nous paraissent trop incomplets pour que nous osions admettre, autrement qu'avec doute, les déterminations faites par M. Preudhomme de Borre.

Toutefois, nous estimons qu'il y a une utilité réelle à faire connaître ces débris fossiles et nous proposons, en conséquence, l'impression dans les *Bulletins* de la notice soumise à notre examen, ainsi que de la planche qui l'accompagne. »

Rapport de M. Th. Lacordaire.

Le travail de M. Preudhomme de Borre n'eût-il d'autre résultat que de provoquer de nouvelles recherches sur les restes de Chéloniens que renferme le terrain tertiaire des environs de Bruxelles, me paraît, comme à mon honorable confrère M. Poelman, mériter d'être inséré dans les *Bulletins* de l'Académie. Pas plus que lui je n'ose hasarder, d'après des matériaux aussi incomplets, un jugement sur le bien fondé de leur détermination; mais l'étude approfondie qu'en a

faite M. de Borre et ses connaissances en cette matière sont de fortes probabilités qu'elle est exacte. Les découvertes futures décideront cette question. »

Conformément aux conclusions de ces rapports, la classe vote l'impression de cette note dans les *Bulletins*, ainsi que de la planche qui l'accompagne.

Note sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique, par M. le major Navez.

Rapport de M. le colonel Brialmont.

I.

« Les travaux de M. le major Navez ont exercé une grande influence sur les progrès de la balistique, dont les problèmes ont presque tous pour point de départ la mesure du temps ou des vitesses, ce qui est tout un. Leur utilité est trop généralement appréciée, pour que je ne saisisse pas avec empressement l'occasion qui m'est offerte de signaler à l'Académie la part qui revient à l'artillerie belge dans l'invention des appareils électro-balistiques employés aujourd'hui, avec un plein succès, dans tous les pays.

En 1840, M. Wheatstone annonça par la voie de nos bulletins que « par une extension du mécanisme de son » télégraphe électrique, il avait trouvé le moyen de mé- » surer la durée des phénomènes qui se produisent dans » un temps très-court, la *vitesse des projectiles*, etc.... »

Mais cet illustre savant ne parvint pas à créer un bon appareil balistique.

Depuis cette époque jusqu'en 1848, de nombreuses tentatives furent faites en Angleterre, en Prusse, en France et en Russie, pour appliquer l'idée de Wheatstone aux expériences de l'artillerie; aucune n'aboutit à des résultats satisfaisants.

Le major Navez fut le premier qui détermina d'une manière exacte la vitesse des projectiles. Il y parvint à l'aide d'une méthode d'expérimentation qui est aujourd'hui généralement admise, et sans laquelle on n'est pas encore parvenu à faire un bon appareil électro-balistique, pour la mesure des vitesses.

Cette méthode, appliquée pour la première fois en 1848, repose sur l'emploi d'un instrument (*disjoncteur*) servant à opérer *simultanément* des disjonctions dans deux circuits électriques que le projectile doit ensuite couper *successivement*. On obtient ainsi deux temps affectés chacun des mêmes erreurs, provenant des mêmes causes. En soustrayant le temps le plus petit du temps le plus grand, les erreurs disparaissent, et le résultat de la soustraction donne le temps employé par le projectile pour franchir l'espace compris entre les fils qu'il a coupés successivement.

Le *chronoscope à pendule*, fondé sur cette méthode, a été seul employé dans l'artillerie pendant vingt ans environ.

En 1864, M. le colonel d'artillerie Leurs apporta à cet appareil diverses modifications qui, sauf la disposition des circuits, furent approuvées par le premier inventeur. Le pendule électro-balistique, ainsi perfectionné, a été adopté dans un grand nombre de pays, sous la dénomination d'appareil Navez-Leurs.

En 1855, le major Navez publia une description de cet instrument dans un livre intitulé : *Applications de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*. Cet ouvrage constitue une étude rationnelle des éléments qui concourent à l'établissement des appareils électro-balistiques. Il a sans nul doute aplani la voie à tous ceux qui se sont occupés de cette question.

En 1864, M. le lieutenant Le Boulengé imagina un chronographe électro-balistique, fondé sur la méthode Navez.

Cet instrument, qui donne la mesure du temps, au moyen d'un corps tombant librement, fut présenté à l'Académie. Les commissaires chargés d'en faire l'examen, reconnurent, à la suite d'une longue et laborieuse série d'expériences, dont l'un d'eux conserve encore tous les éléments, que l'appareil Le Boulengé conduit à des résultats d'une exactitude remarquable.

La combinaison électro-magnétique du chronographe Le Boulengé comprenait un chronomètre en acier aimanté, des courants destinés à faire réagir les électro-aimants sur les armatures aimantées et deux courants ayant une partie de circuit commune, que l'on rompt en un point pour opérer des disjonctions simultanées dans les deux circuits.

Le major Navez discuta cette combinaison dans des écrits dont l'Académie n'eut pas à s'occuper, et prouva qu'elle ne réalisait sa méthode que d'une manière incomplète; M. le lieutenant Le Boulengé, de son côté, présenta ses observations et continua ses études dans la nouvelle voie qu'il avait tracée.

Il est regrettable qu'il n'ait pas fait connaître les modifications qui ont été apportées depuis à son appareil. Pour

nous renseigner à ce sujet, notre collègue, M. Melsens, a écrit à M. Le Boulengé.

Voici le passage le plus important de la réponse qu'il en a reçue :

« Les courants inverses ont été supprimés; j'ai reconnu
 » que ces courants, qui compliquaient l'installation, étaient
 » inutiles, et qu'avec des électro-aimants ordinaires, munis
 » d'un noyau mobile (système Jaspar), l'instrument fonctionne aussi régulièrement si pas plus. Le disjoncteur
 » primitif, dont la théorie était obscure, a été remplacé
 » par un disjoncteur mécanique simple et parfaitement
 » exact, se vérifiant par lui-même et qui, dans la pratique,
 » n'a jamais rien laisser à désirer. »

Ce passage confirme entièrement les réflexions suivantes du nouveau travail de M. Navez : « Nous avons
 » comparé, dans deux publications récentes (1), le chronoscope à pendule, modifié par M. le colonel Leurs,
 » avec le chronographe à chute libre de M. le capitaine
 » Le Boulengé. De la discussion, nous avons conclu à la
 » supériorité du premier sur le second. — Nos objections
 » portaient principalement sur la combinaison électromagnétique du chronographe à chute libre, combinaison
 » dans laquelle les deux circuits avaient une partie commune, et qui admettait des courants inverses et des
 » aimants permanents. L'inventeur soutint que cette
 » combinaison ne présentait pas les inconvénients que

(1) *Discussions sur les appareils électro-balistiques*, par le major d'artillerie Navez. Paris et Liège, Noblet, 1865, et *Considérations sur les expériences de balistique en ce qui concerne la mesure du temps*, par le même, Paris et Liège, Noblet, 1865.

» nous lui reprochions (1), et cependant il l'a complètement abandonnée depuis, pour revenir au système de nos appareils, système comprenant *un chronomètre* maintenu dans sa position initiale par *un électro-aimant*, agissant sur une armature *en fer doux*, un *poids enregistreur* maintenu de la même manière, *deux circuits* séparés et un *disjoncteur*. Ainsi modifié, le chronographe Le Boulengé doit avoir beaucoup gagné en précision. Il présente une transformation élégante de notre chronoscope à pendule pour l'emploi d'un chronomètre à chute libre, et nous reconnaissons volontiers qu'il constitue un appareil électro-balistique très-recommandable. »

Nous ferons remarquer, du reste, que M. Navez avait prévu dans son ouvrage publié en 1855, l'emploi d'un chronomètre à chute libre. « Un corps tombant librement, » disait-il (page 127), constitue l'appareil chronométrique le plus simple que l'on puisse imaginer. Nous avons essayé, mais sans succès, d'établir une relation électromagnétique entre un appareil de cette espèce et le projectile lancé par une bouche à feu. »

Cette difficulté a été vaincue par M. Le Boulengé. L'enregistrement au moyen de la détente au couteau est une idée ingénieuse et féconde qui lui appartient incontestablement.

Indépendamment du passage cité plus haut de la lettre de M. Le Boulengé (que l'Académie voudra bien conser-

(1) Réponse aux appréciations émises sur le chronographe Le Boulengé dans les récentes publications de MM. le colonel Leurs et le major Navez, par le lieutenant Le Boulengé. Paris et Liège, Noblet, 1865.

ver dans ses archives), nous croyons devoir mentionner encore les extraits suivants :

« L'instrument porte , pour le chronomètre et le poids,
 » des arrêtoirs qui empêchent leur tournoïement ou
 » oscillation lorsqu'ils sont suspendus, tout en laissant
 » la chute *absolument libre*.

» Pour régler l'instrument, on munit le chronomètre et
 » le poids d'une surcharge, et l'on détourne doucement le
 » noyau mobile jusqu'à ce que le chronomètre surchargé
 » (ou le poids) se détache; ce moyen, très-expéditif et
 » tout à fait pratique, a pour but de faire régler toujours
 » l'instrument de la même façon, quel que soit l'opérateur
 » qui s'en serve.

» Avec le nouveau chronographe, il ne faut faire aucun
 » calcul, il suffit d'amener le couteau du curseur de la
 » règle graduée dans le trait donné par le tir, et on lit sur
 » la règle la vitesse du projectile à un décimètre près.

» Pour arriver à ce résultat, il faut que la disjonction
 » soit à une hauteur fixe sur ce chronomètre; on y par-
 » vient avec la plus grande facilité en réglant l'instrument
 » avant la séance; à cet effet, le plateau de la détente, sur
 » lequel tombe le poids, est formé par une vis dont l'axe
 » est vertical, et qui peut, par conséquent, être élevé ou
 » abaissé..... »

II.

Le mémoire du major Navez est divisé en deux parties : la première comprend des éléments qui peuvent être employés dans un grand nombre de combinaisons électro-balistiques; la seconde indique des types d'appareils pour l'emploi de ces éléments.

Il résulte des explications verbales demandées à l'auteur, que les dispositions indiquées dans son mémoire n'ont rien de définitif, et qu'elles seront probablement modifiées lorsqu'il s'occupera de les réaliser matériellement.

Voici les éléments nouveaux qui ont fixé mon attention :

1° *Un nouveau mode de suspension électro-magnétique*, permettant aux deux pôles de l'électro-aimant, d'agir sur l'armature d'une tige suspendue, empêchant cette tige d'osciller et de tourner autour de son axe et assurant la direction verticale de la chute.

2° *Le principe de la division de la chute*. Il est désirable, pour l'emploi de la chute libre, qu'on parvienne à mesurer des temps suffisamment longs, en restant dans les limites aussi restreintes que possible de hauteur de chute. M. Le Boulengé, dans son dernier modèle de chronographe, a rendu mobile, suivant la verticale, l'électro-aimant qui maintient le poids; cette disposition a porté jusqu'à 0",5 la limite supérieure du temps que l'appareil permet de mesurer. Dans l'ancien appareil électro-balistique du major Navez, l'électro-aimant qui maintient le poids est également mobile suivant la verticale, afin que l'opérateur puisse, en réglant la hauteur de chute du poids, réserver sur le limbe divisé, un espace angulaire en rapport avec le temps à mesurer et faire, au besoin, usage de l'oscillation entière.

Le *relais* imaginé en dernier lieu par M. Navez, pour réaliser la division de la chute, présente des avantages particuliers sous le rapport de l'économie en force électromotrice.

3° *L'emploi de l'électricité d'induction condensée pour*

l'enregistrement du temps, au moyen de la trace de très-petites étincelles sur une surface métallique polie, légèrement colorée par la fumée. Cette idée paraît heureuse et de nature à écarter les difficultés que l'on rencontre lorsque l'on fait usage de la bobine de Ruhmkorff avec les procédés essayés jusqu'à présent.

4° *Un nouveau disjoncteur*, fondé sur des principes rationnels, et que l'on peut appliquer à tous les appareils existants.

Le système complet de chronométrie de polygone, que l'auteur du mémoire se propose d'établir au moyen de ces quatre éléments, comprendrait deux appareils :

Le premier correspond à son ancien appareil électrobalistique à pendule, dans lequel le corps *oscillant* serait remplacé par un corps *tombant*. Le pendule entraînait une aiguille; le corps tombant entraînera une échelle de chute. Le poids du *conjoncteur* fixait l'aiguille; le poids du nouvel appareil fixerait l'échelle de chute.

M. Navez compte également essayer d'enregistrer le temps sur le chronomètre à chute libre, au moyen de son procédé graphique, fondé sur l'emploi de l'électricité d'induction condensée.

Parmi ces différents procédés, il choisira celui qui donnera les résultats les plus exacts.

Son appareil occupera un petit volume; il permettra de mesurer jusqu'à 0",5 au maximum, mais on ne l'emploiera pas à la mesure de temps dépassant 0",25. Pour ceux-ci on fera usage d'un *relais* annexé à l'appareil et qui servira à mesurer jusqu'à la demi-seconde.

Le second appareil serait destiné à la mesure des temps longs de la balistique. Le chronomètre de cet appareil consiste en un moteur électrique très-simple, et dont la

vitesse de régime est obtenue et maintenue automatiquement. Pour l'enregistrement du temps, le mouvement de rotation est transformé en mouvement rectiligne, au moyen d'une vis portant un plateau divisé sur sa circonférence. On peut ainsi obtenir une mesure micrométrique très-exacte du chemin rectiligne correspondant au temps qu'il s'agit d'apprécier. Il est presque inutile d'ajouter que ces deux appareils admettent un disjoncteur pour l'emploi de la méthode des disjonctions simultanées.

Le but vers lequel tendent les essais du major Navez est la création d'un système complet de chronométrie de polygone, simple, peu coûteux, facile à employer, économique sous le rapport de la dépense en force électromotrice, dans les expériences à grand développement de circuits, et permettant de mesurer les temps de la balistique, sans lacune, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands. En attendant qu'une série d'essais confirment ses prévisions, le major Navez a cru devoir communiquer à l'Académie les résultats de ses derniers travaux pour établir un droit de priorité.

Appréciant le mérite réel et la haute utilité des études que le major Navez poursuit depuis vingt ans avec autant de persévérance que de succès, j'ai l'honneur de proposer à l'Académie de voter l'impression de sa note dans le *Bulletin* de la séance, et d'adresser des remerciements à l'auteur pour son intéressante communication. »

MM. J. Liagre et Melsens s'étant ralliés aux conclusions du rapport de M. A. Brialmont, la classe vote l'impression de la note de M. Navez dans les *Bulletins*, ainsi que de la planche qui l'accompagne.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Congrès international de statistique des délégués des différents pays.

M. Ad. Quetelet dépose le *projet de programme* de la septième session du congrès international de l'Europe organisé pour établir, autant que possible, l'unité et la concordance entre les documents officiels de statistique des différents États. Cet ouvrage est publié par les soins de la commission organisatrice du congrès qui se réunira, cette année, à La Haye, au commencement du mois de septembre.

La statistique est une science essentiellement moderne : ses premiers principes ont été posés par les hommes les plus éclairés, en même temps que la théorie des probabilités, qui lui sert de base. Depuis l'illustre Pascal, elle a trouvé des appuis distingués dans les différents pays, et notamment en France, chez d'Alembert, Laplace, Fourier, Poisson, etc. Mais les conseils de ces grands hommes furent perdus de vue et la statistique, par un désir immodéré de se répandre, oublia les sévères principes de sa compagne naturelle, appelée à diriger ses pas encore incertains.

En 1853, l'Association britannique des savants anglais, lors de sa troisième réunion à Cambridge, crut devoir lui donner une place spéciale dans ses travaux scientifiques. Quelques amis de cette science naissante, Malthus, Babbage, Drinkwater, le colonel Sykes, le professeur Jones,

se réunirent d'abord librement entre eux, dans l'appartement de M. Whewell; et, le lendemain, le septième comité de l'association fut créé, mais sous la condition que ses travaux seraient entièrement tournés vers la science (1).

Cette première impulsion fut favorablement appréciée par le monde savant, et, dans le cours de l'année suivante, s'établirent toutes les principales Sociétés de statistique de l'Angleterre. Cet exemple fut généralement suivi par les nations les plus avancées.

Vingt ans après, en septembre 1855, Bruxelles inaugura le premier congrès international de statistique. Un appel fut fait par le gouvernement belge aux différentes nations, et toutes y répondirent de la manière la plus favorable : les États-Unis d'Amérique et quelques autres pays étrangers à l'Europe furent également reçus avec empressement dans cette union scientifique et administrative. Sous les auspices des Princes et des Ministres des différentes puissances, ces assemblées furent saluées avec distinction : Bruxelles, Paris, Vienne, Londres, Berlin, Florence firent successivement aux autres nations l'accueil le plus bienveillant et leur témoignèrent l'intérêt qu'elles prenaient à ces travaux qui avaient pour objet de réunir les délégués des peuples et de rechercher d'utiles instructions dans l'étude de leurs éléments divers.

Pendant les premières années, contrairement à ce qui avait été fait au congrès de Cambridge, qui semblait uniquement s'attacher à l'étude des théories, l'assemblée

(1) The inquiries of this section are restricted to facts relating to communities of men which are capable of being expressed by numbers, and which promise, when sufficiently multiplied, to indicate general laws. *Report of the third meeting held at Cambridge in 1855*, in-8°, page 485.

internationale des différents pays perdit peut-être de vue les principes fondamentaux sur lesquels elle devait s'appuyer, pour s'attacher presque uniquement à la pratique. Mais l'association nouvelle se composait d'hommes trop éclairés pour ne pas sentir qu'ils se resserraient outre mesure dans les limites qu'ils s'étaient imposées. Les remarques des plus habiles ne tardèrent pas à se faire jour, et, dans la réunion de Florence, il fut à la fin décidé, à l'unanimité des délégués des divers États et ensuite par l'assemblée tout entière, que les *difficultés statistiques devaient être abordées de front et qu'un des comités serait spécialement chargé d'étudier les grands principes scientifiques qui s'y rapportent.*

De cette manière, l'Association anglaise et la Commission internationale de statistique, en partant de deux points en quelque sorte opposés, sont parvenues, à l'aide des hommes distingués qu'elles renferment, à se rapprocher de plus en plus et ont senti le besoin d'unir à la fois la théorie et la pratique. L'assemblée de La Haye promet de remplir dignement ce programme et de marcher d'un pas sûr dans une carrière qu'elle a déjà contribué à illustrer par ses travaux.

Un Palaedaphus nouveau du terrain dévonien, par
M. P.-J. Van Beneden, membre de l'Académie.

Nous avons publié avec le concours de notre savant confrère, M. De Koninck, une notice sur un poisson Plagios-tome du terrain carbonifère, auquel nous avons donné le

nom de *Palaedaphus insignis* (1). C'est dans l'assise I, partie moyenne, que ce fossile a été rencontré.

L'objet de la notice que nous avons l'honneur de communiquer aujourd'hui à la classe est un fragment de tête d'un poisson voisin du *Palaedaphus*, que nous avons décrit; il a été trouvé dans le terrain dévonien du pays et présente plusieurs dispositions fort curieuses.

Nous proposons le nom de *Palaedaphus devoniensis* pour désigner ce nouveau poisson fossile.

Ce fragment est fort remarquable, comme nous le verrons, par la description que nous allons en donner. Il a été trouvé par M. Arm. Lambotte, qui a eu grand soin de rajuster les divers fragments qu'il en a pu recueillir et il a été assez heureux pour reconstituer ainsi presque complètement cette pièce osseuse.

Mon savant collègue, M. le professeur De La Vallée-Poussin, a bien voulu me remettre la note suivante sur le lieu de cette découverte et sur la carrière qui renfermait cette pièce :

« Ce reste de poisson a été trouvé, il y a quelques années, dans une carrière située à 1,500 mètres environ SO. du clocher d'Hingeon. Cette carrière est pratiquée dans les bancs inférieurs du calcaire de la bande de Rhisnes, que Dumont considérait comme calcaire de Givet ou dévonien moyen, mais que les paléontologistes inclinent à rajeunir un peu. Ce serait la partie inférieure du dévonien supérieur. J'ai vu là ou dans les assises correspondantes

(1) Van Beneden et De Koninck, notice sur le *Palaedaphus insignis*, BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, 2^e série, t. XVII, p. 143. — Gervais, *Zoologie et paléontologie françaises*, 2^e édit., p. 538, pl. LXXVII, fig. 17.

du voisinage : *Bronteus flabellifer*, *Gryphæa arachnoïdes*, *Aricula neptuni*, *Spirifer Bouchardi*, *S. Verneuilli*, *Rhynchonella Boloniensis*, *Atrypa reticularis* et un échantillon de *Spirifer euryglossus*. »

La seule partie de la tête qui ait été conservée consiste dans l'os maxillaire supérieur, ou, pour me servir de la nomenclature de Cuvier, l'os palatin, ainsi que le *Suspensorium* qui représente plusieurs os à la fois.

Cet os maxillaire est fort singulier, d'abord par la disposition de son bord interne qui correspond à la ligne médiane : il est joint à celui du côté opposé dans toute sa longueur et présente une surface unie qui s'adapte complètement à une surface semblable de l'os correspondant; c'est une symphyse qui s'étend d'avant en arrière dans toute l'étendue de l'os et dont nous ne trouvons guère d'autre exemple que dans quelques mammifères aquatiques comme le *Squalodon*.

Cette symphyse est d'autant plus remarquable que l'os a en avant au delà de deux centimètres d'épaisseur. En arrière, dans la portion la plus faible, il mesure encore plus d'un centimètre et demi.

Nous ne voyons rien de semblable dans aucun squalé vivant; le *Squatine* ange, dont notre fossile se rapproche le plus, a les deux maxillaires unis seulement sur une fort courte étendue, et les deux branches, en s'écartant, laissent entre elles un espace très-large. La symphyse est même moins longue au maxillaire supérieur qu'à l'inférieur.

Cette longue symphyse devait donner une très-grande solidité à la tête des *Palaedaphus*.

Dans tous les poissons, osseux comme cartilagineux, les os maxillaires sont des os longs; ici, au contraire, c'est un os plat, un peu plus long que large, arrondi sur tout son

bord antérieur et dont le bord libre en arrière forme presque un angle droit avec le bord qui correspond à la ligne médiane.

En arrière et en dehors l'os se rétrécit assez brusquement et se termine par une pointe relativement fort étroite, qui offre une surface articulaire très-peu large.

La surface de l'os qui regarde la cavité de la bouche est fort remarquable : comme dans le *Palaedaphus insignis*, il y a cinq collines à peu près parallèles, entre lesquelles on voit des sillons à peu près d'égale profondeur ; la crête de chaque colline est couverte de tubérosités, qui ne sont pas sans analogie avec les callosités que l'on voit souvent sous les doigts des animaux terrestres. Ce sont ces saillies qui ont fait trouver de l'analogie entre cet os et une patte ou une nageoire (1).

Ces collines sont disposées dans la cavité de la bouche, comme les rangées de dents du Squatine ange.

Ces tubérosités font, sans aucun doute, office de dents.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette pièce, c'est que l'on voit en arrière, sur la partie qui regarde la cavité de la bouche, une saillie singulière à surface plus ou moins polie et dont le bord antérieur est découpé en autant de lanières qu'il y a de collines.

C'est comme une forte dent, ressemblant à la paume de la main, qui est implantée sur le palais comme une dent palatine ou vomérienne. On dirait une étoile placée vers le milieu de l'os et dont la surface unie indique une grande solidité. Si cette saillie était placée plus en arrière, on pourrait la confondre avec une dent ou avec les saillies des os pharyngiens.

(1) Cette pièce a été regardée d'abord comme une nageoire de reptile.

Sur le *Palaedaphus*, que nous avons décrit avec M. De Koninck, on ne voit pas de trace de cet organe, non qu'il manque, pensons-nous, mais cette région de l'os n'a probablement pas été conservée.

Nous reviendrons sur ces saillies maxillaires en parlant des dents, et nous ferons remarquer que chez les poissons Plagiostomes vivants on ne trouve point, comme chez les poissons osseux, de dents sur le palais; il n'y en a que sur les maxillaires supérieurs et inférieurs.

La surface supérieure de l'os qui regarde la base du crâne est creusée d'un profond sillon qui s'étend dans toute la longueur et se dirige d'avant en arrière, puis de dedans en dehors.

La portion la plus épaisse de l'os est celle qui supporte les collines, puis celle qui touche à la ligne médiane pour fournir la symphyse.

On reconnaît parfaitement la structure de l'os dans toute l'étendue de cette pièce, et, sans aucun doute, le squelette de ces poissons était beaucoup moins cartilagineux que celui des Plagiostomes actuels. Si l'on n'avait pas le squelette de ces derniers, on ne se douterait certainement pas que ces os aient pu exister à l'état de cartilage. De là il faudrait conclure, contrairement à ce que l'on est en droit de penser, d'après les théories en vogue, que les poissons Plagiostomes étaient à cette époque moins près de leur état embryonnaire que ceux qui vivent encore actuellement. Dans les terrains tertiaires on trouve beaucoup de dents de ces poissons, mais ces derniers n'ont laissé aucune trace de la présence d'un squelette.

Ce nouveau *Palaedaphus* nous montre que ce n'est pas précisément des Chimérides que ce poisson se rapproche le plus; ce ne sont pas, comme on pourrait le supposer,

deux grandes dents obliques pourvues de saillies que portent les maxillaires, mais bien des collines formées par les os eux-mêmes et qui sont couvertes de saillies dentaires.

Il y a lieu de supposer que les maxillaires inférieurs étaient couverts, comme les supérieurs, de pareilles collines dentaires.

On pourrait voir dans ces saillies de simples rugosités, puisque les dents proprement dites ne se montrent que plus tard chez ces poissons.

En effet, on ne trouve aucune trace de dents véritables chez les poissons Plagiostomes qui appartiennent à cette époque reculée de l'histoire de notre globe, et les Cestracions d'aujourd'hui, confinés dans les eaux de l'Australie, sont les seuls qui, sous ce rapport, se rapprochent plus ou moins de nos Palaedaphus.

Les dents sont, en général, disposées chez les poissons de manière qu'en enlevant la peau avec quelque violence, on les arrache en même temps, disposition sur laquelle Blainville avait depuis longtemps attiré l'attention et qu'il exprimait par le mot *Dermodontes*.

Mais, si les poissons en général ont ces organes implantés dans l'épaisseur de la peau, ce n'en sont pas moins des dents; chez les poissons qui nous occupent, c'est à peine si les parties solides qui incrustent les maxillaires sont distinctes de celles qui recouvrent le reste du corps. Ces Palaedaphus sont donc, sous ce rapport, aux autres Plagiostomes ce que ceux-ci sont aux autres vertébrés. Les alvéoles véritables des dents n'apparaissent que chez les vertébrés beaucoup plus élevés.

De ces dents qui recouvrent les collines en formant de simples tubérosités cutanées, il y a une transition insensible par celles des *Strophodus tenuis*, des *Acrodus nobilis*,

des *Orodus cinctus*, des *Ptychodus* et des *Ptenoptychius apicalis*, aux dents des Squalides vivant actuellement.

Avec cet os maxillaire on a trouvé encore un autre os allongé en forme de fuseau et qui rappelle le *Suspensorium* du maxillaire, tel qu'on le trouve dans les Plagiostomes vivants.

Le *Palaedaphus* dévonien diffère de celui du terrain carbonifère que nous avons fait connaître, par les collines dentaires qui sont au nombre de cinq, tandis qu'il n'y en a que quatre dans le *P. insignis*, par un espace plus grand qui les sépare dans ce dernier, par la singulière empau-mure postérieure du maxillaire ainsi que par la forme du maxillaire.

Les éminences rugueuses qui couvrent le sommet des collines sont plus régulières et présentent une véritable disposition dentaire.

C'est en comparant cet os avec la même pièce du *Squatina* ange que l'on comprend le mieux le rôle de ces saillies. Les dents de ce poisson forment, comme ici, des collines par leur disposition en lignes dirigées d'avant en arrière, mais, au lieu de cinq rangées, on en compte dix.

Si l'on compare cet os avec la même pièce des espèces vivantes, on trouve que c'est des Raidés qu'il s'éloigne le plus et c'est avec le maxillaire des Squatines qu'il a le plus d'analogie. Et cependant ces poissons Plagiostomes sont de tous les Squalides ceux qui se rapprochent le plus des Raidés par l'ensemble de leur organisation.

La peau des *Palaedaphus* diffère de celle de la plupart des Plagiostomes vivants par sa surface lisse et unie qui rappelle celle des Batraciens ou des Torpilles. On sait que la plupart des Plagiostomes vivants ont, au contraire, la peau plus ou moins chagrinée.



Il est à supposer que certains Ichtyodorulithes des terrains primaires appartiennent au poisson dont nous faisons connaître ici les maxillaires.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Fig. 1. Os maxillaire supérieur de grandeur naturelle, vu par sa face inférieure.

— 2. Suspensorium.

M. Catalan communique l'extrait suivant d'une lettre de M. Folie :

« *Théorème.* Considérons n points sur une conique; ces
» n points déterminent $\frac{n(n-1)}{2}$ polygones : les produits des
» distances d'un point *quelconque* de la conique aux n
» côtés de chacun de ces polygones sont entre eux, deux
» à deux, en raison *constante*. »

Note sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique, par le major d'artillerie Navez en non-activité de service.

SOMMAIRE.

État de la question. — Emploi de la chute libre. — Conception générale de l'appareil destiné à la mesure des temps depuis les plus petits jusqu'à $\frac{1}{4}$ de seconde. — Nouveau système de suspension électro-magnétique du chronomètre et du poids. — Construction rationnelle du chronomètre et du poids. — Nouveau disjoncteur. — Mesure des temps compris entre $\frac{1}{4}$ et $\frac{1}{2}$ seconde inclusivement. — Dispositions pour faire fonctionner l'appareil au moyen d'un seul circuit. — Mise en station de l'appareil. — Mesure des temps longs de la balistique. — Expériences à l'appui.

État de la question.

Jusqu'à présent, aucun des appareils électro-balistiques non fondés sur la *méthode* que nous avons imaginée et appliquée en 1847-1848, n'a pu être employé avec succès dans le service des polygones. — Cette méthode consiste dans les ruptures *simultanées*, au moyen d'un instrument nommé *disjoncteur*, des deux circuits électriques que le projectile coupe ensuite *successivement*. Chacune des deux opérations accuse des temps différents sur l'appareil chronométrique; ces temps sont entachés des mêmes erreurs, et, en les soustrayant l'un de l'autre, on obtient, sans erreur, le temps employé par le projectile pour franchir l'espace compris entre les deux fils rompus.

Notre méthode procure aussi l'avantage de faire coïn-

cider le temps cherché avec une mesure linéaire beaucoup plus grande que celle qui serait fournie par le chronomètre (pendule, tige tombant librement, disque ou cylindre tournant, etc., etc.) si cette mesure linéaire était comptée à partir de la position initiale du mobile.

Le premier appareil électro-balistique construit pour employer la méthode dont il est ici question, avait un pendule pour chronomètre. Cet appareil demeura seul en usage dans presque tous les polygones de l'Europe pendant près de vingt ans (1). Depuis quelques années, M. le colonel d'artillerie Leurs y a apporté plusieurs modifications que nous avons approuvées (2). M. le capitaine Le Boulengé a appliqué notre méthode à un chronographe dont le chronomètre consiste en une tige *tombant librement* et à une clepsydre à mercure; ce dernier appareil est destiné à la mesure des temps longs de la balistique (5).

Nous avons comparé, dans deux publications récentes (4), le chronoscope à pendule, modifié par M. le colonel Leurs, avec le chronographe à chute libre de M. le capitaine Le

(1) Voir : *Application de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*, par le capitaine commandant Navez. Paris, Correard, 1855.

(2) Voir : *Mémoire sur un appareil électro-balistique Navez simplifié*, par le colonel d'artillerie Leurs. Paris et Liège, Noblet, 1864.

(5) Voir : *Mémoire sur un chronographe électro-balistique*, par le lieutenant d'artillerie Le Boulengé. Paris et Liège, Noblet, 1864, et : *Étude de balistique expérimentale*, par le capitaine d'artillerie Le Boulengé. Bruxelles, Hayez, 1868.

(4) *Discussion sur les appareils électro-balistiques*, par le major d'artillerie Navez, Paris et Liège, Noblet, 1865, et *Considérations sur les expériences de balistiques en ce qui concerne la mesure du temps*, par le même, Paris et Liège, Noblet, 1865.

Boulengé. De la discussion, nous avons conclu à la supériorité du premier sur le second. — Nos objections portaient principalement sur la combinaison électro-magnétique du chronographe à chute libre, combinaison dans laquelle les deux circuits avaient une partie commune, et qui admettait des courants inverses et des aimants permanents. L'inventeur soutint que cette combinaison ne présentait pas les inconvénients que nous lui reprochions (1) et cependant il l'a complètement abandonnée depuis, pour revenir au système de nos appareils, système comprenant *un chronomètre* maintenu dans sa position initiale par *un électro-aimant* agissant sur une armature *en fer doux*, un *poids* enregistreur maintenu de la même manière, *deux* circuits séparés et un *disjoncteur*. Ainsi modifié, le chronographe Le Boulengé doit avoir beaucoup gagné en précision. Il présente une transformation élégante de notre chronoscope à pendule pour l'emploi d'un chronomètre à chute libre, et nous reconnaissons volontiers qu'il constitue un appareil électro-balistique très-recommandable.

Emploi de la chute libre.

Un corps tombant librement est le plus simple de tous les chronomètres et, par conséquent, celui qui aurait dû être préféré dans la constitution d'un appareil électro-balistique, si l'emploi de ce genre de chronomètre n'avait donné lieu, jusqu'à présent, à deux inconvénients très-graves. — Le premier de ces inconvénients consiste dans

(1) Réponse aux appréciations émises sur le chronographe Le Boulengé dans les récentes publications de MM. le colonel Leurs et le major Navez, par le lieutenant Le Boulengé, Paris et Liège, Noblet, 1865.

la difficulté d'empêcher les oscillations d'un corps suspendu à un électro-aimant par une puissance d'attraction peu supérieure à l'action de la pesanteur sur ce corps (condition indispensable à la marche régulière des appareils) et d'obtenir la chute du grave dans une position toujours verticale. — Le second inconvénient résulte de l'impossibilité dans laquelle on s'est trouvé, jusqu'à présent, d'employer la chute libre à la mesure de temps suffisamment longs.

Nous écartons ces deux inconvénients : le premier par un *nouveau mode de suspension électro-magnétique*, le second par *la division de la chute*. Voilà pourquoi notre nouvel appareil admet, pour chronomètre, un corps tombant librement. Cet appareil en même temps chronoscope et chronographe, n'a qu'environ 55 centimètres de hauteur totale, et peut cependant mesurer le temps jusqu'à la demi-seconde.

Notre système de chronographie de polygone est complété par l'établissement d'un appareil électro-magnétique à rotation, très-simple, exempt de mouvement d'horlogerie, et avec lequel on pourra mesurer, avec toute la précision désirable, non-seulement les temps longs de la balistique (*maximum 20''*), mais même des espaces de temps comprenant plusieurs heures.

Conception générale de l'appareil destiné à mesurer les temps depuis les plus petits jusqu'à un quart de seconde.

Dans son ensemble et pour la mesure du temps jusqu'à un quart de seconde, la conception générale du nouvel appareil est rigoureusement la même que celle de notre ancien chronoscope à pendule, appropriée, d'une manière rationnelle, à l'emploi de la chute libre. — La rupture du

premier circuit détermine la mise en mouvement du chronomètre à chute libre, comme celle du pendule. Le chronomètre, dont la masse est relativement considérable, emporte avec lui une *échelle de chute* légère, divisée en millimètres, si on emploie l'appareil comme chronoscope; une bande métallique ou de carton verni, si on veut opérer avec l'appareil chronographe. C'est ainsi que le pendule, de masse assez considérable, emportait dans son mouvement une aiguille légère et facile à fixer(1). — *L'enregistrement* des hauteurs de chute se fait au moyen d'un poids tombant librement de hauteurs que l'on peut facilement faire varier, comme on le faisait, au moyen du *conjoncteur*, pour l'emploi du pendule, en élevant ou en abaissant l'électro-aimant qui maintient le poids. On dispose ainsi de la hauteur que donnent *les disjonctions simultanées*, ce qui procure un grand avantage, puisque, pour chaque temps à mesurer, il y a une hauteur de disjonction correspondant au *maximum* de mesure linéaire du temps accusé. Cette disposition permettait d'employer la presque totalité de la course angulaire du pendule à la mesure du temps; le même avantage en résulte, quant à la course verticale, dans l'emploi du chronomètre à chute libre. La même disposition aide aussi à maintenir la hauteur de disjonction au même point de l'échelle de chute quand, dans une série d'expériences, on cherche à obtenir ce résultat dans le but de n'avoir qu'une mesure à prendre pour chaque coup tiré. En général, nous préférons déterminer la hauteur de dis-

(1) Nous citons, en 1855, parmi les avantages que présente notre chronoscope à pendule, celui de n'avoir à fixer brusquement qu'une très-petite partie de la masse oscillante. Voir : *Application de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*, page 129.

jonction pour chaque coup à tirer; mais, dans certaines expériences spéciales, par exemple celles pour la réception des poudres, on peut maintenir fixe la hauteur de disjonction, et n'avoir alors *aucun* calcul à faire pour obtenir la vitesse des projectiles tirés; dans ce cas les vitesses seraient inscrites sur l'échelle de chute ordinaire ou sur une échelle de chute spéciale, laquelle pourrait alors n'avoir que quelques centimètres de longueur.

La chute du poids fait jouer un levier, comme dans le conjoncteur du chronoscope à pendule, et le jeu du levier détermine celui d'un frein, dont les mâchoires pincement et arrêtent l'échelle de chute, ou la bande quand on emploie l'appareil comme chronographe. Le chronomètre continue sa chute et tombe dans un cylindre en carton suspendu par deux lanières en caoutchouc vulcanisé (1). — Le frein peut consister en un électro-aimant pinçant l'échelle ou la bande entre ses pôles et son armature, ou en un système de deux mâchoires sollicitées à se rapprocher l'une de l'autre par deux ressorts à boudin. L'écartement des mâchoires est maintenu au moyen de deux taquets fixés au levier et que dégage le jeu de ce dernier. La première disposition est analogue à celle de notre ancien conjoncteur; la seconde est du genre de celle que M. le colonel Leurs a adaptée à notre pendule, dans le but de soustraire la rondelle en fer doux à l'influence du magnétisme que conserve le grand électro-aimant après que le courant électrique a cessé d'agir. M. le colonel Leurs nous avait communiqué son intention d'améliorer encore le pendule

(1) Ce mode de suspension empêche parfaitement les vibrations de se transmettre.

modifié en faisant pincer directement le vernier par le limbe divisé, lequel limbe devenait alors une des mâchoires du frein, disposition dont la nôtre se rapproche beaucoup.

Nous plaçons un vernier fixe sur la mâchoire antérieure du frein, pour apprécier les subdivisions du millimètre ou du demi-millimètre. Le vernier s'applique avec la plus parfaite précision sur l'échelle de chute. Une petite échelle de chute en aluminium, métal indiqué pour cet emploi à cause de sa faible densité, est destinée à la mesure des temps très-petits. Cette échelle portera des divisions dont la grandeur ne pourra être déterminée qu'après des expériences faites au moyen d'un appareil construit avec toute la précision désirable.

L'emploi de l'appareil, comme chronoscope, fournira toujours une mesure linéaire de la hauteur de chute plus exacte quant à la lecture, que l'emploi comme chronographe, puisque, dans ce dernier cas, il faut une opération de plus pour le mesurage.

Pour obtenir des coches sur les bandes, il suffirait d'adapter à la mâchoire antérieure du frein, un couteau biseauté; mais il est plus simple de tracer une ligne sur la bande, au moyen d'une fine aiguille, en prenant la lèvre de la mâchoire pour guide.

Tout le système est complété par un disjoncteur fondé sur des considérations nouvelles. Cet instrument est plus simple et de construction plus rationnelle que les disjoncteurs imaginés jusqu'à présent.

*Nouveau système de suspension électro-magnétique
du chronomètre et du poids.*

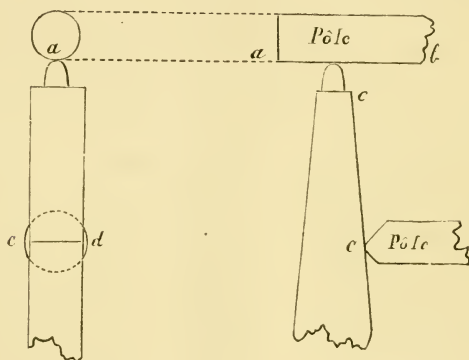
Pour que la résistance apposée par l'air à la chute du chronomètre puisse être considérée comme nulle, il faut que le poids du corps tombant soit assez considérable. Il s'ensuit que l'électro-aimant droit, que l'on a employé jusqu'à présent pour maintenir le chronomètre dans sa position initiale, exige une forte pile pour acquérir la puissance suffisante. La nécessité d'employer des électro-aimants susceptibles d'être réglés, aggrave encore cet inconvénient, parce que, dans ce cas, on perd toujours une partie notable de la force électro-motrice.

Nous employons l'électro-aimant, dit *en fer à cheval*, agissant sur le chronomètre ou le poids, *par ses deux pôles*. L'électro-aimant est placé dans une position qui annule les inconvénients auxquels donnait lieu l'action simultanée des deux pôles, inconvénients que nous avons signalés depuis longtemps (1). Les extrémités des branches de l'électro-aimant affectent la forme de cylindres dont les axes sont perpendiculaires l'un à l'autre. Lorsqu'on présente le chronomètre à cet électro-aimant, la tige suspendue prend la position initiale déterminée en *glissant* sur deux génératrices perpendiculaires l'une à l'autre. Le chronomètre et le poids prennent ainsi leurs positions initiales respectives sans exécuter d'autres mouvements que ceux nécessaires pour arriver à ces positions, c'est-à-dire

(1) Voir : *Application de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*, le résumé des expériences faites par nous en 1840, pp. 19 et 20.

sans *oscillations*. Les électro-aimants sont construits de manière à ce que l'on puisse en régler la puissance par l'excellent procédé dû à M. Jaspar, et appliqué par lui, depuis longtemps, à notre chronoscope à pendule (1). Il suffit de jeter un coup d'œil sur la figure ci-contre, pour bien comprendre le nouveau mode de suspension électromagnétique. Le chronomètre ou le poids prennent position

Fig. 1.



en glissant sur les génératrices *ab* et *cd*. Le contact du chronomètre avec la branche inférieure de l'électro-aimant a lieu suivant une droite contre le plan incliné *ce*. Le poids, qui est de forme conique, n'a qu'un point de contact avec la branche inférieure de l'aimant temporaire. Le plan incliné

(1) Afin de faciliter le réglage de la puissance de l'aimant temporaire, nous terminons les parties correspondantes des noyaux, l'une par un cône convexe, l'autre par une concavité de même forme, qui reçoit le cône convexe. On obtient ainsi une diminution de puissance moins rapide que lorsque les deux parties du noyau sont terminées par des plans.

du chronomètre et la forme conique du poids ont pour effet de dégager la ligne ou le point de contact, dès le commencement de la chute libre, et d'empêcher tout frottement contre la branche inférieure de l'électro-aimant. La branche supérieure de l'électro-aimant porte une grosse bobine, tandis que la branche inférieure ne reçoit qu'une seule rangée de spires. Dans l'appareil d'essai, les deux branches sont solidaires l'une de l'autre pour le règlement de leur puissance magnétique, mais nous pensons qu'il vaudra mieux les rendre plus indépendantes sous ce rapport, ce qui sera facile. Mentionnons, cependant, que les essais préliminaires ont réussi parfaitement.

Jadis nous limitions les oscillations du poids du conjoncteur au moyen d'un bout de tube entourant, de très-près, la partie supérieure du poids. Cette disposition, qui servait en même temps à placer l'axe du poids dans le prolongement de celui de l'électro-aimant, était défectueuse, parce que, au moment de la mise en mouvement du grave, la moindre oscillation avait pour effet un *choc* qui troublait inmanquablement la chute. La disposition indiquée ci-dessus remédie à tous les inconvénients.

Constructions rationnelles du chronomètre et du poids.

Ces constructions doivent être considérées sous le double rapport de la *matière* et de la *forme*.

Nous avons reproché au chronomètre en *acier aimanté*, qui avait été adopté par M. Le Boulengé, d'être singulièrement propre, par la position verticale qu'il occupe, à *subir l'influence du magnétisme terrestre* (1). Pour nous

(1) Voir *Discussion sur les appareils électro-balistiques*, page 23.

assurer du degré de gravité de cette prévision théorique , nous avons exécuté l'expérience suivante : une tige en acier aimanté, dont l'extrémité était aiguisée en pointe très-aiguë, fut suspendue, dans une position verticale, par l'attraction d'un électro-aimant et au-dessus d'une planche en bois tendre. Cette tige, lorsque l'on faisait une disjonction dans le circuit électrique, tombait d'une hauteur d'environ deux mètres, restait implantée dans la planche et *penchée dans le plan du méridien magnétique suivant une inclinaison qui différait peu de celle qu'indique la boussole verticale*. Une tige aimantée, tombant verticalement, est en effet en même temps une boussole de déclinaison et une boussole d'inclinaison ayant le centre de gravité pour unique pivot; cette tige, tournant sur un pivot exempt de frottement, doit nécessairement être très-sensible au magnétisme terrestre. — Nous avons ensuite étendu cette expérience à l'emploi d'une tige en fer doux : les mêmes effets, quoique beaucoup moins marqués, se sont reproduits. Il devait en être ainsi, puisque la tige en fer doux, après avoir été en contact avec l'électro-aimant, reste toujours un peu aimantée. Il importe donc de construire le chronomètre et le poids *en métal non magnétique*, réservant l'emploi du fer doux pour la partie supérieure, qui doit être mise en contact avec l'aimant temporaire. Nous adoptons le *laiton* ou le *bronze*.

Faisons remarquer, en passant, que l'action du magnétisme terrestre sur le chronomètre peut n'avoir aucune influence sur les écarts des temps ou vitesses mesurés pendant une même mise en station de l'appareil, mais que cette action doit, dans certaines limites, rendre le temps mesuré dépendant de l'orientation du chronographe ou chronoscope.

Quand on veut obtenir qu'un corps de forme allongée tombe en maintenant son axe dans la verticale, on se préoccupe généralement de donner à ce corps une forme telle, que le centre de gravité se trouve placé aussi bas que possible. On dit alors que le corps est *lesté*. Il convient effectivement de lester un corps relativement léger, et tombant d'une hauteur considérable, parce que, dans ces circonstances, les résistances latérales de l'air peuvent redresser une déviation initiale du corps. Mais, dans le cas de la chute libre d'une tige-chronomètre parcourant seulement un espace vertical de 55 à 50 centimètres, il est non-seulement inutile, mais encore nuisible, de lester le corps tombant. En effet, une augmentation de la section droite de la tige vers sa partie inférieure a pour résultat une augmentation de la résistance de l'air dans le sens opposé à la chute, et si la résultante verticale des résistances ne passe pas exactement par le centre de gravité, le corps tombant tournera autour de ce point. On comprend qu'une résistance de l'air que l'on peut considérer comme tout à fait négligeable, quant à son action sur la loi de la chute des graves dans le vide, suffise cependant pour produire la rotation d'un corps libre dans l'espace.

D'après ces considérations, nous adoptons pour chronomètre une règle de section rectangulaire, portant à sa partie supérieure une armature en fer doux terminée en calotte sphérique de petit diamètre, et taillée en plan incliné sur l'axe dans la partie qui regarde l'électro-aimant. La partie inférieure de la règle est renforcée de manière que sa section droite couvre celle de l'armature. Le bout inférieur affecte une forme approchant de celle dite de moindre résistance. Quelques trous taraudés, distribués

sur la longueur de la règle, peuvent recevoir une vis qui procure des appuis à des échelles de chute de longueur différente, suivant les besoins. Quant aux bandes, elles adhèrent très-bien aux chronomètres, lorsque l'on met de la cire à modeler dans quelques-uns des trous taraudés.

L'action de la résistance de l'air sur le poids a peu d'importance. La seule condition nécessaire, pour obtenir des résultats exacts, est que la longueur de la chute soit invariable pour une même position initiale du poids. On obtient que cette condition soit réalisée, en donnant à la partie inférieure du poids la forme d'une calotte sphérique ayant pour rayon la distance de sa surface au centre de gravité du corps. La rotation ne pouvant avoir lieu, pendant la chute, qu'autour de ce point, un petit mouvement ne changera rien à la longueur de la chute. La forme générale du poids est celle d'un cône terminé vers le sommet par une calotte sphérique d'un très-petit rayon. La partie supérieure du poids, jusqu'au point où une des génératrices touche la branche inférieure de l'électro-aimant, est en fer doux; le reste est en métal non magnétique, laiton ou bronze.

Nouveau disjoncteur.

Depuis que nous avons inventé le premier disjoncteur, cet instrument a reçu beaucoup de modifications successives qui toutes, ou presque toutes, ont été des perfectionnements. Le succès de notre méthode repose sur l'emploi d'un bon disjoncteur. Voici, très-sommairement, les modifications principales qui ont été apportées à cet instrument. — Premier système (1847) : des lamettes glissant l'une sur l'autre, par couple; le mouvement produit

par la détente de deux ressorts à boudin. Deuxième modèle de ce système : remplacement des deux ressorts par un seul, pour éviter des tractions latérales. Troisième modèle : addition d'un permutateur, pour faire permuter les deux courants; on obtenait ainsi de compenser les erreurs dues à l'imperfection de l'instrument, en prenant les moyennes sur un nombre pair de coups, mais les écarts entre les vitesses étaient augmentées, puisque l'erreur portait en plus sur un des groupes et en moins sur l'autre (1). — Deuxième système (1856) fondé sur la séparation brusque des pièces qui ferment les circuits lorsqu'elles sont en contact. La séparation est déterminée par le *choc* d'une pièce en matière non conductrice de l'électricité et animée d'une grande vitesse au moment de la rencontre. Plusieurs modèles successifs; le dernier, imaginé par M. Le Boulengé, est très-bien agencé (2).

A tous ces modèles du deuxième système, nous reprochons : 1° de devoir être réglés et de pouvoir l'être mal; 2° de se dérégler facilement; 3° de présenter toujours les mêmes points de contact au passage des courants et aux effets de l'étincelle d'extra-courant (3).

(1) C'est à l'emploi de ce disjoncteur que doivent être attribués les écarts de vitesses assez considérables que l'on remarque dans quelques-unes de nos premières expériences. Les moyennes devaient seules être prises en considération.

(2) M. le colonel Leurs a construit un disjoncteur très-simple et fonctionnant parfaitement bien, pour notre pendule modifiée. Mais ce système est spécialement destiné à l'emploi de courants ayant une partie commune, combinaison que nous n'admettons pas parce qu'elle donne lieu à des courants dérivés. Voir : *Mémoire sur un appareil Navez simplifié*, par M. A. Leurs, colonel d'artillerie, 1864.

(3) L'emploi des horloges électriques a montré combien il est néces-

Notre nouveau disjoncteur, en outre de la facilité de construction et de la simplicité de combinaison, présente les avantages suivants : 1° il est réglé de construction et ne peut être mal réglé du moment que les courants passent, donc impossibilité d'employer un instrument défectueux; 2° un des deux circuits ne peut être rompu sans que le second le soit aussi à cause de la solidarité des lamettes; 3° les pièces en contact peuvent frotter l'une sur l'autre et être maintenues ainsi dans l'état nécessaire au passage intégral des courants (1); 4° on ne tend le grand ressort qu'au moment de commencer les expériences, ce qui évite de le fatiguer inutilement.

L'instrument consiste : 1° en deux lamettes-ressorts (*ll*) rendues solidaires l'une de l'autre par une traverse en ivoire (*i*); chaque lamette porte à son extrémité libre une pièce en laiton (*pp*) placée de champ; 2° en un cylindre (*c*) formé d'un noyau en ivoire introduit dans un tube de cuivre; un trait de scie divise la partie métallique de ce cylindre en deux sections égales communiquant chacune avec une des deux presses à vis (bornes) par lesquelles les courants entrent dans l'instrument; un des bouts du cylindre porte un bouton molleté (*b*) au moyen duquel on peut le faire tourner sur son axe; 3° en un grand ressort (*R*) placé sous les lamettes et portant une pièce en caoutchouc durci (*D*) vers son extrémité. Un coin (*C*) glissant le long de la partie centrale de la tablette sur laquelle sont assemblées les différentes pièces sert à tendre le

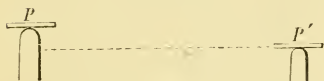
saire de pouvoir établir les contacts en faisant frotter les pièces l'une contre l'autre pour obtenir toujours le passage intégral du courant.

(1) Nous admettons ici que le courant est *complet* lorsque son intensité répond à des communications convenablement établies.

ressort. Une touche (T) permet d'armer le disjoncteur; un bouton (B), quand il est tiré par l'opérateur, dégage le grand ressort et détermine le jeu de l'instrument.

Lorsque le disjoncteur est armé, les extrémités des lamettes appuient sur les parties correspondantes du cylindre et les deux courants passent d'une presse à vis à l'autre par l'intermédiaire de ces lamettes. Aussitôt que le grand ressort est libéré, la pièce en caoutchouc durci qu'il porte va frapper la traverse en ivoire et les deux lamettes sont vivement soulevées. Les extrémités des ressorts forment un plan tangent au cylindre suivant une génératrice que l'on peut changer en faisant tourner le bouton molleté.

Fig. 2.



Dans les modèles précédents les lamettes étaient indépendantes l'une de l'autre et appuyaient sur des vis que l'on pouvait élever ou abaisser pour régler l'instrument, et il était impossible de s'as-

surer que les points de contact (pp') se trouvaient à même hauteur. Ces points de contact étaient invariables.

Mesure des temps compris entre le quart et la demi-seconde.

Lorsque le temps à mesurer dépasse le tiers de seconde, on ne peut plus employer un chronomètre à chute libre sans que les inconvénients inhérents à ce système ne croissent dans une proportion très-grande avec la longueur du temps, par suite de l'augmentation de la hauteur de chute.

Mais, si au lieu de fonder la mesure du temps sur la

chute d'un seul grave, on y emploie plusieurs graves tombant à la suite l'un de l'autre, tous les inconvénients disparaissent. On comprendra facilement les avantages de cette méthode en considérant, par exemple, qu'un grave franchit environ cinq mètres en une seconde, tandis que quatre graves tombant successivement chacun pendant $\frac{1}{4}$ de seconde, accomplissent dans le même temps quatre chutes de 0^m,506 seulement.

Nous donnons le nom de *relais* à la disposition qui permet de décomposer ainsi le temps à mesurer de manière que le chronomètre ne donne que *l'appoint*, parce qu'elle constitue en effet un véritable relais télégraphique.

Notre appareil à chute libre porte un relais d'environ $\frac{1}{4}$ de seconde. Ce relais est très-simple; il se compose : 1° d'un très-petit électro-aimant (*e*) du même système que les autres, fixé sur la même plaque et destiné à supporter un poids aussi de très-petites dimensions; 2° d'un levier à contre-poids (*f*) appuyant sur un cylindre de manière à fermer un circuit que la chute du poids ouvrira en faisant basculer le levier (1).

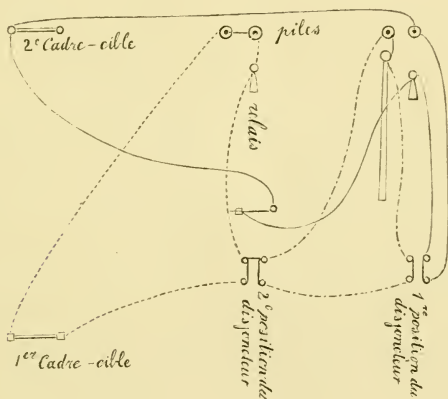
L'emploi du relais est facile. Lorsque l'on a épuisé la capacité de l'appareil principal pour la mesure du temps en abaissant successivement l'électro-aimant du poids, c'est-à-dire lorsque l'on a dépassé un peu le quart de seconde,

(1) Le bord de la plaque de notre appareil porte l'indication de quelques temps compris entre 0'',23 et 0'',001. Pour opérer le plus avantageusement possible, il faut ajuster l'électro-aimant mobile de manière à faire coïncider la partie inférieure du poids avec l'indication du temps qui correspond avec celui que l'on suppose devoir mesurer. Il est bien entendu que cette prescription n'est pas de rigueur; il s'agit seulement d'éviter des tâtonnements à un opérateur peu exercé.

on dispose les circuits pour l'emploi du relais. La pile du relais, le 1^{er} cadre-cible et l'électro-aimant du relais sont compris dans le même circuit électrique. La première opération aura pour objet la mesure du temps qui s'écoule entre l'instant d'une disjonction dans le circuit du relais et celui d'une disjonction dans un autre circuit opérée par la chute du poids du relais. Ce temps, que nous appellerons *temps du relais*, se mesure au moyen de l'appareil principal, et la figure ci-contre indique comment il faut disposer les circuits pour l'obtenir rigoureusement.

Les circuits ainsi disposés, on fera jouer le disjoncteur

Fig. 3.

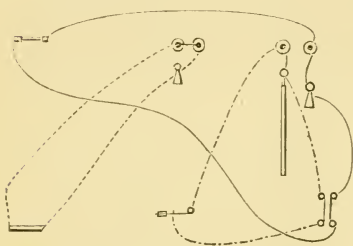


dans la première position pour obtenir une *hauteur de disjonction* sur le chronomètre. Puis on déplacera le disjoncteur pour le placer dans la deuxième position, et, en le faisant fonctionner, on obtiendra une seconde indication sur le chronomètre. La différence des temps correspondant

aux deux hauteurs de chute accusées sera le *temps du relais* (1).

Cette détermination préalable étant terminée, on établira (pour toute la durée des expériences) les circuits de la manière ordinaire, si ce n'est que le circuit du chronomètre comprendra la bascule du relais au lieu du premier cadre-cible et que ce dernier fera partie du circuit du relais (2). On fera fonctionner le disjoncteur et, après avoir

Fig. 4.



noté la hauteur de chute et remis l'instrument au bandé, le poids et le chronomètre en place, on commandera le feu. Le projectile rompra le circuit du relais en passant à travers le premier cadre-cible et parcourra une partie du

trajet compris entre les deux cadres-cibles, pendant que le poids du relais accomplira sa chute. Au moment où le poids du relais produira une disjonction en frappant la bascule, *le projectile aura cheminé pendant le temps du relais*, temps connu. Alors le chronomètre sera libéré; le poids se mettra en mouvement quand le projectile aura passé à travers le second cadre-cible. On relèvera de la manière ordinaire le temps accusé par l'appareil et, en l'additionnant au temps du relais, on obtiendra celui employé

(1) On pourrait opérer plus simplement en comprenant l'électro-aimant du chronomètre dans le circuit du relais, mais cette méthode ne serait pas rigoureuse.

(2) Cette modification dans la disposition des circuits s'opère en quelques instants au moyen des presses à vis de l'appareil.

par le projectile pour franchir l'espace compris entre les deux cadres-cibles. On voit que, par cette méthode, l'appareil principal donne l'appoint nécessaire au temps du relais pour former le temps qu'il s'agit de mesurer. Le relais et l'appareil principal donnent ensemble un peu plus d'une demi-seconde.

Nous ferons remarquer, en passant, que l'emploi du relais, bien qu'exigeant une troisième pile, est cependant très-avantageux sous le rapport du nombre total des éléments de pile mis en usage. En effet, le relais n'étant employé que pour la mesure de temps plus longs que le quart de seconde, l'appareil sera toujours, lorsque l'on fera usage du relais, placé à une distance assez considérable de l'un ou de l'autre cadre-cible. En établissant l'appareil vers le second cadre-cible, le circuit du relais sera le plus grand, et l'électro-aimant qu'il comprendra n'aura besoin que d'un courant peu intense pour maintenir le poids très-léger du relais. L'électro-aimant destiné à maintenir le chronomètre, pièce relativement très-pesante, sera compris dans un court circuit local et fonctionnera toujours très-bien au moyen d'un seul élément de pile de petite dimension. L'emploi du relais aura donc pour résultat une économie sur la force électro-motrice. La théorie du relais télégraphique est, du reste, trop connue pour que nous insistions sur ce sujet.

*Dispositions pour faire fonctionner l'appareil au moyen
d'un seul circuit.*

On a souvent présenté comme très-désirable la réalisation d'une disposition qui permettrait de comprendre dans un seul circuit les deux électro-aimants qui entrent dans

la combinaison d'un appareil électro-balistique, afin de pouvoir se passer du disjoncteur à deux courants, et aussi dans l'espoir de réaliser une économie sur la dépense en piles. Nous avons imaginé et essayé deux combinaisons d'appareil fonctionnant au moyen d'un seul circuit : l'une est fondée sur *l'emploi de courants dérivés*; elle réussit assez bien quant à la marche régulière de l'appareil, mais elle n'est pas irréprochable, sous le rapport théorique, pour la mesure du temps. L'autre combinaison est plus rigoureuse, mais elle exige une très-grande précision dans l'exécution matérielle des appareils; voici en quoi elle consiste : un seul circuit comprend les deux électro-aimants, les cadres-cibles et un disjoncteur simple; une disjonction dans le circuit, obtenue au moyen du disjoncteur, détermine la chute du chronomètre et du poids enregistreur. Lorsque, ensuite, on lance le projectile, son passage à travers le premier cadre-cible provoquerait aussi la chute des deux graves, si le chronomètre ne portait une rondelle qu'il abandonne, sur deux appuis, aussitôt que sa chute est commencée. Cette rondelle complète *une partie* de circuit *équivalente*, en résistance, à celle qui comprenait le premier cadre-cible et l'électro-aimant du chronomètre. L'électro-aimant du poids enregistreur se trouve donc, presque immédiatement après la première disjonction, compris dans un circuit *équivalent* au premier et complet. Si le système conjoncteur est bien exécuté, la première disjonction ne détermine pas la chute du poids, laquelle n'a lieu qu'à la suite de la seconde disjonction, c'est-à-dire celle effectuée par le passage du projectile à travers le deuxième cadre-cible.

Nous avons abandonné le circuit unique pour les raisons suivantes : 1° La nécessité de réunir les deux cadres-cibles

au moyen d'un fil, et d'autres circonstances encore, inhérentes à l'emploi d'un seul circuit, réduisent à peu près à rien la diminution que l'on réalise sur le développement total des fils conducteurs; 2° on économise une pile, il est vrai, mais cette économie est illusoire parce qu'il faut augmenter le nombre des éléments de la pile unique; 3° notre nouveau disjoncteur met la simultanéité des disjonctions à l'abri de toute objection.

Une autre raison qui nous a fait abandonner le circuit unique est celle-ci : on connaît les expériences de M. Guillemin sur l'état variable du courant après une disjonction. Les résultats de ces expériences, *quant aux phénomènes constatés*, pourraient être invoqués contre notre méthode, puisque le projectile et le disjoncteur ne produisent pas les disjonctions aux mêmes points du développement des circuits; mais, aussitôt que l'on fait intervenir les chiffres, on se trouve en présence de quantités négligeables. Les résultats numériques des expériences dont il est ici question viennent donc, en définitive, à l'appui de notre méthode, tout en nous engageant néanmoins à préférer deux courts circuits à un seul beaucoup plus long.

Mise en station de l'appareil.

La mise en station au moyen de trois vis calantes, ordinairement adoptée, laisse à désirer, parce qu'elle donne lieu à trop de tâtonnements. Il suffira de jeter un coup d'œil sur la *fig. 1* pour comprendre comment on met l'appareil en station. Les vis V' et V' font mouvoir l'une le pied, l'autre la grande plaque autour de deux charnières ----- perpendiculaires l'une à l'autre et non situées

dans le même plan. Le chronomètre, suspendu à l'électro-aimant, sert de fil à plomb pour guider l'opérateur dans la mise en station.

Mesure des temps longs de la balistique.

Nous complétons notre système de chronométrie électro-balistique par le projet d'un appareil très-simple et facile à construire, destiné à la mesure des temps longs de la balistique (1). Des essais préliminaires ne nous laissent aucun doute sur la réussite de cet appareil.

Dès les premiers essais que l'on fit pour appliquer l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles, on construisit des appareils à cylindre tournant sur lequel le temps était pointé par la chute de styles. Ces appareils ne réussirent pas; pourquoi?

1° Parce que, à cette époque, on ne connaissait pas notre méthode des *disjonctions simultanées*;

2° Parce que l'on ne *réglait* pas les électro-aimants;

3° Parce que les procédés que l'on avait employés pour obtenir l'uniformité du mouvement de rotation laissaient à désirer;

4° Parce qu'il est très-difficile de monter un disque ou un cylindre de manière à obtenir que pendant le mouvement de rotation tous les points de la surface sur laquelle les styles doivent pointer restent à la même distance des styles;

(1) Voir : *Considérations sur les expériences de balistiques en ce qui concerne la mesure du temps*, par le major Navez, 1863, pages 57 et suivantes.

5° Parce que l'on exigeait des appareils à mouvement de rotation plus que le nécessaire en les construisant pour la mesure d'une série de temps très-petits correspondant à une suite de tranches d'une même trajectoire.

Avec notre système d'appareil de rotation on évite toutes ces causes d'insuccès. Voici la description sommaire de notre appareil :

Un disque DD (*fig. 5*) de 14 centimètres de diamètre est mis en mouvement par un moteur électro-magnétique monté sur le même axe que le disque. Ce moteur se compose de deux électro-aimants droits EE assemblés à angles droits, de deux aimants permanents en fer à cheval E'E' et d'un commutateur C. Un cerceau à force centrifuge C' commande un levier dont le mouvement, dans un sens, rompt le circuit électrique qui active le moteur, et, dans le sens opposé, augmente l'intensité du courant en diminuant la résistance du circuit. Cette disposition permet de faire varier avec facilité la vitesse de rotation; la vitesse de régime, une fois obtenue, se maintient automatiquement. La circonférence du disque est divisée en 440 parties et le quart de chaque partie pouvant être apprécié par estime, l'approximation de lecture, en temps, dans la supposition que le disque ferait dix révolutions à la seconde, atteindrait environ 0",00005. — Ce disque tournant constitue le chronomètre de l'appareil (1).

Disions maintenant comment nous mettons le chronomètre en relation avec le projectile passant à travers les cadres-cibles. Deux circuits électriques comprennent cha-

(1) Dès 1855 nous avons proposé un appareil à rotation ayant pour moteur l'électricité. Voir : *Application de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*, pages 84 et suivantes.

en un cadre-cible et l'électro-aimant d'un *relais* établi comme il a été expliqué en parlant de la mesure des temps moyens (de 0",25 à 0",50) ; seulement il est inutile que la chute des poids dépasse huit à dix centimètres, et il convient que les hauteurs de chute puissent être réglées. Les deux circuits passent aussi par le *disjoncteur* décrit précédemment. On pourra donc rompre les circuits *simultanément* au moyen du disjoncteur et *successivement* par le tir. Dans l'un et l'autre cas, la rupture des circuits aura pour effet la chute des poids et, par suite, l'abaissement des leviers (bascules).

L'axe du moteur est prolongé sur une longueur de vingt-deux centimètres, et ce prolongement *k* est fileté d'un pas très-fin (environ $\frac{1}{2}$ millimètre). Sur cette vis court un écrou *m* dirigé par deux règles en verre et portant une pointe en platine. Une règle étroite en laiton, recouverte d'une plaque A en argent poli, est fixée parallèlement à la vis de sorte que la pointe en platine se trouve très-près de la surface de la règle. — Le circuit inducteur d'une petite bobine de Ruhmkorff, placée près de l'appareil, comprend les deux leviers des relais, tandis que le circuit induit aboutit, d'une part, à la pointe en platine et, d'autre part, à la règle. Lorsque la chute du poids d'un relais effectue une disjonction dans le circuit inducteur, l'étincelle jaillit entre la pointe en platine et la surface en argent poli sur laquelle elle laisse la trace de son passage.

L'opérateur ayant mis le moteur en action, engage l'écrou sur la vis et, après quelques instants, fait fonctionner le disjoncteur. Les poids des relais tombent et deux traces d'étincelles sont produites successivement sur la règle ; nous disons successivement parce que l'on a eu soin de rendre la hauteur de chute du poids qui est en relation

avec le second cadre-cible, un peu plus grande que celle de l'autre poids, afin que le circuit inducteur puisse être refermé par la réaction du levier appartenant au premier relais après que ce levier a cédé sous le choc. Le moteur ayant été arrêté, l'opérateur, en tournant le disque, fait successivement coïncider la pointe en platine avec chacune des traces laissées sur la règle et compte le nombre de tours du disque plus la fraction de tour qu'il a fallu faire décrire au système pour déplacer la pointe d'une trace à l'autre. La vitesse de rotation étant connue, on en déduit facilement le temps correspondant à l'espace compris entre les traces laissées par les deux étincelles. Immédiatement après cette première opération, le disjoncteur est remis au bandé, les poids des relais replacés dans leurs positions initiales. Le moteur ayant repris la vitesse de rotation de régime, l'opérateur commande le feu. Après le passage du projectile à travers les cadres-cibles, la règle porte deux nouvelles traces. Du temps accusé par ces nouvelles traces on soustrait celui accusé lors de l'opération faite au moyen du disjoncteur et on obtient le temps employé par le projectile pour franchir l'espace compris entre les deux cadres-cibles. — Tel que nous venons de le décrire, notre appareil pourrait mesurer jusqu'à 40 secondes. C'est beaucoup plus du double du temps que l'on devrait apprécier pour mesurer la durée des trajectoires entières; mais nous avons pensé que le nouvel appareil rendrait des services dans d'autres circonstances.

Pour régler la vitesse de régime on fait usage d'un compteur Bréguet (1) et on adapte à l'appareil une roue de

(1) Ce compteur se trouve ou devrait se trouver dans tous les polygones.

compteur, très-légère, portant 100 dents; chaque tour du disque fait progresser la roue d'une dent. L'opération doit comprendre au moins cinq minutes (1).

Jusqu'à présent les essais tentés par différents inventeurs pour l'enregistrement du temps au moyen de l'étincelle ont laissé à désirer. Il faut attribuer l'insuccès à deux causes : 1° on comprenait les cadres-cibles dans le circuit inducteur et on rendait ainsi impossible l'emploi de la bobine pour les développements de circuit indispensables dans les expériences de balistique ; 2° on considérait comme instantanée la production de l'étincelle après la disjonction opérée dans le circuit inducteur, hypothèse qu'il n'est pas permis d'admettre.

On pourrait reprocher à notre nouvel appareil de rotation d'exiger l'emploi de quatre piles, une pour le moteur, une pour la bobine (2) et une pour chaque cadre cible. Mais si l'on considère que deux éléments de Bunsen suffisent pour le moteur, un seul pour la bobine; que des deux autres circuits un au moins doit être d'un développement considérable, on comprendra que l'emploi des *relais* rend, au contraire, notre manière d'opérer très-économique quant au nombre total des éléments de pile. Dès lors la division en quatre groupes importe peu.

Voici une observation propre à faire bien saisir les avantages du système dont nous venons de donner la description. Au moyen d'un microscope convenable on parvient à faire coïncider avec une précision pour ainsi dire mathé-

(1) Cette roue sert aussi pour enregistrer le temps lorsqu'il faut mesurer plus de 40'' et que l'on peut tolérer un tour de disque pour erreur *maximum*.

(2) On fait usage d'une petite bobine du prix de 10 à 12 francs.

matique le *centre* de la pointe avec le centre de la tache provenant de l'explosion de l'étincelle. Or, en admettant cette coïncidence comme irréprochable, on arrive, par un calcul très-simple, à ce résultat : que les 20 centimètres de course de la pointe sont représentés par un développement circulaire d'un point du disque situé sur la circonférence de ce dernier, égal à 176 mètres. Si la vitesse de rotation était de dix tours par seconde, notre appareil réaliserait les mêmes avantages, pour l'enregistrement du temps, qu'une surface de 176 mètres de longueur animée d'une vitesse constante de 4^m,40 par seconde.

La construction de l'appareil est facile; la division du disque et le filetage de la vis sont les seules parties qui exigent une grande précision, et cette précision est obtenue presque sans frais, parce qu'elle est due à la machine-outil bien plus qu'à l'habileté de l'ouvrier.

Ainsi se trouve complété notre système de chronométrie électro-balistique. Pour la mesure des temps les plus petits jusqu'à $\frac{1}{4}$ de seconde, on fera usage de l'appareil à chute libre seul, employé soit comme chronoscope, soit comme chronographe. La plus grande partie des expériences de polygone n'exigent pas la mesure de temps dépassant le quart de seconde. — L'adjonction du relais mènera jusqu'à la demi-seconde. On pourra, au moyen de cette combinaison, exécuter le plus avantageusement possible les expériences sur la résistance que l'air oppose aux projectiles en employant la méthode fondée sur la perte de force vive. — L'appareil à rotation donnera la mesure des temps qui comprennent le trajet entier du projectile (1). — Cette manière d'opérer nous présente,

(1) Voir : *Considerations sur les exp. de balist.*, pag. 44 et suivantes.

pour les temps de la balistique, la classification suivante :

Temps petits (jusqu'à $\frac{1}{4}$ de seconde).

Temps moyens (depuis $\frac{1}{4}$ jusqu'à $\frac{1}{2}$ seconde inclusivement).

Temps longs (au delà d'une demi-seconde).

Expériences à l'appui.

La forme condensée que nous avons donnée à cette note n'a pas permis de citer les nombreuses expériences sur les résultats desquelles sont fondés nos deux nouveaux appareils. Parmi les faits observés, il en est deux cependant qu'il convient de consigner ici parce qu'ils font rejeter des combinaisons électro-balistiques que nous avons essayées et que l'on ne manquera pas de présenter comme plus simples que celles adoptées par nous. Depuis plus de vingt ans que nos procédés sont en usage, nous avons vu surgir bien des combinaisons qui, d'après les inventeurs, devaient les remplacer avantageusement. De toutes les combinaisons essayées jusqu'à présent, que reste-t-il en usage ? Des appareils comprenant deux circuits, un chronomètre, un enregistreur et un disjoncteur, c'est-à-dire notre système dans ses principes et modifié seulement dans les détails du matériel.

Voici les deux faits d'observation dont il est question plus haut : 1° En étudiant les combinaisons de circuits imaginées l'une par M. Le Boulengé, l'autre par M. Leurs, nous avons pu constater que toutes celles qui donnent naissance à des courants dérivés ne doivent être employées qu'avec la plus grande circonspection. Lorsque, dans une pareille combinaison, se trouvent deux électro-aimants réglés, il suffit de rompre le circuit qui active un des aimants tem-

poraires pour que l'autre cesse d'être réglé; 2° le temps qui s'écoule entre la rupture du circuit et la mise en mouvement de l'armature, n'est pas entièrement indépendant de l'intensité du courant pour une puissance magnétique constante.

LÉGENDE.

Fig. 1. — APPAREIL ÉLECTRO-BALISTIQUE POUR LA MESURE DES TEMPS PETITS
ET DES TEMPS MOYENS.

- EE. Electro-aimant maintenant le chronomètre dans sa position initiale.
- CC. Chronomètre sur lequel est accrochée l'échelle de chute.
- FF. Frein destiné à pincer l'échelle de chute lorsque le levier LL aura été abaissé par le choc du poids P. — Les ressorts à boudin R. R. sollicitent les mâchoires du frein à se rapprocher. — Les taquets *i, i* maintiennent les mâchoires écartées pour le passage de l'échelle de chute.
- V". Vernier fixé à la mâchoire antérieure et s'appliquant sur l'échelle de chute lorsqu'elle est fixée par l'action du frein.
- E'E'. Electro-aimant maintenant le poids enregistreur dans sa position initiale.
- kk. Soutiens pour la bande lorsque l'on fait usage de l'appareil comme chronographe.
- ee. Electro-aimant du relais maintenant le poids *p* dans sa position initiale.
- ll. Levier (bascule) fermant le circuit électrique qui active l'électro-aimant EE pour la mesure des temps plus grands que 0",25. La partie antérieure du cylindre est supposée enlevée pour laisser voir la disposition intérieure.
- $\pi\pi'$. Poids mobiles servant à régler l'action des leviers LL, ll.
- V. Vis servant à faire tourner la grande plaque XX autour du pivot S pour la mise en station de l'appareil. La vis V' du

piéd sert à mouvoir l'appareil autour de la ligne qui joint les deux pointes mousses n, n .

R'. Montant servant d'appui à la plaque XX.

m. Ressort antagoniste à la vis V.

1, 2, 3, 4. Presses à vis communiquant aux électro-aimants EE, E'E'.

5, 6, 7, 8. Presses à vis pour l'emploi du relais,

----- Lignes charnières pour la mise en station.

Fig. 2. — DISJONCTEUR.

PPPP. Presses à vis.

C. Cylindre divisé en deux parties. Chaque partie est en communication avec une presse à vis et permet à un des courants de passer dans une des lamettes ressorts l, l , par l'intermédiaire de la pièce p , et de rejoindre ainsi l'autre presse à vis.

ll. Lamettes ressorts réunies par la traverse en ivoire i .

R. Grand ressort portant une pièce D en caoutchouc durci.

b. Bouton molleté servant à faire tourner le cylindre pour bien établir son contact avec les pièces p, p .

d. Ressort-détente.

t. Touche pour armer.

B. Bouton pour faire fonctionner l'instrument.

c'e'. Coin pour augmenter la tension du grand ressort R. Ce coin est guidé par la rainure r .

Fig. 3. — APPAREIL POUR LA MESURE DES TEMPS LONGS.

EE. Électro-aimants droits assemblés à angle droit.

E'E'. Aimants permanents en fer à cheval.

ll. Lamettes appuyant contre le commutateur C.

c'. Cerceau régulateur à force centrifuge.

D. Disque portant un limbe divisé.

i. Indicateur que l'on peut faire appuyer contre le disque. Peut être remplacé au besoin par un vernier pour faciliter la lecture des fractions de division.

k. Vis à filet très-fin.

m. Écrou portant une pointe en platine et courant le long de la vis lorsqu'il est engagé dans son filet. Deux règles en verre guident cet écrou et l'empêchent de tourner.

A. Règle étroite en laiton recouverte d'une plaque en argent poli sur laquelle l'étincelle laisse une trace.



Note complémentaire au mémoire du major Navez sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique.

**Emploi de l'électricité d'induction condensée
pour enregistrer le temps.**

Lorsque l'on a essayé d'enregistrer le temps au moyen de la trace que laisse l'étincelle d'induction de la bobine de Ruhmkorff, passant à travers une feuille de papier préparée, on a échoué. Dans les circonstances où l'on opérait, l'étincelle déviait de la direction qu'elle aurait dû suivre pour fournir des résultats exacts. La déviation de l'étincelle devait être attribuée à diverses causes dont les principales sont le défaut d'homogénéité du papier et l'application, toujours imparfaite, de la feuille sur la plaque métallique. Nous avons trouvé que l'on portait, en partie, remède à cette dernière cause de déviation, en faisant usage de papier doré sur la face qui doit se trouver en contact avec la plaque; la déviation est alors moins à craindre.

M. Vignotti employait la bobine de Ruhmkorff mise en action par quatre *grands* éléments de Bunsen. On obtient ainsi des étincelles très-énergiques, mais la déviation n'est pas empêchée. D'ailleurs, la bobine de Ruhmkorff, même celle que l'on désignait, il y a quelques années, sous la dénomination de petit modèle, est un instrument dont l'emploi demande de grands soins, beaucoup d'habitude; il est d'un prix élevé et d'un volume embarrassant.

Mais, si au lieu d'employer une bobine à grande tension, on fait usage d'un de ces petits instruments (système

Gaiffe) dans lesquels les couches de fil induit sont tout simplement séparées par du papier stéariné, on écarte immédiatement les inconvénients de difficulté dans l'emploi, de prix élevé et de pile considérable. Le prix de la bobine est de dix francs à Bruxelles, et elle n'exige pour marcher convenablement qu'un seul élément de Bunsen (moyen modèle). Les propriétés électro-graphiques de l'étincelle, fournie directement par cette petite bobine, laissent à désirer. Reçue sur une surface d'argent poli, l'impression existe, mais ne devient bien visible qu'au moyen d'un procédé *continueur*, l'exposition à la vapeur d'iode par exemple (1). Pour obtenir des résultats irréprochables, il ne faut employer la petite bobine qu'à charger un condensateur, et c'est la décharge de ce dernier qui fait jaillir l'étincelle. Le condensateur est formé d'une feuille de verre, peu épaisse, revêtue de chaque côté d'une armature en feuille d'étain de quelques centimètres de surface; on peut renfermer ce condensateur dans le socle sur lequel est fixée la bobine, là où se trouve déjà le condensateur de Fizeau. Ainsi, l'opérateur n'a pas à s'en occuper et les poupées de la bobine fournissent une étincelle petite, mais dense, énergique et très-propre à donner des traces sur l'argent poli, sans dévier de la plus courte distance. Jaillissant de la pointe d'une fine aiguille à coudre sur une surface d'argent poli que l'on a préalablement passée dans la flamme d'une bougie pour lui donner une teinte jaune, l'étincelle trace un cercle parfait; si l'étincelle déviait de sa direction normale à sa surface, sa trace serait ellip-

(1) Voir : *Application de l'électricité à la mesure de la vitesse des projectiles*, pages 111 et 112.

tique (1). Lorsqu'on laisse déposer sur la surface de l'argent une couche de noir de fumée suffisante pour atteindre la couleur noire, il arrive quelquefois que la couche s'écaille sous l'action de l'étincelle, et la circonférence de la trace est alors moins régulièrement déterminée.

Une trace d'étincelle sur l'argent passé à la flamme et obtenue par l'intermédiaire d'une aiguille d'acier, contient un second cercle concentrique, dû au transport du métal oxydé de l'aiguille (2). Au centre on remarque un point blanc; mais, au microscope ce point devient un groupe de points blancs régulièrement placés. Rien n'empêcherait de prendre le centre du cercle dans lequel on peut supposer ce groupe inscrit. Or, d'après des mesures approximatives, prises au moyen d'un micromètre, on arriverait à prendre ainsi le centre d'un cercle ayant lui-même pour diamètre moins de $\frac{1}{20}$ de millimètre. On ne prévoit aucune difficulté à porter l'approximation de mesure au $\frac{1}{100}$ de millimètre.

Pour l'emploi du *condensateur* il faut faire usage d'un *conjoncteur*. L'étincelle jaillit, non pas lorsque le court circuit du condensateur est fermé, mais aussitôt que ce circuit ne contient plus d'intervalles suffisants pour faire équilibre à la tension qui existe entre les deux armatures.

(1) Sur le papier blanc frotté jusqu'à obtenir un noir velouté, au moyen d'un crayon de Comté n° 5, l'étincelle fournit des points blancs (ordinairement en forme de virgule). Il en est de même sur le papier enduit d'encre de Chine, ou d'une autre couleur dont la teinte n'est due qu'à une poudre très-fine tenue en suspension.

(2) L'emploi d'une pointe en platine donne également naissance à un second cercle de couleur foncée. Dans ce cas le cercle est probablement dû à un transport de platine en poudre très-tenue; on sait que dans cet état le platine est noir.

Le conjoncteur serait en tout semblable au relais déjà décrit, si ce n'est que le poids ferait fléchir un ressort très-faible dont l'extrémité déterminerait la production de l'étincelle en *passant devant* une autre pièce faisant partie du circuit (1).

L'appareil électro-balistique serait donc composé, comme notre ancien pendule, d'un chronomètre, d'un conjoncteur et d'un disjoncteur. Tout nous porte à croire qu'on pourra construire un *relais* dont le temps restera invariable une fois déterminé, et, dès lors, en combinant le principe de la division de la chute avec la grande précision de l'action graphique de l'étincelle, on arriverait à mesurer le temps jusqu'à la limite de 0'',50 avec une chute de 120 millimètres environ pour chacun des deux graves.

—

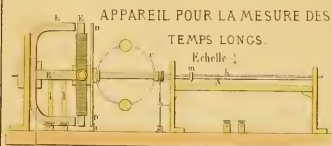
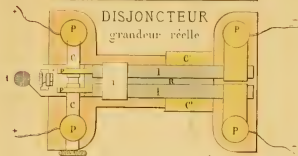
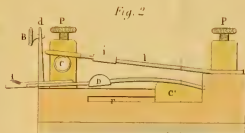
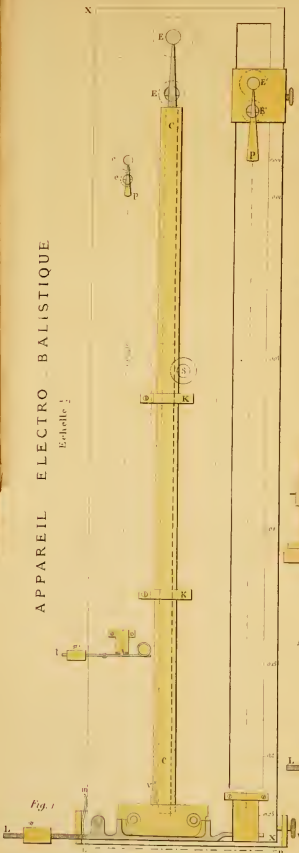
Notice sur des débris de Chéloniens faisant partie des collections du Musée royal d'histoire naturelle et provenant des terrains tertiaires des environs de Bruxelles;
par M. A. Preudhomme de Borre, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique.

Jusque dans ces derniers temps la connaissance des Chéloniens fossiles des terrains tertiaires éocènes de la Belgique avait été restreinte à une seule espèce, l'*Emys Camperi* Gray, figurée d'abord par de Burtin, dans son Oryctographie de Bruxelles (p. 92, pl. V), puis devenue,

(1) On n'obtient ainsi qu'une seule étincelle.

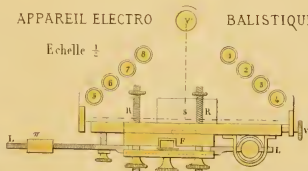
APPAREIL ELECTRO BALISTIQUE

Echelle $\frac{1}{2}$



APPAREIL ELECTRO BALISTIQUE

Echelle $\frac{1}{2}$



Projection horizontale de la fig. 1



en quelque sorte, classique par les études de Cuvier (1), et enfin figurée et décrite par Galcotti, sous le nom d'*Emys Cuvieri*, dans son Mémoire sur la constitution géognostique de la province de Brabant (2). A cette espèce, qui s'est jusqu'ici rencontrée à Melsbroeck et à Saventhem, et dont j'ai eu occasion d'examiner huit exemplaires (3), sont venues s'ajouter, d'abord l'espèce fluviatile, découverte à Ixelles, et décrite cette année par M. Winkler, dans les Archives du Musée Teyler, à Harlem, sous le nom de *Trionyx bruxellensis* (4), puis une *Chelonia*, de la taille des grandes espèces vivantes, rencontrée dans des couches plus anciennes du terrain tertiaire et dont je prépare, en ce moment, la description.

Comme l'*Emys Camperi* n'avait jusqu'ici été étudiée à ma connaissance que dans sa carapace, je m'étais proposé de rechercher, parmi les fossiles des environs de Bruxelles existant dans les collections non encore classées du Musée royal d'histoire naturelle, si je ne parviendrais pas à aug-

(1) *Recherches sur les ossements fossiles*, t. V, part II, p. 256, pl. XIII et XV.

(2) Page 44 et pl. III; dans les *Mémoires couronnés de l'Académie de Belgique*, t. XII.

(3) Cinq d'entre eux, qui figurent dans les collections de l'Université de Gand, ont été l'objet d'un remarquable travail de M. le professeur Poelman, publié à la suite de son Catalogue des collections d'anatomie comparée et de fossiles de l'Université de Gand (1868); deux autres existent dans les collections de l'établissement géographique de M. Vandermaelen; le septième appartient au Musée royal d'histoire naturelle. C'est également à cette espèce que je pense pouvoir rapporter un fragment de carapace que j'ai pu examiner dans la riche collection de fossiles bruxelliens de M. le major Le Hon. Ce fragment comprend l'angle latéral d'une pièce vertébrale avec la portion correspondante des pièces costales.

(4) Le type appartient aussi au Musée royal d'histoire naturelle.

menter son histoire de quelques détails de son ostéologie, recherches que le travail plus important que j'entreprenais à la demande de M. le directeur Dupont, me rendait actuellement plus faciles.

L'exemplaire de l'*Emys Camperi*, possédé par le Musée royal, faisait partie d'une collection de fossiles des environs de Bruxelles, formée par MM. Vincent et De Pauw, préparateurs à cet établissement. En passant en revue les autres objets de cette collection, je parvins à réunir un certain nombre de pièces appartenant à des Chéloniens. Leur étude n'a pas complètement répondu à mon attente; mais elle m'a amené à reconnaître parmi elles des débris d'une tortue marine de petite taille, et une plaque appartenant bien certainement à un *Trionyx*, mais très-probablement à une espèce autre que celle que M. Winkler vient de publier. C'est là le motif qui m'a porté à faire connaître le résultat de mes recherches.

Tous les fragments qui m'ont été soumis provenaient de plusieurs localités situées dans le voisinage immédiat de la capitale. Je n'ai pu avoir des renseignements aussi précis sur le gisement que si je les avais recueillis moi-même; mais je puis dire qu'ils doivent provenir, pour la plupart, des couches à *Nummulites laevigata* et *variolaria*, que Dumont (Légende de la Carte géologique de la Belgique) rapportait au système laekenien, et que M. le professeur Dewalque (1) considère comme faisant partie du bruxelien. Ce n'est pas le lieu et il ne m'appartient pas d'examiner cette question sur laquelle il y a quelques diver-

(1) *Prodrome d'une description géologique de la Belgique*, p. 205 à 209.

gences (1); tous les géologues sont, au surplus, aujourd'hui d'accord pour admettre que ce terrain appartient, comme le bruxellien, à l'éocène moyen. Je me bornerai donc à rappeler les traits les plus caractéristiques de ces couches, qui ont été étudiées avec un grand soin par M. le major Le Hon. Ces caractères sont : d'abord une extension géographique très-restreinte, qui en fait un dépôt pour ainsi dire local; ensuite le ravinement si bien marqué à l'avenue Louise, près Bruxelles; enfin une faune et une flore dont le trait le plus saillant est dans l'existence simultanée de Nummulites et autres fossiles roulés, appartenant à l'étage bruxellien proprement dit, et de débris d'animaux fluviatiles ou d'eau douce, tels que des Gavials, des Trionyx, des Émydes, accompagnés des *Nipadites* (fruits et portions de troncs de végétaux monocotylédons) si nombreux à Schaerbeek.

La première pièce que je représente (*fig. 1*) est un fragment très-aplati sur sa face inférieure, présentant sur le côté non brisé une courbure que suit à peu près parallèlement une arête à la face supérieure du fragment. En le comparant au squelette de l'*Emys concentrica* Shaw, que j'ai sous les yeux, je crois pouvoir le rapporter à une Émyde, chez laquelle il ferait partie de la pièce gauche de la troisième paire du sternum, à l'endroit où le bord se recourbe et se relève vers la suture sterno-costale.

(1) H. Le Hon. *Note sur les terrains tertiaires de Bruxelles*, dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 2^e série, t. XIX, p. 814 et suiv. — Voir aussi Lyell. *Mémoire sur les terrains tertiaires de la Belgique et de la Flandre française*, traduit par MM. Ch. Le Hardy de Beaulieu et Toilliez; Bruxelles, 1836, dans les *Annales des travaux publics de Belgique*.

Cette pièce provient de Saventhem (1).

Les figures 2 et 5 représentent deux vertèbres, trouvées à Dieghem. Je crois pouvoir les rapporter également à une Émyde, qui, d'après sa taille, pourrait être l'*E. Camperi*; je ferai observer que Dieghem est situé entre Melsbroeck et Saventhem, les deux localités qui ont fourni cette espèce.

Ces deux vertèbres appartiennent à la région cervicale.

La première (*fig. 2*) doit être la deuxième vertèbre, axis ou épistrophée. La partie antérieure du corps formant saillie pour supporter le processus odontoïde, qui, chez les Chéloniens, constitue un os détaché, ne s'est pas conservée; mais la comparaison, tant avec le squelette d'une espèce vivante qu'avec les excellentes figures de Bojannus (2), le plus grand développement, tant des apophyses articulaires supérieures que de la crête ou apophyse épineuse, enfin sa longueur inférieure à la suivante, me semblent indiquer clairement la place que je lui ai assignée dans le squelette.

La seconde de ces vertèbres, qui a conservé son condyle antérieur, ainsi que son creux postérieur, paraît être la troisième cervicale. Le condyle s'adapte parfaitement au creux de la précédente. Les lames vertébrales, et, par suite,

(1) Cette pièce est pétrifiée en une matière noir-verdâtre différant beaucoup, par l'aspect et la coloration, de tous les autres fossiles dont je vais parler. La collection de M. Le Hon renferme une plaque tout à fait semblable pour la matière, et qui pourrait bien avoir aussi fait partie d'un plastron d'Émyde, mais je n'oserais l'affirmer, car ses bords tous brisés ne permettent aucune conjecture sur sa place, et elle porte, sur l'une de ses faces, des stries onduleuses parallèles, caractère pour lequel je ne saurais trouver d'explication.

(2) *Anatome Testudinis Europaeae*; Vilnae, 1819-1821, tab. VI, VIII et XIV.

le canal médullaire ont disparu, et il ne reste de ce dernier que sa paroi sur le corps de la vertèbre. La carène inférieure ou apophyse épineuse forme un tubercule assez saillant en avant, promptement abaissé en arrière; toutes les autres apophyses sont ébréchées.

Comme remarque générale, je ferai observer que les apophyses épineuses inférieures de ces deux vertèbres appartiennent manifestement, par leur saillie médiocrement développée, à des tortues d'eau douce, et ne ressemblent nullement aux crêtes énormes des vertèbres cervicales des *Thalassites*.

La figure 4 représente un os qui ne peut plus se rapporter à une Émyde, mais à une tortue marine. La crête qu'il présente sur un de ses côtés, vers celle de ses têtes qui est usée, me l'a fait reconnaître pour le métatarsien de l'orteil médian. Aucun os du pied des Émydes n'est ainsi fait, et cette crête est tout à fait caractéristique dans le pied des *Thalassites*. D'après les dimensions de cet os (25 millimètres environ de longueur, en tenant compte de la tête perdue), l'animal devait être de petite taille et, par conséquent, se rapprocher de la plupart des espèces décrites par M. Owen (1), pour un terrain correspondant de l'Angleterre.

L'autre petit os (*fig. 5*) paraît aussi appartenir au métatarse. S'il a fait partie du même pied que le précédent, comme il est probable, ayant été trouvés ensemble à Etterbeek, près de Bruxelles, je serais assez porté à croire qu'il appartiendrait soit au second, soit au quatrième orteil.

(1) *Monograph of the fossil Reptilia of the London Clay. Part. I; Chelonina*. London, 1849.

Un autre fragment, qui ne peut se rapporter qu'à une Chélonée de petite taille, et qui vient apporter, en quelque sorte, une confirmation aux déterminations qui précèdent, est représenté par la figure 6. C'est un morceau du pourtour de la carapace laissant voir à l'intérieur une partie de la gouttière qui reçoit l'extrémité des prolongements libres des côtes. Sa place est près de l'extrémité caudale. C'est encore à Etterbeek qu'a été trouvé ce fragment, qui était accompagné d'un certain nombre d'autres morceaux de pièces plates que leur configuration et leur dimension ne permettent pas de déterminer, et qui pourraient avoir appartenu à des *Emys* aussi bien qu'à des *Chelonia*.

Enfin, la figure 7 représente un fragment de pièce dorsale provenant d'Etterbeek et dont la granulation de la face supérieure indique évidemment une tortue de la famille des Potamites. Comparée avec le type du *Trionyx bruxellensis* Winkler, elle offre des granulations assez différentes pour qu'il me semble impossible de l'identifier avec cette espèce; les aspérités sont plus petites, plus serrées, plus pointues, tandis que celles du *T. bruxellensis* sont plus mamelonnées, plus espacées, presque vermiculées. Je serais plus tenté de comparer celles de mon fragment à la carapace chagrinée du *Cryptopus granosus* Schoepf (1), des Indes orientales, qu'à celle d'un *Trionyx* génuin.

La belle collection de M. Le Hon renferme plusieurs pièces de *Trionyx* des mêmes terrains, mais ces pièces montrent des granulations semblables à celles du *Trionyx bruxellensis*, auquel il faut probablement les rapporter.

(1) Duméril et Bibron. *Erpét. Gén.* II, p. 501. *Trionyx coromandelicus* E. Geoffroy Saint-Hilaire. *Ann. du Muséum*, t. XIV, pl. V, fig. 1.



1



2^a



2^b



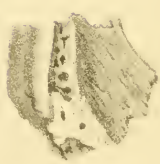
3^a



3^b



2^c



6.



4.



7.



5.

3 Dubois del.

Salisbury 1847 page 122

Fabrics de Cheloniens

del Museo Nacional de Historia Natural de Madrid

En résumé, je pense donc avoir établi qu'outre une Émyde ou tortue paludine déjà connue depuis plus d'un demi-siècle, et le *Trionyx* dont M. Winkler vient de donner la description, les terrains tertiaires éocènes environnant la ville de Bruxelles et appartenant aux systèmes bruxellien et lackenien de Dumont, recèlent encore d'autres Chéloniens : d'abord des débris d'une Émyde, qui est peut-être l'*Emys Camperi*, puis ceux d'une espèce marine, ensuite une seconde espèce de la famille des Potamites. Espérons qu'un jour nous serons en possession de pièces plus importantes de ces fossiles, qui pourront nous en apprendre davantage sur leurs caractères anatomiques et permettront de leur donner un nom.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

- Figure 1.* — Fragment du sternum d'une Émyde (grandeur naturelle).
Le pointillé indique approximativement les contours de la pièce dont ce fragment a dû faire partie.
- 2. — Deuxième vertèbre cervicale d'*Emys* (grandeur naturelle).
— *a* : vue en dessus; *b* : face antérieure, vers l'atlas;
c : face postérieure, vers la troisième vertèbre.
 - 3. — Troisième vertèbre cervicale de la même (grandeur naturelle). — *a* : vue en dessus; *b* : vue de côté.
 - 4. — Métatarsien de l'orteil médian d'une *Chelonia* (grandeur naturelle).
 - 5. — Autre métatarsien de *Chelonia* (grandeur naturelle).
 - 6. — Fragment du pourtour libre de la carapace d'une *Chelonia* (grandeur naturelle).
 - 7. — Fragment d'une pièce d'un *Trionyx* (grossie au double).
-

CLASSE DES LETTRES.

Séance du 10 mai 1869.

M. AD. BORGNET, directeur et président de l'Académie.
M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Ch. Steur, le baron de Gerlache, J. Grandgagnage, J. Roulez, Gachard, Paul Devaux, P. De Decker, F.-A. Snellaert, Haus, Polain, le baron J. de Witte, Ch. Faider, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathieu, Thonissen, Th. Juste, E. Defacqz, le général Guillaume, Félix Nève, *membres*; Nolet de Brauwere et A. Scheler, *associés*.

M. Stas, *membre de la classe des sciences*, et M. L. Alvin, *membre de la classe des beaux-arts*, assistent à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. Eugène Defacqz réitère verbalement ses remerciements pour son élection de directeur.

— Une lettre du Palais exprime les regrets de Leurs Majestés de ne pouvoir assister à la séance publique de la classe.

— M. le Ministre de l'intérieur s'excuse de ce que ses travaux l'empêcheront d'assister à la même solennité.

— Il est donné connaissance de la mort de M. Sébastien Lenormand, associé de la classe.

— Les établissements scientifiques suivants remercient pour les derniers envois des publications académiques : le comité des travaux historiques institué près le ministère de l'instruction publique à Paris, le ministère de la guerre, l'École impériale des Chartes et la Bibliothèque S^{te}-Geneviève de la même ville, la Société des sciences d'Utrecht, l'Université d'Heidelberg, l'Université de Giessen, les archives du grand-duché de Bade, la Société des sciences de Görlitz, la Bibliothèque de la ville de Gotha et le comité d'histoire nationale, à Turin.

— M. le Ministre de l'intérieur transmet de la part de M. de Caumont, associé, un exemplaire de son ouvrage sur la *Topographie géognostique du Calvados*. — Remerciements.

— La classe reçoit, à titre d'hommage de ses membres, les ouvrages suivants :

Principes généraux du droit pénal belge, par J.-J. Haus. Gand, 1869; 1 vol. in-8°.

La statue colossale de bronze représentant Hercule trouvée au château de Pompée, discours par J. de Witte. Rome, 1868; in-8°.

Revue numismatique, publiée par J. de Witte et Adrien de Longpérier, nouvelle série, tome XIII, année 1868.

De Beide Nederlanden, eene gedicht van J. Nolet de Brauwere Van Steeland. Bruxelles, 1869; gr. in-8°.

Une médaille inconnue à Van Loon: le POETE HOUWART, par R. Chalon. Bruxelles, 1869; in-8°.

Deux peignes liturgiques provenant de Stavelot, par le même. Bruxelles, 1869; in-8°.

ÉLECTIONS.

La classe procède, dans la séance de ce jour, par scrutin secret, aux élections pour les places vacantes d'un membre titulaire, de deux correspondants et de trois associés.

Il sera donné connaissance du résultat de ces élections dans la séance publique du 12 de cè mois.

M. M.-N.-J. Leclercq est maintenu dans les fonctions de délégué de la classe auprès de la commission administrative pendant l'année courante.

CONCOURS DE 1869.

La classe s'occupe ensuite du jugement du concours de cette année : elle avait inscrit cinq questions dans son programme, quatre mémoires ont été reçus en réponse aux 2^e, 3^e et 5^e questions.

DEUXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, depuis l'avènement de Charles V jusqu'à la réunion de la Belgique à la France à la fin du dix-huitième siècle.

Rapport de M. Thonissen.

« Le 7 mai 1867, l'Académie avait couronné un mémoire intitulé : *Histoire du droit pénal dans l'ancien duché de Brabant* (1).

L'auteur de ce travail, remarquable à plus d'un titre, avait concentré ses recherches dans une période de quatre siècles. Prenant pour point de départ l'époque, si pleine d'intérêt, où les ducs et les seigneurs donnèrent pour la première fois des lois spéciales à leurs territoires, il s'était arrêté au seizième siècle, lorsque, après l'avènement de la maison de Habsbourg-Autriche, on vit paraître une nouvelle législation criminelle, applicable à toutes les parties des Pays-Bas.

Deux de nos savants confrères, MM. Haus et Defacqz, ayant fait justement observer que, malgré l'apparition des édits généraux, le Brabant avait, sous plusieurs rapports, conservé un droit pénal offrant des caractères particuliers, la Classe des lettres mit au concours une question nouvelle, ainsi conçue : *Faire l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, depuis l'avènement de Charles-Quint*

(1) Publié dans le T. XXXIII des *Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers*.

jusqu'à la réunion de la Belgique à la France, à la fin du dix-huitième siècle.

C'est en réponse à cette dernière question que l'Académie a reçu un mémoire portant pour épigraphe : *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur (Montaigne).*

Nous commencerons par analyser, aussi succinctement que possible, les huit chapitres qui composent ce travail d'une étendue considérable.

Le chapitre premier forme la base rationnelle du mémoire tout entier. Il renferme un exposé sommaire, mais complet, des institutions judiciaires, du droit pénal et de la procédure criminelle du Brabant, à l'avènement de Charles-Quint. L'auteur indique les raisons qui s'opposèrent à l'introduction de la Caroline dans nos provinces. Il dénie à Charles-Quint le rôle de réformateur du droit criminel des Pays-Bas. Il rappelle que, si un grand changement s'opéra sous le règne de cet empereur, — en ce sens que des lois pénales furent promulguées avec un caractère obligatoire pour toutes les parties des Pays-Bas, — l'histoire atteste, d'autre part, que le pouvoir législatif du souverain ne s'exerçait que sur des points de détail. A son avis, les édits rendus en matière religieuse méritent seuls de faire l'objet d'un travail d'ensemble.

Le chapitre II est consacré à l'étude approfondie du système de répression de l'hérésie en Belgique et particulièrement dans le duché de Brabant. Après avoir exposé l'origine et la portée des édits, l'auteur passe en revue les diverses juridictions chargées de les appliquer et, en particulier, celle des inquisiteurs apostoliques. Il fait connaître la manière dont l'infidélité religieuse était recherchée et punie sur le sol belge, depuis le règne de Philippe II jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Au chapitre III, l'auteur traite d'abord du conseil des troubles, institué par le duc d'Albe. Il s'occupe ensuite de la proscription proprement dite, c'est-à-dire d'une condamnation sans citation préalable et donnant à tout habitant du pays le droit d'assumer le rôle de bourreau; puis, guidé par l'enchaînement logique et la connexité des principes, il initie le lecteur au système de répression des crimes de lèse-majesté, ainsi qu'aux procédés sévères de l'ancienne jurisprudence dans toutes les poursuites politiques.

Le chapitre IV, l'un des plus importants du mémoire, appartient en partie au règne de Philippe II, en partie à celui d'Albert et d'Isabelle. L'auteur y aborde les grandes réformes opérées, de 1570 à 1611, dans le domaine du droit criminel. On y trouve un examen approfondi des célèbres ordonnances de 1570. Après avoir indiqué les causes qui amenèrent leur publication, l'auteur en analyse tous les articles, en ayant soin de grouper ceux-ci dans un ordre méthodique. Il discute leur valeur intrinsèque et signale l'accueil qu'elles reçurent de la part des grands corps judiciaires; puis, complétant cette partie de sa tâche par un examen analogue de la première réforme des juridictions prévôtales, il discute successivement, dans les pages suivantes, la valeur de l'édit de Farnèse de 1587 sur les tribunaux militaires, de l'ordonnance du 3 mars 1649 introduisant le droit romain dans ces tribunaux, de l'Instruction donnée aux Fiscaux en 1605, des ordonnances de 1604 sur la procédure au Conseil de Brabant, et, enfin, de l'édit perpétuel de 1611.

Au chapitre V, on rencontre l'histoire de l'organisation judiciaire du Brabant, depuis les réformes du XVI^e et du XVII^e siècle jusqu'aux innovations décrétées par Marie-

Thérèse et par Joseph II. On y remarque notamment une étude détaillée des rapports de la juridiction ecclésiastique et de la juridiction militaire avec celle des tribunaux ordinaires du duché.

L'histoire de l'organisation judiciaire étant ainsi connue, depuis l'avènement de Charles V jusque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'auteur s'occupe, au chapitre VI, des actions publique et privée auxquelles le délit peut donner naissance. La trêve, la paix du sang, l'information préliminaire, les provisions de justice, l'appréhension, les questions préjudicielles, l'interrogatoire de l'accusé, l'enquête, les preuves, la torture, la mise en liberté provisoire, la sentence, la contumace, en un mot, toutes les parties essentielles de la procédure brabançonne sont examinées et discutées avec une attention scrupuleuse. Un paragraphe spécial, contenant l'indication des règles exceptionnelles de la procédure suivie contre les vagabonds et les gens sans aveu, met en lumière un côté des institutions anciennes qu'on a trop souvent négligé dans l'étude historique du droit national.

Le chapitre VII, intitulé « Des infractions et de leur répression en Brabant, » renferme les théories admises par la doctrine et la jurisprudence, concernant la culpabilité, le dol, la fraude, les causes de justification, les excuses, la tentative, la récidive, la complicité, le droit de grâce et l'exécution des sentences criminelles. L'auteur y expose le système pénal brabançon dans tous ses détails, et le chapitre se termine par la nomenclature très-étendue des délits et des peines.

Le chapitre VIII^e et dernier contient l'examen des réformes criminelles décrétées sous la domination de la maison d'Autriche, depuis l'avènement de Charles VI jusqu'à la réunion de la Belgique à la France.

Cette énumération aride et décolorée suffit déjà pour prouver que l'auteur du mémoire a bien saisi les proportions du programme tracé par l'Académie; mais cette preuve ressort, plus clairement encore, de l'énumération des sources auxquelles il est allé puiser.

Assurément il ne pouvait avoir la prétention de dire partout des choses neuves. Si l'histoire du droit pénal brabançon pendant les trois derniers siècles n'a jamais été traitée dans son ensemble, on ne doit pas oublier que quelques-unes de ses parties ont fait surgir, de nos jours, une foule d'écrits souvent très-remarquables. L'auteur s'appuie, en maint endroit, sur les travaux de MM. Gachard, Defacqz, Nypels et Visschers, de même que sur les études publiées dans nos recueils académiques et dans les bulletins de la commission royale d'histoire; mais cependant, soit qu'il aime à se frayer sa voie à lui-même, soit qu'il éprouve le besoin de contrôler les assertions de ses devanciers, il recourt ordinairement aux sources originales. Outre les édits des souverains, disséminés dans les volumineux recueils des Placards de Brabant et de Flandre, dans le *Codex brabanticus* de Verloo et dans une collection imprimée qui repose aux archives du royaume, il a largement mis à profit les écrits des docteurs et des praticiens qui exercèrent sur l'ancienne jurisprudence une influence décisive. Bien des matériaux lui ont été fournis par Wesembeke, Fulden, Matthaeus, P. de Chrystinen, Anselmo, Van Espen, de Ghewiet, van Leeuwen, Zypaeus, Groenewegen, Sohet, Thielen, Voorda, Wynants et autres jurisconsultes, belges ou étrangers, dont il est inutile d'allonger la liste.

Mais, nous nous hâtons de le dire, l'auteur du mémoire est allé beaucoup plus loin. Il a soigneusement étudié les

documents mis au jour par la commission chargée de la publication des anciennes lois et ordonnances des Pays-Bas catholiques. Il a mis à contribution les coutumes brabançonnes, les *keures* antérieures aux coutumes, et même plusieurs ordonnances municipales encore inédites. Explorant judicieusement nos archives, il a découvert une foule de faits intéressants dans les comptes des officiers de justice adressés à la Chambre des Comptes du duché, dans les registres contenant les résolutions des États de Brabant, et surtout dans les papiers du conseil privé, auquel venait aboutir tout le mouvement législatif et judiciaire des Pays-Bas. Il a eu, enfin, le bonheur de trouver à sa disposition des traités manuscrits du président de Fierlant, du comte de Wynants et du chancelier de Crumpipen, dont il suffit de citer les noms pour faire comprendre l'importance de leurs œuvres au point de vue de l'histoire du droit brabançon.

Les lignes qui précèdent nous conduisent à une double conclusion : d'un côté, l'auteur s'est formé une idée exacte de l'importance et des proportions du programme tracé par l'Académie; de l'autre, il a parfaitement connu les documents imprimés et manuscrits qui devaient lui fournir les matériaux de son vaste travail. Mais ce travail lui-même mérite-t-il les suffrages de la Classe des lettres? Telle est la question que nous avons surtout à résoudre.

Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. Le mémoire qui nous occupe est, à notre avis, un tableau lucide et complet du droit criminel du Brabant, depuis le règne de Charles V jusqu'à l'arrivée des armées républicaines de la France. C'est une monographie savante, où tous les faits sont indiqués, où toutes les sources sont mises à contribution, où tous les problèmes offrant une

importance réelle sont discutés avec une compétence incontestable. C'est l'œuvre d'un homme intelligent, érudit et familiarisé de longue main avec toutes les controverses qui se rattachent à l'histoire de nos institutions nationales. C'est, de plus, l'œuvre d'un écrivain consciencieux et honnête, qui, tout en respectant les convictions des autres, ne recule pas devant la manifestation franche et nette de ses opinions personnelles. Quelques-unes de ces opinions, concernant la répression de l'hérésie et la nature de la juridiction ecclésiastique, ne sont pas de nature à être universellement admises; mais l'Académie n'a pas à se préoccuper des sentiments religieux ou politiques des concurrents qui ambitionnent l'honneur de son suffrage. Placée dans la région calme et sereine de la science, elle ne considère que le mérite intrinsèque des travaux soumis à sa haute et impartiale appréciation.

Non-seulement l'auteur s'est acquitté de sa tâche avec la science et la pénétration requises, mais, dans plusieurs parties de son mémoire, il met en lumière des faits et des aperçus nouveaux, dont l'importance ne saurait être sérieusement contestée.

Il nous sera facile de justifier cette assertion.

Au chapitre I^{er}, nous avons remarqué une étude sur la procédure criminelle en vigueur pendant la période transitoire, c'est-à-dire, après l'introduction de la torture, mais avant la promulgation des ordonnances de 1570; et nous ne croyons pas qu'on ait jamais signalé l'existence, pendant cette période, d'une procédure mixte comportant à la fois et le débat oral et la torture. Le même chapitre contient une page du plus haut intérêt sur l'influence déjà grande, mais irrégulière et pour ainsi dire capricieuse, qu'exerçait le droit romain en matière criminelle, avant d'avoir acquis

force de loi par la volonté du souverain. L'auteur y trouve l'occasion de rectifier plusieurs assertions de Meyer, qui pèchent par le caractère de généralité que ce jurisconsulte célèbre leur attribue dans son *Histoire des institutions judiciaires de l'Europe*.

La partie du chapitre II consacrée à l'examen des édits promulgués pour arriver à l'extirpation de l'hérésie, nous semble mériter, elle aussi, une attention spéciale. Généralement on se contente de résumer ces édits en un petit nombre de lignes; quelquefois on les analyse d'une manière plus ou moins fidèle; mais jamais, que nous sachions, on n'en a juridiquement étudié les nombreuses dispositions; jamais on ne les a mis sérieusement en rapport avec les principes généraux du droit canon et du droit criminel de l'époque, et cependant ce rapprochement indispensable peut seul les placer sous leur véritable jour. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme au sujet des idées de l'auteur, il faut bien avouer qu'il s'avance ici sur un terrain nouveau.

Au chapitre III, nous trouvons une discussion approfondie sur l'institution et la compétence du conseil des troubles. L'auteur se range du côté de nos historiens qui considèrent comme radicalement illégale l'érection de ce tribunal d'exception; mais il prouve que la question est plus compliquée et beaucoup plus difficile à résoudre qu'on ne le croit communément.

Au chapitre IV, où l'auteur s'occupe des célèbres ordonnances de 1570, il s'écarte également des sentiers frayés par ses devanciers. L'histoire externe de ces ordonnances a été brillamment traitée par l'un de nos professeurs les plus distingués, M. Nypels; mais l'étude détaillée et l'analyse minutieuse de leurs textes sont des travaux qui, en

Belgique, possèdent incontestablement le mérite de la nouveauté. En Hollande même, on les a trop souvent jugées sans les approfondir et sans avoir la moindre notion des précédents. A la suite d'un travail suffisamment étendu, l'auteur du mémoire arrive aux conclusions suivantes, dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance historique : « Les ordonnances de 1570 ont fort peu innové en matière de procédure; le système général sur lequel elles sont basées existait déjà en pratique; elles n'ont fait, en grande partie, que sanctionner des usages préexistants; si elles constituent, eu égard à l'époque et aux idées dominantes, un véritable progrès, elles renferment cependant des défauts qu'il eût été possible d'éviter; elles ont été mal accueillies, parce qu'elles étaient présentées par le duc d'Albe, qu'elles contrariaient sur quelques points l'esprit de routine, et surtout parce qu'elles blessaient, principalement dans le domaine de l'organisation judiciaire, une foule d'intérêts égoïstes. » L'auteur constate ensuite que les ordonnances de 1604 et l'édit perpétuel de 1611 sont loin d'avoir la valeur des ordonnances de 1570. Il prouve notamment que l'édit perpétuel est fort peu complet, qu'il ne consacre guère des principes nouveaux, qu'il reproduit littéralement plusieurs dispositions des ordonnances antérieures, et, enfin, que, dans plus d'un article, il adopte une sorte de transaction entre les règles tracées par ces ordonnances et les obstacles qu'elles avaient rencontrés sur le terrain de la pratique.

Au chapitre VI, dans le paragraphe intitulé : « *Considérations générales sur la procédure criminelle en Brabant*, » on rencontre une étude, très-intéressante par les faits nouveaux qu'elle met au jour, sur les divergences de style qui existaient dans les matières criminelles. On y

voit que, contrairement à une opinion assez généralement reçue, la procédure criminelle publique devenait de plus en plus rare à mesure qu'on se rapprochait de la chute de l'ancien régime.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le chapitre VIII contient l'examen des réformes décrétées sous la domination autrichienne, à partir du règne de Charles VI. Ici encore, l'auteur est sorti des chemins battus. La connaissance parfaite des antécédents, jointe à de nouvelles recherches dans les archives, l'a conduit à des résultats très-dignes d'être remarqués.

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les institutions judiciaires du Brabant renfermaient de nombreux défauts; mais, tout en réclamant des améliorations, les magistrats, aussi bien que les praticiens, s'arrêtaient à des questions de détail et ne voyaient pas que le système lui-même avait besoin d'être profondément modifié dans ses bases. En réalité, le mouvement de réforme vint de l'étranger et agit sur le gouvernement avant de trouver un écho dans l'opinion publique. Quelques symptômes heureux s'étaient manifestés en Belgique comme ailleurs. En 1755, les États de Brabant, cessant de croire à l'efficacité souveraine des supplices corporels, demandèrent officiellement la création d'une maison de détention où les prisonniers pourraient être soumis à l'influence moralisatrice du travail. Vers la même époque, les corps judiciaires accueillirent avec faveur le changement heureux consistant à établir une séparation complète entre le droit de poursuivre et le droit de juger. Mais on s'aperçut bientôt que, nonobstant ces indices favorables, les idées généreuses de Beccaria étaient loin d'être populaires sur le sol belge. Lorsque le prince Charles de Lorraine pro-

posa la suppression de la torture, les magistrats brabançons lui opposèrent une résistance formidable. Sauf quelques exceptions, l'esprit de routine et l'amour exagéré des traditions régnaient en maîtres dans les tribunaux du duché.

L'auteur du mémoire, avant d'arriver aux réformes de Joseph II, décrit savamment la situation que nous ne faisons qu'indiquer. Il termine ses études par l'analyse de quelques décrets émanés des autorités révolutionnaires, dans la courte et bruyante période qui précéda la réunion de la Belgique à la France.

Nous sommes d'avis que la médaille d'or doit être décernée à l'auteur du mémoire unique que la classe a reçu en réponse à la question de droit pénal. »

Rapport de M. E. Defacqz.

« Le rapport analytique et raisonné que la classe vient d'entendre facilite et abrège la tâche qu'elle a bien voulu me confier. Adoptant les conclusions de ce rapport et la plupart des considérations qui les justifient, j'aurai peu de chose à ajouter sur le mémoire qui en est l'objet.

Ce mémoire est la suite et le complément de celui qui a été couronné au concours de 1867. Les deux mémoires s'identifient en un tout qui embrasse, depuis la domination des Francs jusqu'au XIX^e siècle, l'histoire du droit pénal dans la contrée qui fut d'abord le comté, puis le duché de Brabant.

Le premier s'arrête à l'avènement de Charles-Quint; le second commence au règne de ce prince qui donna, comme l'auteur le fait ressortir, un caractère nouveau à la

législation édictale dans les Pays-Bas, en adressant les ordonnances d'un intérêt général à toutes les provinces indivisément, et non comme ses prédécesseurs, à chacune d'elles en particulier.

Ce dernier ouvrage n'a pas rencontré les difficultés que l'auteur du précédent s'était créées en prenant son point de départ dans les ténèbres de la période franque pour arriver, en traversant la période lotharingienne et les premiers temps de la période coutumière, jusqu'à la fin du XV^e siècle. Pour l'historien des trois siècles postérieurs, la recherche des matériaux était moins laborieuse, les sources étaient plus nombreuses et les autorités plus certaines.

Le mémoire que l'Académie est appelée maintenant à juger n'en a pas moins un mérite réel qui lui est propre. En se plaçant au point de vue de l'auteur, sans assumer la solidarité de toutes ses doctrines, sans discuter tous les points susceptibles de controverse, ce qui pourrait entraîner fort loin dans un manuscrit de 600 pages in-folio, on se plaît à reconnaître que, dans le plan général comme dans l'exécution, il a satisfait pleinement à la question mise au concours.

L'ordre des matières n'est pas précisément celui que j'aurais suivi; mais cet ordre est chose secondaire et assez indifférente lorsque les matières elles-mêmes sont exposées convenablement.

Considéré dans son ensemble, le mémoire présente un tableau complet du droit pénal dont le programme demandait l'histoire.

Les éléments principaux de ce tableau, c'est-à-dire la juridiction criminelle, les actions et la procédure, les délits et les peines, enfin les modifications réalisées ou

tentées du XVI^e au XIX^e siècle, sont distribués en chapitres dont la matière est subdivisée par une analyse où rien d'essentiel ne me paraît omis. L'auteur ne se contente pas d'une narration stérile : il féconde l'histoire par la réflexion; il scrute le mobile et les tendances de la législation dans ses phases successives; il demande à l'esprit et à la vie de chaque époque l'explication des faits qu'il expose.

Non-seulement l'auteur, comme je viens de le dire, me paraît n'avoir omis rien d'essentiel, mais, cédant à une prédilection très-marquée pour certains sujets, il leur a donné des développements qui, peut-être, ne sont pas en rapport avec les autres parties de son œuvre. Ainsi, un des huit chapitres du mémoire, le deuxième, est consacré tout entier aux hérésies du XVI^e siècle, aux mesures législatives, aux juridictions instituées sous Charles-Quint et ses successeurs pour les extirper dans nos provinces.

Cet objet trouvait, semble-t-il, sa véritable place au chapitre VII qui contient une énumération remarquable des nombreuses infractions punies dans l'ancien droit brabançon. Parmi les crimes de lèse-majesté divine, à côté du sacrilège, du blasphème, de la sorcellerie, se rangeait naturellement l'hérésie; l'auteur du mémoire a cru pouvoir en faire un chapitre spécial, qui appartient autant à l'histoire politique qu'à la jurisprudence criminelle.

Ainsi encore, le crime de lèse-majesté humaine, qui devait logiquement être classé dans la partie du même chapitre VII qui passe en revue les infractions et les peines, en est distrait pour être rattaché, sans une connexité plausible, à l'histoire du *Conseil des troubles*, créé par le duc d'Albe.

Ces observations, cependant, portent sur la forme plutôt que sur le fond, et il est vrai de dire que, examinées elles-mêmes et en faisant abstraction de leurs rapports avec le surplus de l'ouvrage, ces digressions, si on peut les nommer ainsi, surtout celle qui discourt de l'hérésie, offrent un corps de notions précises que l'on chercherait vainement ailleurs. Aussi, en laissant à l'auteur la responsabilité de ses opinions en cette matière délicate, on peut dire qu'il a comblé une lacune dans l'histoire de notre droit pénal.

Au chapitre IV, le mémoire fait une vive peinture des abus de la justice criminelle arrivés à leur comble dans le XVI^e siècle, et dont *l'Europe entière se plaignait* comme les Pays-Bas. Il retrace les louables efforts du pouvoir souverain pour remédier à ces intolérables désordres, et les obstacles suscités par l'égoïsme de certaines castes, l'esprit de corps, l'intérêt personnel et les préjugés pour faire échouer les réformes entreprises par les célèbres ordonnances de 1570.

Des dispositions postérieures apportèrent encore, sous Philippe II, quelques amendements de détail à la législation criminelle : tel fut notamment l'édit du 22 juin 1589 qui, porté pour réprimer la multitude effrayante des meurtres, régla les poursuites judiciaires, le châtimement des coupables et l'exercice du droit de grâce, édit qui est une page curieuse de l'histoire de ces temps déplorables. Le mémoire n'en fait pas une exposition particulière, et on en comprend la raison : il eût allongé démesurément son sujet, en analysant indistinctement tous les actes du prince qui ne s'appliquaient pas à l'ensemble ou à quelque branche considérable du droit pénal. Sans observer l'ordre chronologique, il s'est donc restreint à rappeler les dispo-

sitions des ordonnances spéciales à mesure que la succession des matières en amenait l'examen.

Après le chapitre V, qui étudie l'organisation et les attributions judiciaires au commencement du XVIII^e siècle, après les chapitres VI et VII où se déroule, avec les accessoires qui s'y lient, la longue série des procédures dont toute infraction ouvrait l'exercice, des éléments qui constituaient la culpabilité, des choses réputées punissables, enfin des peines légales ou arbitraires et de leur exécution, le mémoire arrive aux innovations du XVIII^e siècle. Les idées de l'écrivain semblent alors se modifier.

On a vu tout à l'heure d'où partait, suivant le mémoire, la résistance aux réformes de 1570; il assigne maintenant d'autres causes à l'avortement des tentatives faites dans le siècle dernier; il l'attribue surtout à l'apathie ou à l'indifférence de la nation qui, dit-il, *n'était pas encore fatiguée de l'ancien régime* et qui n'avait pas, comme en France, subi l'influence de Montesquieu, de Voltaire et des encyclopédistes. Je doute fort que tout le monde, en Belgique, soit de son avis à cet égard, et l'on pourrait se demander si ce ne sont pas les mêmes causes toujours subsistantes qui ont produit les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit de cette question, dont la discussion serait ici déplacée, le dernier chapitre du mémoire, qui contient l'histoire de ces essais de réforme, est rempli de détails instructifs que connaissent seuls les rares investigateurs de nos anciennes archives.

En résumé, sans m'associer à toutes les appréciations religieuses ou historiques de l'auteur, je rends justice aux recherches laborieuses et intelligentes, aux connaissances étendues et variées, ainsi qu'au talent remarquable de mise en œuvre qui enrichissent la jurisprudence et l'his-

toire nationale d'un ouvrage qui leur manquait. Je suis d'avis que cet ouvrage remplit le vœu du programme académique, et qu'il y a lieu de lui décerner la médaille promise.

L'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) a couronné, au concours de 1866, un *Mémoire sur l'histoire de la justice criminelle au XVI^e siècle*. Cet ouvrage important est dû à la plume d'un Belge, M. Albéric Allard, professeur à l'Université de Gand.

Aujourd'hui, puisse la proclamation du nom de notre lauréat prouver de nouveau que la Belgique est le pays des études solides, des écrits sérieux et utiles. »

—

Rapport de M. Haus.

« En présence des rapports dont les deux premiers commissaires viennent de donner lecture et auxquels il serait difficile de rien ajouter, je dois me borner à énoncer mon opinion sur le mérite du mémoire que la classe a bien voulu soumettre à mon examen. J'ai lu avec un vif intérêt ce mémoire qui présente un tableau complet du droit pénal brabançon pendant les trois derniers siècles. L'auteur ne s'est pas contenté de mettre à profit tous les travaux qui ont pour objet les diverses parties de ce droit; il a constamment puisé aux sources originales et consulté tous les documents imprimés et manuscrits qui pouvaient l'éclairer dans la solution des questions nombreuses qu'il avait à débattre. Ce n'est point une simple histoire externe de la législation criminelle que nous présente l'auteur, c'est une histoire approfondie des institutions et des principes

mêmes sur lesquels reposait le système répressif dans le duché de Brabant depuis Charles-Quint jusqu'à la réunion de la Belgique à la France. La partie du mémoire dans laquelle l'auteur expose et apprécie avec sagacité les dispositions des célèbres ordonnances de 1570 mérite une mention particulière.

Le travail que nous avons à juger est une œuvre remarquable et digne du suffrage de la classe, suffrage qui n'implique pas l'approbation de toutes les opinions énoncées dans le mémoire. Ces opinions sont personnelles à l'auteur qui, seul, en porte la responsabilité.

Quant à l'ordre des matières, je crois devoir insister sur l'observation présentée à cet égard par l'honorable M. Defacqz. Le chapitre IV du traité se rattache par une liaison intime au premier chapitre. L'intercalation des chapitres II et III détruit cette liaison et rend moins facile l'étude du savant mémoire. Ces deux chapitres devraient faire partie du chapitre VII. Pour établir un ordre plus logique, il suffirait de diviser ce chapitre en plusieurs sections dont la première traiterait *des infractions et de leur répression en général* (§ 1 à 8); la deuxième, *des crimes de lèse-majesté divine*. Dans cette section, les lois portées par Charles-Quint pour extirper l'hérésie (chap. II) trouveraient la place qui leur appartient. La troisième section aurait pour objet *les crimes de lèse-majesté humaine*, et à cette occasion on parlerait du Conseil des troubles et de la proscription (chap. III). La quatrième section serait consacrée aux *infractions contre la chose publique qui ne constituaient pas des crimes de lèse-majesté* (§ 10). Enfin, dans la cinquième section, on examinerait *les infractions contre les personnes et contre les propriétés* (§ 11).

Je partage entièrement l'avis de MM. Thonissen et

Defacqz sur le mérite du mémoire dont il s'agit, et je me joins à mes honorables confrères pour prier la classe de vouloir bien décerner la médaille d'or à l'auteur qui s'est acquitté de sa tâche avec un incontestable talent.

La classe, se ralliant aux conclusions des rapports de MM. les commissaires, vote la médaille d'or au mémoire présenté qui portait pour devise : *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur* (Montaigne). L'ouverture du billet cacheté joint à ce travail fait connaître que l'auteur est M. Edmond Pouillet, professeur à l'Université de Louvain, déjà lauréat de la compagnie.

TROISIÈME QUESTION.

Faire une description statistique d'une commune du centre des Flandres. de deux mille habitants au moins, propre à faire apprécier, en les comparant, la condition physique, morale et intellectuelle des cultivateurs flamands, ainsi que l'état de l'agriculture, au siècle passé et même antérieurement et aujourd'hui.

Rapport de M. le baron Kerryn de Lettenhove.

« La classe a reçu en réponse à cette question, deux mémoires écrits l'un et l'autre en langue flamande et portant pour devise : l'un : *Voorheen en nu*, et l'autre : *Spes alit agricolas*.

Le premier de ces mémoires, qui est le plus complet, mérite de fixer l'attention de la classe. L'auteur résume

d'abord, dans une introduction d'un style simple et élégant, l'histoire de l'agriculture flamande depuis les temps les plus reculés; puis il fait connaître que, pour répondre au vœu de l'Académie, il a choisi pour sujet de sa monographie la commune de Nazareth, une des plus centrales et des plus étendues de la Flandre, et aussi une des plus intéressantes à étudier, parce que là plus qu'ailleurs le travail persévérant de l'agriculteur a eu à triompher d'une nature ingrate et rebelle. En effet, à Nazareth (l'auteur croit que ce nom même exprime la désolation et la misère), à côté de quelques cultures anciennes se déroulaient des landes sablonneuses qui semblaient vouées à une éternelle stérilité, et l'on n'y découvrirait pas le moindre ruisseau qui pût rafraîchir un sol aride. Tout attendait la main de l'homme; tout était réservé à ses labeurs.

Dans ce mémoire, deux grandes divisions reproduisent l'aspect matériel et l'aspect moral de cette localité. Dans l'une, des chapitres spéciaux sont consacrés à l'agriculture, à l'industrie, à la population; dans l'autre, on voit aussi l'auteur rappeler les mêmes faits, mais c'est pour déterminer leurs causes, pour en préciser la signification et la valeur, pour chercher dans le mal ou dans le bien ce qui peut offrir un remède ou assurer un progrès.

On comprend aisément (et tel était le désir de la classe) que les études relatives à la situation passée et présente de l'agriculture, à ses longs et pénibles efforts, à son admirable développement, occupent la plus large place dans ce mémoire. « Les annales de l'agriculture de la » Flandre, dit fort bien l'auteur, présentent en même » temps le tableau de sa civilisation et celui de l'origine » de son commerce et de son industrie. » Grâce à d'érudites et consciencieuses recherches, l'auteur a réuni des

renseignements statistiques presque complets sur les principales exploitations rurales de Nazareth, et rien n'est plus intéressant que de suivre, siècle par siècle, les modifications des usages qui y régnaient, les progrès de la science agricole, l'accroissement du capital foncier et par suite du prix des fermages. C'est ainsi que pour un domaine qui relevait de l'abbaye de Saint-Pierre, nous pouvons remonter jusqu'au IX^{me} siècle, et nous voyons passer successivement sous nos yeux des baux de 1259, de 1450, de 1565, de 1650 qui nous offrent les détails les plus précis sur la condition et les obligations des locataires ruraux. Certes, il y a eu, sous l'influence des calamités générales, des périodes de souffrance et de détresse; mais le travail sans cesse renaissant, avec son invincible patience et son zèle plus merveilleux encore, venait, à chaque ère de paix, cicatriser les plaies qu'avaient ouvertes les invasions et les guerres. Il faut ajouter, à l'honneur de notre temps, que l'agriculture a couronné son œuvre en étendant sa tâche sur tout ce qu'elle pouvait féconder. En 1767 il y avait à Nazareth neuf cents arpents de terres incultes. On en comptait cent arpents en 1846; il n'y en a plus un seul aujourd'hui. Au lieu de 400 têtes de bétail, chiffre de 1767, on en trouve actuellement, c'est-à-dire à un siècle de distance, près de 1800, et bien plus considérable encore est la proportion dans laquelle se sont élevés le produit et la valeur du sol.

Le chapitre qui s'occupe de l'industrie à Nazareth est nécessairement bien moins intéressant; mais nous retrouvons, dans celui qui traite de la population, d'autres considérations qui méritent d'être méditées, et nous plaçons au premier rang celles où l'auteur, jetant un coup d'œil quelque peu inquiet sur l'avenir, constate qu'après

tant d'efforts, après tant de progrès, le travail agricole semble se ralentir ; car la population de Nazareth en 1868 est inférieure à ce qu'elle était, il y a cinq ans, en 1863.

C'est dans la seconde partie de ce mémoire que l'auteur a pu analyser les caractères de cette situation, en signaler les périls, en appeler les remèdes. Après s'être occupé des questions de voirie vicinale, de santé publique, de statistique judiciaire, il arrive à indiquer comme exerçant l'influence la plus funeste sur le travail agricole, aussi bien que sur la moralité et sur l'instruction, l'émigration de plus en plus considérable qui se porte des campagnes, soit vers nos grandes villes, soit vers les ateliers manufacturiers du nord de la France. A ce sujet il insiste avec une énergie dont nous ne saurions assez le louer, sur les séductions qui font miroiter l'image de l'aisance, de la paresse, de la débauche au sein des grandes agglomérations de population, et qui presque toujours s'évanouissent bien vite pour ceux qui, à une vie longue et laborieuse au foyer de la famille, ont préféré des plaisirs décevants trop tôt suivis d'une mort prématurée au fond de quelque hôpital, sans secours, sans consolations. Réservons toutes nos sympathies pour l'homme qui reste fidèle à la terre sur laquelle il est né et qui reçoit d'elle le pain dont il vit en échange des nobles sueurs qu'il lui donne ; et lorsque sa main glacée par les ans manque à la charrue, que notre reconnaissance fasse à son cercueil une auréole de respect et de vénération ; car ce sont, il faut bien le dire, les agriculteurs qui gardent mieux que personne ce dépôt du dévouement au pays, du désintéressement et des vertus morales, sur lequel l'ordre social repose.

Telle était sans doute la pensée de la classe, quand elle a appelé l'attention sur la situation actuelle de l'agricul-

ture, sur son passé, sur son avenir, et elle peut se féliciter de l'avoir fait, car le mémoire que nous venons d'analyser nous paraît digne du prix qu'elle a attaché à cette importante question.

Quant au second mémoire, portant pour devise : *Spes alit agricolas*, il présente l'histoire depuis un siècle de la commune de Staden dans l'arrondissement de Roulers. Staden, situé à la limite d'une riche contrée agricole et des bois inhospitaliers d'Houthulst, offrant à côté de la vie paisible de paysans honnêtes et laborieux, le bizarre phénomène de la persistance à travers les siècles de hordes de maraudeurs campés sur la bruyère et se gouvernant eux-mêmes dans leurs clans isolés, eût pu donner lieu à des parallèles intéressants, à des comparaisons nettement caractérisées par les plus étranges dissemblances. L'auteur du mémoire : *Spes alit agricolas* s'est borné à reproduire des faits la plupart récents et sans grande portée. La classe se bornera sans doute à le remercier de son travail d'ailleurs estimable. »

—

Rapport de M. De Decker.

« La troisième question mise au concours pour 1869 par la classe des lettres pourrait, au premier abord, paraître n'offrir qu'un médiocre intérêt et une importance secondaire; néanmoins, pour peu qu'on y réfléchisse, on comprend que les développements de la prospérité de nos provinces flamandes par l'agriculture constituent les premiers éléments de l'histoire de notre civilisation. L'étude provoquée par l'Académie a donc un côté utile en même temps qu'un côté glorieux pour le pays.

Deux mémoires, écrits l'un et l'autre en flamand, ont été envoyés au concours. Le premier, avec la devise : *Spes alit agricolas*, est consacré à la description statistique de l'importante commune de Staden. Il est loin d'être sans mérite; mais il ne répond nullement à l'importance des questions qu'il était dans les vœux de la classe de voir élucider.

Le deuxième mémoire (devise : *Voorheen en nu*) est un travail digne, à tous égards, de la sympathique attention de l'Académie. Il suppose, de la part de son auteur, les recherches historiques les plus complètes, ainsi que les connaissances les plus étendues en tout ce qui concerne la situation morale et matérielle de nos populations rurales. C'est le tableau saisissant de l'ancienne Flandre, transformée par les travaux accumulés des siècles et amenée à un degré de bien-être tel, que cette riche contrée a mérité d'être appelée le *jardin de l'Europe*.

Le mémoire s'ouvre par quelques aperçus historiques sur les merveilles opérées par l'agriculture flamande. En dépit des obstacles opposés par la nature ou par les hommes, la prospérité de l'agriculture flamande ne cessa de se développer, avec quelques alternatives d'arrêt ou de décadence momentanée dues aux dissensions intestines, aux troubles religieux ou aux guerres fréquentes qui désolèrent nos provinces.

Après cet aperçu historique, trop rapide peut-être au gré de celui qui sait quelles pages brillantes on pourrait consacrer à ce sujet, l'auteur aborde l'exposé de la situation matérielle et morale, à travers les siècles, de la commune de Nazareth, placée dans la partie la plus aride de la Flandre et se développant au milieu des conditions les plus défavorables.

La situation matérielle comprend l'*agriculture*, l'*industrie* et la *population*.

Le chapitre consacré à l'*agriculture* présente un puissant intérêt : il constitue le fond du mémoire. L'auteur est parvenu à réunir une foule de documents qui lui permettent de suivre pas à pas la marche du progrès agricole et de faire à chaque siècle sa part dans l'œuvre féconde des conquêtes pacifiques d'une civilisation dont nos générations recueillent les fruits.

L'initiative de ce progrès est un des bienfaits les plus incontestés du christianisme. Avec une loyauté dont il faut lui tenir compte, l'auteur rend, à diverses reprises, une éclatante justice à l'influence intelligente exercée dans nos provinces par l'action hardie et persévérante des institutions monastiques qui, du reste, d'après le témoignage de tous les historiens, ont posé les premiers jalons de la prospérité matérielle dans l'Europe entière. L'auteur signale, par ordre de date, tous les établissements qui furent créés successivement dans la commune de Nazareth par cette riche et puissante abbaye de Saint-Pierre, à Gand, qui joua un si grand rôle dans les annales de la Flandre. Ces modestes ateliers agricoles devenaient bientôt des centres de population et d'activité.

Là se trouvaient réunis l'intelligence, le capital et les bras. De plus, la continuité d'action, perpétuée à la faveur de la perpétuité des institutions religieuses qui les patronaient, mettait à leur disposition ces deux éléments indispensables de tout progrès agricole : le temps et l'expérience. Aussi peut-on dire avec vérité que, pour tout ce qui concerne la manipulation des terres proprement dite, les défrichements et les assolements, les irrigations et les drainages, les temps actuels n'ont presque plus de perfectionnements à réaliser. Les perfectionnements de l'avenir, et ils sont incalculables, seront provoqués par les mul-

tiples applications de la science moderne à l'agriculture.

Le chapitre du mémoire qui est relatif à l'*industrie* est beaucoup plus restreint. En lisant les pages que l'auteur y consacre, on comprend combien il serait curieux d'étudier, dans l'histoire, les bases et les résultats des combinaisons successives de l'agriculture avec les diverses industries et surtout avec cette antique et nationale industrie linière, source de la fortune de la plupart des familles bourgeoises des Flandres.

L'auteur du mémoire n'a pu réunir que des renseignements incomplets sur la *population* de la commune de Nazareth aux diverses époques de l'histoire. On ne saurait sans injustice lui faire un reproche de cette lacune qui tient à l'absence de documents officiels, absence dont les causes sont connues.

Dans la deuxième partie de son travail l'auteur réunit toutes les données historiques et économiques de nature à permettre l'appréciation de la *situation morale* de la commune de Nazareth dans les temps anciens et dans les temps modernes. Tout ce qu'il dit de l'état de l'administration communale, de la justice, de la bienfaisance et surtout de l'influence exercée par les écoles, par les chambres de rhétorique, offre un intérêt réel. Il y a beaucoup de bon sens dans les réflexions que lui suggère la comparaison d'un passé trop décrié avec un présent qui, malgré les progrès immenses réalisés dans notre siècle, laisse encore bien à désirer pour que les bienfaits de la civilisation pénètrent jusque dans les couches rurales de notre société.

Je viens d'analyser le mémoire : *Voorheen en nu*. Le fond en est excellent. Le style, correct sans pédantisme, élégant sans prétention, est celui qui convient à ces sortes

de travaux littéraires. Il est évident que l'auteur n'en est plus à ses débuts.

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer que la classe accorde à l'auteur une médaille d'or et que le mémoire couronné soit imprimé dans notre recueil de mémoires académiques. »

Rapport de M. E. De Laveleye.

« Le mémoire consacré à l'étude de la commune de Staden, quoique renfermant quelques particularités curieuses, est trop incomplet pour répondre au programme tracé par l'Académie.

Au contraire, le travail qui a pour objet la commune de Nazareth mérite tous les éloges que M. Kervyn de Lettenhove lui décerne et auxquels je ne puis que me rallier complètement.

L'histoire des progrès de l'agriculture faite d'après des documents inédits offre le plus grand intérêt. Elle montre qu'à une époque où presque toutes les terres en Europe étaient exploitées de la façon la plus primitive, les Flamands appliquaient déjà les pratiques d'une culture très-intensive et si perfectionnée qu'aujourd'hui même la plupart des nations civilisées sont loin d'être arrivées sous ce rapport au même niveau. Marnage des terres, fumures abondantes, variété des cultures où les plantes industrielles alternaient avec les céréales, soins minutieux donnés aux vergers, aux haies, aux arbres fruitiers, indemnité payée pour les améliorations, avances des capitaux aux cultivateurs, toutes les preuves d'un système d'exploitation par-

faitement entendu, apparaissent déjà dans ces baux qui remontent au XIII^e siècle.

Tous ces détails jettent aussi de vives lueurs sur la condition sociale des habitants de la campagne à cette époque. Ce sont de précieux matériaux qui peuvent servir à tracer un tableau complet de l'histoire de la civilisation dans nos belles provinces.

Si l'auteur publie son mémoire — ce qui est à désirer — quelques explications complémentaires seraient très-utiles pour en faire mieux ressortir les conclusions.

Il faudrait d'abord déterminer la valeur des anciennes monnaies et des anciennes mesures.

Ainsi dans les actes il est souvent question de *bunders*, de *ponden*, de *livres parisis* de *stuivers*.

Il faudrait indiquer combien d'ares contenait le *bunder* et combien de grammes d'argent fin contenait la livre ou le sou aux différentes époques dont il est question. C'est ainsi seulement que les faits recueillis par l'auteur présenteraient au lecteur un sens précis et permettraient d'apprécier les changements survenus dans la valeur des terres et des denrées. Il existe, d'ailleurs, des livres spéciaux qui faciliteraient ces nécessaires éclaircissements.

Il serait désirable aussi que l'auteur tirât des conclusions plus générales des faits qu'il a recueillis, et ils sont assez précis, nous semble-t-il, pour fournir au moins des données moyennes approximatives.

Ainsi, nous voudrions savoir quel est le prix de vente et de location des terres dans la commune de Nazareth aux différentes époques; quel était le produit par hectare, quand la hausse des prix s'est surtout manifestée, tant par suite des progrès de la culture que par la baisse de valeur des métaux précieux. Les éléments de ce travail, le mé-

moire les contient, mais il faudrait les grouper et en montrer toute la signification.

Avec ce complément le mémoire sur la commune de Nazareth serait certainement accueilli très-favorablement, et par les populations rurales elles-mêmes dont il retrace les titres de gloire et les nobles travaux, et par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire si instructive des provinces flamandes. »

Conformément à ces conclusions, la classe vote le prix de six cents francs aux auteurs du mémoire portant pour devise : *Voorheen en nu*, MM. Frans De Potter, de Gand, et Jean Broeckaert, de Wetteren.

CINQUIÈME QUESTION.

Quelles ont été les tendances politiques et sociales des hérésies, depuis l'origine du christianisme jusqu'à la fin du quinzième siècle?

L'auteur devra écarter la discussion des doctrines religieuses des sectes et, autant que possible, se borner à signaler leurs tendances sociales et politiques.

Rapport de M. Thonissen.

« Aux époques de foi vive et profonde, quand les croyances religieuses occupent la première place dans les affections et dans les sollicitudes des masses, les grandes révolutions théologiques amènent, presque toujours, des changements notables dans les institutions et les mœurs

du pays qui leur sert de théâtre. L'Église et l'État étant intimement unis, les dissidences religieuses font surgir les dissidences politiques. Des besoins nouveaux se manifestent, des tendances longtemps comprimées brisent leurs entraves, et, bien souvent, au lendemain de la lutte, les idées et les aspirations des classes éclairées se trouvent profondément modifiées.

L'Académie, en demandant un mémoire sur les tendances politiques et sociales des hérésies, se proposait d'obtenir une description lucide et complète de ces phénomènes historiques, si nombreux et si pleins d'intérêt dans les annales de l'Europe.

A notre avis, son espoir a été déçu. Le seul mémoire qui nous soit parvenu ne réunit pas les conditions indispensables pour mériter la récompense promise. Il ne se compose que de quarante pages in-8°, et ce chiffre seul suffit pour prouver que l'auteur ne s'est pas bien rendu compte de l'importance du programme tracé par la classe. Un écrivain possédant la concision vigoureuse de Tacite devrait y consacrer un espace au moins quadruple.

Le rédacteur du mémoire indique assez exactement la nature et la destinée des doctrines théologiques émises par les principaux hérésiarques; mais il effleure à peine la matière qui devait faire l'objet principal de ses recherches. Au lieu de l'histoire des idées politiques et sociales issues du travail des sectes, il nous donne l'histoire, elle-même très-incomplète, de leurs idées religieuses. Il s'arrête, d'ailleurs, au règne de Charlemagne, laissant ainsi complètement de côté toutes ces controverses ardentes, toutes ces luttes mémorables qui, depuis le XII^e jusqu'au XVI^e siècle, occupent une si large place dans l'histoire des nations chrétiennes. Une note, placée à la dernière page,

nous fait connaître que le temps lui a manqué pour compléter son œuvre.

Nous croyons qu'il n'y a pas lieu de couronner le mémoire portant l'épigraphe : *Oportet esse haereses.* »

Rapport de M. Th. Juste.

« J'ai lu très-attentivement le mémoire portant l'épigraphe : *Oportet esse haereses*, et je ne puis que me rallier aux conclusions de mon honorable confrère, M. Thonissen, qui, dans un excellent rapport, a parfaitement indiqué les imperfections et les lacunes du travail soumis à notre examen. Ce travail n'est qu'une esquisse : mais celle-ci fait ressortir, à certains égards, l'importance et la grandeur même du sujet.

Je souhaiterais, en conséquence, que la question fût remise au concours. »

Rapport de M. Félix Vère.

« Je souscris sans hésitation à l'avis de mes deux honorables confrères qui jugent indigne du prix le mémoire envoyé en réponse à la cinquième question. Le travail est incomplet à tous égards : non-seulement l'auteur n'a guère accompli que la première partie de sa tâche, mais encore il n'a pas donné de développements aux problèmes d'histoire sociale qu'il a rencontrés sur sa route ; il a simplement tracé le sommaire de chapitres qui eussent été pour

la plupart d'un grand intérêt. Sur les principales hérésies qui se sont produites jusqu'à Charlemagne, il a répété les jugements d'écrivains estimés; mais il n'a tiré aucun aperçu des monuments originaux.

S'il convient à la classe d'appeler de nouveau l'attention des publicistes sur la même question, peut-être importerait-il de recommander aux concurrents des recherches neuves et personnelles remontant jusqu'aux véritables sources de l'histoire des sociétés chrétiennes. »

Conformément à l'appréciation de ses commissaires, la classe décide de ne pas décerner le prix au mémoire présenté.

PRIX PERPÉTUEL FONDÉ PAR LE BARON DE STASSART POUR
UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

Faire l'histoire des rapports de droit public qui ont existé entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne, depuis le dixième siècle jusqu'à l'incorporation de la Belgique dans la république française.

Rapport de M. Ad. Borghet.

« A l'expiration du délai de trois années accordé aux concurrents, deux mémoires vous furent adressés. Vos trois commissaires furent unanimes à vous proposer de ne pas conférer le prix et de maintenir la question sur votre programme. De ces deux mémoires un seul (le meilleur sans aucun doute) vous revient aujourd'hui, et vous

revient notablement amélioré. Il porte pour épigraphe ces deux mots significatifs : *Plus ultra !* J'espère que la décision de l'Académie satisfera l'auteur, et qu'il n'aura plus désormais à s'occuper d'une question historique à laquelle il a dû consacrer bien du temps.

Pour comprendre la nature des améliorations que je viens de signaler, il est nécessaire de rappeler successivement les principales observations contenues dans mon rapport de 1867. En adoptant la question proposée par M. Arendt, la classe en avait trouvé la rédaction trop générale, et invité l'auteur à en réduire la portée par quelques explications qui furent adoptées et insérées dans le procès-verbal, puis au programme.

Il fut ainsi déclaré que, dans l'intention de la classe, le travail demandé devait comprendre trois parties :

1° Une introduction ou résumé historique de la formation du lien qui rattacha à l'empire germanique le plus grand nombre des provinces belges ;

2° L'histoire de la convention d'Augsbourg de 1548, et cette deuxième partie était déclarée la partie principale de la tâche imposée aux concurrents ;

3° L'histoire de l'exécution de cette convention, et ici encore on déclarait que cette troisième partie devait être, comme la première, traitée d'une manière sommaire.

On tint peu de compte de ces observations. L'auteur du mémoire qu'on représente aujourd'hui s'écartait moins que son compétiteur du plan indiqué par l'Académie. Néanmoins il le fit assez pour expliquer les observations critiques de vos commissaires. En ce qui me concerne, je trouvai qu'il avait donné à l'introduction une étendue démesurée, et qu'il en avait fait une véritable histoire de la Belgique pendant la période féodale. D'un autre côté, il

n'avait pas donné les développements nécessaires à la troisième partie, comprenant l'exécution de la convention, et cette partie présentait d'assez importantes lacunes. L'auteur a tenu compte de ces observations adressées à son premier travail, et je crois qu'il a bien fait de procéder à une refonte de son plan primitif; son œuvre, me paraît-il, y a considérablement gagné.

Le mémoire de 1867 comprenait 415 pages in-folio. Il a été réduit de près de la moitié, c'est-à-dire à 264 pages. C'est qu'aussi, au lieu d'une introduction qui, à elle seule, avait une étendue presque aussi considérable que le travail entier qui vous est aujourd'hui soumis, l'auteur en présente une réduite à des proportions convenables; elle n'absorbe, en effet, que les 49 premières pages.

La question ne mentionnant que les *provinces belges*, l'auteur aurait pu se passer de parler des provinces hollandaises, auxquelles il consacre huit pages de son introduction. Toutefois ce résumé n'est pas sans intérêt; il est bien conçu et renfermé dans des bornes convenables. D'ailleurs, il porte sur une époque où le mot Belgique s'appliquait aux dix-sept provinces des anciens Pays-Bas.

Avant de quitter cette introduction, je crois devoir signaler quelques erreurs qui ne sont pas bien importantes, mais qu'il convient cependant de rectifier, et j'engage l'auteur à revoir soigneusement cette première partie, car il est possible que ces erreurs ne soient pas les seules.

Il confond (page 10) Philippe le Bon avec Philippe comte de Saint-Pol, en le donnant comme successeur immédiat au duc Jean IV de Brabant. Plus loin (page 12) cette erreur est rectifiée, puisque Philippe le Bon n'y intervient que comme deuxième successeur de Jean IV. Mais là encore l'auteur se sert d'une expression qui, sans être

inexacte, est cependant de nature à induire en erreur; il appelle Philippe de Saint-Pol, Philippe de Bourgogne.

Je ne crois pas qu'il soit exact de dire, comme on lit page 16, que Wenceslas de Luxembourg *succéda* à Jean III, duc de Brabant. Nos antiques constitutions admettaient (ce que semblent avoir ignoré les rédacteurs de notre constitution de 1830) la succession des filles à défaut d'héritiers mâles, et Wenceslas, duc de Luxembourg, n'était en Brabant pas autre chose que le *mari* de la duchesse Jeanne, véritable héritière de son père Jean III.

Je ne comprends pas bien ce que veut dire l'auteur (page 21) lorsqu'il parle de la Flandre impériale, comme ayant été *détachée* de la France et *réunie* à l'empire germanique. La Flandre impériale, située à la droite de l'Escaut, se trouvait en dehors des limites orientales assignées par le traité de Verdun, à la part de Charles le Chauve, c'est-à-dire au territoire qui devint le royaume de France.

Il y a souvent des inconvénients à ne pas employer les expressions consacrées. Ainsi, pourquoi (page 26) se servir de la dénomination vague : Charles de Bourgogne, pour désigner Charles le Hardi ou le Téméraire?

La dénomination *grande charte* appliquée (page 26) au document dont on fait généralement honneur à Albert de Cuyek, prince-évêque de Liège, peut faire croire à l'existence d'une constitution applicable à la principauté entière, tandis que ce n'est en définitive qu'une charte de commune.

Voici enfin une autre erreur encore que je découvre à la page 40. La veuve du duc Antoine de Bourgogne, tué à Azincourt, était Elisabeth de Gorlitz, nièce du duc Wenceslas II de Luxembourg, et elle n'était pas la mère de Jean IV, qu'Antoine avait eu d'un premier mariage, ainsi que Philippe de Saint-Pol.

Je passe à la seconde partie qui est la principale, l'objet direct du mémoire. Elle se subdivise en sept chapitres. Dans le premier (pages 50 à 67) on trouve des détails d'un haut intérêt sur le projet conçu par Philippe le Bon de se faire proclamer roi de Lotharingie, projet qu'il transmet à son successeur. Le chapitre deuxième (pages 68 à 84) est consacré aux règnes de Marie de Bourgogne et de Philippe le Beau. Il y est question de la division de l'empire germanique en dix cercles, au nombre desquels se trouvèrent déjà alors les provinces des Pays-Bas. C'est à ces établissements de son aïeul paternel Maximilien, que Charles-Quint donna, en ce qui concernait le cercle de Bourgogne, une forme définitive et légale par la convention d'Augsbourg acceptée par la diète et par nos États. Au troisième chapitre (pages 85 à 107) l'auteur aborde le règne de l'illustre empereur, et commence par exposer avec soin l'état des choses à cette époque par rapport à cette convention. Le quatrième chapitre (pages 108 à 125) est consacré au récit des négociations préalables qu'elle occasionna. Il m'avait paru que la première rédaction ne présentait qu'une analyse sèche et minutieuse des actes produits de part et d'autre. L'auteur a sans doute reconnu le fondement de cette critique, et son exposé actuel se lit non-seulement sans fatigue, mais même avec un certain intérêt. Dans le cinquième chapitre (pages 126 à 145) se trouve le récit des nouvelles négociations qui, après un intervalle de deux ans, furent reprises en 1547, et aboutirent enfin à la conclusion de la célèbre convention. Mais il fallait encore l'acceptation des états de nos provinces, et c'est ce qui fait l'objet du sixième chapitre (pages 146 à 165).

Nous avons remarqué dans cette partie du travail (no-

tamment pages 151 et 159) quelques notes que l'auteur n'a sans doute pas l'intention de laisser en blanc. En tout cas, nous croyons convenable d'appeler son attention sur ce point. Nous lui signalerons aussi une phrase dont nous ne sommes pas certain d'avoir bien saisi la portée. A propos de l'acceptation de la convention par les états d'Artois, il parle d'eux (page 159) comme étant *entrés les derniers dans la famille belge*. Qu'est-ce à dire? L'auteur aurait-il oublié que cette province faisait partie du vieux comté de Flandre, et qu'elle n'en avait été détachée que sous le règne de Philippe d'Alsace, à l'époque où ce prince, entraîné par l'espoir de dominer à la cour de Philippe Auguste, eut la malencontreuse idée de constituer un douaire à sa nièce, Isabelle de Hainaut, devenue reine de France?

La deuxième partie contient un chapitre septième et dernier (pages 166 à 174), consacré à l'histoire de l'exécution de la convention d'Augsbourg pendant les dernières années du règne de Charles-Quint.

La troisième partie commence à la page 175 et comprend cinq chapitres, traitant exclusivement des différentes péripéties auxquelles donna lieu l'établissement du cercle de Bourgogne. Le premier chapitre (page 175 à 190) s'étend de la mort de Charles-Quint à l'union d'Utrecht, et le deuxième (pages 191 à 204) de cette union à la trêve de 1609, dont l'auteur a soin de signaler la portée en ce qui concerne la question des rapports établis entre la Belgique et l'empire. C'est la période glorieuse que nos voisins du Nord appellent avec raison celle de la guerre de l'indépendance. Les trois chapitres suivants (pages 205 à 264) retracent, toujours du point de vue restreint où l'auteur a dû se placer pour se conformer au programme, les événements qui se sont passés pendant la guerre de trente

ans, sous le règne de Louis XIV, et enfin sous celui de l'empereur Charles VI et de ses derniers successeurs. Le lien qui rattachait la Belgique à l'Allemagne, déjà fort relâché à l'époque de la paix de Westphalie, se brise définitivement, lorsque, un siècle plus tard, notre pays est conquis par la France et incorporé dans la république par le décret du 9 vendémiaire an IV.

J'ai terminé l'analyse du mémoire; il me reste à l'apprécier. Dans mon rapport précédent, je m'étais fait un devoir de reconnaître l'importance des recherches qu'il attestait, et les principaux reproches que je lui adressais touchaient à la mise en œuvre des matériaux. Cette mise en œuvre me paraissait défectueuse en elle-même, car je ne croyais pas que le mémoire pût être écarté, par cela seul que l'auteur ne s'était pas conformé au programme recommandé par vous. Elle était surtout défectueuse, à mes yeux, par l'étendue disproportionnée donnée à la première partie, et par le manque de développements indispensables, dans la troisième. De là, disais-je, un défaut d'équilibre qui nuit considérablement au mérite d'une œuvre littéraire. Je signalais encore comme un vice assez grave, dans la seconde partie, l'analyse sèche et minutieuse de plusieurs documents qui avaient préparé la convention d'Augsbourg; puis encore quelques dissertations placées à la fin du mémoire, et dont il eût fallu se contenter d'extraire, pour les faire entrer dans le corps du travail, les détails relatifs à la question même posée par l'Académie; j'ajoutais que là où elles se trouvaient, elles constituaient de véritables hors-d'œuvre. Je critiquais encore ces subdivisions infinies employées avec amour par les savants allemands, et qui souvent ne font qu'embrouiller le récit des événements au lieu d'en faciliter l'intelligence. Tout cela a été modifié, et

le travail, du moins à mon avis, se représente considérablement amélioré; tellement que je n'hésite pas, en présence du mérite du fond, et faisant bon marché de quelques imperfections qui subsistent encore dans la forme, à vous proposer de décerner à l'auteur le prix attribué par le fondateur du concours et d'en décréter, par disposition spéciale, l'impression aux frais de la compagnie. En m'exprimant ainsi, j'ai uniquement en vue d'augmenter le mérite d'un travail auquel j'avoue m'intéresser beaucoup.

Un des reproches que j'adressais encore aux deux mémoires de 1867 portait sur le grand nombre des pièces formant les appendices, et je disais à ce propos : « L'Académie ne doit pas se montrer favorable à un pareil système; c'est à l'auteur à trouver le moyen de faire connaître des documents qui lui semblent présenter de l'intérêt, en leur assignant une place dans son œuvre même, sous forme d'analyses ou d'extraits. Ces documents sont destinés à entrer dans des recueils diplomatiques, non à figurer à la suite d'ouvrages auxquels ils ont fourni des éléments. Tout au plus peut-on tolérer la publication d'un petit nombre de pièces inédites et réellement importantes; encore faut-il user d'une grande circonspection. »

On a tenu compte de l'observation, et l'appendice, qui, dans la première rédaction, comprenait cinquante-quatre pièces, imprimées pour la plupart, n'en contient plus aujourd'hui que dix inédites. Seulement j'ai remarqué que l'on n'indique pas toujours d'une façon assez claire les dépôts ou les collections d'où elles sont extraites. »

Rapport de M. Gachard.

« Le rapport de mon savant confrère M. Borgnet vous a appris que le mémoire sur lequel la classe est appelée à prononcer aujourd'hui est l'ouvrage d'un des deux concurrents qui entrèrent dans la lice en 1867 ; il vous a fait connaître aussi que l'auteur, mettant à profit les observations auxquelles son premier travail donna lieu de la part de vos commissaires, y a apporté des améliorations considérables. J'ajouterai qu'il ne l'a pas amélioré seulement, mais qu'il s'est livré à de nouvelles et de très-grandes recherches, afin de combler des lacunes que nous avions signalées dans certaines parties de ce travail.

En somme, l'auteur n'a pas moins à se féliciter que la classe elle-même de ce que, il y a deux ans, le prix a été réservé, et la question remise au concours.

M. Borgnet vous a donné l'analyse du nouveau mémoire ; il vous a dit quels en sont le plan et les divisions : je ne puis que me référer aux détails dans lesquels il est entré à cet égard.

J'aurais souhaité, en ce qui me concerne, qu'à partir de la transaction d'Augsbourg tout ce qui se rapportait à la chambre impériale, c'est-à-dire la succession des assesseurs ainsi que des avocats et des procureurs qui y furent établis à *titre du cercle de Bourgogne*, le rôle qu'ils y jouèrent, le paiement des contributions auxquelles les Pays-Bas étaient tenus pour l'entretien de la chambre et qu'ils négligèrent fréquemment d'acquitter, les réclamations que suscita cette négligence, etc., ne fût pas, dans le mémoire soumis à notre examen, mêlé avec les faits poli-

tiques et les discussions qui eurent lieu au sein des diètes de l'Empire, mais que l'auteur en fit la matière d'un chapitre spécial : déjà, en 1867, j'avais consigné cette observation dans mon rapport. Si l'auteur y avait eu égard, son travail, à mon sens, y aurait gagné en méthode et en clarté. Je n'entends pourtant pas lui faire un grief de ce qu'il a jugé à propos d'adopter une disposition différente.

Mais il est un autre point sur lequel je suis plus tenté de lui chercher querelle.

Par la transaction d'Augsbourg, les obligations réciproques des Pays-Bas envers l'Empire et de l'Empire envers les Pays-Bas furent clairement définies; jusque-là, surtout depuis qu'il avait plu à Maximilien d'ériger nos provinces en cercle de Bourgogne sans leur consentement ni leur participation, elles avaient été un sujet de débats incessants entre les deux parties : les Belges ne voulant pas reconnaître, ou plutôt ne reconnaissant que pour certaines portions de leur territoire la suzeraineté et la juridiction de l'Empire, et l'Empire, de son côté, prétendant que ce territoire tout entier lui était uni par les liens qui attachaient le vassal au suzerain. Dans le narré qu'il fait de ces débats, l'auteur, qui a principalement puisé aux sources germaniques, se prononce toujours pour les états de l'Empire; j'en citerai quelques exemples.

Page 94 : « Le lien général qui rattachait les provinces » belges à l'Empire était celui de la vassalité..... Il résulte » de plusieurs actes de Charles-Quint (actes que l'auteur » ne cite pas) qu'il reconnaissait en droit le lien féodal qui » *régnait* entre ses pays héréditaires en Belgique et l'Empire. »

Page 95 : « Les Pays-Bas faisaient partie des cercles » de l'Empire : la Gueldre, Zutphen et Utrecht de celui

» de Westphalie , *tout le reste* de celui de Bourgogne..... »

Page 113. A propos de l'instruction donnée par la reine Marie , en 1542, aux députés qu'elle envoya à la diète de Nuremberg : « Elle a réfuté les prétentions des états de » l'Empire et allégué ses propres excuses. Nous n'avons » pas besoin de faire observer que cette réfutation *man-*
» *quait de fondement.* »

Page 155 : « L'exposé que nous avons fait des rapports » entre la Belgique et les empereurs d'Allemagne témoi- » gne de la *série nombreuse de faits évidents* que les états » de l'Empire auraient pu invoquer à l'appui de leurs pré- » tentions , etc., etc. »

J'engage l'auteur à revoir attentivement les passages où il est question des démêlés des Pays-Bas avec l'Empire , à peser avec soin les arguments que le gouvernement et les états des provinces belges faisaient valoir à l'appui de l'indépendance d'une partie de ces provinces : cette révision l'amènera , je pense , à modifier à certains égards son opinion.

Dans un travail qui a exigé des recherches aussi considérables et qui contient autant de faits que celui dont nous nous occupons , il est bien impossible qu'il ne se glisse pas des inexactitudes. M. Borgnet en a signalé plusieurs ; j'en signalerai quelques-unes à mon tour. Presque toutes , elles doivent être mises sur le compte des écrivains allemands que l'auteur a consultés.

Page 72. « Peu de mois , dit l'auteur , après le traité de » Senlis (25 mai 1495), mourut Frédéric III. Maximilien » remit aussitôt le gouvernement de la Belgique à son fils » l'archiduc Philippe , et se rendit en Allemagne. » Maximilien n'était pas en Belgique à cette époque ; il se trouvait en Allemagne depuis assez longtemps.

Page 80. Ce que rapporte l'auteur à propos de la mort de Philippe le Beau : que Maximilien offrit immédiatement aux états de se charger de la tutelle et de la régence pendant la minorité de son petit-fils ; que les états nommèrent un conseil de régence sous les auspices du roi de France ; que Maximilien se rendit sur-le-champ en Belgique ; qu'il y arrangea les affaires à la satisfaction de tout le monde ; que, forcé de la quitter à cause de la situation de l'Empire , il y établit comme gouvernante sa fille Marguerite, etc., tout cela manque d'exactitude. L'auteur trouvera des détails précis sur ce qui se passa aux états généraux assemblés à Malines, à la nouvelle de la mort inopinée de l'archiduc Philippe, et sur l'installation de l'archiduchesse Marguerite comme régente des Pays-Bas, dans les *Bulletins* de l'Académie, 1^{re} série, t. VI, pp. 446 et suiv., et dans la *Revue de Bruxelles*, cahier de novembre 1859, p. 19.

Page 128. Parlant du voyage que la reine Marie de Hongrie fit à Augsbourg en 1547, l'auteur l'attribue au désir de cette princesse « de suivre de plus près des négociations qui l'intéressaient au plus haut degré », c'est-à-dire celles qui avaient pour objet une transaction avec les états de l'Empire relativement aux Pays-Bas, et il ajoute : « Elle s'y rendit peut-être aussi pour aider l'Empereur dans » un projet qu'il caressait depuis quelque temps , à savoir : » la démission de son frère Ferdinand comme roi des » Romains et son remplacement par son fils Philippe. » Il y a ici trois rectifications à faire. 1^o La reine Marie se rendit à Augsbourg en 1547, non dans le but de suivre les négociations avec les états de l'Empire, mais pour des affaires d'intérêt qu'elle avait à régler avec le roi Ferdinand, son frère. 2^o Charles-Quint ne songeait pas encore,

en ce temps-là, à faire passer la couronne impériale sur la tête de son fils : ce fut seulement après le voyage du prince Philippe aux Pays-Bas que l'idée lui en vint ou lui en fut suggérée. 5° Lorsqu'il s'occupa de réaliser ce projet , se garda bien de demander à Ferdinand sa démission ou, pour parler plus correctement, son abdication; c'eût été lui faire une sanglante injure. Ce qu'il demanda et obtint de lui fut que Ferdinand, après qu'il serait devenu empereur, s'emploierait à faire élire Philippe roi des Romains, tandis que ce dernier s'engagerait, pour le moment où à son tour il serait parvenu à la dignité impériale, à user de toute son influence afin que la dignité de roi des Romains fût conférée à l'archiduc Maximilien, fils aîné de Ferdinand.

Page 154. L'auteur, à propos du projet que conçut Charles-Quint de détacher les Pays-Bas de l'Espagne, et d'en former un État indépendant sous le sceptre du duc d'Orléans, à qui il aurait donné en mariage l'une de ses filles ou de ses nièces, dit : « Mais les ambassadeurs de » François 1^{er} jugèrent que cette offre était trop brillante » pour ne pas cacher des arrière-pensées dont il fallait se » défier, et il n'y fut point donné suite. On rapporte en- » core que, si Charles-Quint essaya de faire renoncer son » frère Ferdinand à l'éminente dignité de roi des Romains, » c'était pour le mettre à la tête des Pays-Bas. » Les écrivains qui rapportent cela ont été mal informés : déjà j'ai fait observer qu'il ne fut jamais question de la renonciation de Ferdinand à la dignité de roi des Romains. Quant aux négociations qui eurent lieu relativement au duc d'Orléans, le traité de Crespy laissait à l'empereur l'alternative de donner au duc l'État de Milan ou les Pays-Bas : Charles-Quint aurait préféré la cession de ces der-

nières provinces ; mais l'opposition qu'il rencontra en Espagne et aux Pays-Bas même le força en quelque sorte de se prononcer pour celle du Milanais (1).

Page 171. L'auteur s'exprime en ces termes : « A » partir de la transaction d'Augsbourg, les députés du » cercle de Bourgogne furent les plus proches de ceux » d'Autriche, de sorte qu'alternativement ils les précé- » daient, ainsi que ceux de l'archevêque de Salzbourg, » ou suivaient les uns et les autres. » Ceci n'est pas tout à fait conforme à ce qui s'observait : jamais les députés du cercle de Bourgogne ne précédaient ceux d'Autriche, mais ils venaient toujours immédiatement après eux, comme nous l'apprend l'instruction donnée par le marquis de Castel-Rodrigo, le 31 mai 1667, à l'abbé de Praecipiano et au conseiller Philippi qu'il envoyait à la diète de Ratisbonne. Il résulte de la même instruction que les députés d'Autriche et ceux du prince archevêque de Salzbourg avaient alternativement le directoire du collège des princes, et la première voix ou suffrage avec la première séance au banc ecclésiastique, qui était le banc supérieur, « de manière que, quand Autriche précédait Salzbourg, » le député de Bourgogne le précédait aussi, et au contraire, quand Autriche suivait Salzbourg, Bourgogne » le suivait aussi (2). »

Page 174. Le 25 octobre 1555, dit l'auteur, « Charles- » Quint céda à son fils les Pays-Bas et pria son frère » Ferdinand, toujours roi des Romains en attendant qu'il

(1) *Trois années de l'histoire de Charles-Quint (1545-1546)*, etc., pp. 72 et suiv.

(2) *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, t. VIII, p. 499.

» devint empereur, de vouloir bien donner l'investiture à
 » son fils. Philippe devait avoir le titre de vicaire perpé-
 » tuel de l'Empire avec plein pouvoir sur tous les Pays-
 » Bas. Mais Ferdinand n'agréa pas cette proposition. » Je
 ne sais d'où l'auteur a tiré ce qu'il avance ici. Comme roi
 des Romains, Ferdinand avait déjà donné l'investiture des
 Pays-Bas à Philippe II, le 4 avril 1551 (1), et il n'avait
 pas à en donner d'autre jusqu'à ce qu'il fût revêtu de la
 dignité impériale. Le titre de *vicaire perpétuel de l'Em-
 pire aux Pays-Bas* était chose inconnue : ni il n'eût été au
 pouvoir de Ferdinand de le créer, ni Philippe II ne l'eût
 certainement accepté, car il aurait porté atteinte à ses
 droits de souveraineté. Une vicairerie fut en effet conférée
 à Philippe, non par Ferdinand, mais par Charles-Quint
 lui-même, au moment où il allait partir pour l'Espagne :
 ce fut celle de l'Empire *en Italie* (2). De là peut-être l'erreur
 dans laquelle l'auteur est tombé.

Page 175, on lit : « Lorsque l'inquisition eut été intro-
 » duite en Belgique, de nombreuses protestations s'éle-
 » vèrent contre cet odieux tribunal et contre le roi Phi-
 » lippe II, qui l'imposait..... En 1557 et 1558, pendant la
 » guerre entre la France et l'Espagne, les états belgiques
 » engagèrent le roi à s'attacher à l'exécution stricte du
 » traité conclu en 1548 par son père, au nom des pro-
 » vinces belges..... On accusait le roi de manquer de parole
 » puisqu'il avait, dès 1556, comme prince de l'Empire,
 » confirmé en Belgique la paix de religion d'Augsbourg,
 » et l'avait même publiée comme édit perpétuel. » Je

(1) *Bulletins de l'Académie*, 2^e série, t. XXIII, p. 581.

(2) *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, Intro-
 duction, p. 140.

répéterai d'abord ici ce que j'ai démontré ailleurs : que l'inquisition ne fut pas établie dans les Pays-Bas par Philippe II; qu'elle le fut par Charles-Quint; que Philippe, à son avènement, se borna à confirmer les ordonnances de l'empereur sur cette matière (1). Je dirai ensuite que les états généraux de 1557 et 1558 n'invoquèrent pas la convention d'Augsbourg par rapport à l'inquisition, mais qu'ils demandèrent qu'elle fût observée par le saint-empire comme elle l'avait été du côté des Pays-Bas, « attendu que » par icelle cesdiets pays devoient, sans gros frais et des- » pens, être perpétuellement tenus soubz la garde, ayde » et deffense dudiet saint-empire (2). » Il se passa même, dans cette assemblée nationale, au sujet de l'inquisition, un fait qui mérite d'être rapporté. A la séance du 8 avril 1558, les députés de Hollande demandèrent que le pouvoir des inquisiteurs fût limité selon le droit canon; ils ne furent *ensuyvis de personne* : les raisons en sont déduites dans une relation que j'ai publiée de cette assemblée (3). Quant à la publication qui aurait été faite aux Pays-Bas de la paix de religion d'Augsbourg, ni nos recueils de placards ni nos archives n'en offrent de trace.

Je rétablirai encore quelques petits faits, pour prouver à l'auteur que j'ai lu son travail avec toute l'attention qu'il mérite :

1° Charles-Quint ne différa point son premier voyage

(1) *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, pp. cxviii et cxxv.

(2) *Des anciennes assemblées nationales de la Belgique*, dans la *Revue de Bruxelles*, cahier de décembre 1859, p. 12.

(3) *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 3^e série, t. VIII, pp. 502 et 505.

en Espagne jusqu'au mois de septembre 1517, « parce » qu'il se plaisait en Belgique » (p. 85), mais parce que des affaires importantes l'y retenaient malgré lui, car il était impatient d'aller prendre possession des couronnes de Castille et d'Aragon.

2° Philippe de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon et évêque d'Utrecht, ne fut point « grand amiral des » Pays-Bas » (p. 89); cette charge eût été par trop incompatible avec la dignité et les fonctions épiscopales : l'*amiral de la mer* (ainsi l'on qualifiait officiellement le chef de la marine belge) était, à cette époque, Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, de la Vere, de Flessingue, etc.

3° Charles-Quint ne repartit pas de Ratisbonne pour la Belgique le 15 août 1546 (p. 126) : il quitta cette ville impériale le 5 août, pour entrer en campagne contre les protestants de la Germanie.

4° Le grand conseil de Malines n'était pas une juridiction en dernier ressort pour tous les conseils provinciaux (p. 155) : les conseils de Brabant, de Hainaut et de Gueldre étaient des cours souveraines.

5° La transaction d'Augsbourg ne stipula point et ne pouvait point stipuler, car la diète de l'Empire n'avait rien à statuer en cette matière, la « réunion des dix-sept provinces des Pays-Bas sous le même sceptre » (p. 175).

6° L'intervention de l'empereur Rodolphe II « ne contribua pas puissamment à faire admettre par les états généraux, en 1577, l'édit perpétuel de don Juan d'Autriche » (p. 187) : les états n'avaient garde de se montrer difficiles à cet égard, l'édit ou plutôt le traité de Marche leur ayant donné une satisfaction complète. Tout ce que firent les députés de l'empereur fut de s'employer auprès

des deux parties pour amener un accommodement entre elles.

5° Enfin ce ne fut pas don Francisco de Mello qui envoya des députés à la diète de Ratisbonne de 1640, pour y intervenir au nom du cercle de Bourgogne (p. 208); ce fut le cardinal infant, frère de Philippe IV : Mello, en ce temps-là, n'exerçait aucune autorité dans les Pays-Bas.

Les légères imperfections que je viens de mettre sous les yeux de la classe n'empêchent pas que le mémoire présenté au concours ne soit un bon et solide travail; que la question des rapports politiques des anciens Pays-Bas avec l'Allemagne n'y soit envisagée sous ses diverses faces et résolue d'une manière qui peut être considérée comme très-satisfaisante; enfin qu'il ne comble une lacune considérable dans notre histoire.

Je passe sur des négligences de style qui s'y rencontrent çà et là, et qu'il sera aisé de faire disparaître. Seulement, à propos de style, je ferai une remarque. Dans plusieurs endroits, l'auteur se sert des termes *la monarchie allemande* (pp. 51, 69, 150, 257), *la monarchie germanique* (p. 200), ou *la monarchie tout court* (pp. 75, 75), pour désigner l'empire d'Allemagne. Je ne sais pas si ces expressions sont correctes. Je ne me souviens point de les avoir vues employées par des écrivains qui font autorité.

Ma conclusion sera la même que celle de mon honorable confrère M. Borgnet.

Je propose que le prix d'histoire fondé par feu le baron de Stassart soit décerné à l'auteur du mémoire, et qu'il soit donné place à ce mémoire dans le recueil des publications de l'Académie, sous la réserve des corrections que M. Borgnet et moi nous avons indiquées. »

Rapport de M. Th. Juste.

« C'est avec empressement que je me rallie aux conclusions de mes honorables confrères MM. Borgnet et Gachard. D'accord avec eux, je propose que le prix fondé par feu le baron de Stassart soit décerné au mémoire portant pour devise : *Plus ultra!* et qu'il soit donné place à cet important travail dans le recueil des publications académiques. Malgré des imperfections, presque inévitables, d'ailleurs, dans une composition aussi vaste, le mémoire, que nous avons été appelés à juger, mérite, ce me semble, la récompense dont l'Académie dispose, grâce à la libéralité d'un de ses membres. Fondé pour ranimer et entretenir le goût des études sérieuses, le *prix Stassart* recevra un légitime emploi. En effet, l'ouvrage auquel nous voulons le décerner est un exposé complet, à la fois savant et méthodique, des rapports qui existèrent pendant plus de neuf siècles entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne. Un pareil travail atteste incontestablement un vif amour de la science et même une sorte de vocation, privilège bien rare à cette époque où l'on est peu sensible, en général, à la gloire des lettres et à l'influence qu'elles doivent exercer.

Je n'ai pas, Messieurs, à reproduire ici les considérations si bien développées par MM. Borgnet et Gachard. Me référant aux appréciations judicieuses de ces savants collègues, je crois pouvoir me borner à un rapide coup d'œil sur les passages du mémoire qui, à mon sens, méritent une attention particulière.

Déjà, dans un rapport précédent (1), j'ai signalé des particularités vraiment neuves et intéressantes sur les négociations qui devaient avoir pour but de faire de Philippe le Bon un roi indépendant. Or, la transition entre cet exposé si remarquable et le récit des tentatives de Charles le Téméraire pour réaliser les projets de son père, en fondant définitivement le royaume de la Gaule-Belgique, ne me paraît pas heureuse. Une citation, empruntée à l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante, ne fournit pas des notions assez précises sur les préliminaires des scènes imprévues dont Trèves fut le théâtre.

Quelques faits se rattachant à la minorité de Charles-Quint mériteraient aussi d'être éclaircis. Par contre, je signalerai une forte appréciation du célèbre empereur qui, de nos jours, est le sujet de jugements si divers.

On peut dire de lui qu'il n'a point réussi dans toutes ses entreprises. Mais a-t-il échoué partout et toujours ? Qui oserait le prétendre ? Par des efforts persévérants, par une héroïque obstination, il a refoulé les Ottomans et contenu les Français ; sans la persévérance, sans la ténacité de Charles-Quint, Vienne, Rome peut-être auraient été envahies par les sectateurs de Mahomet, et la bannière aux fleurs de lis arborée sur le beffroi de Gand et sur les tours de Bruxelles. C'est contre ce double danger que Charles-Quint voulait se prémunir en faisant négocier la transaction d'Augsbourg. Il voulait procurer à l'empire de nouveaux auxiliaires contre les Turcs et aux Pays-Bas une protection efficace contre la France. Tel était l'objet principal du traité conclu le 26 juin 1548, après de labo-

(1) *Bulletins de l'Académie*, 2^{me} série, t. XXIII, page 575.

rieuses négociations que l'auteur du mémoire a su retracer avec une grande clarté, en se servant des archives allemandes et belges. Il adopte l'opinion que Puffendorf exprimait en ces termes : « Le but principal de Charles-Quint était d'obliger l'empire de protéger les provinces belges continuellement exposées aux attaques de la France, tout en les plaçant à l'égard de l'empire dans une position d'*indépendance politique*. »

Il nous semble cependant que l'auteur du mémoire attache trop d'importance au projet qu'aurait eu Charles-Quint d'affermir cette indépendance politique en donnant pour souverain aux Pays-Bas le jeune duc d'Orléans, second fils de François I^{er}. La vérité est que Charles-Quint aimait mieux voir l'influence française se fortifier au delà des Alpes que prédominer sur la Meuse et l'Escaut. En effet, le traité de Crespy, du 18 septembre 1544, portait en substance que l'empereur donnerait en mariage au duc d'Orléans sa fille aînée, ou la seconde fille de son frère Ferdinand; que, si c'était sa propre fille, il lui céderait, à titre de dot, les provinces des Pays-Bas en toute souveraineté, pour passer aux enfants mâles qui naîtraient de ce mariage; que, s'il préférerait de donner sa nièce, elle apporterait à son mari l'investiture du duché de Milan, avec ses dépendances; que l'empereur déclarerait, dans l'espace de quatre mois, le choix qu'il aurait fait entre les deux princesses. Or, au temps prescrit par le traité, Charles déclara l'intention où il était de « donner en mariage au duc d'Orléans la fille de Ferdinand, avec le Milanais. » Au surplus, dans le temps même où ce mariage devait s'accomplir, le jeune duc d'Orléans mourut d'une fièvre maligne (8 septembre 1545).

Grand admirateur de Charles-Quint, l'auteur du mé-

moire blâme la politique *inepte* de Philippe II. Il est incontestable que cette politique fut désastreuse et pour l'Espagne et pour les Pays-Bas. Mais quand l'auteur parle de la *défection* des provinces du Nord, nous croyons que cette expression ne traduit plus exactement sa pensée; car la politique *inepte*, la domination violente de Philippe II légitimait assurément la révolution dont les Belges eux-mêmes prirent l'initiative.

On trouvera dans le mémoire des détails intéressants sur les dispositions de l'Allemagne pendant la lutte que les Pays-Bas soutinrent contre le fils de Charles-Quint. Les révoltés réclamaient la protection, l'intervention de l'empire auquel ils étaient rattachés par la transaction d'Augsbourg : cette protection leur manquant, ils recherchèrent l'appui de la France et de l'Angleterre. L'auteur du mémoire rappelle les démarches des Nassau et de Marnix de Sainte-Aldegonde près de Charles IX, de Henri III et d'Élisabeth. Mais ce dernier épisode pourrait être revu avec fruit.

La dernière partie du mémoire sera également lue avec un vif intérêt. L'auteur recherche soigneusement les causes de l'inefficacité de la transaction d'Augsbourg : pourquoi ces provinces, si bien appelées le boulevard ou l'avant-mur de la Germanie, furent-elles si mal défendues ou protégées? « Ce qu'il faut reconnaître à la décharge de nos pères, dit l'auteur, c'est qu'ils ont lutté jusqu'au dernier moment pour rester fidèles à leurs obligations, tandis qu'à aucune époque les états de l'empire ne leur accordèrent la réciprocité. » Oui, il faut malheureusement reconnaître que, au XVI^e et au XVII^e siècles, l'empire faillit à ses obligations envers les Pays-Bas. Tandis que Louis XIV démembrait notre patrie, l'empire ne montrait

aucune ardeur pour l'arracher au conquérant. François Brocquart, assesseur près la chambre impériale de Spire, signalait en 1662 la vraie cause de cette indifférence. « La faction de France, disait-il, est présentement assez grande en Allemagne (1). » En effet, Mazarin, comme le rappelle l'auteur du mémoire, avait formé avec les trois électeurs ecclésiastiques dont les états étaient sur la rive gauche du Rhin, et avec les maisons de Bavière, de Hesse, de Brunswick une *ligue dite du Rhin*, qui mettait tous ces princes dans la dépendance et à la solde du roi de France. Brocquart écrivait au gouvernement des Pays-Pas le 25 mai 1665 : « L'empereur Charles V, par le susdit accord de » l'an 1548 (jugeant déjà dès lors combien le secours » d'empire importait aux Pays-Bas), se l'est fait promettre » contre tous ennemis qui les voudraient attaquer, ce que » la France (trouvant par expérience que ce secours l'in- » commodait fort) avait fait changer par le traité de paix » d'empire de l'an 1648 et par la capitulation de S. M. I. » moderne, où il a été convenu expressément que pen- » dant la guerre entre les deux couronnes on ne donne- » rait aucun secours ni directement ni indirectement à » l'état des Pays-Bas. » Le prévoyant envoyé exprimait l'opinion que la transaction de 1548 devrait être remise en vigueur et qu'il fallait en faire très-formellement la demande à la diète convoquée à Ratisbonne.

Mais l'Espagne allait voir un règne plus déplorable encore que celui de Philippe IV. Le misérable gouvernement de Charles II ne savait faire respecter ni ses possessions ni ses mandataires. Il laissait dans un honteux

(1) Mémoire, fol. 237.

dénûment les plénipotentiaires du cercle de Bourgogne à la diète impériale. Ceux-ci écrivaient le 4 août 1671 :
 « Il ne nous est plus possible de subsister ici plus long-
 » temps pour être en arrière d'une année entière de nos
 » appointements;... nos créanciers, qui ne veulent plus
 » avoir de patience, ne manqueront pas de nous faire
 » assaut au premier jour, ce qui véritablement porterait
 » coup au royal service, outre que nostre équipage estant
 » entièrement ruiné, nous allons bientôt estre exposés à
 » la risée de nos adversaires (1). »

Louis de Laneuveforge, Luxembourgeois, qui succéda à ces plénipotentiaires besogneux, resta pendant un quart de siècle dans le plus désagréable des postes diplomatiques. Il était entreprenant et habile. « Si le cercle de Bourgogne, dit l'auteur du mémoire, ne fut pas séparé de l'empire, c'est à son habileté supérieure qu'en revient le mérite. » Henri de Laneuveforge, fils du précédent, fut le dernier député du cercle de Bourgogne à la diète de l'empire; depuis l'avènement de Charles VI, les Pays-Bas y eurent pour représentant l'envoyé d'Autriche.

Nous voudrions emprunter encore d'autres particularités à la savante monographie que nous avons sous les yeux. Mais celles que nous avons citées suffiront pour éveiller la curiosité.

Une dernière observation. Parlant des incidents diplomatiques qui se rattachent à la révolution belge de 1790, l'auteur dit : « On ne peut trop définir quelles étaient les vues cachées du cabinet de Berlin. » Je pense, au contraire, que les projets, les arrière-pensées de la Prusse

(1) Mémoire, fol. 255.

ont été pleinement divulgués dans la correspondance de Van de Spiegel, grand pensionnaire de Hollande. Les ouvrages de notre honorable confrère M. Borgnet sur les révolutions du Brabant et de Liège ont également contribué à dissiper les ténèbres qui couvraient les délibérations et les résolutions du cabinet de Berlin.

Ces remarques n'enlèvent rien, d'ailleurs, au mérite incontestable du mémoire. En ratifiant nos propositions, la classe, qu'elle me permette de le répéter, récompensera un travail utile et national. »

Conformément aux conclusions favorables des trois rapporteurs, la classe vote le grand prix de Stassart au mémoire portant pour devise : *Plus ultra!* L'ouverture du billet cacheté annonce comme auteur M. Émile de Borchgrave, secrétaire de légation de première classe et chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

La proclamation des résultats de ces concours aura lieu en séance publique de la classe.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Quelques mots sur la question de Jeanne la Folle, par M. Gachard, membre de l'Académie.

Dans la séance du 1^{er} mars dernier, j'ai eu l'honneur de rendre compte à la classe du recueil de documents publié par feu M. Bergenroth concernant Jeanne la Folle.

Je l'ai fait, j'en prends la classe à témoin, avec la

conscience et l'impartialité qui conviennent à tout ami de la vérité historique.

Un savant professeur de l'université de Bruxelles, dans deux conférences publiques, a examiné à son tour ce recueil de documents, et il en a tiré des déductions entièrement opposées aux miennes.

En France, en Angleterre, en Allemagne, la question que soulève la publication de M. Bergenroth a aussi été discutée, et a donné lieu à des solutions diverses.

Dans ces circonstances, je pense que la classe ne me saura pas mauvais gré de lui communiquer l'opinion d'un des premiers historiens de notre temps, d'un des hommes les plus compétents en matière d'appréciation de documents historiques. Voici ce que m'écrit M. Mignet, à qui j'ai soumis le travail que la classe a bien voulu faire insérer dans ses *Bulletins* : « Quant à votre travail sur Jeanne » la Folle et à l'examen des singulières interprétations » que M. Bergenroth donne de certaines phrases des documents qu'il a publiés, vous avez cent mille fois » raison. Après vous avoir lu, personne ne sera tenté de » partager l'étrange opinion de M. Bergenroth. Je vous » remercie d'avoir rétabli et affermi à cet égard la vieille » et jusqu'ici incontestée vérité de l'histoire. »

Dans ma communication du 1^{er} mars, j'ai fait remarquer à la classe que le recueil de documents de M. Bergenroth ne se composait que de fragments de correspondances; qu'on y trouvait seulement quatre lettres de Charles-Quint; qu'il y en avait dix en tout du marquis de Denia pour les années 1521 à 1551. Je me suis empressé d'ajouter que cette remarque n'était pas une critique à l'adresse de M. Bergenroth; que ce n'était pas la faute de

ce savant si des lacunes existaient dans les séries de pièces que renferme le dépôt de Simancas.

Il paraît que je me suis trompé, et si j'en éprouve un vif regret, ce n'est pas pour moi. Voici une lettre de don Manuel Murguia, directeur des Archives générales de Simancas, de laquelle il résulte que M. Bergenroth n'a pas publié, à *beaucoup près*, tous les documents relatifs à la reine Jeanne qui sont conservés dans ce dépôt. Il en résulte encore que, des documents dont il a fait choix, M. Bergenroth a retranché ce qu'il a jugé à propos de n'y pas comprendre (1), et que, après vérification, plusieurs inexactitudes ont été constatées dans les textes donnés par lui (2).

Les passages retranchés, les inexactitudes commises, sont-ils de nature à modifier, d'une manière plus ou moins sensible, la signification de ces textes? C'est ce que la lettre de don Manuel Murguia ne dit pas et sur quoi je vais le prier de vouloir me donner de nouveaux éclaircissements.

J'aurai donc l'occasion de revenir sur ce sujet.

(1) « De los documentos que copió callando lo que le pareció oportuno.... »

(2) « Se ha cotejado el suplemento de la obra del señor Bergenroth con los documentos, y resultan algunas diferencias. »

Notice sur deux fragments manuscrits de poésies thyoises de la fin du XIII^e siècle (le Bestiaire d'amours et l'Art d'aimer d'Ovide); par M. Bormans, membre de l'Académie.

En faisant, la semaine passée, l'inventaire de quelques liasses de vieux papiers et parchemins restés dans leurs enveloppes depuis mon dernier déménagement, j'ai retrouvé deux fragments d'anciennes poésies thyoises comprenant ensemble deux cent et huit vers qui, sans avoir une grande valeur poétique en eux-mêmes, m'ont paru être assez curieux et importants au point de vue de notre histoire littéraire et de la connaissance de notre langue au moyen âge, pour que je me sois fait un devoir de les copier et de prier la classe de m'aider à les sauver de l'oubli en leur accordant une petite place dans ses Bulletins.

Ce sont deux feuillets de parchemin in-4°, à deux colonnes d'écriture, qui contiendraient chacune trente-six lignes, si le copiste n'y avait pas, d'espace en espace, ménagé des blancs de quatre à huit ou dix vers pour placer les images ou illustrations que le texte était destiné à recevoir, comme elles existent dans une vieille édition française, probablement du même livre, que je citerai tantôt d'après Brunet.

Ces fragments ont appartenu à deux poèmes distincts, de l'un desquels, qui est un *Bestiaire*, ils nous ont conservé 127 vers du milieu et 68 de la fin, car ils ne se suivent pas et, entre le premier et le second feuillet, il y a une plus ou moins grande lacune. De l'autre poème il ne reste

Als omme d'at sine co[m]p[ar]tie

ooghe en in alle toet goet
Docher suldy v dene
E in clach v p[er]p[er]

v f he was v te lere
Hers v dier en p[er]p[er] terene
Calre scotte en t[er]ste a[m]t

dag so whu dat last so vna
E in dier en of p[er]p[er] so nule
Dat si d[er] men alle te nule

D iet helle en d[er] en n[er]
o oet h[er] volge d[er] si h[er]
D iet h[er] so v goet h[er]

Nals h[er] ghewolghen v[er]p[er] die

D in tag so d[er] nule n[er]
Die die d[er] h[er] l[er]
v[er]p[er] h[er] h[er] en n[er]

o d[er] d[er] so v[er]p[er] h[er]
D iet n[er] l[er] h[er]
D iet n[er] en n[er] h[er]

E in d[er]p[er] d[er] n[er] die
D iet h[er] h[er] h[er] h[er]

Vindet d[er] v[er]p[er] h[er]
o n[er] h[er] h[er] h[er]
S a[n]t[er] h[er] h[er] h[er]
S o n[er] h[er] h[er] h[er]

~~E in d[er] h[er] h[er]~~

Een beging om d[er]

Die d[er] h[er] h[er]
v[er]p[er] h[er] h[er]
h[er] h[er] h[er] h[er]
Al die w[er]p[er] h[er]

h[er] h[er] h[er] h[er]
h[er] h[er] h[er] h[er]
D iet h[er] h[er] h[er]
v[er]p[er] h[er] h[er] h[er]

h[er] h[er] h[er] h[er]
h[er] h[er] h[er] h[er]
D iet h[er] h[er] h[er]
h[er] h[er] h[er] h[er]

Verh[er] h[er] v[er]p[er] h[er]
E in d[er] h[er] h[er] h[er]
E in d[er] h[er] h[er] h[er]
E in d[er] h[er] h[er] h[er]



plus que le titre et les dix premiers vers qui se trouvent au bas de la dernière colonne et terminent la page après l'*Explicit* du poëme précédent. Entre les deux parties, le milieu de la colonne a de nouveau été laissé en blanc sur une assez grande hauteur, pour une miniature relative, sans doute, au sujet de l'ouvrage qui venait après et qui était une traduction de l'*Art d'aimer* d'Ovide, faite d'après un modèle français.

Les initiales des paragraphes n'ont rien de remarquable. Les plus grandes sont de forme romaine et rouges, les autres sont des bâtarde de fantaisie en encre noire. Les premières lettres des vers sont des majuscules séparées, enluminées d'un trait de minium.

Les feuillet ont été détachés des ais de chêne d'une couverture de livre et portent encore l'un au recto, l'autre au verso, les traces de la colle et l'empreinte brunâtre des bords du cuir replié à l'intérieur. Ces parties ont beaucoup souffert, et comme l'orthographe insolite du texte me défendait de recourir à des conjectures, quelque plausibles qu'elles parussent, je me suis donné beaucoup de peine pour les déchiffrer. La page que je présente pour en obtenir un *fac-simile*, quoique la moins dégradée et la plus lisible des quatre, permettra au lecteur de juger quel genre de difficultés j'ai eu à vaincre. Les plus grandes ne consistaient pas dans la ligne laissée par le pli du parchemin dans le dos du volume ni dans les déchirures produites par l'aiguille et le fil du relieur; dans de pareils endroits, on est aidé, au recto, par les initiales majuscules et, au verso, par la rime de chaque vers, et l'on est trop bien averti pour ne pas se mettre en garde contre le danger de se tromper. Aussi je répons de l'exactitude de mes restitutions là comme dans le reste, à l'exception de deux ou

trois passages que j'ai soulignés comme étant d'une lecture moins certaine.

Le titre indiquant le sujet du premier poëme nous est révélé à la fin de ce fragment dans sa souscription en grandes lettres : *EXPLICIT DIE BEESTEARIS* (*sic*). En voyant ces mots, j'ai naturellement d'abord pensé que j'avais rencontré un nouveau débris de quelque manuscrit du *Bestiaris*, plus connu sous le nom de *Naturen Bloeme*, de Maerlant ; mais à peine en eus-je lu une demi-douzaine de vers, que je reconnus mon erreur : les deux ouvrages n'ont jamais rien eu de commun que le titre. Il ne me fut pas moins facile de me convaincre que mon fragment n'avait pas davantage pu appartenir au *Bestiaris* de Willem Utenhove cité par Maerlant, qui lui reproche de s'être égaré à la suite d'un modèle français trop peu exact. *Naturen Bloeme*, I, vs. 101 :

Ic hebt beloof, en wilt ghelden...,
 Te dichtene enen Bestiaris ;
 Nochtan wetic wel dat waer is,
 Dat her Willem Uten Hove,
 Een priester van goeden love,
 Van Aerdenborch, enen heeft ghemaect ;
 Maer hi wasser in ontraect :
 Want hine uten walsche dichte,
 Dies wart hi ontleit te lichte
 En heeft dat ware begheven.

Quoique notre fragment provienne évidemment aussi d'un livre traduit du français, la condition de prêtre que Maerlant assigne à *her* Willem Utenhove et l'honorable témoignage qu'il accorde en cette qualité à ce brave homme qu'il a peut-être connu personnellement, ne permettent pas de croire qu'il s'agisse d'une même composition. Notre fragment représente un poëte amoureux qui a trouvé ingé-

nieux de peindre l'état de son cœur, ses vœux, ses craintes et ses espérances dans une suite de comparaisons ou d'allégories empruntées aux mœurs et aux propriétés vraies ou fictives de différents animaux, parmi lesquels je trouve le grillon, le rossignol, le cygne, le chien, le loup, le serpent, le vautour et la panthère, dont il n'oublie pas de tirer aussi, en passant, des applications à l'égard des femmes. Il n'y a rien dans tout cela ni dans la manière dont les détails sont traités qui convienne au caractère attribué au poète d'Aerdenborch.

Il y a eu et l'on connaît encore plusieurs Bestiaires français tant en prose qu'en vers (1). Parmi ces derniers, je citerai celui de Philippe de Than ou de Thaun écrit en 1125, mais qui, traduit lui-même de la prose latine du livre de Théobaldus *De Natura animalium*, n'a pu avoir aucune ressemblance avec notre *Beestiaris* thyois (2). Je crois pouvoir en dire autant, même sans l'avoir jamais vu, du Bestiaire de Guillaume le Normand qu'on rapporte à l'année 1212. Mais il est plus que probable que notre poème allégorique thyois était une traduction ou une imitation du Bestiaire de Richard de Furnival, composé d'abord en prose vers le milieu du XIII^e siècle, puis re-

(1) J'ai vu autrefois à la Bibliothèque du séminaire de Malines un mince *Bestiaire* sur papier, in-12, où l'auteur disait dans son prologue qu'il l'avait composé en prose par l'ordre du comte (*quens*) Robert, parce que les bestiaires rimés ne débitaient *se mençonges non*. Je crois me rappeler qu'il était longuement moralisé. J'ai recueilli moi-même un feuillet de parchemin d'un autre bestiaire en prose, in-f^o à 2 col., d'une grande et large écriture du XIII^e siècle.

(2) Du *Theobaldus* j'ai possédé jusqu'en 1856 un beau MS. in-4^o sur parchemin, avec peintures sur fond d'or; il provenait de l'abbaye de St-Trond et me paraissait devoir remonter au XII^e siècle. Je l'ai cédé en échange d'autres livres à M. Serrure, alors mon collègue à l'Université de Gand. J'ignore ce que ce MS. est devenu depuis.

fondue en vers de huit syllabes et même encore présenté au public sous cette forme après l'invention de la typographie. Je copie le titre et la description de cette vieille édition d'après BRUNET : « Sensuyt le bestiaire Damours : » moralisé sur les Bestes et Oyseaulx le tout par figure et » hystoyre. *Imprimmé nouuellement à paris*, etc... Petit » in-4° goth. de 28 f. non chiffrés, à 2 col. de 42 vers, » avec figures en bois. Le titre en rouge et en noir. » Pour plus de détails bibliographiques ou biographiques, on peut s'adresser à Brunet même et à la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, tome V, p. 276 à laquelle il renvoie. On peut voir aussi la note un peu confuse de H. Audiffret dans la *Biographie universelle*, art. THAN (Phil. de), Grasse, *Lehrbuch*, etc., II^e vol., 2^e sect., p. 387 et ailleurs; enfin et surtout Thomas Wright, *Biographia brit. literaria (periode anglo-norm.)*, pp. 86 et 426 et suivantes.

Je retourne à mon fragment thyois dont j'aurais d'autant plus tort de m'écarter longtemps, qu'il renferme en lui seul tout l'intérêt que pourra avoir cette notice. J'ai déjà donné à entendre que ma trouvaille ne se distingue pas par son mérite poétique. Elle a plus d'importance à mes yeux, comme fournissant une nouvelle preuve de la culture intellectuelle et de l'activité littéraire de nos ancêtres au XII^e et au XIII^e siècle. Initiés par leur éducation ou d'autres circonstances favorables dans la connaissance des deux langues, beaucoup de nobles et la plupart des bons bourgeois, non-seulement se tenaient au courant de tout ce qui, soit près d'eux ou au loin, s'écrivait en français, mais se l'appropriaient à l'instant même, en le traduisant en leur vieux thyois qui était la langue commune de toutes les contrées belges, tournées du côté de la mer du Nord, aussi bien que d'une assez longue bande de l'Allemagne, qui s'incline vers la même mer, et l'instrument d'une civi-

lisation vivace et constamment progressive comme elle, en dépit des obstacles qui leur furent souvent opposés.

Mais cette langue, quoique conservant partout son caractère propre, avait, alors, comme le français de la même époque, ses formes dialectiques particulières à certaines régions, dont on a trop négligé l'étude jusqu'ici, et sur lesquelles nos fragments, malgré leur peu d'étendue, me semblent, plus qu'aucun autre document du même genre que je connaisse, devoir attirer l'attention de nos linguistes et de nos grammairiens. Ces 208 vers renferment un grand nombre de questions dont la solution nette et complète contribuerait beaucoup à la connaissance de la constitution et du développement organique de notre langue. Puisse quelque jeune et courageux philologue, sans calculer d'avance le temps et le travail qu'il devra y mettre, entreprendre un jour de tracer de notre ancien thyois une espèce de tableau à la fois chronologique et topographique dont le plan, tel que je le conçois, se trouve déjà jusqu'à certain point indiqué dans le système adopté par Burgny, dans son excellente grammaire de l'ancienne langue française.

Pour ma part, je dois me borner à mettre sous les yeux du lecteur la transcription la plus exacte possible du contenu de mes deux feuillets de parchemin. J'y ai ajouté la ponctuation pour faciliter l'intelligence du sens. Si j'y ai joint, en outre, quelques notes, c'est dans le même but, mais surtout pour appeler l'attention sur les formes insolites de flexion ou d'orthographe ou sur les erreurs présumées du copiste, le tout sans discuter ou chercher à rien prouver. Je me suis rigoureusement abstenu de toucher au fond, qu'il fût vrai ou fabuleux : la plupart de ces traditions sur les bêtes sont connues.

En revanche, je placerai ici un petit aperçu des particularités grammaticales que j'ai remarquées dans ces fragments. C'est d'abord et

1° L'orthographe du titre, *Beestearis* pour *Bestiaris* ou comme on écrivait aussi, *Bestiarius*. Ensuite,

2° La diphthongue *ei* pour *e* ou *ee* : *deise*, *seigghet*, *pleighet*, *heift* et *heivet*, *keile*, *weiten*, *beide*, *meide*, *neimt*, *steide*, *eitet*, *leist*, *veile*, etc., pour *dese*, *segghet*, etc.;

3° *lantsceip* pour *lantscap*.

4° *hie* pour *hi* = *hij*, d'un bout à l'autre des fragments;

5° *sie* et *soe* pour *si* = *zij*; une ou deux fois aussi *sij*; mais ce *soe* pronom régulièrement distingué de *so* adverbe, qui n'a pas d'*e*;

6° — *dij* enclit. pour *di* (*suldi*);

7° *mij* et une fois *mie* pour *mi* et *bij* pour *bi*;

8° *iou*, pronom pers., au datif, à côté du datif *u*, vs. 40 et 47, et de même *iouwe* et *uwe*, pron. poss., vs. 41 et 155; mais vs. 65 *iou* sans flexion, quoique féminin;

9° *ie* pour *ghe*, particule proclitique du participe passé : *ievroemt* pour *ghetroemt*, *iesijn* pour *ghesijn*, *iewesen* pour *ghewesen* = *gheweest*, etc.;

10° *hadic* et *bidic* à côté de *haddic* et *biddic*;

11° *arpene*, jouer ou accompagner de la harpe, et *als* pour *hals*; d'autre part *hes* pour *es*, verbe subst. On connaît l'emploi de l'aspiration dans certaines parties de notre Ouest, où tout le fragment nous ramène;

12° *nerest* pour *neerstich*, *arech* pour *arch* = *erg*, *berrech* pour *berch* = *berg*;

13° *ghedane* = *gedaente*, masculin contre l'usage;

14° *of* pour *af* est commun dans beaucoup de MSS., mais il doit ici entrer en ligne de compte;

15° Barbarismes : *conterfaiten*, *succoers*, *besoenge*;

16° Rimes à noter, vss. 10, 16, 66, 87, 108, 119, 128, 138, 142, 146, 154, 172, 174, 184, etc.

J'ai encore relevé d'autres particularités dans mes notes, en laissant en général au lecteur le soin de discerner l'écriture primitive de l'auteur des changements qu'elle peut avoir subis sous la main du copiste. Voici le commencement du premier fragment de notre BEESTEARIS.

BEESTEARIS.

* * * * *

f° 1*, r°, col. a.

Dits · 1 · redene waerbij
Deise dichte beginnen sij;
Dat singhen dat heift lettelt ievroemt.
Als eens dier dinc soe wel becomt
5 Dat niet beiaghet dat mach eyten,
Dat singhen dat hem doet vergheiten,
Dats die crekel; want sine maniere
Es dat hie gherne es bij den viere.

(Blanc pour un dessin.)

Dat es mij ghesbiet doe ic meest pinen
10 Hadde te makene liedekine,
Eñ ic niet dij te singhene ploë;

Vs. 1 *Dits* = dit es; il désigne ce qui a précédé et non ce qui suit.

2 *Deise* = dese. *Dichte* = gedicht, voir Kiliaen. *Beginnen*, pour *begonnen*. Le copiste a oublié de fermer l'o; car il figure toujours notre *g* devant *i* et *e* par *gh*, ce qu'il n'a pas fait ici.

5 *Heift* = heeft. — *Ievroemt* = ghevroomt.

4 Le copiste a hésité au 2^e et au 5^e mot; il a mal changé son *een* en *eens*.

5 *Eyten* = eten. Cprz. vs. 6 *vergheiten*.

8 *Hie* = hi.

9 *Pinen*, lisez *pine*; la flexion du génitif gâte la rime.

11 *Niet* et *singhene* peuvent aussi se lire *met* et *suighene*; les points des *i* manquent comme souvent. Peut-être aussi le copiste a-t-il écrit *dij* pour *die*.

- Alre mijust vromen haddic doe.
 Doch merkic bij der nachtegale
 Die int saysoen singhet wale :
 15 So nerest heift soe iesijn int singhen
 Dat soe doelde eñse die lieden vinghen.

(*Blanc pour un dessin.*)

- Also nerest hebbic iesijn
 Up singhen, dat den sinne mijn
 Heift ghecranct eñ minen ghedane.
 20 Noch nemic exemple bij den zwane
 Daer men wonder ave seigghet;
 Het es ·1· lantsceip daer men pleighet
 Te arpene den zwane herde wel
 Sie conterfaiten dat arpenspel.

(*Blanc pour un dessin.*)

col. b.

- 25 Dat ludet over een ter curen
 Bet dant doet fluten eñ tamburen,
 Eñ namelijc int iaer dat sij
 Sterven sullen; bedij
 Alser ·1· wel singghet, te waren,
 50 Seit men hie sal sterven stiaren.
 Dit selve merkic als ·1· kint

Vs. 12 *Mijnst* = minst.

15 *So* = zoo, adv. — *Nerest* = neerstig. Voir Halbertsma sur Maerlant, pp. 36 et 348. — *Soe* = sie = zij, pron. — *Iesijn* = ghesijn = geweest.

16 *Doelde* = doolde. — *Lieden*, lisez liede. — *Eñse* (sic, avec le trait sur n.)

17 *Nerest*... *iesijn*; eprz. vs. 15.

18 *Dat* = dattet = dat het.

19 *Ghedane* = gedaente, fr. figure. Il faudrait *mine* au fém.

21 *Seigghet* = segghet = zegt.

22 *Lantsceip* = landschap.

23 *Pleighet* = pleegt.

24 *Arpene* = harpen, jouer ou accompagner de la harpe.

25 *Ludet over een*, fr. forme un accord.

26 *Bet* = beter. — *Dant* = dan het. Notez aussi *doet*, c.-à-d. *ludet*.

28 *Bedij* = bedi = bedie = bi dien, daerom, want, etc.

50 *Stiaren*, métathèse pour *tsiaren* = sjaers = des jaers.

Van groter vroscepe vint,
 So seit men ghemenelike
 Dat kint sal sterven cortelike.

53 Dat singhen mach ic wel haten
 Eñ moet ooc bij crachten laten,
 Want ic ben hees in die keile.
 Als ic eer seide bij den bijspele,
 Hees werd ic ter wilen eñ ter steden,

40 Vrouwe, daer ic iou weiten dede,
 Hoe sere iouwe minne mij hadde bevaen,
 Eer ict ieweiten hadden eñ verstaen
 Weder het mi bet te vromen
 So te scaden mochte comen;

45 Eñ dat ict nu te spade weet,
 So heifthet mi iewesen leet
 Dat ict u noit maecte cont,
 Sident dat ic wel verstont
 Dat ic uwes derven moet,

50 Die so hovesch sijt eñ so vroet;
 Dats die rouwe die ic ne mach
 Vergheiten niemer nacht no dach.

v*, col. a.

Bedij heift het dicke mij *iesijn*
 Mocht ic doen so dat hondekin;

55 Alst heift te vele inghedaen,
 Ghevet dat weder ute saen
 Vor hem up die eerde neder,

Vs. 52 La phrase est embarrassée; il faudrait *als men ...vint*. Le sens est : quand il se trouve un enfant d'une sagesse précoce.

57 *Keile* = kele. Notez la rime.

58 Ce *bijspel* (exemple) doit être perdu avec la partie qui a précédé nos fragments.

59 La rime et la grammaire demandent *ter stede*.

40 *Iou* = u et vs. 41 *iouwe* = uwe.

42 *Ieweiten* = geweten. — *Hadden*, lisez *hadde*.

46 *Heifthet* pour heeftet, devait s'écrire en deux mots. — *Iewesen* = geweest.

52 *Vergheiten* = vergheten. — *Niemer* = nimmer, nemmer.

53 *Bedy* et *heift*, v. ci-dessus. — *Iesijn* est plus que douteux; *ie* seul est un peu visible. Le sens se devine; reste à deviner le mot.

54 *Hondekin* = hondekijn. Cprz. pour la rime vs. 105.

Eñ over ·1· stie comt het weder,
Eñ leeket up al te male.

(*Blanc pour un dessin.*)

- 60 Dies ielije, hadic iemocht wale,
Hadic iedaen, als mie was ghesiet
Dat ict mi ontvlieghen liet
Mine claghe eñ mine beide
Daer ic ontdeete mede,
65 Eñ als ghi mi ontseit iou minne
Wildiet wel hebben iehouden binnen.
Van den wlf daer ic of achter liet,
Mach men segghen groot bediet;
Want hie den als heift so stide,
70 Hiene machen bughen te ghenen tide,
Hiene bughe hem selve al te male.
Dat vint hie waer diet merken wille.
Noch heift hie andere manieren
Dies hie me pleicht dan andere diere :
75 Dat segghie u, dat es dat hij
Sine proye neimt node bij.
Terde es, sal hie int scaepscot crupen,
Hie gaet stille als die wille cupen.

Vs. 58 *Over ·1· stie* = na een stuk (tijds).

60 *Dies ielije* = desgelijk. — *Hadic* = haddic, had ic. — *Iemocht* = gemocht.

61 *Hadic iedaen* = had ik gedaen.

65 *Beide* = bede? ou *minne beide*, te gelijk? L'omission probable d'un mot (*mij? bij? haer?*) dans le vers suivant rend le sens obscur. Comment ponctuer?

66 *Iehouden* = gehouden. Notez la rime.

67 *Wlf* = wulf = wolf. L'*u* est compris dans le *W*.

69 *Stide* = stijf, fr. raide. — *Hie* = hij. — *Als* = hals.

70 *Hiene machen* = hij en mag hem. En fr. : il ne peut fléchir le cou s'il ne se tourne tout entier.

75 *Manieren* lisez *manière*, comme la rime et le *Dies* suivant l'exigent.

74 *Dies*, neutre, pour *dier*, est bon. — *Me* = meer. — *Pleight* = pleegt.

76 *Neimt node bij* = niet geerne neemt in de nabijheid.

77 *Terde es* = het derde punt is. Il a comparé deux autres particularités plus haut. Cprz. vs. 85.

78 *Cupen* = omgaen, bedriegen; fr. intriguer, tourner autour comme un tonnelier.

(Blanc pour un dessin.)

col. b.

- Maer ruuscht* onder sinen poot of craect ,
 80 Hie bijt sinen poot en smaect.
 Hie ne weet up wien witen el
 Dan sinen poot die was te snel.
 Deise 141 poente, so ie can scouwen,
 Heift *men ooc* bevonden van vrouwen;
 85 Want die *enen man* bemint
 Sere, soe ne mach hem gheven twint
 Daer soe hem meide ghepayt heivet,
 Hen sij dat soe haer selven ghevet:
 Dats dat hie den als heift so stide
 90 Dat hiene mach bughen te ghenen tide,
 Hiene kere hem selven al mede.
 Bi des wfs andere sede
 Mach men merken en sien
 Ene zede die vrouwen plien :
 95 Alse haer lief es verre ontvaren
 Soene macher sonder niet ghewaren;
 Maer als hie haer comet bij,
 Dan doet soe oft haer viant sij,
 En vert recht of haer mesquame
 100 Dat soe hoort sine name.
 Die nature van den derde bediet,

Vs. 79 *Maer ruuscht*, peut-être *Alst ruuscht*: les quatre lettres *scht* sont seules certaines.

80 *Smaect* = *smact*, *smakt*, de *smakken*, fr. secouer, accommodé à la rime.

81 *Witen* = *wijten*, fr. imputer.

84 Ce vers et le suivant n'offrent plus que peu de lettres lisibles.

92 *Sede* et vs. 94 *zedede*, = *gewoonte*, ici fém., ailleurs plus souvent masculin.

96 *Soene macher sonder* = *zij mag er niet sonder*. — *Ghewaren* = *wandelen*? *bestaen*? *gerust zijn*? La signification propre m'échappe.

98 *Doet*, écriture incertaine.

99 *Vaert* ou *vert recht* = *handelt*, *gedraecht* zich *juist*. Ce sont bien deux mots et non *vertrect*, quoique *varen* puisse aussi signifier s'en aller.

101 L'écriture du vers est certaine, mais je crois que l'abréviation de *derde* est fautive et qu'il faut *diere*: *Die nature van den diere* (van den wolf); alors le sens sera clair.

- Dat ne willic heilen niet;
 Het ghevalt als vrouwen minnen
 Hem hebben te verre ielaten bekinnen,
 105 So trecken sij uut ·1· mantelkin
 Daer sie ghedeect onder sijn;
 Dat es sulke listicheide
 Dat sies willen loochenen mede.
 Dus weren sij hem metten monde
 110 Dat sie niet seinen ondervonden.
 Vrouwen slachten wel den diere
 Daer ic of sal segghen die maniere :
 Hets ·1· serpent dat wivre heet;
 Siet het den man ongheeleet....

* * * * *

- f° 2°, 1°, col. a. 115 Aen hem es also niet;
 Want daer men herevaert ghebiet,
 Daer riden heren meide en knechten
 Die dur haren here willen vechten.
 Ooc volghen andere lieden naer,
 120 Die also lief hebben daer
 Te blivene als in ene andere steide;

Vs. 102 *Heilen* = heelen, verbergen.

105-110 Le sens de ces huit vers est, en gros, celui-ci : « Lorsque les femmes craignent de s'être compromises en se prêtant trop à des propos d'amour, elles se couvrent d'un voile (litt. elles tirent dehors un petit manteau qui les couvre). C'est une ruse qui leur permet de nier qu'elles aient laissé reconnaître leurs sentiments. » Le rapport des mots *vrouwen minnen hem* est assez obscur. Le pronom masculin ne peut s'entendre que de l'amant, au datif. Je crois que le copiste aurait dû écrire *vrouwen die minnen hem*, etc. — *Ielaten* = gelaten. — *Mantelkin*, vprz. vs. 54. — *Sies* = si des.

112 *Of* = *af* = van.

115 *Wivre*, écriture obscure, mais leçon certaine. Voir DUCANGE, Glossaire français : *Wivre*, *vivre*, *guivere*, *guivre*, et Gloss. latin : *Viverita*, *vivre* et *voivre*, ce dernier de Joinville. Le poète semble vouloir parler du basilic.

115 Ce vers commence le second feuillet et ne se relie pas avec les précédents à cause d'une lacune d'au moins quatre colonnes.

117 *Riden* : les deux premières lettres de ce mot ont disparu. — *Meide* = mede.

118 *Dur* = door = voor, om.

119 *Lieden*, v. vs. 16.

121 *Te blivene*, te sterven. — *Steide* = stede, fr. place, endroit.

- Dese volghen om roven meide,
 En sijn betekent bij den ghiere
 Die den here volghet. Hets sine maniere
 125 Dat hie so verre rieken can
 Die is verslegghen dan :
 Hie riet wel over. HJ. dachverden.
 Dus maectij hie hem sere verde.

(Blanc pour un dessin.)

- Dus sijn lieden die newer om el
 150 Vrouwen connen volghen so wel
 En wen dat siese minnen,
 Dan dat sie willen bekinnen
 Haren wille daer ave.
 Menich es hiene gave
 155 Niet weile daer om, dat es mijn waen,
 Hoet metter vrouwen ere soude gaen.
 Andere volghen den here meide
 Niet om te doen quaetheiden,
 Daer om dat sij tlant besien.
 140 Dese beteken lieden die plien,
 Waer dat sij met trouwen wandelen,
 Ne spreken van ghenen anderen

col. b.

Vs. 128 L'écriture *maectij hie* est vicieuse et le reste ne paraît guère être plus exact. Je soupçonne qu'il y a eu *maect hier* (hi er) *hem heen siere verden*. Le mot *verde* ou *vaert* a plusieurs emplois. — Au vers suiv. et vs. 140 lisez *liede*.

151 Il ne reste de visible que la terminaison *wen*; le sens s'accommoderait assez bien de *zweren*, mais il n'y a pas de contraction de *er* ou de *re* dans le MS.

155 Les trois dernières lettres de *niet* tombent dans un trou, de sorte qu'on pourrait aussi lire *noit*. *Weile* est très-lisible et paraît être mis pour *veile* = *vele*, d'après l'habitude du copiste.

157 *Den here*, au datif, fr. l'armée. — *Meide* = *mede*.

158 Lisez *quaetheide*.

179 Dans le MS. il ne reste des deux premiers mots qu'un D majuscule avec le signe d'abréviation de *er* ou *aer* et un second signe d'abréviation de *om* dont l'o a disparu; le troisième mot *dat* se laisse encore deviner. Le copiste a mis par erreur un D initial pour un M. Je corrige donc *Maer om dat*.

140 De *Dese* il ne reste plus que le D; le trou s'étend jusqu'à ...*tekenen*.

142 Notez la rime; *r* et *l* ont une grande affinité : *donker* rime avec *carbonkel*; *rossignol* vient de *lusciniola*, etc. Les vieux poètes de la West-Flandre écrivaient même *wanderen* pour *wandelen* dans la rime.

- Dinghen dan van minnen;
 Nochtan wert hare herte binnen
 145 Noit ghewont van minnen eume :
 Si spreker af bij costumen.
 Die om haren besoenge varen
 Die beteken en over te waren
 Die gone die te minnen.
 150 Vrouwe, dat dadie u wel bekinnen
 Dat ic ware van dien een.
 Hadie dan van u dit hoghe leen,
 Dats uwe minne, soudie merken
 En verwinnen bij ghewerke,
 155 Dat ic ben ietrouwe enecht,
 Daer mi tale doe of recht
 Niet ghehelpen toe ne mach;
 Newaer allene bidie dach,
 Soete vrouwe, dur omoet
 160 Dat ghi mi ghenaden doet.
 Dats tachterste succoers en bate
 En daer ic mi meest toe verlate,
 Quame so vare tachter hare

Vs. 145 *Spreker* = *sprekener* = *spreken* er, inclinaison et syncope. *Costumen*, écrivez sans flexion *costume*. Ce mot apparaît de bonne heure dans notre langue.

147 *Besoenge*, prononcez *besoenje*, dans Kiliaen *besonie* à côté de *besoniëren* (sic). Je n'ai déchiffré ce mot qu'après avoir remarqué son *g* seul à la place du *gh* ordinaire. Notons que le mot est employé comme masculin, à moins qu'on ne doive mettre l'*n* de *haren* sur le compte du copiste comme plusieurs autres.

148 Je soupçonne que le copiste a d'abord voulu écrire *over waer*, et qu'après avoir bien écrit *te waren*, il a oublié d'effacer *over*.

149 Il cloche quelque chose dans ce vers; j'écris *die te rechte minnen*.

152 *Hadie* est mal écrit pour *haddie* ou *had ic*. Cprz. vs. 158 *bidie* pour *biddie*.

155 *Ietrouwe*, en un mot = *getrouwe*, c'est-à-dire *een getrouwe*. Cprz. être bon apôtre. — Au vs. précédent lisez *ghewerken*.

156 *Tale doe*, j'écris *tale doen*; le copiste a oublié le trait sur l'*e* de *doe*. *Maerlant* dit *tale maken* = fr. discourir, plaider.

158 *Newaer* = *maer*. — *Bidie*, v. vs. 152. *Dach bidden* me paraît être un terme de palais : solliciter la fixation d'un terme.

161 *Tachterste succoers* = *de laetste hulp*; cprz. vers 169.

162 Notez la particule *toe* = notre *op*, d'où *toeverlact*.

163-164 Ces deux vers paraissent avoir été corrompus par le copiste; les mots

Commen al daer ic naer gare;
 165 Ghelijc dat die coninc omboot
 Sijn achter here, daer hie so groot
 Toeverlaet hadde en hope,
 En daer omme dede lopen.

(Blanc pour un dessin.)

v. col. a.

Vrouwe, om dat succoers biddic,
 170 Volghe, en hebbe iedaen goet stic;
 Wanneer suldi u omme keren
 En slachten den pantere?
 Van hare doe ic u te weitene :
 Hets ·1· dier en pliet tetene
 175 Talre soonste en tsoetste cruut
 Dat soe vint; dat leist so uut
 En eitet; daer of riet so wale,
 Dat haer die diere alle te male
 Diese hebben ieroeken en werven
 180 Moete haer volghen, soudens sie sterven.
 Noch pliet soe ·1· goede maniere :
 Als haer ghevolghet hebben die diere
 Om dat soe so wale riet,
 Die diere dan soe besiet
 185 Weet of hebbende arech,

quame, vare et commen, me sont surtout suspects. *Quame* exigerait *varen* ou *verre*, mais à cause de *commen* il faudrait changer *quame* en *ware*; c'est tout ce que j'en dirai. — *Achter hare* = achterhere, fr. arrière-garde, réserve, etc., ne doit former qu'un seul mot. — *Gare* = ghere, begeere.

Vs. 166 Lisez encore *achterhere* en un mot.

169-170 Comprenez : *biddic, volghic en hebbic ghedaen* (gevolgt) *een goet stuc* (tijds). Je ne sais si ce langage elliptique et si concis peut s'expliquer autrement.

172 *Slachten* = gelijken. — *Den pantere*, lisez au féminin *der panteren*.

179 *Ieroeken* = geroken. Lisez *een werven*; le trait sur l'n est de trop.

180 *Moete*, lisez *Moeten*; le trait sur l'e est oublié. — Au lieu de *soudens sie*, le poète avait probablement écrit *soudsi*. Le copiste a craint qu'on ne l'entendît de la panthère, au sing. — *Haer* dans ce vers, après *haer* vs. 178, est de trop.

184 Non-seulement *besiet* ne rime pas bien, mais construit comme il est, il devient impropre; il faudrait *siet*. Je soupçonne une omission de deux vers.

185 *Weet* est mal écrit pour *Wee* ou pour *Leet* = kwaed, pijn, fr. souffrance, douleur. — *Arech* = arch, erg, subst., = ongemak, ziekte, etc.

So clemt soe up enen berech
 Tenen tiden van den iare,
 Dit wet men over waer van hare,
 En atent up die zieke diere
 190 Dan sijn sij ghenesen sciene.

(Blanc pour un dessin.)

col. b.

Langhe hebbic u ievolghet en̄ veile,
 En̄ weit wel dat ic dur u quele,
 En̄ ghi over u hebt die doghet,
 Daer ghi meide ghenesen moghet.
 195 Ondoet dan uwen soeten mont;
 Minen herte die hes zere iewont;
 Salvetse met uwen trooste.....,
 198 So machic mijn leet al ver.....

EXPLICIT DIE BEESTEARIS.

(Blanc pour une miniature.)

Vs. 186 *Berech* = berech, berg.

189 *En̄ atent* (ou mieux *etent*) *up*, etc. Il manque encore ici quelque chose; car dans *atent* = *aten het*, on ne voit pas clairement ce que les animaux malades doivent manger.

191 *Ievolghet* = gevolgd. — *Veile* = vele.

192 *Weit* = weet. — *Quele*, notez la rime.

194 *Meide* = mede.

196 *Minen*, lisez *Mine*. — *Hes*, aspiration flamande, pour *es*. *Iewont* = gewond.

197-198 *Salvetse* = zalf haer (*mine herte*), zalf mijn hert. La rime de ces deux vers manque. Il ne reste sur le parchemin, qui est troué et fort maltraité en cet endroit, qu'un obscur soupçon de l'ancienne écriture. Comme j'ai la confiance que la classe m'accordera un *fac-simile* de cette page, je n'ai fait aucun effort pour compléter ces lignes. Après les rébus qui précèdent et que j'ai expliqués le mieux que j'ai pu, nul lecteur ne s'offensera, j'espère, si, en terminant, je lui laisse le plaisir de deviner lui-même cette dernière charade.

HIER BEGHINT OVIDIUS (*).

Die den aert van der minnen
 Wille leren en kinnen
 Lesen dese, hie sal saen
 Al die wijsheit doen verstaen,
 5 Hoe hie hem ter minnen moet
 En watter hem toe es goet.
 Die den brief wille maken
 Uten walsche, constijt gheraken,
 In dietscher tale dur ene *bede*
 10 Die ene ioncvrouwe tote *hem dede*.....

(*La suite manque.*)

La classe s'occupe ensuite des préparatifs de la séance publique du 12 mai et détermine de la manière suivante l'ordre du jour de cette séance:

1° *Sur le caractère du mouvement communal en Belgique*, discours par M. Ad. Borgnet, directeur de la classe et président de l'Académie ;

(*) Je crois reconnaître l'original français de notre traduction dans le MS. de la Bibl. Impér. de Paris, n° 1850, fonds St-Germain, n° 1259, fol. 95-98 : Ci commence de Ovide : *de Arte*, etc.

Vs. 1 *Aert*, masculin, = *wijze*, fr. manière ou méthode, et *kunst*, fr. art.

5 *Lesen dese* est une bévue du copiste ; il faut *Lese desen*. *Lese* au sing. comme *wille*, et *desen* sous-entendu *aert* (cet art, ce manuel), d'où dépend aussi *hie sal... doen verstaen* : ce traité enseignera.

5 Encore une bévue ; le copiste a écrit *hem* pour *keren* ou *hem keren*, fr. se tourner vers, se livrer à. Le verbe *keeren* est neutre ou pronominal.

7 Le sens est : Celui qui se propose de rédiger, s'il peut y réussir (*constijt gheraken*), cet écrit du français en thyois, à la prière qu'une demoiselle lui fit.... — *Dur* = *door*. Comparez le *fac-simile*.

2° *Doña Giovanna d'Austria, fille naturelle de don Juan d'Autriche*, étude historique par M. Gachard ;

3° *Une page de l'histoire d'Angleterre : les dernières années d'Édouard III*, notice par M. le baron Kervyn de Lettenhove.

4° Proclamation, par M. le secrétaire perpétuel, des résultats des concours et des élections.



CLASSE DES LETTRES.

Séance publique du 12 mai 1869, à 1 heure.

(Grand'salle des Académies, au Musée.)

M. AD. BORGNET, directeur de la classe et président de l'Académie.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Ch. Steur, J. Grandgagnage, J. Roulez, P.-L. Gachard, Paul Devaux, P. De Decker, F.-A. Snellaert, J. Haus, M.-L. Polain, le baron de Witte, Ch. Faider, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathieu, T. Juste, E. Defacqz, le général Guillaume, Félix Nève, Alph. Wauters, *membres*; Nolet de Brauwere van Steeland, A. Scheler, *associés*; G. Nypels, *correspondant*.

Assistent à la séance :

Classe des sciences : MM. Nyst, directeur; Dewalque, vice-directeur; d'Omalius, C. Wesmael, Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, le vicomte B. du Bus, Gluge, Melsens, J. Liagre, F. Duprez, Poelman, H. Maus, M. Gloesener, Candèze, F. Donny, Ch. Montigny, Steichen, *membres*; E. Catalan, *associé*.

Classe des beaux-arts. — MM. Ch.-A. Fraikin, vice-directeur; L. Alvin, F.-J. Fétis, Guillaume Geefs, Jos. Geefs,

Ferd. de Brackeleer, Ed. Fétis, Edm. De Busscher, Aug. Payen, le chev. Léon de Burbure, J. Franck, G. De Man, Ad. Siret, J. Leclercq, *membres*; Daussoigne-Méhul, *associé*; F. Stappaerts, *correspondant*.

M. Ad. Borgnet, après avoir fait connaître l'ordre du jour, prononce le discours suivant comme directeur annuel de la classe :

Sur le caractère du mouvement communal en Belgique.

Quand nos arrière-neveux auront à faire un jour l'histoire des institutions qui nous régissent, ils auront sans doute bien des obstacles encore à surmonter, rien n'étant plus délicat à retracer que l'existence intime d'un peuple; toutefois ils trouveront dans l'accomplissement de leur tâche des facilités dont nous sommes privés, quand il s'agit pour nous de décrire les institutions qui ont régi l'Europe pendant le moyen âge. Les constitutions modernes, en effet, quel qu'en soit le caractère, sont écrites; tout au moins la division des différents pouvoirs, les rouages du gouvernement, les éléments du corps social en un mot, comme les rapports qu'ils ont entre eux, sont bien déterminés.

Dans le moyen âge, au contraire, les documents sont rares, et encore s'en est-il perdu une bonne partie. Puis tout est confusion; les pouvoirs publics n'existent qu'en vertu d'un fait, et le fait se modifie constamment, tantôt au détriment, tantôt au profit du pouvoir auquel il se rapporte. Examinez, par exemple, la royauté. Immédiatement après la conquête, on la voit grandir et se fortifier dans

les états fondés par les Germains. Mais les institutions primitives lui sont contraires ; elle a mis à profit des circonstances favorables , sans parvenir à prendre racine dans un sol que lui interdisait le caractère essentiellement démocratique de la vieille constitution. Aussi ses progrès ne sont-ils que momentanés, et la société marche à pas rapides vers le système féodal , c'est-à-dire vers le triomphe du principe aristocratique , dernier mot des tendances de l'époque. Toutefois la royauté se maintient , et s'apprête à reprendre plus tard sa marche ascendante. De son côté , la démocratie n'a été que momentanément éliminée ; elle se redresse , s'incarne dans les communes , qui finissent par prendre place au sein du monde nouveau , et par gagner assez d'importance pour faire rechercher leur concours. La monarchie l'obtient , puis quand elle s'en est servie pour ruiner l'aristocratie , elle se tourne contre cet allié d'un jour , l'écrasant sans pitié là où la fortune lui sourit , lui laissant une certaine autonomie là où elle rencontre une résistance trop vive.

On a beaucoup écrit sur l'affranchissement des communes. Je voudrais expliquer comment il me paraît s'être fait chez nous , et , répudiant tout esprit de système , restant sur le terrain des faits , demander à eux seuls l'explication de ce grand mouvement. En les examinant avec attention et sans parti pris , on pourra suivre et comprendre les péripéties que la commune a traversées avant d'arriver à sa forme dernière. Cela nécessiterait un livre , et comme je dois me restreindre aux proportions d'un discours académique , je n'aborderai que l'examen des phases principales.

Et d'abord je dirai qu'à mon avis la question n'a pas été convenablement posée. Après les récits émouvants d'Au-

gustin Thierry, sur la lutte soutenue par les communes du nord de la France contre leurs seigneurs, on n'a plus voulu voir que l'insurrection comme la cause de l'établissement des communes, ou plutôt comme leur mode de manifestation. Pour notre pays, quoique bien des circonstances restassent à éclaircir, on en connaissait cependant assez pour savoir que cette thèse était en opposition directe avec nos traditions nationales, et que cet établissement parmi nous avait été tout pacifique, la lutte n'ayant éclaté que plus tard pour assurer le maintien des progrès obtenus. Les institutions romaines, les institutions germaniques, auxquelles on s'adressait aussi pour obtenir le mot de l'énigme, ne le livraient pas, tout en fournissant des éclaircissements qu'il est impossible de nier.

Le mot *commune* rappelle involontairement l'idée d'un établissement démocratique. C'est là sa forme dernière, mais au début la commune est essentiellement aristocratique. L'assertion paraîtra paradoxale; elle est cependant parfaitement exacte, et il n'est pas difficile de le prouver. Commençons par rappeler qu'à l'époque où remonte l'établissement des villes modernes destinées à devenir des communes, le principe aristocratique a prévalu avec la féodalité qui en est la plus haute expression; il a prévalu pour l'ensemble, il doit prévaloir pour les détails. La commune primitive est un véritable fief. A ce titre, elle partage l'isolement que la fusion de la propriété et de la souveraineté impose au feudataire; à ce titre encore, elle est soumise aux prescriptions du droit féodal et peut se rendre coupable de félonie. Sous quelle forme alors se présente-t-elle à nos regards? Je prendrai pour sujet d'étude, et pour y trouver des preuves à l'appui de mes allégations, les grandes villes de nos trois principales provinces : le Bra-

bant, la Flandre et le pays de Liège. Partout la population se divise en *grands* et en *petits* (*majores* et *minores*), division naturelle qui se retrouve aussi au début de toute société. Pour dépeindre la situation de ces deux catégories d'habitants l'une à l'égard de l'autre, la plupart de nos vieux historiens, écrivant sous l'influence de leurs souvenirs classiques, ont employé les expressions *patriciens* et *plébéiens*, et ils avaient raison, car dans le principe, chez nous comme les *patriciens* à Rome, les *grands* seuls possédaient des droits politiques. Cette division existait aussi dans les campagnes, où l'on trouvait des *hommes héréditaires* et des *manants*. Pour la plupart, ces *grands* étaient des descendants de la race conquérante, ou des anciens hommes libres qui étaient parvenus à maintenir leur position à travers les épreuves de la conquête.

La possession de la terre est assurément à cette époque le principal élément de l'autorité dans toutes nos provinces. Toutefois il en est une, la Flandre, où le commerce et l'industrie ont fleuri beaucoup plus tôt et ont constitué une source de pouvoir longtemps inconnue aux autres. Ainsi s'explique la part plus considérable qu'ils y ont prise dans la constitution du patriciat, comme aussi l'impopularité peut-être moins grande que le patriciat y a rencontrée, les rapports étant naturellement plus bienveillants entre hommes que rapprochent des occupations de même nature. Quant aux *petits*, c'étaient, dans le principe, des individus de condition servile, qui, semblables aux esclaves à Rome, avaient le travail pour apanage et exerçaient un métier. Aux *grands* le droit d'habiter des maisons de pierre (*steen*) et d'avoir un nom de famille; aux *petits* la possession d'une mesure de bois et d'argile, et celle d'un simple prénom auquel on ajoutait l'indication de leur état,

d'une difformité, d'une qualité ou de quelque circonstance particulière. Les premiers se qualifiaient aussi gens de lignage (*progeniosi*), faisant ainsi allusion à leur droit de constituer une famille.

L'administration du territoire où est établie cette double population est exercée par des échevins, successeurs probables des *scabini* francs, et qui de juges du district (*pagus*) sont devenus ceux de la localité principale. Appelés à juger des hommes libres, ils doivent être de même qualité et appartenir à la catégorie supérieure. Tel est aussi le témoignage que rendent les plus anciennes traditions : à Bruxelles, sept échevins, pris dans autant de lignages, les descendants peut-être de ceux qui avaient été jadis les propriétaires du sol où la cité s'est établie; même division à Louvain. A Gand, la plus ancienne forme donne treize échevins fournis par quatre familles. Le nombre des échevins est le même à Bruges, à Ypres et aussi à Liège. Si, dans ces trois dernières villes, la tradition n'ajoute pas qu'ils étaient choisis dans un certain nombre de lignages, au moins est-il certain qu'ils appartenaient à la catégorie des *grands*, et je viens d'indiquer la raison pour laquelle il n'en pouvait être autrement. Ces premiers échevins sont nommés à vie, et possèdent la prérogative de pourvoir eux-mêmes aux places vacantes.

On s'explique, dans ce système, le silence que gardent, sur l'origine et l'élection des échevins, les plus anciennes chartes qui nous soient parvenues : l'existence de ces échevins, se rattachant à celle des *scabini* francs, était un fait qui s'accommodait aux circonstances, et comme ces échevins ne pouvaient être choisis que parmi les patriciens, il n'était pas nécessaire de dire où il fallait les prendre, la chose étant notoire. Tenons ainsi pour certaine l'exis-

tence, dans nos communes primitives, de cette double population, et la possession du pouvoir aux mains de ceux à qui l'on pourrait appliquer la qualification de *cives optimo jure* du droit romain.

Examinons, maintenant, les améliorations qu'éprouva successivement la condition des *petits*. D'abord l'abolition du servage, qui paraît avoir eu lieu vers la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire à l'époque des croisades. Il ne faut pas toutefois en exagérer les conséquences et croire à une égalité des deux catégories de la population urbaine : la classe inférieure y gagna la liberté civile, tout en continuant à subir la domination d'un échevinage patricien. Mais avec les garanties que lui assurait sa nouvelle position, elle se livra avec ardeur au commerce et à l'industrie, dont le goût n'avait pu lui venir auparavant.

L'institution des *jurés*, dans le cours du XII^e siècle, fut un nouvel avantage pour les *petits*. On n'est pas d'accord sur la composition de ces collèges ni sur leurs attributions précises. Quoique pris aussi dans le patriciat, du moins à l'origine, ils étaient cependant chargés de faire contrepoids à l'aristocratie, et plus tard ils échangèrent leur titre de *jurés* contre celui de *conseillers*. Dès lors ils tendirent à former le conseil communal, quand l'échevinage se vit enlever l'administration proprement dite, ou du moins réduire notablement son influence dans cette partie du gouvernement de la commune. Plusieurs circonstances connues établissent leur infériorité à côté de l'échevinage : d'après une disposition relative à Ypres, ils semblent n'avoir eu que voix consultative dans la direction des affaires publiques ; à Bruges, ils représentaient bien positivement la classe inférieure, et les échevins la classe supérieure.

Au XIII^e siècle la lutte intérieure qui, jusque-là, n'a guère laissé de traces, commence à apparaître. Les rapports entre les *grands* et les *petits* se sont sensiblement modifiés, et une classe intermédiaire, celle des *médiocres*, s'établit. Avec le mouvement de renaissance matérielle et intellectuelle, qui fut au XII^e siècle l'un des grands résultats des croisades, on vit, même ailleurs qu'en Flandre, des patriciens exercer des branches de commerce et d'industrie, qui étaient regardées comme n'entraînant pas de dérogeance. Telle était en général l'industrie principale de la localité : ainsi les tisserands, dans les villes de la Flandre, les drapiers, dans celles du Brabant. A Liège, les *ferres* possédaient une prépondérance de fait, à laquelle n'était attachée aucune prérogative particulière, tandis qu'ailleurs ce que j'appellerai le métier aristocratique était séparé des autres, qui portaient le nom de petits métiers. Dans la principauté de Liège, Dinant seul, je crois, possédait la triple population des villes flamandes. Tandis que la bourgeoisie de la capitale ne comprenait que les deux catégories extrêmes, Dinant se divisait en trois *membres*, comme on disait à Gand, et il y avait là les *bourgeois d'enmi la ville*, le bon métier de la *batterie de cuivre* et les neuf *petits métiers*. La classe des *médiocres* s'est formée des *grands* amoindris, comme aussi des *petits* enrichis par le travail, et qui, devenus propriétaires fonciers, ont, sous l'empire des idées féodales, obtenu avec la possession de la terre le véritable élément du pouvoir et de la noblesse. Les individus de cette classe intermédiaire servent parfois à rapprocher les deux classes extrêmes, mais plus souvent ils apparaissent comme faisant cause commune avec le patriciat.

Revenons à la situation des *petits*. Une nouvelle déno-

mination tend à prévaloir, et on commence à les désigner sous le nom de *gens du commun*, ou simplement la *commune*. On voit que ce mot, dans sa première acception, ne s'applique pas à la chose, à la ville, mais à une partie de la population. Elle ne s'applique à la chose que plus tard, quand la *commune* fut devenue prépondérante à son tour. L'organisation des métiers contribua puissamment à amener ce résultat.

Jusqu'au moment où cette organisation fut assurée, les rapports entre les *grands* et les *petits* n'avaient pas subi de modification essentielle, et le patriciat continuait à dominer dans l'administration de la commune. Cependant, au commencement du XIII^e siècle, cette prépondérance ne fut plus aussi entière : de viager qu'il était, l'échevinage devint annuel. Désormais les échevins furent obligés à plus de circonspection, et les abus qu'on leur reprochait devinrent moins nombreux. Dans le nouveau système, qui valait en tout cas mieux que celui de la viagereté des fonctions, les échevins sortants désignaient leurs successeurs, et plus souvent le renouvellement se faisait par un délégué du prince. En Flandre, la première charte qui consacra le nouveau principe doit être celle que Ferrand de Portugal publia dans l'année qui suivit son mariage avec Jeanne de Constantinople. Ce prince avait été mal accueilli à Gand, à cause du mécontentement qu'avait soulevé la signature d'un traité imposé par Philippe-Auguste à son inexpérience. Dans l'espoir de se rendre populaire ; il modifia la constitution de l'échevinage (1212), le rendit annuel, et, pour la première fois, détermina la manière dont s'en ferait le renouvellement : chaque année, le comte ou son lieutenant désignait, parmi les notables des quatre paroisses de la ville, quatre électeurs qui choisissaient treize échevins.

Ceux-ci devaient être pris parmi les habitants qui seraient regardés comme *les meilleurs et les plus utiles aux intérêts du comte et de la ville*. Telle est la traduction littérale des expressions mêmes du document, et elles ne peuvent s'appliquer qu'à la première, ou tout au plus aux deux premières classes.

Malheureusement pour la Flandre, Ferrand ne persista pas dans cette politique intelligente. Vaincu à Bovines (1214), il fut emmené à Paris et ne sortit de captivité que plus de douze ans après. Le roi de France exigea une forte rançon, et les riches bourgeois de Gand semblent avoir particulièrement contribué à fournir les moyens de la payer. Ferrand voulut reconnaître ce service, en renversant le système établi seize ans auparavant : il lui substitua une administration oligarchique (1228). Les échevins en fonctions étaient chargés de nommer cinq électeurs, qui s'adjoignirent trente-quatre bourgeois choisis, comme dans la charte de 1212, parmi *les meilleurs et les plus utiles aux intérêts du comte et de la ville*. Cette définition, consacrée par l'usage, devient, à cette époque, à peu près sacramentelle, car on la retrouve dans toutes les chartes flamandes. Au reste, deux chartes (1240 et 1241) relatives à Bruges et à Damme, et qui défendent de choisir pour échevin un homme des métiers, fournissent la preuve qu'il n'est pas encore question d'admettre les *petits* à ces fonctions éminentes. Les trente-neuf, nommés comme je viens de le dire, formèrent trois collèges de treize, qui devaient successivement exercer les fonctions d'échevins et de conseillers, puis attendre que leur tour revînt au bout d'une année de repos. Le caractère annuel de ces fonctions n'était qu'apparent, car si chaque année un roulement s'effectuait, le personnel du corps entier était établi à perpétuité, et, pour

bien maintenir le caractère oligarchique de cette détestable institution, on attribuait à celui des trois collèges qui exerçait l'échevinage proprement dit le droit de pourvoir aux vacatures. L'échevinage annuel avait été établi à Ypres trois ans avant qu'il le fût à Gand (1209). Bruges dut attendre jusqu'en 1240. Dans le Brabant il fut établi à Bruxelles par Henri I^{er} en 1255, et à Louvain par Jean I^{er} en 1267. Que cette mesure fût populaire, il n'est pas permis d'en douter : dans des fonctions de cette nature, l'immovibilité, jointe à la dispense de rendre des comptes ou du moins de les rendre sérieusement, conduisait fatalement à des abus, qui furent la cause principale des dissensions intestines auxquelles nos communes furent en proie au XIV^e siècle.

Avec l'introduction de l'annualité coïncide le premier indice d'une représentation des *petits*, caractérisée par la nomination d'un bourgmestre de la *commune*, expression prise dans son sens restreint ; ce bourgmestre est le chef du collège des *jurés* ou *conseillers*, collège qui finit par porter le nom de *conseil*, sans autre qualification. Le chef du collège des échevins porte à Gand le nom de premier échevin, à Bruges celui de bourgmestre, à Ypres celui d'avoué. Bruxelles et Louvain ont aussi deux bourgmestres, dont la création paraît être plus récente.

L'histoire de Liège possède une chronique du plus haut intérêt, celle de Jean d'Outremeuse. Jean d'Outremeuse, pour les événements des XIII^e et XIV^e siècles, est un témoin contemporain, et nulle part on ne trouve, comme dans son œuvre, des détails sur les vicissitudes qui ont agité la vie intérieure d'une commune. Il est patricien, membre de l'important lignage des De Preis, et cependant son langage est celui d'un homme qui sait reconnaître le fondement

des réclamations populaires. A l'aide de ses récits, on apprécie mieux des faits dont il est fort difficile de présenter un tableau clair et complet. Arrivé à l'année 1251, quinze ans avant l'élection de Henri de Gueldre, époque où commence réellement l'histoire politique de Liège, voici ce qu'il raconte : « A ce temps que je dis, n'avoit encore la commune (*les petits*) voix de rien à faire, mais faisoit son labeur, et les nobles gouvernoient, et les échevins estoient seigneurs. » Et un peu plus loin, au moment d'entamer le récit du règne de Henri de Gueldre (1247), il dit encore : « A ce temps estoit la cité de Liège gouvernée par les grands et les nobles, et il n'y avoit homme, quelque riche qu'il fût d'avoir ou puissant d'amis, qui osât parler de choses qui appartennoient au gouvernement de la cité, ni s'y intéresser; ils estoient tous tenus dessous pieds et servage des échevins et des nobles. » Le chroniqueur paraît faire de l'échevinage une fraction particulière du patriciat, constituant des privilégiés au cœur même du privilège. C'était aussi un de ces collèges oligarchiques, comme l'étaient en général les échevinages dans le principe. Comme eux, il cumulait le pouvoir judiciaire avec l'administration proprement dite, rendant la justice lui-même, administrant par délégation. Ses délégués étaient les jurés ou conseillers, qui apparaissent à Liège comme dans nos autres provinces au XIII^e siècle et peut-être dès la fin du XII^e. Mais à Liège se prépare de bonne heure une transformation qui ne s'effectue pas ailleurs, au moins d'une manière aussi tranchée : l'échevinage finit par perdre toute participation à l'administration, et par devenir exclusivement la haute cour du pays, c'est-à-dire par exercer des fonctions qui furent, dans nos autres provinces, confiées à un conseil supérieur de justice. Je dis que cette séparation fut plus

tranchée à Liège, car, dans le Brabant comme dans la Flandre, tout en continuant à former un seul corps, l'échevinage se divisa en deux collèges, qui partagèrent assez bien entre eux la justice et l'administration.

Ces jurés ou conseillers, à qui l'échevinage liégeois déléguait une partie du pouvoir administratif, étaient des patriciens, et j'ai déjà dit pourquoi il n'en pouvait être autrement. Ailleurs on rencontre assez fréquemment deux bourgmestres, un pour l'échevinage, un autre pour le conseil. A Liège, le grand mayeur, l'homme du prince, est le chef de l'échevinage, et le conseil est présidé par *deux maîtres à temps*, appelés plus tard bourgmestres. C'est l'échevinage qui les nomme et les prend dans son sein; c'est lui encore qui, comme dans les autres communes, possède la prérogative d'accorder le service militaire. Il l'exerçait, dit Jean d'Outremeuse, avec une telle rigueur, que si un bourgeois s'avisait, quand l'*ost* était proclamé au perron, de demander : *où doit-on aller?* il était frappé de bannissement.

Ce fut précisément à l'occasion d'une semblable proclamation qu'éclata le premier conflit un peu important. Sous la direction d'un patricien, Henri de Dinant, qui, pour des raisons inutiles à énumérer ici, prit leur cause en main, les *petits* s'attaquèrent à l'échevinage. La lutte eut ce résultat que le conseil, dont on eût voulu obtenir l'émancipation, resta ce qu'il était, mais que les deux *maîtres à temps* furent désormais pris dans le corps entier du patriciat. Les historiens liégeois datent de cette époque l'élection d'un maître plébéien. Cela est exact s'il est question d'une mesure temporaire; il y en eut même deux à la fois, mais ce fut une mesure extraordinaire nécessitée par la sécession du prince et des patriciens, que la guerre avait forcés

de se retirer à l'étranger. Au reste, la situation que nous venons de dire constitue toujours un progrès réel, puisque c'est un coup porté au gouvernement oligarchique, et qu'une franche aristocratie, après tout, vaut encore mieux.

En présence de mesures arbitraires d'une noblesse orgueilleuse et puissante, le prince, menacé lui-même, devait se rapprocher des petits si méprisés jusque-là, mais dont l'importance commençait à se faire sentir. L'alliance était dictée par la situation, et Liège présenta, sur un petit théâtre, le spectacle que présentèrent toutes les monarchies des temps féodaux. L'union de la monarchie et de la démocratie fut conclue pour la première fois à la fin du XIII^e siècle, sous le règne de Jean de Flandre, deuxième successeur de Henri de Gueldre. De concert avec le patriciat, l'échevinage avait décrété l'établissement d'un impôt, et cela sans consulter ni le prince et son chapitre, ni, à plus forte raison, la petite bourgeoisie. L'alliance porta coup, et le patriciat dut se soumettre aux conditions qu'on lui imposa lors de la réconciliation (1287). Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, grâce surtout à cette alliance, l'importance des *petits* avait augmenté en raison de la diminution qu'avaient subie les prérogatives des grands. A qui examinera attentivement les faits, cette situation n'apparaîtra pas comme existant seulement à Liège; on la retrouve ailleurs, sauf quelque différence dans les détails. Les mêmes causes continueront d'agir, et l'alliance de deux éléments rivaux, mais momentanément unis, contribuera à amoindrir toujours davantage la puissance de l'aristocratie si forte un siècle auparavant.

Avant d'aborder le XIV^e siècle, le siècle démocratique par excellence, voyons ce que nous dit encore Jean d'Ou-

tremeuse de l'organisation des métiers, mesure qui prépara l'avènement définitif de la bourgeoisie. Les récits du chroniqueur liégeois suppléeront encore ici à l'insuffisance de nos autres chroniqueurs, et les détails qu'il donne feront comprendre des renseignements inintelligibles sans ce secours.

Je crois ne pas me tromper en distinguant deux choses dans l'établissement des métiers : la formation des corporations, et l'organisation politique et militaire qui leur fut imposée plus tard. Il est question de métiers, alors que bien certainement ils ne peuvent jouer le rôle important qui leur sera un jour attribué ; ils existent donc assez longtemps avant l'époque à laquelle on reporte leur établissement, mais comme simples agrégations de catégories d'artisans. Ainsi les historiens liégeois rappellent la bravoure déployée par les bouchers à la *warde de Steppes* sous Hugues de Pierrepont (1215), et ce n'est pas sans doute le seul métier qui se soit distingué dans cette circonstance. L'histoire de Gand fournit aussi le récit d'une sédition en 1164, où l'on signale l'active coopération des tisserands, des foulons, des poissonniers et des bouchers. Cependant ce n'est qu'à la fin du XIII^e siècle que commence le rôle politique des métiers, à Liège comme ailleurs. Voici dans quelles circonstances un patricien se présenta encore pour conduire les *petits* à la conquête de nouvelles et importantes prérogatives. Devenu l'un des deux maîtres à temps, ce patricien avait été privé de sa charge par un jugement de l'échevinage; il résolut de se venger. A cet effet, il persuada aux *petits* d'échapper aux exactions de l'échevinage en ordonnant que tous ceux qui étoient d'un art ou d'un métier eussent fraternité jurée entre eux, et que, dans chaque métier, on désignât deux hommes de nom et riches

pour en exercer la *governance*. Il n'est pas facile de préciser la portée de toutes ces expressions. On peut toutefois affirmer qu'il s'agit ici non d'établir les corporations d'artisans, mais de leur assigner une organisation nouvelle qui augmentât leur force. En effet, le chroniqueur met dans la bouche de l'orateur populaire cette phrase significative : *ainsi seroit chaque fraternité aussitôt armée, si on vous vouloit rien faire*, c'est-à-dire : causer quelque tort. Puis, plus loin, le chroniqueur fait cette réflexion qui lui est toute personnelle : *la force des nobles estoit adont si grande à Liege, que s'ils vosissent faire grevanche à peuple, li peuple ne les posist résister*. Et pourquoi ne le pouvait-il ? *parce qu'il n'avait point de governance ni de fraternités*.

Pour donner à l'organisation une forme légale, la garantir contre le mauvais vouloir du patriciat, il fallait l'assentiment du prince. C'était alors Hugues de Châlons, prélat besogneux et avide qui, après une réprimande fort vive, finit, moyennant une bonne somme d'argent, par approuver ce qui s'était fait ; dès lors les artisans de Liège formèrent, comme dit le chroniqueur, douze *fraternités* (1297).

Tout cela, paraît-il, ne suffisait pas : il fallait encore aux métiers le droit de porter *enseignes et bannières*, pour s'y *radreschier*, et être ainsi plus redoutés, expressions qui me semblent bien indiquer une organisation militaire. Ce droit fut acquis avant l'arrivée du deuxième successeur de Hugues de Châlons, Thibaut de Bar. Encore menacé par le patriciat, qui voulait de nouveau percevoir des impôts établis par lui seul, le chapitre résolut de resserrer son alliance avec les *petits*, et le doyen convoqua à une entrevue secrète les vingt-quatre gouverneurs des métiers ; il leur promit de nouveaux avantages, et, dans l'allocution que le chroni-

queur lui attribue, on lit entre autres choses : *Vous avez chacun juré fraternité l'un à l'autre, et que jamais ne vous faurez ni à vie ni à mort, ni a nous pareillement. Et pour vous assurer encore davantage, nous concédons que chacun de vos métiers ait une bannière rouge avec un perron d'or à l'enseigne du métier ; puis il réitère ce qu'il a dit plus haut : et s'il estoit besogne, vous vous pourriez radreschier à vos bannières, et ainsi vous en seriez plus redoutés.* L'alliance du chapitre et des *petits* fut de la sorte renforcée au grand courroux des patriciens, qui durent attendre une occasion de prendre leur revanche.

Elle parut se présenter lors de l'arrivée de Thibaut de Bar. C'était aussi un prélat besogneux, et le patriciat prenant les devants, lui offrit de l'argent pour obtenir qu'il désavouât son chapitre. L'évêque accepta l'offre et se disposa à retirer aux *petits* leurs nouveaux privilèges. De part et d'autre on se prépara à combattre, et les *petits* se présentèrent conduits par des chanoines de Saint-Lambert exercés au métier des armes. La bataille allait s'engager quand l'évêque, ébranlé par la ferme attitude de la *commune*, et plus probablement gagné par une surenchère sur l'offre du patriciat, se montra disposé à changer d'attitude. Il alla vers l'armée ennemie, ratifia ce qu'avait fait le chapitre, et, parlant fort amicalement aux populaires, il leur déclara que, s'ils n'avaient pas assez de bannières, il les autorisait à en prendre davantage ; c'est ce qui a fait supposer l'augmentation, vers cette époque, du nombre des métiers.

Ces détails serviront à faire comprendre un acte important du drame communal, en mettant en scène les acteurs. Dans toutes nos villes, en effet, on dut procéder de même, et plus tôt ou plus tard, mais toujours pendant le XIII^e

siècle, le résultat fut obtenu dans des circonstances analogues à celles que rapporte Jean d'Outremeuse. L'intelligence et la discipline que montrèrent les héroïques compagnons de Pierre De Koninck et de Jean Breydel, supposent une organisation si pas bien longue, du moins bien établie. Dans le Brabant elle peut avoir eu lieu sous Henri II et Henri III, princes qui favorisèrent le développement de l'élément démocratique, et leur belliqueux successeur, Jean I^{er}, en profita, car les compagnies d'artisans paraissent avoir pris une grande part à la bataille de Woeringen et à la conquête du Limbourg. Une fois solidement organisés, les métiers devinrent un des corps délibérants de la commune, et, pour mieux régler leur intervention, souvent ils se partagèrent en groupes : telles furent les neuf nations à Bruxelles.

Le XIV^e siècle est celui où les *petits* obtinrent enfin une part dans l'administration de la commune. Naturellement, ils n'y arrivèrent pas sans soutenir une lutte, qui éclata en Brabant sous le gouvernement maladroit de Wenceslas, mari de la duchesse Jeanne, et se continua jusque sous celui de Jean IV. Le partage par moitié, entre les patriens et les plébéiens, est représenté par la nomination à Bruxelles de deux bourgmestres, un pour les *grands*, l'autre pour les *petits*. Désormais le gouvernement de cette ville comprend trois membres : le *magistrat*, composé par moitié de *grands* et de *petits*, le *large conseil*, composé des membres du magistrat précédent et, par conséquent, des mêmes éléments, les *neuf nations* qui formaient l'ensemble des métiers. La constitution de Louvain était à peu près la même et reposait sur le principe du partage par moitié entre les *grands* et les *petits*. Ce résultat ne fut obtenu qu'après une lutte vigoureusement sou-

tenue par les *petits*, que conduisait encore un patricien, Pierre Couterel.

En Flandre, la guerre avec la France, à la fin du XIII^e siècle; fut l'occasion d'une constitution communale plus populaire, partant plus démocratique que la constitution existante. Guy de Dampierre, ayant pour adversaire le patriciat urbain où se recrutait le parti des *Leliaerts*, combattit vivement le collège des XXXIX qui était la place d'armes de l'aristocratie et celle de la faction de l'étranger. De son côté, si Philippe le Bel avait intérêt à soutenir l'oligarchie des XXXIX, il en avait davantage encore à se concilier les sympathies des classes populaires. Cette nécessité le décida à changer l'organisation communale de Gand, et au collège des XXXIX succéda un échevinage de vingt-six membres : treize échevins et treize conseillers, dénominations qui se transformèrent plus tard en échevins des deux bancs, la *keure* et les *parchons*. L'inamovibilité disparut définitivement, et le renouvellement annuel fut confié à huit électeurs, dont quatre étaient désignés par le souverain, quatre par la commune. Rien de particulier encore dans la charte, sur la classe à laquelle devaient appartenir les élus, mais ils n'étaient plus exclusivement pris dans la catégorie des *grands*, car probablement existait déjà alors le système qui devint l'état légal un demi-siècle plus tard, époque de Jacques d'Artevelde, et qui divisait la population gantoise en trois membres : *poorters* ou rentiers, vingt-sept métiers des *tisserands*, cinquante-deux *petits métiers*, en déterminant aussi le nombre d'échevins que chacun de ces trois membres devait fournir.

Pour Bruges, je me contenterai de dire que, d'après une charte de 1504, la majorité des deux collèges de treize, formant, comme à Gand, le corps dirigeant de la com-

mune, était à la nomination des métiers; ils en choisissaient neuf sur treize, et ils étaient divisés en huit membres, division qui répondait à celle des *nations* de Bruxelles. Ypres, comme Bruges et Gand, possédait aussi un collège de vingt-six personnes, dont treize échevins et treize conseillers; le renouvellement était, comme à Gand, confié à des électeurs nommés par le prince et par la commune. Au commencement du XIV^e siècle les *petits* y avaient vraisemblablement accès.

De ce qui précède il résulte en tout cas que les *grands* continuèrent, en Brabant et en Flandre, à figurer comme tels dans le gouvernement de la commune. A Liège, au contraire, l'élément démocratique finit par dominer exclusivement, et l'on y peut mieux que partout ailleurs en suivre les progrès. La lutte se personnifie dans l'élection des deux *maîtres à temps*, absolument comme à Rome dans celle des deux consuls. La première forme nous les montre désignés par les échevins qui les choisissaient parmi eux; ils sont ensuite pris dans le corps entier du patriciat. Ce système nouveau, introduit par la paix de Bierset (1255), fut modifié un demi-siècle après, vers l'époque précisément où l'alliance du chapitre valut aux métiers liégeois leur organisation (1502). Dans la contestation qui surgit alors entre les *grands* et les *petits*, ceux-ci suivirent le conseil de leurs alliés et réclamèrent pour eux la nomination d'un des deux *maîtres à temps*. Dans l'impossibilité de résister, le patriciat finit par se résigner. L'année suivante survint une nouvelle et importante atteinte à son autorité, auparavant illimitée : les échevins furent appelés à une assemblée de la commune, et on les contraignit d'apposer leurs sceaux à un acte qui exigeait le consentement des métiers, chaque fois qu'il s'agirait d'établir un impôt ou d'accorder le service militaire au prince.

Ainsi les *petits*, exclus jusque-là de toute participation directe à l'administration de la commune, forcés de subir les suites de décisions prises en leur nom, quoiqu'ils y fussent en réalité restés étrangers, sont devenus véritablement bourgeois en conquérant une place dans l'organisation politique de la commune et une voix dans ses délibérations. Après de tels succès, on peut pressentir qu'ils rechercheront la prépondérance à leur tour.

Continuons l'examen des transformations que va encore éprouver à Liège la constitution de la bourgeoisie. Il y eut une réaction anti-démocratique sous le règne d'Adolphe de la Marck, à la suite d'un complot ourdi par le bourgmestre plébéien, et qui avait échoué : les métiers furent momentanément privés d'une participation directe au gouvernement de la commune, et le conseil, où les *grands* étaient parvenus à ressaisir la prépondérance, soumit à la signature du prince, qui l'accepta, le projet d'une nouvelle constitution : c'est l'acte connu sous le nom de *Paix de Vottem* (1551). Pour la première fois nous rencontrons des détails authentiques et précis sur l'organisation de cette grande commune. A cette époque le conseil comprenait quarante jurés et quatre-vingts conseillers. L'échevinage avait cessé de participer à l'administration, et était devenu un collège exclusivement judiciaire ; en cette qualité les échevins restaient à la nomination du prince, tandis que les jurés et les conseillers étaient nommés par la généralité de la population : moitié par les *grands*, moitié par les *petits*, comme aussi les deux bourgmestres. La paix de Vottem ne toucha pas à cette organisation et se contenta de changer le mode d'élection : au lieu d'être faite directement par les bourgeois, la désignation des quarante jurés fut confiée à douze électeurs choisis, par le conseil

sortant de charge, moitié parmi les *grands*, moitié parmi les *petits*. Le corps des jurés, ainsi reconstitué chaque année, désignait ensuite les deux bourgmestres et les quatre-vingts conseillers.

Ce triomphe du prince fut de courte durée. Douze ans à peine s'étaient écoulés, qu'Adolphe de la Marek, menacé d'une guerre, et ne pouvant la soutenir sans le secours militaire de la Cité, fut bien obligé de faire droit aux griefs de la population; il le fit par la *lettre de saint Jacques* (1545). On revint au système d'élection directe antérieur à la paix de Vottem, et les *grands* partagèrent de nouveau par moitié avec les *petits* le droit de nommer le conseil et ses deux chefs. Quant aux métiers, ils recouvrèrent les libertés qu'on leur avait enlevées quelques années auparavant.

La constitution communale resta, pendant quarante et un ans, dans l'état où l'avait rétablie la *lettre de saint Jacques*, puis en 1584 survint le dernier coup porté à ce qui y restait d'aristocratie. Les détails manquent sur cette dernière crise, et ce que les historiens liégeois nous en apprennent se réduit à ceci. La nomination du conseil par moitié était, au nom des grands, exercée par douze lignages seulement. Avec la prépondérance acquise par la petite bourgeoisie, un tel privilège aux mains de quelques familles choquait la confiance que leur nombre inspirait aux gens des métiers. Pourquoi, disaient-ils, nous, qui composons la grande majorité de la population, ne gouvernons-nous pas seuls? Pourquoi continuer à prendre une partie de nos administrateurs, dans les rangs d'une noblesse qui ne nous est guère connue que par ses malversations et son orgueil? Ces propos et d'autres non moins défavorables formaient trop souvent le thème des conversations populaires, pour que les *grands* ne fussent pas avertis. On

se préparait, ils le sentaient, à leur porter un nouveau coup. Un siècle plus tôt, ils auraient répondu à ces menaces par la guerre civile; mais que faire désormais en présence d'une démocratie nombreuse, bien organisée et audacieuse parce qu'elle se savait forte, avec les faibles éléments de résistance que possédait une aristocratie, dont la décadence allait croissant et qui sentait la vie se retirer d'elle? Le résultat d'une lutte ouverte n'était pas douteux; elle eût amené l'expulsion ou l'extermination du patriciat. La prudence conseillait de céder, et c'est aussi à quoi se décidèrent les *grands*. Des députés vinrent en leur nom, dans une assemblée générale réunie à l'époque ordinaire des élections, déclarer qu'ils renonçaient au droit de nommer la moitié du conseil, mais en ajoutant que, étant après tout citoyens, il leur serait sans doute permis, comme aux *petits*, d'aspirer aux dignités municipales.

La constitution communale a désormais revêtu le caractère démocratique que nous lui avons assigné comme forme dernière. A Liège le patriciat disparaît même comme élément distinct dans cette constitution et si les *grands* ne sont pas complètement écartés, s'ils prennent part encore à la formation du conseil, ce n'est plus comme caste, mais en se faisant inscrire dans les métiers, qui maintenant forment à eux seuls la bourgeoisie. Ailleurs les *grands* conservent le partage avec les *petits*. Toutefois le nombre des conseillers qu'ils ont à élire est moindre que celui des *petits*, et cette infériorité atteste l'amoindrissement notable du patriciat. La lutte aussi se déplace. Le principe monarchique se trouve en présence d'une démocratie qui n'a cessé de grandir et tend à dominer. Pendant le XV^{me} siècle, celui de la centralisation dans tout les États de l'Europe occidentale, chez nous aussi la

démocratie subit les lois du pouvoir dont elle avait été l'allié jadis.

Heureusement telle était la force de notre organisation communale, que la commune, tout en perdant cette partie de son autonomie qui en faisait un État indépendant et devenait comme tel un obstacle insurmontable à la formation de la nationalité, sut au moins conserver le droit de se gouverner elle-même. Les citoyens continuèrent à gérer leurs intérêts, et malgré les calamités que nous valurent les dynasties étrangères, malgré les atteintes qu'elles portèrent à nos libertés, la vie politique se maintint, et empêcha l'établissement de cette centralisation effrénée, dont la France souffre si cruellement aujourd'hui.

La parole a été ensuite donnée à M. le baron Kervyn de Lettenhove pour la lecture de la notice suivante :

UNE PAGE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. — *Les dernières années d'Édouard III.*

Le soleil de la puissance anglaise se couchait dans une brume qui s'épaississait de plus en plus. L'œil qui interrogeait avec inquiétude l'horizon y découvrait, mêlées et confondues, la poussière des ruines et les vapeurs du sang. Ces ruines, c'étaient celles de l'édifice élevé si haut par les mains puissantes d'Édouard III; ce sang devait être celui de son héritier.

Chaque jour apportait de sinistres messages. Tous les succès étaient effacés, toutes les conquêtes étaient perdues. Chandos avait péri en recommandant aux siens de se montrer généreux vis-à-vis de ceux qui l'avaient frappé. Avec

lui étaient descendus dans la tombe ces braves chevaliers du Hainaut, dont le nom restera éternellement attaché aux plus belles pages de l'histoire du XIV^e siècle, Eustache d'Aubrecicourt et Gautier de Mauny.

Les débris de la chevalerie de Guyenne étaient enfermés dans le château de Thouars, et une convention solennellement conclue portait que les assiégés, s'ils n'étaient secourus avant les fêtes de la Saint-Michel 1372, embrasseraient à jamais la cause française.

A cette nouvelle, toute l'Angleterre frémit. Édouard III, malgré sa vieillesse, le prince de Galles, malgré ses souffrances, annoncèrent qu'ils iraient eux-mêmes, au delà de la mer, combattre l'armée de Charles V, et, par leur ordre, quatre mille hommes d'armes et dix mille archers se dirigèrent vers le port de Southampton, où l'on avait réuni quatre cents vaisseaux. La mer était calme, le vent était propice, et néanmoins, quelque urgente que fût cette expédition, elle ne mettait pas à la voile.

Que se passait-il à Londres? Les historiens du temps ne nous l'apprennent qu'imparfaitement, et les légendes populaires ont ajouté leurs fables aux récits les plus mystérieux. Ce qui paraît certain, c'est que le roi de Navarre venait d'avertir le roi d'Angleterre qu'il était trahi par un de ses fils, le duc de Lancastre, qui vendait ses secrets au roi de France, dans l'espoir d'être soutenu par lui dans ses rêves d'usurpation; ce qui est moins vraisemblable, c'est que l'illustre évêque de Winchester, le fondateur de Windsor, le protecteur d'Oxford, Guillaume Wickham, qui avait reçu le dernier soupir de la reine Philippe, avait apporté au roi la plus étrange révélation. Lors de ses campagnes de Flandre, Édouard III avait voulu que la reine continuât à habiter Gand; il ajoutait un grand prix

à ce qu'un de ses fils naquît dans un territoire relevant de la couronne de France qu'il revendiquait en ce moment. L'enfant auquel elle donna le jour fut malheureusement une fille, et la reine, de peur d'encourir l'indignation du roi, lui substitua le fils inconnu de quelque bourgeois de Gand. Cet enfant, c'était le duc de Lancastre. La reine Philippe, avant de mourir, avait confié ce secret à l'évêque de Winchester, afin que la couronne d'Angleterre ne passât jamais hors de la maison royale des Plantagenet. Tel était le récit qu'avaient propagé les rumeurs populaires.

Quoi qu'il en soit, Édouard III, sous l'empire des plus vives alarmes, réunit le Parlement. Il lui demande, s'il meurt dans la guerre qu'il va entreprendre et si son fils succombe avec lui, de reconnaître pour leur héritier le jeune Richard de Bordeaux, fils du prince Noir. Ce serment est prêté solennellement par les prélats, les barons et les communes.

Aussitôt après, Édouard III et le prince de Galles se rendent à Southampton et s'embarquent sur le navire royal, qui s'appelle la *Grâce de Dieu*. Vains et mensongers auspices ! L'heure des désastres était venue après tant de victoires. Édouard III a déjà aperçu les côtes de Normandie ; il a pu saluer la plage de la Hogue, où, tombant sur le sol au sortir de son vaisseau, il saisit autrefois de ses mains victorieuses cette terre où chaque succès devait le rapprocher du champ de bataille de Crécy ; mais cette fois la fortune ne lui sourit plus. Les vents et les flots repoussent la flotte anglaise. En un jour, dit Froissart, elle reculait plus qu'elle n'avancait en trois, et après de longs efforts elle se trouva rejetée sur le rivage de l'Angleterre, tandis que les assiégés de Thouars se voyaient réduits à remettre leurs épées aux mains de leurs vain-

queurs. C'en était fait de la domination anglaise en France : même en Angleterre, on cherchait en vain les derniers rayons d'une gloire naguère encore si éclatante et si vive.

A Windsor, Édouard III, descendu presque aussi bas que Charles VI quelques années plus tard, n'offrait sur le trône qu'une ombre sans action et sans vie, honteux instrument de ceux qui l'invoquaient pour s'en servir. Une femme, occupant la place de la noble reine Philippe de Hainaut, assujettissait à de honteuses passions cette vieillesse décrépite. La fille du tisserand Perrers, l'astucieuse et élégante Alice, présidait à Londres, sous le titre de la dame au Soleil d'or, à des joutes où elle menait à sa suite, retenus par des chaînes d'argent, les chevaliers accourus à ces fêtes; d'autres fois, elle montait au prétoire des magistrats et leur dictait leurs sentences au gré de ses faveurs et de ses caprices.

A Berkamstead, le prince de Galles s'éteint lentement par le ravage du poison que lui donna autrefois Pierre le Cruel; mais, quelles que soient les atteintes du mal auquel il succombe, il retrouve parfois toute son énergie pour protester contre la corruption qui envahit tout. Le 28 avril 1376, il se fait porter au parlement de Westminster, dénonce les traîtres, attaque ouvertement toutes les influences honteuses; et le parlement, à sa voix, ordonne à Alice Perrers de s'agenouiller aux pieds de l'archevêque de Cantorbéry et de jurer sur sa crosse qu'elle ne reparaitra plus à la cour.

Deux mois après, le prince de Galles ne vivait plus. Les anciens conseillers d'Édouard III s'éloignèrent; Guillaume Wickham prit la route de l'exil. Alice Perrers voyait une autre femme seconder ses ambitieux projets. La maîtresse d'Édouard III trouvait une alliée dans la maîtresse du duc

de Lancastre. Celle-ci, née dans le Hainaut, issue de la maison des sires de Roët, dont les insignes héraldiques se composaient de trois roues (allusion trop justifiée aux jeux de la fortune), avait été, comme Alice Perrers elle-même, attachée à la reine Philippe de Hainaut; mais son nom devait laisser une trace plus profonde dans l'histoire de la politique et des lettres; car une de ses sœurs fut la compagne du poète Chaucer, et lorsque le duc de Lancastre réhabilita solennellement une union illégitime, elle devint l'aïeule de toute une dynastie royale. Chose étrange, ces deux femmes placèrent leur appui dans les Lollards qui alléguaient les abus du clergé et de la noblesse pour réformer l'Église et l'État. Le duc de Lancastre appelait de ses vœux impatients une révolution : tout ce qui pouvait la hâter répondait aux besoins de sa politique.

Lorsque John Wyclef, le docteur des Lollards, fut cité devant les évêques réunis dans la cathédrale de Saint-Paul, le duc de Lancastre l'y accompagna avec de nombreux hommes d'armes. Wyclef, au lieu de comparaître comme un accusé, alla s'asseoir à côté des évêques et plutôt comme leur juge, et le duc de Lancastre, prenant lui-même la parole, annonça qu'il saurait bien châtier l'orgueil des prélats d'Angleterre, trop confiants dans des parents qui auraient assez à faire pour se défendre eux-mêmes. Il menaçait, en ces mots, l'évêque de Londres qui était le fils du comte de Devonshire : « Ce n'est pas en mes parents, ce n'est pas en un homme vivant, c'est en Dieu seul que je me confie, » s'écria l'évêque de Londres. Le duc de Lancastre, furieux, s'élança sur lui et voulut l'arracher de son siège; mais le peuple, qui avait pénétré dans l'église, fit entendre un violent murmure, et le duc de Lancastre jugea prudent de se retirer.

Les bourgeois, réunis sur les places publiques, mon-

traient la plus vive agitation. On racontait que la veille le duc de Lancastre avait déclaré qu'il fallait abolir toutes les libertés de la capitale du royaume.

L'inquiétude redoubla quand le 25 février 1577 on annonça que par l'ordre du roi (Lancastre le gouvernait en ce moment à son gré) le maire électif de la Cité serait remplacé par un capitaine et que désormais le droit d'arrêter les bourgeois appartiendrait au maréchal d'Angleterre. Dès le lendemain cette mesure est exécutée, mais les bourgeois prennent les armes et délivrent un de leurs concitoyens, arrêté au mépris de leurs privilèges.

Ce jour-là le duc de Lancastre et le maréchal d'Angleterre devaient assister à un banquet chez un chevalier flamand, Jean d'Ypres, qui avait recueilli à titre héréditaire l'hôtel d'Ypres, bâti au XII^e siècle, près de la Tour, par Guillaume d'Ypres, comte de Kent : à peine eurent-ils le temps de se jeter dans une barque et de fuir sur la Tamise vers le manoir de Kensington. Une députation de bourgeois se rendit aussitôt près d'Édouard III. Il en reconnut quelques-uns et les accueillit comme des amis : « Moi, dit-il, » diminuer vos privilèges ! je n'ai jamais songé qu'à les » accroître, » et il les congédia avec douceur.

Cependant le duc de Lancastre a reparu. Il ne se rend près d'Édouard que pour lui dicter une donation en faveur de Catherine de Roët, et, par une association d'idées toute naturelle, il va demander au parlement qu'on rétablisse solennellement dans tous ses biens Alice Perrers. Puis, comme ce jour son langage est fier, car de nombreux hommes d'armes l'accompagnent, il exige que les bourgeois de Londres viennent demander merci. Il fait porter dans la grande salle de Westminster le vieux roi qui, selon un chroniqueur anglais, n'était plus qu'une image. Il faut que les habitants de Londres, corps et biens, lui soient

livrés; mais le monarque a laissé s'échapper une parole et c'est un accent de pitié. En voyant devant lui les représentants de la première cité de son royaume, humiliés et menacés des peines les plus sévères, il se contente de leur dire qu'ils portent un cierge à l'église de Saint-Paul et que tout leur sera pardonné.

Édouard III, rentré dans son palais, y retrouva Alice Perrers. En ce moment où les forces de la vie allaient s'épuisant rapidement chez le vieillard, elle lui promettait une seconde jeunesse; elle l'entretenait de chasses au faucon, et son influence, liée à ces illusions et à ces rêves de plaisirs, se perpétuait sans obstacle. On racontait en Angleterre qu'Alice Perrers était allé un jour consulter un dominicain du cloître de Palangwike, fort instruit dans l'art de la magie, et que ce moine, sans la connaître, lui avait remis une bague précieuse en lui annonçant que celui qui la porterait ne pourrait jamais se dérober à son amour. Édouard III portait encore l'anneau le 21 juin 1577 lorsqu'une rapide défaillance annonça sa fin. Alice Perrers, n'écoutant plus que les convoitises de la courtisane, se jeta sur lui, arracha sa bague et s'enfuit. Ainsi fut rompu le charme du dominicain de Palangwike, et Édouard III, en rouvrant les yeux et en se voyant seul et abandonné, sentit toutes les séductions honteusement subies s'évanouir devant la vérité et devant la justice divine. Un pauvre prêtre, apprenant ce qui se passait, accourut dans le palais désert et trouva le roi respirant encore. « Cher » seigneur, lui dit-il, d'une voix attendrie, vous avez beaucoup fait souffrir le peuple que vous deviez défendre; » vous n'avez pas été le gardien impartial de la justice. » Puisque la voix vous manque, élevez au moins les yeux » vers le Seigneur afin de montrer que vous implorez sa » miséricorde. » Édouard leva les yeux. Le prêtre pour-

suivit : « Il y a des hommes qui vous ont offensé et que » vous avez pris en haine. Pardonnez-leur afin que Dieu » vous pardonne aussi. » Édouard fit un signe de la main. Alors le prêtre lui présentant le crucifix : « Voilà, lui dit-il, » l'image de Notre-Seigneur Jésus qui a souffert pour » nous. Priez-le, au nom de sa passion , d'accepter votre » repentir. » Les lèvres du roi s'approchèrent du crucifix ; elles le baisèrent, puis se refermèrent. Le dernier souffle venait de s'échapper de la bouche du vainqueur de Crécy.

C'est à une autre page de l'histoire d'Angleterre qu'appartiendra le récit de la sanglante usurpation du fils de Jean de Gand, duc de Lancastre.

DON JUAN D'AUTRICHE. — *Études historiques*, par
M. Gachard, membre de l'Académie.

QUATRIÈME ÉTUDE.

DONNA GIOVANNA D'AUSTRIA.

I.

Don Juan d'Autriche arriva en Italie à la fin du mois de juillet 1571 ; il en partit, pour n'y plus revenir, le 15 août 1576. Dans l'intervalle qui sépare ces deux dates, il fit la campagne que la bataille de Lépante a rendue à jamais mémorable ; il alla conquérir Tunis ; à différentes reprises il séjourna, à la tête de la flotte qu'il commandait, dans les ports de Sicile ; deux fois le roi l'envoya en Lombardie ; il fit un voyage en Espagne. Tout le reste du temps qui

s'écoula durant cet espace de cinq années, ce fut à Naples qu'il le passa.

Naples était déjà alors renommée entre les cités les plus délicieuses de l'Italie et de l'Europe. Don Pedro de Tolède, qui sous Charles-Quint en avait été pendant vingt et une années le vice-roi (1), l'avait considérablement agrandie et embellie. Il l'avait agrandie, en faisant jeter bas les portes et les murailles construites du temps des monarques anjouins, et en incorporant dans la ville un territoire de plus de deux milles de circuit. Il l'avait embellie, en y élevant des palais, des églises, des monastères somptueux; en faisant paver de briques les rues d'où s'élevaient des nuages de poussière dans les temps secs et qui, dans les moments de pluie, devenaient des cloaques; en redressant l'alignement, qui était des plus irréguliers; en ordonnant la suppression des portiques par lesquels le jour était obscurci, et des avant-toits des maisons et des boutiques dont l'aspect choquait la vue; enfin en faisant percer la rue, de près d'une demi-lieue de longueur, qu'il appela *du Saint-Esprit*, mais à laquelle la postérité reconnaissante a donné son nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Et non-seulement don Pedro de Tolède avait agrandi, embelli Naples, mais il avait pris à tâche de l'assainir. Par ses soins les marais qu'il y avait aux abords de la ville et dont les émanations fétides étaient des causes d'épidémies, avaient été desséchés; les égouts conduisant les immondices à la mer, depuis longtemps négligés, avaient été rétablis; les places publiques avaient été ornées de fontaines qui fournissaient aux habitants de l'eau en

(1) De 1552 à 1553.

abondance (1). Ajoutez à tout cela cet admirable ciel qui fait de Naples un séjour privilégié, les enchantements du golfe aux bords duquel elle est assise, et le spectacle, à la fois plein de grâce et de majesté, qu'offre l'amphithéâtre qui s'y déroule aux yeux. Aussi, dans les trente dernières années, la population s'y était énormément accrue : une relation diplomatique contemporaine faite au sénat de Venise la porte à 200,000 âmes (2); elle se serait élevée jusqu'à 500,000 âmes, selon une autre relation d'un diplomate du même pays et du même temps (3).

Don Juan se plaisait beaucoup à Naples (4). Cette capitale était le rendez-vous de l'aristocratie de tout le royaume, parmi laquelle on comptait quantité de princes, de ducs, de marquis, de comtes, dont plusieurs jouissaient de gros revenus et habitaient des palais splendides (5). Quant aux

(1) Gianonne, *Histoire de Naples*, t. IV, pp. 88-91. — *Relazione di Napoli di Girolamo Lippomano*, 1576, pp. 271-272 (*Relazioni degli ambasciatori Veneti al Senato*, sér. II, vol. II). — *Libro donde se trata de los vireyes lugartenientes del reino de Nápoles*, etc., compilado por José Raneó año MDCXXXIV, pp. 157-158 (*Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*, t. XXIII).

(2) *Relazione di Girolamo Lippomano*, p. 272.

(3) *Relazione di Napoli di Alvise Lando*, 1580, p. 467 (*Relazioni*, etc., sér. II, vol. V).

(4) C'est ce que l'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait au doge le 28 août 1575 : « Sua Altezza stà qui in Napoli molto volentieri. » (Archives impériales, à Vienne.)

(5) Dans sa relation de Naples, Lippomano fait mention de treize ducs, trente marquis et cinquante-quatre comtes, « che, senon tutti, gran parte vi abitano e tengono proprj palazzi, ed hanno alcun di essi d'en- » trata dalli cinquenta ai cento mila ducati all' anno. » Selon Alvise Lando, on y comptait quatorze princes, vingt-cinq ducs, trente-sept marquis, cinquante-quatre comtes et quatre cent quatre-vingt-huit barons. (*Relazione di 1580*, p. 464.)

simples gentilshommes, le nombre en était infini, et ceux-ci n'étaient pas les moins fiers de leur noblesse ; ils auraient cru y déroger en faisant le trafic : l'équitation, l'exercice des armes, étaient leurs occupations habituelles (1).

Il y avait aussi à Naples la colonie espagnole, qui comptait dans son sein de grands noms et des personnages illustres par les services qu'ils avaient rendus à la couronne : les chefs de l'armée de terre et de mer, les gouverneurs des châteaux-forts, les principaux ministres, appartenaient à cette nation. Le vice-roi en était ordinairement aussi ; mais, par exception, à l'époque dont nous parlons, un Franc-Comtois, le cardinal de Granvelle, se trouvait revêtu de cette dignité.

Toute cette société ne songeait qu'à se divertir, et don Juan l'y excitait par son exemple. Il n'y avait presque pas de jour qu'il ne jouât à la paume ; c'était son exercice favori ; il s'y livrait habituellement sur la voie publique. Dans le temps de carnaval il organisait des mascarades, il présidait à des tournois, à des jeux de cannes, à des courses de taureaux dans lesquels brillaient toujours son agilité et son adresse. Il donnait des fêtes aux dames espagnoles et napolitaines, le plus souvent en mer ou sur la plage riante de Pouzzole : la flotte royale étant à ses ordres, il la mettait en mouvement dans ces occasions.

Ces fêtes, ces divertissements continuels auxquels don Juan prenait part avec l'ardeur de son tempérament et la fougue de son âge, n'étaient pas du goût de tout le monde.

(1) « Fanno gran professione di nobiltà..... Vivono molto alla grande, stimando vergogna l'attendere alle mercanzie..... Spendono tutto il tempo nell'esercizio delle armi, la maggior parte a cavallo.... » (*Relazione di Girolamo Lippomano*, p. 274.)

Il y en avait, entre les Espagnols, qui y trouvaient à redire; à leurs yeux, le frère du roi compromettait par là sa dignité (1). Des critiques s'élevaient aussi des rangs de la haute noblesse du pays, qui en voulait à don Juan de ce que jamais il ne la faisait manger à sa table, tandis que les chefs de l'armée et de la flotte y étaient conviés (2). Mais le peuple ne partageait pas ces sentiments : au contraire, il savait gré au vainqueur de Lépante de donner l'impulsion à des jeux et à des plaisirs dont il faisait en quelque sorte des spectacles publics (3).

II.

Deux passions se partageaient le cœur de don Juan : l'amour et la gloire. Jeune, beau, doué des qualités les plus brillantes et les plus sympathiques, il ne pouvait manquer d'obtenir auprès des femmes les mêmes succès

(1) « A questi non piace le tante e domestiche feste dove interviene S. A., parendogli che con questo venghi offeso il sosiego e la gravitate.... » (Lettre écrite à Côme de Médicis, le 25 janvier 1575, par le chevalier Vaini, son ministre auprès de don Juan : aux archives de Florence.)

(2) Lettre du chevalier Vaini, du 15 janvier 1575.

(3) Vaini, après avoir, dans une lettre du 26 janvier, raconté un tournoi auquel don Juan avait pris part, en masque, à la place de Saint-Dominique, ajoute : « In questa come en ogni altra sua azione di questi » giochi, dette molta sodisfazione al popolo.... »

Dans une lettre du 17 janvier à la duchesse de Parme, le cardinal de Granvelle s'exprime à peu près dans les mêmes termes : « L'illustrissime » seigneur don Jehan d'Autriche, lui dit-il, se porte fort bien, et tient » en joye et contentement ceste cité par passe-temps d'armes, y faisant » exercer la noblesse, etc. » (Archives farnésiennes, à Naples.)

qu'il avait eus à la guerre. Un ambassadeur de la république de Venise qui venait de résider pendant plusieurs mois auprès de lui, Girolamo Lippomano, assure que, s'il était un adorateur ardent du beau sexe, jamais il ne donnait de scandale qui pût occasionner de la rumeur, et qu'il évitait aussi de causer du mécontentement à la noblesse de Naples, ayant pour habitude, dans ses liaisons galantes, de s'adresser aux dames qui aiment à avoir commerce avec des princes (1). D'autres détails assez piquants nous sont fournis sur son compte par les chroniques napolitaines : celles-ci rapportent qu'il se souciait peu que la femme qu'il convoitait fût noble ou plébéienne, pourvu qu'elle fût jolie, et que rarement il voulait voir une seconde fois celle qui s'était donnée à lui, eût-il même été le premier à qui elle aurait accordé ses faveurs (2).

Il lui arriva cependant de se prendre d'une vive tendresse et d'un attachement véritable pour une jeune fille d'une naissance distinguée et d'une beauté rare. Son nom était Diana. Elle avait pour père un gentilhomme de Sor-

(1) « Dicono alcuni che è molto inclinato alle donne, il che può esser facilmente vero, per esser giovane come è; ma nondimeno non ha mai dato scandalo per il quale ha seguito rumore, nè mala soddisfazione alla nobiltà di Napoli, perchè attende a darsi piacere con quelle dame che hanno per grazia di praticar con principi... » (*Relazione di Napoli, 1576*, p. 291.)

(2) « Era don Giovanni bellissimo e gratioso; e venuto negl' anni della adolescenza, fù molto disordinato nelli piaceri venerei : purchè la donna ch' havebbe dovuto godere fusse di faccia gratiosa, non curandosi punto l'esser nobile o plebea; e di raro godea più d'una volta quella donna ch' havea goduta una volta, e che fusse stata vergine; e quella non voleva veder di giorno ch' havea godutta di notte.... » (*Fatti occorsi in diversi tempi nella città di Napoli*, etc., MS. du XVII^{me} siècle, à la Bibliothèque nationale, à Naples.)

rente, Antonio Falangola, et pour mère Lucretia Brancia. Don Juan mit en œuvre toutes les séductions pour se faire aimer d'elle, et il y parvint. Alors il éloigna de Naples Antonio Falangola, en lui donnant le gouvernement de Pouzzole (1).

Cette liaison eut les suites qu'on va voir par une lettre de don Juan à sa sœur, madame Marguerite d'Autriche ; je dois rappeler ici que, au commencement de 1575, il avait fait une visite à Marguerite, à sa résidence d'Aquila dans les Abruzzes :

Madame, que Votre Altesse, à la lecture de cette lettre, se mette à rire, car moi-même, quoique je sois plein de confusion, j'ai envie de le faire. Votre Altesse se souviendra que, entre autres choses particulières, elle me demanda si j'avais quelque enfant et en même temps m'ordonna, si j'en avais un, de le lui confier. Je lui répondis que je n'en avais pas, en la remerciant de la faveur qu'elle me voulait faire, et j'ajoutai qu'il pourrait arriver bientôt que je l'acceptasse. Ce bientôt, madame, il est presque arrivé déjà : car, d'ici à un mois, je crois que de garçon, tel que je le suis, je me verrai père, et père confus et honteux : je dis honteux, parce que c'est une plaisanterie que d'avoir, moi, des enfants. Enfin que Votre Altesse me pardonne, puisqu'elle doit être leur mère comme elle est la mienne, et principalement de celui qui va naître et qui sera le premier. Je la supplie donc très-instamment de me

(1) « Mentre quanto dimorò in Napoli, innamoròsi d'una bellissima e nobil doncella chiamata Diana, figlia d'Antonio Falangola e di Lucretia Brancia, della città di Sorrento, che vivevano in Napoli con loro famiglia, e tanto s'adopò per mezzo di richissimi donni alla matre et alla figlia che l'ottenne in sua balia, et ad Antonio suo padre diede il governo di Pouzzoli, dove si ritirò per fingere non saper cosa alcuna delle sue vergogne.... » (*Fatti occorsi nella città di Napoli, etc.*)

faire la grâce de prendre cette nouvelle peine , ce nouvel ennui , et cela avec tout le secret et toute la précaution possibles. Mais sur ce point et sur tout ce qui pourra être encore le plus convenable et le plus prudent , je veux m'en remettre et je m'en remets à Votre Altesse , la suppliant non-seulement de se charger de tout , mais encore de m'avertir de ce qui sur ce objet particulier et sur tous autres lui paraîtra le mieux : car certainement ce le sera. Lorsque le moment viendra pour Votre Altesse de recevoir l'enfant , ce qui sera dès qu'on pourra le conduire , sans danger pour lui , au lieu où elle se trouvera , elle en sera informée par le cardinal de Granvelle , qui , par amour pour moi et afin que la chose se fasse mieux et avec plus de secret , prendra soin de l'enfant jusqu'à ce qu'il soit au pouvoir de Votre Altesse ; ledit cardinal s'entendra à cet effet avec elle : je supplie Votre Altesse de lui prêter la main , et de se considérer dès à présent comme la mère du père et de l'enfant. Celle dont j'attends la délivrance est une des femmes les plus nobles et les plus distinguées d'ici , et des plus belles qu'il y ait en toute l'Italie : toutes ces qualités , et celle de la noblesse principalement , pourront , ce me semble , rendre plus excusable ce désordre , si l'on peut appeler désordre une chose si naturelle et si fréquente dans le monde....

De Naples , le 18 juillet 1575.

Je baise les mains de Votre Altesse et suis son très-assuré serviteur et obéissant frère ,

DON JUAN D'AUTRICHE (1).

Dans cette lettre , don Juan parle à sa sœur de l'enfant qui lui va naître comme du premier dont il sera le père. Cela pouvait être vrai pour Naples ; mais , à Madrid , il avait eu déjà , d'une dame de la cour (2) , une fille dont il avait

(1) Voy. l'Appendice n° I.

(2) Doña Maria de Mendoza.

prié sa mère adoptive ou, comme il l'appelait, sa bonne tante, doña Magdalena de Ulloa, de vouloir prendre soin. Ce fruit de ses amours reçut le nom d'Ana. L'illustre veuve de Quijada l'éleva en secret jusqu'à l'âge de sept ans, époque où elle la mit à Madrid dans un monastère. Plus tard, Philippe II la fit transférer en un autre monastère, à Burgos, dont elle devint abbesse (1).

La réponse de Marguerite parvint à don Juan lorsqu'il avait quitté Naples pour se rendre à Messine; elle était entièrement conforme à son désir et à son attente (2). Il en remercia sa sœur avec effusion, ajoutant : « Je ne dirai » pas pour maintenant à Votre Altesse, et jusqu'à ce » qu'elle ait là-bas l'enfant, le nom de la mère; d'ailleurs » je ne pense pas qu'elle la connaisse : mais certes elle » appartient à la noblesse de son endroit, et elle est une » des plus belles de cet endroit ou du monde et, comme » je le dis, de famille connue et très-noble. C'est ce dont » j'ai fait le plus de cas. J'avertis Votre Altesse qu'il pourra » fort bien arriver que, au moment où elle y pensera le » moins, je lui porte un second enfant, car en cet office » il n'y a que le premier pas qui coûte. Que Votre Al- » tesse rie de moi, comme je le fais moi-même, puisque je » me vois si jeune avec des enfants. Malheur à eux s'ils » n'avaient pour mère Votre Altesse, qui ne l'est pas moins » d'eux que de moi, et qui n'est pas moins la mienne » que celle de son propre fils ! C'est là ce que j'ai à dire en » matière d'enfants : j'ajouterai que, selon mon jugement, » celui dont je parle plus haut ne tardera pas à naître. Si

(1) *Fatti occorsi in diversi tempi nella città di Napoli*, MS. de la Bibliothèque de Naples déjà cité. — Strada, *de Bello Belgico*, lib. X.

(2) Elle portait la date du 31 juillet.

» c'est un garçon, on l'appellera Gerónimo, comme je fus
 » appelé à mon baptême; si c'est une fille, elle sera nom-
 » mée Giovanna..... Messine, 19 août 1575.

» DON JUAN D'AUTRICHE (1). »

L'événement que don Juan attendait, sans trop d'anxiété ni d'impatience, à ce qu'il semble, s'accomplit le 11 septembre. Diana Falangola donna le jour à une fille que le cardinal de Granvelle recueillit, et qu'il confia à une nourrice dont il avait fait choix d'avance. Madame Marguerite n'avait pas manqué d'instruire Granvelle de ce qu'elle venait de promettre à son frère : au commencement de novembre, le cardinal fit prendre le chemin d'Aquila à l'enfant, à sa nourrice et au mari de celle-ci, sous la conduite d'un Milanais, Francesco Castano, qui avait été à son service à Bruxelles en qualité d'écuyer d'écurie : aucune de ces trois personnes ne savait la moindre chose du père ni de la mère de l'enfant. Suivant ses instructions, Castano remit la nouveau-née et le couple qui l'accompagnait, au village de la Rocca, près de Sulmone, à quelqu'un envoyé d'Aquila pour les recevoir, et revint à Naples : Marguerite n'avait pas jugé à propos qu'il allât plus loin (2).

Malgré le mystère dont avait été entouré l'accouchement de Diana Falangola, malgré les précautions prises pour cacher à tous les yeux l'enfant qu'elle avait mis au monde, la naissance de cet enfant avait transpiré dans le public et donné lieu à des bruits divers. Les uns en attribuaient la

(1) Voy. l'Appendice n° II.

(2) Lettres de Granvelle à Marguerite, des 19 septembre, 6 novembre et 2 décembre 1575. (Appendices n°s III, IV et V.)

paternité à don Juan (1); d'autres, en plus grand nombre, la mettaient sur le compte de Granvelle. Dans sa correspondance avec Marguerite, le cardinal n'hésite pas à l'avouer : « Aulcuns, dit-il à madame de Parme, soubson-
» nent que l'enfant soit mien. Mais, comme je ne parla
» onques à la mère, ny luy pense parler, cela et mon eage

(1) Le chevalier de Vaini, que nous avons cité déjà, dans une lettre écrite au grand-duc de Florence le 29 novembre 1573, raconte la singulière histoire que voici :

« Une dame, nommée Falanga, réputée la plus jolie femme de Naples, après avoir, les années passées, été détenue en prison plusieurs mois et torturée pour imputation d'adultère et de deux homicides, étant enfin parvenue à obtenir sa mise en liberté, était courtisée par le seigneur don Juan, qui lui témoignait une grande affection. La même dame ne déplaisait point au cardinal de Granvelle; et, comme il lui paraissait qu'elle était de sa juridiction, il trouvait mauvais que d'autres s'occupassent d'elle. Une communauté de religieuses où il voulait la placer ayant refusé de la recevoir, il impétra du pape un bref adressé à son nonce à Naples, afin qu'il commandât à cette communauté, sous peine de désobéissance, de revenir sur ce refus : ce qui s'exécuta, mais non sans donner lieu à de la rumeur et du scandale dans le couvent, la plupart des religieuses ayant dit à la dame toute sorte de vilénies, l'ayant menacée même de la faire mourir. Elle y resta toutefois et elle s'y trouve encore. Elle y a mis au monde une fille, laquelle le seigneur don Juan a prié la duchesse de Parme de faire élever, quoiqu'il ait été en quelque opinion que le cardinal avait eu une bonne part dans la procréation de cette enfant. »

Voici le texte :

« Una tal Falanga, reputata la più bella donna di Napoli, dopo esser stata gl' anni a dietro molti mesi prigiona et torturata per imputazione d'adulterio et duoi homicidii, finalmente uscita per mezo valor suo, era festigiata dal signor don Gio. con molta affezione. La medesima non dispiaceva punto al cardinal; et parendole di sua giurisdizione, haveva a male che altri vi s'ingerisse. Onde procurò que il papa scrivesse un breve al nunzio apostolico che, non volendo un monasterio di monache, dove per qualche degno rispetto la voleva depositar' il cardinale, accetarla, gli lo comandasse sotto pena di obbedienza : il che fù eseguito non senza rumor et scandalo di quel monasterio, havendo la maggior parte delle monache detto a questa gentildonna ogni sorte di vilania et minacciatola di

» feront perdre cette opinion; et n'en faiz aultre cas (1). »

Non moins que son âge, le caractère dont ce prince de l'Église était revêtu aurait dû écarter de lui les soupçons; mais il aurait fallu, pour cela, que dans sa conduite privée il observât ce que et l'un et l'autre lui prescrivaient : or la continence n'était pas la vertu d'Antoine Perrenot de Granvelle. Un agent diplomatique que Côme de Médicis entretenait auprès de don Juan, le chevalier Vaini, dans plusieurs de ses lettres, parle des intrigues amoureuses du cardinal; il y en a même une où il donne à entendre que Granvelle, quoiqu'il ne fût pas loin d'être sexagénaire, se trouvait quelquefois en rivalité de galanterie avec le jeune héros de Lépante (2). Est-il besoin de rappeler ce distique

far morir³. Restò nondimens errata, dove si trova ancora, et dove ha par-torita figliola, laqual' il signor don Gio. ha mandato alla duchessa di Parma che la faccia allevare, non ostante che esso habbia hauto qualche opinione che nella medesima habbia buona parte il detto cardinale.... » (Archives de Florence.)

Si cette histoire était vraie, et si elle se rapportait à Diana Falangola, elle infirmerait non-seulement les témoignages de Granvelle et de don Juan lui-même; mais encore les récits des chroniqueurs napolitains, concernant la mère de dona Giovanna. Aussi la considérons-nous plutôt comme un bruit qui circulait dans les carrefours de Naples et dont le chevalier Vaini s'est rendu l'écho. Il est à remarquer que le diplomate florentin était de retour dans cette capitale depuis une quinzaine de jours seulement, ayant accompagné don Juan en Sicile et en Afrique.

(1) Voy. la lettre de Granvelle du 6 novembre 1575. (Appendice n° IV.)

(2) Vaini, écrivant au grand-duc, le 4 juillet 1575, touchant les rap-ports qu'il y avait entre Granvelle et don Juan, lui disait; « Son' hormai » tante le male soddisfazioni che passano fra esso et il signor don Gio., » che non li può piacer nessuna sua risoluzione, non ostante che seco » tratti S. A. con ogni rispetto e modestia giornalmente, se però la notte » non s'entremettassi in quei negozii che il cardinal si riserba per se » stesso et suo proprio comodo in cause amoroze : che se tal fosse come » a me viene accennato, non havria questo Illustrissimo in tutto il » torto.... » (Archives de Florence.)

qui, après que les Ottomans eurent repris le fort de la Goulette et Tunis, fut fait contre lui et courut dans toute l'Europe :

Du cardinal la braguette
A fait perdre la Goulette?

III.

Don Juan fut de retour à Naples le 12 novembre, deux jours après le départ de sa fille pour les Abruzzes. Il avait écrit de Palerme à Marguerite, lui exprimant sa gratitude de ce qu'elle voulait bien servir de mère à la petite Giovanna, et la remerciant aussi du conseil qu'elle lui donnait de tenir secrète sa naissance : « C'est une des choses, lui » disait il, que je désire le plus, car le secret ne nuit pour » quoi que ce soit, et il est avantageux pour bien des raisons (1). »

De Naples il adressa à sa sœur la lettre suivante :

Madame, dans cette lettre à part je veux répondre à Votre Altesse, et lui baiser les mains une infinité de fois, pour le soin qu'elle a bien voulu prendre d'élever cette enfant, dont la bonne fortune me rend si jaloux que, quand même je l'aimerais beaucoup, je le serais encore, et d'autant plus que

(1) « Beso las manos de Vuestra Alteza muchas vezes, porque no solamente se contenta de ser madre de esa niña, sino aun tambien tan mia que me aconseja y exorta por el secreto desta causa, pareciéndola que me combiene mucho tenerle : digo, señora, que de nuevo las beso à V. Alt^a, y que.... es una de las cosas que mas deseo, porque al fin para nada daña, y vale para muchas.... » (Lettre du 8 novembre 1575, aux Archives farnésiennes.)

j'éprouve tant de honte de me voir père, que je ne puis parvenir à me persuader que je le suis, bien que je le sache très-certainement. Si Dieu voulait appeler cette enfant à lui, je pense qu'il nous ferait une grâce à tous, et particulièrement à moi : car des enfants ne conviennent pas à un homme tel que je suis. Votre Altesse va rire de mon opinion et de mon souhait. Avec tout cela je lui baise derechef les mains pour la bonté qu'elle a de me délivrer d'un souci qui en ce moment serait très-grand pour moi ; et par conséquent la faveur que j'ai en cela reçue d'elle en est plus signalée encore et j'en fais d'autant plus de cas. Quand je suis arrivé ici, quelque bruit courait là-dessus qui ne laissa pas de me causer de la peine, quoique les différentes versions s'éloignassent de la vérité. Maintenant j'apprends que ce bruit a cessé, et ce n'est pas moi qui peux désirer ni désire que jamais il se renouvelle. Il est bien vrai qu'il y eut un peu d'erreur, à la naissance de l'enfant, et ce fut la cause de ce qui s'est dit. Enfin ce qu'il y a eu est oublié, comme nous voyons qu'il en est chaque jour de faits plus importants : néanmoins il m'en reste la peine que je ne puis m'empêcher de ressentir. Je ne consens point qu'une chose qui me touche soit cachée à monsieur le prince (1) : ainsi je serai le premier à la lui dire. Il ne faut pas qu'il s' imagine qu'il est le seul que Votre Altesse tienne pour fils et traite comme tel.

De Naples, le 28 novembre 1573.

DON JUAN D'AUTRICHE (2).

Cette absence de sentiments paternels qui se fait remarquer dans la lettre qu'on vient de lire, nous la retrouvons dans la suite de la correspondance de don Juan avec Marguerite. Ainsi, le 15 avril 1574, il lui écrit : « Je

(1) Alexandre Farnèse.

(2) Voy. l'Appendice n° VI.

» m'abstiens de recommander davantage à Votre Altesse
 » cette enfant, pour deux raisons : d'abord, je le sais, ce
 » serait superflu, puisque je crois, à n'en pas douter, que
 » Votre Altesse l'aime, comme ma fille, beaucoup plus
 » que je ne l'aime moi-même ; ensuite, parce que je
 » suis jaloux d'elle. Néanmoins j'ai appris avec plaisir
 » les nouvelles que Votre Altesse m'en donne, quoi-
 » que certainement, madame, toutes les qualités d'un
 » père me manquent.... (1). » Et le 7 juin : « Je suis
 » charmé des nouvelles que Votre Altesse m'envoie de la
 » petite, puisqu'elles sont telles qu'elles semblent m'obli-
 » ger à m'en réjouir, bien que je ne puisse me résoudre
 » à admettre ce nom de père, ni ne sache comment il me
 » peut venir bien. Pourtant elle est ma fille : mais si elle
 » ne l'était plus de Votre Altesse qu'elle ne l'est de moi et
 » de sa mère, mieux vaudrait pour elle de n'être pas née.
 » Que ce soit là les premières paroles que Votre Altesse
 » lui apprendra à prononcer ; je l'en supplie.... (2). »
 Citons encore deux lettres sur le même sujet. La pre-
 mière est du 16 août 1574 : « Madame, dit-il à sa sœur,
 » on m'a rendu la dernière lettre de Votre Altesse, quand

(1) « No trataré de encomendar á V. Alt^a mas á esa niña, lo uno porque sé quan escusado es, pues cierto creo la quiere harto mas que yo, por ser mía, y lo otro de invidia que tengo della. Con todo e holgado de saver las nuevas que V. Alt^a me escribe della, aunque cierto, señora, me faltan todas las partes de padre.... » (Archives farnésiennes.)

(2) « Con las nuevas que V. A. me inbia de la niña voy ya holgando, pues son tales que parece obligan á ello, aunque al fin este nombre de padre no acavo de admitirle, ni sé como puede venirme bien. Al fin es mi hija : pero si no lo fuere mas de V. A. que mía y de su madre, mas le valiera no aver nacido. Y estas sean las primeras palabras que la amaestree a hablar : suplicolo á V. A... » (*Ibid*)

» M. le prince et moi nous étions ensemble. Je lui lus ce
 » que Votre Altesse me marquait de la petite, mais en
 » père si indifférent qu'il ne s'émerveilla pas moins de ma
 » nature à cet égard que moi de la sienne, car il gâte
 » plus ses enfants que lui-même, je crois, ne fut gâté de
 » Votre Altesse; à la vérité il a raison : ce sont les plus
 » charmants enfants que j'aie jamais vus. Quant à celle
 » qui est auprès de Votre Altesse, vous l'aimez tant, à ce
 » qu'il me semble, que je commence à douter, et à croire
 » que ce que vous m'écrivez d'elle procède d'une passion
 » de mère. Néanmoins il ne me déplait pas d'apprendre
 » qu'elle apportera de bonnes qualités dans le couvent où
 » Votre Altesse la mettra (1). » L'autre lettre est du
 20 novembre de la même année; c'était la veille du départ
 de don Juan pour l'Espagne. Il s'y exprime ainsi :
 « Enfin, madame, M. le prince m'a amené à être si bon
 » père, que j'en suis venu jusqu'à me réjouir des nou-
 » velles que Votre Altesse et lui m'envoient de cette
 » petite : chose qui pour moi n'est pas peu, vu ma nature.
 » Mais, par ma foi, je crois que j'aime cette enfant plus
 » pour ce que Votre Altesse fait en sa faveur et pour
 » l'amour qu'elle lui porte, que parce qu'elle est ma fille

(1) « La última carta de V. A. me dieron estando juntos el señor
 príncipe y yo; y leíle lo que me escribía de esa niña, pero como tan desa-
 morado padre que se maravilló no menos de mi condicion en esta parte
 que yo lo estoy de la suya en la misma, porque es mas regalon de sus
 hijos que él creo lo fué de V. A.; y á la verdad tiene razon, porque son
 los mas lindos niños que he visto jamás. De esa que V. A. tiene creo que
 la quiere tanto que ya llevo á dudar y á creer que es pasion de madre lo
 que V. A. me escribe della. Con todo no me pesa de entender que meterá
 buenas partes en el monasterio que V. A. la pusiere.... » (Archives farné-
 siennes.)

» ou pour toute autre raison; et ce n'est pas merveille,
 » puisque ce qu'elle a de mieux, c'est, comme son père,
 » d'avoir Votre Altesse pour mère et pour dame. M. le
 » prince m'écrît de très-bonnes choses sur l'opinion qu'il
 » a d'elle et sur mes torts de ne pas l'aimer tendrement
 » comme ma fille; je lui répondrai en garçon. Je baise les
 » mains à Votre Altesse pour le bien qu'elle fait à cette
 » créature : si Dieu voulait l'appeler à lui, nous y gagnè-
 » rions tous (1). »

Que devenait cependant la mère de donna Giovanna, qui avait inspiré à don Juan une passion si ardente? Hélas! le conquérant de Tunis, au milieu de ses expéditions militaires, avait presque oublié la belle fille de Sorrente. Il ne s'occupa guère d'elle, après son retour à Naples, que pour lui trouver un mari : il le rencontra dans un petit gentilhomme, du nom d'Antonio Stambone (2). Diana Falangola ne vécut pas longtemps avec ce mari; il la laissa veuve à la fin de 1577. Sa situation alors était assez peu brillante. Elle s'adressa au cardinal de Granvelle, pour qu'il suppliât

(1) « Al fin, señora, me a reduzido el señor príncipe á ser tan buen padre que llevo ya á holgar de las nuevas que V. A. y él me inbian de esa niña : cosa que para mí no es poco, por mi mala condicion en este caso de ser malissimo regalon. Pero á fe que creo que quiero mas á esa niña por lo que V. A. haze con ella y por lo que la ama, que por hija ni por otra cosa; y no es maravilla, pues es lo mejor que tiene tener á V. A., como su padre, tambien por madre y señora. Escríveme el señor príncipe muy buenas cosas sobre lo que esa muchacha le parece y sobre mis culpas, si no la quiero tiernamente como á hija; pero yo le responderé como soltero. Y á V. A. beso yo las manos por el bien de esa criatura : que, si Dios se la llevase, haria por todos.... » (Archives farnésiennes.)

(2) « Diana, riantasi dal parto, fù maritata da don Gio. con ricca dote ad Antonio Stambone, del seggio di Porto, ma povero di beni di fortuna, che volontiere se la prese per moglie.... » (*Fatti occorsi in diversi tempi nella città di Napoli*, etc., fol. 75.)

madame Marguerite de la prendre à son service ou que, par son crédit, il la fit recevoir en un couvent. Sa première demande ne pouvait guère être accueillie; mais Granvelle fit tout ce qui était en son pouvoir afin qu'elle obtint l'objet de la seconde : il en écrivit au cardinal-archevêque de Naples; il en parla au pape Grégoire XIII lui-même (1). Ses démarches ne furent pas couronnées de succès.

A Diana Falangola succéda, dans le cœur de don Juan, une jeune et jolie Napolitaine; elle s'appelait Zenobia Sarotosio. De celle-ci il eut un fils qui mourut peu après sa naissance. La mère, de chagrin, s'enferma dans le monastère de Santa Maria Egiptiaca (2).

Don Juan aurait pu oublier sa fille, de même qu'il avait oublié celle à qui elle devait le jour; mais madame Margue-

(1) « La mère de mademoiselle donna Joanna m'a fait advertir cejour-d'huy que son mary est decédé et se treuve vesve, m'ayant préadverti de son extrême indisposition. Elle me fait instance que je supplie Vostre Altèze la prendre à son service comme très-humble servante, pour accompagner et servir icelle en ce voyage (celui que Marguerite devait, à cette époque, faire aux Pays-Bas) : ce que je me doubte Vostre Altèze ne voudra. Elle m'a fait requérir qu'à faulte de ce je procure qu'elle soit mise en ung monastère avec ung sien filz de six moys que luy est demeuré de sondict mary. J'en ay parlé à Sa Saincteté et escript au cardinal archevesque de Naples, car elle se doubte de son frère, qui, pour non luy payer ce qu'il luy doit, la vouldroit veoir hors du monde. Je ne scay ce que se pourra obtenir, pour la difficulté qu'il y a, depuis le concile, sur le monastère » (Lettre de Granvelle à Marguerite d'Autriche, écrite de Rome, le 5 décembre 1577, aux Archives farnésiennes.)

(2) « Maritata Diana, don Giovanni si rivolse a nuovi amori, e questa fu la terza ch' amò costante. Fu Zenobia Sarotosio, bella doncella, figlia di Gio. Vincenzo e di Violante Garofano, ch' alla fine, vinta dalli donni reali, l'ottenne et oltre modo l'amò; et con questa procreò un bambino; ma poco tempo li visse. Onde morto il fanciullo, si rinchiuse quella nel monasterio di Santa Maria Egiptiaca... » (*Fatti occorsi nella città di Napoli*, etc., fol. 75.)

rite avait soin de l'en faire souvenir. A son arrivée à Naples comme il revenait d'Espagne, il y trouva une lettre de sa sœur où elle ne manquait pas de lui parler de donna Giovanna : « La fillette, lui disait-elle, va très-bien ; de jour » en jour elle devient plus belle, plus grande et si gracieuse que c'est un plaisir de la voir (1). » Elle lui envoya, un peu plus tard, le portrait de la petite Giovanna, en l'assurant que l'original était bien mieux que la copie. Don Juan soutenait toujours que sa sœur se laissait abuser par l'affection exagérée qu'elle portait à cette enfant, et que celle-ci n'était pas aussi bien qu'elle le prétendait : il n'en voulut pas démordre après avoir vu le portrait. Tout ce dont il convint, ce fut que sa fille ne serait pas laide : mais, ajouta-t-il, « Dieu lui a fait tant de faveur » en la mettant où elle est, que c'est et ce sera, toute sa » vie, son plus grand bonheur et mon contentement (2). »

A quelque temps de là il allait faire à Marguerite cette seconde visite dont nous avons parlé dans une précédente étude (3). Avant de se mettre en route, il exigea de sa

(1) « La figliolina stà benissimo, et ogni giorno si fa più bella et grande et tanto garbata che è gusto vederla.... » (Lettre du 4 avril 1575, aux Archives farnésiennes.)

(2) « Dióme Juan Ferrante, junto con la carta de V. Alt^a, el retrato que me imbió : que, por mas enemigo que soy de tal genero de gente, holgué in parte con él. Con todo, por lo que he visto en la pintura, y por lo que V. A. me tiene escrito, conozco que es mas su pasion que lo hermoso della, sin que la salve ni defienda sustentar que, si los pintores suelen sacar la pintura mas hermosa que lo natural, que nodemenos en ese se a visto lo contrario. Digo de nuevo que todo lo atribuyo á demasiada afición de V. A., no obstante que la niña creo que no será fea : pero á ella la ha hecho Dios tanta merced, por averla puesta adó está, que es y será, toda su vida, su mayor felicidad y mi contento.... » (Lettre du 30 septembre 1575, aux Archives farnésiennes.)

(3) La troisième : *Don Juan et Marguerite*.

sœur la promesse formelle que, pendant son séjour à Aquila, sa fille serait si bien cachée qu'elle ne pût être aperçue d'aucune des personnes de sa suite. Son désir était que la petite Giovanna fût tenue en un lieu où seul il pût la voir quelquefois, comme dans l'appartement de sa sœur et au milieu de ses femmes; il désirait aussi que devant lui il ne fût question de rien de ce qui la regardait, afin qu'il n'eût pas à rougir (1). En chemin il rappela à Marguerite sa promesse, ne voulant point qu'il y eût d'autre témoin de sa honte qu'elle (2). Nous manquons de renseignements sur l'impression que la vue de sa fille fit sur lui; mais elle ne dut pas être bien profonde, à en juger par les lignes suivantes qu'il adressa à Marguerite, à son retour d'Aquila : « Je ne dis rien à Votre Altesse de » sa nièce, car des choses agréables je n'en ai que pour » les mères; je n'en ai pas pour les enfants, comme

(1) « ... Remito á mi sola una cosa en que suplico quanto puedo á V. A. me la cumpla en todo caso y me avise, antes de mi yda, que lo hará, que es que mande tener á doña Juana tan escondida que no la pueda ver persona alguna de las que fueren conmigo, que abrá quiza quien lo procure mucho. El adonde y como V. A. lo sabrá mejor : que tambien desco sea en parte que yo solo la pueda ver alguna vez. Y mande tambien que allá no se trate en mi presencia de cosa alguna della, porque no sabré sino correrme infinito. Paréceme que, para ver yo solo á esa niña, estaría mejor allá entre sus mujeres de V. A.; y así, estando en su aposento alguna vez, sin gente de mi compañía, sucedería lo que pretendo mas á gusto. Pero V. A. lo guiará á este fin mucho mejor que yo sabré escoger, y á mí no me queda mas que acordarla y suplicarla de nuevo lo que dijo » (Lettre du 1^{er} décembre 1575, écrite de Naples, aux Archives farnésiennes.)

(2) « Solo la acuerdo y suplico de nuevo lo que me a escrito que hará, que es tener tan encerrada á esa niña que ninguno de los que van conmigo puedan verla, sino que esté adó V. A. me la amuestre tan solos que de mi corrimiento no aya otro testigo.... » (Lettre écrite de Sulmona, le 21 décembre 1575, *ibid.*)

» Votre Altesse, je crois, en aura jugé d'après ma nature,
 » qui certainement répond au sang dont nous sommes
 » issus (1). »

A cette époque de sa vie, don Juan était enchaîné au char de la belle et gracieuse doña Ana de Tolède, femme du châtelain de Naples (2); il n'avait d'autre volonté que la sienne; même sur les affaires publiques elle exerçait par lui une influence qui donnait beaucoup à parler à la ville et à la cour (5). Tout récemment il lui avait offert en cadeau quarante esclaves, choisis parmi ceux de la flotte royale, pour en renforcer l'équipage d'une galiotte qu'elle possédait et qu'elle destinait à faire la course (4).

IV.

L'heure était venue pourtant où il fallait dire adieu aux amours et au beau ciel de Naples. La politique de Philippe II appelait don Juan à aller le servir aux Pays-Bas;

(1) « No digo á V. A. nada de su sobrina, porque regalos no los tengo sino para madres y no para hijos, como creo lo a conocido ya V. A. de mi condicion, que cierto se parece á nuestra sangre ... » (Lettre écrite de Naples, le 24 janvier 1576, aux Archives farnésiennes.)

(2) « La castellana dogn' Anna di Toledo, assai bella et graziata donna.... » (Lettre du chevalier Vaini à Côme de Médicis, écrite de Naples, le 2 janvier 1575, aux Archives de Florence.)

(5) « La signora donna Anna di Toledo, la qual' in somma, com' è cosa pubblica, regola la mente di S. A. come meglio a lei pare.... » (Lettre de Girolamo Lippomano écrite au conseil des Dix le 29 août 1575, aux Archives impériales, à Vienne.)

(4) « Il signor don Gio. hoggi ha donato alla signora donna Anna di Toledo quaranta schiavi, eletti del corpo di tutta l'armata, per rinforzarla sua galeotta di andar in corso, et glie l'ha falta fornir di panatica et munitioni.... » (Lettre de Lippomano au doge, du 28 août 1575.)

et, pour l'y déterminer mieux, ce monarque ne dédaignait point de caresser les idées ambitieuses dont l'âme du jeune prince était agitée (1).

Dès qu'elle sut que don Juan se disposait à quitter l'Italie, Marguerite lui écrivit pour l'engager à demander au roi la légitimation de donna Giovanna : elle était préoccupée du sort de cette enfant ; elle appréhendait que son père, qui déjà ne lui témoignait pas une affection bien vive, ne l'oubliât tout à fait dans le pays lointain où il devait se rendre. Don Juan se montra prêt à faire ce que sa sœur désirait ; il donna des instructions en conséquence au secrétaire Escobedo qu'il envoyait à Madrid (2). Comment Philippe II accueillit-il le vœu qui lui fut exprimé à cet égard ? On l'ignore : dans la lettre que don Juan écrivit du Pardo à Marguerite le 16 octobre 1576, il n'en dit pas un mot (3), et il n'est plus question de légitimation entre eux postérieurement à cette date. Ce que je puis certifier, c'est qu'on n'a trouvé d'acte par lequel donna Giovanna aurait été légitimée, ni aux archives de Naples, ni dans celles de Simancas.

Après que don Juan fut arrivé aux Pays-Bas, un changement sensible se manifesta dans ses sentiments pour sa fille. Les contrariétés, les dégoûts qu'il y éprouva, les tristes réalités qu'il voyait succéder aux idées chimériques dont il s'était bercé longtemps, lui avaient-ils fait faire un retour sur

(1) Voy., dans la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. IV, p. 41, la lettre d'Antonio Perez au secrétaire Escobedo, du 8 avril 1576.

(2) Voir notre troisième Étude : *Don Juan et Marguerite*, et la *Correspondance de Philippe II*, etc., t. IV, p. 170.

(3) Voir notre troisième Étude. C'est par erreur que cette lettre y est datée du 26 octobre.

lui-même ? On serait tenté de le croire. Voici ce que, le 20 janvier 1577, il écrivait à Marguerite ; il était alors à Marche, négociant avec les états généraux : « Que Votre Altesse, » madame, veuille me recommander à sa nièce, si celle-ci » est toujours sa chérie et sa favorite, et si elle mérite » en quelque manière de l'être par ses bonnes qualités, » puisque obtenir une plus grande récompense est chose » impossible. Au cas que Votre Altesse possède d'elle » quelque portrait dont puisse être porteur l'homme que » je vous dépêche (1), et qu'il offre plus de ressemblance » que le premier, je supplie Votre Altesse de me l'envoyer. » Dans le cas contraire, qu'elle veuille en faire faire un » et me l'expédier par la première occasion : car je con- » fesse que, dans la situation où je me trouve, ce portrait » me serait une distraction plus grande que ne le fut » l'original en la présence de Votre Altesse. Et ainsi l'on » ne m'accusera plus d'être un père indifférent (2). » Il revient là-dessus quelques semaines après : « Si Votre Al- » tessé, dit-il à sa sœur, ne m'envoie pas le portrait, ce » sera, à n'en pas douter, parce que cette dame (il appe- » lait ainsi sa fille, qui comptait à peine trois ans et demi),

(1) Il s'appelait Santiago et avait toute la confiance de don Juan.

(2) « Encomiéndeme V. Alt^a á su sobrina, si es tan su querida y privada como suele, y si es tan muger de bien que lo save merecer en alguna manera, pues llegar á mas que esto no es possible. Y si acaso se hallare V. Alt^a con algun retrato suyo, que le pudiese traer este hombre, mas parecido que el pasado, la suplico me le imbie, y sino que le haga sacar y imbiarmele con el primero, que todavia confieso que en la vida que paso me seria de mayor entretenimiento el retrato, que me fué ella misma en presencia de V. Alt^a. Y así no seré acusado de padre tan desamorado como entonces.... » (Archives farnésiennes.)

» est plus faite pour entrer dans un couvent que pour
» figurer dans le monde (1). »

Marguerite n'avait garde de laisser se refroidir les bonnes dispositions de son frère. Elle lui mande le 19 mars : « Votre fille et ma nièce vous baise humble-
» ment les mains. Elle devient si belle et si gracieuse que
» c'est merveille ; et si vous la voyiez, non-seulement vous
» la trouveriez très-jolie, mais vous vous prendriez d'amour
» pour elle. A cause des grands froids, le peintre n'a pu
» encore commencer son portrait ; mais il le commencera
» bientôt, et dès qu'il sera fini, je l'enverrai à Votre Al-
» tesse (2). »

Il le fut au mois de juillet suivant. Don Juan l'attendait avec impatience. « Les peines que j'endure, écrivit-il à
» sa sœur, font naître en moi l'amour paternel (3). » Et une autre fois : « Comme déjà j'ai un peu plus les dis-
» positions d'un père, je désire beaucoup que le portrait
» me soit envoyé, et, en attendant, savoir s'il est en pied
» ou en buste, et s'il est ressemblant. Votre Altesse voit

(1) « Encomiéndeme V. Alta á su sobrina; y si todavía la juzgase por tan hermosa como suele, lo veré en que imbie el retrato que scrivi con Santiago; y si no me le imbia V. Alta, no ay que dudar sino que esa señora se a hecho mas para dama de monesterio que para en plaça de mundo.... » (Lettre du 17 février 1577, aux Archives farnésiennes.)

(2) « La figlia di V. A. e mia nipote li bacia unilmente le mani; e creda che si fa tanto bella e garbata che è cosa maravigliosa, e tanto che, se V. A. la vedessi, non solo li pareria bellissima, ma di lei si innamorerebbe : il ritratto della quale, per rispetto delli gran freddi, non ha potuto il pittore mettere in opera Si farà hora con brevità e diligentia, e subito finito lo mandarò a V. Alta.... » (*Ibid.*)

(3) « Trabajos me hazen saver tener amor de padre.... » (Lettre du 19 juin 1577, *ibid.*)

» combien je suis différent de ce qu'elle m'a connu, et
 » comme enfin tout se guérit avec le temps (1). »

L'invitation de passer en Flandre que sur ces entrefaites Marguerite reçut de Philippe II (2), la jeta dans quelque perplexité par rapport à donna Giovanna. Qu'allait-elle en faire? L'emmener avec elle, son père le trouverait-il bon? La laisser en Italie, à qui en confierait-elle le soin? Don Juan comprit l'embarras de sa sœur; il lui écrivit : « Je
 » supplie Votre Altesse de deux choses en ce qui concerne
 » sa nièce : la première est qu'elle la prenne en sa com-
 » pagnie ; la seconde et la principale est que ce soit sans
 » qu'il en résulte d'ennui pour Votre Altesse, car elle
 » tiendra dans un coffre qui avec un autre pourra former
 » la charge d'un cheval. De cette manière je voudrais
 » qu'elle vînt, parce qu'enfin l'âge, en m'apprivoisant,
 » me fait me résigner à la condition de père. Mais, au cas
 » que sa venue doive gêner le moins du monde, que
 » Votre Altesse la laisse là où elle le jugera à propos, et
 » ordonne que chaque matin on lui tire le nez, monsieur
 » le prince (3) me disant qu'elle l'a fait de sorte que cela
 » est nécessaire (4). »

(1) « Como tengo ya la condicion un poco mas de padre, deseo mucho que se me imbie, y entretanto saver si es entero ó pequeño el retrato, y si en efeto se parece à la dama. Mire V. Alta quan diferente quedo del que me vió, y como al fin todo le cura el tiempo.... (Lettre du 26 juillet 1577, aux Archives farnésiennes.)

(2) Voy. *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II*, t. I, p. xxviii.

(3) Alexandre Farnèse, qui depuis peu était arrivé aux Pays-Bas.

(4) « Quanto á su sobrina de V. Alta, la suplico dos cosas : la una, que la trayga consigo, y la otra y por la mas principal, que sea sin ninguno fastidio suyo, pues cabrá en un baul, y en compañía de otro la podrá traer un caballo. Con estas condiciones querria yo que viniesse, porque al

Si le désappointement de Marguerite fut grand, lorsque de nouvelles lettres de Philippe II contremandèrent son voyage aux Pays-Bas (1), grande aussi fut la tristesse de donna Giovanna, que l'idée de recevoir bientôt les embrassements de l'auteur de ses jours avait transportée de joie (2). Quant à don Juan, sa correspondance constate que tous ses scrupules à l'endroit de sa paternité avaient pris fin, et qu'il était désormais résolu de l'avouer hautement (3). Aussi ce que Marguerite lui mandait, et lui répétait à chaque courrier, de la beauté, de la grâce, de l'esprit de sa fille, était bien propre à l'en rendre fier (4).

fin los años me amansan ya á pasar por las de padre. Pero si su venida ha de causar el menor embarazo del mundo, dexela V. A. adonde menor le dé, y mande que cada mañana la tiren por las narizes. porque me dize el señor príncipe que las tiene con necesidad de hazer esto.... » (Lettre du 21 décembre 1577, aux Archives farnésiennes.)

(1) *Correspondance de Marguerite d'Autriche*, etc., t. I, p. xxxv.

(2) « La signora donna Giovanna stà mal contenta che non si faccia subito il viaggio, desiderando lei infinitamente venire a ricevere il favore di essere abbracciata di V. Alt^a, assicurandosi che vedendola, la giudicherà meritevoli di esser figliuola di un tal padre come di effetto lo è.... » (Lettre de Marguerite, du 17 janvier 1578, aux Archives farnésiennes.)

(3) Ainsi il écrit à sa sœur le 15 février 1578 : « De las nuevas de su » sobrina huelgo ya como padre que lo confiesa sin empacho ni verguença » alguna.... » Et le 6 juin : « Acavo esta volviendo à besar las manos de » V. Alta por las lisonjas que me escribe de su sobrina, que por tales las » tengo segun lo tanto que V. Alt^a dize della. Ora sea lo que fuere, que á » dezir verdad yo huelgo mucho dello. V. Alt^a la diga que, hasta que me » sepa escribir no la quiero imbiar otro recado : que en esto veré, y en la » priesa que se diere en aprenderlo, lo que estima las nuevas de su » padre.... » (Archives farnésiennes.)

(4) Dans une lettre du 25 avril 1578, après avoir reproché à son frère son silence à l'égard de sa fille, Marguerite lui dit : « Et pur V. Alt^a do- » verria ricordarsene più che mai, meritandolo le sue buone parti et qua- » lità, che sono tali che è cosa maravigliosa ; et se V. Alt^a la vedessi, la

Comment concevoir donc que, à la veille de mourir, il n'ait pas eu une pensée pour cette enfant qu'il allait laisser orpheline, tandis que, à ce moment suprême, il se ressouvint de sa mère, de son frère utérin, les recommandant, l'une et l'autre, aux bontés du roi (1)? Strada s'étudie à expliquer, à pallier cet injustifiable oubli. Si don Juan, dit-il, ne recommanda point sa fille au roi, ce fut parce qu'il ne croyait pas que sa naissance fût connue de Philippe II. Et il ajoute que cette naissance, Alexandre Farnèse ne l'avait apprise que depuis peu, et de la duchesse sa mère : ce qui l'engagea à ne rien dire à don Juan en faveur de sa fille, car il aurait craint, en lui en parlant, de lui faire quelque honte, ou qu'on n'imaginât que c'était un prétexte pour décharger madame de Parme de l'éducation de donna Giovanna (2). Les détails précis, authentiques, dans lesquels je suis entré, prouvent que la première supposition de Strada est aussi peu fondée que la seconde.

» favoriria et amaria da vero. » Le 19 juin, elle se plaint de n'avoir pas de lettres de lui depuis longtemps : elle ne peut penser, lui écrit-elle, comment il l'oublie, ainsi que « la signora donna Giovanna, che tanto » merita esser da V. Alt^a favorita, essendo in vero bellissima et virtuosa, » et imparà così bene che ben presto saprà scrivere. » Enfin elle lui » mande le 28 juin : « Prego V. Alt^a a credere che quello gli ho scritto della » signora donna Giovanna non sono lusinghe, perchè è molto più bella, » garbata e spiritosa, in effetto, di quello gli ho scritto, et da me è res- » tato chea quest' hora non sappia bene scrivere, per non la impiegare in » tante cose in un medesimo tempo : pero in breve vedrà sua lettera. Così » desidereray la potessi vedere presentialemente, che sono certac he V Alt^a » si prezzeria d'esserli padre.... » (Archives farnésiennes.)

(1) Voy. ma première Étude : *La mère de don Juan*.

(2) *De Bello Belgico*, lib. X.

V.

Quelle que fût l'affection de madame Marguerite pour sa jeune nièce, elle ne pouvait pas songer à la garder toujours auprès d'elle. Le cardinal de Granvelle ayant été appelé par Philippe II à Madrid en 1579, elle le pria de demander au roi qu'il voulût en prendre la charge (1). Granvelle, à peine arrivé à l'Escurial, s'acquitta de cette commission : il lui semblait tout naturel que la signora donna Giovanna fût amenée à la cour, pour y être élevée sous les yeux de la reine. Mais Philippe n'était pas disposé à faire tant de faveur à la fille de son frère : il décida que donna Giovanna serait mise au monastère de Santa Chiara, à Naples, dans la pensée qu'elle y contracterait le goût de la vie religieuse, et qu'ainsi le monde n'entendrait plus parler d'elle (2); des instructions furent, par son ordre, transmises en conséquence au vice-roi. Santa Chiara était un monastère fondé, au commencement du XIV^e siècle, par donna Sancha, fille du roi Jacques de Maillorque et épouse de Robert d'Anjou, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile. Les successeurs de Robert lui avaient fait de grandes libéralités, et les souverains pontifes l'avaient doté

(1) On lit, dans une lettre de Granvelle à la duchesse de Parme, du 8 mai 1579, écrite de Rome : « Je n'oblieraï ce que concerne la signora » donna Joanna, dont il est plus que raisonnable que S. M. s'encharge, » faisant Vostre Altèze, de son costel, assez de tenir soing qu'elle soit » si bien nourrie. » (Archives farnésiennes.)

(2) Voy. la lettre de Granvelle à Marguerite, du 15 octobre 1579 (Appendice n^o VII).

de beaucoup de privilèges. Son église, sous la dynastie anjouine, était la chapelle des souverains, qui y avaient établi la sépulture des princes de leur famille (1).

Le vice-roi de Naples était alors don Juan de Zúñiga, prince de Pietrapersia, frère du grand commandeur de Castille, don Luis de Requesens, mort à Bruxelles au mois de mars 1576. A la réception des ordres du roi, il en donna connaissance à madame Marguerite; en même temps il fit solliciter du pape Benoit XIII un bref par lequel fût autorisée l'admission de donna Giovanna au monastère avec quatre personnes pour l'y servir. Le pape accorda cette autorisation sans difficulté, mais en limitant à deux le nombre des femmes dont donna Giovanna pourrait être servie (2).

En ce moment Marguerite s'apprêtait à partir pour les Pays-Bas; Philippe II s'était enfin déterminé à lui offrir le gouvernement de ces provinces, qu'elle avait accepté (3): elle chargea Florio Torniello, l'un de ses gentilshommes, de conduire donna Giovanna à Naples, et de la remettre entre les mains du vice-roi. Torniello avec sa compagnie arriva dans cette capitale le 21 janvier 1580; la veille, à Thiano, donna Giovanna, l'ayant appelé, lui dit ces propres paroles: « Écrivez à Son Altesse que je suis arrivée » saine et sauve; que je vais bien; que, chaque matin et » chaque soir, je prie Dieu pour sa santé, et que je l'en » prierai tous les jours jusqu'à la fin de ma vie; que je lui » fais la révérence et lui baise la robe. Quand je serai à

(1) Francesco Ceva Grimaldi, *Memorie storiche della città di Napoli*, 1837, in-8°, pp. 180-208.

(2) Voy. la lettre de don Juan de Zúñiga au roi, du 24 janvier 1580 (Appendice n° IX).

(3) *Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II*, t. I, pp. xxxviii et suiv.

» Naples, je lui écrirai tous les vendredis (1). » On ne doit pas oublier que donna Giovanna était entrée à peine dans sa septième année.

Le vice-roi reçut avec distinction la fille de don Juan d'Autriche. Il envoya à sa rencontre des seigneurs principaux de la cour et du gouvernement ; il descendit jusqu'à l'entrée du palais, pour lui offrir la main et la présenter à la princesse sa femme. Donna Giovanna passa avec ces illustres personnages la journée du 22 janvier. Le 23, la princesse la mena à Santa Chiara ; elle y fut confiée particulièrement aux soins d'une sœur, noble de naissance, d'un caractère prudent et très-bonne religieuse (2). Le vice-roi avait pris des arrangements avec l'abbesse pour que le meilleur appartement du monastère lui fût destiné ; il pourvut aussi au règlement des dépenses que son entretien occasionnerait à la maison. En un point il modifia la manière dont elle avait été élevée jusqu'alors : à la cour de madame Marguerite, on avait accoutumé de la traiter d'*Excellence* ; il prescrivit qu'on lui donnât seulement le titre de *Seigneurie* (3), pensant qu'il serait mieux plus tard,

(1) « ... Serenissima Madama, io scrivo alla Alteza Vostra le istesse e formali parolle che la signora donna Giovanna mi comandò, e disse : « Scrivete a Sua Altezza come io sono arivata sana e salva, et ch'io stò » bene, et ch'io prego ogni matina e sera per la salute di Sua Altezza, et » pregarò sempre finch'io vivo, et che li faccio riverenza et li bascio la » vesta. E come io sia in Napoli, li scriverò ogni venerdì... » (Lettre de Torniello à madame Marguerite, écrite de Thiano, le 20 janvier 1580, aux Archives farnésiennes.)

(2) Elle s'appelait Antonia Silvestre.

(3) Il paraît cependant, d'après la lettre du duc de Feria, du 4 juillet 1602 (Appendice n° XIV), que les vice-rois de Naples la traitèrent d'*Excellence* ; et cette qualification lui fut donnée, après son mariage, par ceux de Sicile.

si le roi le jugeait à propos, d'augmenter ce titre que de restreindre celui qu'elle aurait eu (1).

Donna Giovanna avait un esprit vif; elle était douée d'une grande intelligence. L'instruction qui lui fut donnée développa ces heureuses dispositions; non-seulement elle apprit à parler et à écrire plusieurs langues, mais encore elle composa en latin des livres qu'elle dédia au roi et au prince son fils (2).

Ni son mérite ni le souvenir des actions glorieuses de son père et des éclatants services qu'il avait rendus à la monarchie ne furent toutefois assez puissants sur l'esprit de Philippe II pour l'engager à l'appeler à Madrid, comme elle l'en supplia plusieurs fois (3). Tout ce qu'il fit pour elle se réduisit à la recommander à ceux qu'il investit successivement de la vice-royauté de Naples (4).

(1) Voy. la lettre de Florio Torniello à madame Marguerite, du 22 janvier 1580, et celle de don Juan de Zúñiga à Philippe II, du 24 janvier (Appendices n^o VIII et IX).

Je saisis cette occasion pour remercier don Manuel Murguía, directeur des Archives générales de Simancas, des recherches qu'il a eu la bonté de faire faire dans ce riche dépôt et des documents qu'il m'a envoyés concernant donna Giovanna. Je lui en ai d'autant plus de gratitude que je m'étais vainement adressé à M. le prince Colonna, en personne à Rome au mois d'avril 1868, et depuis par lettres, afin d'obtenir la communication des pièces qui existent dans les archives de sa maison sur la fille de don Juan d'Autriche.

(2) J'ai vu, à la Bibliothèque nationale, à Naples, le manuscrit d'un de ces livres; il est intitulé : *De oratione Tractatus ex Sacra Scriptura, sanctis patribus et praecepue ex fratre Ludovico, a Joanna Austriaca latine redditus et collectus, ad Philippum tertium Hispaniarum principem* : in-8^o, 67 ff. On trouvera, dans l'Appendice n^o X, la dédicace de l'auteur au prince Philippe.

(3) Archives de Simancas.

(4) Nous donnons, dans l'Appendice n^o XI, la lettre qu'il écrivit, le 1^{er} octobre 1595, au comte d'Olivares, à qui il venait de confier ce poste, en remplacement du comte de Miranda.

Elle avait passé dix-huit années déjà, les belles années de sa jeunesse, au monastère de Santa Chiara, sans autres distractions, dans cette retraite, que l'étude, la lecture, le travail, lorsque Philippe III monta sur le trône d'Espagne. Ce monarque se montra animé pour elle de sentiments plus favorables que son père : dès la première année de son règne, il s'occupa de la marier; il fit entamer des négociations, dans ce but, avec le duc d'Urbin, François-Marie II de la Rovère, qui venait de perdre sa femme, Lucrèce d'Est (1). L'archiduc Albert, ce prince que la Belgique compte au nombre de ses meilleurs souverains, s'intéressait beaucoup à donna Giovanna; il proposa, de son côté, qu'on lui donnât pour époux le duc de Verganza (2). Ni l'une ni l'autre de ces combinaisons ne purent se réaliser.

La fille de don Juan se vit forcée, par l'état de sa santé, de quitter Santa Chiara. Dès qu'elle fut rétablie, Philippe III, en des termes d'ailleurs pleins de bienveillance, lui fit témoigner le désir qu'elle y rentrât, ou qu'elle fit choix d'un autre monastère qui lui offrit plus de commodité (3).

Donna Giovanna ne s'était pas senti de vocation pour la vie religieuse; elle était lasse d'une existence qui n'en différait guère, et la situation précaire où elle se trouvait lui causait une peine profonde. Elle envoya quelqu'un en Espagne pour faire à ce sujet des représentations au roi et au duc de Lerma. Le résultat qu'elle en espérait se fai-

(1) Lettre de Philippe III au comte d'Olivares, du 13 décembre 1598. (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1873.)

(2) Consulte du conseil d'État à Philippe III, du 11 mars 1601. (*Ibid.*, leg. 618.)

(3) Voy. la lettre de Philippe III au comte de Lemos, vice-roi de Naples, du 30 septembre 1601 (Appendice n° XII).

sant attendre, elle prit le parti d'écrire à Philippe III.

« Sire et mon refuge, — lui dit elle — je ne sais que faire
 » ni vers où tourner les yeux, si ce n'est vers la royale
 » clémence de Votre Majesté, puisque, d'une part, il ne
 » lui plaît point que je vive de la manière que je le fais, et
 » que de l'autre, il m'est impossible de vivre en un mo-
 » nastère. Je me vois seule, pauvre orpheline et abandon-
 » née; dépendante de chaque vice-roi qui vient ici, chacun
 » d'eux me traitant à sa guise, l'un bien, l'autre mal;
 » obligée de recourir à eux pour ma nourriture et pour
 » mes vêtements. Comme je sais avec certitude que, si
 » Votre Majesté connaissait ma position, son cœur humain
 » ne permettrait pas que sa moindre servante, quelque
 » indigne qu'elle soit du sang dont elle est issue, fille d'un
 » père qui fut si dévoué au service de la royale couronne,
 » souffrît ce qu'elle souffre, cette persuasion, jointe au
 » chagrin de me voir sur une terre étrangère, loin de mon
 » roi et seigneur naturel, suffirait à faire perdre la santé
 » à qui l'aurait meilleure que je ne l'ai. Je ne doute pas
 » que V. M., si elle était informée des larmes que je ré-
 » pands, n'eût pitié de moi.... Je la supplie humblement,
 » comme mon seigneur et mon unique bien, et comme roi
 » bénin et miséricordieux, de daigner venir à mon secours
 » de la manière que je puis me promettre de sa grandeur.
 » De Naples, le 10 mai 1602 (1). »

Au moment où donna Giovanna écrivait cette lettre, Philippe III venait de donner l'ordre qu'une nouvelle négociation s'entamât en vue de son établissement, et c'était avec le chef d'une des plus grandes maisons du royaume de Sicile, avec don Fabricio Branciforte, prince de Butera,

(1) Voy. l'Appendice n° XIII.

marquis de Licodia et de Melitello (1). Le duc de Feria, vice-roi de Sicile, qui en fut chargé, y réussit complètement : car il amena le prince de Butera à demander lui-même au roi, comme une faveur insigne, la main de donna Giovanna pour don Francesco, prince de Pietrapersia, son fils aîné (2). L'affaire fut promptement conclue. Philippe III assigna en dot à sa cousine une somme de soixante mille ducats, avec une rente annuelle de trois mille ducats pour sa garde-robe (3). Lorsque tout eut été réglé, le duc de Feria instruisit de son mariage donna Giovanna, qui jusque-là n'avait rien su de ce qu'on négociait pour elle, et qui en éprouva une joie extrême dont la manifestation est empreinte dans la lettre de remerciements qu'elle adressa au roi Philippe (4). Le 5 juillet 1605, une flottille de cinq galères, sous le commandement de don Garcia de Tolède, appareilla de Naples, la conduisant à Palerme; le vice-roi de Naples, le comte de Benavente (5), lui avait fait compter, avant son départ, huit mille ducats, afin qu'elle pût payer ses dettes et se pourvoir des choses convenables à son nouvel état (6). A Palerme on lui fit une réception brillante. Ses noces furent célébrées au château avec pompe; le duc de Feria y représenta la personne du roi.

(1) Lettres du roi et du duc de Lerma au duc de Feria, du 25 avril 1602. (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1885.)

(2) Lettre du duc de Feria au roi, du 4 juillet 1602 (Appendice n° XIV).

(3) Lettre du même au même, du 12 décembre 1602. (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1160.)

(4) En date du 10 janvier 1605. Voy. l'Appendice n° XV.

(5) Don Juan Alfonso Pimentel de Herrera, qui avait pris possession de la vice-royauté de Naples au mois d'avril 1605.

(6) Lettre du comte de Benavente au roi, du 29 juillet 1605. (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1099.)

L'union de donna Giovanna avec don Francesco Branciforte fut heureuse. Ce seigneur était digne d'elle par les qualités de l'esprit comme par celles du cœur (1) : il avait de vastes connaissances en philosophie, en théologie et en mathématiques ; il était en relations avec les savants de son temps ; il s'était créé une riche bibliothèque dont il donnait l'accès à tous ceux qui voulaient le consulter ; il écrivit même plusieurs ouvrages (2).

Donna Giovanna d'Austria mourut à Naples le 7 février 1650, dans sa cinquante-septième année (3) ; le prince son mari l'avait précédée au tombeau huit années auparavant (4). Elle laissa une fille unique, qu'elle avait appelée Marguerite, du nom de l'illustre princesse qui avait pris soin de ses premières années et dont la mémoire lui était restée toujours chère.

Marguerite Branciforte épousa Frédéric Colonna, duc de Paliano, connétable du royaume de Naples. Ainsi fut uni le sang de don Juan d'Autriche avec celui de Marcantonio Colonna, qui avait été son compagnon d'armes et son lieutenant dans la glorieuse journée de Lépante.

(1) Dans une lettre du 10 mars 1604, le duc de Feria disait à Philippe III : « El príncipe de Pietraprecia procede muy bien ; y como despues » que se casó , he tenido mas ocasiones y obligaciones para tratarle , he » podido conocer mejor que tiene partes y talento para dar recaudo à lo » que V. M^d le quisiere encomendar. » (Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1885.)

(2) Moréri, *Grand dictionnaire historique*, t. II, p. 423. — *Grosses universal Lexicon*, 4^{ter} Band, p. 1011.

(3) *Diurnali di Scipione Guerra*, MS. de la Bibliothèque nationale, à Naples, fol. 55.

(4) *Grosses universal Lexicon*, l. c.



APPENDICES.

Nº I.

Lettre de don Juan à Marguerite d'Autriche, sa sœur.

(Autographe.)

Señora, ríase V. Alt^a, en leyendo esta carta, de lo que en ella quiero dezirla, que yo, aunque corrido, pienso tambien hazerlo. Acuérdese V. Alt^a que, entre otras cosas particulares, me preguntó si yo tenia algun hijo, y juntamente me mandó que se le diese, si le tenia. Respondíla que no, besándola las manos por la merced que me queria hazer, y dixe que presto podria ser la acetase. Este presto, señora, casi lo es ya, porque de aquí á un mes creo que de muchacho que soy me he de ver padre corrido y avergonçado; y digo avergonçado, porque es donayre tener yo hijos. Ora al fin V. Alt^a perdone, que dellos ha de ser madre como de mí y del que nacerá, que será el primero, principalmente. Y así solo suplico muy de veras quierá, por hazerme merced, tomar este nuevo trabajo y pesadumbre, y que sea con todo el mayor secreto y recato que posible sea. Pero esto, con todo lo demás que parecerá ser mas conbiniente y acertado, quiero remitir y remito á V. Alt^a, y la suplico que no solo se encargue de todo, sino tambien de advertirme á mí en aquello que sobre este particular y sobre todos juzgare por lo mejor: que cierto lo será. Quanto sea tiempo de entregarse V. Alt^a de la criatura, que será luego que sin su peligro pueda llevarse hasta do se hallare, se lo escribirá el cardenal Granvela, el qual, por amor mio y porque mejor y

mas secreto se haga, se a encargado della hasta ponerla con V. Alt^a, con quien el dicho cardenal se dará la mano y correspondencia. De nuevo suplico à V. Alt^a se la dé con el mismo, y que desde luego entienda que es madre de padre y hijo. La que verdaderamente le parirá es mujer de las nobles y señaladas de aquí y de las mas hermosas que ay en toda Italia; que al fin con todas estas partes, y principalmente la de la nobleza, parece que podrá mejor sufrirse esta deshórden, si deshórden puede llamarse cosa tan natural y usada en el mundo. Esto es, señora, en quanto á esto.....

De Nápoles, 18 de julio 1575.

Besa las manos de V. Alt^a su muy cierto
servidor y obediente hermano

DON JU^o DE AUSTRIA.

*A la serenissima señora madama de Austria, mi hermana y
señora, en su mano.*

(Archives farnésiennes, à Naples.)

N^o II.

Lettre de don Juan à Marguerite.

(Autographe.)

Señora, infinitas bezes beso las manos de V. Alt^a por la liberalidad y voluntad con que se a encargado de ser madre mia y de mis cosas : que cierto, si algo se merece en este mundo, merezco yo esta y otra qualquier merced de V. Alt^a, porque es quanto dezir se puede lo que desco servirla, y lo que estoy deseando ocasion en que hazerlo de veras y no burlando. Ora,

señora, responderé, pues así es, á la de V. Alt^a de último del pasado que recibí dos dias a. No sé si será mejor y con mas secreto llevar la criatura que naciere al lugar adó V. Alt^a mandare, y que de esto se encargue, como lo está ya, el cardenal Granvela, que dexar llegar á Nápoles, ó por allí cerca, la persona que tiene señalada V. Alt^a para este efeto, porque al fin, segun el cardinal dize, con menor rumor la hará él sacar de allí adó conbendrá, que podrá sacarla la tal persona; y como destas materias soy yo tan poco plático, lo mejor es para mí remitirlo y suplicar á V. Alt^a escriba al dicho cardenal su opinion, si todavía tiene la del inbiar por la criatura, para que lo que mejor pareciere eso mande V. Alt^a exccutar. Y esto es lo que en quanto en esto juzgaria yo por lo mejor; pero en todo quedo remitido agora y siempre á su voluntad y parecer, que será sin duda lo mas acertado. En quanto á si se callará ó no al señor príncipe esta cosa, respondo que pocas ó no ninguna que me toque le tendré jamás encubierta; y así, si pasare por ay, podrá V. Alt^a ganarme por la mão; que yo, luego que le vea, se lo diré claro: pero por satisfacion propia, aunque seria escusado, le encomendaria el secreto. La persona qual sea no la diré agora á V. Alt^a, hasta que tenga allá la criatura, porque tan poco la conocerá, pienso yo; pero es cierto noble en su lugar y de las mas hermosas dél ó del mundo y, como digo, de linaje conocido y muy noble, que es lo que mas e estimado; y advierto á V. Alt^a que será muy posible que, quando menos se cate, la lleve yo otro hijo, porque este oficio todo es darle principio. Ríase V. Alt^a, que yo lo quedo haziendo de mimismo, pues aun no soy bien hijo, quando tambien me veo padre de hijos; Guay dellos, si no tuviesen por madre á V. Alt^a, que lo es no menos de ellos que mia, y mia que de su propio hijo! Esto es en quanto á plática de hijos me ocurre, añadiendo que ya presto nacerá, á mi juizio, el que ariba digo. Si es varon, le llamarán Gerónimo, como de pila me llamo yo, y si muger, Juana..... Nuestro Señor guarde á V. Alt^a con tanta salud, vida y conten-

tamiento quanto mercee y yo desco, y así la suplico me avise de continuo de la que tuviere.

De Meçina, 19 de agosto 1575.

Besa las manos de V. Alt^a su mas cierto
servidor y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

*A la serenissima señora madama de Austria, mi hermana y
señora, en su mano.*

(Archives farnésiennes, à Naples.)

N^o III.

Lettre du cardinal de Granvelle à Marguerite d'Autriche.

(Autographe.)

Madame, l'agent de Vostre Altèze m'a donné ses lettres du v^e de ce mois, escriptes de sa main. Pour responce ausquelles je luy diray qu'il y ha bien longtemps que le signeur don Joan me dit que, l'ayant interrogué Vostre Altèze s'il n'avoit point encoires commencé de faire quelque jeusne mesnaige, qu'il avoit respondu que non, et que, démontrant Vostrediete Altèze que, s'il y eut lieu quelque chose, qu'elle eust désiré d'en tenir le soing et prandre à sa charge d'en faire la nourriture, qu'il luy dit qu'il y avoit bien commencé quelque chose et que, venant à perfection, qu'il pourvoyroit que l'on l'envoya à Vostre Altèze, puisqu'elle luy faisoit cest honneur d'en vouloir prandre la charge; et me communicant franchement ce que passoit, m'enchargea que, le cas advenant, je tinsse correspondance avec

Vostrediete Altèze, pour luy adresser. J'ay aydé ce que j'ay peu pour encouvrir le faict, luy ayant donné ung peu de leçon de s'estre adressé à la dame que luy a pourté ce fruyt, pour plusieurs considérations que je pourroys dire à Vostre Altèze, si je luy pouvoye parler, et que je crains que, si Sa Majesté le venoit à sçavoir, elle n'en seroit contente, pour aucuns considérations. Mais il est faict, et est la mère noble et de bon lieu, que s'accoucha, il y a huyt jours, d'une bien belle fille; aussi est ladiete mère, à ce que l'on me dit, fort belle. L'on ha pourveu ladiete fille d'une bonne norrice, que ne secit à parler ny du père ny de la mère. Quant il plaira à Vostrediete Altèze me commander que je la luy envoie, je le feray sans plus grand bruyt, la faisant meetre en une mesme lietière avec sa nourrice; et donneray quelques gens qui l'accompaignent. Reste qu'il plaise à Vostrediete Altèze m'advertir du temps et où elle vouldra que l'on en face la délivrance et à qui. Je pense envoyer, pour la conduyre, Francisco Castano, milannois, que me servoit d'escuyer d'escuyerie quant je laissa Vostre Altèze aux pays d'embas, qui congnoist les gens de Vostre Altèze et est congneu d'iceulx, luy enchargeant la délivrer à qui et où Vostre Altèze commandera, sans sçavoir ny du père ny de la mère, ny moins que Vostre Altèze sçache rien de ce que passe, si elle ne me commande aultre chose.....

De Naples, ce xix^e de septembre 1575.

De Vostre Altèze bien humble et
très-obligé serviteur,

ANT. CARD. DE GRANVELLE.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

N^o IV.*Lettre du cardinal de Granvelle à Marguerite.*

(Autographe.)

Madame, suyvant la résolution prinse par Vostre Altèze, Francisco partira, s'il plaît à Dieu, le viii^e de ce moys, avec la nourrisse, son mary et l'enfant, selon que les gens du signeur don Jehan ont convenu; et ne sçaivent ny la norrisse ny le mari chose quelconque de l'affaire ny de qui est l'enfant, ny moins Francisque. Auleuns soubsonnent qu'il soit mien. Mais, comme je ne parla onques à la mère, ny luy pense parler, cela et mon eage feront perdre ceste opinion, et n'en fais aultre cas. Lediet Francisco tiendra le chemin droit à Sulmone, et dois là entendre si Nuti sera à l'hostellerie de la Rocca, pour là luy aller consigner le tout, et dois là retournera, sans passer plus avant, comme Vostre Altèze commande, pour les raisons très-prudemment par elle considérées.

Lediet Francisco n'a peu partir plus tost, pour ce qu'ayant pleu à monsieur le prince, filz de Vostre Altèze, me faire cest honneur de loger céans, comme lediet Francisco est congneu de luy et de ses gens, je ne l'ay voulu eslongner, pour la commodité de leur service, oultre ce que je doubtai que, ne le véans, ils se fussent enquis de luy, qu'eust peu donner occasion à discours. Je faiz mon compte que le xii il pourra estre à Sulmone; et oyres qu'il actende ung jour ou deux la venue de Nuti, cela emporte peu, pourveu que tout se face comme il convient.....

De Naples, ce vi^e de novembre 1575.

De Vostredicte Altèze bien humble
et très-obligé serviteur,

ANT. CARD. DE GRANVELLE.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

Lettre du cardinal de Granvelle à Marguerite.

(Autographe.)

Madame, j'avoie jà entendu, par le rapport de mon homme, ce qu'estoit passé quant à la consignation de l'enfant. Et ce ne fut ma faulte que Vostre Altèze ne fut préadvertie, car je fiz donner, deux ou troys jours devant le partement de mon homme, ma lettre à Jo. Fernandes de Cũniga, luy recommandant de la faire adresser promptement, pour estre chose qu'emportoit, sans luy en dire aultre chose. Et enfin, par la prudence de Vostre Altèze, le tout fut bien encheminé, ayant donné si bon ordre à toutes choses. Dont je n'ay failly de incontinent advertyr le père, qu'en reçoit grand contentement; et n'a faiet semblant au porteur des lettres de Vostre Altèze de ceste affaire, comme aussi n'ay-je moy, pour m'avoyr icelle préadverty qu'il n'en seavoit à parler. Etaussi peult estre certaine Vostrediete Altèze que mon homme propre, qui l'a conduyt, n'en ha entendu chose quelconque; et s'il y a quelque soubson, icelluy pourra estre tombé sur moy ou sur aultre : mais j'espère bien qu'il perdra ledit soubson, puisqu'il n'y verra aultre suyte, ny précédemment chose que le doibge faire soubsonner. Et me recommandant bien humblement et très-affectueusement à la bonne grâce de Vostre Altèze, je prie le Créateur qu'il doint à icelle très-bonne et longue vie.

De Naples, ce n° de décembre 1575.

De Vostre Altèze bien humble et
très-obligé serviteur,

ANT. CARD. DE GRANVELLE.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

Nº VI.

Lettre de don Juan à Marguerite.

(Autographe.)

Señora, en carta á parte quiero responder á V. Altª y besar infinitas vezes sus manos, por aver tomado por tan propio suyo el comodo y criança de esa nina, de cuya buena fortuna estoy yo tan embidioso que, quando la quisiera mucho, me biera todavía estarlo della, quanto mas sabiendo ser tan torpe padre que no acavo de creer que lo soy, tras saverlo certísimo. Ora, si Dios se la llevase, á todos pienso que nos seria mucha merced, y mayor á mí, que no son hijos para hombre como yo. Mire V. Altª y ríase de mi opinion y mi deseo. Con todo beso otra vez á V. Altª las manos por el trabajo que ha tomado por librarme deste cuydado, que fuera agora grandísimo para mí; y así es tanto mayor la merced que he recibido, y tanto mas estimada. Quando aquí llegué, hallé algun tanto de rumor sobre esto, que me pesó no poco, aunque siempre variavan de lo cierto. Agora entiendo que pasó ya esta grita, la qual por mí no puedo desear ni deseo que sea jamás levantada. Es bien verdad que ubo un poco de hierro quando nació essa criatura, que fué la causa de lo que se dixo. Al fin lo que fué pasó, para holvidarse como en mayores cosas vemos que sucede cada dia. Con todo no pierdo la pena que me toca á mí tener. Al señor príncipe no consiento que se tenga secreto cosa que á mí me toque, y así seré yo el primero el que le diré; que no piense ni se engañe que es solo á él á quien V. Altª tiene y trata por hijo. Ora guardeme Dios á V. Altª con la felicidad y contenta-

miento que merece y yo deseo, que es quanto puede desearse.
De Nápoles, á 28 de noviembre 1575.

Besa las manos de V. Alt^a su mayor servidor
y obediente hermano,

DON JU^o DE AUSTRIA.

A la ser^{ma} señora madama de Austria, mi hermana y señora.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

N^o VII.

Lettre du cardinal de Granvelle à Marguerite.

(Autographe.)

Madame, j'ay parlé cejourd'huy à Sa Mat^e une aultre fois (1) touchant mademoiselle donna Joanna; et je prétendoye que l'on la fit venir icy, pour la nourrir près de la royne, à laquelle, à mon advis, elle eust donné du contentement. Mais Sadiete Majesté ha voulu prandre aultre résolution, luy ayant semblé mieulx que l'on la mette au monastère de S^{te}-Clère de Naples, pour là la nourrir, luy donnant là-dedens la commodité nécessaire et personnes qui en tiennent soing. Et me semble que Sadiete Mat^e désireroit que ce fust de sorte que, venant en caige, il luy prînt dévotion d'y demeurer religieuse. Et l'on escript au

(1) Dans un post-scriptum à une lettre du 12 septembre, il disait à la duchesse : « Je n'ay failly de ramentevoir à Sa Mat^e donna Joannella : sur » quoy j'attendz encoire sa responce. »

vice-roy de Naples de procurer que, quant il plaira à Vostre Altèze l'envoyer, qu'elle y soit receue, et me commande l'escripre à Vostrediete Altèze, à laquelle je tiens qu'elle en fera escripre quelque mot, ou par ce mesme courier ou par ce premier. Mais cependant il m'a semblé en donner à icelle incontinant advertisement.....

Du Scorial, le xiii^e octobre 1579.

De Vostre Altèze bien humble et très-obligé serviteur,

ANT. CARDINAL DE GRANVELLE.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

N^o VIII.

Lettre de Florio Torniello à Marguerite.

(Autographe.)

Serenissima patrona, con la divina gratia hieri arrivassimo in Napoli sani et salvi, e Sua Eccellenza, non potendo assistere in persona a incontrare la signora donna Gioanna, perchè tiene lutto per la morte della signora donna Geronima, sua cognata, mandò a incontrarla dal marchese di Grotteri con altri doi del consiglio et molti altri cavaglieri, e ci fecero intrar di notte, et andassimo dritto a palazzo. Sua Eccellenza venne abbasso al cortile, et pigliò per la mano la signora donna Gianna, et la condusse ad alto, dove trovò la viceregina che gli la levò di mano; et tutti insieme la condussero alle sue stanze, vicine allo appartamento di detta viceregina, con

la quale cenò , et anchè vi fece cenare la signora Juditta (1) et noi altri. Vi stessimo a servirla di vista; solo la fece servire dal suo coppiero. Io visitai il signor vicerrè et viceregina nel medesimo instante in nome di Vostra Altezza, et hebbi anchè bellissima occasione di esplicar tutto il particolar de la signora donna Gioanna. Et questa matina e fatto il restante delli negotii, et pigliato lo apontamento di condurla domani nel monasterio, e volle il signor vicerrè che sia la signora Juditta che la conduca insieme con noi altri....

Di Napoli, alli 22 gennaio 1580.

Di Vostra Altezza Serenissima devotissimo et umilissimo servitor,

FLORIO TORNIELLO.

(Archives farnésiennes, à Naples.)

Nº IX.

*Lettre de don Juan de Zúñiga, vice-roi de Naples,
à Philippe II.*

(Original.)

S. C. R. M^d, luego que receví la carta de V. M^d de los viii de noviembre, en que mandava que se pusiese en el monesterio de Santa Clara desta ciudad la hija del señor don Juan, que aya gloria, lo avisé á Madama, para saber como y de qué manera la queria embiar, y embié a suplicar á Su S^d diese

(1) Femme de chambre de donna Giovanna.

breve para que pudiese estar en el monesterio con quatro criadas. Concediólo luego, aunque limitó que las criadas no fuesen mas de dos. Concertóse con la abbadesa que se le señalase el mejor aposento que hay en la casa, y que se encomendase su criança á sor Antonia Silvestre, que es muger noble y prudente y muy buena religiosa, la qual estará en su aposento y comerá con ella. Y aviendo dado cuenta de todo á Madama y avisándole que la podria embiar quando quisiese, la embió luego. Llegó aquí á los xxj, y ha estado en esta casa de V. M^a hasta los xxij, que la llevó la princesa mi muger al monesterio.

Hála embiado Madama muy bien vestida y alajada, de manera que no se ha avido de proveer para el adreço de su persona y aposento cosa ninguna.

Hize gran instancia con Madama porque embiase las criadas que hubiesen de estar con ella en el monesterio, y ha embiado sola una que es la que hasta aquí ha tenido cuydado de vestirla, y de quien Madama tiene satisfacion; y aquí ando buscando la otra.

Con la abbadesa se ha concertado qu'el monesterio la ha de hazer la costa á ella y á las criadas, y se tasará lo que por esto se le huviere de dar cada mes. El partido de las criadas y todos los demás gastos extraordinarios se proveerán como fuere menester.

A mí no me pareció que aviendo de estar en el monesterio, entrase persona de autoridad que tuviese cargo della, por el embaraço y dificultad que avria en hallarla tal, y que era mejor que esto se encomendase á una monja; y de la que se ha escogido, como he dicho, tengo muy buena relacion. Y si V. M^a mandare que se haga de otra manera, se cumplirá luego. Tambien es nescesario que V. M^a ordene la forma que se ha de tener en su criança, porque si ha de ser monja, avriase de yr moderando lo del vestido y lo demás del regalo y atavio con que ahora se ha puesto en el monesterio.

Lo del tratamiento yo he ordenado que sea solamente de *Señoría*, aunque las criadas de Madama la llamavan *Excelencia*, pues será mejor, si conviniere en esto, acrecentar con el tiempo que no aver de cecrenar despues. Y para en qualquier estado que aya de tomar, tengo por mucho mejor la eriança de Spaña; y quanto mas presto V. M^d mandase que se embiase á esos reynos, seria mucho mejor, aunque cierto este monesterio de Santa Clara es muy principal y muy recogido. Ella es muy viva y de mucho entendimiento; y no aviendo quedado otra prenda del S^{or} don Juan, es muy justo que V. M^d la favorezca y haga mucha merecd : de que todos se lo suppliquamos.

Guarde N. S^r la muy real persona de V. M^d por muy largos años, y sus reinos y señoríos prospere como la christiandad lo ha menester, y los vasallos y criados de V. M^d deseamos.

De Nápoles, à xxiiij de enero 1580.

D. V. M^d hechura, vasallo y criado que sus
muy reales pies y manos besa,

DON JUAN DE ÇUNIGA.

(Archives de Simancas, *Estado*, leg. 1081.)

Nº X.

Dédicace de donna Giovanna au prince Philippe.

SERENISSIMO PHILIPPO TERTIO HISPANIARUM PRINCIPI MAXIMO, FRATRI
ATQUE DOMINO COLENDISSIMO.

Cum orationis efficacia, serenissime princeps, tanta sit ut ea non solum Deo uniamur, per ipsam enim nostra conversatio in coelis est, sed etiam ipsa media Deum bonorum omnium auctorem cognoscimus, atque salutis nostrae praesidium con-

sequimur, ascendit nostra deprecatio; descendit Dei misericordia; ima est terra, altum est coelum; Altissimus tamen hominem summissius orantem exaudit. Hujus ego cum tam magni muneris aliqua ex sanctis patribus collegerim, aliqua vero assidua exercitatione, in hoc sacro coetu et intra castissima claustra sanctarum monialium noctes atque dies, ex imo pectore Deum orantium tibi dixerim : Quae pro Tua Celsitudine praecipue, quae nostri pars maxima est, ardenti studio pie effunduntur, ac vehementi animi cupiditate ad coelum mittuntur, ut idcirco tam magno principi in subditos benigno, in omnes elementi, cujus cor regium in manu Dei est, istas vigilias, parvos labores nuncupare, aequum esse judicari, et eo magis *cum Sancti Didici vitam scriptam, regum maximo patri tuo invictissimo superioribus annis dicaverim*, defecisse mihi videbar, si Celsitudini Tuae hoc opusculum non dedicarem orationis plenum, et auspiciacissimum te principum omnium aeternum decus, imperium Oceano et famam astris terminaturum. Vale.

Ex regali coenobio Sanctae Clarae Neapoli idibus novembris, anno salutis MDXCIII.

Tuae Amplissimae Celsitudinis soror
et humilissima ancilla,

JOANNA AUSTRIA.

(MS. intitulé *De oratione Tractatus*, à la Bibliothèque nationale, à Naples.)

N° XI.

Lettre de Philippe II au comte d'Olivares, vice-roi de Naples.

Illustre conde de Olivares, nuestro visorey y capitan general, ya sabeis que está en Nápoles su hija de don Juan mi hermano, que aya gloria. Y aunque sé que, llegado à quel

reyno , terneys la mano en que sea tan bien tratada y mirada como lo piden las causas que hay para esto , todavia os lo he querido encargar , para que tengays en esto la quenta que ha tenido el conde de Miranda , en la misma forma y manera ; y con él podreys conferir lo que se podrá hazer buenamente para su remedio y las ocasiones que se offrescen . Y avisadme despues de todo , con vuestro parecer .

De San Lorenzo , á primo de octubre 1595.

YO EL REY.

FRANCISCO YDIAQUEZ.

(Bibliothèque de la Minerve, à Rome :
MS. XX , VIII , 61 , fol. 525.)

Nº XII.

Lettre de Philippe III au comte de Lemos, vice-roi de Naples.

(Minute.)

Estos dias he entendido que doña Juana de Austria , mi prima , salió del monasterio de Santa Clara , forçada de falta de salud , y que Dios ha sido servido de dársela : de que he holgado . Y aviendo mirado en lo que le está mejor , en el entre-tando que se disponen sus cosas al bien que le desseo , parece que en ninguna parte estará como en el mismo monasterio de Santa Clara ó en otro , si le huviere en esa ciudad , de mas gusto y comodidad suya ; y así seré servido de que se lo digais de mi parte . Y de su cordura tengo tal satisfacion que no dudo que entenderá ser lo que mas conviene á su autho-ridad y á todo lo demás . Y con esto vereys vos en qual de los dichos monasterios estará mejor , y ordenareys como lo esté ,

señalandoos, vos y la condesa, con particular demostracion en acariciarla, para que se entienda lo que yo la estimo y quiero : que en ello me servireys mucho. Y dareysle la carta que va con esta, por cuya copia vereys lo que contiene.

De Valladolid, á 50 de setiembre 1601.

(Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1875.)

Nº XIII.

Lettre de donna Giovanna á Philippe III.

(Autographe.)

Señor, ninguna cosa me pesa mas que el ser forçada á dar á V. M^d cada dia pesadumbre, supplicando por el remedio de mi necesidad : la qual llegando al punto en que está, embié hombre propio á supplicar á V. M^d mandasse poner en ello su real mano, y usando de la solita clemencia que con todo el mundo suele, y particularmente conmigo, mandasse lo que en mis pretensiones se havia de acer. Y aunque esto ha mas de seis meses, y se ha sollicitado al duque de Lerma por la spedition, hasta agora no se ha echo nada; y la condesa de Lemos dice que, asta este punto, que se embarca (1), ni V. M^d ni el duque l' han scritto nada. No sé, señor y amparo mio, qué me acer ni adonde volver los ojos, si no es á la real clemencia de V. M^d, pues veo que por una parte no gusta que yo esté del modo que estoi; por otra es imposible bivar en monasterio. Véome sola, pobre huérfana y desamparada, y

(1) Le comte de Lemos, son mari, étant mort, elle retournait en Espagne.

necesidad de estar sujeta á cada virey que viene; que cada uno me trata como quiere, quien bien y quien mal, y que tengo de comer y vestir por sus manos. Como sé cierto que, si V. M^d entendiese la vida que paso, no sufriria su benigno coraçon que esta su minima sierva, aunque indigna de su misma sangre, hija de un padre que tan fiel fué al servicio de la real corona, que padeciese lo que padece, esto y verme en tierra agena, lexos de mi rey y señor natural, bastaria ad acabar la salud á quien la tuviese mejor que yo la tengo; y no tengo duda que, si V. M^d supiese las lágrimas que esto me cuesta, se apiedaria de mí. Esto y otras muchas cosas que dexo decir por no cansar á V. M^d, las dirá de mi parte sola Cesar de Thomas. Supplico humilmente V. M^d, como á mi señor y único bien, y como á rey benigno y piadoso, se sirva entenderle, y mandar que yo sea remediada de la manera que puedo sperar de su grandeça. Guarde Nuestro Señor á V. M^d los años que yo deseo.

De Nápoles, á x de mayo 1602.

D^a JU^a DE AUSTRIA.

(Arch. de Simancas, *Estado*, leg. 1098.)

N^o XIV.

Lettre du duc de Feria, vice-roi de Sicile, à Philippe III.

(Original.)

Señor, la resolucion que V. M^d. a tomado en el casamiento de doña Juana es muy digna de su grandeça; y quiero decir á V. M^d. la verdad, que dende que pasé por Napoles, traya en la ymaginacion proponerle la colocacion desta señora. Bendito Dios, que pone cossas tan buenas en el pecho de V. M^d.

Despues que recibí la carta, encaminé por via indirecta que el príncipe de Butera considerase lo bien que estava este casamiento para su hijo, y lo que aventajaba sus negocios que tan caidos estavan. Y como él a sentido que yo me compadecia de sus trabajos, demás del conocimiento que avía tenido conmigo, pasando por Barcelona, a venido esta mañana á hablarme, juntamente con su hijo, y me dijo que me pedia no tuviese por atrevimiento pedirme consejo en una cosa, confiado de lo que yo le favorecia; y aviéndole respondido y esforçado, dixo que lo que queria era que le aconsejase el medio que tendria para encaminar este casamiento para su hijo, por ser cosa que tambien le estava, y lo estimaria en lo mucho que era justo. Yo le dixe que la confianza que hazia de mí se la queria pagar en la mesma moneda, y que lo que le podía dezir era que qualquiera negociacion de persona desta provincia la ama V. M^d. de remitir á su virrey, y que por escusarle el tiempo y demandas que en esto podria aver, yo me encargaria de representar á V. M^d. su demanda, y lo que me avía dicho de que en todo se remitia á la voluntad de V. M^d y de lo que yo quisiese hordenarle, y que quanto mas él hazia, esto representaria yo á V. M^d, y se lo suplicaria le hiziese mayor merced. Despedímonos quedando de acuerdo en esto, y que el marqués su hijo, que mostró dessecarlo mucho, fuesse á dar quenta á la madre, que vive apartada de su marido, aunque en esto no ay que poner duda, respecto de que V. M^d. en lo que toca á la persona se a resuelto; y esto se puede decir que esta hecho. Se deve al decoro de V. M^d. y á hija que por su parte ayuda á los merecimientos de padre que honrrará los siglos venideros, que honrra tambien á la casa de su marido, y salga con autoridad del reyno de Nápoles y entre con ella en este. Con la profesion que hago de querer mostrar á V. M^d mi pecho, diré lo que siento con particularidad, para que V. M^d de una vez se pueda resolver. V. M^d la a de dotar: esto me parece que estará bien en setenta mil

escudos, ó por lo menos en sesenta mil, en renta en este reino, al precio que por acá corre. El príncipe de Butera tendrá dos pretensiones, ó por mejor decir las a tenido y tiene, fundándose en que su casa es la que tiene el primer lugar deste reino, y justamente. La una es de que V. M^d le mande cubrir, pues lo haze con el duque de Terranova, á quien él precede y tiene mas renta; la consecuencia es muy fuerte, y quanto en esta parte dixere el de Butera es justificado. De hazerlo V. M^d no ay otra consecuencia que alegar; y tambien creo que en razon de gobierno se ayuda su causa, con que en una provincia no esten limitadas las honrras á uno, aviendo otro que tenga tan cumplida su razon; y juntándose este casamiento, se esfuerça con causa tan urgente como tener muger de la sangre de V. M^d, y en grado tan propinquo, y que los virreyes de Nápoles, antes que se casase, la an llamado *Excellencia*, y lo mesmo hará el que aquí estuviere. La otra, que V. M^d le diese el Tuson ó se le prometiese, como se hizo con el duque de Terranova, el qual dize que tiene esta promesa y firmada. A este cabo se podrá decir que seria dar parte de la dote al suegro; pero no aprieta este artículo tanto como el primero, pudiéndose dar dilacion, pues no se a efectuado en el duque de Terranova, ni tampoco es de la ymportancia en que se puede tanto alegar la justicia, pues esto tira solamente á gracia. Y assi, con los sesenta mil escudos y él mandarle V. M^d cubrir, ó prometerselo para la ocasion, de manera que tenga effeto, pues no se puede antes, no aviendo que mudar el título de la cortesía, pues no se acrecienta con el cubrirse, está este negocio hecho, viniendo V. M^d en ello, pues aquí no tiene empeñado nada, siendo lo que ay hasta aora solamente demanda de parte del príncipe. Resta que V. M^d me escriba en carta que yo pueda mostrar, y cometa el asentar las capitulaciones, y que con algunas galeras de golfo lançado la traigan á esta ciudad. Y de lo que es servilla en esta casa de V. M^d, y que la solemnidad se haga con la autoridad nece-

saria, yo me encargo. Al conde de Benavente se servirá V. M^d de mandar lo que en esto se huviere de hazer. Quédame solo por dezir que, resolviéndose V. M^d á que el casamiento se haga, estará muy bien á su servicio que no se pierda tiempo. Nuestro Señor guarde la cathólica persona de V. M^d.

En Palermo, III de julio MDCII.

EL DUQUE DE FERIA.

(Archives de Simancas, *Estado*, leg. 1160.)

Nº XV.

Lettre de donna Giovanna à Philippe III.

(Autographe.)

Señor, el duque de Feria me ha serito, en una de 12 de diciembre, las mercedes que V. M^d me ha hecho, y el estado en que me ha puesto con el hijo mayor del príncipe de Butera: por lo qué beso mil vezes los pies de V. M^d, de cuya grandeça y liberalidad no se podia sperar menos. Y reconozco esta merced en lo que es raçon, y doy gracias á Dios que ya que me hizo huérfana, y me puso en un rincon como el en que hasta agora he bivido, tan apartada de los pies de V. M^d, se diñó darme tal señor por padre y amparo como V. M^d: que aunque veo es atrevimiento usar del segundo vocablo, pero las mercedes y gracias que de V. M^d he recebido, sin merecerlas, no se pueden bien declarar con otro nombre que de padre. Y pues V. M^d me ha puesto en el estado en que stoy, la suplico muy humilmente que no me desampare en lo que queda: que en fin otro bien no tengo en este mundo que V. M^d, por cuyo servicio deseo poner la propia vida.

Désela Nuostro Señor à V. M^d tan larga y buena como esta su indina servidora desca. Y con la humildad que devo beso los pies à V. M^d.

De Nápoles , á x de henero 1605.

D^a JU^a DE AUSTRIA.

(Archives de Simancas, *Estado*, leg. 1099.)

M. le secrétaire perpétuel fait, en dernier lieu, la proclamation des résultats suivants des concours et des élections :

CONCOURS ANNUEL DE LA CLASSE.

Six questions avaient été inscrites au programme de concours de cette année : la classe a reçu quatre mémoires :

Sur la 2^e question :

Faire l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant depuis l'avènement de Charles V jusqu'à la réunion de la Belgique à la France, à la fin du XVIII^e siècle.

Un mémoire est parvenu ; il porte pour devise : *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.* (MONTAIGNE.)

Conformément aux conclusions des rapporteurs , la classe a décerné le prix de mille francs à l'auteur de cet ouvrage. Le billet cacheté porte qu'il est de M. Edmond Pouillet, professeur à l'Université de Louvain et déjà lauréat de la Compagnie.

Sur la 5^e question :

Faire une description statistique d'une commune du centre des Flandres de deux mille habitants au moins, etc.

Deux mémoires ont été adressés.

Conformément aux conclusions des rapporteurs, le prix de six cents francs a été décerné au mémoire portant pour devise : *Voorheen en nu.*

Le billet cacheté annonce qu'il est de MM. Frans De Potter, à Gand, et Jean Broeckaert, à Wetteren, auteurs de l'*Histoire des communes des Flandres.*

Sur la 5^e question :

Quelles ont été les tendances politiques et sociales des hérésies depuis l'origine du christianisme jusqu'à la fin du XV^e siècle?

Un mémoire portant pour devise : *Oportet esse haereses* a été reçu.

D'après l'avis de MM. les commissaires, il n'y a pas eu lieu de décerner à ce travail la récompense attribuée par la classe.

PRIX DE STASSART POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE
NATIONALE.

Conformément à la volonté du donateur, ainsi qu'à ses généreuses dispositions, la classe avait ouvert le premier concours sexennal d'histoire nationale en posant la question suivante :

Faire l'histoire des rapports de droit public qui ont

existé entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne depuis le X^e siècle jusqu'à l'incorporation de la Belgique dans la république française.

Un seul mémoire, portant pour devise : *Plus ultra*, est parvenu en réponse à cette question du concours, prorogé jusqu'au 1^{er} janvier de cette année.

Selon l'opinion des rapporteurs, ce travail a remporté le prix de trois mille francs attribué à la question.

Le billet cacheté fait savoir qu'il est de M. Émile de Borchgrave, secrétaire de légation de 1^{re} classe et chef de bureau au département des affaires étrangères, déjà lauréat de la Compagnie.

Les lauréats sont venus successivement recevoir la récompense qui leur était décernée, et les applaudissements de l'assemblée ont accueilli à chaque reprise la proclamation de ces résultats.

ÉLECTIONS.

Depuis le mois de mai 1868, la classe a perdu un de ses membres titulaires, M. Édouard Ducpetiaux; trois de ses associés, MM. Henry Ellis, J.-G.-V. de Moléon et le duc de Caraman, sont également décédés dans le courant de ces dernières années.

Lors de la séance du 10 de ce mois, elle a procédé, par élection, au remplacement des titulaires de ces quatre places vacantes et à l'élection de deux correspondants.

Pour la place de membre titulaire, M. Henri Conscience, déjà correspondant, a été élu, sauf approbation royale.

Aux deux places de correspondant ont été désignés : MM. N.-J. Laforêt, recteur magnifique de l'Université de Louvain, et S.-J.-G. Nypels, professeur à l'Université de Liège.

Pour les trois places d'associés, les suffrages se sont portés sur MM. Émile Egger, de l'Institut impérial de France, à Paris, G. Vreede, professeur à l'Université d'Utrecht, et H. von Sybel, professeur à l'Université de Bonn.



CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 12 mai 1869.

M. CH.-A. FRAIKIN , vice-directeur , occupe le fauteuil.
M. AD. QUETELET , secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. L. Alvin , F.-J. Fétis , Guillaume Geefs , Ch.-L. Hanssens , J. Geefs , Ferd. De Braekeleer , Ed. Fétis , Edm. De Busscher , Aug. Payen , le chevalier L. de Burbure , J. Franck , Gustave De Man , Ad. Siret , Julien Leclercq , membres ; Daussoigne-Méhul , associé ; F. Stappaerts , correspondant.

M. M.-L. Polain , *membre de la classe des lettres* , assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur adresse les 1^{re} et 2^e livraisons de la 5^e année du *Trésor musical (musique religieuse, 1869)* , publié par M. R.-J. Van Maldeghem.

— L'institut des ingénieurs civils de Londres complète , par un considérable envoi , le recueil de ses publications dont la bibliothèque de la Compagnie possédait déjà quel-

ques volumes; cet institut remercie, en même temps, pour les lacunes comblées dans les collections académiques de sa bibliothèque.

Remerciements pour ces envois.

— MM. César Daly et T. van Westrheene, associés de la classe, accusent réception des bulletins et de l'annuaire de cette année.

— La Société des architectes du département du Nord, à Lille, établie récemment, exprime le désir d'entrer en relations d'échange de publications avec l'Académie. — Un accueil favorable sera fait à cette demande aussitôt que la Société des architectes aura envoyé ses premiers travaux.

CONCOURS DES CANTATES.

M. le secrétaire perpétuel annonce que deux cantates lui sont parvenues le 10 avril dernier, après le terme fatal, (fixé au 1^{er} du même mois) du concours des cantates du grand prix de composition musicale de 1869.

Ces poèmes, accompagnés chacun d'un billet cacheté sans devise, portent pour titre :

1^o *Herculanum* ;

2^o *Les Mères*.

Ils n'ont pu être admis à concourir et ont été déposés dans les archives de l'Académie.

Il est donné, en même temps, connaissance qu'à la date du 22 du même mois d'avril le compte rendu des opéra-

tions du jury des cantates et les deux notes rédigées par MM. les rapporteurs sur la valeur littéraire de ce concours ont été adressés à M. le Ministre de l'intérieur.

— La classe est informée que sa commission spéciale des finances s'est réunie avant la séance; elle a examiné et approuvé, en ce qui la concerne, les comptes académiques de l'année 1868, arrêtés dans la séance de la commission administrative du 5 avril dernier.

ÉLECTIONS.

M. L. Alvin, membre de la commission administrative pour 1868, est de nouveau investi du mandat de délégué de la classe pour l'année courante.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

La classe s'occupe, en comité secret, de différentes dispositions concernant ses intérêts particuliers et principalement de la question des bustes des membres décédés, sur laquelle une décision sera prise dans la prochaine séance.

Séance générale des trois classes.

(Mercredi, 11 mai 1869.)

M. AD. BORGNET, président de l'Académie.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Assistaient à la séance :

Classe des sciences. — MM. Nyst, directeur ; Dewalque, vice-directeur ; d'Omalius, C. Wesmael, Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, de Selys-Longchamps, le vicomte B. du Bus, Gluge, Melsens, J. Liagre, F. Duprez, Poelman, Ern. Quetelet, A. Spring, M. Gloesener, Candèze, Coemans, F. Donny, Ch. Montigny, *membres* ; Schwann, Lacordaire, E. Catalan, *associés* ; Henry, Belyneck, Dupont, *correspondants*.

Classe des lettres. — MM. Defacqz, vice-directeur ; Ch. Steur, J. Grandgagnage, J. Roulez, Paul Devaux, P. De Decker, F.-A. Snellaert, J. Haus, M.-L. Polain, le baron de Witte, Ch. Faider, le baron Kervyn de Lettenhove, R. Chalon, Ad. Mathieu, Th. Juste, le général Guillaume, Félix Nève, *membres* ; Nolet de Brauwere van Steeland, A. Scheler, *associés*.

Classe des beaux-arts. — MM. L. Alvin, F.-J. Fétis, Guillaume Geefs, Jos. Geefs, Ed. Fétis, Edmond De Bus-

scher, Alph. Balat, Aug. Payen, le chev. Léon de Burbure, J. Franck, G. De Man, Ad. Siret, J. Leclercq, *membres*; Daussoigne-Méhul, *associé*.

Ainsi que le prescrit l'article 19 des *Statuts organiques*, les trois classes de l'Académie se sont réunies aujourd'hui en assemblée générale afin de régler entre elles leurs intérêts communs.

Elles se sont entendues, à cet effet, sur les différents objets formant l'ordre du jour de la réunion; comme ces objets concernent directement les intérêts administratifs de la Compagnie, ils ne sont pas de nature à être mentionnés ici. Seul, le rapport annuel suivant de M. Edm. De Busscher, secrétaire de la commission de la *Biographie nationale*, sur les travaux de cette commission pendant l'année 1868-1869 a été réservé à la publicité.

COMMISSION DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

Neuvième rapport annuel. — 1869.

Le rapport annuel de mai 1868 vous a initiés à la partie technique de l'impression de la *Biographie nationale*. Précédemment il vous avait été rendu compte du point de départ et de la marche des travaux de la commission, des mesures qui successivement furent adoptées, des modifications que l'expérience acquise a fait introduire dans le mode de publication, tout en maintenant les principes

admis pour servir de bases à l'entreprise patriotique dont le gouvernement a confié l'exécution à l'Académie.

Ces principes organiques ont été fixés avec un soin si scrupuleux, après de si mûres délibérations, que, dans leur application, nous n'avons été arrêtés par aucune difficulté grave. Parvenus au tome troisième de la *Biographie*, nous n'avons à nous préoccuper que des moyens d'accélérer la mise au jour de ce volume et de ceux qui le suivront. Sans doute, et nous n'éprouvons aucun embarras à le reconnaître, cette entreprise littéraire, nouvelle pour nous, a eu ses tâtonnements, et notre publication aura les imperfections inhérentes à toute œuvre collective, accomplie dans les conditions d'éloignement et d'isolement où se trouvent, les uns à l'égard des autres, les rédacteurs de la *Biographie nationale*, académiciens et collaborateurs étrangers à la Compagnie. Ces conditions, défavorables à l'exécution de la *Biographie*, en compliquent aussi la direction, qui a besoin de fonctionner avec non moins de régularité que de zèle.

Jusqu'ici le sympathique concours de nos collaborateurs nous a épargné des entraves et de grands retards; si d'autres circonstances n'avaient occasionné le ralentissement du travail typographique, nous avions la quasi-certitude de pouvoir vous présenter, avec ce rapport, la première moitié du troisième tome. — Il faudra redoubler d'activité pour regagner le temps perdu.

La mise en page des dernières biographies de la série alphabétique B s'achève en ce moment; les notices de la lettre C seront livrées, sans délai, à l'imprimeur. Il a été fait un pressant appel aux auteurs retardataires, en leur demandant l'envoi immédiat, ou à date fatale, des articles qu'ils se sont engagés à fournir. Sous peu sera distribuée

la liste des noms disponibles de la série D; ils sont en grand nombre, quoique les membres de l'Académie et de la commission se soient chargés de beaucoup d'articles de cette série : aussi est-ce l'une des plus considérables de notre dictionnaire.

Le chiffre global des noms inscrits sur les listes provisoires, où la commission a jugé opportun, après une discussion approfondie, de mentionner non-seulement les Belges dont la renommée est incontestable, mais ceux à qui les histoires générales et particulières, les monographies historiques et les biographies donnent un certain degré de notoriété, ce chiffre, naturellement assez élevé, a laissé supposer à quelques personnes que la *Biographie nationale* prendrait des proportions exagérées. Cette supposition ne se réalisera pas : l'admission d'un nom sur les *listes provisoires* n'implique point, vous le savez, Messieurs, l'obligation de consacrer une notice ; dans le *dictionnaire biographique*, au personnage à qui ce nom appartient.

Les éliminations effectuées avant et pendant l'impression des deux premiers tomes de la *Biographie* ne s'élèvent pas à moins de 269 pour les séries alphabétiques A et B. Sur les 1,257 noms qui, pour ces séries, figurent dans la liste générale, insérée à deux reprises au *Moniteur belge*, il y en a 968 seulement auxquels des notices ont été consacrées dans les volumes parus.

Ces éliminations seront probablement plus nombreuses encore dans les catégories alphabétiques suivantes, sans que la commission ait à modifier en rien les principes qui lui servent de règle. Le sous-comité chargé de l'examen des notices rédigées est autorisé, désormais, à proposer la suppression ou la mise en réserve des articles qu'il trouve insuffisants. Pour en décider, le bureau s'adjoit au

sous-comité, et les cas douteux sont seuls soumis au vote de la commission assemblée. Les instructions envoyées à nos rédacteurs les avertissent formellement qu'ils doivent se renseigner, au préalable, par des investigations rigoureuses, sur les actions, les travaux, les œuvres des personnages dont ils ont à composer les notices. Ils sont invités à demander eux-mêmes à la commission la suppression des noms qui, d'après le résultat de leurs recherches, ne méritent pas de prendre place dans la *Biographie nationale* (1). Plusieurs de nos confrères ont agi ainsi.

Par d'autres circulaires, les auteurs ont itérativement été engagés à soigner la rédaction de leurs écrits et la netteté de la copie manuscrite, de manière à éviter, autant que possible, de faire des changements à leur travail après la composition typographique.

Mais, quelles que soient les imperfections qui pourront se rencontrer dans la *Biographie nationale*, et les meil-

(1) « Il ne sera pas superflu de vous faire remarquer que l'insertion d'un nom dans les listes provisoires n'implique nullement l'obligation de l'admettre définitivement dans le dictionnaire biographique. Aussi, avant que vous entrepreniez la rédaction des articles qui vous sont confiés, venons-nous vous prier d'examiner si tous les personnages acceptés par vous méritent en réalité les honneurs d'une biographie, et s'ils appartiennent par leur naissance à la Belgique ou aux territoires détachés par la conquête et les traités des provinces belges actuelles : le Brabant hollandais, la Flandre française, le Hainaut français, la Flandre zélandaise, le Limbourg hollandais, le grand-duché de Luxembourg, le Luxembourg français. Dans la négative, vous voudrez bien nous en donner avis, afin de proposer à la commission les suppressions à faire de ce chef. Cet examen préalable, auquel les biographes seuls peuvent se livrer, évitera aux auteurs le désagrément d'avoir rédigé des notices qui resteraient sans emploi. » — *Instruction aux rédacteurs de la Biographie nationale*; 1865.

leurs recueils de ce genre n'en sont pas exempts, elle conservera l'avantage d'avoir comblé d'importantes lacunes et de redresser, au point de vue belge, les erreurs dont fourmillent la plupart des ouvrages biographiques, publiés tant en Belgique qu'à l'étranger. Notre dictionnaire constituera, pour le pays, un répertoire historique plein de renseignements authentiques et inédits.

Quand de nouvelles sources d'informations nous sont signalées, nous avons soin d'en prévenir nos coopérateurs. Récemment, la commission a appris qu'il est tenu, au greffe du Sénat et au secrétariat du ministère de l'intérieur, des registres où s'inscrivent les particularités de l'état civil des sénateurs et des représentants, ainsi que l'indication des fonctions qu'ils ont remplies. Ces annotations officielles remontent jusqu'à l'institution du pouvoir législatif belge en 1851. M. le baron Misson, greffier du Sénat, et M. le secrétaire général Stevens ont donné à notre président l'assurance que ces registres seront communiqués à ceux des rédacteurs de la *Biographie nationale* qui auront à écrire des notices sur d'anciens sénateurs ou d'anciens membres de la Chambre, et ce, toutes les fois qu'ils désireront y recourir.

« L'intérêt qu'inspire la *Biographie nationale* s'accroît » à l'étranger, » disions-nous dans notre précédent rapport annuel, en mentionnant les notes envoyées à la commission par les sociétés archéologiques de Luxembourg et de Metz. Aujourd'hui nous pouvons déclarer que cet intérêt n'a fait que s'accroître. Nous en recevons d'encourageants témoignages par les demandes qui nous sont transmises et les offres de service qui nous parviennent.

Depuis le mois de mai de l'année dernière, la commission académique s'est réunie quatre fois : en juin et no-

vembre 1868, en avril et mai 1869. Dans chacune de ces séances on a discuté les résolutions à prendre pour améliorer et accélérer la publication commencée.

Une décision spéciale a été aussi l'objet des délibérations : un correspondant de l'Académie s'est adressé à la commission afin d'obtenir le tome premier de la *Biographie nationale*, distribué antérieurement à son admission dans la Compagnie. La question, soumise au vote et formulée en ces termes : « Chaque fois qu'il sera nommé un » nouveau membre titulaire, correspondant ou associé de » l'Académie, lui fera-t-on l'envoi des volumes déjà publiés de la *Biographie*? » a été résolue négativement. La commission a reculé devant les conséquences onéreuses qu'aurait entraînées pour l'Académie une décision affirmative.

Par une dépêche en date du 27 mars dernier, M. le Ministre de l'intérieur a appelé l'attention de la commission sur les observations émises à la Chambre des représentants au sujet de la *Biographie nationale*, dans la séance du 25 février 1869. La commission s'est, en conséquence, réunie. Après avoir pris connaissance, dans les *Annales parlementaires*, du compte rendu de la séance, elle a cru devoir se préoccuper surtout du langage que le gouvernement a fait entendre; car elle a remarqué que si, des trois honorables représentants qui ont pris part à la discussion, l'un s'est livré à d'assez nombreuses critiques de détail sur la manière dont la *Biographie nationale* est conçue et exécutée, ces critiques ont été réfutées par les deux autres. L'opinion qu'a exprimée M. le Ministre de l'intérieur relativement à quelques détails, et même à certains noms qui pourraient, sans inconvénient, être retranchés de la *Biographie nationale*, a obtenu l'assenti-

ment unanime de la commission. Déjà, d'ailleurs, elle est entrée dans cette voie, comme on peut s'en convaincre en parcourant le tome II, et elle continuera d'y marcher, sans s'écarter cependant des bases fondamentales de la publication, bases que M. le Ministre lui-même a si bien indiquées à la Chambre.

A l'égard du contrat fait, en 1864, pour l'impression de la *Biographie nationale*, M. le Ministre ayant déclaré que ce contrat était irréprochable, pas onéreux pour l'État et très-peu avantageux pour l'éditeur, la commission a été heureuse de trouver dans ces paroles une entière justification et la preuve de la régularité avec laquelle elle a procédé.

La convention expirait le 9 mai 1869; avec l'approbation du gouvernement, et moyennant quelques modifications sollicitées par l'imprimeur-éditeur, la commission s'assurera la continuation de son concours.

Du jour où la commission, nommée par les trois classes de l'Académie, a été chargée de diriger l'élaboration et l'impression de la *Biographie nationale*, elle a eu à cœur l'accomplissement de son mandat. Elle a mis tout en œuvre pour justifier la confiance de la Compagnie, remplir les vues du gouvernement et répondre à l'attente du pays. Elle ose se flatter, Messieurs, qu'on lui tiendra compte de ses efforts et de son zèle.

Le secrétaire rapporteur,

EDMOND DE BUSSCHER.

Le président,

GACHARD.

Bruxelles, 11 mai 1869.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Haus (J.-J.). — Principes généraux du droit pénal belge. Gand, 1869; 1 vol. in-8°.

De Witte (le baron J.). — La statue colossale de bronze, représentant Hercule, trouvée au château de Pompée. Rome, 1868; in-8°.

De Witte (le baron J.) et de Longpérier (Adrien). — Revue numismatique, nouvelle série, tome XIII, année 1868.

Nolet de Brauwere Van Steeland (J.). — De Beide Nederlanden, eene gedicht. Bruxelles, 1869; gr. in-8°.

Chalon (R.). — Une médaille inconnue à Van Loon : le POÈTE HOUWART. Bruxelles, 1869; in-8°.

Chalon (R.). — Deux peignes liturgiques provenant de Stavelot. Bruxelles, 1869; in-8°.

Annales météorologiques de l'Observatoire royal de Bruxelles. 1869, janvier, février et mars. Bruxelles; 5 feuilles in-4°.

Gilbert (Ph.). — Lettres à M. le secrétaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille (en réponse à la note de M. l'abbé Aoust sur la théorie des lignes tracées sur une surface quelconque). Louvain, 1869; in-8°.

Université catholique de Louvain. — Annuaire, années 1868 et 1869. Louvain, 2 vol.; p. in-12.

Les liggeren et autres archives historiques de la gilde anversoise de Saint-Luc, transcrits et annotés par Ph. Rombouts et Th. Van Lerijs. 7^e et 8^e liv. Anvers, 1869; 2 cah. in-8°.

Van Lokeren (A.). — Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre au mont Blandin, à Gand, depuis sa fondation

jusqu'à sa suppression, avec une introduction historique. Gand, 1868-1869; 2 vol. in-4°.

Van Maldeghem (R.-J.). — Trésor musical. Collection authentique de musique sacrée et profane des anciens maîtres belges. Op. 170. Musique religieuse. 1869, 5^e année. Bruxelles, 1867; cah. in-4°.

Stessels (A.). — Mémoire sur l'éclairage de l'Escaut. Bruxelles, 1869; in-8°.

Van Holsbeek (Henri). — Biographie du docteur André Uytterhoeven. Bruxelles, 1869; in-8°.

De Ceuleneer Van Bouwel (Henri). — Études sur les qualités nuisibles de l'air que nous respirons dans nos demeures. Catane, 1868; in-8°.

Thielens (Armand). — Notice sur le *Carex ligerina* Bor. Espèce nouvelle pour la flore belge. Gand, 1869; in-8°.

Thielens (Armand). — Petites observations sur quelques plantes critiques. (Supplément.) Bruxelles, 1868; in-8°.

Hemsley (W.-B.). — Notice sur les productions végétales de l'Abyssinie, traduit de l'anglais par A. de Borre. Gand, 1869; in-8°.

Thielens (Armand). — Note sur le *Senecio barbareaefolius*, Rehb., espèce nouvelle pour la flore belge. Bruxelles, 1868; in-8°.

Thielens (Armand). — Notice sur l'*Asparagus prostratus* Dmtr. Bruxelles, 1869; in-8°.

Brenier (J.). — L'homœopathie et le dr. Gailliard. Mars, 1869; in-8°.

Procès-verbaux des séances du conseil provincial de la Flandre occidentale, 1868. Bruges, in-8°.

Recueil des procès-verbaux des séances du conseil provincial du Hainaut, 1868, avec annexes. Mons; 2 cah. in-8°.

Musée de l'industrie. — Bulletin, avril. Bruxelles, 1869; 1 cah. gr. in-8°.

Le Bibliophile belge, bulletin mensuel, 4^e année, t. IV, feuilles 5 et 6. Bruxelles, 1869; in-8°.

Académie royale des beaux-arts à Anvers. Année académique 1868-1869. Rapport annuel et distribution solennelle des prix. 2 mai 1869. Anvers, 1869; in-8°.

Annales des travaux publics de Belgique. — Tome XXVII^e, 1^{er} cah. Bruxelles, 1869; in-8°.

Revue de Belgique, 5^e liv. Bruxelles, mars 1869; cah. in-8°.

Commissions royales d'art et d'archéologie. — Bulletin, VIII^e année, n^{os} 5 et 4. Bruxelles, 1869; in-8°.

Revue de l'instruction publique en Belgique. 27^e année, 1^{re} liv. Gand, 1869; in-8°.

Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre, à Bruges. — Annales, 5^e série, t. V, n^o 1. Bruges, 1868; in-8°.

Journal des beaux-arts et de la littérature, publié sous la direction de M. Ad. Siret. 11^e année, n^{os} 7, 8, 9; Saint-Nicolas, 1869; 5 feuilles in-4°.

De Vlaamsche school, 1869, aflev. 5 à 9. Anvers; 5 feuilles in-4°.

Annales d'oculistique, 52^e année, tome LXI, mars-avril 1869. Bruxelles, 1869; in-8°.

L'Abeille, revue pédagogique, publiée par Th. Braun, 15^e année, 1^{re} à 5^e liv. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Société royale de botanique de Belgique. — Bulletin, t. VII, n^o 5. Bruxelles, 1869; in-8°.

Le Chimiste, journal de chimie appliquée aux arts, à l'industrie et à l'agriculture, publié par M. Henri Bergé. 4^e année, n^o 5. Bruxelles, 1869; in-8°.

Essai de tablettes liégeoises, par Alb. d'Otreppe de Bouvette, 92^e livr. Liège, 1869; in-12.

Société anatomo-pathologique de Bruxelles. — Annales, bulletin n^{os} 14, 15 et 16. Bruxelles, 1868; 5 cah. in-8°.

L'Illustration horticole, rédigée par Ch. Lemaire et publiée par Ambroise Verschaffelt, t. XVI, 5^e et 4^e livr. Gand, 1869; 2 broch. gr. in-8°.

Conseil de salubrité publique de la province de Liège. — Compte rendu des travaux pendant l'année 1868, par M. A. Spring, président. Liège, 1869; in-8°.

La charité sur les champs de bataille, 4^{me} année, n° 11, mai 1869. Bruxelles; feuille in-4°.

Société pour la recherche et la conservation des monuments historiques dans le Grand-Duché de Luxembourg. — Publications, année 1866, XXII. Luxembourg, 1867; in-4°.

Institut royal et grand-ducal de Luxembourg. — Publications de la section historique (ci-devant société archéologique du Grand-Duché, vol. XXIII), I. Luxembourg, 1868; in-4°.

Provinciaal Utrechtsch genootschap van kunsten en wetenschappen. — Verslag, 1868. — Aanteekeningen, 1868. — Catalogus der archeologische verzameling. — Levensbeschrijving van Rijklof Michaël van Goens, door M. B. Ten Brink. Utrecht, 1868-1869; 4 cah. in-8°.

Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux. — Mémoires, tome VI, 1^{er} cahier. Bordeaux, 1869; in-8°.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord, 1^{re} année, n° 4. Lille, 1869; cah. in-8°.

Institut des provinces, des sociétés savantes et des congrès scientifiques. — Annuaire, 2^{me} série, 11^{me} vol. 1869. Paris-Caen; in-8°.

Revue et magasin de zoologie pure et appliquée et de sériciculture comparée, par M. F.-E. Guérin-Meneville, 1869, n° 4. Paris; in-8°.

Société météorologique de France. — Annuaire, tome XVI, 1868 (Bulletin des sciences), feuilles 6-12. Paris, 1869; gr. in-8°.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme, 5^{me} année, 1^{re} série, n° 2. Paris, 1869; in-8°.

Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger, 6^{me} année, nos 14 à 26. Paris, 1869; 15 cah. in-4°.

Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger, 6^{me} année, nos 14 à 26. Paris, 1869; 15 cah. in-4°.

Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine inférieure, à Rouen. — Bulletin des travaux, année 1868-1869, n° 11. Rouen, 1869; in-8°.

Société impériale d'agriculture de Valenciennes. — Revue agricole, etc., 20^{me} année, tome XXIX, nos 2 et 3. Valenciennes, 1869; 2 cah. in-8°.

Castan (A.). — Le capitole de Vesontio et les capitales provinciaux du monde romain. Paris; 1869; in-8°.

Daly (César). — Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement pour la composition et la décoration extérieure des édifices publics et privés. Choix de fragments empruntés à des monuments français du commencement de la renaissance à la fin du siècle de Louis XVI, livr. 48 à 50. Paris, 1869; in-folio.

De Caligny (Jean Anthénor Hüe). — Mémoires inédits sur la milice des Romains et celle des Français, précédés d'une notice historique sur l'auteur et sur le corps français du génie, par M. A. Ripa de Meana. Turin, 1868; in-8°.

Gosselet. — Observations géologiques faites en Italie. Lille, 1869; in-8°.

De Caumont. — Essai sur la topographie géognostique du département du Calvados. (Seconde édition.) Paris, 1867; in-8°.

Société vaudoise des sciences naturelles, à Lausanne. — Bulletin, vol. X, n° 61. Lausanne, 1869; in-8°.

Société des sciences naturelles de Neuchâtel. — Bulletin, tome VIII, 1^{er} cahier. Neuchâtel, 1868; in-8°.

Königliche preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin. — Monatsbericht, februar 1869. Berlin; cah. in-8°.

Naturwissenschaftlicher Verein zu Bremen. — Abhandlungen, II Band, 1 heft. Brème, 1869; in-8°.

Naturforschender Verein in Brünn. — Verhandlungen, VI Band, 1867. Brünn, 1868; in-8°.

Physikalischer Verein zu Frankfurt am Main. — Jahres-

bericht, für das Rechnungsjahr 1867-1868. Francfort S/M, 1869; in-8°.

Justus Perthes' geographischer Anstalt zu Gotha. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr. A. Petermann, 1869, IV. Ergänzungsheft n° 27 : Jul. Die Südlichen Ortler-Alpen. Gotha, 1869; 2 cah. in-4°.

Heidelberger Jahrbücher der Literatur, unter Mitwirkung der vier Facultäten, LXII jahrg., 1-3 heft. Januar-märz. Heidelberg, 1869; 5 cah. in-8°.

Sveriges geologiska Undersökning, pa° offentlig bekostnad utförd under ledning af A. Erdmann. Nionde Häftet. Bladen 26, 27, 28, 29 et 50. « Sala, » « Ranäs, » « Borås, » « Leufstäm och Eggegrund. » Stockholm, 1868-1869; 5 feuilles in-plano et 5 cah. in-8°.

Société impériale géographique de Russie à Saint-Petersbourg. — Séances générales du 2 octobre, du 6 novembre, du 6 décembre 1868 et du 5 janvier 1869. Saint-Petersbourg, 1868-1869; 4 feuilles in-4°.

Zantedeschi (Francesco). — Incertezze della livellazione barometrica e geodetica. Brescia, 1868; in-8°.

Negri (Christoforo). — Discorso alla società geografica italiana, adunanze solenne del 28 febbrajo 1869. Florence, 1869; in-8°.

Brioschi (Francesco). — Sulla equazione che dà i punti di flesso delle curve ellittiche. Milan, 1869; in-8°.

Muoni (Damiano). — Inaugurazione a gorgonzola della lapide monumentale per la battaglia vinta dai Milanen contro re Enzo figlio di Federico II, imperatore nel 1245. Milan, 1868; in-8°.

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

DES

LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

1869. — N^o 6.

CLASSE DES SCIENCES.

Séance du 5 juin 1869.

M. DEWALQUE, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. d'Omalius d'Hallo, J.-S. Stas, L. De Koninck, P.-J. Van Beneden, Edm. de Selys Longchamps, Gluge, Melsens, J. Liagre, F. Duprez, Poelman, Ernest Quetelet, A. Spring, Maus, M. Gloesener, Candèze, Eugène Coemans, F. Donny, Montigny, Steichen, *membres*; Th. Lacordaire, E. Catalan, Ph. Gilbert, *associés*; L. Henry, Malaise, Bellynck et Ed. Dupont, *correspondants*.

M. Alvin, *membre de la classe des beaux-arts*, assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

La classe apprend avec regret la mort de l'un de ses membres titulaires, M. Philippe-Marie-Guillaume Vander Maelen, décédé, à l'âge de 75 ans, à Molenbeek-St-Jean, le 29 mai dernier. — Une lettre de condoléance sera écrite à la famille du défunt.

— La Société des sciences de Harlem, la Société des sciences d'Utrecht, la Société des sciences de Göttingue, la Société des sciences naturelles de Giessen, l'Observatoire physique central de Russie, à Saint-Pétersbourg, la Société des sciences naturelles de Carlsruhe, l'Académie des sciences de Modène, remercient la Compagnie pour les derniers envois de ses publications.

— La classe reçoit pour le recueil des phénomènes périodiques les observations faites à Namur par M. Bellyneck, et comprenant la feuillaison de 1869 et l'état de la végétation aux 21 mars et 21 avril suivants; l'état de la végétation à Gembloux, le 21 mars 1869, par M. Malaise; l'état de la végétation à Waremmes, les 21 mars et 21 avril 1869, par M. de Selys Longchamps, ainsi que les observations zoologiques faites, en 1868, dans la même localité par le même.

— M. Th. Gluge offre une brochure de sa composition.
— Remerciements.

— M. Dewalque présente, au nom de M. Folie, deux billets cachetés dont le dépôt est ordonné aux archives.

— Les mémoires manuscrits suivants sont renvoyés à l'examen de commissaires :

1° *Sur la tension superficielle des liquides considérée au point de vue des mouvements observés à leur surface*, par M. G. Van der Mensbrugghe. (Commissaires : MM. Plateau, Duprez et Montigny.)

2° *Note sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure*, par M. F. Folie. (Commissaires : MM. Catalan, Liagre et Gilbert.)

RAPPORTS.

MM. Gilbert, Catalan et Gloesener donnent successivement lecture de leurs rapports sur le travail de M. Steichen intitulé : *Essai sur quelques questions élémentaires de mécanique physique*.

Conformément aux conclusions favorables de ces rapports, la classe vote l'impression du travail de M. Steichen dans le recueil des mémoires.

Études de mécanique abstraite, par M. le capitaine d'artillerie J.-M. De Tilly.

Rapport du colonel Liagre.

« Une école de géomètres, à la tête de laquelle on doit placer Gauss, refuse d'admettre le *postulatum* d'Euclide comme vérité absolue, et fonde sur cette négation une géométrie nouvelle, que Gauss appelle *non-euclidienne*,

et à laquelle d'autres auteurs ont donné le nom de géométrie *imaginaire* ou *abstraite*.

Les travaux de Gauss à ce sujet ne nous sont connus que par quelques notices dispersées dans les « *Gelehrte Anzeigen* » et par quelques passages de sa correspondance avec Schumacher; car, suivant son habitude, l'illustre géomètre de Göttingue s'est contenté de mûrir son idée pendant une grande partie de sa vie, sans se donner la peine de rédiger et de publier le résultat de ses méditations.

C'est ainsi qu'une partie de ses recherches, si profondes et si originales, a péri avec lui, et qu'il a laissé la priorité, dans la question qui nous occupe, à Lobatschewski, recteur de l'Université de Kazan. Les premiers essais de Lobatschewski sur les fondements de la géométrie nouvelle parurent en 1829 : lorsque Gauss en eut connaissance, il n'éleva aucune réclamation et se contenta de déclarer que, depuis 1792, les idées du géomètre russe étaient les siennes.

Malgré la différence radicale qui existe, au point de vue métaphysique, entre la géométrie euclidienne et la géométrie non-euclidienne, chacune d'elles est également logique, une fois le point de départ admis, et toutes les deux se confondent quant aux résultats pratiques qu'elles fournissent : en effet, la différence entre ces résultats tombe au-dessous des grandeurs que l'homme peut apprécier expérimentalement. Lobatschewski a calculé, par exemple, que dans un triangle rectiligne dont les côtés auraient pour longueur la distance de la terre au soleil, la somme des trois angles ne pourrait, dans aucun cas, être inférieure à deux droits que de trois dix-millièmes de seconde. Cette différence diminue avec la longueur des côtés et devient rigoureusement nulle pour les triangles infinitésimaux.

M. le capitaine De Tilly, après plusieurs années de travail, était parvenu, de son côté, à établir, sur la négation du *postulatum* d'Euclide, les principes fondamentaux d'une géométrie abstraite, lorsqu'il eut connaissance des travaux analogues déjà publiés par Lobatschewski et par quelques autres savants. Il perdit ainsi la priorité de ses recherches en ce qui concerne la géométrie pure. Mais l'hypothèse non-euclidienne, transportée dans la mécanique rationnelle, doit, si elle est exacte, permettre d'édifier cette dernière science d'une manière complète; et dans cette partie, du moins, qui fait l'objet du mémoire que M. De Tilly a présenté à l'Académie, la priorité lui reste. L'auteur y montre que, dans la mécanique comme dans la géométrie, deux hypothèses sont également possibles : elles conduisent à deux mécaniques qui sont essentiellement différentes, mais qui coïncident rigoureusement pour le cas d'un système infiniment petit, et d'une manière suffisamment approchée pour le cas des systèmes très-petits que nous considérons à la surface de la terre.

Pour éviter au lecteur l'étude préalable des travaux de Lobatschewski, l'auteur donne, dans les deux premières parties de son mémoire, un exposé sommaire de la géométrie abstraite, exposé qui doit suffire pour comprendre la partie mécanique qui suit. Malgré la précision et la rigueur du style, je dois avouer que la lecture de cette introduction est très-laborieuse : cela tient peut-être à la difficulté que nous éprouvons à faire table rase des idées fondamentales de la géométrie ordinaire, idées si simples, et qui nous sont devenues tellement familières, qu'elles nous paraissent des notions premières plutôt que des connaissances acquises.

Mais ces prémisses une fois établies, ou bien, si l'on

veut, l'hypothèse non-euclidienne une fois concédée, les trois dernières parties, qui renferment les principes de la cinématique, de la statique et de la dynamique, se lisent sans difficulté et avec intérêt. A l'aide de ces principes, on est à même de résoudre toutes les questions de mécanique qui sont traitées dans les ouvrages, et l'on arrive ainsi, indépendamment de la géométrie ordinaire, à tous les résultats connus aujourd'hui.

Remarquons toutefois que la mécanique ordinaire est plus simple que la mécanique abstraite, dont elle n'est qu'un cas particulier, et que toutes les deux conduisent aux mêmes résultats pratiques, du moins dans la limite des applications usuelles. Il est donc naturel, comme l'auteur le reconnaît lui-même, que l'on conserve dans l'enseignement la méthode suivie aujourd'hui, et, à ce point de vue, le travail de M. De Tilly est purement spéculatif; mais rien ne prouve qu'il ne soit susceptible d'être fécondé et de recevoir un jour des applications inattendues, dans le domaine de l'analyse, de l'astronomie et de la mécanique céleste. J'ajouterai que le sujet est neuf, que l'auteur l'expose avec un talent consciencieux, et que la théorie sur laquelle il se base est presque complètement inconnue en Belgique. Pour ces motifs, j'ai l'honneur de proposer à la classe de voter l'impression du mémoire de M. le capitaine De Tilly dans la collection in-8° des mémoires des savants étrangers. »

Rapport de M. Ern. Quetelet.

« L'impossibilité où l'on s'est trouvé jusqu'ici de donner une démonstration satisfaisante du xi^e principe d'Euclide, a porté quelques géomètres à douter de la vérité

même de ce principe. Lobatschewski notamment a essayé de fonder une géométrie, qu'il nomme imaginaire, et qui repose sur la négation du principe d'Euclide. Les obliques à une ligne droite, menées par un point déterminé de celle-ci, sont classées par le géomètre russe en sécantes et en non-sécantes relativement à une perpendiculaire menée par un point de cette même droite; ces deux classes d'obliques ont pour limite commune une ligne qui fait avec la droite donnée un angle nommé angle de parallélisme. D'après le principe d'Euclide, cet angle est égal à 90 degrés, tandis que Lobatschewski le laisse indéterminé.

L'auteur du mémoire soumis au jugement de la classe a traité la question à un autre point de vue; il a pris pour point de départ la loi de la composition des mouvements, et, après avoir établi les principaux théorèmes de la trigonométrie plane dans l'hypothèse non-euclidienne, il aborde les diverses questions de la mécanique, en y apportant les modifications que nécessite l'indétermination de l'angle de parallélisme.

On est certainement en droit de distinguer d'une manière générale les lignes droites tirées par un point en sécantes et en non-sécantes par rapport à une droite donnée, mais il est nécessaire ensuite de chercher quelle est la valeur réelle de l'angle de parallélisme : car, si celui-ci n'est pas égal à 90 degrés, il a une valeur plus petite que l'on doit pouvoir assigner. Aussi longtemps qu'on n'assigne pas la grandeur de cet angle, mais qu'on le suppose plus petit que 90 degrés, je ne puis voir là qu'une hypothèse, de même que les auteurs de la géométrie imaginaire ou abstraite ne voient qu'une hypothèse dans la fixation de la valeur de cet angle à 90 degrés exactement.

Néanmoins, comme il est intéressant de reconnaître

les théorèmes de la géométrie et de la mécanique, qui sont indépendants du principe d'Euclide, et que l'auteur a traité cette question avec talent, je me joindrai à votre savant premier rapporteur pour proposer l'impression du travail de M. De Tilly dans le recueil des mémoires in-8°. »

M. E. Catalan, second commissaire, s'étant rallié aussi aux conclusions de M. Liagre, la classe décide, conformément à l'opinion de ses trois rapporteurs, l'impression du travail de M. De Tilly dans le recueil des mémoires in-8°.

*Recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique
(α toluïque), par M. B. Radziszewski.*

Rapport de M. Stas.

« Le travail que M. Bronislas Radziszewski a soumis, à la dernière séance, au jugement de la classe, est la continuation de ses recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique (α toluïque); il renferme un grand nombre de faits nouveaux qui me semblent parfaitement établis. Il résulte de ces recherches que, sous l'influence de divers agents de substitution, l'acide phényl-acétique se comporte d'une manière analogue au toluène.

J'ai l'honneur de proposer à la classe d'insérer la note de M. B. Radziszewski dans le Bulletin de la séance, de lui voter des remerciements pour sa communication et de l'engager à continuer ses recherches. »

M. De Koninck, second commissaire, ayant adhéré à ce

rapport, la classe vote l'impression du travail de M. Radziszewski dans les *Bulletins*.

Description des fossiles du calcaire grossier de Mons,
par MM. A. Briart, correspondant de l'Académie, et
F.-L. Cornet, ingénieur civil.

Rapport de M. H. Nyst.

« Le mémoire que MM. Briart et Cornet ont présenté à l'Académie forme la première partie d'un travail paléontologique sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, découvert dans le Hainaut, et dont ces auteurs ont donné la description géologique en deux notes publiées dans les recueils de la Compagnie (1).

Ce travail, qui est précédé d'une introduction dans laquelle les auteurs présentent encore un résumé succinct des nouvelles connaissances qu'ils ont été à même d'acquérir relativement au mode de gisement et aux autres caractères de ce nouveau terrain qui renfermerait déjà plus de 500 espèces, comprend, en outre, la description de 54 mollusques gastéropodes répartis en 18 genres : les *Buc-*

(1) 1^o *Note sur la découverte dans le Hainaut, au-dessous des sables rapportés par Dumont au système landenien, d'un calcaire grossier avec faune tertiaire*, par MM. F.-L. Cornet et A. Briart, ingénieurs civils (*Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^{me} série, t. XX, n^o 11, 1865). Et 2^o *Note sur l'extension du calcaire grossier de Mons*, par MM. F.-L. Cornet et A. Briart, ingénieurs civils (*Bull.*, l. c., 2^{me} série, t. XXII, n^o 12, 1866).

cinum stromboïdes, *Oliva mitreola*, *Ancillaria buccinoïdes* et *Voluta spinosa*, sont les seules espèces qui fussent déjà connues dans les terrains tertiaires éocènes de France, d'Angleterre et de Belgique; les 50 autres espèces semblent toutes être nouvelles pour la science.

Les descriptions nous paraissent être bien faites et sont accompagnées d'excellents dessins qui forment un bel atlas de 5 planches in-4° sur lesquelles toutes les espèces sont représentées.

Les fossiles de ce nouveau gîte étant encore peu répandus dans les collections, l'on comprendra qu'il nous est assez difficile de nous prononcer sur la valeur et la détermination des espèces que MM. Briart et Cornet proposent d'introduire dans la science; la comparaison qu'ils en ont faite, ainsi que les caractères qu'ils font ressortir en détail, nous engagent fortement à les admettre, sauf à changer les dénominations des *Triton intermedium*, *Fusus muriciformis*, *Fusus pulchellus*, *Fusus modestus*, *Fusus lineolatus*, *Pleurotoma speciosa*, *Pleurotoma laeviscula* et *Voluta affinis*, qui ne peuvent être conservées par la raison qu'elles ont déjà été employées antérieurement par d'autres auteurs. Les *Triton curtulum*, *Fusus pusillus*, *Fusus murici formis* et *Fusus lineatus*, sont aussi des espèces qui nous paraissent être plus ou moins problématiques.

Ce travail étant appelé à combler une des lacunes qui existent encore dans la connaissance de notre faune paléontologique, j'ai l'honneur d'en proposer l'insertion dans les mémoires de la Compagnie, ainsi que des cinq planches qui l'accompagnent, et de remercier les auteurs pour leur intéressante communication.

Rapport de M. De Koninck.

« J'ai lu avec intérêt le nouveau travail que MM. Briart et Cornet viennent de présenter à l'Académie.

L'analyse qui en a été faite par mon savant confrère, M. Nyst, me dispense d'en exposer l'objet.

Quoique les espèces soient généralement bien décrites, j'aurais voulu que les auteurs eussent complété l'exposé de leurs caractères par l'indication de l'angle spiral de chacune d'elles. C'est souvent un caractère suffisant pour distinguer deux espèces voisines l'une de l'autre.

Les cinq planches qui accompagnent le travail des auteurs sont supérieurement dessinées et faciliteront beaucoup l'intelligence du texte.

Je n'hésite pas à me rallier aux conclusions de M. Nyst, en demandant l'insertion du mémoire de MM. Briart et Cornet dans le recueil in-4° publié par l'Académie et en proposant de voter des remerciements aux auteurs. »

Conformément aux conclusions de ces rapports, ainsi qu'aux conclusions du rapport de M. d'Omalus, second commissaire, dont la classe a également entendu la lecture, l'impression du travail de MM. Cornet et Briart est votée dans le recueil in-4° des mémoires couronnés et des savants étrangers.

Description d'une nouvelle espèce américaine du genre caïman (alligator) et d'une jeune tortue de la famille des Élodites, par M. Preudhomme de Borre.

Rapport de M. P. - J. Van Beneden.

« En faisant l'inventaire des reptiles du Musée royal d'histoire naturelle, M. Alfr. Preudhomme de Borre a trouvé, dans un envoi fait par le vice-consul de Belgique à Belize, dans le Honduras britannique, un *caïman* qu'il ne peut rapporter aux espèces connues des Erpétologistes. M. Alfr. Preudhomme de Borre donne la description de deux jeunes individus, dont le plus grand a 25 centimètres, et comme il croit cet animal nouveau pour la science, il propose de le désigner sous le nom de *Alligator Lacordairii*, en souvenir des services éminents que notre savant confrère Lacordaire a rendus à la science.

Je ne sais si c'est une erreur de l'artiste, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que les deux dessins ne concordent point entre eux; la fig. 1 indique trois paires de scutelles à la nuque, conformément au texte, tandis que la fig. 5 en indique quatre.

Dans le même envoi, M. Alfr. Preudhomme de Borre a trouvé une jeune tortue de la famille des Élodites, qu'il rapporte au *Dermatemys Maurii* de Gray, et dont il donne une description. Il aurait volontiers donné un dessin de cette jeune tortue, mais il en a été empêché par le mauvais état de l'exemplaire, qu'un trop long séjour dans un alcool de mauvaise qualité a quelque peu détérioré.

Comme ces notices peuvent intéresser les Erpétologistes, j'ai l'honneur de proposer leur insertion dans les *Bulletins* de l'Académie. »

Rapport de M. Lacordaire.

« J'ai comparé soigneusement avec les descriptions des auteurs et les quelques exemplaires d'*Alligators* qui existent à l'Université de Liège, l'espèce de ce genre qui fait l'objet du travail que M. Preudhomme de Borre a soumis à l'Académie, et je n'ai rien trouvé qui lui ressemblât exactement. Elle me paraît donc nouvelle, et sa publication me semble d'autant plus désirable que la faune erpétologique du Honduras est encore peu connue.

Le désaccord signalé par M. Van Beneden entre le texte et la fig. 5 de la planche qui l'accompagne existe réellement; seulement il porte non sur les scutelles nuchales, comme le dit notre savant confrère, mais sur les premières dorsales. Cette erreur, qui est, sans doute, le fait du dessinateur, devra naturellement être corrigée.

Quant à la seconde notice que M. De Borre a consacrée à la *Dermatemys Maurii*, elle offre moins d'intérêt que la précédente, cette espèce étant déjà bien connue. Mais comme elle concerne un très-jeune individu et que les Chéloniens éprouvent de grands changements dans le cours de leur croissance, elle comblera les lacunes que présente encore l'histoire naturelle de cette Émyde et ne peut qu'être bien accueillie par les Erpétologistes. »

M. Poelman, troisième commissaire, s'étant rallié aux conclusions de ses deux collègues, la classe vote l'impression des notes de M. De Borre dans les *Bulletins*.

Recherches sur l'isomérisation dans la série salicylique (2^e partie),
par M. L. Henry, correspondant de l'Académie.

Rapport de MM. Stas et De Koninck.

« La note de M. Henry, intitulée : *Recherches sur l'isomérisation* dans la série salicylique, a pour but de faire connaître l'action du pentabromure de phosphore sur divers composés salicyliques. D'après l'analogie qui existe entre le pentachlorure et le pentabromure de phosphore, il était permis de conclure que ces deux corps agiraient de la même manière sur l'aldéhyde et sur l'acide salicylique. L'expérience est venue prouver qu'il n'en est rien et que le pentabromure se conduit comme du brome libre en donnant naissance aux composés organiques simplement bromés. Ce travail ne nous semble laisser aucun doute et nous avons l'honneur de proposer à la classe de voter l'impression de la note de M. Henry dans le bulletin de la séance. »

La classe, adoptant ces conclusions, vote l'impression de la note de M. Henry dans les *Bulletins*.

Recherches sur les dérivés étherés des acides et des alcools polyatomiques, par M. L. Henry, correspondant de l'Académie.

Rapport de MM. Stas et De Koninck.

« Dans sa notice intitulée : *Recherches sur les dérivés étherés des acides et des alcools polyatomiques*, M. Henry expose le résultat de ses investigations sur le chlorure d'éthylglycollyle, qu'il a obtenu par l'action du trichlorure de phosphore sur l'acide éthylglycollique. Ces recherches sont bien exécutées; en les entreprenant, M. Henry a eu pour but d'utiliser ce chlorure pour la production de plusieurs combinaisons diglycolliques, intéressantes au point de vue général de l'isomérisie, mais que jusqu'ici le temps ne lui a pas permis de réaliser. En échange il fait connaître la pensée et le but qu'il poursuit. Avant de se prononcer sur ces considérations, il est prudent d'attendre les faits.

Nous avons l'honneur de proposer à l'Académie de voter l'insertion du travail de M. Henry dans le bulletin de la séance. »

La classe, adoptant ces conclusions, vote l'impression de la note de M. Henry dans les *Bulletins*.

MM. Stas et Melsens donnent lecture de leurs rapports sur la note de M. Ed. Robin intitulée : *Résumé des règles pour faire prévoir la couleur des composés minéraux et celle d'un grand nombre de composés organiques*. — Cette pièce et les rapports seront déposés aux archives, d'après l'avis de MM. les commissaires.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

Aurores boréales des 15 avril et 15 mai 1869, notice
par M. Ern. Quetelet, membre de l'Académie.

Deux aurores boréales fort belles ont été observées à Bruxelles cette année, le jeudi 15 avril et le jeudi 15 mai. Elles ont été accompagnées de fortes perturbations des barreaux aimantés.

Le 15 avril, la déclinaison magnétique a d'abord offert un maximum entre deux et trois heures de l'après-midi, puis elle a atteint un minimum considérable vers 11 h. 10 m. du soir. L'intensité horizontale a été forte l'après-midi et est devenue très-faible vers 1 heure et demie du matin. De même, le 15 mai, la déclinaison a été grande entre 5 et 5 heures de l'après-midi, mais le grand minimum qui a suivi, a été atteint à 9 h. 8 m. L'intensité horizontale a été plus fortement troublée le 15 mai que le mois précédent. Elle était devenue si considérable entre 4 h. 15 m. et 4 h. 20 m., que la lecture des divisions de l'échelle n'était plus possible (fait qui ne s'était plus produit depuis la grande perturbation du 5 août 1865). Le principal minimum de l'intensité horizontale a été constaté à 9 h. 45 m. Ainsi dans les deux cas le minimum de la force horizontale s'est présenté une ou deux heures après le minimum de la déclinaison.

Les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris* ayant déjà donné quelques détails sur les apparences qu'a présentées à Bruxelles l'aurore boréale du 15 avril, je

crois inutile d'y revenir; je présenterai seulement ici les faits principaux qui se rapportent à l'aurore boréale du 15 mai, en renvoyant pour plus amples développements aux *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles*.

Le coucher du soleil, le 15, a été magnifique. De longs et minces cirrho-stratus parallèles à l'horizon NO. ont offert les plus riches couleurs depuis le rouge jusqu'au pourpre et au violacé. De 9 $\frac{1}{4}$ à 9 $\frac{5}{4}$ h. la partie sud du ciel était couverte de nuages dont le bord formait un immense arc blanchâtre allant de l'ouest à l'est et passant à environ 15 degrés au sud du zénith. Cet arc, de même que les autres nuages de l'aurore, avait un mouvement lent de l'ouest vers l'est, tandis qu'à la surface de la terre régnait un vent assez fort de NNE.

A 10 h. 45 m. ont commencé à se montrer les rayons de l'aurore, et à 11 h. 50 m. environ ils se sont affaiblis et ont ensuite disparu. Ces rayons étaient de couleur blanche. M. Marchal, qui a observé cette phase du phénomène, a vu de plus un nuage d'un rouge sombre qui s'est formé dans l'ouest à une hauteur d'environ 60 degrés et qui a persisté de 10 h. 50 m. à 11 h. 5 m. à peu près.

A minuit 50 m. on a constaté de nouveau la présence d'une belle gerbe blanche qui s'élançait verticalement entre α et β *Aurigae* dans le NNO. et qui était accompagnée à gauche de plusieurs autres bandes parallèles plus faibles. Un autre beau rayon s'élevait à 5° environ à la droite de α *Persei* dans le NNE. et avait son extrémité supérieure sensiblement inclinée vers l'est. Ces rayons se sont affaiblis vers 1 h.; à 1 h. 15 m. ils avaient disparu. Il ne subsistait plus à ce moment que la clarté diffuse de l'aurore coupée par un long nuage très-mince dont le point culminant, élevé de 20° à 25° au-dessus de l'horizon, était presque exactement dans le nord.

A 4 h. 50 m. ont paru plusieurs colonnes de lumière blanche, l'une s'élevant dans les gardes de la grande Ourse, une autre par les deux premières étoiles de la queue de la même constellation et une troisième moins brillante un peu plus à l'ouest. Vers 2 heures, ces colonnes ont disparu.

Le vent qui soufflait assez fortement du NE. pendant la nuit du 13 au 14, a fraîchi encore le jour suivant, et à midi on a trouvé de l'électricité négative au moyen de l'appareil de Peltier. Cette électricité négative, qui s'élevait jusqu'à 45 degrés de l'électromètre, a diminué ensuite, et vers 5 heures elle a changé de signe; à 7 heures du soir on trouvait + 55 degrés.

Le 13 et le 14, le soleil a été entouré d'un grand cercle et même le 15, entre 4 1/2 h. et 6 h. de l'après-midi, M. Lancaster a eu l'occasion d'observer un parhélie. Cette observation est assez intéressante, si on la rapproche d'une remarque faite par M. Silbermann. On sait, en effet, que les parhélies révèlent l'existence dans l'atmosphère de petits cristaux de glace. Or, M. Silbermann a signalé à plusieurs reprises, pendant les aurores boréales, la chute de petits cristaux de glace qui se convertissaient ensuite en gouttes de pluie. Il est, du reste, connu depuis longtemps que les cirrho-stratus, qui paraissent être les nuages plus spécialement en rapport avec les formations de l'aurore boréale, produisent généralement des halos solaires.

Je terminerai par la remarque que les belles aurores boréales de cette année n'étaient pas complètement imprévues. En effet, guidé par certaines idées nouvelles sur les relations qui existent entre les aurores boréales et les perturbations magnétiques d'une part, et les taches solaires de l'autre, le professeur Heis, de Münster, au mois

d'octobre 1868, avait bien voulu attirer l'attention de l'Observatoire de Bruxelles sur les aurores boréales, disant qu'il prévoyait des manifestations intéressantes dans cet ordre de phénomènes.

Bolide observé à Bruxelles le lundi 31 mai 1869, notice par M. Ern. Quetelet, membre de l'Académie.

Le 31 mai, vers 11 h. 15 m. du soir, un brillant météore a traversé le ciel, dans le SO. de Bruxelles. Il était de forme allongée dans le sens de son mouvement (en poire, a dit un spectateur), mais ceci peut n'être qu'une illusion d'optique. Sa couleur était blanc-jaunâtre, et la traînée qu'il laissait derrière lui, rouge d'abord, devenait plus loin d'une teinte verdâtre. La clarté projetée par ce météore était si intense, qu'un observateur, placé près d'une fenêtre au nord, a cru voir un vif éclair.

D'après les données fournies par une personne qui malheureusement n'a pas l'habitude des observations, le premier point où le bolide a été vu peut être estimé à 45 degrés de hauteur et par 20° d'azimuth de l'ouest vers le sud. Il a disparu derrière des arbres par environ 33 degrés de hauteur et dans une direction plein ouest.

La trajectoire parcourue était très-courbe et le diamètre du bolide a paru égaler à peu près le demi-diamètre apparent de la lune.

M. Dewalque fait observer à ce sujet que différents journaux ont annoncé l'apparition du même phénomène à Verviers, à Tournay, à Stavelot, et dans plusieurs autres

localités du pays. Quelques membres ayant fait remarquer que les phénomènes optiques ont été nombreux dans ces derniers temps, M. A. Quetelet lit à ce propos la lettre suivante qu'il vient de recevoir de M. Fr. Denza, directeur de l'Observatoire du collège Charles-Albert, à Moncalieri près de Turin, qui s'occupe avec un soin particulier de météorologie et de physique du globe.

Sur les météores observés à Moncalieri; lettre de M. F. Denza à M. Ad. Quetelet.

Le soir du 5 mai courant, deux observateurs aperçurent vers 11 $\frac{1}{2}$ h. (temps moyen local) un beau météore de la grandeur de Jupiter. Il s'alluma tout à coup près de l'Épi de la Vierge (asc. droite = 199° ; décl. = -10°) et se dirigea avec une vitesse modérée vers γ de l'Hydre (asc. droite = 197° ; décl. = -22°).

Ce météore avait été caché peu auparavant par des nuages qui s'étendaient comme un voile obscur sur l'horizon SE.

Sa couleur était rougeâtre; il déployait une queue scintillante et lumineuse, semblable aux grosses *fusées* de nos feux d'artifice. Arrivé au tiers de sa course, (asc. droite = 196° ; décl. = -14°) il se replia sur lui-même et s'abassa assez pour pouvoir passer devant les susdits nuages, dont le fond noir le fit ressortir encore davantage. Il s'éteignit à si peu de distance de l'horizon que, par une illusion d'optique, un de nos observateurs crut qu'il avait réellement touché le sol. Ce fait n'est point nouveau; je

l'ai moi-même observé autrefois; cela montre une fois de plus que les météores lumineux peuvent descendre jusqu'à très-peu de distance de la terre, sans toutefois éclater ni causer des pluies de météores.

Je saisis cette occasion pour vous annoncer que parmi les 40 météores qui furent observés le soir du 11 avril, deux furent très-remarquables par leur beauté extraordinaire.

Le premier se montra à 10 h. 1 m. près de φ du Lion (asc. dr. = 167° ; décl. = -5°) et s'éteignit dans le voisinage de δ du Corbeau (asc. dr. = 183° ; décl. = -15°). Sa couleur était verdâtre, et il s'avança lentement en décrivant une trajectoire courbe et en spirale.

Le deuxième, plus resplendissant encore que le premier, se fit remarquer à 10 h. 55 m. près de γ de la grande Ourse (asc. dr. = 204° ; décl. = $+50^{\circ}$), et disparut près de α du Bouvier (asc. droite = 227° ; décl. = $+50^{\circ}$). Son noyau était très-brillant et sa grosseur apparente égalait celle de Jupiter. Sa traînée fut très-lumineuse et persistante; sa couleur tenait du rouge et du vert. Vers la fin de sa course, qui avait été très-lente, le météore s'ouvrit comme une grenade.

Le même soir on observa deux météores marchant très-lentement, et dont l'éclat fut si vif, que les sept observateurs qui se trouvaient sur la terrasse purent les apercevoir, quoique tournés vers un autre côté du ciel.

Mais ce qu'il importe le plus de remarquer, c'est que le même soir, M. Zezioli, de Bergame, amateur zélé de cette branche de la physique céleste, observa lui aussi deux météores aux mêmes heures, savoir : à 10 h. 9 m. et à 10 h. 42 m. (temps moyen de Bergame, ville à environ 8 m. de temps à l'est de Moncalieri).

Le premier partit de Régulus (asc. droite = 148° ; décl. = $+ 9^{\circ}$) et disparut entre ν et k de l'Hydre (asc. dr. = $144^{\circ} 51$; décl. = $- 15^{\circ}$).

Le second se montra entre γ et ζ du Lion (asc. dr. = 147° ; décl. = $+ 25^{\circ}$) et alla s'éteindre dans le Cancer (asc. dr. = 156° ; décl. = $+ 17^{\circ}$).

Or, la trajectoire prolongée du premier météore vu à Moncalieri passe presque exactement sur le point où apparut le premier météore observé par M. Zezioli, et les prolongements des deux derniers météores de Moncalieri et de Bergame se rencontrent dans la position du ciel où, suivant Greg et Herschel, se trouve le point d'irradiation de l'un des systèmes météoriques du mois courant. A Bergame également, le deuxième météore se montra plus resplendissant que le premier, mais ils diffèrent tous les deux de ceux de Moncalieri, soit par leur couleur rouge enflammé, soit par leur marche rapide.

On a remarqué encore cette année un grand nombre de bolides; je m'empresserai de vous en donner le compte rendu aussitôt que j'aurai examiné et discuté les observations faites dans le Piémont pendant les quatre derniers mois.

La période connue du 19-21 avril (QHZ de Heis et Greg) fut assez remarquable cette année-ci. Le matin du 21 avril, de 2 à 4 h., nous comptâmes 84 météores, généralement beaux et brillants comme de coutume, dans la région céleste située dans le voisinage de la Lyre.

Quand j'aurai reçu toutes les observations du Piémont, je déterminerai avec la plus grande exactitude possible la position du radiant.

Vous savez déjà, sans doute, que les mois derniers on a vu en Italie trois aurores boréales. La première fut observée

à Padoue et à Moncalieri le 14 février; la deuxième fut aperçue à Rome, le 8 mai, et la troisième le 15 mai, à Venise, à Padoue et à Trieste (1). La dernière fut la plus resplendissante de toutes. Elles ont été, comme de coutume, accompagnées de perturbations magnétiques, de bourrasques et d'orages.

L'aurore du 15 mai coïncida avec celle qui a été vue à Paris et en plusieurs autres endroits.

Orages observés en Belgique; communication de M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Pour donner suite aux communications que j'ai faites à l'Académie sur les phénomènes électriques dans notre pays, j'ai l'honneur de présenter la liste des orages observés à Bruxelles et à Liège depuis le 1^{er} avril 1869 jusqu'à ce jour; à Louvain, à Anvers, à Ostende et à Gerpinnes depuis le 1^{er} janvier de cette année, ainsi qu'à Gembloux et à Malines depuis le 1^{er} septembre 1868. Ces observations répondront, j'espère, à la demande qu'a bien voulu m'adresser M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris, de l'aider à compléter, autant que possible, son grand *Atlas météorologique des mouvements généraux de l'atmosphère*.

(1) Le ciel était couvert à Bruxelles pendant les aurores du 14 février et du 8 mai. Les barreaux magnétiques de l'Observatoire n'ont pas donné d'écarts particuliers pendant ces deux soirées.

BRUXELLES. — Observatoire.

(Du 1^{er} avril au 1^{er} juin 1869.) (1)

1869. — *Le 14 avril*, à 9¹/₄ h. du soir, faibles éclairs à l'horizon NE.

Le 7 mai, vers 5 h. 20 m. de l'après-midi, le ciel s'obscurcit fortement; averse mêlée de grêle et plusieurs éclairs suivis de violents coups de tonnerre; la direction du vent était OSO.

Le 10 mai, forte averse à 2¹/₂ h. de l'après-midi; éclairs le soir.

Le 11 mai, roulements de tonnerre lointain vers 2 heures de l'après-midi; gouttes de pluie à 5¹/₂ h.

Le 17 mai, à 5 h. 15 m. de l'après-midi, averse; à 8¹/₂ h. du soir, fort orage : averse, éclairs et coups de tonnerre.

Le 19 mai, à 5 h. 55 m. de l'après-midi, roulements de tonnerre lointain, vent et poussière; à 5 h. 40 m., éclair suivi de tonnerre. Peu de temps après, averse mêlée de grêle; elle cesse vers 5¹/₄ h.; ensuite, pluie intermittente jusqu'à 9 heures du soir.

Le 26 mai, vers 2¹/₂ h. du matin, orage, éclairs et tonnerre; à 5 heures, averse.

A 9 heures du soir, orage dans l'E., éclairs et tonnerre; pluie depuis 8 h. 55 m. jusque vers 9⁵/₄ h.; elle est très-forte de 9¹/₄ à 9¹/₂ h.

Le 27 mai, vers 2¹/₂ h. de l'après-midi, roulement de tonnerre lointain. A 5 heures, l'horizon est couvert de stratus gris.

(1) Suite à la liste insérée page 251 du tome XXVII de la 2^{me} série des *Bulletins*.

GEMBOUX. — M. Malaise.

(Du 1^{er} septembre 1868 au 1^{er} juin 1869.) (1)

1868. — *Le 50 décembre*, entre 5 h. 20 m. et 5 h. 40 m. du soir, averse accompagnée d'éclairs et de deux coups de tonnerre.

1869. — *Le 9 février*, de 5 1/2 à 6 1/2 h. du soir, orage au S. de Gembloux; vent du S., éclairs et tonnerre.

Le 2 mars, entre 11 1/2 h. du matin et midi, averse de grêle (grêlons coniques); deux coups de tonnerre.

Le 18 avril, à 12 1/2 h. du soir, grêle et un coup de tonnerre; vent du N.

Le 6 mai, de 2 à 6 heures du soir, plusieurs averses et coups de tonnerre; vent du SO.

Le 7 mai, de 4 1/2 h. à 5 1/2 h. du soir, pluie abondante et tonnerre; vent du SO.

Le 10 mai, de 5 1/2 h. à 4 heures du soir, orage au NO. de Gembloux; coups de tonnerre assez fréquents; vent du SO.

Le 11 mai, de 2 1/2 h. à 5 1/2 h. du soir, vent du SO., averse et quelques coups de tonnerre.

Le 17 mai, de 8 h. à 9 1/2 h. du soir, pluie abondante et coups de tonnerre; vent du SO.

Le 19 mai, de 5 h. à 5 1/2 h. du soir, pluie abondante et coups de tonnerre; vent du SO.

Le 26 mai, de 7 à 7 1/2 h. du soir, pluie abondante et quelques coups de tonnerre; vent du SO.

Le 28 mai, de 5 1/2 h. à 4 heures du soir, vent du S., pluie abondante et quelques coups de tonnerre.

(1) Suite à la liste insérée page 281 du tome XXVI de la 2^{me} série des *Bulletins*.

LOUVAIN. — M. Terby.

(Du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869.) (1)

1869. — *Le 9 février*, entre 5 h. 50 m. et 6 h. 15 m. du soir, passage d'un orage dans le SSE.; éclairs et tonnerre. A 6 h., l'intervalle entre l'éclair et le tonnerre était de 8^s; toutes les autres décharges étaient beaucoup plus lointaines; à 6 h. 7 m., pluie. Direction du vent à 6 h. 14 m. : O.

Le 5 mars, pluie l'après-midi; vers 4 h. 40 m. du soir, coup de tonnerre; direction du vent : NO.

Le 14 avril, ciel orageux vers 2 h. du soir; vent et tourbillons de poussière. On assure avoir entendu quelques coups de tonnerre pendant cet après-midi.

Entre 8 et 8 h. 45 m. du soir, éclairs dans l'E. et le SE.

Le 5 mai, à 1 h. 50 m. de l'après-midi, ciel orageux dans le S. et le SO.; direction du vent : OSO. — Pluie le soir.

Le 6 mai, à 2 h. 28 m., pluie; à 4 h. 29 m., tonnerre dans le S.; vers 4 h. 55 m., averse.

Le 7 mai, vers 1 1/2 h. de l'après-midi, pluie et vent; temps orageux.

De 2 h. 8 m. à 2 h. 40 m., orage passant du SO. à l'ONO.; à 2 h. 50 m., gouttes de pluie; il pleut encore à 2 h. 40 m. A 2 h. 20 m., l'intervalle entre l'éclair et le tonnerre était de 41^s; à 2 h. 58 m., il était de 9^s, et à 2 h. 40 m., lors de la dernière décharge, il a été de 6 secondes.

De 5 h. 5 m. à 6 h. 10 m., fort orage passant de l'O. à

(1) *Suite* à la liste insérée page 279 du tome XXVI de la 2^{me} série des *Bulletins*.

l'E. De 5 h. 46 m. à 5 h. 51 m., très-forte averse, mêlée de grêle à partir de 5 h. 49 m.; la pluie diminue à 5 h. 55 m. Jusqu'à 5 h. 45 m., l'intervalle entre l'éclair et le tonnerre était successivement de 21^s, 16^s, 15^s, 14^s; la nuée gagne dès lors rapidement le zénith. De 5 h. 48 m. à 5 h. 50 m., les intervalles sont de 7^s et de 8^s; à 6 h. 1 m. et à 6 h. 2 m., de 19^s et de 17^s.

Le 8 mai, à 9 h. 55 m. du matin, tonnerre dans le SO.; les nuages orageux passent du SO. au N.; à 10 h. 12 m., averse assez forte. Le tonnerre a recommencé à se faire entendre à 10 h. 27 m. et a été accompagné d'une nouvelle averse.

Le 10 mai, à 6 h. 50 m. du soir, forte averse et tonnerre.

Le 11 mai, passage d'un orage dans le SE., de 5 h. 20 m. à 5 h. 50 m. du soir; plusieurs roulements de tonnerre.

Le 17 mai, nuées orageuses dans l'O. et dans le N. L'orage éclate à 8 h. 47 m. : forte averse, éclairs et tonnerre. A 9 h., vif éclair suivi de tonnerre après un intervalle dépassant à peine 1^s; à 9 h. 5 m., l'intervalle est de 8^s; le tonnerre cesse bientôt de se faire entendre, mais il pleut encore à 9 h. 52 m.

Le 19 mai, dès 4 heures du soir, passage de nuages accusant un courant OSO., pluie très-abondante, coups de vent et de tonnerre. Entre 4 h. et 4 h. 15 m., torrents de pluie.

Le 26 mai, de 8 h. 19 m. à 9 h. 26 m. du soir, fort orage passant par le N.; fréquents éclairs et bruyant tonnerre; à 8 h. 50 m., vif éclair suivi d'un fort coup de tonnerre après 2^s; de 8 h. 50 m. à 8 h. 58 m., les intervalles entre l'éclair et le tonnerre ont varié entre 5^s et 17^s, et après 9 heures entre 16^s et 52 secondes.

Le 27 mai, de 2 h. 55 m. à 2 h. 47 m. du soir, un orage lointain passe du NO. au NNO.; quelques roulements de tonnerre.

Le 28 mai, de 4 h. à 4 h. 17 m. du soir, orage : éclairs, tonnerre et pluie. A 4 h. 54 m., la pluie est devenue un peu plus abondante.

OSTENDE. — M. Cavalier.

(Du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869.) (1)

1869. — *Le 7 mai*, l'après-midi, temps orageux, tonnerre lointain; vent de l'OSO.

Le 18 mai, de 2 h. 5 m. à 2 h. 50 m. du soir, fort orage, vifs éclairs et forts coups de tonnerre; pluie donnant 7^{mm},65 d'eau; vent du SO.

Le 19 mai, de 2 h. à 2 h. 50 m. du soir, fort orage, vifs éclairs et forts coups de tonnerre; pluie et grêle donnant 4^{mm},80 d'eau; vent du SO.

Le 27 mai, de 5 h. 50 m. à 4 h. du soir, orage; vers 5 h. 55 m., formidable coup de tonnerre; la foudre doit être tombée dans les environs d'Ostende, vent du NE.

ANVERS. — M. Coomans.

(Du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869.) (2)

1869. — *Le 1^{er} février*, vers 5 h. du soir, bourrasque, gros nuages à l'O.; vers 5 h. 25 m., la pluie commence à tomber; deux violents coups de tonnerre, pluie très-intense, vent

(1) *Suite* à la liste insérée page 256 du tome XXVII de la 2^e série des *Bulletins*.

(2) *Suite* à la liste insérée page 255 du tome XXVII de la 2^e série des *Bulletins*.

du SO. L'orage a duré une demi-heure et suivi la direction du vent ; la foudre est tombée Marché aux Blés.

Le 9 février, giboulées fréquentes avec grésil ; vers midi 50 m., on croit entendre un coup de tonnerre lointain. Le soir vers 9 h., un éclair éloigné dans le SE.

Le 1^{er} mars, à 9 h. 45 m. du matin, forte giboulée et grésil ; à 9 h. 50 m., vif éclair suivi aussitôt d'un coup de tonnerre ; l'orage passe en 5 minutes, se dirigeant du NO. au SE. — Des nuées orageuses se succèdent dans la journée, mais sans nouvelles décharges.

Le 14 avril, vers 8 h. 50 m. du soir, quelques éclairs éloignés dans le NNO.

Le 6 mai, vers 2 h. 50 m. du soir, orage lointain dans le SSO. ; pluie.

Le 19 mai, de 4 h. 5 m. à 4 h. 20 m. du soir, orage ; deux coups de tonnerre lointain et forte pluie.

Le 25 mai, de 11 h. 50 m. à minuit, tonnerre lointain.

Le 26 mai, de 9 h. à 10 h. du soir, quelques éclairs assez vifs dans le NE. ; averse la nuit.

Le 27 mai, à 9 h. 50 m. du matin, pluie ; vers 10 h. 15 m., tonnerre éloigné : les coups semblent se produire dans le SO.

A 5 h. du soir, nouvel orage ; tonnerre lointain dans le SE.

MALINES. — M. Bernaerts.

(Du 1^{er} septembre 1868 au 1^{er} juin 1869.) (1)

1868. — *Le 5 décembre*, à 8 h. 50 m. du soir, éclairs lointains.

Le 8 décembre, à 5 h. 50 m. du soir, averse et un peu

(1) Suite à la liste insérée page 285 du tome XXVI de la 2^e série des *Bulletins*.

de grésil; coup de tonnerre assez faible; vent de l'OSO.

Le 28 décembre, vers 9 h. du soir, éclairs lointains.

Le 50 décembre, à 5 h. 55 m. du soir, éclairs dans l'ESE.

1869. — *Le 1^{er} février*, à 5 h. 45 m. du soir, quelques éclairs et coups de tonnerre dans le S., tempête et pluie.

Le 9 février, à 2 h. 40 m. du soir, averse et tempête; à 2 h. 45 m., coup de tonnerre lointain dans l'E.; à 5 h. 50 m., coup de tonnerre dans le S., vent fort et pluie. A 5 h. 40 m., orage assez éloigné dans le S.; à 6 h. 10 m. éclairs faibles dans le SE.

Le 27 mars, vers 11 h. du matin, un peu de neige et trois coups de tonnerre lointain; à 2 h. 50 m. du soir, grésil; à 2 h. 55 m., grêle; direction du vent : NNO.

Le 14 avril, à 2 h. du soir, cumulus orageux à l'E, se dirigeant vers le N.

Le 7 mai, à 2 h. 40 m. du soir, ciel orageux à l'E.; à 5 h. 10 m. du soir, orage passant de l'O. au NE.; à 5 h. 40 m., orage allant du S. au NE. Chaque orage donne un violent coup de tonnerre.

Le 8 mai, à 10 h. 55 m. du matin, orage très-éloigné dans l'E. La foudre tombe vers 10 h. du matin à Bois-schot et ensuite à Norderwyk, près d'Herenthals.

Le 10 mai, à 5 h. 15 m. du soir, orage dans le N; il se perd dans le NNE. vers 6 heures.

Le 16 mai, à 7 h. 45 m. du soir, coup de tonnerre lointain; cumulus dans l'O. et dans le N.; vent du SO.

Le 17 mai, à 9 h. du soir, quelques rares éclairs dans le SE.

Le 18 mai, à 5 h. 5 m. du soir, tonnerre dans le NO., suivi d'une très-forte pluie; vent du SO (observation faite à Hoogstraten).

Forte averse à Malines de 4 h. 55 m. à 6 h. du soir.

Le 19 mai, à 4 h. 5 m. du soir, orage accompagné de grêle; à 4 h. 10 m. du soir, forte averse.

Le 25 mai, vers 8 h. du soir, quelques coups de tonnerre lointain.

Le 26 mai, à 9 h. 40 m. du soir, un orage venant de l'ESE. passe à côté de la ville; pluie assez forte; après 9 h. 50 m., les décharges électriques cessent complètement.

Le 27 mai, de 2 h. 50 m. à 2 h. 45 m. du soir, un orage passe à l'E. de la ville. Un second orage passe de l'O. au N. à 5 h. 20 m. Il y a eu absence de pluie pendant ces deux orages.

LIÈGE. — M. Dewalque.

(Du 1^{er} avril au 1^{er} juin 1869.) (1)

1869. — *Le 14 avril*, éclairs dans la soirée.

Le 7 mai, éclairs vers 8 1/2 h. du soir.

Le 26 mai, vers 4 heures du matin, un violent orage a duré pendant une demi-heure. Au début de la tempête, le vent soufflait avec violence, les éclairs se succédaient rapidement et le tonnerre faisait entendre ses plus bruyants roulements; puis la pluie est survenue et quelques averses torrentielles ont signalé la fin de l'orage. — Le soir de 7 à 8 1/2 h., un nouvel orage a encore éclaté.

A Romsée, la foudre est tombée vers 4 h. du matin sur un arbre situé à une distance de cinq mètres d'une maison.

(1) *Suite* à la liste insérée page 252 du tome XXVII de la 2^e série des *Bulletins*.

La commotion électrique fut tellement violente, que douze carreaux de vitre de cinq fenêtres différentes de ladite maison furent brisés.

GERPINNES, près de Charleroi. — M. Van Géel.

(Du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869.)

1869. — *Le 9 février*, à 2 h. 40 m. du soir, orage venant du SO.; raffales de pluie, grêle et roulement de tonnerre lointain. — A 2 h. 55 m., éclairs suivis de coups de tonnerre; tempête.

Le 18 avril, vers 2 h. du soir, nuée orageuse venant du NO.; forte pluie et grêle; les grêlons sont assez remarquables par leur dimension. A 2 h. 20 m., coup de tonnerre.

Le 6 mai, vers 1 h. 50 m. du soir, roulements assez rares de tonnerre lointain; forte pluie ensuite pendant toute l'après-midi.

Le 7 mai, vers midi, roulements de tonnerre lointain; fortes ondées toute l'après-midi. Vers 6 heures du soir, nuée orageuse, coup de tonnerre plus rapproché, forte averse.

Le 8 mai, vers 4 heures du soir, trois ou quatre coups de tonnerre; forte pluie et vent violent du SSO.

Le 17 mai, vers 9 heures du soir, éclairs dans l'E.

Le 26 mai, vers 7 heures du soir, nuée orageuse; deux coups de tonnerre assez violents. Vers 9 1/2 heures du soir, éclairs dans l'E.

Le 28 mai, temps doux, orageux; à 5 heures du soir, nuée orageuse venant du SO.; à 5 h. 20 m. et à 5 h. 50 m., coup de tonnerre; pluie.

Secondes Additions au Synopsis des Caloptérygines, par
M. de Selys Longchamps, membre de l'Académie.

L'abondance des nouveaux matériaux reçus depuis dix ans me décide à publier de nouvelles additions au *Synopsis des Caloptérygines*.

Mon premier travail a paru dans les *Bulletins de l'Académie* en 1853. — Il signalait cent espèces.

Les *Additions* (1859) ont fait connaître dix-huit espèces nouvelles.

Aujourd'hui je puis énumérer encore trente-deux espèces ou races distinctes, ce qui porte le nombre des Caloptérygines à près de cent cinquante. Parmi elles figurent, il est vrai, quelques formes ou races locales; mais ces modifications, quand elles sont constantes, sont utiles à examiner pour l'étude de la question générale de l'espèce en zoologie.

Parmi les trente-deux formes nouvelles, il y en a vingt et une que j'ai déterminées; sept appartiennent à M. Hagen, trois à M. R. Mac Lachlan, et une a été publiée par M. Brauer.

J'ai profité de la circonstance présente pour compléter le signalement des espèces déjà connues en ce qui concerne les variétés, races ou sexes non décrits et les indications géographiques, lorsque d'importantes additions étaient à faire de ce chef.

Malheureusement pour moi, le départ pour l'Amérique de mon excellent collaborateur, le Dr H.-A. Hagen, a interrompu le précieux concours qu'il me prêtait. Il est

chargé de la branche des animaux articulés au Museum de l'Université de Cambridge (Massachussetts) et ne peut, pour le moment, se livrer à l'étude détaillée des Odonates. Espérons qu'après avoir avancé les travaux de classification générale de ce riche musée, il pourra y reprendre le travail relatif aux Odonates.

Les États-Unis possèdent, d'ailleurs, des entomologistes d'un grand mérite qui ont fait progresser la connaissance des Odonates, comme MM. Scudder, B. Walsh et Uhler que j'aurai souvent occasion de citer.

En Europe, le Dr Fried. Brauer, du Muséum de Vienne, publie des travaux importants sur les Odonates et sur les autres Névroptères. Je citerai encore ceux de M. Pietet, fils du célèbre naturaliste de Genève, qui marche sur les traces de son père, et en Angleterre, M. R. Mac Lachlan, qui fait preuve d'une rare perspicacité dans ses publications relatives aux familles les plus difficiles des Névroptères. C'est à lui que je dois la communication des Odonates recueillis à Peba sur le haut Amazone par M. Hauxwell, et ceux des îles Seychelles par le Dr Wright, de Dublin.

M. Bates, le grand voyageur de l'Amazone, a bien voulu me céder la riche collection d'Odonates recueillis par lui à Santarem, Obydos, Fonte Boa, Ega et Saint-Paulo (1).

(1) N. B. M. Bates, dans sa collection, a donné des noms aux espèces qu'il croyait nouvelles, et c'est bien à lui, en effet, que revient l'honneur de leur découverte.

Mais ces noms n'ayant pas été envoyés avec les premières expéditions de duplicata faites en Angleterre, j'en ai proposé un certain nombre d'autres, ainsi que M. Dale, et ils sont publiés depuis 1855 en ce qui concerne les Caloptérygines.

Nous regrettons de ne pouvoir revenir sur ce fait accompli, mais prochainement, en traitant des autres groupes d'Odonates, je me ferai un devoir et un plaisir d'adopter les noms manuscrits sous la signature de

J'ai acquis la collection envoyée du Japon à l'exposition universelle de Paris de 1867.

J'ai reçu ou étudié enfin des collections d'Odonates des provenances suivantes :

Du Mexique, par MM. de Bonvouloir, A. Sallé et Boucard ;

De Guatemala, par M. le Dr Rodriguez ;

Du Brésil, par mon neveu le comte de Borchgrave d'Altena, ministre de Belgique ;

De Java, par M. le Dr Ploem ;

De la Malaisie, par M. Snellen van Vollenhoven ;

Des Moluques, par M. Lorquin ;

De Queensland (Australie), par M. Weyers ;

De Madagascar, par M. Pollen ;

De Mingrèlie, par M. Théoph. Deyrolle ;

Sans parler d'espèces isolées qui m'ont été obligeamment communiquées.

Que tous ceux qui m'ont prêté leur précieux concours reçoivent ici l'expression de ma vive gratitude.

1^{re} légion. — CALOPTERYX.

10^{bis}. CALOPTERYX JAPONICA, De Selys.

♂ Abdomen 46^{mm}. Aile inférieure 56. Tibias postérieurs 9 ¹/₂. Largeur de l'aile inférieure 10.

Diffère de *C. Virgo* :

1^o La taille plus grande ;

2^o Les ailes moins dilatées, d'un noir métallique plus profond, y compris la base et l'extrémité ;

M. Bates, chaque fois qu'il s'agira d'espèces nouvelles ; car j'ai pour habitude de respecter les noms donnés *in litteris* aux espèces nouvelles qui nous sont communiquées. C'est un principe d'équité auquel tous les entomologistes devraient s'astreindre.

5° Les tubercules postoculaires plus petits.

Elle se distingue de l'*atrata* par le thorax et la nervure costale vert métallique, la présence de tubercules postoculaires, et le secteur principal plus ou moins contigu à la nervure médiane.

Elle se sépare de la race *festiva* de *virgo* par les ailes étroites et la taille encore plus forte.

Je n'ai pas vu la femelle.

C'est probablement une race locale de la *virgo*.

Patrie : le Japon. (Coll. Selys).

N. B. Au premier abord elle répond au signalement de *C. smaragdina*, de Selys (n° 15), mais M. Hagen a constaté au Musée britannique que le type de cette espèce nominale consiste en une *C. atrata* à laquelle ont été accolés par erreur des segments abdominaux de *C. virgo* ou *japonica*.

12 (*Addition*). **CALOPTERYX CORNELIA, De Selys.**

♀ Abdomen 54-56. Aile inférieure 46-48.

La femelle ressemble au mâle, mais porte un faux ptérostigma blanc, petit, et la coloration varie pour l'intensité du brun selon l'âge, comme chez la *virgo*, mais le quart apical des inférieures est plus foncé que le reste, dans le genre de la femelle de l'*hæmorrhoidalis*; toutefois cette couleur est régulièrement concave dans la direction de la base de l'aile. Les deux premiers articles des antennes et la lèvre inférieure sont jaunâtres; cette dernière souvent traversée de noir; et l'abdomen porte sur chaque segment une raie dorsale jaune qui se termine sur l'épine du 10^e, qui est de même couleur.

Chez un *mâle jeune*, le bout des ailes inférieures n'est pas d'une couleur plus foncée que le reste.

17^{bis}. **NEVROBASIS FLORIDA, Hagen.**

C'est sans doute une race de *N. chinensis*, dont elle diffère par ce qui suit :

4° Le secteur nodal se sépare du principal une cellule avant la veine du nodus

2° Les ailes sont un peu plus étroites;

5° Chez la femelle il n'existe ni faux ptérostigma, ni point nodal blanc opaque, et les quatre ailes sont semblables, non lavées de brun.

Patrie : Bornéo à Sarawak, par M. Wallace. Mussori.

N. B. M. Hagen a reçu de l'île du prince de Galles une femelle qui, avec les formes grêles de la *florida*, porte les ptérostigma de la *chinensis* : nouvel argument en faveur de la réunion spécifique de la *florida* à la *chinensis*.

17^{ter}. **NEVROBASIS KAUPH**, **Brauer**, *Zool. Botan. Gesells.* Wien, 1866.

♂ ♀ Très-voisine de la *N. chinensis*, dont elle ne diffère que par ce qui suit :

1° Le secteur nodal se sépare du principal deux ou trois cellules avant la veine qui part du nodus, et la bifurcation des secteurs nodal et médian commence plutôt sous la forme de secteurs interposés naissant d'une fracture que sous celle de vrais rameaux;

2° Les ailes sont plus larges et plus arrondies au bout;

5° Chez le mâle les inférieures sont, dans les deux premiers tiers, d'un bleu foncé métallique, et le tiers final noirâtre présente des reflets du même bleu;

4° Chez la femelle il n'y a ni faux ptérostigma, ni point nodal blanc opaque.

Patrie : Célèbes (D^r Kaup). — Moluques (Lorquin). Manado (Coll. Selys).

N. B. Le corps est à peu près du même bleu que les ailes. Chez la *chinensis*, type de Chine, le secteur nodal fait suite à la veine du nodus; les rameaux des secteurs nodal et médian s'en séparent par bifurcation et les ailes sont moins larges au bout. Chez le mâle, le corps et les deux premiers tiers des ailes inférieures sont vert métallique brillant, et la femelle porte un faux ptérostigma et un point nodal blanc opaque aux quatre ailes.

Mais il existe des mâles de Java chez lesquels le vert des ailes est remplacé par du bleu. Je suis assez porté à croire que la *N. Kaupii* n'est qu'une race de la *chinensis*, plus prononcée que la *florida*.

21^{bis}. *SAPHO LONGISTIGMA*, De Selys.

Abdomen ♂ 43. Aile inférieure 34.

Secteur principal contigu à la nervure médiane, le nodal s'en séparant après le nodus. Costale vert métallique jusqu'au nodus. Ptérostigma allongé, cinq fois aussi long que large, brun un peu prumineux (long de 2^{mm}).

Taille assez grande, assez robuste. Ailes étroites hyalines, un peu bleuâtre irisé, réticulation noire. 25 anticubitales et environ 40 postcubitales aux supérieures. Espace postcostal simple.

Corps vert bleuâtre métallique brillant. Le dessous, les pieds, les sutures et les antennes noirs.

♀ Inconnue.

Patrie : Le Vieux Calabar. (Collect. Selys.)

N. B. Semble intermédiaire entre les *Sapho* et les *Cleis* ayant la coloration de la *Cleis iridipennis*, dont le sépare son long ptérostigma.

Le ptérostigma non dilaté et le point de départ du secteur nodal ainsi que les ailes étroites le distinguent des autres *Sapho*.

22^{bis}. *SAPHO ORICHALCEA*, Mac Lachlan. *Ent. montl. magaz.* 1869.

Abdomen ♂ 48; ♀ 43. Aile inférieure 40-42 (large de 16 chez le ♂, de 14 chez la ♀.)

Taille très-grande, robuste. Ailes arrondies, les inférieures très-élargies au milieu (surtout chez le mâle). Espace postcostal assez simple. Réticulation noire, la costale vert métallique à la base.

Secteur principal presque contigu par un point à la nervure médiane.

Environ 35 anticubitales et 45 postcubitales aux supérieures; ptérostigma très-dilaté, trois fois aussi long que large.

♂ *Adulte*. Ailes opaques noir-chatoyant à reflets verts, dorés, et violets (hyalines lavées de gris enfumé chatoyant chez le *jeune*); ptérostigma noir (jaune chez le *jeune*). Corps vert foncé métallique en dessus, le dessous, les antennes et les pieds noirs. Sutures latérales du thorax jaunâtres.

♀ Ailes hyalines teintées de brun jaunâtre enfumé, avec une bande transverse opaque d'un blanc sale (*jeune*), jaunâtre pâle (*adulte*), im-

médiatement après le nodus. Ptérostigma jaune. Les deux premiers articles des antennes et les deux sutures latérales du thorax jaunes.

Patrie : Le Vieux Calabar et Fernand Vas. (Collect. Selys et Mac Lachlan.)

N. B. Très-distincte de la *S. ciliata* par les ailes énormément larges et le ptérostigma plus épais. La femelle est distincte, en outre, de tous les *Sapho* par la bande transverse opaque laiteuse des ailes, analogue à ce qui se voit chez quelques *Thore*, notamment chez les *Thore picta* et *vittata*.

20^{bis}. **MNAIS COSTALIS**, De Selys.

Abdomen ♂ 42-48. Aile inférieure 54-40.

♂ *Adulte*. Réticulation noire jusqu'au bout du quadrilatère, fauve ensuite; les ailes lavées de roux jaunâtre clair dans cette partie. Ptérostigma carmin. Les cellules costales fauve opaque depuis le nodus jusqu'à mi-chemin du ptérostigma.

♂ *Jeune*. Réticulation d'un brun roux après le quadrilatère. Ailes non lavées de jaunâtre. Ptérostigma et les cellules costales opaques blanchâtres. Corps moins pruneux.

Patrie : Japon. (Collect. Selys.)

N. B. Il est possible que les *Mnais pruinosa*, *strigata* et *costalis* ne constituent qu'une seule espèce, mais dans l'état de nos connaissances, nous ne pouvons les réunir, les mâles paraissant distincts par la coloration des ailes. Chez la *costalis* la réticulation est noire jusque vers le bout du quadrilatère, roux jaunâtre ensuite.

Chez sa voisine, *pruinosa*, la réticulation du mâle adulte est fauve, même à la base, les cellules costales après le nodus ne sont pas opaques, et la coloration des ailes dans le tiers médian est d'un rousâtre fortement bruni.

Enfin chez la *strigata* toute la réticulation est noire, excepté la costale et la médiane à partir du nodus jusqu'au bout des ailes, et leur membrane est incolore, à peine lavée de verdâtre.

Chez les mâles jeunes des trois espèces ou races, le ptérostigma est blanchâtre, de même que chez les femelles, pour lesquelles nous ne trouvons pas jusqu'ici de caractères distinctifs.

29 (*Addition*). LAIS *ÆNEA*, De Selys.

Abdomen ♂ 30-31; ♀ 25-27. Aile inférieure ♂ 21-23; ♀ 25-25.

Taille petite; ailes étroites hyalines; 22-26 antécubitales. Corps bronzé violet à reflets cuivre rouge à l'abdomen. Deux lignes jaunâtres étroites aux sutures latérales du thorax (trois chez la ♀). Pieds et dessous du corps noirâtres.

♂ Une gouttelette apicale noirâtre aux ailes inférieures. Appendices supérieurs peu courbés, avec 3 épines au bord externe. La dilatation médiane de l'interne divisée par une échanerure peu profonde. Appendices inférieurs presque droits, ayant à peu près le tiers des supérieurs.

♀ Ailes légèrement salies; 2^{me} article des antennes pâle à la base.

Patrie : Santarem sur l'Amazone et Rivière Tapajos (M. Bates). (Collect. Selys, etc.)

N. B. La plus petite espèce du genre en considérant une série d'individus.

29^{bis}. LAIS *SMARAGDINA*, De Selys.

Abdomen ♂ 32; ♀ 26. Aile inférieure ♂ 23-24; ♀ 25.

Taille petite. Ailes étroites hyalines; 20-25 antécubitales (18 chez une ♀). Corps vert métallique à reflets bleus. Une ligne humérale et trois latérales jaunâtres étroites au thorax. Pieds et dessous du corps bruns; 2^{me} article des antennes jaunâtre (ou brun pâle chez un ♂).

♂ Une gouttelette apicale noirâtre aux ailes inférieures. Appendices supérieurs peu courbés, avec 5-4 épines au bord externe. La dilatation médiane de l'interne divisée par une échanerure très-peu profonde. Appendices inférieurs presque droits, ayant à peu près le tiers des supérieurs; leur extrémité un peu relevée.

♀ Ailes fortement lavées d'olivâtre.

Patrie : Santarem sur l'Amazone (par M. Bates). (Collection Selys.)

N. B. Très-voisine de l'*ænea* par les formes. Elle s'en sépare par la coloration franchement verte du corps, comme chez la *Calopteryx*

virgo. L'*ænea*, au contraire, est encore plus foncée que la *Cal. hæmorrhoidalis*. Il reste à savoir si ce n'est pas le jeune âge de l'*ænea*. Cependant les femelles semblent *très-adultes*. Quant à la différence dans la dilatation médiane des appendices du mâle, elle est légère. La femelle ressemble beaucoup à celle de l'*Heterina sanguinolenta*.

50 (*Addition*). LAIS CUPREA, De Selys.

Abdomen ♂ 35-35; ♀ 29-31. Aile inférieure ♂ 25-28; ♀ 25-26.

Taille assez petite; ailes étroites hyalines; 25-25 antécubitales.

Corps bronzé à reflets cuivre rouge très-vif et violet. Trois lignes latérales aux sutures du thorax jaunâtres. Pieds et antennes noirâtres.

♂ Espace entre la nervure sous-costale et la médiane lavé de brun, de façon à former une raie de la base au nodus; une gouttelette apicale noirâtre aux ailes inférieures. Appendices supérieurs ayant leur dernier tiers très-courbé en dedans (presque à angle droit), cinq épines au bord externe. L'interne portant deux dilatations larges arrondies, l'une basale, poilue au bout; l'autre médiane la suivant immédiatement, celle-ci se terminant par un petit tubercule supérieur. Appendices inférieurs ayant le tiers des supérieurs, droits d'abord, mais à pointes subitement courbées en dedans l'une vers l'autre.

♂ *Jeune?* pas de raie brune entre les nervures sous-costale et médiane; la gouttelette apicale des inférieures à peine indiquée par une nuance ochracée. Pieds bruns.

♀ Ailes lavées d'olivâtre à la base. Suture humérale et 2^{me} article des antennes jaunâtres.

♀ *Jeune?* Réticulation roussâtre excepté la costale. Base des ailes lavée d'ochracé.

Patrie : St-Paulo et Fonte Boa sur le haut Amazone (par M. Bates). (Coll. Selys.) Le mâle jeune de Peba, haut Amazone, par M. Hauxwell. (Coll. Mac Lachlan.)

N. B. Distincte des espèces voisines par la raie brune sous-costale et par les deux dilatations arrondies des appendices supérieurs, leur bout coudé à angle presque droit, le bout également courbé des appendices inférieurs.

La femelle ne se distingue guère de celle de l'*ænea* et de la

metallica que par ses reflets cuivrés plus vifs (et par la taille supérieure à celle de l'*ænea*).

J'ai beaucoup hésité à rapporter ici le mâle jeune de *Peba*, parce qu'il ne porte aucun indice de raie sous-costale brune et que les appendices anals supérieurs (peut-être mous) sont moins coudés au bout. (Les inférieurs manquent.)

50^{bis}. LAIS HAUXWELLI, De Selys.

♂ Abdomen 57. Aile inférieure 28.

Taille assez petite; ailes étroites, hyalines à reflets irisés. Une forte gouttelette apicale brun-noirâtre aux inférieures; 25-27 antécubitales. Corps bronzé à reflets cuivre rouge éclatant; suture humérale et dessous du corps, pieds et antennes noirs. Trois lignes fines aux sutures latérales jaunes. Appendices supérieurs très-peu courbés, avec 5-6 épines au bord externe. Vus en dessus, le bord interne offre dès la base une dilatation droite, s'arrêtant subitement au tiers de la longueur des appendices par une dent tronquée et velue, suivie d'une forte dent triangulaire aiguë à leur moitié. L'extrémité courbée est presque aplatie et redressée en haut. Appendices inférieurs (détériorés) en apparence assez courts.

♀ Inconnue.

Patrie : *Peba* sur le haut Amazone (par M. Hauxwell). (Coll., Mac Lachlan.)

N. B. Très-distincte par sa taille plus forte que celle des trois espèces précédentes et voisines. Caractérisée aussi par la dilatation basale interne des appendices supérieurs et leur forte-dent médiane.

La *L. Hauxwelli* ressemble surtout à la *cupraea*, mais elle est encore plus grande et plus brillante, les ailes n'ont pas de raie brune sous-costale, et la seconde dilatation des appendices forme une dent pointue isolée et non arrondie.

51^{bis}. LAIS METALLICA, De Selys.

Abdomen ♂ 54; ♀ 59. Aile inférieure ♂ 25 ♀ 27.

Jeunes? Taille assez petite; ailes étroites, hyalines, réticulation

brune, 25-27 antécubitales. Corps brun foncé à reflets cuivre rouge clair. Une ligne humérale et trois latérales étroites au thorax, jaunâtres. Pieds et dessous du corps brun foncé ; base du 2^e article des antennes brun livide.

♂ Le bout des ailes inférieures ($1^{\text{mm}} \frac{1}{2}$) grisâtre. Appendices supérieurs très-peu courbés, villeux en dehors, mais sans épines distinctes. La dilatation médiane interne non échancrée, prolongée au bout où elle est séparée de l'extrémité des appendices par une excision étroite très-profonde. Le bout des appendices dilaté en dedans, presque aplati. Appendices inférieurs ayant le quart des supérieurs, recourbés en haut (formes peut-être altérées).

♂ Réticulation roussâtre, excepté la nervure costale.

Patrie : Probablement de Bahia ou de la Guiane.

N. B. Les exemplaires sont jeunes. Cependant le mâle diffère certainement de l'*ænea* par sa taille plus forte et la profonde et étroite échancrure entre la dilatation médiane des appendices supérieurs et leur bout élargi; enfin le nuage gris apical des ailes inférieures n'a pas la forme d'une gouttelette isolée. La femelle de même provenance, aussi grande que celle de la *cupraea*, est remarquable par sa réticulation roussâtre.

Cette espèce est voisine de la *hyalina* par la coloration du bout des ailes inférieures du mâle, mais chez la *hyalina* les ailes sont proportionnellement plus longues et l'abdomen est noir mat.

54^{bis}. *UETAERINA PERPLEX*, De Selys.

♂ Abdomen 29. Aile inférieure 25.

Taille très-petite. 14-19 antécubitales. Tubercules de l'occiput presque nuls.

♂ Tache basale des supérieures commençant à la sous-costale, dépassant de 2 cellules le quadrilatère où elle est un peu arrondie en dehors; celle des inférieures le dépassant d'une cellule, non échancrée en dehors et touchant le bord postérieur dans sa moitié basale. Lèvre supérieure noire; épistome, dessus de la tête, prothorax et thorax bronzé cuivreux, ce dernier avec *vestige* de trois lignes latérales jaunâtres, très-foncés. Appendices anals supérieurs à dilatation médiane large, échancrée au bout, où elle se termine par

une petite dent aiguë ; les inférieurs moitié plus courts, amincis au bout. Pieds noirs.

♀ Inconnue.

Patrie : Para. (Coll. Selys.)

N. B. C'est probablement une race de la *simplex*, dont elle ne diffère que par la tache basale rouge des ailes plus étendues, et non échanerée aux inférieures.

54^{ter}. HETAERINA DUPLEX, De Selys.

Abdomen ♂ 40 ; ♀ 32 ; aile supérieure ♂ 50-51 ♂ 28.

Taille assez petite. 26-50 antécubitales. Tubercules de l'occiput *distincts*.

♂ Tache basale et quadrilatère à réticulation excessivement fine, la tache des supérieures commençant à la sous-costale ou même à la costale, dépassant beaucoup le quadrilatère et finissant aux deux tiers (quelquefois à la moitié) de l'espace de la base au nodus où elle est droite ou un peu courbée en dehors ; celle des inférieures *dépassant aussi le quadrilatère*, concave en dedans par un prolongement supérieur brun, *qui approche du nodus*, occupant en dessous *plusieurs rangs sous le quadrilatère*. Lèvre supérieure noire ; épistome dessus de la tête, prothorax et thorax *noir bronzé*, ce dernier avec une ligne humérale et trois latérales jaunâtres fines, *mais bien distinctes*. Appendices supérieurs noirâtres, plus longs que le 10^e segment, peu courbés, à dilatation médiane large, subtriangulaire, suivie d'une petite dent. Les inférieurs moitié plus courts, amincis au bout.

♀ Analogue à celle de la *simplex*. Distincte par sa taille, les tubercules postoculaires et les 28 nervules antécubitales.

Patrie : Bogota. (Coll. Selys.)

N. B. Le mâle est distinct de la *simplex* par la taille plus forte, la grande étendue des taches basales rouges des ailes, la réticulation de ces taches très-compiquée.

Il ressemble à la *vulneratu* pour la taille, les taches rouges et leur réticulation, mais en est tout différent par les pieds noirs et la coloration du corps.

50^{bis} (Addition). **HETAERINA BASALIS**, Hagen

Je crois qu'il faut rapporter à la *basalis* (qui ne semble être elle-même qu'une race de l'*americana*) l'*Hetaerina scelerata* de M. Benj. Walsh (*Proceed. Ent. Soc. Philad.*, 1865) décrite d'après un mâle unique, pris sur le Rock River (Illinois). Il est notable par son ptérostigma petit, noir; mais je possède un exemplaire analogue du Mexique, et l'on sait combien le ptérostigma est variable dans ce groupe.

Il est même assez probable que l'*H. californica* (Synop. 49^{lis}) n'est qu'une aberration de la *basalis* tout à fait dépourvue de ptérostigma.

50 (Addition). **HETAERINA AMERICANA**, Fab.

M. Benj. Walsh a décrit sous le nom de *H. pseudo-americana* (*Proc. Soc. Ent. Philad.*, 1865, p. 225) une *Hetaerina* de Rock River (Illinois), que je ne puis pas séparer de l'*americana*. La tache basale rouge des ailes inférieures du mâle n'envahit pas (même à la base) l'espace costal, et aux ailes inférieures l'espace postcostal est très-simplement réticulé. Je possède des exemplaires de Guatemala et de la Nouvelle-Orléans qui, sous ces deux rapports, sont intermédiaires entre ceux de M. Walsh et le type.

Je soupçonne aussi d'être une aberration de l'*americana*, l'*H. texana* B. Walsh (*Loco cit.*, p. 227), décrite d'après un seul mâle, qui différerait de la *pseudo-americana* par la large dent interne des appendices supérieurs émarginée et non convexe; et par le ptérostigma très-court à une aile, nul aux trois autres, où sa place est marquée par une ou deux nervules plus fortes.

52^{bis}. **HETAERINA LIMBATA**, De Selys.

Il y a lieu d'admettre comme espèce cette *Hetaerina* que j'avais signalée comme race de la *tricolor* (Syn., n° 52).

J'y rapporte comme légère variété l'*H. rupamneusis*, Benj. Walsh (*Proc. Ent. Soc. Philad.*, 1862, p. 250).

Le mâle a tache basale rouge des ailes supérieures plus courte, s'arrêtant au quadrilatère, et ne touchant le bord postérieur qu'à son extrême base. Le bout des inférieures est peu limbé de brun.

La *femelle* (que je ne connaissais pas lors de la publication du *Synopsis*) diffère de celle de la *tricolor* par le ptérostigma blanc, très-petit, et une bande antéhumérale vert métallique divisée en deux taches. Abdomen 55-54^{mm}. Aile inférieure 50-51.

Commune à Rock River (Illinois), par M. Walsh.

C'est avec quelque hésitation que je suis disposé à rapporter aussi à la *limbata* comme variété accidentelle et jeune l'*H. rupinsulensis* Benj. Walsh (*Proceed. Acad. Philad.*, septembre 1862), dont l'abdomen à 58^{mm}, et l'aile inférieure 51; décrite d'après un seul exemplaire mâle de Rock Island (Illinois), chez lequel les taches basales des quatre ailes sont brunes (non rouges) et fort petites, n'atteignant pas le quadrilatère.

57^{bis}. **HETAERINA BORCHGRAVII, De Selys.**

Abdomen ♂ 49-52; ♀ 40, 42. Aile inférieure. ♂ 35-40; ♀ 35-36.

Taille très-grande, Ailes étroites, hyalines, avec un très-petit ptérostigma noirâtre; 50-55 antécubitales aux supérieures. Corps noir, passant au bronzé sur le thorax, brun chez les jeunes.

♂ Adultè. Une gouttelette ovale noirâtre, aux ailes inférieures, immédiatement avant le bout; une tache basale noire aux quatre ailes dans l'espace entre la sous-costale et la postcostale. Cette tache est parfois réduite à un vestige qui ne dépasse pas la première nervule basale antécubitale. D'autres fois elle est rendue fourchue par deux prolongements, l'un entre la sous-costale et la médiane, l'autre entre la sous-médiane et la postcostale; le premier de ces prolongements est le plus long et peut aux supérieures arriver au niveau de l'areulus et même au bout du quadrilatère aux inférieures chez le mâle jeune. La gouttelette et la tache basale sont d'un brun pâle, ainsi que le ptérostigma. Les grandes nervures roussâtres.

Abdomen très-long. Dilatation médiane des appendices supérieurs échancrée à angles obtus. Les inférieurs écartés, cylindriques, minces, atteignant presque la moitié des supérieurs.

♀ Abdomen plus court, ailes un peu salies. Les deux premiers articles des antennes, deux taches à la lèvre supérieure et une aux coins de la bouche jaunes.

Patrie : Les environs de Tijuca, près de Rio-Janeiro, où plusieurs

couples ont été recueillis par M. le comte Paul de Borchgrave d'Altena, ministre de Belgique au Brésil, qui a bien voulu me les offrir avec beaucoup d'autres Odonates rares, à son retour en Europe.

N. B. Cette espèce magnifique imite la *Laïs globifer*, dont elle se distingue de suite par la présence d'un ptérostigma. Le mâle s'en sépare, en outre, par la petite tache basale noire des ailes, par la réticulation compliquée de l'espace basal post-costal des ailes supérieures et par l'absence du tubercule globuleux sous le premier segment de l'abdomen. Il est tout différent des autres *Hetaerina* à ptérostigma par l'absence des taches basales rouges aux ailes.

La *pudica* parmi les *Laïs* présente par ses ailes rouges une exception en sens inverse, de sorte que je trouve que les *Laïs* ne diffèrent pas assez des *Hetaerina* pour conserver le rang de sous-genre.

2^{me} légion. — EUPHAEA.

61 (*Addition*). EPALLAGE FATIME, Charp.

Abdomen ♂ 55; ♀ 51. Aile inférieure ♂ 54 ♀ 56.

Ailes hyalines, le bout presque subitement noir, à partir de l'extrémité du ptérostigma, qui est long de 4^{mm}.

♂ Appendices anals supérieurs un peu plus longs que le dernier segment, épais, subitement et complètement coudés vers le bas dans leur partie terminale, et munis d'un tubercule en dessous à leur premier tiers. Les inférieurs un tiers plus courts, épais, écartés, sub-cylindriques, un peu relevés au bout, où ils touchent presque la pointe penchée des supérieurs.

Patrie : Ce complément de description est fait d'après un couple de Grèce, provenant de M. Krüper. Ces exemplaires ressemblent à la femelle type de Charpentier par le noir du bout des ailes.

N. B. Chez des exemplaires de Davas (Asie Mineure), le bout des ailes est noirâtre depuis le commencement du ptérostigma. Peut-être forment-ils une race que l'on pourrait nommer *anatolica*.

Quoique possédant les mêmes éléments que ceux de l'*E. indica*,

les appendices anals du mâle en diffèrent beaucoup, quant à la direction de leurs diverses parties, comme les ailes en diffèrent aussi par le secteur principal non-contigu à la nervure médiane.

62^{quint}. **EUPHAEA FORMOSA**, Hagen.

♂ Ailes supérieures hyalines ; les inférieures vert métallique, leur tiers basal hyalin.

♀ Inconnue.

Patrie : Ile de Formose.

N. B. Ce signalement trop bref est extrait d'une lettre de M. Hagen, mais il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse d'une *Euphaea* nouvelle, à placer entre la *tricolor* et la *decorata*, qui différera de *tricolor* par les ailes inférieures vert métallique, n'ayant que leur tiers basal hyalin.

70^{bis} (*Addition*). **DYSPHAEA LIMBATA**. De Selys.

Je l'ai regardée comme une race de la *dimidiata*. Un nouvel examen me porte à la considérer comme espèce distincte. Chez tous les exemplaires mâles, le noir opaque de la base des ailes et qui s'étend, en général, jusqu'au ptérostigma, est prolongé le long du bord costal de manière à occuper tout à fait l'espace entre la costale et la médiane jusqu'au ptérostigma, où il rejoint le limbe noir terminal. Les mêmes dessins (en gris pâle) se retrouvent indiqués chez la femelle.

Genre HELIOCHARIS.

Les deux grands genres *Heliocharis* et *Dictierias* doivent être réunis en un seul (*Dictierias*), d'après l'examen que M. Hagen et moi avons fait des types de M. Bates, le principal caractère distinctif (espace basilaire *réticulé*) n'existant pas chez la nouvelle espèce, ou race que je nomme *Heliocharis libera*. Ce genre réduit à la condition de sous-genre ne se distingue des *Dictierias* que par ce qui suit : 1° Secteur médian naissant du principal une cellule environ après le quadrilatère, *non contigu* avec la nervure médiane. 2° Deux secteurs supplémentaires interposés entre le bref et le supérieur du triangle. 3° ordinairement l'espace basilaire réticulé.

La figure de l'aile dans la Monographie des Caloptérygines (planche V, f. 5) n'est pas très-bonne, il manque notamment l'un des deux secteurs interposés dont je viens de parler, et le nodus devrait être placé à la moitié de l'aile.

71 (Addition). **HELIOCHARIS AMAZONA**, De Selys.

♂ Abdomen 51. Aile inférieure 28.

Le nodus placé à la moitié de l'aile. 4 nervules basilaires. 16-18 antécubitales et 16 postcubitales aux supérieures.

Devant du thorax verdâtre avec une raie à la suture dorsale, une antéhumérale et une double humérale noirâtres. Le fond de la coloration du corps vert-bleuâtre clair.

♀ Inconnue.

Patrie : Para (à Santarem) par M. Bates. (Coll. Selys.)

71^{ter} **HELIOCHARIS LIBERA**, De Selys.

Abdomen ♂ 55; ♀ 57. Aile inférieure. ♂ 30 ♀ 31.

Le nodus placé à mi-chemin de la base au ptérostigma. Espace basilaire libre. 19-20 antécubitales et 22-25 postcubitales aux supérieures.

♂ Devant du thorax verdâtre, avec une raie à la suture dorsale, une antéhumérale et une double humérale noires. Le fond de la coloration du corps vert-clair bleuâtre.

♀ Ailes très-salies. Le fond de la coloration du corps olivâtre.

Patrie : Para (à Santarem) par M. Bates.

N. B. Ce n'est probablement qu'une race, peut-être même une aberration de l'*amazona*, car le mâle est semblable, si ce n'est que sa taille est un peu plus forte, le nodus moins éloigné de la base des ailes, celles-ci un peu plus étroites, leur espace basilaire libre, sans nervules, et le nombre de nervules costales plus grand.

Chez la *H. brasiliensis* il n'y a qu'une seule nervule basilaire, et l'espace postcostal offre, un peu avant son extrémité, trois rangs de cellules, tandis qu'il n'y en a qu'un seul chez les *H. amazona* et *libera*.

Peut-être la *Dictérias procera* (additions au Synopsis n° 72^{bis}) que je n'ai pas vue en nature, est-elle identique avec l'*Heliocharis libera*.

72 (Addition) **DICTERIAS ATROSANGUINEA**, Dale.

♀ Abdomen 22 Aile inférieure 20-22.

Très-analogue au mâle. Le ptérostigma brun foncé. La couleur rouge du corps remplacée par de l'olivâtre, nuance qui se retrouve chez le mâle jeune.

Patrie : Santarem, sur l'Amazone, le Para, par M. Bates. (Coll. Selys.)

5^{me} légion. — **AMPHIPTERYX**.

Le nom de *Dinevra*, proposé pour désigner un sous-genre de l'*Amphipteryx*, étant déjà employé dans la famille des *Tenthredinidae*, je propose de le remplacer par celui de *Diphlebia*. (L'espèce est *Diphlebia lestoïdes* De Selys; d'Australie.)

4^{me} légion. — **LIBELLAGO**.

87^{bis} **RHINOCYPHA TERMINATA**, De Selys.

Abdomen ♂ 17; ♀ 16. Aile inférieure ♂♀ 23.

♂ Ailes pointues très-étroites. (Le nodus plus rapproché de la base que du ptérostigma) hyalines un peu salies, le quart apical des supérieures subitement noirâtre-opaque, cette couleur un peu convexe en dedans. Abdomen noir, les côtés bleu-clair jusqu'au 9^{me} segment; la base des 5-4 avec une petite tache dorsale orangée; une fine ligne antéhumérale orangée finissant avant le haut du thorax.

♀ Ailes hyalines un peu salies, les inférieures ayant le quart apical insensiblement brun, le bout extrême plus clair; ptérostigma noir, le quart apical aux supérieures, le tiers aux inférieures, blanchâtre intérieurement. Devant du thorax noir, excepté une raie antéhumérale jaune, finissant avant le haut. Abdomen noir avec une double bande maculaire jaune sur les côtés.

Patrie : Les Moluques (par M. Lorquin). La femelle de *Sula* (par M. Wallace). (Coll. Selys).

N. B. A placer entre la *perforata* et l'*heterostigma*. Diffère de la *perforata* et des autres du même groupe par l'absence de taches vitrées sur le brun terminal des ailes du mâle qui se sépare des pièces du groupe de la *tincta* par ses ailes étroites. La femelle se sépare de celles de la *petiolata* et de l'*heterostigma* par les dimensions combinées avec la répartition du brun sur l'aile inférieure, le point de départ du bord postérieur, la coloration du devant du thorax. (Chez la *petiolata* ♀ le coin et la suture dorsale mésothoraciques sont jaunâtres ainsi qu'une raie humérale complète.)

Je suis porté à croire qu'il faut regarder comme une race plus forte appartenant à la *terminata*, la *Rh. petiolata* de M. Brauer (*Zool. bot. Gesellsch. Wien.*, février 1866, exclus. syn.), décrite d'après des exemplaires de Ceram et Amboine, rapportés par le Dr Kaup. Abdomen ♂ 20 $\frac{1}{2}$ ♀ 18. Aile inférieure ♂ 26; ♀ 25.

89 (*Addition*). **RHINOCYPHA TINCTA, Remel.**

Abdomen ♂ 16. Aile inférieure ♂ 19.

♂ Ailes un peu élargies (le nodus beaucoup plus rapproché de la base que du ptérostigma), hyalines un peu jaunâtres; les deux tiers terminaux subitement noirâtre-chatoyant; cette couleur commençant par un angle interne avant le niveau du nodus; le bout des supérieures un peu hyalin après le ptérostigma.

Abdomen noir, avec une bande latérale maculaire bleue jusqu'au 8^{me} segment; le dessus du 2^{me} bleu avec une tache dorsale en croix; les 3^{me}, 4^{me} et 5^{me} avec de doubles taches basales bleues cunéiformes divisées par l'arête dorsale, la pointe de ces taches arrivant à la moitié des segments.

♀ Ne la possédant pas, je ne puis dire précisément en quoi elle diffère de celle de ses voisines *semitincta* et *colorata*.

Patrie : Offak (par Dumont d'Urville), Malaisie (par Wallace). (Coll. Selys.)

N. B. Distincte de la *semitincta* par sa taille plus petite, les ailes plus étroites, la partie basale hyaline encore moindre et surtout par les taches dorsales bleues des 2-5^{me} segments de l'abdomen.

89^{bis}. **RHINOCYPHA COLORATA**, Hagen.

♂ Abdomen 16. Aile inférieure 20.

♂ Ailes un peu élargies (le nodus beaucoup plus rapproché de la base que du ptérostigma) hyalines, un peu jaunâtres, la moitié finale subitement noirâtre-chatoyant, cette couleur ne commençant que 5-6 cellules après le nodus, presque droite, à peine convexe en dedans. Le bout des supérieures un peu hyalin après le ptérostigma. Abdomen noir, les côtés bleu clair jusqu'au 8^{me} segment, ainsi qu'une tache basale au 9^{me}.

♀ Je ne la possède pas.

Patrie : Manille (par Semper). (Coll. Hagen et De Selys.) — Iles Philippines, Batjan.

N. B. Diffère de *tincta* et de *semitincta* par la partie opaque des ailes ne commençant que 5-6 cellules après le nodus, de *tincta*, en outre, par l'absence de taches dorsales bleues à l'abdomen et de *semitincta* par la petite taille et le bout des supérieures hyalin.

89^{ter}. **RHINOCYPHA SEMITINCTA**, De Selys.

RHINOCYPHA TINCTA, De Selys monogr. *Calept.* (part) excl. syn.

Abdomen ♂ 18-19 ♀ 16-19. Aile inférieure ♂ 21-24; ♀ 22-26.

Ailes un peu élargies (le nodus plus rapproché de la base que du ptérostigma).

♂ Ailes hyalines lavées de jaunâtre, presque les deux tiers terminaux subitement noirâtre-chatoyant, y compris le bout. Cette couleur commençant au nodus, ou un peu avant, convexe en dedans. Abdomen noir avec une bande latérale maculaire bleue jusqu'au 9^{me} segment.

♀ *jeune*. Les deux premiers tiers des ailes lavés de brun clair. Vient ensuite une large bande mal définie, brun foncé, s'arrêtant avant le ptérostigma aux supérieures et l'atteignant aux inférieures; le bout hyalin. Ptérostigma noir, sa moitié apicale jaune clair.

♀ *adulte*. Le brun lavé sur la base des ailes plus foncé; passant au brun opaque avant le nodus.

Patrie : Gilolo (Musée de Leyde). Iles Moluques (par M. Lorquin). (Coll. De Selys.)

N. B. Le mâle distinct des espèces voisines par la taille plus forte et le brun opaque des ailes, existant jusqu'à leur extrémité.

Peut-être les *Rh. tincla*, *semitincla* et *colorata* ne forment-ils que trois races locales d'une même espèce.

89^{quart}. **RHINOCYPHA UNICOLOR**, Hagen.

♀ Abdomen environ 24. Aile inférieure 31.

♂ Inconnu.

♀ Taille plus forte que celle des autres espèces, du moins quant à la longueur des ailes dont l'envergure est de 64^{mm}. La longueur du corps est de 55.

Patrie : Manille.

N. B. J'extrait ce court renseignement d'une lettre de M. Hagen. Ce serait la plus grande espèce du genre.

90^{quint}. **MICROMERUS FINALIS**, Hagen.

♂ Abdomen environ 20. Aile inférieure 22.

Ailes supérieures hyalines; leur extrémité noire, leur base jaune. Ailes inférieures jaunâtres. Longueur totale 28^{mm}. Envergure 48.

♀ Inconnue.

Patrie : Ceylan.

N. B. Cet extrait d'une lettre de M. Hagen indique une espèce distincte des autres par ses ailes inférieures jaunes.

90^{sex}. **MICROMERUS STICTICUS**, De Selys.

♂ Abdomen 13. Aile inférieure 17.

C'est le mâle de Bornéo que j'ai reçu de M. Wallace et que j'ai déjà signalé aux *Additions* comme différant légèrement du *stigmatirans* dont il est probablement une race locale. Il s'en distingue par des taches latérales jaunes aux 6^e et 7^e segments, et par les bandes latérales de même couleur au thorax.

90^{septem.} **MICROMERUS XANTHOCYANUS**, De Selys.

♂ Abdomen 15-16. Aile inférieure 17-19.

♂ Ptérostigma noir, surmontant 5-4 cellules (nul aux ailes supérieures). La tache noire apicale de celles-ci de 5 $\frac{1}{2}$ mm, un peu plus longue que large, ayant le cinquième de la longueur de l'aile; 6-7 nervules antécubitales. Quatre points orangés au-dessus de la tête et un médian au lobe postérieur du prothorax. Protubérance de l'épistome noir acier sans taches. Raie antéhumérale orangée, très-étroite, l'humérale réduite à un vestige supérieur, les latérales presque oblitérées. Abdomen noir en-dessous. En-dessus le premier segment a une tache latérale claire; les 2-5^e bleu clair avec les articulations largement noires; les 6-8^e orangés en avant, noirs dans presque leur moitié finale; les 9-10^e noirs avec un cercle étroit basal orangé. Pieds noirs.

♀ Inconnue.

Patrie : Moluques (Lorquin), Célèbes (Mus. de Leyde). Coll. Selys.

N. B. Diffère du *blandus* par le dessus des 2-5^e segments bleu sans points postérieurs noirs aux côtés de l'arête dorsale.

Se sépare de l'*aurantiacus* par les mêmes caractères et, en outre, par la taille plus forte et le dessus des 8-9^e segments noir sans taches orangées.

91 (*Addition*). **MICROMERUS LINEATUS**. BURN.

Chez le mâle *très-jeune* il n'y a aucun vestige de noir au bout des ailes supérieures.

5^e légion. — THORE.

En 1855 et en 1854, lorsque je publiai le Synopsis et la Monographie des Caloptérygines, je ne connaissais que sept espèces de la légion des *Thore*, et pour quatre d'entre elles le mâle seul était connu. Cependant je me hasardai à proposer de diviser en trois sous-genres le grand genre *Thore* qui, à lui seul, constitue toute la légion. Aujourd'hui j'ai sous les

yeux un grand nombre d'exemplaires comprenant une quinzaine d'espèces et les deux sexes de la plupart d'entre elles. Une révision de mon premier travail est nécessaire et fera mieux saisir les caractères des nouvelles espèces.

La légion (et le grand genre) *Thore* comprend, à elle seule, la seconde division du Caloptérygines, celles que j'ai nommées *irrégulières* : « les deux secteurs de l'arculus naissant ensemble de son sommet supérieur, ce qui rend le quadrilatère irrégulier, le côté interne étant beaucoup plus long que l'externe, le supérieur concave.

» Nervules costales et sous-costales en nombre presque égal, nombreuses, les secondes ne correspondant pas généralement avec les premières. — Ptérostigma long, épais, pointu en-dedans, où il cesse de toucher la côte. Quadrilatère réticulé, plus court que l'espace basilaire, qui est également réticulé. 2^e secteur du triangle ayant trois rameaux. Ailes pétiolées.

» Épistome ordinaire, non saillant. Abdomen long, cylindrique. Pieds courts.

» Chez le mâle le 10^e segment court, tronqué et relevé au milieu. Appendices peu courbés, les inférieurs rudimentaires. »

Patrie : Amérique tropicale.

En 1855 j'ai proposé la division du genre *Thore* en trois sous-genres. Il m'a paru nécessaire d'en créer un quatrième et de caractériser d'une manière plus précise les groupes inférieurs.

Le tableau synoptique ci-après fera bien saisir la division en quatre sous-genres et renferme l'indication comparée de leurs principaux caractères distinctifs.

LÉGION ET GRAND GENRE THORÉ.

Secteur médian ramifié.
Appendices supérieurs
du ♂ avec un tubercule inférieur.

Deux secteurs interposés entre le bref et le premier du triangle. Le nodus plus près de la base que du ptérostigma.

Une seule nervule antécubitale plus épaisse que les autres. Ailes supérieures hyalines, les inférieures très-dilatées au bout, opaques métalliques; ptérostigma long, peu dilaté. 2^{me} secteur du triangle courbé, ses trois branches ondulées. Corps noirâtre avec 5 raies claires de chaque côté du thorax.

1. CHALCOPTERYX,
De Selys.

Deux secteurs interposés entre le bref et le premier du triangle. Le nodus plus près de la base que du ptérostigma.

Une seule nervule antécubitale plus épaisse que les autres. Ailes élargies au bout, en partie opaques. Ptérostigma long, très-dilaté. 2^{me} secteur du triangle courbé, ses trois branches ondulées. Corps noirâtre avec 5-6 raies claires de chaque côté du thorax.

2. THORÉ, Hagen.

Secteur médian non ramifié. Appendices supérieurs du ♂ avec une branche inférieure.

Pas de secteurs interposés entre le bref et le premier du triangle. Le nodus à mi-chemin environ de la base au ptérostigma.

Deux nervules antécubitales plus épaisses que les autres. Ailes élargies au milieu, presque toujours en partie opaques. Ptérostigma long, dilaté. 2^{me} secteur du triangle courbé, ses trois branches non ondulées. Corps noirâtre avec 5-6 raies claires de chaque côté

3. EUTHORÉ,
De Selys.

Une seule nervule antécubitale plus épaisse que les autres. Ailes étroites, hyalines. Ptérostigma très-long, peu dilaté. 2^{me} secteur du triangle peu courbé, ses trois branches légèrement ondulées. Corps bleuâtre ou verdâtre à dessins noirs. . . .

4. CORA, De Selys.

1^{er} sous-genre. — **CHALCOPTERYX**, DE SELYS.

(Voir les caractères au tableau synoptique.)

Patrie : La région du Para.

94 (rectifiée). **CHALCOPTERYX RUTILANS**, Ramb.

RHINOCYPHA RUTILANS, Ramb.

Abdomen 24-25. Aile inférieure 16-17.

Ptérostigma dilaté (long de 2^{mm} aux supérieures et de 1 1/2 aux inférieures), son côté inférieur ayant sept fois la longueur de l'externe qui est un peu oblique. Environ 25 antécubitales et 55 postcubitales.

♂ Ailes supérieures hyalines un peu verdâtres, les inférieures plus courtes, très-arrondies, très-dilatées au bout, opaques métalliques; changeant en vert, violet et cuivre brillant. Corps noirâtre; lèvre supérieure en grande partie orangée; thorax ayant en avant deux bandes submédianes et une ligne humérale rouge orangé et de chaque côté trois lignes jaunes.

♀ Semblable, mais le bout des ailes hyalin après le ptérostigma ainsi que leur base avant le nodus; l'espace entre la sous-costale et la médiane restant toutefois brun.

Patrie : Santarem sur l'Amazone, Para, par M. Bates, etc. (Coll. Selys, Hagen, Dale, etc.)

2^{me} sous-genre. — **THORE**, HAGEN.

(Voir les caractères au tableau synoptique.)

Patrie : L'Amérique méridionale équatoriale, notamment la Bolivie, le haut Pérou, Venezuela, l'Amazone (et Bahia??).

94^{bis}. **THORE VICTORIA**, Mac Lachlan. *Entom. monthl. magaz.* 1869.

♂ Abdomen 52. Aile inférieure 48.

Ptérostigma dilaté noirâtre, surmontant environ 16 cellules, à côté inférieur ayant cinq fois la longueur de l'externe qui est oblique; environ 50 antécubitales et 80 postcubitales aux supé-

rieures. Le nodus beaucoup plus rapproché de la base que du ptérostigma. Réticulation blanc-jaunâtre dans les parties blanches des ailes.

Le dernier tiers des ailes noir-acier chatoyant, cette couleur concave intérieurement commençant à mi-chemin environ du nodus au ptérostigma; les deux premiers tiers des ailes d'un blanc laiteux jaunâtre demi-transparent; cette partie marquée aux ailes inférieures d'une bande transverse brun-clair qui commence sous le nodus et aboutit à la moitié du bord postérieur en restant à peu près parallèle à la couleur noir-acier du bout des ailes. Un vestige brun au centre des ailes supérieures entre les secteurs médian et bref.

Deux grandes taches jaunes à la lèvre supérieure. Pieds noirâtres. Thorax noir avec cinq lignes jaunes étroites de chaque côté.

♀ Inconnue.

Patrie : La Bolivie. Un mâle unique de la collection de M. Mac Lachlan.

N. B. La plus grande espèce connue. Diffère de tous les autres mâles de Thore par la direction régulièrement concave à l'intérieur de la partie opaque noirâtre du tiers final des ailes et de la bande brune transverse médiane qui lui est parallèle aux ailes inférieures.

95 (*rectifié*). **THORE GIGANTEA, De Selys.**

Abdomen ♂ 42-51; ♀ 58. Aile inférieure ♂ 55-45; ♀ 56.

Le nodus plus près de la base que du ptérostigma qui est dilaté, brun jaunâtre surmontant environ 18 cellules (12-14 chez la femelle), à côté inférieur ayant cinq fois la longueur de l'externe qui est oblique. Environ 50 antécubitales et 85 postcubitales aux supérieures (60 chez la femelle). Deux très-petites taches jaunâtres à la lèvre supérieure. Pieds noirâtres.

♂ Le premier tiers des ailes hyalin jusqu'au nodus, le reste noirâtre-acier chatoyant, cette couleur irrégulièrement concave à l'intérieur.

♂ *jeune*. La partie semi-opaque des ailes d'un brun chatoyant.

♀ Les ailes un peu enfumées, hyalines avec une bande transverse brune (plus foncée et bleu irisé au centre), concave en

dedans, commençant après le nodus, s'arrêtant à mi-chemin du nodus au ptérostigma, le bout des ailes bordé de brun enfumé à partir du ptérostigma.

Patrie : Le Chimborazo. (Coll. Selys.)

N. B. Très-variable de taille. Le mâle reconnaissable à la grande étendue de la partie opaque noirâtre qui occupe les deux tiers terminaux des ailes depuis le nodus; la femelle a la bande transverse médiane obscure qui commence après le nodus.

95^{bis}. *Race?* **THORE PROCERA, De Selys.**

Abdomen, ♂ 45-50; ♀ 58. Aile inférieure ♂ 55-45, ♀ 57.

N'est peut-être qu'une variété de la *gigantea*. Le mâle en diffère parce que la partie opaque terminale des ailes ne commence qu'au tiers de l'espace entre le nodus et le ptérostigma et laisse ainsi hyalins les deux cinquièmes des ailes à partir de leur base. Le nombre des nervules antécubitales est moindre (environ 70).

Chez les femelles la bande transverse ne commence aussi qu'après le nodus et elle est bordée intérieurement d'une bande bleue laiteuse à partir du nodus, aussi bien chez l'adulte (à bande transverse acier irisé) que chez le jeune âge (à bande semi-transparente et à ptérostigma enfumé).

Patrie : Bogota (par Lindig). Coll. Selys.

97 (*Rectifié*). **THORE SAUNDERSII, De Selys.**

Abdomen ♂ 58-41; ♀ 55. Aile inférieure ♂ 55-57; ♀ 55-54.

Le nodus plus près de la base que du ptérostigma qui est dilaté noir (♂) brun au centre (♀) à côté inférieur ayant quatre fois la longueur de l'externe qui est peu oblique, surmontant environ 15-20 cellules (♂) 9-15 (♀); 45 à 50 antécubitales aux supérieures 54-60 posteubitales.

♂ Ailes hyalines jusqu'à mi-chemin du nodus en ptérostigma, traversées ensuite par une bande blanc-laiteuse opaque presque droite. Le quart final des ailes noirâtre, à reflets chatoyants. Deux grandes taches jaunes à la lèvre supérieure. Pieds noirâtres; fémurs livides intérieurement.

♀ Le bout des ailes hyalin à partir du commencement du ptérostigma, ce qui transforme le noirâtre en bande transverse, mais le bord apical limbé de brun obscur.

Patrie : Peba, sur le haut Amazone (par M. Hauxwell). (Coll. Mac Lachlan.) — L'Amazone (par M. Bates). (Coll. Saunders.)

N. B. Le mâle, facile à reconnaître par le peu d'étendue de l'espace noirâtre apical des ailes; la femelle, par la position analogue de la bande noirâtre transverse.

96. (*Rectifié*). **THORE PICTA**, Ramb.

EUPHOEA PICTA, Ramb, n° 4.

Abdomen ♂ 40-47; ♀ 53-58. Aile inférieure ♂ 52-40; ♀ 56-58.

Le nodus plus près de la base que du ptérostigma qui est dilaté, brun foncé (grisâtre chez les jeunes), à côté inférieur ayant quatre fois la longueur de l'externe qui est peu oblique, surmontant 11-15 cellules. Il y a 42-55 antécubitales et 60 posteubitales chez le mâle; 46 à 50 antécubitales et 50 à 60 posteubitales chez la femelle.

♂ ♀ *jeunes*. Ailes enfumées avec une bande transverse étroite, presque droite, opaque blanc-laiteux, placée un peu plus près du nodus que du ptérostigma (plus large aux ailes inférieures). Lèvre supérieure jaunâtre, plus ou moins traversée de noirâtre. Pieds noirâtres, fémurs livides avec une bande externe noirâtre. Le dessous du thorax et cinq larges raies de chaque côté jaunâtres; une sixième étroite, isolée entre la submédiane et l'humérale.

♂ *Adulte*. Les ailes depuis le nodus jusqu'à la bande blanche et depuis celle-ci jusqu'au bout d'un noirâtre à reflets violets.

♀ *Adulte*. La bande transverse laiteuse des ailes bordée surtout en dehors par un espace brun, mal arrêté.

Patrie : Éga sur le haut Amazone (par M. Bates). (Collection Selys.)

N. B. Remarquable par la bande blanche droite des quatre ailes semblable dans les deux sexes, et par la raie jaunâtre supplémentaire existante chez le mâle.

Il est bon de faire remarquer que le type de la *picta* de M. Rambur

est indiqué de Cayenne, et un autre du Brésil, et que je n'ai plus sous les yeux ces deux exemplaires pour pouvoir les identifier avec certitude entière avec ma *picta*.

93^{bis}. **Race? THORE VITTATA, De Selys.**

♂ *Adulte*. Abdomen 57. Aile inférieure 54.

Nodus plus près de la base que du ptérostigma qui est dilaté brun foncé, à côté inférieur quatre fois aussi long que l'externe, surmontant 11-12 cellules; 56-40 antécubitales et 44-46 postcubitales aux ailes supérieures. Ailes jaunâtres enfumées jusqu'au nodus, brun noirâtre opaque à reflets bleu violet ensuite, avec une bande transverse étroite presque droite, jaunâtre, enfumée et irisée. Lèvre supérieure jaunâtre, bordée et presque traversée de noir. Dessous du thorax et cinq raies de chaque côté, jaune verdâtre. (Pas de sixième raie intermédiaire en avant). Pieds noirs. Fémurs livides avec une bande externe noirâtre.

♀ Inconnue.

Patrie : Éga sur le haut Amazone (par M. Bates). (Collect. Selys.)
D'après un seul mâle.

N. B. Peut-être est-ce un individu très-adulte de la *picta*. Je le sèpare provisoirement, parce que la raie surnuméraire jaunâtre du thorax manque et que le nombre des nervules costales est beaucoup moindre.

La taille générale est celle des plus petites *picta*.

96^{ter}. **THORE BATESI, De Selys.**

Abdomen ♂ 57-40; ♀ 29-50. Aile inférieure ♂ 51-55; ♀ 28-29.

Le nodus plus près de la base que du ptérostigma qui est dilaté brun noirâtre (gris chez le jeune), à côté inférieur ayant trois fois la longueur de l'externe, surmontant 7-8 cellules; 58-42 antécubitales et 50-52 postcubitales chez le mâle; 55 antécubitales et 55-44 postcubitales chez la femelle aux ailes supérieures.

♂ ♀ *Jeunes*. Ailes enfumées à reflets irisés avec une bande transverse, large, opaque, blanc laiteux commençant un peu après le nodus, cette bande un peu sinueuse en dedans, à peine courbée en dehors.

Chez la femelle cette bande est plus étroite et souvent réduite à une longue tache ovale ne touchant pas les bords. Le bout des ailes est d'un gris plus foncé que le reste, surtout contre la bande. Lèvre supérieure jaunâtre, entourée et parfois traversée de noir; cinq raies jaunâtres de chaque côté du thorax. Pieds brun-noirâtre, intérieur des fémurs livide.

♂♀ *Adultes*. La bande transverse des ailes devient d'un jaune orangé, vif chez le mâle (moins brillant chez la femelle); la partie terminale après la bande devient brun foncé opaque (le bout des ailes restant un peu transparent chez la femelle).

Patrie : Saint-Paulo sur le haut Amazone (par M. Bates). (Collect. Selys.)

N. B. Rappelle la *picta* par ses ailes colorées semblablement chez les deux sexes. Elle en diffère par la taille moindre, la bande transverse plus large d'inégale largeur, le ptérostigma plus court, la réticulation plus simple, l'absence de sixième raie jaune au thorax. Sous ce dernier rapport comme sous celui de la taille, elle ressemble davantage à la race *vittata*, mais cette dernière a la bande transverse très-étroite irisée, la réticulation encore plus simple et le ptérostigma plus long, surmontant plus de cellules.

96^{bis}. **Race? THORE INAEQUALIS, De Selys.**

♀ Abdomen 53. Aile inférieure 53.

Taille de la *T. Batesi*, coloration des ailes comme la *beata* adulte.

40 antécubitales, 48 posteubitales. Différant de la *T. Batesi* femelle parce que l'aile supérieure est sans bande opaque, seulement un peu plus obscur sous le nodus. Se séparant de la *beata* femelle adulte par la taille et par la bande jaune laiteuse des inférieures plus large.

Patrie : Fonte Boa, haut Amazone (par M. Bates). (Collection Selys.)

96^{quint}. **THORE BEATA, Mac Lachlan. Entom. monthl. magaz. 1869.**

Abdomen ♂ 54-57; ♀ 51. Aile inférieure ♂ 28-30; ♀ 30.

Le nodus plus rapproché de la base que du ptérostigma qui est brun foncé, dilaté, à côté inférieur ayant trois fois la longueur de

l'externe qui est droit, surmontant six cellules; 54-40 antécubitales et 45-44 postcubitales chez le mâle; 58-40 antécubitales et 45-47 postcubitales chez la femelle.

♂♀ *Jeunes* ? Ailes hyalines un peu jaunâtres, les inférieures ayant une large bande transverse médiane, droite, blanc laiteux opaque.

Chez le *mâle* cette bande a pour centre le nodus et occupe le second quart des ailes. Chez la *femelle* elle est moitié moins large, ne commençant qu'au nodus. Lèvre supérieure jaune bordée et traversée de noir. Thorax avec cinq raies jaunâtres larges de chaque côté. Pieds noirâtres; intérieur des fémurs brun-clair.

♀ *Adulte* ? Ailes d'un brun jaunâtre, la bande opaque des inférieures est jaune d'ocre terne, bordé d'un brun foncé presque opaque.

Patrie : Péba, haut Amazone (par M. Hauxwell). (Coll. Selys et Mac Lachlan.)

N. B. Remarquable par sa petite taille. Très-voisine de la *T. Batesi*. Les deux sexes en diffèrent, outre la taille, parce que les ailes supérieures sont hyalines, sans bande transverse.

Cependant la race *inaequalis*, fondée sur une femelle ayant la stature de la *Th. Batesi*, présente le même caractère d'avoir les ailes supérieures dépourvues de bande opaque.

2^e Sous-genre. — EUTHORE, De Selys, 1869.

THORE Hagen, Selys (pars) Olim.

(Voir les caractères au tableau synoptique.)

Je crois nécessaire de créer ce nouveau sous-genre pour classer les espèces formant le troisième groupe des *Thore* dans le Synopsis, et le second dans la Monographie. Je m'y suis décidé en remarquant que parmi les nervules antécubitales il y en a deux *plus fortes que les autres* répondant aux deux nervules qui seules existent chez les *Agrionines*. L'une sert d'origine à l'*arculus*, l'autre est placée entre celle-ci et la base de l'aile. Ce caractère est très-fixe, et quoique en apparence peu important, il est précieux pour séparer les

femelles des *Euthore* de celles des *Thore* proprement dites qui leur ressemblent tant. En effet, chez les trois autres sous-genres il n'existe *qu'une seule* nervule antécubitale plus forte que les autres, celle au-dessus de l'*arculus*.

Le caractère des deux nervules chez les *Euthore* coïncide, du reste, avec d'autres : elles diffèrent effectivement des *Thore* par l'absence de secteurs interposés *entre le bref et le premier du triangle* et par la position du nodus à mi-chemin de la base au ptérostigma (caractères qui les rapprochent des *Cora*) par les ailes élargies au milieu plutôt qu'au bout, et par un plus grand nombre de cellules pentagonales.

Les *Euthore* diffèrent des *Cora* par la présence des deux antécubitales plus fortes, les ailes larges au milieu, le ptérostigma dilaté, la coloration générale du corps.

Patrie : Venezuela (et Bahia??).

98 (*rectifié*). **EUTHORE FASCIATA**, Hagen.

Abdomen ♂ 39-42; ♀ 35. Aile inférieure ♂ 30-32; ♀ 31.

Le nodus à mi-chemin de la base au ptérostigma qui est brun noirâtre un peu dilaté, à côté inférieur ayant quatre fois la longueur de l'externe qui est oblique, surmontant 6-8 cellules; 53-55 antécubitales et 58-40 postcubitales aux ailes supérieures.

♂ Ailes dilatées au milieu; le premier quart basal et le bord costal de leur moitié hyalins. Le milieu blanc opaque jusqu'à un peu après le nodus. Vient ensuite une large bande transverse noir-acier chatoyant, droite des deux côtés, qui finit au ptérostigma ou un peu après. Le bout des ailes hyalin un peu sali. Lèvre supérieure, tête, pieds et thorax noirâtres, ce dernier avec cinq lignes livides étroites de chaque côté.

♀ Ailes hyalines salies. Les supérieures avec une petite tache arrondie brune après et en dessous du nodus; les inférieures ayant, à partir du nodus, une bande transverse opaque blanc-laiteux accolée à une large bande brun chatoyant, qui s'arrête de façon à laisser le dernier tiers de l'aile hyalin sali. Lèvre supérieure brune, entourée et traversée de noir. Les cinq raies latérales du thorax

plus larges, une sixième isolée étroite entre la submédiane et l'humérale.

Patrie : Venezuela, Puerto Cabello. (Coll. Selys.)

N. B. Le mâle est remarquable par la large bande transverse noirâtre des quatre ailes; la femelle par la coloration différente des ailes supérieures. La forme des ptérostigma, la position du nodus et surtout la présence de deux nervules antécubitales plus fortes la différencient des femelles du *S. G. Thore*, qui lui ressemblent par la coloration générale.

99^{bis} (*Rectifiée*). **EUTHORE FASTIGIATA, De Selys.**

♂ Abdomen 40-44. Aile inférieure 28-31.

Le nodus plus éloigné de la base que du ptérostigma, qui est brun-noirâtre plus clair au centre, un peu dilaté, à côté inférieur ayant quatre fois la longueur de l'externe, qui est oblique, surmontant sept cellules; 53-58 antécubitales et 54-58 postcubitales aux ailes supérieures.

♂ Ailes un peu dilatées au milieu, hyalines dans leur premier tiers et le long de la côte, blanc laiteux opaque dans le restant, excepté le bout qui est noirâtre chatoyant. Cette couleur aux ailes supérieures ne commence qu'au milieu du ptérostigma et la pointe extrême après le ptérostigma est hyaline. Aux inférieures l'espace noir commence avant le ptérostigma, est coupé droit en dedans, et occupe le cinquième terminal de l'aile. Lèvre supérieure noire, avec deux marques brunes. Thorax noirâtre avec cinq raies de chaque côté et le vestige d'une sixième entre les submédianes et l'humérale olivâtres.

♀ Inconnue.

Patrie : Bogota (par Lindig). Coll. Selys.

N. B. Distincte des autres par la position reculée du nodus et par la couleur blanche, s'étendant jusqu'au ptérostigma.

99 (*Rectifiée*). **EUTHORE HYALINA, De Selys.**

Abdomen ♂ 38-40. ♀ 36. Aile inférieure ♂ 30-33; ♀ 34.

Le nodus à mi-chemin de la base au ptérostigma, qui est noirâtre, (♂) brun, (♀) un peu dilaté, à côté inférieur ayant quatre fois la

longueur de l'externe, qui est oblique, surmontant 6-7 cellules; 55 antécubitales et 58-45 postcubitales aux supérieures. Ailes assez étroites hyalines un peu jaunâtres, surtout à la côte; le limbe terminal à peine sali. Lèvre supérieure tête et thorax noirâtres. Ce dernier avec cinq lignes livides de chaque côté.

♀ Semblable au mâle, excepté le ptérostigma qui est brun.

Patrie : Bogota (par Lindig). Bahia ? ? (Coll. Selys.)

N. B. Distincte de toutes les autres par les ailes en entier hyalines et semblables dans les deux sexes.

4^e sous-genre. **CORA**, De Selys.

(Voir les caractères au tableau synoptique).

Patrie : Venezuela. Mexique. Brésil.

Ce sous-genre est celui qui parmi les quatre du grand genre *Thore* est le plus étendu géographiquement, mais les espèces paraissent très-localisées.

100^{bis}. **CORA BRASILENSIS**, Hagen.

♂ ♀. Intermédiaire pour les caractères entre les Cora et les Thore.

Patrie : Brésil. (Coll. Hagen.)

N. B. Je ne possède pas de description de cette espèce, qui est probablement voisine de la *marina* du Mexique, mais d'après l'habitat si opposé, on ne peut douter que les deux espèces ne soient différentes.

100^{ter}. **CORA MARINA**, De Selys. *Annales Soc. Ent. Belg.* 1868.

♂ Abdomen 56-58. Aile inférieure 51-52.

Le nodus placé à la moitié de l'aile, beaucoup plus éloigné de la base que du ptérostigma qui est noirâtre, clair au centre, long de $5\frac{1}{2}$ mm, non dilaté, à côté inférieur ayant douze fois la longueur de l'externe qui est oblique, surmontant 10 cellules, 40-42 antécubitales, 50 postcubitales aux supérieures. Trois secteurs supplémentaires interposés entre le premier et le second du triangle, ce dernier régulièrement et longuement trifurqué.

♂ *Semi-adulte*. Ailes enfumées, lavées de brun-clair dans leur seconde moitié, surtout à leur milieu. Rhinarium noirâtre. Quatre taches rondes verdâtres entre les yeux.

♂ *Plus jeune*. Ailes lavées de brun jaunâtre plus clair. Ptérostigma olivâtre.

♀ Inconnue.

Patrie : Orizaba, au Mexique (Coll. Selys.)

N. B. Distincte des autres espèces par la grande taille, la position reculée du nodus, les secteurs interposés, le nombre de nervules costales et la coloration de la tête mentionnés plus haut.

100^{quart}. **CORA INCANA**, Hagen.

Abdomen 55-54^{mm}. Aile inférieure 26-27.

Le nodus placé entre la base de l'aile et l'extrémité du ptérostigma (qui est long de 5^{mm}) non dilaté noirâtre, surmontant 6-7 cellules, à côté inférieur ayant douze fois la longueur de l'externe qui est oblique; 50-52 antécubitales et 21-24 postcubitales aux supérieures. Un rudiment de secteur supplémentaire interposé entre le premier et le second du triangle. Ce dernier régulièrement trifurqué.

♂ *Semi-adulte*. Ailes uniformément lavées de jaune d'ocre pâli. Face jaune, le front traversé de noir. Dessus de la tête noir sans taches.

♀ Inconnue.

Patrie : Venezuela (par Appun). (Coll. Selys, Hagen.)

N. B. Distincte de la *cyane* par la taille plus forte et le 2^e secteur du triangle à trois rameaux réguliers. Peut-être n'est-ce qu'une race.

100 (*rectifiée*). **CORA CYANE**, De Selys.

Abdomen environ 52. Aile inférieure 23.

Le nodus placé entre la base de l'aile et l'extrémité du ptérostigma qui est long de 2¹/₂^{mm}, peu dilaté, noirâtre, surmontant 6-7 cellules, à côté supérieur ayant douze fois la longueur de l'externe qui est oblique; 28 antécubitales et 21 postcubitales aux supérieures. Un rudiment de secteur supplémentaire interposé entre le 1^{er} et le 2^e du triangle; ce dernier secteur incomplètement trifurqué.

♂ Ailes hyalines un peu jaunâtres le long de la côte. Face jaune; le front traversé de noir. Dessus de la tête noir sans taches.

♀ Inconnue.

Patrie : Venezuela. (Coll. Selys et Mus. brit.)

N. B. Distincte par la troisième branche du secteur inférieur du triangle qui est rudimentaire.

100^{quint.} *CORA MODESTA*, De Selys.

♀ Abdomen environ 28. Aile inférieure 25.

♂ Inconnu.

♀ *Jeune*. Le nodus placé entre la base et l'origine du ptérostigma qui est olivâtre, assez épais, long de $1\frac{1}{2}$ mm à côté inférieur ayant quatre fois la longueur de l'externe qui est peu oblique; surmontant 5-6 cellules. 27 antécubitales; 21-25 posteubitales aux supérieures. Ailes hyalines plus larges que chez les autres espèces, un peu lavées d'oeracé à la côte. Un rudiment de secteur supplémentaire interposé entre le premier et le second du triangle; ce dernier secteur régulièrement trifurqué. Face olivâtre. Dessus de la tête noir avec quatre petites taches jaunâtres. Thorax olivâtre avec la suture mésothoracique noire, une large bande entre elle et l'humérale et des latérales brunes.

Patrie : Bogota. (Coll. Selys.)

N. B. Je ne crois pas que ce soit la femelle de l'*incana* ni de la *cyane*, parce que le ptérostigma est plus court et le nodus placé plus près de la base des ailes.

Elle diffère davantage encore de la *brasiliensis* et de la *marina*.

Sur une baleinoptère échouée dans l'Escaut au mois de mai 1869, notice par M. P.-J. Van Beneden, membre de l'Académie.

Le jeudi soir 15 mai de cette année, on aperçut à l'entrée de l'Escaut, non loin de Flessingue, un énorme cétacé que l'on prit d'abord pour un corps inanimé flot-

tant, mais qui fut bientôt reconnu pour un animal vivant, au bruit extraordinaire qu'il produisait à la surface de l'eau. Après avoir essuyé plusieurs coups de feu, il alla échouer pendant la nuit sur le banc de *Caloot*.

Le 21 mai, ce cétacé a été vendu publiquement, et des habitants de Terneuzen l'ont acheté pour la somme de 500 florins. Il a été remorqué jusqu'à Terneuzen où il a été visité, pendant une quinzaine de jours, par des milliers de personnes.

C'est une baleine appartenant, comme la nageoire dorsale l'indique, au genre *Balaenoptera* et, à en juger par les caractères extérieurs, à l'espèce connue généralement aujourd'hui sous le nom de *Balaenoptera musculus*, la seule qui pénètre dans la Méditerranée. C'est le Rorqual de la Méditerranée de Cuvier, le *Physalus antiquorum* du docteur Gray, la *Balaenoptera communis* d'Eschricht et de moi, la *gewoone Vinfisch* des baleiniers hollandais.

C'est à la même espèce que se rapporte l'individu qui a été capturé par les pêcheurs de Texel il y a quelques années, ainsi que le remarquable squelette de l'animal gigantesque qui a été trouvé mort en mer par les pêcheurs d'Ostende en 1827.

Comme nous avons fait l'acquisition du squelette de cet animal, nous pourrons donner plus tard la description des principaux os de cet individu, et mon fils compte faire connaître ses observations sur quelques viscères, qu'il est heureusement parvenu à sauver au milieu de cette masse informe et putride que les vagues lui ont disputée pendant plusieurs jours. Nous nous bornerons à cette seule remarque, que la première côte est parfaitement biceps à droite et à gauche, et que ce fait vient singulièrement à l'appui de la thèse que nous défendons contre ceux qui

ont voulu trouver des caractères d'une grande importance dans la bifidité de cet os. — Cette première côte porte deux cartilages à son extrémité sternale.

M. Dewalque annonce que l'on a découvert à Vielsalm un échantillon de cuivre natif, en partie caverneux et pesant deux à trois kilogrammes. Cet échantillon, dont M. Dewalque a vu une partie aux mains de M. M. Fromont, ingénieur civil, a été rencontré dans les travaux exécutés pour une distribution d'eau sur la place même du village. On a fait des recherches à cette occasion, mais elles n'ont fourni que quelques veines de malachite.

Roches usées avec cannelures de la vallée de la grande Geete ;
note par M. C. Malaise, correspondant de l'Académie.

Il y a environ un an, M. Van Horen signalait à l'Académie, dans une *Note sur quelques points relatifs à la géologie des environs de Tirlemont* (1), l'existence de roches polies et striées.

« Un grand nombre de blocs et de fragments de quartzites landeniens de la tranchée de Bost, dit l'auteur (2), sont luisants sur une ou plusieurs de leurs faces, et quelques-uns même portent sur l'une d'elles un système de cannelures ou stries, en général, droites ou parallèles. »

(1) *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XXV, 2^e série, p. 645.

(2) *Loc. cit.*, p. 638.

Les blocs de quartzite à faces luisantes, marquées ou non d'ondulations, se rencontrent aussi bien dans les carrières qu'à la tranchée de Bost; mais dans cette dernière localité seulement, M. Van Horen leur a trouvé des stries et des moulures érodées (1).

L'auteur ne voit d'explication possible de ce phénomène que dans l'action des glaces flottantes entraînées par de puissantes débâcles (2). M. d'Omalius d'Halloy, dans son rapport sur ce travail (3), dit qu'il ne partage pas l'opinion de M. Van Horen, qui attribue à l'action des glaces les faces luisantes que l'on observe sur quelques blocs de grès. Tandis que M. Van Horen croit que ce luisant se trouve sur les faces de stratification, M. d'Omalius est porté à croire qu'il n'existe que sur des faces de fissures, et que des blocs où l'on voit des faces polies sur le dessus ont été renversés. « Tout en convenant qu'il est très-difficile d'expliquer l'origine de ce luisant, je dis, ajoute M. d'Omalius, que l'opinion qui me paraît la plus probable est de l'attribuer, soit à un enduit très-mince qui s'est étendu sur le grès, soit à un commencement de dissolution qui aurait modifié sa surface. Cette manière de voir me paraît appuyée sur la circonstance qu'il y a quelquefois de petits fragments de matières étrangères qui sont soudées sur le grès et qui sont également devenues luisantes. »

Je viens de trouver également des roches usées et cannelées sur les bords de la grande Geete, près de l'an-

(1) *Loc. cit.*, p. 659, 660.

(2) *Loc. cit.*, p. 662.

(3) Rapport de M. d'Omalius sur la note de M. Van Horen. (*Bulletins*, t. XXV, 2^e série, p. 616-617).

cienne abbaye de la Ramée-lez-Jauchelette, localité située à environ 10 kilomètres SSO. de Bost, et j'ai l'honneur de soumettre à la classe les observations que j'y ai faites.

Les roches de la Ramée sont des quartzites appartenant au terrain silurien du Brabant, et leurs débris ont même été entraînés jusqu'à Bost, où leur aspect les a fait prendre par M. Van Horen (1) pour des roches reviniennes avec lesquelles elles ont, d'ailleurs, une très-grande ressemblance. Si je me permets cette réflexion, c'est dans le but de démontrer que les quartzites anciens du dépôt caillouteux de Bost proviennent, selon toute probabilité, plutôt des roches siluriennes du Brabant, dont elles sont, du reste, très-rapprochées, que de celles de l'Ardenne.

On voit sur la rive gauche de la Geete, au SO. de la Ramée, et à deux mètres environ au-dessus du niveau de la rivière, un bloc de quartzite qui peut bien mesurer trois à quatre mètres cubes et dont les faces sont polies dans toutes les directions. A quelques mètres de là, on trouve des quartzites siluriens, verdâtres, rougeâtres et grisâtres, présentant des faces polies; un de ces affleurements est perpendiculaire à la direction de la Geete, et une de ses faces qui lui est, au contraire, parallèle et inclinée dans le sens du courant, est cannelée dans la même direction. Ces cannelures, toutes parallèles, ont environ 0^m,02 de largeur; elles rappellent assez bien les empreintes de certains *Sigillarias*. Ces roches ne se trouvent pas non plus à un niveau bien supérieur à celui de la rivière. La plupart des quartzites siluriens de la vallée de la Geete présentent, entre Jauchelette et la Ramée, des surfaces usées.

(1) *Loc. cit.*, p. 646.

Quant à la nature du vernis, il ne m'a offert que de la silice comme dans le reste de la roche.

Ajoutons que nous avons trouvé, non loin de la roche cannelée, dans le dépôt caillouteux de la base du limon, un silex en forme de couteau dont une partie est légèrement vernissée.

Cette roche cannelée ne serait-elle pas un reste d'une barre diluvienne d'une époque ancienne, alors que la Geete, ayant une largeur plus grande et un courant plus puissant, atteignait un niveau plus élevé et plaçait sur les hauteurs ses dépôts caillouteux et limoneux? Les cailloux passant sur cette barre n'ont-ils pu produire les cannelures? et le poli des roches quartzeuses n'est-il pas dû au frottement et à l'action érosive des eaux?

Recherches sur l'isomérisation dans la série salicylique, par
M. Louis Henry, correspondant de l'Académie.

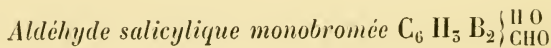
DEUXIÈME PARTIE.

Action du pentabromure de phosphore sur divers composés salicyliques.

Nous avons fait connaître dans une précédente notice (1) les produits de l'action du pentachlorure de phosphore sur l'aldéhyde salicylique; l'analogie parfaite qui existe entre ce composé et le pentabromure de phosphore, analogie

(1) *Bulletins de l'Académie de Belgique*, 2^{me} série, t. XXVII, p. 292.

que l'expérience n'a fait que confirmer jusqu'à présent, nous portait à prévoir que le pentabromure Ph Br_5 réagirait de la même manière; dans le but d'obtenir des dérivés salicyliques bromés encore inconnus aujourd'hui, nous en avons essayé l'action sur l'aldéhyde et l'acide salicylique ainsi que sur le salicylate de méthyle. Quelque légitimes que fussent nos prévisions, l'expérience ne les a nullement confirmées: *sur ces diverses combinaisons, le pentabromure de phosphore réagit comme du brome libre et du tribromure Ph Br_3 , en donnant le composé primitif simplement bromé.*



On verse l'aldéhyde salicylique petit à petit sur le pentabromure Ph Br_5 ; une réaction assez vive, quoique moins énergique qu'avec le pentachlorure, se produit déjà dès la température ordinaire; il se dégage abondamment des fumées d'acide bromhydrique. Le liquide, fortement coloré en brun, produit de cette réaction, a été immédiatement traité par l'eau pour décomposer l'oxybromure $\text{Ph Br}_5\text{O}$ qui, suivant nos prévisions, avait dû se former.

Il reste après ce traitement une masse solide, de couleur violacée, cassante, qui est l'aldéhyde salicylique monobromée. On l'a recristallisée à différentes reprises dans l'alcool et décolorée à l'acide du noir animal.

Cristallisé dans l'éther par évaporation spontanée, ce corps constitue des paillettes ou lamelles dentelées sur les bords et se groupant en faisceaux. Ces cristaux sont brillants et très-cassants.

Il se fond à 98°-99° et se congèle avant 95°. Il est tout à fait insoluble dans l'eau, mais il se dissout fort bien dans l'alcool, l'éther, le sulfure de carbone, etc.

Sa solution alcoolique se colore en violet intense par l'addition du chlorure ferrique $\text{Fe}_2 \text{Cl}_6$.

L'acide azotique fumant le dissout sans dégagement gazeux ; mais l'eau ne précipite presque rien de cette dissolution.

0^{gr},2544 de cette substance nous ont fourni 0^{gr},2202 de bromure d'argent, ce qui correspond à 59,97 % de brome ; la formule $\text{C}_6 \text{H}_5 \text{Br} \left\{ \begin{smallmatrix} \text{HO} \\ \text{CHO} \end{smallmatrix} \right.$ en demande 59,80 %.

Acide salicylique monobromé $\text{C}_6 \text{H}_5 \text{Br} \left\{ \begin{smallmatrix} \text{HO} \\ \text{COHO} \end{smallmatrix} \right.$.

Sur une molécule d'acide salicylique, nous avons fait réagir deux molécules de pentabromure. L'acide n'est pas attaqué à froid, mais, par une légère élévation de température, il se produit une réaction fort énergique ; toute la masse se fond en un liquide rouge foncé et il se dégage abondamment de l'acide bromhydrique.

Par le refroidissement il s'est déposé au sein de ce liquide une petite quantité de pentabromure.

Le tout a été traité par l'eau pour décomposer à la fois le bromure de l'acide bromosalicylique, ainsi que l'oxybromure $\text{Ph Br}_5 \text{O}$, qui auraient dû ou pu se former.

Par son refroidissement, l'eau qui a servi à ce traitement donne une certaine quantité de cristaux en aiguilles d'acide bromosalicylique.

On obtient ainsi une masse liquide huileuse, brunâtre, plus dense que l'eau, qui ne tarde pas à se solidifier.

Ce produit a été dissous dans l'alcool et décoloré par le noir animal; il se sépare de cette dissolution, de même que de la dissolution éthérée, par évaporation spontanée, des cristaux en aiguilles d'acide bromosalicylique, mais surtout une huile épaisse qui se solidifie avec le temps en formant une masse poisseuse translucide, devenant de plus en plus dure, avec une certaine tendance à prendre l'état cristallin. Ce corps est insoluble dans l'eau, mais fort soluble dans l'alcool et l'éther; le carbonate sodique ne le dissout pas, même à la température de l'ébullition; il se dissout facilement à chaud dans les alcalis caustiques; l'acide chlorhydrique précipite de cette dissolution des flocons blancs d'acide bromosalicylique. Sous l'action de l'eau seule ou du carbonate sodique, par une longue ébullition, il se transforme aussi en acide bromosalicylique.

Comme nous n'avons pas obtenu ce produit à l'état cristallin, nous ne nous sommes pas arrêté à l'analyser, mais cet ensemble de propriétés que nous venons d'indiquer ne peut nous laisser aucun doute sur sa nature : c'est évidemment un *anhydride bromosalicylique*.

L'acide bromosalicylique que l'on en obtient, est identique avec l'acide bromosalicylique, produit directement par l'action du brome sur l'acide salicylique.

Il cristallise de l'eau bouillante en petites aiguilles; il est très-soluble dans l'alcool et l'éther; il se fond à 164°-165°, et se congèle vers 150°-155°; à cette même température il se sublime déjà en donnant de longues aiguilles, transparentes, brillantes.

Sa solution alcoolique se colore en violet intense par l'addition du chlorure ferrique.

0^{gr},5752 de substance nous ont donné 0^{gr},5218 de bro-

mure d'argent; ce qui correspond à 56,49 % de brome; la formule $C_6 H_5 Br \begin{Bmatrix} HO \\ COHO \end{Bmatrix}$ en demande 56,86.

Il résulte donc de nos expériences que l'acide salicylique donne tout à la fois, sous l'action du pentabromure de phosphore, de l'acide bromosalicylique, mais surtout de l'anhydride bromosalicylique.

Ces résultats ne concordent pas avec les indications données par M. Hübner (1), qui dit avoir obtenu, dans les mêmes circonstances, de l'acide salicylique non altéré ou plutôt non modifié. L'acide bromosalicylique cristallisé de l'eau ne diffère pas extérieurement de l'acide salicylique et, de plus, sa solution se colore comme celle de celui-ci en violet par le perchlorure de fer; nous présumons donc que le produit obtenu par M. Hübner n'aura pas été analysé.

Bromosalicylate de méthyle $C_6 H_5 Br \begin{Bmatrix} HO \\ CO(CH_3)O \end{Bmatrix}$.

Sur une molécule de salicylate de méthyle, nous avons fait réagir une molécule de pentabromure. Il n'y a pas d'action à froid, et il est nécessaire de chauffer légèrement; il se produit un vif dégagement d'acide bromhydrique.

Nous avons opéré comme précédemment; le liquide rouge, produit de la réaction, est traité par l'eau; on en obtient une huile épaisse brunâtre qui, lavée au carbonate sodique, s'est immédiatement solidifiée au contact de l'acide chlorhydrique.

L'eau qui a servi au traitement du produit brut laisse

(1) *Annalen der Chem. und Pharm.*, t. CXLIII, p. 251. Année 1867.

déposer par son refroidissement une petite quantité de cristaux en aiguilles d'acide bromosalicylique. L'addition de l'acide chlorhydrique à la solution de carbonate sodique, qui a servi à laver le produit, précipite également des flocons blancs de ce même acide.

Le produit principal de cette réaction est du bromosalicylate de méthyle.

La masse solide, brune et amorphe de ce corps a été dissoute dans l'alcool chaud et décolorée par le noir animal. Cette solution laisse déposer par le refroidissement et par évaporation une huile qui se concrète après quelque temps en petites aiguilles formant des groupes mamelonnés assez considérables.

Ce corps se fond à 56° - 57° et bout sans décomposition à 265° - 266° (non corrigé), en donnant un liquide incolore qui se prend de suite en une masse cristalline, formée de petites aiguilles. Sa solution alcoolique ou éthérée se colore en violet intense par l'addition du chlorure ferrique.

0^{gr},2922 de ce corps ont fourni 0^{gr},2586 de bromure d'argent, ce qui correspond à 54,59 % de brome; la formule $C_6H_5Br \left\{ \begin{smallmatrix} HO \\ CO(CH_3)O \end{smallmatrix} \right.$ en exige 54,65.

Ces divers dosages de brome ont été faits par M. le Dr Bronislas Radziszewski.

Dans une communication ultérieure, nous nous proposons d'étudier quelques-uns des dérivés halogénés et nitrés de l'acide salicylique.

Recherches sur les dérivés étherés des acides et des alcools polyatomiques, par M. Louis Henry, correspondant de l'Académie

PREMIÈRE PARTIE.

Chlorure d'éthylglycollyle. $\begin{array}{c} \text{CO}-\text{Cl} \\ | \\ \text{CH}_2-(\text{C}_2\text{H}_5\text{O}). \end{array}$

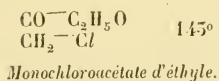
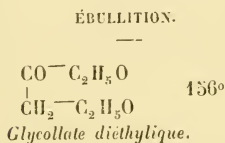
Le composé $(\text{C}_2\text{H}_2\text{O})\text{Cl}_2$, que l'on désigne habituellement sous le nom de *chlorure de glycollyle* ou la *dichlorhydrine glycollique* $\begin{array}{c} \text{CO}-\text{Cl} \\ | \\ \text{CH}_2-\text{Cl} \end{array}$ n'est, en réalité, que le chlorure de l'acide monochloracétique ou le *chlorure d'acétyle monochloré* $(\text{C}_2\text{H}_2\text{ClO})\text{Cl}$; c'est ce que prouve, en effet, l'action décomposante qu'il subit de la part de l'eau et des alcools.

Quant au véritable chlorure de l'acide glycollique, $(\text{C}_2\text{H}_2\text{OHO})\text{Cl}$, propre à régénérer sous l'action de l'eau l'acide glycollique lui-même, ou la *monochlorhydrine glycollique*, $\begin{array}{c} \text{CO}-\text{Cl} \\ | \\ \text{CH}_2-\text{HO} \end{array}$ ce corps est encore inconnu, et il n'y a guère d'espoir d'arriver à l'obtenir, pas plus que les monochlorures ou monochlorhydrines des acides bibasiques, eu égard à la facilité avec laquelle les chlorures des radicaux négatifs se décomposent au contact de l'eau et des alcools, le côté acide CO Cl de la molécule de ce corps devant réagir sur le côté alcoolique CH_2HO pour donner l'anhydride glycollique $\begin{array}{c} \text{CO} \\ | \\ \text{CH}_2 \end{array} \} \text{O}$.

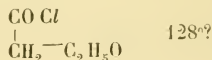
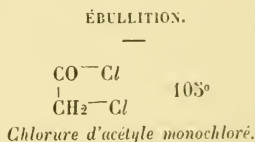
Nous nous sommes proposé de combler cette lacune dans la série des combinaisons glycolliques, en préparant

le chlorure d'éthyle glycollyle : $\begin{array}{c} \text{CO Cl} \\ | \\ \text{CH}_2 - (\text{C}_2\text{H}_5\text{O}) \end{array}$ l'acide éthylglycollique $\begin{array}{c} \text{CO} - \text{HO} \\ | \\ \text{CH}_2 - \text{C}_2\text{H}_5\text{O} \end{array}$ équivaut, en effet, à l'acide glycollique et le représente parfaitement.

Entre le glycollate diéthylique $\begin{array}{c} \text{CO} (\text{C}_2\text{H}_5\text{O}) \\ | \\ \text{CH}_2 (\text{C}_2\text{H}_5\text{O}) \end{array}$ et le monochloroacétate d'éthyle existe identiquement la même différence de composition et les mêmes rapports qu'entre le chlorure d'acétyle monochloré $\begin{array}{c} \text{CO} - \text{Cl} \\ | \\ \text{CH}_2 - \text{Cl} \end{array}$ et le chlorure d'éthylglycollyle $\begin{array}{c} \text{CO Cl} \\ | \\ \text{CH}_2 \text{C}_2\text{H}_5\text{O} \end{array}$. Il était dès lors légitime de conclure qu'entre ces deux derniers corps existerait la même différence de volatilité qu'entre les deux premiers; le chlorure d'éthylglycollyle devait, d'après ce calcul, bouillir à 128° ou aux environs de cette température.



Différence 15°.



Différence 15°.

Cette circonstance probable devant rendre impossible ou fort difficile la séparation du chlorure d'éthylglycollyle d'avec l'oxychlorure de phosphore bouillant comme l'on sait vers 110-120°, nous avons employé, pour le préparer, non le pentachlorure Ph Cl_5 , mais bien le trichlorure Ph Cl_3 .

L'acide dont nous nous sommes servi avait été préparé sui-

vant la méthode indiquée en dernier lieu par M. Heintz (1). Il avait distillé d'une manière constante à la température de 206° à 207°.

Nous avons fait réagir sur un poids correspondant à trois molécules d'acide, environ deux molécules de trichlorure. L'opération se fait dans une petite cornue tubulée, munie d'un thermomètre et mise en communication avec un réfrigérant de Liebig, d'abord renversé et que l'on redresse ensuite pendant la distillation.

L'acide éthylglycollique n'est pas attaqué à froid par le chlorure phosphoreux, mais seulement sous l'action d'une légère élévation de température; il se dégage assez abondamment de l'acide chlorhydrique; soumis à la distillation, le liquide presque tout entier passe de 110° à 115°; il reste dans la cornue une masse jaune poisseuse, comme dans la préparation du chlorure d'acétyle.

A la suite de quelques rectifications, on obtient aisément du produit brut de cette distillation, le chlorure d'éthylglycollyle à l'état de pureté.

Ce chlorure constitue un liquide incolore, limpide, mobile; d'une odeur très-forte, piquante, assez analogue à celle du chlorure de benzoyle, et excitant à un assez haut degré le larmolement. Il bout sans décomposition à 127°-128° (non corrigé). Sa densité à + 15° est égale à 1,1452.

Il réagit vivement sur l'alcool et l'ammoniaque en donnant les produits ordinaires des chlorures acides.

Il ne fume que modérément à l'air ordinaire. Projeté

(1) Voir *Annalen der Phys. und Chem.*, t. CXI, p. 552, année 1860.

dans l'eau, il tombe au fond en formant des gouttes huileuses qui disparaissent et se dissolvent peu à peu.

Nous nous sommes borné dans l'analyse de ce corps à déterminer le chlore, en précipitant par l'azotate d'argent sa solution aqueuse.

I. 0^{gr}. 5,152 de substance nous ont fourni 0^{gr}. 5,682 de chlorure d'argent.

II. 0^{gr}. 7,274 de substance ont donné 0^{gr}. 8,481 de chlorure d'argent.

Ces chiffres correspondent à

CALCULÉ			TROUVÉ	
$C_2H_2O-C_2H_5O-Cl$			I.	II.
C_4	— 48	59,18.	» —	»
H_7	— 7	5,71.	» —	»
O_2	— 52	»	» —	»
Cl	— 55,5	28,98	28,89. —	28,84.
122,5.				

Remarquons que de même que l'acide éthylglycollique $C_2H_2O \left\{ \begin{smallmatrix} H O \\ C_2H_5O \end{smallmatrix} \right.$ est isomère avec le glycollate d'éthyle $C_2H_2O \left\{ \begin{smallmatrix} C_2H_5O \\ H O \end{smallmatrix} \right.$, le chlorure $C_2H_2O \left\{ \begin{smallmatrix} Cl \\ C_2H_5O \end{smallmatrix} \right.$ est isomère avec l'éther monochloracétique $C_2H_2O \left\{ \begin{smallmatrix} C_2H_5O \\ Cl \end{smallmatrix} \right.$

Ce chlorure nous permettra, croyons-nous, d'obtenir plusieurs combinaisons diglycoliques, intéressantes au point de vue général de l'isomérisie : c'est le manque de matière qui nous a empêché jusqu'ici de les préparer, le mauvais temps qui règne depuis quelques semaines ne nous ayant pas laissé le libre usage du soleil, si nécessaire pour obtenir l'acide monochloracétique.

Cette notice fait partie d'un ensemble de recherches que nous avons entreprises sur les dérivés étherés des

acides et des alcools polyatomiques. Les considérations suivantes feront aisément comprendre la pensée qui nous les a inspirées et le but que nous poursuivons.

A côté des combinaisons *purement hydrogénées* se placent naturellement, dans les classifications chimiques, les combinaisons *méthylées, éthylées, etc.*, correspondantes. Les groupements méthyle CH_3 , éthyle C_2H_5 , etc., sortes d'*hydrogènes composés*, sont *atomiquement et fonctionnellement* d'une équivalence parfaite avec l'hydrogène proprement dit.

Il est seulement à remarquer que les groupements CH_3 , C_2H_5 , etc., peut-être parce qu'ils sont moins électro-positifs que l'hydrogène ou parce qu'ils sont moins volatils, déterminent des combinaisons plus stables en général et souvent plus faciles à obtenir que les combinaisons purement hydrogénées.

Quelles qu'en soient la cause et l'explication, la chimie fournit de nombreux exemples à l'appui de ce fait général que nous venons de signaler.

C'est ainsi qu'un assez grand nombre d'hydrures métalloïdiques et surtout d'hydrures métalliques, encore inconnus, peu connus à l'état de pureté ou difficiles à obtenir comme tels, sont très-bien représentés par leurs correspondants méthylés, éthylés, etc.; c'est le cas, à différents degrés, pour le sélénium, le tellure, l'arsenic, l'antimoine, le bismuth, le silicium, le bore, l'étain, les métaux alcalins, le magnésium, le zinc, le cadmium, l'aluminium, le plomb, le mercure, etc.

On observe des relations de stabilité analogues, dans les composés dans lesquels on est convenu d'en admettre l'existence, entre l'*hydroxyle* (HO) et les groupements équivalents méthoxyle (CH_3O), éthoxyle ($\text{C}_2\text{H}_5\text{O}$), etc.

Les dérivés alcooliques, méthylés, éthylés, etc., ou les éthers, sont en général plus stables que les acides correspondants à l'état de liberté.

Ce qui est plus important encore, c'est qu'un nombre assez notable de combinaisons simplement hydroxylées nous sont encore inconnues, tandis qu'existent les combinaisons analogues, méthoxylées, éthoxylées, etc., souvent faciles à obtenir et à préparer à l'état de pureté.

Il ne sera pas inutile d'appuyer ces diverses assertions sur quelques exemples (1) :

COMBINAISONS INCONNUES	COMBINAISONS CONNUES
H_2SO_5 .	$(C_2H_5)_2SO_5$.
<i>Acide sulfureux.</i>	<i>Sulfite d'éthyle.</i>
$(HSO_2)Cl$.	$(C_2H_5SO_2)Cl$.
<i>Chlorure de l'acide sulfureux.</i>	<i>Chlorure de l'acide éthylsulfureux.</i>
H_3PhO .	$(C_2H_5)_3PhO$.
H_3AsO	$(C_2H_5)_3AsO$.
H_3SbO .	$(C_2H_5)_3SbO$.
$(HP'hO)Cl_2$.	$(C_2H_5P'hO)Cl_2$ (2).
<i>Chlorure de l'acide phosphoreux.</i>	
H_3Bo .	$(C_2H_5)_3Bo$.
H_3BoO_2 .	$(C_2H_5)_3BoO_2$.
H_3BoO_5 .	$(C_2H_5)_3BoO_5$.
$CO(HO)_2$.	$CO(C_2H_5O)_2$.
<i>Acide carbonique.</i>	
$CO \begin{cases} Cl. \\ H O. \end{cases}$	$CO \begin{cases} Cl. \\ (C_2H_5O). \end{cases}$
	<i>Chlorocarbonate d'éthyle.</i>

(1) Nous avons joint dans cette liste, aux combinaisons hydroxylées, quelques autres composés, chlorures, oxydes, etc., dont l'existence peut également être citée à l'appui de la différence de stabilité que nous signalons entre les dérivés purement hydrogénés et les dérivés éthers.

(2) Menschutkine, *Zeitschrift für Chemie*, t. II, nouvelle série, p. 65.

$C (H O)_4$.
Acide ortho-carbonique.

$C H (H O)_5$.
Glycérine forminique.

$C_2 H_5 (H O)_5$.
Glycérine acétyléinique.

$Si (H O)_4$.
Acide orthosilicique.

$H_2 Si O_3$.
Acide métasilicique.

$H_6 Si_2 O_7$.

$H_4 Si O_3$.

$C (C_2 H_5 O)_4$.
Ortho-carbonate d'éthyle (1).

$C H (C_2 H_5 O)_5$.
Formiate tri éthylique (2).

$C_2 H_5 (C_2 H_5 O)_5$ (5).
Éther biéthoxylique.

$C_2 H_5 \left\{ \begin{array}{l} (C_2 H_5 O)_2 \\ Cl. \end{array} \right.$
Éther chloréthoxylique (4).

$Si (C_2 H_5 O)_4$.

$(C_2 H_5) Si O_3$.

$(C_2 H_5)_6 Si_2 O_7$.
Bisilicate hexaéthylique (5).

$(C_2 H_5)_5 H Si O_3$.
Éther siliroformique. (6).

Tandis que l'hydroxyle, alcoolique ou acide, est facilement attaqué par le tri et le pentachlorure de phosphore, que l'hydroxyle dans les alcools l'est de plus par les hydrides halogénés, les groupements méthoxyle ($CH_3 O$) et éthoxyle ($C_2 H_5 O$) présentent, en général, à l'action de ces divers corps, une grande force de résistance.

C'est ainsi que l'éther sulfurique, le benzoate d'éthyle (7)

(1) Basset, *Annal. der Chem. und Pharm.*, t. CXXXII, p. 54.

(2) Kay et Williamson, *ibid.*, t. XCII, p. 546.

(3) Lieben, *ibid.*, t. CXLVI, p. 196 (année 1868).

(4) Lieben, *Ann. der Chem. und Pharm.*, t. CXLVI, p. 195.

(5) Friedel et Crafts, *Bulletin de la Société chim. de Paris*, t. V, p. 259 (année 1865).

(6) Friedel et Ladenburg, *Bull. de la Soc. chimique de Paris*, t. VII, p. 525.

(7) Cahours, voir Gerhardt, *Traité de chimie organique*, t. III, p. 225.
— Reboul et Lourenço, *Comptes rendus*, t. LII, p. 466.

ne sont pas attaqués par le chlorure phosphorique, que la diéthylène glycérique $C_5H_3 \left\{ \begin{smallmatrix} (C_2H_5O)_2 \\ (H O) \end{smallmatrix} \right\}$ sous l'action de ce corps est transformée en chloro-éthylène $C_5H_3 \left\{ \begin{smallmatrix} (C_2H_5O)_2 \\ Cl. \end{smallmatrix} \right\}$.

Ces diverses circonstances, en ce qui concerne spécialement la stabilité et la force de résistance des groupements (CH_5O) , (C_2H_3O) , etc., ne nous paraissent pas avoir été jusqu'ici suffisamment remarquées par les chimistes; en tout cas, ces propriétés sont susceptibles de recevoir une application beaucoup plus large que celle qu'elles ont reçue jusqu'à présent.

Nous comptons les mettre à profit pour réaliser diverses transformations parmi les composés, alcooliques et acides, polyatomiques, et pour préparer diverses combinaisons propres à combler des lacunes aujourd'hui existantes dans les classifications chimiques.

Nous rendrons compte, dans une prochaine notice, de l'action du pentachlorure et du pentabromure de phosphore sur divers éthers d'acides polyatomiques.

Recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique (α toluïque), par le docteur Bronislas Radziszewski, répétiteur de chimie générale à l'Université de Louvain.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans la première partie de mon travail (1), j'ai exposé les vues théoriques qui m'ont engagé à entreprendre une série de recherches sur l'acide phényl-acétique. Il serait

(1) *Bulletins de l'Académie*, t. XXVI, p. 295.

sans aucun intérêt d'y revenir encore une fois. Je me bornerai donc à décrire les nouveaux faits que j'ai constatés depuis lors, tout en me réservant la continuation de mes recherches sur le même corps, dans le but de résoudre le problème que je me suis posé.

Voici la liste des nouveaux corps dont la description fera l'objet principal de la présente notice:

1. Acide phényl-acétique	$C_6H_5-CH_2-CO(OH).$
2. Acide parabromo-phényl-acétique	$C_6H_4 \left\{ \begin{array}{l} Br \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
5. Acide parabromo-nitro-phényl-acétique	$C_6H_5 \left\{ \begin{array}{l} Br \\ NO_2 \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
4. Acide phényl-bromacétique	$C_6H_5-CHBr-CO(OH).$
5. Acide parachloro-phényl-acétique	$C_6H_4 \left\{ \begin{array}{l} Cl \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
6. Acide paranitro-phényl-acétique	$C_6H_4 \left\{ \begin{array}{l} NO_2 \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
7. Acide binitro-phényl-acétique	$C_6H_5 \left\{ \begin{array}{l} (NO_2)_2 \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
8. Acide paraamido-phényl-acétique	$C_6H_4 \left\{ \begin{array}{l} NH_2 \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$
9. Acide paraazo-phényl-acétique	$C_6H_4 \left\{ \begin{array}{l} N= \\ -CH_2-CO(OH). \end{array} \right.$

I. ACIDE PHÉNYL-ACÉTIQUE.

J'ai préparé ce corps d'après le procédé de M. Cannizzaro. Si l'on a soin d'éliminer par filtration la tribenzylamine qui se forme toujours par l'action du chlorure de benzyle sur le cyanure de potassium du commerce, on obtient l'acide phényl-acétique assez pur pour qu'il soit inutile de le transformer en sel barytique comme l'indique M. Cannizzaro; il suffit de recristalliser cet acide deux ou trois fois, pour l'avoir dans un état de pureté absolue. Le rendement dépend évidemment de la qualité du cyanure

de potassium employé. Toutefois, les préparations les mieux réussies ne m'ont donné qu'environ 6 parties d'acide pour 10 parties de chlorure de benzyle, ce qui est loin d'être satisfaisant.

L'acide obtenu par ce procédé fond à 77° et bout à 263°C. J'étais donc dans l'erreur en mettant en doute précédemment (1) l'identité de ce corps avec le produit de réaction de l'hydrogène naissant sur l'acide phényl-chloracétique.

L'éther méthylique de l'acide phényl-acétique s'obtient facilement, en saturant la solution de cet acide dans l'esprit de bois par l'acide chlorhydrique gazeux. On l'extrait de là et on le purifie par le procédé ordinaire.

C'est un corps liquide, incolore, doué d'une odeur agréable, mais un peu piquante. Sa densité spécifique à 16°C a été trouvée 1,044. Il bout sans décomposition à 220°C (non corrigé).

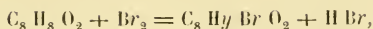
L'éther éthylique s'obtient comme le précédent. C'est un corps liquide, de la densité spécifique 1,051 (à 16°C). Il bout sans décomposition à 226°C (non corrigé). Par l'action de l'acide nitrique fumant il se transforme en paranitro-phényl-acétate d'éthyle qui est décrit plus loin.

2. ACIDE PARABROMO-PHÉNYL-ACÉTIQUE.

Le brome réagit très-vivement sur l'acide phényl-acétique, en dégageant de l'acide bromhydrique. Pour modérer la réaction, on fait arriver le brome goutte à goutte sur l'acide, dans un petit ballon plongé dans l'eau froide.

(1) *Bulletins de l'Académie*, t. XXVI, p. 299.

Lorsqu'on a versé la quantité de brome correspondant à l'équation



on laisse le tout pendant 24 heures. La masse liquide qui s'était formée se solidifie par l'addition de l'eau froide. On la dissout dans une lessive de soude caustique pour enlever l'excès de brome, et l'on précipite de cette dissolution par l'acide chlorhydrique.

Après avoir répété cette opération plusieurs fois, on dissout le produit dans de l'eau bouillante ou dans de l'alcool dilué, d'où il cristallise en petits prismes blancs, répondant à la formule $\text{C}_8 \text{H}_7 \text{Br O}_2$. Voici, du reste, le résultat de son analyse :

- 1). 0,5040 de substance ont donné (d'après le procédé de M. Carius) 0,2664 de AgBr ou 0,1155 de brome.
- 2). 0,2946 ont donné 0,2570 de AgBr ou 0,1095 de brome.
- 5). 0,5554 ont donné 0,5788 de CO_2 ou 0,1578 de C et 0,1086 de H,0 ou 0,01205 de H.

De là on déduit :

CALCULÉ			TROUVÉ		
—			I.	II.	III.
C_8 —	96	44,66	—	—	44,41.
H_7	7	5,25	—	—	5,59.
Br	80	57,20	57,26	57,15	—
O_2	52	14,90	—	—	—
	215	100,00.			

L'acide parabromé est presque insoluble dans l'eau froide; il se dissout dans 40 parties d'eau bouillante. De ses solutions saturées à chaud, il se précipite à l'état d'une

huile qui ne tarde pas à se solidifier. Cristallisé lentement de l'alcool dilué par évaporisation spontanée, il constitue des prismes fusibles à 76°C. Ses sels de barium et de calcium sont très-solubles dans l'eau et dans l'alcool. Ils présentent l'aspect de petites sphères ou mamelons.

Pour rattacher ce corps aux dérivés bromés de l'acide benzoïque, je l'ai oxydé en le soumettant à une ébullition prolongée avec la quantité calculée de bichromate potassique et d'acide sulfurique dilué. Lorsque la liqueur est devenue verte, on la laisse refroidir; le corps solide qui s'est formé, recueilli sur un filtre, est dissous dans l'ammoniaque aqueuse. Le sel ammoniacal ainsi formé précipite par l'acide chlorhydrique un acide blanc, solide, qui, recristallisé plusieurs fois dans l'alcool dilué, forme des prismes distincts, fusibles à 251°C. Le dosage du brome dans ce corps a donné le résultat suivant :

0,4096 de substance ont donné 0,5764 de AgBr ou 0,1601 de brome, ce qui correspond à 59 % de Br. La formule $C_7 H_3 Br O_2$ en exige 59,50 %. Ce corps est donc l'acide parabromo-benzoïque que MM. Hübner et Ohly (1) ont obtenu en oxydant le toluène bromé. Je me permets de faire remarquer que cet acide cristallise de l'éther en longues aiguilles aplaties, d'une blancheur irréprochable, mais mates.

Les eaux-mères, au milieu desquelles a cristallisé l'acide parabromo-phényl-acétique, contiennent un autre corps bromé, assez notablement soluble dans de l'eau froide, qui cristallise en gros prismes, fusibles à 99°C. Nous n'avons pas encore fait l'étude de ce composé sur lequel nous nous proposons de revenir plus tard.

(1) *Ann. Chem. Pharm.* CXLIII, 1867, p. 250.

5. ACIDE PARABROMO-NITRO-PHÉNYL-ACÉTIQUE.

On obtient ce corps très-facilement en dissolvant l'acide parabromé dans l'acide nitrique monohydraté. Le produit de la réaction, précipité par l'eau, recueilli et lavé sur un filtre, est soumis à quelques cristallisations successives dans l'alcool dilué et chaud.

C'est un corps solide, avec une teinte verdâtre. Il cristallise en prismes fusibles à 150°C .

L'analyse de ce produit a donné les nombres suivants :

1). 0,4900 de substance ont donné 0,5525 de Ag Br ou 0,1500 de Br.

2). 0,5552 ont donné 0,4504 de CO_2 ou 0,1228 de C et 0,0892 de H_2O ou 0,0099 de H.

De là on déduit

CALCULÉ			TROUVÉ	
		—	I.	II.
C ₈	96	56,92	—	56,85.
H ₆	6	2,50	—	2,97.
Br	80	50,76	50,61	—
N	14	5,58	—	—
O ₄	64	24,64	—	—
		260	100,00	

Je continue l'étude de ce corps pour en faire le dérivé amidé, qui sera probablement l'acide méta-amido-phényl-acétique.

4. ACIDE PHÉNYL-BROMACÉTIQUE.

Ce corps a déjà été précédemment décrit par M. Glaser et moi (1). Nous l'avons obtenu par la réaction de l'acide bromhydrique sur l'acide formobenzoïque. Il m'a paru intéressant de déterminer les conditions dans lesquelles on pourrait l'obtenir de l'acide phényl-acétique et de réaliser de cette manière la transformation directe de cet acide en acide formobenzoïque ou phényl-glycollique. J'ai constaté, en effet, que si l'on fait arriver les vapeurs du brome dans l'acide phényl-acétique chauffé à 150°C on obtient une notable quantité d'acide phényl-bromacétique. Je ne me suis pas arrêté à isoler celui-ci; le produit de la réaction, après avoir été lavé à l'eau chaude, a été bouilli pendant quelque temps avec de la soude caustique. La liqueur sur-saturée par l'acide chlorhydrique a précipité une petite quantité d'une matière blanche, floconneuse, que l'on a séparée par filtration; le liquide filtré a été traité par l'éther qui en a extrait un corps qui, recristallisé dans l'eau, possédait toutes les propriétés et la composition de l'acide formobenzoïque. Voici, d'ailleurs, les résultats d'une combustion qui a été faite de ce corps :

0,2904 de substance ont donné 0,6682 de CO_2 ou 0,1822 de C et 0,1445 de H_2O ou 0,0157 de H; ce qui correspond à 62,74 % de C et à 5,40 % d'hydrogène.

La formule $\text{C}_8\text{H}_8\text{O}_3$ en exige 65,15 % de C et 5,26 de H.

(1) *Bulletin de l'Académie*, t. XXIV, n° 8, 1867.

5. ACIDE PARACHLORPHÉNYL-ACÉTIQUE.

Dans un ballon de 5 litres, remplis de chlore sec, on a introduit 55 grammes d'acide phényl-acétique également sec. Sous l'action de la lumière directe du soleil, la couleur du chlore disparaît assez promptement. Après deux jours la décoloration est complète; on lave le produit de la réaction avec de l'eau, on le dissout dans de la soude caustique et on précipite de cette dissolution par l'acide chlorhydrique. Le précipité ainsi obtenu a été soumis à la cristallisation fractionnée dans de l'alcool dilué. On obtient d'abord une huile qui se solidifie partiellement; le corps solide étant séparé, séché et cristallisé dans l'alcool, se présente sous forme de lames transparentes, fusibles à 89°. Ce corps contient du chlore; nous n'en avons pas eu une quantité suffisante pour en faire l'analyse complète. Nous reprendrons ultérieurement l'étude de ce produit.

Les eaux-mères, d'où s'est déposée cette huile, ont déposé ensuite un mélange de deux corps chlorés; plus tard elles abandonnent de petits prismes blancs qui, recristallisés plusieurs fois dans l'eau, ont été reconnus pour être l'acide parachlorophényl-acétique, préparé par MM. Beilstein et Kuhlberg (1) par la réaction du chlorure de benzyle chloré sur le cyanure de potassium et la décomposition du cyanure ainsi formé par la potasse caustique.

Le dosage du chlore a donné :

De 0,2242 de substance nous avons obtenu 0,1867 de

(1) *Ann. Chem. Pharm.* 1868.

$AgCl$ ou 0,0465 de chlore; ce qui correspond à 20,64 % de Cl , tandis que la formule $C_8 H_7 Cl O_2$ en exige 20,82 %.

Nous avons trouvé que cet acide fond à 68°. L'acide de MM. Beilstein et Kuhlberg fond à 60°C, mais malgré cette différence de fusibilité, je ne puis douter que ces deux corps ne soient identiques. Dès que je posséderai une quantité plus grande de ce produit, je le soumettrai à l'oxydation; s'il y a identité, j'obtiendrai l'acide parachlorobenzoïque.

Je me propose aussi de soumettre l'acide phényl-acétique à l'action du chlore à une température de 150°, dans le but d'obtenir l'acide phényl-chloracétique; ce serait-là le meilleur procédé de préparation de l'acide formobenzoïque.

6. ACIDE PARANITRO-PHÉNYL-ACÉTIQUE.

L'acide phényl-acétique se dissout très-facilement dans l'acide nitrique fumant et froid. On verse la liqueur dans de l'eau froide d'où, après quelques instants, il se sépare des cristaux prismatiques qui, recueillis sur un filtre et lavés avec de l'eau, sont cristallisés dans de l'alcool dilué.

L'acide ainsi obtenu forme des prismes assez bien développés, qui fondent à 114° C. Il est peu soluble dans l'eau froide, très-soluble dans l'alcool, l'éther, le sulfure de carbone, etc.

Les dosages du carbone et de l'hydrogène dans cet acide nous ont donné les nombres suivants :

1. 0,5758 de substance ont donné 0,7258 de CO_2 et 0,148 de H_2O ou 0,1979 de C et 0,0156 de H.

2. 0,5854 ont donné 0,7408 de CO_2 ou 0,2020 de C.

3. 0,5022 ont donné 0,5844 de CO_2 et 0,1102 de H_2O ou 0,1595 de C et 0,0122 de H.

De là on déduit :

CALCULÉ			TROUVÉ		
—			I.	II.	III.
C ₈	96	55,05	52,66	52,71	52,71.
H ₇	7	5,87	4,15	—	4,05.
N	14	7,74	—	—	—
O ₄	64	53,56	—	—	—
	<u>181</u>	<u>100,00.</u>			

Les sels de cet acide sont ordinairement colorés en jaune.

Le sel sodique, cristallisé de l'alcool, forme des tablettes quadratiques, colorées en jaune; ce sel répond à la formule $C_8 H_6 NO_4 Na + 2H_2O$. L'analyse a donné, en effet, les résultats suivants :

1. 1,7625 de substance chauffés longtemps à 120°, dans un courant d'air sec, ont perdu en poids 0,2795.

2. 0,4550 ont donné 0,1560 de $Na_2 SO_4$ ou 0,0459 de Na.

5. 0,2548 ont donné 0,0685 de $Na_2 SO_4$ ou 0,02215 de Na.

4. 0,4754 ont donné 0,1578 de $Na_2 SO_4$ ou 0,0446 de Na.

De là on déduit :

CALCULÉ			TROUVÉ			
—			I.	II.	III.	IV.
C ₈	96	40,16	—	—	—	—
H ₆	6	2,51	—	—	—	—
N	14	6,27	—	—	—	—
O ₄	64	26,28	—	—	—	—
Na	23	9,66	—	9,69	9,48	9,42.
2H ₂ O	56	15,12	15,71	—	—	—
	<u>259</u>	<u>100,00.</u>				

Le sel d'argent constitue un précipité jaunâtre qui, des-

séché, devient presque blanc. Le dosage de l'argent a donné 53,21 %. La formule $C_8 H_6 NO_4 Ag$ en exige 53,53 %.

Le sel de plomb est un précipité jaunâtre que l'on peut faire cristalliser dans l'eau bouillante; il se présente alors sous forme de mamelons, qui paraissent contenir de l'eau de cristallisation. Au moins un dosage de plomb a donné les nombres suivants :

0,4558 de substance, après avoir été brûlés avec l'azotate d'ammoniaque et de l'acide sulfurique, ont laissé pour résidu 0,2150 du $PbSO_4$, ce qui correspond à 54,14 de Pb. Le sel répondant à la formule $C_8 H_8 NO_4 Pb + H_2O$ exigerait 54,57 %, tandis que le sel anhydre demande 56,53 %.

Le sel cuivrique est un précipité bleu-verdâtre qui devient cristallin après quelque temps. Les sels mercurieux et mercuriques donnent, avec cet acide préalablement neutralisé par l'ammoniaque des précipités d'un blanc pur.

L'éther éthylique de cet acide s'obtient et se purifie par les procédés généralement employés. C'est un corps qui cristallise de l'alcool absolu en prismes, lesquels se soudent ensemble pour constituer des tablettes larges et striées. Il fond à 62°C. Le même corps s'obtient en nitrant le phényl-acétate d'éthyle.

Une combustion de ce corps nous a donné le résultat suivant :

0,5002 de substance ont donné 0,6248 de CO_2 et 0,1440 de H_2O ou 0,1704 de C et 0,0160 de H.

De là on déduit :

	CALCULÉ		TROUVÉ
	—	—	—
C_{10}	120	57,41	56,76
H_{11}	11	5,26	5,52
N	14	6,67	—
O_4	64	50,66	—
	209	100,00.	

L'acide paranitro-phényl-acétique, soumis à une ébullition prolongée avec un mélange de bichromate potassique et d'acide sulfurique dilué, se transforme en un corps blanc qui cristallise dans l'éther, en paillettes transparentes et irisées. Ce corps, recristallisé dans l'alcool dilué, prend une teinte verdâtre et se présente sous forme de paillettes nacrées fusibles vers 250°C. Une combustion nous a donné les nombres suivants :

0,5116 de substance ont donné 0,5658 de CO_2 et 0,0858 de H_2O ou 0,4544 de C et 0,0095 de H; ce qui correspond à 49,55 % de C et 5,04 d'hydrogène. La formule de l'acide nitro-dracylique exige 50,29 % de C et 2,98 % d'hydrogène.

Il s'ensuit donc que le corps obtenu par oxydation n'est autre chose que l'acide paranitrobenzoïque. Il est vrai que cet acide doit fondre à 258° d'après MM. Wilbrand et Beilstein (1) et à 240° d'après M. G. Fischer (2). Mais cette différence de fusibilité pourrait bien être occasionnée par une petite quantité d'impureté que mon acide contient peut-être.

L'acide paranitro-acétique traité par une solution alcoolique de potasse caustique, prend une coloration rouge violette qui est très-fugace. Après avoir fait bouillir une pareille solution, nous avons pu en extraire un nouvel acide cristallisant en petites aiguilles qui est probablement l'acide azoxyphényl-acétique. Nous ne pouvons terminer l'histoire chimique de cet acide paranitré, sans ajouter qu'à côté de ce corps il se forme toujours dans la même réaction un autre acide, — probablement l'acide

(1) *Ann. Chem. Pharm.* CXXVIII, p. 257.

(2) *Ann. Chem. Pharm.* CXXVII, p. 157.

ortho-nitro-phényl-acétique, qui reste dissous dans les eaux mères, dont le sel de sodium cristallise de l'alcool en aiguilles de couleur chair. Il paraît que ce sel contient une molécule d'eau de cristallisation. Je m'occupe actuellement de la préparation et de la purification de ce corps.

7. ACIDE BINITRO-PHÉNYL-ACÉTIQUE.

Notre acide paranitré, traité par un mélange d'acide nitrique et d'acide sulfurique concentré, se transforme en acide binitro-phényl-acétique, qui cristallise en aiguilles groupées concentriquement, fusibles à 160° C. Il s'éthérifie très-facilement. — Comme nous nous proposons de faire une étude plus complète de ce corps, nous reproduirons ultérieurement les données analytiques qui sont dès à présent à notre disposition.

8. ACIDE PARAAMIDO-PHÉNYL-ACÉTIQUE.

L'acide paranitro-phényl-acétique, traité par l'étain et l'acide chlorhydrique, se transforme en acide paraamidé. Le produit de la réaction est dissous dans beaucoup d'eau, l'étain est éliminé par un courant d'acide sulfhydrique, et la liqueur filtrée et claire est évaporée dans un courant de ce même gaz. On obtient de cette manière le chlorhydrate de l'acide paraamidé que l'on peut purifier en le recristallisant dans l'alcool. Pour obtenir l'acide libre, on dissout le chlorhydrate dans le carbonate monopotassique, et on sursature avec l'acide acétique concentré. Il se forme un corps composé de petites paillettes blanches, nacrées, lesquelles, recristallisées une ou deux fois dans l'alcool, sont d'une pureté parfaite.

Ce mode de préparation de l'acide paraamidé ne m'a pas donné un rendement satisfaisant. Le résultat a été de beaucoup meilleur lorsque j'ai employé pour agent réducteur le sulfhydrate d'ammoniaque. La purification a été la même; seulement, après avoir précipité l'acide amidé par l'acide acétique, j'ai remarqué que l'acide chlorhydrique précipite encore des eaux mères un corps qui, recristallisé de l'eau bouillante, forme de très-longues bandelettes nacrées, fusibles à 158° . C'est évidemment l'acide paraazo-phényl-acétique. L'analyse semble confirmer cette présomption; toutefois, comme je n'ai pas encore suffisamment étudié ce corps, je préfère le décrire dans la troisième partie de mes recherches.

Ainsi que nous venons de le dire, l'acide paraamido-phényl-acétique est un corps blanc, nacré, insoluble dans l'eau froide et dans l'éther; sensiblement soluble dans l'eau bouillante et dans l'alcool. A l'état sec, il se conserve très-bien; humide, il se colore et se détruit rapidement. Les dosages de l'azote, d'après la méthode de MM. Will et Warentrapp, ont donné les résultats suivants :

1). 0,4286 ont donné 0,2810 de *Pt* ou 0,05966 d'azote.

2). 0,1808 ont donné 0,1186 de *Pt* ou 0,01678 d'azote.

Ce qui correspond à 9,27% et 9,28% d'azote. La formule $C_8H_9NO_2$ en exige 9,59%.

Le chlorhydrate de l'acide paraamidé constitue de longues aiguilles blanches, molles, renfermant beaucoup d'eaux mères. Vers 150° il se sublime en subissant une décomposition partielle.

0,6782 de ce corps ont donné 0,5170 de *Ag Cl* ou 0,1278 de *Cl*, ce qui correspond à 18,70 % de *Cl*. La formule $C_8H_9NO_2HCl$ en exige 18,95%.

Le sulfate neutre cristallise en lames hexagonales, aplaties, dures et transparentes. A l'air humide, il devient rosâtre.

0,5697 ont donné 0,5508 de Ba SO_4 , ou 0,1591 de $\text{H}_2 \text{SO}_4$, ce qui correspond à 24,42 0/0.

La formule $(\text{C}_8 \text{H}_9 \text{NO}_2)_2 \text{H}_2 \text{SO}_4$ exige 24,50 0/0 d'acide sulfurique.

Le nitrate constitue des lames dures et cassantes.

Le sel argentique forme un précipité blanc, amorphe, facilement décomposable sous l'action de la lumière.

0,4594 de ce corps nous ont donné 0,1853 d'argent ou 41,72 0/0. La formule $\text{C}_8 \text{H}_8 \text{NO}_4 \text{Ag}$ en exige 42,14 0/0.

Le sel cuivrique est un précipité vert, insoluble dans l'eau, soluble dans l'ammoniaque.

0,1848 de ce corps, brûlés avec l'azotate d'ammoniaque, ont laissé pour résidu 0,0410 de CuO , ce qui donne 22,18 p. 0/0. La théorie exige 21,65.

Une solution alcoolique de l'acide amidé se colore en rouge par l'action de l'acide nitreux. Après quelque temps il se forme un précipité jaune orange qui fait effervescence avec l'acide iodhydrique. Probablement il se forme dans ces circonstances l'acide diazo-amidé, dont je ferai l'étude prochainement.

Malgré des essais plusieurs fois répétés, je n'ai pas réussi à transformer mon acide paraamidé en acide paraoxyphényl acétique. Dans la réaction de l'acide nitreux sur une solution aqueuse de l'acide amidé, il s'est toujours formé, malgré les divers degrés de concentration de la liqueur, une sorte de résine qui n'était pas propre à être examinée. Je crois cependant que je parviendrai à ce but en passant par les corps diazotés, comme viennent de faire

M. Buchanan et Glaser (1) pour transformer l'acide paraamido-phényl-propionique en acide hydrocumarique.

Je n'ai pas réussi non plus à nitrer mon acide amidé.

Il résulte de l'ensemble des faits que je viens de soumettre au jugement de l'Académie, que l'acide phénylacétique se comporte, sous l'action des divers agents de substitution, d'une manière analogue au toluène. A froid, il donne surtout les composés de la série *para*; à chaud, le brome, au moins, se place dans la chaîne latérale. Je m'occuperai maintenant de la détermination des conditions dans lesquelles les produits des séries *ortho* et *méta* peuvent prendre naissance. Les résultats de mes recherches dans cette direction constitueront la troisième partie de mon travail.

Les présentes recherches ont été exécutées dans le laboratoire de M. le professeur L. Henry, qui n'a rien épargné pour me les faciliter.

(1) *Zeitschrift für Chemie*, 1869, 195.



CLASSE DES LETTRES.

Séance du 7 juin 1869.

M. AD. BORGNET, directeur de la classe et président de l'Académie.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. Ch. Steur, J. Grandgagnage, J. Roulez, Gachard, Paul Devaux, F.-A. Snellaert, M.-N.-J. Leclercq, Polain, Chalon, Ad. Mathieu, Th. Juste, E. Defacqz, le général Guillaume, Félix Nève, Alph. Wauters, H. Conscience, *membres*; Nolet de Brauwere et A. Scheler, *associés*.

M. L. Alvin, *membre de la classe des beaux-arts*, assiste à la séance.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur adresse une expédition de l'arrêté royal du 29 mai dernier, qui approuve l'élection de M. Henri Conscience en qualité de membre titulaire de la classe.

— MM. H. Conscience, membre, Laforêt et Nypels, correspondants, Egger, Vreede et von Sybel, associés, remercient, par écrit, pour leur élection.

— M. le Ministre adresse cinquante exemplaires du nouveau règlement organique de la commission royale d'histoire et offre, en même temps, un exemplaire du tome I^{er}, en deux parties, de l'ouvrage intitulé : *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre au Mont-Blandain*, publié avec une introduction historique par M. A. Van Lokeren. — Remerciements.

— La Société des sciences de Bois-le-Duc, l'Université de Tubingue, la rédaction du *Deutsche Vierteljahreschrift*, à Stuttgart, l'Université de Gottingue, l'Université de Halle, le Musée industriel de Turin, la Bibliothèque publique de Genève, la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et M. le marquis de Godefroy Menilglaise, remercient pour les derniers envois académiques.

— M. J. Roulez présente le projet suivant d'inscription pour la médaille décernée à M. Edmond Poulet, lauréat de la classe :

EDM . POULLET
 QUOD . HISTORIAM . JURIS
 CRIMINALIS . QUO . DUCATUS
 BRABANTIE . A . CAROLO V
 AD FINEM . SÆCULI . XVIII
 USUS . EST . DOCTE . LUCIDE
 PLENE . EXPOSUIT
 MDCCCLXVIII.

Des remerciements sont votés à M. Roulez.

— La classe reçoit de ses membres l'hommage des ouvrages suivants :

Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse, t. II, éditée

par M. Ad. Borgnet, et *Chronique de De Klerck*, t. III, éditée par M. Bormans, et publiées par la Commission royale d'histoire; *Précis de l'histoire moderne, considérée particulièrement dans ses rapports avec la Belgique*, 3^e édition, par M. Th. Juste, et deux brochures de M. Chalon sur la numismatique.

CONCOURS POUR 1871.

La classe ajourne à la prochaine séance la formation de son programme de concours pour 1871, et l'adoption d'une question d'histoire nationale pour la seconde période du concours sexennal de Stassart.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Gachard entretient de nouveau la classe au sujet de Jeanne la Folle. Il a reçu de Madrid, dit-il, une petite brochure en espagnol, de 56 pages, intitulée : *Jeanne la Folle défendue contre l'imputation d'hérésie* (1), par don Vicente de la Fuente, membre titulaire de l'Académie d'histoire. L'auteur paraît avoir été mû à l'écrire par un sentiment de susceptibilité nationale. Le Bulletin-Revue de l'université

(1) *Doña Juana la Loca vindicada de la nota de heregia, por don Vicente de la Fuente, académico de número de la historia.*

de Madrid qui a paru le 25 mars dernier contenait, à propos des opinions exprimées par M. Bergenroth et soutenues par M. Altmeyer (1), le passage suivant : « L'opinion » contraire de nos historiens et l'avis unanime de MM. Pichot, Mignet et Gachard, qui combattent les assertions » de M. Bergenroth, assertions démenties par des documents authentiques, et qui annoncent de nouveaux travaux pour prouver la vérité du fait tel qu'on l'avait » expliqué jusqu'ici, obligent à donner peu de valeur, » pour le moment, à l'exactitude de ces assertions (2). » Là-dessus M. de la Fuente déclare qu'il n'est pas disposé à attendre que la preuve annoncée soit faite par les étrangers, et qu'il préfère que les questions espagnoles, même les questions historiques, soient résolues par les Espagnols (3).

Entrant en matière, il soutient carrément que Jeanne était folle et qu'elle était catholique. Mais il n'apporte aucun document nouveau dans le champ de la discussion : il s'attache à opposer à M. Bergenroth M. Bergenroth lui-même, ou plutôt le recueil de documents que ce savant a publié. En somme, son travail ne paraîtra pas à beaucoup de personnes plus concluant que celui qui vient de voir le jour

(1) « ... Sobre las opiniones emitidas por M. Bergenroth en Inglaterra, acogidas despues por M. Altmeyer..... »

(2) « La opinion contraria de nuestros historiadores y la voz unanime de Pichot, Mignet y Gachard, combatiendo tal especie, desmentida por documentos auténticos, y anunciando nuevos trabajos para probar la verdad del hecho, tal como hasta aqui se habia explicado, obligan á dar poco valor, por ahora, á la exactitud de aquellas afirmaciones..... »

(3) « Por mi parte no estoy dispuesto á esperar que lo prueben los extrangeros : en esos puntos soy muy independiente, y prefiero que nuestras cuestiones, hasta las históricas, las arreglemos nosotros..... »

dans la *Revue des Deux Mondes*, et dont l'auteur ne fait guère que résumer la préface de M. Bergenroth.

Parmi les arguments qu'il produit, il en est un pour-
tant qui mérite l'attention des historiens, et c'est celui-ci.
Après la mort de la reine Isabelle, les cortès des royaumes
de Castille, s'étant assemblées à Toro, prirent connaissance
des patentes du 25 novembre 1504 par lesquelles la reine
avait nommé Ferdinand gouverneur de ces royaumes,
au cas que sa fille ne voulût ou *ne pût* les gouverner. A la
suite d'une longue délibération, les cortès, « étant particu-
» lièrement informées de la maladie (*enfermedad*) de doña
» Juana, » déclarèrent que la légitime administration
desdits royaumes appartenait au roi Ferdinand. « Or, dit
» M. de la Fuente, il semble impossible que, en une matière
» aussi grave, les cortès eussent procédé aussi légèrement,
» si la maladie de doña Juana n'avait été publique et no-
» toire en Castille; et nous aurions à accuser d'une grande
» turpitude et d'une nullité singulière et inouïe le conseil
» royal, les prélats, les procuradores, et entre eux le
» célèbre juriste Palacios Rubios, qui fut l'âme de ces
» cortès (1). »

(1) « Parece imposible que en asunto tan grave procedieran las
córtes tan de ligero, si la enfermedad de doña Juana no constára en Cas-
tilla de público y notorio, y tendríamos que hacer responsables al consejo
real, á los prelados y procuradores, y entre ellos al celebre jurista Pala-
cios Rubios, alma de aquellas córtes, de gran torpeza y de una nulidad
singular y inaudita..... »

LES BIBLIOTHÈQUES DE GÈNES. — *Relation sur Philippe IV et la cour de Madrid, faite en 1622 par l'ambassadeur génois Giulio dalla Torre.* Par M. Gachard, membre de l'Académie.

I.

Gènes possède quatre bibliothèques publiques. C'est la ville d'Italie qui en a le plus, après Rome, Florence et Naples.

Ces bibliothèques sont :

Celle de l'université;

Celle de la ville;

Celle dite *Franzoniana*;

Celle des Missionnaires urbains (*dei Missionari urbani*) ou de la congrégation de la Mission urbaine de Saint-Charles (*della congregazione della Missione urbana di San Carlo*).

La bibliothèque de l'université doit son origine à la compagnie de Jésus, qui vint établir un collège à Gènes au commencement du XVII^e siècle. A la suppression de la compagnie en 1775, le gouvernement génois érigea ce collège en université, et rendit publique la bibliothèque qui y était annexée.

Elle s'accrut, en 1798, des livres et des manuscrits des maisons religieuses supprimées de la Ligurie et d'une partie de la bibliothèque Aprosiana de Ventimiglia. La réunion de Gènes au royaume de Sardaigne, en 1815, fut pour elle une source de nouveaux accroissements, le gouvernement sarde lui ayant assigné une dotation an-

nuelle qui permit de la tenir au courant des publications scientifiques et littéraires, et ayant ordonné qu'un exemplaire y fût déposé de tous les ouvrages qui s'imprimeraient dans la province.

Elle renferme aujourd'hui 88,000 volumes, imprimés et manuscrits.

Elle a des catalogues alphabétiques : des ouvrages ordinaires (*comuni*) imprimés ; des éditions du XV^e siècle ; des éditions des années 1500 à 1556 ; des éditions aldines, elzéviriennes, bodoniennes ; des manuscrits, et un catalogue par ordre de matières.

Elle occupe, au palais de l'université, trois vastes salles et plusieurs autres de moindre dimension.

Elle est ouverte, tous les jours, le temps des vacances excepté, de neuf à trois heures le matin, et le soir de six heures à neuf.

A la bibliothèque sont annexés un médaillier génois et un médaillier latino-italien.

Le premier bibliothécaire de l'université de Gènes fut l'abbé Gaspare Luigi Olderici, connu par ses publications archéologiques et historiques. Il eut pour successeurs Galuffi, poète et latiniste éminent, et Gandolfi, dont le nom est cité avec distinction entre ceux des économistes italiens. Depuis le mois d'août 1865, la bibliothèque de l'université et les établissements scientifiques de la ville sont placés sous la direction de M. Emanuele Celesia (1).

(1) Description de la bibliothèque de l'université, par le bibliothécaire Luigi Grassi, dans *Genova e le due riviere*, 1846, in-8°, pp. 455-460. — *Guida di Genova*, ann. 1860, p. 162. — *Statistica del regno d'Italia. Biblioteche*, ann. 1865, p. LXVI. — *Relazione intorno alle odierne condizioni della regia università di Genova* (par Emanuele Celesia), 1867, in-8° de 66 pages.

Au siècle dernier, l'abbé Carlo Vespasiano Berio, docteur en théologie du collège de Saint-Thomas d'Aquin, s'appliqua à former une bibliothèque choisie, qu'il mit à la disposition du public. Par son testament, il la légua à son neveu, Francesco Maria Berio, marquis de Salza, dont l'héritier, Vincenzo Berio, l'offrit en don au roi Victor-Emmanuel I^{er}. Ce monarque, l'ayant acceptée, en fit cadeau, à son tour, au conseil communal de Gênes. De là le nom de *Civico-Beriana* ou de *Cirica Berio* que porte la bibliothèque de la ville.

La *Beriana* s'enrichit, en 1857, des livres de donna Clelia Durazzo Grimaldi, qui les lui légua par une de ses dispositions testamentaires. On y compte actuellement 21,700 ouvrages, imprimés et manuscrits, entre lesquels 100 incunables, et 40,000 volumes environ. Elle possède, de plus, une précieuse collection de dessins originaux, qu'elle doit à la libéralité du marquis Luigi Ipolito Durazzo, mort en 1848. Ces dessins, faits, les uns au crayon, les autres à la plume, par des peintres italiens et étrangers éminents, sont au nombre de 1,656.

Les livres imprimés sont décrits dans trois catalogues : l'un, alphabétique; le second, divisé par matières; le troisième, dit de consistance (*di consistenza*): ce dernier indique l'ordre dans lequel les ouvrages sont rangés sur les tablettes. Je parlerai plus loin du catalogue des manuscrits.

La bibliothèque de la ville occupe, au centre de la cité, le premier étage d'un palais que le conseil communal a fait construire exprès pour l'y installer; elle remplit trois vastes salles, dont la plus grande est à l'usage des travailleurs et des lecteurs.

Elle est ouverte au public, tous les jours, sans exception des fêtes, de huit heures du matin à onze heures du

soir : seulement, depuis le 15 août jusqu'au 15 novembre (époque générale des vacances en Italie), elle ne l'est que de neuf heures à trois, afin qu'on puisse s'y livrer aux travaux de nettoyage et de vérification nécessaires. Je ne crois pas que, en aucune autre ville d'Italie ni d'Europe, il y ait un dépôt littéraire qui soit, comme celui-là, ouvert journellement pendant quinze heures.

Le personnel qui doit satisfaire aux exigences de ce service se compose d'un bibliothécaire en chef, d'un vice-bibliothécaire, d'un aide-chef (*assistente capo*), chargé spécialement de transcrire et de tenir au courant les catalogues, et de quatre distributeurs (1).

Le bibliothécaire en chef actuel est M. l'avocat Michele Giuseppe Canale.

La bibliothèque *Franzoniana* a pour fondateur l'abbé Paolo Girolamo Franzone, né à Gênes en 1708, et qui, ayant rassemblé un grand nombre de livres, admit dans sa demeure tous ceux qui voulaient venir les consulter. A sa mort, arrivée en 1778, elle passa, d'après ses dispositions de dernière volonté, à la congrégation des ouvriers évangéliques dits *Franzoniani*, qu'il avait instituée quelques années auparavant, à la condition qu'elle serait ouverte au public tous les jours jusqu'à une heure avancée de la nuit. C'est la première bibliothèque en Europe — un document officiel émané du ministère de l'instruction publique d'Italie l'assure du moins — qui ait été éclairée le soir pour la commodité des personnes studieuses. Elle renferme une douzaine de mille volumes (2).

(1) *Guida di Genova*, 1860, p. 141. — *Biblioteca Civico-Beriana di Genova* (notice de M. Canale), 1867, in-8° de 10 pages.

(2) *Guida di Genova*, 1860, p. 141. — *Statistica del regno d'Italia. Biblioteche*, 1865, p. LXVII.

Il y en a 25,000 dans la bibliothèque de la Mission urbaine de Saint-Charles qu'un autre abbé, du même nom de Franzone (Girolamo), fonda par testament du 5 octobre 1727, en disposant que l'administration en serait exercée par la congrégation des Missionnaires urbains, à laquelle il appartenait, et qu'elle serait rendue publique. Cette dernière disposition fut, après son décès, en 1759, confirmée et mise à exécution par le sénat, qui prit la bibliothèque sous sa protection spéciale.

Au nombre des 25,000 volumes qu'elle renferme, on compte quelques incunables et 150 manuscrits environ (1).

II.

Je n'avais que peu de jours à passer à Gênes, et là, comme ailleurs, les archives réclamaient la plus grande partie de mon temps. Aussi je me dispensai de visiter la bibliothèque Franzoniana et celle des Missionnaires urbains.

A la bibliothèque de l'université, je compulsai le catalogue des manuscrits, qui forme un grand in-folio de 450 pages (2). Ce catalogue est rédigé selon l'ordre alphabétique et par colonnes (3).

(1) *Guida di Genova*, p. 142. — *Statistica del regno d'Italia*, etc., p. LXVII.

(2) *Index codicum manuscriptorum qui in regii Genuensis athenaei bibliotheca asservantur, ordine alphabetico dispositus, anno Domini MDCCCLVIII.*

Le premier article est *Abbati del popolo di Genova*; le dernier *Zuccarello*.

(3) Les colonnes sont au nombre de huit, savoir : 1. Nom de l'auteur. 2. Ouvrage. 3. Format. 4. Nombre des volumes. 5. Salle. 6. Tablette. 7. Rang. 8. Numéro.

J'y remarquai de nombreux documents sur l'histoire de Gènes (1), des *relazioni* d'ambassadeurs vénitiens comme on en trouve dans presque toutes les bibliothèques d'Italie, des dépêches diplomatiques, quantité de relations des conclaves qui furent tenus aux XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, mais rien qui m'offrît un intérêt particulier.

C'est également selon l'ordre de l'alphabet (2) et en forme de tableau qu'a été dressé le catalogue des manuscrits de la ville (5).

Dans celui-ci je notai les articles suivants :

« N° 430-431. Bentivoglio, Guido, Lettere. In-fol.

» N° 505. Nuove di Bruxelles, 1^o marzo 1642.

» N° 15. Relazione della vittoria riportata sopra gli alleati dal duca di Lucemburgo, 12 agosto 1695.

» N° 287. Torre (dalla), Giulio. Relazione di tutto il successo della sua ambasceria in Ispagna, fatta a' serenissimi collegi, anno 1622. »

J'examinai le Bentivoglio, dans l'espoir d'y trouver, en tout ou en partie, les lettres adressées au Vatican par cet illustre prélat, à l'époque de sa nonciature à Bruxelles; mais je n'y trouvai que celles qu'il écrivit pendant son

(1) Il en a été publié un catalogue raisonné sous ce titre : *Carte et cronache manoscritte per la storia Genovese esistenti nella biblioteca della R. università Ligure, indicate et illustrate per Agostino Olicieri*. Genova, 1855. In-8° de viii et 241 pp.

(2) Le premier article est Albano, Pietro, « Trattati dei veleni »; le dernier Zane Domenico, « Relazione della corte di Spagna. »

(5) Ici les colonnes du tableau sont au nombre de dix : 1. N°s d'ordre (non des articles tels qu'ils se suivent dans le catalogue, mais probablement des volumes selon qu'ils sont rangés dans les salles). 2. Nom de l'auteur. 3. Titre de l'ouvrage. 4. Nombre des volumes. 5. Format. 6. Observations. 7. Salle (A, B, etc.). 8. Tablette. 9. Platea. 10. Numéro.

séjour à la cour de France et qui sont connues depuis longtemps. Je ferai, à ce propos, une observation : c'est que les copies des lettres dont je viens de parler en dernier lieu sont communes dans les bibliothèques d'Italie, tandis que je n'ai rencontré nulle part (si ce n'est à Rome et en original) la correspondance de Bentivoglio du temps où il résidait auprès des archiducs Albert et Isabelle.

Je demandai ensuite la relation de l'ambassade en Espagne de Giulio dalla Torre (1). Les relations des ambassadeurs de Venise se comptent par centaines; c'était la première que je rencontraise d'un ambassadeur de Gènes. Cela seul aurait suffi pour piquer ma curiosité; mais elle était excitée par d'autres raisons encore. Dalla Torre visita la cour de Madrid dans un moment où elle était infiniment curieuse à étudier pour un diplomate. Une révolution de palais et des changements considérables dans le ministère avaient suivi la mort de Philippe III. Presque en même temps de grands événements politiques étaient survenus : aux Pays-Bas, l'archiduc Albert aussi avait cessé de vivre, et par là ces provinces avaient fait retour à la couronne d'Espagne; peu après, la guerre s'y était rallumée. Dans de telles circonstances, combien n'était-il pas intéressant de connaître le monarque qui venait de monter sur le trône, les hommes qui allaient diriger les affaires de la monarchie, la politique qu'inaugurerait le nouveau règne?

On verra, par le précis et les extraits suivants de la rela-

(1) Le titre littéral en est : « Relatione fatta a bocca da Giulio dalla » Torre a' serenissimi collegi, nel suo ritorno di Spagna, per l'ambascie- » ria da lui amministrata, in compagnia di Costantino Pinello, alla Maestà » del re Filippo Quarto. » Elle forme un cahier de 21 feuillets. Elle paraît être une minute, par les corrections qui s'y trouvent.

tion de Giulio dalla Torre, que, si elle n'a pas l'importance de celles qui ont acquis tant de renommée aux ambassadeurs de la république de Venise, elle contient des détails et des remarques qui ne sont pas indignes de l'attention de l'historien.

III.

Le 31 mars 1621 mourut Philippe III, à l'âge de quarante-trois ans, dans la vingt-troisième année de son règne. Philippe IV, son fils et son successeur, donna avis de cet événement, le 5 avril, à la république de Gènes. Sa lettre fut présentée, le 28, à la Seigneurie, par son ambassadeur, don Juan Vives. Le doge et les gouverneurs (*il duce et governatori*) y répondirent le même jour.

Les 26, 27 et 28 mai furent célébrées, avec un très-grand apparat (*con grandissima pompa*), en l'église cathédrale, les obsèques du roi défunt.

Le doge et les gouverneurs nommèrent deux ambassadeurs, Giulio dalla Torre et Constantino Pinello, pour aller complimenter le nouveau souverain des Espagnes; le dernier devait demeurer à Madrid en qualité d'ambassadeur ordinaire de la république. Leur suite fut fixée à trente-neuf personnes, leurs gentilshommes y compris. Trente-neuf personnes! Parmi les ambassadeurs des plus grandes puissances de l'Europe, en voit-on aujourd'hui qui, partant pour leur mission, aient un cortège aussi nombreux? C'est que, il faut bien le dire, la diplomatie a beaucoup perdu de l'éclat dont elle était environnée au XVII^e siècle.

Quatre galères furent équipées pour transporter à Barcelone les ambassadeurs de Gènes, outre deux galères qui

devaient ramener dalla Torre dans sa patrie, après qu'il aurait accompli sa mission.

Celui-ci et son collègue ne perdirent pas de temps pour se mettre en ordre. Ils firent choix d'abord des gentils-hommes, des pages et des laquais qu'ils mèneraient en leur compagnie; ensuite ils s'occupèrent du costume des premiers et de la livrée des autres, dont la *Relazione* nous fournit une description minutieuse.

Tout étant prêt, dalla Torre et Pinello s'embarquèrent le 16 septembre. Le 27 ils abordèrent à Palamos, d'où, le 2 octobre, ils partirent pour Barcelone.

Après qu'ils s'y furent reposés quelques jours, dalla Torre prit les devants en un coche attelé de quatre mules. Le 21 octobre il arriva à Alcalá, où il trouva plusieurs gentilshommes génois, venus à sa rencontre, qui le conduisirent à Madrid. Pinello, retenu en chemin par divers accidents, ne le rejoignit à la cour que le 16 novembre.

Dans les jours qui suivirent, les ambassadeurs de Gênes furent visités par Giuliano de' Medici, archevêque de Pise, ambassadeur résident du grand-duc de Florence; Alessandro Sangro, nonce résident du saint-siège; Lorenzo Cerranzi, ambassadeur résident de la république de Lucques; l'archevêque de Tarantaise, ambassadeur du duc de Savoie; M. de la Rochepot, ambassadeur de France; Flavio Atti d'Abruzzo, agent du duc de Parme; le comte de Brionne, ambassadeur extraordinaire du duc de Lorraine, et Lelio Deodati, agent du même prince.

Notons, en passant, que dalla Torre consigne scrupuleusement, dans sa relation, les titres qui leur ont été donnés par tous ces ambassadeurs, et les qualifications qu'eux-mêmes ils ont données à ceux-ci. Ces points d'étiquette avaient alors une grande importance.

Ni l'ambassadeur résident de l'ordre de Malte et les trois ambassadeurs extraordinaires de cet ordre qui étaient à Madrid pour solliciter la décision du différend existant entre lui et la république de Gènes en matière de préséance (1), ni l'ambassadeur de Venise, ni l'ambassadeur d'Angleterre, ne firent complimenter les envoyés génois. L'ambassadeur de l'Empereur, le comte de Franckenberg, était absent.

Dalla Torre et Pinello eurent leur audience du roi le 24 novembre. Ils se rendirent au palais, accompagnés de vingt à vingt-cinq gentilshommes de leur nation habitant Madrid et de trente-six personnes de leur suite, gentilshommes, pages et laquais. L'audience fut publique. Le marquis de Castelrodrigo, le duc de l'Infantado, le marquis de Mondejar, le comte de Villaflores, le duc de Segorbe, le duc de Terranova et cinq ou six autres titrés et majordomes étaient dans le salon où l'on introduisit les ambassadeurs avec les gentilshommes génois qui leur avaient fait cortège. Le roi portait le collier de la Toison d'or; il était debout, appuyé à une petite table. Les ambassadeurs s'approchèrent en lui faisant trois révérences. Pinello lui adressa un éloquent discours où, au nom de la seigneurie de Gènes, il lui présentait des compliments de condoléance sur la mort de son père, des félicitations sur son avènement au trône, et l'assurait du sincère respect (2) de la république. Philippe IV, l'ayant écouté avec beaucoup d'attention, lui répondit : « Je vous remercie de tout ce que » vous m'avez dit au nom de votre république; j'y crois

(1) « ... Persollicitare la causa della differenza che tengono di precedenza con la nostra repubblica..... »

(2) « La sincera osservanza.... »

» entièrement (1). » Dalla Torre, prenant alors la parole, dit qu'ils rendraient compte au sénat et à toute la ville de Gènes de la bienveillance avec laquelle S. M. les avait accueillis; que tant de grâces tiendraient à jamais les Génois obligés envers lui, et qu'ils seraient toujours prêts à le témoigner, jusqu'à verser leur sang, s'il le fallait, pour le service de la couronne d'Espagne (2) : à quoi le roi repartit cinq ou six mots, mais si bas, que les ambassadeurs ne les entendirent point (3); et, comme ils virent qu'après cela S. M. gardait le silence, ils se retirèrent (4).

Les jours suivants, ils rendirent les visites qu'ils avaient reçues. Ils se présentèrent aussi chez les principaux personnages de la cour : le comte d'Olivares, don Baltazar de Zúñiga, le secrétaire Aristegui, don Agostino Messia, don Juan de Cirizea, secrétaire d'État, bien qu'il ne fût plus autant en faveur qu'auparavant, n'étant plus guère chargé que des affaires et papiers de Flandre (5); don Pedro de Tolède, le duc de l'Infantado, le marquis d'Aytona, le comte de Benavente, grand maître de la reine; don Diego de Ibarra, du conseil d'État; la duchesse de Gandía, *camarera mayor* de la reine; le marquis de Montesclaros.

(1) « Agradesco todo lo que me haveys dicho en nombre de vuestra república, y créolo todo..... »

(2) « Con spendere anche il sangue, bisognando il servitio di quella corona..... »

(3) « Al che replicò quattro o sei altre parole, ma tanto piano che non s'intesero..... »

(4) « Et veggendo noi all' hora che non diceva poi più altro, con tre altre riverenze vi licentiammo... »

(5) « Se bene non priva più come prima, havendo per la maggior parte solo cura delle cose et papeli di Fiandra..... » — Il avait remplacé, en 1614, D. Rodrigo Calderon comme secrétaire de la dépêche universelle.

Ils ne visitèrent pas le confesseur du roi, ayant appris qu'il n'avait aucune influence (1).

Le 27 novembre, ils eurent audience de la reine, Élisabeth de Bourbon, fille de Henri IV. Elle était debout et avait derrière elle une quinzaine de ses dames. Ce fut encore Pinello qui porta la parole. Elle répondit : « Je » crois certainement que vous aurez éprouvé un grand » regret de la perte qui s'est faite du roi, mon seigneur. » Je vous remercie beaucoup de cette démarche (2). » Elle ajouta quelques autres paroles qui ne furent pas entendues des ambassadeurs. La Torre lui rendit grâces de sa bienveillance envers la république.

Le 1^{er} décembre, les ambassadeurs furent présentés par le comte de Benavente à l'infante doña Maria et à l'infant cardinal don Fernando, le même qui, douze ans plus tard, devint gouverneur et capitaine général des Pays-Bas.

Le 15, Constantino Pinello eut une audience du roi, dans laquelle il lui présenta ses lettres de créance comme ambassadeur ordinaire de la Seigneurie. Le même jour, dalla Torre fut reçu par Philippe IV en audience de congé. Ce monarque répondit à son discours qu'il lui « souhaitait » un bon voyage (3). »

Il alla quelques jours après faire ses adieux au comte d'Olivares. Dans sa relation il ne manque pas de consigner que ce favori du roi le reconduisit jusqu'à la porte de son

(1) « Il confessore del re non visitammo, perchè s'intese che non privava niente..... »

(2) « Creo cierto que havreys tenido mucho sentimiento de la pérdida que se ha hecho del rey mi señor, y agradeascoos mucho este officio..... »

(3) « Andeys muy en buena hora. »

antichambre : « ce qui parut à tout le monde un honneur » singulier, parce que cette seconde pièce était pleine de » seigneurs et de grands qui attendaient leur audience. » Un gentilhomme génois assura même que jamais il » n'avait vu le comte accompagner quelqu'un aussi » loin (1). »

Le 18, un officier de la cour vint, de la part du roi, présenter aux envoyés de la république deux bijoux en diamants, d'une valeur d'au moins 700 écus chacun. Ils y attachèrent d'autant plus de prix que c'était la première fois qu'un présent semblable était fait à des ambassadeurs génois, et que ceux des autres États et princes d'Italie n'en avaient point reçu.

Dalla Torre quitta Madrid le 19 décembre. Le 2 janvier il arriva à Barcelone. Voyant que les galères qui devaient le transporter à Gênes n'arrivaient pas, il se décida, le 14 février, à prendre son chemin par terre. Il était de retour dans sa patrie le 12 mars.

Il termine sa relation par des considérations sur les affaires extérieures qui étaient en ce moment-là l'objet principal de la politique de l'Espagne, et sur l'influence que la mort de Philippe III, avec les grands changements survenus à la cour, pourrait avoir sur la politique interne.

Quant au premier point, il parle de la Valteline, de la guerre de Flandre, des affaires de l'Allemagne, du mariage projeté entre l'infante doña María et le prince de Galles, de celui de l'Empereur avec une princesse de Savoie ou la

(1) « Che parve a tutti grande accompagnamento, perchè detta seconda stanza era piena di signori e grandi che da lui volevano audienza ; et un nostro gentilhuomo disse che non le havea mai visto accompagnar nessuno tanto innanzi..... »

sœur du duc de Mantoue. Voici ce qu'il dit de la guerre de Flandre :

« On ne sait pas si la guerre qui a recommencé en Flandre, à l'expiration de la trêve, a été entreprise dans l'intérêt de Sa Majesté ou pour l'avantage de quelques particuliers. Il est certain que cette couronne ne peut souffrir que les Hollandais naviguent aux Indes; mais cette guerre lui a causé et lui cause tant d'embarras que, dès qu'elle pourra avec honneur faire la paix, elle n'en laissera pas échapper l'occasion. La confiance du cabinet de Madrid est entièrement fondée sur la prohibition aux Hollandais du trafic de la Méditerranée; mais les forces de cette nation se sont tellement accrues avec la paix, qu'il sera difficile non-seulement de lui empêcher le passage vers la Méditerranée, mais même de lui résister sur l'Océan. Et, quoique le comte d'Olivares insiste fortement pour qu'on arme quatre-vingts galions et qu'on négocie afin d'obtenir un million en prêt des marchands, on peut craindre que le résultat ne réponde pas à la dépense, et qu'on ne parvienne pas à équiper une flotte capable d'attaquer un si puissant ennemi, ni de se défendre de ses agressions. A tout cela se joignent les disputes continuelles qu'il y a entre les ministres du roi en Flandre. Deux choses donnent un grand appui au parti des Hollandais : la première est le désir qu'a le roi d'Angleterre de voir l'électeur palatin, son gendre, rétabli dans ses États; la seconde, l'armée qu'a rassemblée le roi de France. Ces deux choses obligent le roi d'Espagne à être sur ses gardes : en effet, bien que ce que dit le roi de France, que le moment lui paraît venu de se venger des Espagnols, puisse être un propos de jeunesse, il est très-possible qu'on le persuade d'y donner exécution avant peu d'années; et en tout cas,

au roi d'Espagne les ennemis ne manqueront jamais. Au conseil d'État les affaires de Flandre sont peu comprises; elles reposent toutes sur D. Agostino Messia et D. Diego d'Ibarra, qui seuls en ont quelque expérience. Quoique, pour acquérir une connaissance plus exacte de cette province, on ait ordonné au confesseur de l'archiduc (1) de venir à Madrid, en intention de le faire président du conseil de Flandre qu'il est question de remettre en pied, ce choix bien considéré, on peut craindre qu'il ne produise un effet contraire à celui qu'on en attend, en ce que les Flamands s'indigneront que, contre leurs privilèges, on confère une semblable charge à un sujet espagnol. En somme, la Flandre est une province telle que, quand Sa Majesté aura vaincu les ennemis, elle aura les amis contre elle (2). »

Sur le second point dalla Torre s'exprime ainsi :

« Le roi, qui n'a pas accompli encore sa dix-septième année, est de nature colérique et qui le rend peu propre au maniement des affaires. Il prend grand plaisir à la chasse; rien ne lui coûte autant que de se montrer en public. Sa capacité est médiocre, ses moyens nuls et son esprit sans culture, parce qu'il n'a pas été trop bien élevé ni enseigné. Il n'aime pas la reine; jusqu'ici pourtant on ne lui connaît point d'autres amours : s'il lui a pris fantaisie de posséder quelque dame, il s'en est promptement fatigué. L'espagnol est la seule langue qu'il entende. En tout il dépend de la volonté du comte d'Olivares, qui, étant de sa chambre, s'insinua dans sa faveur avec beaucoup

(1) Fray Iñigo de Brizuela. Il fut, en effet, nommé président du conseil suprême de Flandre, à Madrid.

(2) Voy. l'Appendice A.

d'adresse, au temps que le comte de Saldaña, lequel y avait été placé par le duc de Lerma, s'acquittait avec peu d'assiduité de son service. Son crédit lui vint de ce que, un jour que le roi devait aller à la chasse, il chaussa à Sa Majesté une paire de bottes à son goût. Le roi paraît encore voir volontiers Antonio de Loja, son aide de chambre, gendre d'un archer, vieux serviteur de cette couronne; et comme il est celui à qui Sa Majesté parle le plus souvent et avec le plus de familiarité, on lui a donné le poste qu'occupait D. Bernabé de Vivanco (1); selon l'opinion commune, il ne s'arrêtera pas là. D. Baltazar de Zúñiga (2) a été le gouverneur du roi, qui naturellement l'aime peu à cause de ses habitudes graves, contraires en tout à l'humeur de Sa Majesté; et, si le comte d'Olivares ne lui avait pas fait donner la charge des dépêches qui sont expédiées par lui sans la participation de Sa Majesté, il lui eût été impossible d'entrer au palais. Jusqu'à présent tous ces favoris s'appliquent à servir avec beaucoup d'assiduité, mus uniquement par le désir de contribuer à l'avantage du royaume, à l'exclusion de ce qui touche leur intérêt privé, et ils en font ouvertement profession. Ce à quoi ils se sont attachés et s'attachent, c'est à organiser le palais à leur guise, afin de s'assurer la faveur dont ils jouissent, et d'abaisser la maison de Sandoval ainsi que tous ses adhérents.

(1) Lors de la disgrâce de don Rodrigo Calderon, en 1614, D. Bernabé Vivanco le remplaça comme secrétaire de la chambre du roi.

(2) Oncle du comte d'Olivares. Il avait été ambassadeur de Philippe III auprès des archiducs Albert et Isabelle. M. Lafuente (*Historia general de España*, t. XVI, p. 21) l'appelle « hombre integro, de talento y práctico » en los negocios de Estado. »

» Dans ce but ils ont fait accélérer le supplice de don Rodrigo (1); interdire au duc de Lerma l'entrée de la cour (2); exiler à Arevalo le duc d'Uceda (3); chasser et destituer de la charge d'inquisiteur général le confesseur du feu roi (4); mettre en prison le duc d'Ossuna (5); confisquer 72 p. cent des revenus du duc cardinal (6); défendre, contre les ordres exprès du roi régnant, l'entrée du palais à D. Diego d'Aragon; renvoyer toutes les dames françaises de la reine, et deux en particulier qui étaient fort aimées d'elle; conférer au prince Philibert le gouvernement de Sicile; marier D^a Juana de Mendoza au duc de Terranova et, pour qu'elle sortit du palais, nommer cardinal en premier lieu le marquis de Bedmar, son frère, et accorder au duc son mari tout ce qu'il a désiré. Dans ce but encore, ils ont augmenté le nombre des conseillers d'État, en s'arrangeant de manière que toutes les affaires soient trai-

(1) Don Rodrigo Calderon, marquis de Siete Iglesias, comte de la Oliva. Il fut exécuté à Madrid le 21 octobre 1621.

(2) Philippe III, avant de mourir, avait rappelé à la cour le duc de Lerma, son ancien favori. Un des premiers actes de Philippe IV fut de lui défendre d'y paraître.

(3) Il avait succédé au duc de Lerma, son père, dans la faveur de Philippe III. Sous le nouveau règne, on lui intenta un procès; il fut condamné à une amende de 20,000 ducats et à huit années de bannissement à vingt lieues de Madrid.

(4) Fray Luis de Aliaga, dominicain. Il avait été confesseur du duc de Lerma avant de l'être de Philippe III.

(5) Don Pedro Telez Giron, qui avait été vice-roi de Naples et de Sicile, un des capitaines et des politiques les plus éminents de ce temps.

(6) Le cardinal duc de Lerma. Selon M. Lafuente, il fut condamné à payer au fisc 72,000 ducats par année, à partir de l'année 1601, pour les richesses qu'il avait acquises durant son ministère (*Historia general de España*, t. XVI, p. 20).

tées à leur guise, pour leur éviter la nécessité de se mettre en opposition avec les délibérations du conseil.....

» Le comte d'Olivares s'occupe surtout, avec beaucoup de soin, des affaires de finances. Celles-ci étant dans le plus triste état, on tâche de les améliorer, soit en recourant à de nouveaux expédients, soit en réduisant les dépenses, et il y a pour cet objet des juntas continuelles en la maison du comte, qui ne songe pas à autre chose. Il est certain que, si cette année ils ne s'étaient procuré des ressources en augmentant les *juros* (1), il n'y aurait pas eu moyen d'envoyer en Flandre la provision d'argent nécessaire : car, outre que les meilleures assignations sont engagées pour longtemps, tous les revenus de l'Espagne sont notablement diminués, tant par suite de l'expulsion des Mores qu'à cause du petit nombre d'habitants qui restent et du grand poids des impôts qu'ils supportent..... (2). »

Ces considérations sur la guerre des Pays-Bas, ce portrait de Philippe IV, ce tableau de la cour de Madrid et des commencements du nouveau règne, montrent dans Giulio dalla Torre un politique intelligent, un observateur sagace et un diplomate qui avait bien employé les quelques semaines qu'il venait de passer à la cour d'Espagne.

(1) Rentes hypothéquées sur les revenus royaux et qui étaient assignées à ceux qui prêtaient ou auxquels on devait de l'argent.

(2) Voy. l'Appendice B.

APPENDICES.

A.

La guerra di Fiandra, che finita la tregua è stata rinnovata, è incerto se sia stata intrapresa per utile di S. M^{ta} o per proprio comodo di qualche particolari. Certo è che quella corona non può dissimulare agli Olandesi la navigatione dell' Indie; ma hanno sentito et sentono, per occasione della guerra, travagli tanto grandi che, ogni volta che potranno con honore abbracciar la pace, non ne perderanno l'occasione. La loro speranza è tutta fondata in prohibirli il traffico del Mediterraneo; ma questa nazione con la pace è cresciuta tanto di forze marittime, che trattandosi che habbino otto millia vascelli, difficilmente gli potranno impedire non solo il transito nel Mediterraneo, ma quasi in nessun modo resistere nell' Oceano. Et se bene il conte d'Olivares insiste gagliardamente perchè si armino ottanta gallioni, et che si tratta di havere da gli huomini di negozio un milione, si può dubitare che il frutto non debba pareggiare la spesa, et che ad ogni modo non debba essere armata che basti nè per offendere nè per diffendersi da sì potente nimico. S'aggiunge a tutto questo le garre continue che passano tra ministri del re in Fiandra. Il partito de i stati riceve grande aiuto da due cose: la prima, dal desiderio che tiene il re d'Inghilterra che il palatino suo genero sia rimesso in Stato, et la seconda dall' essere il re di Francia in campagna armato; le quali cose obligano il re di Spagna a non descuidarsi, perchè se bene quel che dice il re di Francia, cioè che le pare tempo opportuno da vendicarsi de Spagnuoli, può essere che sia mo-

tivo di re giovane, è anco possibile che fra pochi anni sia persuaso ad essequirlo; et in ogni caso al re di Spagna non mancheranno mai inimici. In consiglio di Stato le cose di Fiandra sono poco intese, et s'appoggiano tutte a D. Agostin Messia et a D. Diego de Ibarra, che soli ne hanno qualche esperienza. Et se bene per accrescere il vigore alla intelligenza di quella provincia, hanno ordinato al confessore dell' arciduca che venghi a Madrid, con animo di farlo presidente del consiglio di Fiandra che si tratta di rimetter in piedi, ben considerato questa electione, potrà più tosto partorire effetto contrario, facendo sdegnare i Fiamminghi che si tratti, contra di loro privilegi, di valersi in quel carico di un soggetto spagnuolo. Et in somma la Fiandra è una provincia che, quando S. M^{ta} haverà superato i nemici, proverà contrarii gli amici. »

B.

La natura di S. M^{ta}, che non ha finiti ancora diciassette anni, è colerica et poco atta a trattar negozii. Si diletta della caccia; è nimico di lasciarsi vedere in publico. Non è di gran capacità, et non ha virtù ne ornamento alcuno acquisito, essendo stato non troppo ben allevato nè disciplinato. Non ama la moglie, et sin' hora non attende ad altri amori; anzi se ha havuto gusto di qualche donne, subito se n'è satiato. Non intende altra lingua che la naturale, et dipende in tutto dalla volontà del conte d'Olivares, che, essendo della sua camera, con grand' arte le guadagnò la sua, in tempo che il contè di Saldagna, che le fù messo dal duca di Lerma, era poco assiduo al suo servitio. Et il principio fù per haverle calciato un paro di stivali a suo gusto, un giorno che doveva andare alla caccia. Pare ancora che habbia gusto di Antonio di Loja, aiutante di camera, che

è genero di un arciero servitore vecchie di quella corona, et con esserle stato dato il luogo che hebbe già D. Bernabé di Bibanco, per esser quello che con più intrinsechezza et più spesso tratta con S. M^{ta}; et è opinione che sia per passare innanzi. D. Baldassar di Zuñiga fù ayo di S. M^{ta}, et naturalmente da lui poco amato, per esser di costumi gravi, in tutto contrarii all' humore di S. M^{ta}; et se il conte d'Olivares non gli havesse fatto dare il carico de' papeli le quali sono dispachiate da lui senza participatione di S. M^{ta}, sarebbe stato impossibile che fusse entrato in palazzo. Sino a quest'hora ogn'uno di questi privati attende a servire con molta assiduità, solamente con fine di far quel che conviene per beneficio del regno, senza nessuno interesse privato, et ne fanno aperta professione. Quello a che hanno atteso sin'hora, è stato a formare un palazzo a lor modo, per assicurarsi et mantenersi la privanza, et ad abassare la casa di Sandoval e tutti i suoi adherenti.

Per questo fine, forse che s'è accelerata la morte a D. Rodrigo, si è proibito al duca di Lerma lo entrare in corte, mandato in Arrevalo il duca di Usseda, cacciato il confessore di Filippo III, privandolo del grado d'inquisitor maggiore, carcerato il duca di Ossuna, confiscato li 72 p. e^m di renditā al duca cardinale; vietato, contra gli ordini espressi del re, a D. Diego d'Aragone lo entrare in palazzo; scacciato tutte le dame francesche della regina, et in particolare due dalla medesima molto favorite; conferto il governo di Sicilia al prencipe Filiberto; maritata D^a Giovanna di Mendoza col duca di Terranova, condescendendo, per levarla di palazzo, a nominar cardinale in primo luogo il marchese di Belmar suo fratello, et a concedere duca suo marito quanto ha saputo desiderare. Per questo fine medesimo hanno accresciuto il numero dei consiglieri di Stato, procurando, per non haver necessitā di contradire le consulte, che siano consultati tutti i negocii secondo il loro desiderio.

Il conte d'Olivares attende sopra tutto con molto studio alle cose dell' hazienda, la quale essendo ridotta all'estremo, si pro-

cura con nuove forme et con resecar la spesa, di ridurla a qualche miglior stato; et vi è giunta continua in casa del detto conte che ad altro non pensa. Certo è che, se quest'anno non havevano i crescimenti de i giuri, che non vi era modo di provvedere in Fiandra, perchè, oltre che tutte le migliori assignationi sono impegnate per tempi lunghi, tutti gli introiti di Spagna sono ancora notabilmente sminuiti, così per l'espulsione de i Mori come per il poco numero d'huomini che restano et la molta carica di gravezze che sopportano..... »

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

Séance du 5 juin 1869.

M. CH.-A. FRAIKIN, vice-directeur, occupe le fauteuil.

M. AD. QUETELET, secrétaire perpétuel.

Sont présents : MM. L. Alvin, F.-J. Fétis, Guillaume Geefs, Ch. Hanssens, J. Geefs, Ferd. De Braekeleer, Ed. Fétis, Edm. De Busscher, Alph. Balat, Aug. Payen, le chevalier L. de Burbure, J. Franck, Gustave De Man, Ad. Siret, J. Leclercq, *membres*; Daussoigne-Méhul, *associé*; Bosselet et F. Stappaerts, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

M. le Ministre de l'intérieur prie la classe de pourvoir au remplacement de l'un des membres de la section permanente du jury chargé de juger le concours de composition musicale de cette année. — La classe procède à ce choix, qui sera communiqué à M. le Ministre.

— Le même haut fonctionnaire adresse les livraisons 7
2^{me} SÉRIE, TOME XXVII.

et 8 des *Liggeren* ou archives de la Gilde anversoise de St-Luc et le *rapport de la section centrale* de la Chambre des représentants sur le budget du département de l'intérieur pour 1870.

M. Daussoigne-Méhul offre un exemplaire d'une notice de sa composition. — Remercîments.

— La classe reçoit communication du programme des concours pour 1870 de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, à Anvers.

CONCOURS POUR 1869.

Conformément aux dispositions réglementaires, le terme fatal du concours de la classe pour cette année expirait le 1^{er} juin. — Aucun mémoire n'est parvenu en réponse aux questions posées dans le programme de ce concours.

COMMUNICATIONS ET LECTURES.

M. Ed. Fétis donne lecture d'une nouvelle partie de ses *Études sur l'art et ses tendances*. Cette 7^e partie, relative à la manière dont le gouvernement doit encourager les beaux-arts, prendra place ultérieurement, avec celles qui la précèdent, dans le recueil des travaux académiques.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Commission royale d'histoire. — Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse, publiée par M. A. Borgnet. Tome II. Bruxelles, 1869; 1 vol. in-4°. — Chronique de De Klerek, publiée par M. J.-H. Bormans. Tome III. Bruxelles, 1869; 1 vol. in-4°.

Chalon (R.). — Curiosités numismatiques, 15^{me} article. Bruxelles, 1869; in-8°.

Chalon (R.). — Anciens jetons des receveurs de Bruxelles. Bruxelles, 1869; in-8°.

Juste (Théodore). — Précis de l'histoire moderne, considérée particulièrement dans ses rapports avec la Belgique. 2^{me} édition. Bruxelles, 1869; in-8°.

Gluge (Th.). — L'épidémie de Bruxelles en janvier, février et mars 1869. Bruxelles, 1869; in-8°.

Daussoigne-Méhul. — Coup d'œil rétrospectif à propos de chansons. Liège, 1869; in-8°.

Cistella musae belgicae faceta. Bruxelles, 1869; in-8°.

D'Otreppe de Bouvette (Alb.). — Essai de tablettes liégeoises, 95^{me} livr. Liège, 1869; in-8°.

Janssens (E.). — Annuaire de la mortalité ou tableaux statistiques des causes de décès et du mouvement de la population dans la ville de Bruxelles. 1^{re} à 7^{me} années, 1862 à 1868. Bruxelles, 1868-1869; 7 cah. in-8°.

Tackels (C.-J.). — Conférence sur le tir et projets divers relatifs au nouvel armement. Paris, 1869; gr. in-8°.

Tackels (C.-J.). — Étude pratique sur les armes se chargeant par la culasse, les mitrailleuses et leurs munitions. Bruxelles, 1868; in-8°.

Tackels (C.-J.). — Petit manuel d'armement à l'usage de la troupe. Paris, 1868; in-8°.

Tackels (C.-J.). — Les fusils Chassepot et Albin, adoptés respectivement en France et en Belgique. Anvers, 1868; in-8°.

Tackels (C.-J.). — Étude sur les armes à feu portatives, les projectiles et les armes se chargeant par la culasse. Bruxelles, 1866; in-8°.

Tackels (C.-J.). — Étude sur les armes se chargeant par la culasse. Bruxelles, 1866; in-8°.

Tackels (C.-J.). — Étude sur le pistolet au point de vue de l'armement des officiers. Bruxelles; in-12.

Lelièvre (X.). — Institutions namuroises : privilèges accordés aux membres du conseil provincial. Namur; in-8°.

Gregoir (Edward). — Adriaan Willaert, levensschet. Anvers, 1869; in-8°.

Dépôt de la guerre de Belgique. — Carte topographique de la Belgique, dressée au 1/40000 4^m livr, feuilles 15 et 57 (Anvers et Tournai). Bruxelles, 1869; 2 feuilles in-folio.

Le Bibliophile belge. — 4^me année, feuilles 7 et 8. Bruxelles, 1869; 2 feuilles in-8°.

Institut archéologique de la province de Luxembourg, à Arlon. — Annales, tome V, 5^me et 4^me cah. Arlon, 1868-1869; 2 cah. in-8°.

Académie royale de médecine de Belgique. — Bulletin, année 1869, 5^me série, tome III, n^{os} 2, 3, 4 et 5. Bruxelles, 1869; 2 cah. in-8°.

Société royale des sciences médicales et naturelles de Belgique. — Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacologie. 27^me année, 48^me volume, avril, mai et juin. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Annales de médecine vétérinaire. — 48^me année, 4^e à 6^e cahiers. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Société de pharmacie de Bruxelles. — Bulletin, 15^me année, n^{os} 4, 5 et 6. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Annales de l'électricité médicale. — 10^{me} année, 1^{er} à 5^{me} fascicules. Bruxelles, 1869; 5 cah. in-8°.

Tribune vétérinaire. — 5^{me} et 6^{me} fascicules. Bruxelles, 1869; 2 cah. in-8°.

La charité sur les champs de bataille. — 4^{me} année, n° 12. Bruxelles, 1869; in-4°.

Société de médecine d'Anvers. — Annales, 50^{me} année, livr. d'avril à juin 1869. Anvers; 5 cah. in-8°.

Société de pharmacie d'Anvers. — Journal de pharmacie, 25^{me} année, avril, mai et juin. Anvers, 1869; 5 cah. in-8°.

La presse médicale belge. — 21^{me} année, n°s 14 à 28. Bruxelles, 1869; 15 feuilles in-4°.

Le Scalpel. — 21^{me} année, n°s 27 à 52; 22^{me} année, n°s 1 à 15. Liège, 1868-1869; 59 feuilles in-4°.

La Belgique horticole, annales d'horticulture belge et étrangère, rédigées par Édouard Morren. Mai-juin 1869. Liège; in-8°.

Campbell (J.-A.-G.). — Rapport aan zijne Ex. den Minister van Binnenlandsche zaken op de koninklijke bibliotheek over het jaar 1868. 's Gravenhage, 1869, in-8°.

Egger (Émile). — Apollonius Dyscole. Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité. Paris, 1854; in-8°.

Egger (Émile). — Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et chez les Romains depuis les temps les plus anciens jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nouvelle édition. Paris, 1866; in-8°.

Egger (Émile). — Mémoires d'histoire ancienne et de philologie. Paris, 1865; in-8°.

Egger (Émile). — Mémoires de littérature ancienne. Paris, 1862; in-8°.

Egger (Émile). — Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques. 6^e édition. Paris, 1865; in-8°.

Académie des sciences de Paris. — Comptes rendus hebdo-

madaires des séances, par MM. les secrétaires perpétuels. Tome LXVIII, n° 14 à 26. Paris, 1869; 15 cah. in-4°.

Société géologique de France. — Bulletin, 2^e série, tome 26^e, feuilles 1-5. Paris, 1868 à 1869; in-8°.

Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers. — 29^e année, n° 1 à 15. Paris, 1869; 15 doubles feuilles in-4°.

Nouvelles météorologiques, publiées sous les auspices de la société météorologique de France, 1869, n° 4, 5 et 6. Paris; 5 cah. in-8°.

Journal de l'agriculture, fondé et dirigé par J.-A. Barral, 1869, t. II, n° 66 à 71. Paris, 1869; 6 cah. in-8°.

Bulletin hebdomadaire de l'agriculture, année 1869, n° 15 à 26. Paris, 1869; 15 feuilles in-8°.

Société philomatique de Paris. — Bulletin, tome VI^e, janvier-février-mars 1869. Paris, 1869; in-8°.

Staaff. — La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à la révolution. Lectures choisies. 2^e et 5^e éditions. Paris, 1868; 4 vol. in-8°.

Clausius (R.). — Théorie mécanique de la chaleur, traduite de l'allemand par F. Folie. 2^e partie. Paris; in-8°.

Robin (Edouard). — Philosophie chimique, ou chimie expérimentale et raisonnée, IV^e édition. Paris; gr. in-8°.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. V^e année, 2^e série, n° 2. Paris, 1869; in-8°.

Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille. — Mémoires, année 1868; 5^e série, 6^e volume. Lille, 1869; in-8°.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et des pays voisins. — 1^{re} année, n° 5 et 6. Lille, 1869; 2 cah. in-8°.

Revue et magasin de zoologie pure et appliquée et de sériciculture comparée, par M.-F.-E. Guérin-Meneville, 1869, n° 5. Paris; in-8°.

La santé publique. — Nos 14 à 24. Paris, 1869; 11 feuilles in-4°.

Châtel (Victor). — Nouvelles observations sur le buttage des pommes de terre. (Affiches agricoles du comice communal de Valcongrain). Caen, 1869; 1 feuille in-4°.

Universität zu Tübingen. — Schrifter, jahre 1868 und 1869. Tübingue, 5 cah. in-4° et 18 broch. in-8°.

Oberlausitzische Gesellschaft der Wissenschaften zu Görlitz. — Neues lausitzisches magazin, XLV^{ter} Band, 2^{ter} heft. Görlitz, 1869; in-8°.

Magnetische und meteorologische beobachtungen auf der K. K. Sternwarte zu Prag im Jahre 1868. XXIX^{zigster} jahrgang. Prague, 1869; in-4°.

Kurlandische Gesellschaft für Literatur und Kunst zu Mitau. — Sitzungs-Berichte, aus dem jahre 1868. Mitau, 1869; in-4°.

Naturhistorischer verein der preussischen Rheinlandes und Westphalens, zu Bonn. — Verhandlungen, XXV^{ster} jahrgang. Bonn, 1868; 2 cah. in-8°.

Königliche preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin. — Monatsbericht, märz 1869. Berlin; in-8°.

Fiorelli (Giuseppe). — Sulle scoperte archeologiche fatte in Italia dal 1846 al 1866, relazione al ministro della itruzione pubblica. Naples, 1867; in-4°.

Accademia agraria di Pesaro. — Esercitazioni, anno XIII^o, semestre 2^o. Pesaro, 1869; in-8°.

Istituto tecnico di Palermo. — Giornale di scienze naturali ed economiche pubblicato per cura del consiglio di perfezionamento. Anno 1868, vol. IV, fasc. 4. Palermo, 1868; in-4°.

Pizzamiglio (D. Luigi). — Saggio cronologico ossia storia della moneta romana dalla fondazione di Roma alla caduta dell' impero d'occidente. Rome, 1867; in-4°.

Accademia pontificia de' Nuovi Lincei in Roma. — Atti, anno XXI, sessiones 1-5. Rome, 1868; 4 cah. in-4°.

Geological Society of London. — Quarterly Journal, vol. XXV, part 2. Londres, 1869; in-8°.

Royal geographical Society of London. — Proceedings, vol. XIII, n° 2. Londres, 1869; in-8°.

Asiatic Society of Bengal, at Calcutta. — Proceedings; n° 12, december 1868, and n° 1, january 1869. — Journal, new series, vol. XXXVIII, n° 151 (part 41, n° 1, 1869). Calcutta, 1868-1869; 5 cah. in-8°.

Meteorological committee at Calcutta. — Report of the meteorological reporter to the government of Bengal for the year 1867-1868, with a meteorological abstract for the year 1867. Calcutta, 1868; in-4°.

Numismatic Society of London. — The numismatic chronicle, 1869, part. 1. Londres, 1869; in-8°.

Paine (Martyn). — The institutes of medicine. Eighth edition, revised. New-York, 1868; in-8°.

The american journal of science and arts. — Second series, vol. XLVII, nos 140-141. New-Haven, 1869; 2 cah. in-8°.

TABLES ALPHABÉTIQUES

DU TOME VINGT-SEPTIÈME DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

1869.

TABLE DES AUTEURS.

A.

Acar. — Communication des observations botaniques à Anvers en 1868, 562.

Alvin (L.). — Maintenu dans ses fonctions de membre de la commission spéciale des finances de la classe des beaux-arts, 117; situation financière de la caisse centrale des artistes belges au 31 décembre 1868, 118, 257; membre du jury du concours des cantates, 516; réélu membre de la commission administrative, 598.

Andries. — Dépôt d'un billet cacheté, 4.

Anonyme. — Observations au sujet des rapports sur son mémoire de concours concernant Quentin Metsys, 116.

Association britannique pour l'avancement des sciences. — Annonce de sa réunion à Exeter le 18 août 1869, 562.

B.

Baeyer (J.-J.). — Remercements pour son élection d'associé, 2; accuse réception de son diplôme et désire recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*, 127.

Barye (A.-L.). — Élu associé de la classe des beaux-arts, 117.

- Bellynck (Aug.)*. — Communication des observations botaniques faites à Namur au commencement de 1869, 614.
- Bernaerts*. — Orages observés à Malines depuis le 1^{er} septembre 1868 jusqu'au 1^{er} juin 1869, 641.
- Bernardin*. — Communication des observations ornithologiques faites à Melle en 1868, 4; id. des observations botaniques faites le 21 avril 1869 dans la même ville, 562.
- Bertoloni (Ant.)*. — Annonce de sa mort, 562.
- Bessels (le docteur)*. — Note sur le développement des Acarides; extrait d'une lettre à M. P.-J. Van Beneden, 276.
- Borgnet (Ad.)*. — Commissaire pour le mémoire en réponse au concours de Stassart et relatif aux rapports de droit public entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne, 20; rapport sur ce travail, 461; remerciements à M. le baron Kervyn, directeur sortant, 20; discours sur le caractère du mouvement communal en Belgique, 508; présentation du tome II de la *Chronique de Jean d'Outremeuse*, 715.
- Bormans (J.-H.)*. — Notice sur deux fragments manuscrits de poésies thyoises de la fin du XIII^e siècle (le Bestiaire d'amours et l'Art d'aimer d'Ovide), 488; hommage du tome III de la *Chronique de De Klerck*, 716.
- Brialmont (Alexis)*. — Commissaire pour le mémoire de M. Navez concernant un nouveau système de chronométrie électro-balistique, 248; rapport sur ce travail, 567.
- Briart*. — Voir *Cornet*.
- Broeckeaert (Jean)*. — Lauréat de la classe des lettres pour le concours de 1869, 458, 595.

C.

- Calamatta (Louis)*. — Annonce de sa mort, 515.
- Catalan (E.)*. — Rapport sur la note de M. Manilius relative à l'interprétation de la conception infinitésimale de Poisson, 9; commissaire pour le travail de M. Steichen relatif à quelques questions élémentaires de mécanique physique, 128; lecture de son rapport sur ce travail, 615; rapports de MM. Gilbert, Steichen et Nerenburger sur son mémoire relatif à une transformation géométrique et à la surface des ondes, 129, 142; sur les roulettes et les podaires, 144; sur l'addition des fonctions elliptiques de première espèce, 145; commissaire pour le travail de M. Gilbert concernant les surfaces apsidales, 565; communication d'un extrait de lettre de M. Folie, 585; commissaire pour la note de M. Folie sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure, 615.

- Cavalier*. — Communication des observations météorologiques faites à Ostende en 1868, 4; id. en février et en avril 1869, 191, 565; orages observés à Ostende pendant l'année 1868, 256; orages observés à Ostende du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869, 640.
- Chalon (Renier)*. — Hommage d'ouvrages, 19, 512, 450, 716; hommage, au nom de M. Soromenho, d'un fragment manuscrit de poëme flamand du XIII^e siècle, 515.
- Commission impériale de l'Exposition universelle de 1867*. — Hommage d'un exemplaire du rapport du jury international, 127.
- Congrès des délégués des sociétés savantes*. — Annonce de sa réunion à Paris le 5 avril 1869, 247.
- Conscience (Henri)*. — Élu membre titulaire, 594; approbation royale de son élection et remerciements, 714.
- Coomans (Ch.)*. — Orages observés à Anvers pendant l'année 1868, 127, 255; orages observés à Anvers depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} juin 1869, 640.
- Cornet et Briart*. — Notice sur les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, 11; rapports de MM. d'Omalius, Dewalque et Nyst sur ce travail, 7, 8, 9; présentation d'un mémoire sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, 565; rapports de MM. Nyst, De Koninck et d'Omalius sur ce travail, 621, 625.

D.

- Daly (César)*. — Accuse réception des *Bulletins* et de l'*Annuaire* de 1868, 597.
- Daussoigne-Mehul (J.)*. — Lecture d'un essai historique sur la chanson, 522; hommage d'ouvrage, 742.
- De Backer (Louis)*. — Annonce que la Société d'histoire de Bergues n'existe plus, 512.
- De Boe (Ad.)*. — Communication de la liste des orages observés à Anvers en 1868, 247.
- De Borchgrave (Émile)*. — Lauréat de la classe des lettres pour le concours de Stassart (histoire nationale), 485, 594.
- De Burbure (le chevalier Léon)*. — Membre du jury du concours des cantates, 516; Robert Péril, graveur du XVI^e siècle; sa vie et ses ouvrages, 522.
- De Busscher (Edm.)*. — Hommage d'ouvrage, 255; neuvième rapport annuel sur les travaux de la commission de la Biographie nationale, 600.

- De Caumont.* — Hommage d'ouvrage, 429.
- De Decker (P.).* — Commissaire pour les mémoires de concours relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 164; rapport sur ces travaux, 452.
- Defacqz (Eug.).* — Commissaire pour le mémoire de concours relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 164; rapport sur ce travail, 441; élu directeur de la classe des lettres pour 1870, 193; remerciements pour cette élection, 311, 428.
- De Keyser (A.).* — Remerciements au directeur sortant, M. F.-J. Fétis, 117.
- De Koninck (Laurent).* — Commissaire pour la notice de M. Henry relative aux sulfocyanures des radicaux alcooliques, 4; rapport sur ce travail, 145; commissaire pour la notice de M. Rottier concernant la conservation du bois, 129; commissaire pour le travail de MM. Briart et Cornet sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, 363; rapport sur ce travail, 625; commissaire pour la notice de M. Radziszewski concernant l'acide phényl-acétique, 363; id. pour le mémoire de M. Malherbe concernant l'origine de la houille dans la province de Liège, 363; rapport sur la notice de M. Henry relative à l'isomérisie (2^e partie), 626; rapport sur la notice de M. Henry concernant les dérivés éthers des acides et des alcools polyatomiques, 627.
- De Laborde (le comte Léon).* — Annonce de sa mort, 311.
- De Laveleye (E.).* — Commissaire pour les mémoires de concours relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 164; rapport sur ces travaux, 456.
- De Moléon (J.-G.-V.).* — Annonce de sa mort, 311.
- Denza.* — Lettre à M. Ad. Quetelet sur les météores observés à Moncalieri, 652.
- Département des brevets des États-Unis.* — Envoi d'ouvrages, 190.
- De Potter (Frans).* — Lauréat de la classe des lettres pour le concours de 1869, 458, 595.
- De Selys Longchamps (Edm.).* — Commissaire pour le travail de M. F. Plateau sur les crustacés d'eau douce en Belgique (2^e et 3^e parties), 363; communication des observations botaniques (21 mars et 21 avril 1869) et zoologiques (1868) faites à Waremmes, 614; secondes additions au Synopsis des Caloptérygines, 643.
- De Smet (J.-J.).* — Présentation du *Cartulaire de l'abbaye de Cambron*, 193.
- De Souza-Holstein (le marquis).* — Hommage d'ouvrage, 184.
- De Tilly (J.-M.).* — Rapports de MM. Liagre, Ern. Quetelet et Catalan sur son mémoire intitulé : *Études de mécanique abstraite*, 615, 618, 620.

- Devaux (Paul)*. — Nommé directeur de la classe des lettres pour 1870, 20; s'excuse de ne pouvoir remplir ces fonctions, 193.
- Dewalque (G.)*. — Élu directeur de la classe des sciences pour 1870, 3; rapport sur la notice de MM. Cornet et Briart concernant les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, 8; dépôt d'un billet cacheté, 128; orages observés à Liège pendant le premier trimestre de l'année 1869, 232; commissaire pour le travail de M. Malherbe concernant l'origine de la houille dans la province de Liège, 365; rapport verbal sur deux notes de M. Fua relatives à un nouveau procédé destiné à prévenir les explosions dans les mines, 364; billets cachetés présentés au nom de M. Folie, 614; remarque au sujet de la note de M. Ern. Quetelet sur un bolide observé à Bruxelles le 31 mai 1869, 651; orages observés à Liège depuis le 1^{er} avril jusqu'au 1^{er} juin 1869, 645; annonce la découverte d'un bloc de cuivre natif à Vielsalm, 682.
- De Witte (le baron J.)*. — Hommage d'ouvrage, 312, 429.
- D'Omalus (J.-B.)*. — Rapport sur la notice de MM. Cornet et Briart concernant les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, 7; commissaire pour le travail de MM. Cornet et Briart sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, 365; id. pour le travail de M. Malherbe concernant l'origine de la houille dans la province de Liège, 365.
- Dupont (Ed.)*. — Communication au sujet de la découverte d'une caverne à Goyet, 195; sur deux fragments d'objets appelés : *Bâtons de commandement*, découverts dans la caverne de Goyet (province de Namur), 274.
- Duprez (Fr.)*. — Commissaire pour la note de M. D. Leclercq concernant les orages observés à Liège en 1868, 4; rapport sur ce travail, 249; commissaire pour le mémoire de M. Vander Mensbrughe sur la tension superficielle des liquides, 615.

E.

- Egger (Émile)*. — Élu associé, 595; remerciements pour son élection, 714.
- Ellis (Henri)*. — Annonce de sa mort, 165.

F.

- Fetis (Édouard)*. — Lecture de la 5^e partie de son travail *Sur l'art, ses tendances, etc.*, 118; id. de la 6^e partie, 257; id. de la 7^e partie, 742; communication de l'exposé général de l'administration de la Caisse centrale des artistes belges en 1868, 256.

Féris (F.-J.). — Remerciements comme directeur sortant, 117; maintenu dans ses fonctions de membre de la commission spéciale des finances de la classe des beaux-arts, *ib.*; communication verbale au sujet de la publication de son *Histoire générale de la musique*, 185; hommage d'ouvrage, 255; membre du jury du concours des cantates, 516.

Folie (F.). — Extrait de lettre communiqué par M. Catalan, 585; dépôt de deux billets cachetés, 614; présentation d'une note sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure, 615.

Fraikin (Ch.-A.). — Élu directeur de la classe des beaux-arts pour 1870, 117; maintenu dans ses fonctions de membre de la commission spéciale des finances de la classe des beaux-arts, *ib.*

Fua. — Rapport verbal de M. Dewalque sur ses deux notes relatives à un nouveau procédé destiné à prévenir les explosions dans les mines, 564.

G.

Gachard (Prosper). — Commissaire pour le mémoire relatif aux rapports de droit public entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne, en réponse au concours de Stassart, 20; rapport sur ce travail, 469; don Juan d'Autriche; 5^e étude : don Juan et Marguerite, 21; 4^e étude : donna Giovanna d'Austria, 557; sur Jeanne la Folle et les documents concernant cette princesse qui ont été publiés récemment, 200, 485, 716; les bibliothèques de Gênes; relation sur Philippe IV et la cour de Madrid, faite en 1622 par l'ambassadeur génois Giulio dalla Torre, 719.

Geefs (Guillaume). — Maintenu dans ses fonctions de membre de la commission spéciale des finances de la classe des beaux-arts, 117.

Gilbert (Ph.). — Présentation de travaux manuscrits délaissés par feu M. Pagani, 128; commissaire pour le travail de M. Steichen relatif à quelques questions élémentaires de mécanique physique, 128; lecture de son rapport sur ce travail, 615; rapport sur le mémoire de M. Catalan relatif à une transformation géométrique et à la surface des ondes, 129; présentation d'un travail concernant les surfaces apsidales, 565; commissaire pour la note de M. Folie sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure, 615.

Gloesener (M.). — Commissaire pour le mémoire de M. Steichen relatif à quelques questions de mécanique physique, 128; lecture de son rapport sur ce travail, 615; lecture de son rapport sur le travail de M. Melsens concernant le coup de foudre du 10 juillet 1865 à Anvers, 191.

Gluge (Th.). — Lecture de son rapport sur une note de M. Ed. Robin con-

cernant la cause du manque d'énergie chez l'habitant des pays chauds, 11; commissaire pour le travail de M. Ed. Van Beneden sur l'embryogénie des crustacés, 565; hommage d'ouvrage, 614.

H.

Hanssens (Ch.-L.). — Membre du jury du concours des cantates, 516.

Haus (J.-J.). — Commissaire pour le mémoire de concours relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 164; rapport sur ce travail, 446; hommage d'ouvrage, 429.

Henry (L.). — Recherches sur les sulfocyanures des radicaux alcooliques, 4, 150; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 142, 145; recherches sur l'isomérisation dans la série salicylique; 1^{re} partie, 292; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 250; recherches sur l'isomérisation dans la série salicylique; 2^e partie, 685; rapport collectif de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 626; recherches sur les dérivés étherés des acides et des alcools polyatomiques, 691; rapport collectif de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 627.

I.

Institut des ingénieurs civils de Londres. — Envoi d'ouvrages, 596.

J.

Juste (Th.). — Hommage d'ouvrage, 19, 716; commissaire pour le mémoire relatif aux rapports de droit public entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne, en réponse au concours de Stassart, 20; rapport sur ce travail, 479; commissaire pour le mémoire de concours relatif aux tendances politiques et sociales des hérésies, 164; rapport sur ce travail, 460; les États-Unis d'Amérique en 1785; le comte de Hogendorp et le stathouder Guillaume V, 165.

K.

Kervyn de Lettenhove (le baron). — Remerciements comme directeur sortant, 20; commissaire pour les mémoires de concours relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 164; rapport sur ces travaux, 448; présentation du tome VII des *Œuvres de Frois-*

sart, 195; une page de l'histoire d'Angleterre : les dernières années d'Édonard III, 550.

Kirchhoff (G.). — Remerciements pour son élection d'associé, 2; accuse réception de son diplôme et désire recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*, 127.

L.

Lacordaire (Th.). — Commissaire pour la notice de M. Preudhomme de Borre concernant des débris de Chéloniens, 248; rapport sur ce travail, 566; commissaire pour le travail de M. F. Plateau sur les crustacés d'eau douce en Belgique (2^e et 3^e parties), 565; id. pour la notice de M. De Borre sur une nouvelle espèce de caïman, 565; rapport sur ce travail, 625.

Laforêt (N.-J.). — Élu correspondant, 595; remerciements pour son élection, 714.

Lanszweert (Ed.). — Communication des observations des phénomènes périodiques à Ostende en 1868, 190.

Le Boulengé. — Dépôt d'un billet cacheté, 4.

Leclercq (D.). — Communication des observations météorologiques faites à Liège en 1868, 4; sur les orages observés à Liège et dans la province en 1868, 4, 257; rapports de MM. Duprez et Ern. Quetelet sur ce travail, 249.

Leclercq (M.-N.-J.). — Réélu membre de la commission administrative, 450.

Lecomte (A.). — Communication relative au rapport de M. Ad. Quetelet sur son travail concernant la grêle, 4; rectification à ce propos, 192.

Lenormand (Sébastien). — Annonce de sa mort, 429.

Liagre (J.). — Promet une notice biographique sur feu M. Nerenburger, 246; commissaire pour le mémoire de M. Navez concernant un nouveau système de chronométrie électro-balistique, 248; commissaire pour la note de M. Folie sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure, 615; rapport sur le mémoire de M. De Tilly relatif à des études de mécanique abstraite, *ib.*

M.

Malaise (C.). — Orage observé à Gembloux le 50 décembre 1868, 4; communication de l'état de la végétation à Gembloux le 21 mars 1869, 614; orages observés à Gembloux depuis le 1^{er} septembre 1868 jus-

- qu'au 1^{er} juin 1869, 637; note sur les roches usées avec cannelures de la vallée de la grande Geete, 682.
- Malherbe (Renier)*. — Présentation d'un mémoire sur l'origine de la houille dans la province de Liège, 563.
- Maunilius*. — Rapport de M. Catalan sur sa note relative à l'interprétation de la conception infinitésimale de Poisson, 9; envoi d'une notice imprimée, avec prière d'examen, 127.
- Mathieu (Ad.)*. — Hommage d'ouvrage, 165; membre du jury du concours des cantates, 516.
- Maus (M.-H.)*. — Remplace M. Melsens comme membre du jury pour le concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques, 2; commissaire pour la notice de M. Rottier concernant la conservation du bois, 129.
- Meissonier (J.-L.-E.)*. — Élu associé de la classe des beaux-arts, 117.
- Melsens (H.)*. — Remplacé par M. Maus comme membre du jury pour le concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques, 2; commissaire pour la notice de M. Rottier concernant la conservation du bois, 129; lecture des rapports de MM. Gloesener, Ern. Quetelet et Montigny sur son mémoire relatif au coup de foudre du 10 juillet 1865 à Anvers, 191; commissaire pour le mémoire de M. Navez concernant un nouveau système de chronométrie électro-balistique, 248; id. pour la note de M. Robin relative à la prévision de la couleur des composés minéraux, etc., 565; lecture de son rapport sur ce travail, 627.
- Michel*. — Communication du résumé des observations météorologiques faites à Ostende en 1868, 127.
- Ministre de la justice (M. le)*. — Envoi d'ouvrages, 19.
- Ministre de l'intérieur (M. le)*. — Arrêté royal approuvant l'élection de M. Steichen, 2; M. Melsens remplacé par M. Maus comme membre du jury pour le concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques, *ib.*; buste de M. le baron de Saint-Genois, 48; arrêté royal ouvrant le concours des cantates pour le grand concours de composition musicale, 115; envoi d'une ordonnance de paiement de 25,750 fr., 127; envois d'ouvrages, 127, 165, 184, 194, 255, 246, 512, 516, 562, 429, 596, 715, 741; lettre relative aux travaux de la commission de littérature flamande, 194; lettre concernant le jury permanent du concours des cantates, 254; envoi d'une lettre de l'auteur de la cantate intitulée : *Les 600 Franchimontois*, 256; notification du jury du concours des cantates, 516; regrets de ne pouvoir assister à la séance publique de mai, 429; arrêté royal approuvant l'élection de M. Conscience, 714;

lettre concernant le jury permanent du concours de composition musicale, 741.

Montigny (Ch.). — Lecture de son rapport sur le travail de M. Melsens concernant le coup de foudre du 10 juillet 1863 à Anvers, 191; commissaire pour le mémoire de M. Vander Mensbrugghe sur la tension superficielle des liquides, 613.

Morren (Éd.). — Hommage d'ouvrage, 5.

Musée Teyler, à Harlem. — Envoi de son programme de concours, 19.

N.

Navez. — Note sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique, 248, 586; rapports de MM. Brialmont, Liagre et Melsens sur ce travail, 567, 573.

Nerenburger (Ad.). — Annonce de sa mort, 246.

Nève (Félix). — Commissaire pour le mémoire de concours relatif aux tendances politiques et sociales des hérésies, 164; rapport sur ce travail, 460.

Nolet de Brauwere van Steeland (J.-C.). — Membre du jury du concours des cantates, 516; hommage d'ouvrage, 450.

Nypels (S.-J.-G.). — Élu correspondant, 593; remerciements pour son élection, 714.

Nyst (Henri). — Commissaire pour le mémoire de MM. Briart et Cornet sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, 563; rapport sur ce travail, 621.

P.

Parloes (H.). — Maintenu dans ses fonctions de membre de la commission spéciale des finances de la classe des beaux-arts, 117.

Plateau (Félix). — Présentation d'un travail sur les crustacés d'eau douce en Belgique (2^e et 3^e parties), 565.

Plateau (Joseph). — Commissaire pour le mémoire de M. Vander Mensbrugghe sur la tension superficielle des liquides, 613.

Poelman (Ch.). — Commissaire pour la notice de M. Preudhomme de Borre concernant des débris de Chéloniens, 248; rapport sur ce travail, 563; commissaire pour le travail de M. Éd. Van Beneden sur l'embryogénie des crustacés, 563; idem pour la notice de M. De Borre sur une nouvelle espèce de caïman, 563.

Poullet (Edmond). — Lauréat de la classe des lettres pour le concours de 1869, 448, 592; inscription pour sa médaille, 715.

Preudhomme de Borre (A.). — Notice sur des débris de Chéloniens faisant partie des collections du Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles et provenant des terrains tertiaires des environs de cette ville, 248, 420; rapports de MM. Poelman et Lacordaire sur ce travail, 565, 566; présentation d'une notice sur une nouvelle espèce de caïman, 565; rapports de MM. Van Beneden, Lacordaire et Poelman sur ce travail, 624, 625, 626.

Q.

Quetelet (Adolphe). — Hommages d'ouvrages, 5, 116; communication verbale au sujet de la théorie des apparitions périodiques des étoiles filantes, 192; rectification à la note insérée page 451 du tome XXV^e de la 2^{me} série des *Bulletins* (notice de M. Lecomte sur la grêle), *ib*; taille de l'homme en Italie, à l'exception des provinces vénitiennes, pour l'âge de vingt ans, 196; orages observés à Bruxelles depuis le 21 août 1868 jusqu'au 1^{er} avril 1869, 251; présentation du programme du congrès de statistique, 512; communication relative aux phénomènes périodiques, 562; congrès international de statistique des délégués des différents pays, 576; communication d'une lettre de M. Denza sur les météores observés à Moncalieri, 652; note sur les orages observés en Belgique, 655.

Quetelet (Ernest). — Commissaire pour une note de M. D. Leclercq sur les orages observés à Liège en 1868, 4; lecture de son rapport sur le travail de M. Melsens concernant le coup de foudre du 10 juillet 1865 à Anvers, 191; rapport sur le mémoire de M. De Tilly relatif à des études de mécanique abstraite, 618; note sur les aurores boréales du 15 avril et du 15 mai 1869, 628; note sur le bolide observé à Bruxelles le lundi 51 mai 1869, 651.

R.

Radziszewski (B.). — Recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique (α toluïque), 2^e partie, 565, 698; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 620.

Regnault (V.). — Remerciements pour son élection d'associé, 2; accuse réception de son diplôme et désire recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*, 190.

Robin (Ed.). — Lecture du rapport de M. Gluge sur sa note concernant la cause du manque d'énergie chez l'habitant des pays chauds, 11; présentation d'une notice sur la prévision de la couleur des composés minéraux, etc., 365; lecture des rapports de MM. Stas et Melsens sur ce travail, 627.

Rongé (J.-B.). — Hommage d'ouvrage, 253, 316.

Rottier. — Présentation d'un travail sur la conservation du bois au moyen du sulfate de cuivre, 129.

Roulez (J.). — Présentation de la notice biographique sur feu M. Bagnet, 114; inscription pour la médaille de concours de M. Ed. Van Beneden, 190; id. pour celle de M. Edm. Pouillet, 715.

S.

Savi (Paul). — Remercements pour son élection d'associé, 127; acense réception de son diplôme et désire recevoir les *Bulletins* et l'*Annuaire*, 190.

Scheler (Aug.). — Hommage d'ouvrage, 512.

Schwann (Th.). — Commissaire pour le travail de M. Ed. Van Beneden sur l'embryogénie des crustacés, 565.

Snellaert (F.-A.). — Membre du jury du concours des cantates, 516.

Société des architectes du département du Nord, à Lille. — Demande d'échange de publications, 597.

Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences et des lettres. — Envoi de son programme de concours, 19.

Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, à Anvers. — Envoi du programme de ses concours, 742.

Soromenho (Aug.). — Hommage d'un fragment manuscrit de poème flamand du XIII^e siècle, 315.

Spring (Ant.). — Remercements comme directeur sortant, 5.

Stas (Jean). — Commissaire pour la notice de M. Henry relative aux sulfocyanures des radicaux alcooliques, 4; rapport sur ce travail, 142; rapport sur la note de M. Henry relative aux dérivés chlorés de l'aldéhyde salicylique, 250; commissaire pour la notice de M. Radziszewski concernant l'acide phényl-acétique, 565; rapport sur ce travail, 620; commissaire pour la note de M. Robin relative à la prévision de la couleur des composés minéraux, etc., 365; lecture de son rapport sur ce travail, 627; maintenu dans ses fonctions de membre de la commission administrative, 564; rapport sur la note de M. Henry relative à l'iso-

mérie (2^e partie), 626; rapport sur la note de M. Henry relative aux dérivés éthers des acides et des alcools polyatomiques, 627.

Steichen (M.) — Approbation royale de son élection de membre titulaire, 2; remerciements pour son élection, *ib.*; présentation d'un mémoire sur quelques questions élémentaires de mécanique physique, 128; lecture des rapports de MM. Gilbert, Catalan et Gloesener sur ce travail, 613; commissaire pour le travail de M. Gilbert concernant les surfaces apsisales, 565.

T.

Taylor (John). — Annonce de sa mort, 246.

Terby. — Orages observés à Louvain depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} juin 1869, 562, 658.

Thonissen (J.-J.). — Commissaire pour le mémoire de concours relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 164; rapport sur ce travail, 451; commissaire pour le mémoire de concours relatif aux tendances politiques et sociales des hérésies, *ib.*; rapport sur ce travail, 458.

V.

Van Beneden (Ed.). — Inscription pour sa médaille de concours, 190; présentation d'un travail sur l'embryogénie des crustacés, 565.

Van Beneden (P.-J.). — Hommage d'ouvrage, 5; note sur le développement des acarides; extrait d'une lettre de M. le docteur Bessels, 276; observations au sujet de cette lettre, 280; notice sur les baleinoptères du nord de l'Atlantique, 281; commissaire pour le travail de M. F. Plateau sur les crustacés d'eau douce en Belgique, 565; *idem* pour la notice de M. Preudhomme de Borre sur une nouvelle espèce de caïman, 565; rapport sur ce travail, 624; un *Palaedaphus* nouveau du terrain dévonien, 578; note sur une baleinoptère échouée dans l'Escaut au mois de mai 1869, 680.

Vander Maelen (Philippe). — Annonce de sa mort, 614.

Vander Mensbrugghe (G.). — Présentation d'un mémoire sur la tension superficielle des liquides, 615.

Van Gél. — Orages observés à Gerpinnes depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} juin 1869, 644.

Van Hasselt (And.). — Hommage d'ouvrage, 255, 516.

Van Westrhene (T.). — Élu associé de la classe des beaux-arts, 117;

remerciements pour son élection, 184; exprime le désir de recevoir les publications académiques, 253; accuse réception des Bulletins et de l'Annuaire de 1868, 597.

Von Martius (F.). — Annonce de sa mort, 2.

Von Sybel (H.). — Élu associé, 595; remerciements pour son élection, 714.

Vrede (G.). — Élu associé, 595; remerciements pour son élection, 714.

W.

Wesmael (Alfr.). — Hommage d'ouvrage, 247.



TABLE DES MATIÈRES.

A.

Arrêts royaux. — Approbation de l'élection de M. Steichen, 2; id. de l'élection de M. Conscience, 714.

Astronomie. — Communication verbale, par M. Ad. Quetelet, au sujet de la théorie des apparitions périodiques des étoiles filantes, 192; sur les météores observés à Moncalieri; lettre de M. Denza à M. Ad. Quetelet, 652.

B.

Balistique. — Voir *Physique*.

Billets cachetés. — Dépôt de billets cachetés, par MM. Le Boulengé et Andries, 4; par M. Dewalque, 128; par M. Dewalque au nom de M. Folie, 614.

Biographie. — Présentation, par M. Roulez, de la notice biographique sur feu M. Baguet, 114; Robert Peril, graveur du seizième siècle : sa vie et ses ouvrages; notice par M. le chevalier de Burbure, 522.

Bustes des académiciens décédés. — Lettre de M. le Ministre de l'intérieur relative au buste de M. le baron de Saint-Genois, 18.

C.

Caisse centrale des artistes belges. — Situation financière au 31 décembre 1868, 118, 256; communication, par M. Ed. Fétis, de l'exposé général de l'administration pendant l'année 1868, 256.

Chimie. — Recherches sur les sulfocyanures des radicaux alcooliques, par M. L. Henry, 4, 150; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 142, 145; présentation de recherches sur la conservation du bois, par M. Rottier, 129; recherches sur l'isomérisation dans la série salicylique (1^{re} partie), par M. L. Henry, 292; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 250; recherches sur les dérivés de l'acide phényl-acétique (α toluïque), 2^e partie, par M. Bronislas Radziszewski, 565, 698; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 620; présentation d'une notice sur la prévision de la couleur des composés miné-

- raux, etc., par M. Ed. Robin, 565; lecture des rapports de MM. Stas et Melsens sur ce travail, 627; recherches sur l'isomérisie dans la série salicylique (2^e partie), par M. L. Henry, 685; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 626; recherches sur les dérivés éthers des acides et des alcools polyatomiques, par M. L. Henry, 691; rapports de MM. Stas et De Koninck sur ce travail, 627.
- Commission administrative.* — Réception d'une ordonnance de paiement de 25,750 francs, 127.
- Commission de la Biographie nationale.* — Neuvième rapport annuel sur les travaux de la commission, par M. Edm. De Busscher, 600.
- Commission pour la publication des anciens monuments de la littérature flamande.* — Lettre de M. le Ministre de l'intérieur relative à la continuation de ses travaux, 194; envoi, à la commission, d'un manuscrit offert par M. Soromenho, 515.
- Commission pour la publication d'une collection des grands écrivains du pays.* — Hommage du tome VII des *OEuvres de Froissart*, par M. le baron Kervyn de Lettenhove, 195.
- Commission royale d'histoire.* — Hommage du *Cartulaire de l'abbaye de Cambron*, par M. De Smet, 195; présentation du tome II de la *Chronique de Jean d'Outremeuse*, par M. Borgnet, 715; hommage du tome III de la *Chronique de De Klerck*, par M. Bormans, 716.
- Concours de composition musicale (grands).* — Arrêté royal ouvrant le double concours des cantates, 115; cantates reçues, 116, 184, 255, 517, 597; lettre de M. le Ministre de l'intérieur relative au jury permanent du concours des cantates, 254; jury du concours des cantates, 516; remplacement d'un membre du jury du concours de composition musicale, 741.
- Concours de la classe des beaux-arts.* — Lettre d'un anonyme au sujet des rapports sur son mémoire de concours concernant Quentin Metsys, 116; résultats du concours pour 1869, 742.
- Concours de la classe des lettres.* — Mémoires reçus pour le concours de 1869 et nomination de commissaires, 165; rapports de MM. Thonissen, Defacqz et Haas sur le mémoire relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 451, 441, 446; rapports de MM. le baron Kervyn de Lettenhove, De Decker et De Laveleye sur les mémoires relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 448, 452, 456; rapports de MM. Thonissen, Juste et Nève sur le mémoire concernant les tendances politiques et sociales des hérésies, 458, 460; rapports de MM. Borgnet, Gachard et Juste sur le mémoire en réponse au concours de Stassart relatif aux rapports de droit public

des provinces belges avec l'Allemagne, 461, 469, 479; proclamation des résultats du concours, 592; ajournement de la formation du programme pour 1871, 716.

Concours de la classe des sciences. — Questions pour 1870, 5, 129, 191; adoption définitive du programme, 248.

Concours des cantates. — Voir *Concours de composition musicale (grands)*.

Concours de Stassart. — Mémoire reçu pour le concours relatif à une question d'histoire nationale, 19; rapports de MM. Borgnet, Gachard et Juste sur ce travail, 461, 469, 479; proclamation du résultat du concours, 595; ajournement de la formation du programme pour la 2^e période du concours sexennal, 716.

Concours quinquennal des sciences mathématiques et physiques. — M. Maus remplacé par M. Melsens comme membre du jury, 2.

D.

Dons. — Ouvrages, par M. Ad. Quetelet, 5, 116; par M. Ed. Morren, 5; par M. Van Beneden, *ibid.*; par M. le Ministre de la justice, 19; par M. Th. Juste, 19, 716; par M. Chalon, 19, 512, 540, 716; par M. le Ministre de l'intérieur, 127, 165, 184, 194, 255, 246, 512, 516, 562, 596, 715, 741; par la commission impériale de l'Exposition universelle de 1867, 127; travaux manuscrits de M. Pagani, par M. Ph. Gilbert, 128; ouvrages, par M. Mathieu, 165; par M. le marquis de Souza-Holstein, 184; par le département des brevets des États-Unis, 190; par M. le baron Kervyn de Lettenhove, 195; par M. De Smet, *ibid.*; par M. F.-J. Fétis, 255; par M. De Busscher, *ibid.*; par MM. Van Hasselt et Rongé, 255, 516; par M. Alf. Wesmael, 247; par M. le baron de Witte, 512, 429; par M. Scheler, 512; manuscrit, par M. Soromenho, 515; ouvrages, par M. de Caumont, 429; par M. Haus, *ibid.*; par M. Nolet de Brauwere, 450; par M. Gluge, 614; par M. Borgnet, 715; par M. Bormans, 716; par M. Daussoigne-Méhul, 742.

E.

Élections et nominations. — Remerciements de MM. Steichen, membre, Regnault, Baeyer et Kirchhoff, associés, 2; M. Dewalque élu directeur de la classe des sciences pour 1870, 5; M. Paul Devaux élu directeur de la classe des lettres pour 1870, 20; MM. Meissonier, Barye et Van Westrheene élus associés, 117; M. Ch. Fraikin élu directeur de la classe des beaux-arts pour 1870, 117; réélection de la commission spéciale

des finances de la classe des beaux-arts, *ib.*; remerciements de M. Savi pour son élection d'associé, 127; élection du comité de présentation aux places vacantes dans la classe des lettres, 163; remerciements de M. Van Westhrecne pour son élection d'associé, 184; nomination du jury du concours des cantates, 183, 316; M. Defacqz élu directeur de la classe des lettres pour 1870, 193; remerciements pour cette élection, 311, 428; MM. Stas, Leclercq et Alvin réélus membres de la commission administrative, 364, 430, 398; MM. Conscience, Laforêt, Nypels, Egger, Vreede et Von Sybel, élus membre, correspondants et associés, 394, 395; remerciements pour ces élections, 714.

Épigraphie. — Inscription pour la médaille de concours de M. Ed. Van Beneden, 190; id. pour la médaille de M. Pouillet, 713.

Esthétique. — Lecture, par M. Ed. Fétis, de la 5^{me} partie de son travail sur *l'Art, ses tendances*, etc., 118; id. de la 6^{me} partie, 237; id. de la 7^{me} partie, 742.

G.

Géologie et minéralogie. — Notice sur les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, par MM. Cornet et Briart, 11; rapports de MM. d'Omalus, Dewalque et Nyst sur ce travail, 7, 8, 9; présentation d'un mémoire sur l'origine de la houille dans la province de Liège, par M. Malherbe, 363; annonce, par M. Dewalque, de la découverte d'un bloc de cuivre natif à Vielsalm, 682; note sur les roches usées avec cannelures de la vallée de la grande Geete, par M. Malaise, *ib.*

Gravure. — Robert Peril, graveur du seizième siècle : sa vie et ses ouvrages; notice par M. le chevalier de Burbure, 322.

H.

Histoire. — Études historiques sur don Juan d'Autriche, par M. Gachard; 3^{me} étude : Don Juan et Marguerite, 21; 4^{me} étude : Donna Giovanna d'Autria, 337; les États-Unis d'Amérique en 1783; le comte de Hogen-dorp et le stathouder Guillaume V; notice par M. Th. Juste, 163; sur Jeanne la Folle et les documents concernant cette princesse qui ont été publiés récemment; notices par M. Gachard, 200, 483, 716; rapports de MM. Thonissen, Defacqz et Haus sur le mémoire de concours relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 431, 441, 446; rapports de MM. Borgnet, Gachard et Juste sur le mémoire en réponse au concours de Stassart relatif aux rapports de droit public des pro-

vinces belges avec l'Allemagne, 461, 469, 479; sur le caractère du mouvement communal en Belgique, discours par M. Borgnet, 508; une page de l'histoire d'Angleterre: les dernières années d'Édouard III; notice par M. le baron Kervyn de Lettenhove, 550; les bibliothèques de Gênes; relation sur Philippe IV et la cour de Madrid, faite en 1622 par l'ambassadeur génois Giulio dalla Torre; notice par M. Gachard, 719.

Histoire littéraire. — Notice sur deux fragments manuscrits de poésies thyoises de la fin du XIII^{me} siècle (le Bestiaire d'amours et l'Art d'aimer d'Ovide); par M. Bormans, 488.

J.

Jurisprudence. — Voyez *Histoire*.

M.

Mathématiques pures et appliquées. — Rapport de M. Catalan sur la note de M. Manilius relative à l'interprétation de la conception infinitésimale de Poisson, 9; présentation d'un essai sur quelques questions élémentaires de mécanique physique, par M. Steichen, 128; lecture des rapports de MM. Gilbert, Catalan et Gloesener sur ce travail, 615; rapports de MM. Gilbert, Steichen et Nerenburger sur le mémoire de M. Catalan concernant une transformation géométrique et la surface des ondes, 129, 142; note sur les roulettes et les podaires, par M. Catalan, 144; note sur l'addition des fonctions elliptiques de première espèce, par le même, 145; présentation d'un mémoire sur les surfaces apsidales, par M. Gilbert, 565; extrait d'une lettre de M. Folie, communiqué par M. Catalan, 585; présentation d'une note sur quelques théorèmes généraux de géométrie supérieure, par M. Folie, 615; rapports de MM. Liagre, Ern. Quetelet et Catalan sur le travail de M. De Tilly intitulé : *Études de mécanique abstraite*, 615, 618, 620.

Mécanique. — Voir *Mathématiques*.

Météorologie et physique du globe. — Envoi, par MM. D. Leclercq et Cavalier, des observations météorologiques faites en 1868 à Liège et à Ostende, 4; sur les orages observés à Liège et dans la province en 1868; communication de M. D. Leclercq, 4, 257; rapports de MM. Duprez et Ern. Quetelet sur ce travail, 249; orage observé à Genbloux par M. Malaise, le 30 décembre 1868, 4; communication du résumé des observations météorologiques faites à Ostende en 1868, par M. Michel, 127; communication, par M. C. Coomans, de la liste des orages observés à Anvers en

1868, *ibid.*; communication, par M. Cavalier, des résumés météorologiques de février et avril 1869 à Ostende, 191, 565; rectification, par M. Ad. Quetelet, au sujet de la note insérée page 451 du tome XXV de la 2^{me} série des *Bulletins* (travail de M. Lecomte sur la grêle), 192; communication, par M. De Boe, de la liste des orages observés à Anvers en 1868, 247; orages observés à Bruxelles depuis le 21 août 1868 jusqu'au 1^{er} avril 1869; communication de M. Ad. Quetelet, 251; orages observés à Liège pendant le premier trimestre de l'année 1869; communication de M. Dewalque, 252; orages observés à Anvers pendant l'année 1868, par M. Coomans, 255; à Ostende, en 1868, par M. Cavalier, 256; sur les aurores boréales du 15 avril et du 15 mai 1869, note par M. Ern. Quetelet, 628; bolide observé à Bruxelles le lundi 31 mai 1869; note par le même, 631; sur les orages observés en Belgique; communication de M. Ad. Quetelet, 635; orages observés à Bruxelles du 1^{er} avril au 1^{er} juin 1869, 636; à Gembloux, du 1^{er} septembre 1868 au 1^{er} juin 1869, 637; à Louvain, du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869, 638; à Ostende, *ibid.*, 640; à Anvers, *ibid.*, 640; à Malines, du 1^{er} septembre au 1^{er} juin 1869, 641; à Liège, du 1^{er} avril au 1^{er} juin 1869, 643; à Gerpennes, du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1869, 644.

Musique. — Communication verbale de M. F.-J. Fétis au sujet de la publication de son ouvrage intitulé : *Histoire générale de la musique*, 183; lecture, par M. Daussoigne-Méhul, d'un essai historique sur la chanson, 522.

N.

Nécrologie. — Annonce de la mort de M. von Martius, 2; funérailles du prince royal, 126, 162, 185; annonce de la mort de sir Henry Ellis, 165; de M. Nerenburger, 246; de M. John Taylor, *ibid.*; de M. de Moléon, 511; de M. de Laborde, *ibid.*; de M. Louis Calamatta, 515; de M. Bertoloni, 562; de M. Sébastien Lenormand, 429; de M. Vander Maelen, 614.

O.

Ornithologie. — Voir *Zoologie*.

Ouvrages présentés. — 119, 183, 257, 355, 607, 745.

P.

Paléontologie. — Découverte d'une caverne à Goyet; communication de M. Éd. Dupont, 193; notice sur des débris de Chéloniens faisant partie des collections du Musée royal d'histoire naturelle et provenant des

terrains tertiaires des environs de Bruxelles, par M. A. Preudhomme de Borre, 248, 420; rapports de MM. Poelman et Lacordaire sur ce travail, 565, 566; sur deux fragments d'objets appelés « bâtons de commandement, » découverts dans la caverne de Goyet (province de Namur), note par M. Éd. Dupont, 274; présentation, par MM. Briart et Cornet, d'un mémoire sur les fossiles du calcaire grossier de Mons, 565; rapports de MM. Nyst, De Koniuck et d'Omalius sur ce travail, 621, 625; un *Palaedaphus* nouveau du terrain dévonien; notice par M. P.-J. Van Beneden, 578.

Phénomènes périodiques. — Communications de MM. D. Leclercq, Cavalier et Bernardin, 4; de M. Michel, 127; de MM. Ed. Lanszweert et Cavalier, 190, 191; de MM. Ad. Quetelet, Bernardin et Acar, 562; de MM. Bellyneck, Malaise et de Selys Longchamps, 614.

Physiologie. — Rapport verbal de M. Gluge sur la note de M. Robin concernant la cause du manque d'énergie chez l'habitant des pays chauds, 11.

Physique. — Lecture des rapports de MM. Gloesener, Ern. Quetelet et Montigny sur le mémoire de M. Melsens concernant le coup de foudre du 10 juillet 1865 à Anvers, 191; note sur un nouveau système de chronométrie électro-balistique, par M. Navez, 248, 586; rapports de MM. Brialmont, Liagre et Melsens sur ce travail, 567, 575; rapport verbal de M. Dewalque sur deux notes de M. Fua relatives à un nouveau procédé destiné à prévenir les explosions dans les mines, 564; présentation d'un travail sur la tension superficielle des liquides, par M. Vander Mensbrugghe, 615.

Publications académiques. — Présentation du tome XXXVII des *Mémoires des membres*, du tome XXVI (2^{me} série) des *Bulletins* et de l'*Annuaire* pour 1869, 2, 19, 116.

R.

Rapports. — De MM. d'Omalius, Dewalque et Nyst sur la notice de MM. Cornet et Briart concernant les dépôts qui recouvrent le calcaire carbonifère à Soignies, 7, 8, 9; de M. Catalan sur la note de M. Manilius relative à l'interprétation de la conception infinitésimale de Poisson, 9; rapport verbal de M. Gluge sur la note de M. Robin concernant la cause du manque d'énergie chez l'habitant des pays chauds, 11; demande de rapport sur une note imprimée, par M. Manilius, 127; rapports de MM. Gilbert, Steichen et Nerenburger sur le mémoire de M. Catalan concernant une transformation géométrique et la surface

des ondes, 129, 142; de MM. Stas et De Koninck sur les recherches de M. Henry relatives aux sulfocyanures des radicaux alcooliques, 142, 145; lecture des rapports de MM. Gloesener, Ern. Quetelet et Montigny, sur le mémoire de M. Melsens concernant le coup de foudre du 10 juillet 1865 à Auvers, 191; rapports de MM. Duprez et Ern. Quetelet sur la notice de M. D. Leclercq concernant les orages observés à Liège en 1868, 249; de MM. Stas et De Koninck sur le travail de M. Henry relatif à l'isomérisation dans la série salicylique (1^{re} partie), 250; rapport verbal de M. Dewalque sur deux notes de M. Fua relatives à un nouveau procédé destiné à prévenir les explosions dans les mines, 564; rapports de MM. Poelman et Lacordaire sur la note de M. De Borre relative à des débris de Chéloniens, 565, 566; de MM. Brialmont, Liagre et Melsens sur le travail de M. Navez concernant un nouveau système de chronométrie électro-balistique, 567, 575; de MM. Thonissen, Defacqz et Haus sur le mémoire de concours relatif à l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, 451, 441, 446; de MM. le baron Kervyn de Lettenhove, De Decker et De Laveleye sur les mémoires de concours relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 448, 452, 456; de MM. Thonissen, Juste et Nève sur le mémoire de concours concernant les tendances politiques et sociales des hérésies, 458, 460; de MM. Borgnet, Gachard et Juste sur le mémoire en réponse au concours de Stassart relatif aux rapports de droit public des provinces belges avec l'Allemagne, 461, 469, 479; lecture des rapports de MM. Gilbert, Catalan et Gloesener sur le mémoire de M. Steichen concernant la mécanique physique, 615; rapports de MM. Liagre, Ern. Quetelet et Catalan sur le travail de M. De Tilly, intitulé : *Études de mécanique abstraite*, 615, 618, 620; de MM. Stas et De Koninck sur la notice de M. Radziszewski concernant les dérivés de l'acide phényl-acétique, 620; de MM. Nyst, De Koninck et d'Omalus sur le mémoire de MM. Briart et Cornet concernant les fossiles du calcaire grossier de Mons, 621, 625; de MM. Van Beneden, Lacordaire et Poelman sur la notice de M. De Borre concernant une nouvelle espèce du genre caïman, 624, 625, 626; de MM. Stas et De Koninck sur la note de M. Henry relative à l'isomérisation (2^{me} partie), 626; de MM. Stas et De Koninck sur la note de M. Henry relative aux dérivés étherés des acides et des alcools polyatomiques, 627; lecture des rapports de MM. Stas et Melsens sur la note de M. Robin relative à la prévision de la couleur des composés minéraux, etc., *ib.*

S.

Sciences morales et politiques. — Rapports de MM. Thonissen, Juste et Nève sur le mémoire de concours concernant les tendances politiques et sociales des hérésies, 458, 460.

Séances publiques. — Dispositions pour la séance de mai 1869, 514, 505; regrets de Leurs Majestés et de M. le Ministre de l'intérieur de ne pouvoir assister à la séance publique de mai, 428, 429.

Statistique. — Taille de l'homme en Italie, à l'exception des provinces vénitiennes, pour l'âge de 20 ans; communication de M. Ad. Quetelet, 196; présentation, par M. Ad. Quetelet, du programme du congrès de statistique, 512; congrès international de statistique des délégués des différents pays; communication de M. Ad. Quetelet, 576; rapports de MM. le baron Kervyn de Lettenhove, De Decker et De Laveleye sur les mémoires de concours relatifs à la description statistique d'une commune des Flandres, 448, 452, 456.

Z.

Zoologie. — Note sur le développement des acarides; extrait d'une lettre de M. le docteur Bessels à M. P.-J. Van Beneden, 276; observations de M. Van Beneden à ce sujet, 280; les baleinoptères du nord de l'Atlantique, notice par M. P.-J. Van Beneden, 281; présentation, par M. Félix Plateau, des 2^{me} et 3^{me} parties de ses recherches sur les crustacés d'eau douce en Belgique, 565; présentation de recherches sur l'embryogénie des crustacés, par M. Ed. Van Beneden, *ib.*; présentation d'une notice sur une nouvelle espèce de caïman, par M. De Borre, *ib.*; rapports de MM. Van Beneden, Lacordaire et Poelman sur ce travail, 624, 625, 626; secondes additions au Synopsis des Caloptérygines, par M. de Selys Longchamps, 645; note sur une baleinoptère échouée dans l'Escaut au mois de mai 1869, par M. P.-J. Van Beneden, 680.

ERRATA.

- Page 2, ligne 8, au lieu de : *le 31 décembre*, lisez : *le 13 décembre*.
— 4, — 3, — *Le Boulangé*, — *Le Boulengé*.
— 117, — 5, en remontant, au lieu de : *invite*, lisez : *invité*.
— 155, — 8, au lieu de : *méthyl-benzénique*, lisez : *méthyl-benzénique*.
— 163. C'est par erreur que la mort de M. C.-P. Cooper a été indiquée ligne 12 ;
on a confondu cet associé avec un savant anglais du même nom.
— 196, ligne 4, au lieu de : *Taille de l'homme à Venise*, etc., lisez : *Taille
de l'homme en Italie*, à l'exception des pro-
vinces vénitiennes, etc.
— 199, — 13, au lieu de : *le nombre*, lisez : *les nombres*.
— 250, — 2, — *l'aldéhyde de salicylique*, lisez : *l'aldéhyde sa-
licylique*.
— 281, — 10, retranchez le premier *en*.
— 282, — 9, au lieu de : *qui sont venus échouer*, lisez : *qui sont venues
échouer*.
— 285, — 11, — *l'Atlantique septentrionale*, lisez : *l'Atlantique
septentrional*.
— 292, — 16, — *représentés chacune*, lisez : *représentés chacun*.
— 293, — 10, — *séries*, lisez : *série*.
— 308, — 5, — *l'hydroxyle phénolique*, lisez : *l'hydroxyle phé-
nolique*.
— 363, — 19, — (*a. toluïque*), lisez : (*α toluïque*).
— 363, — 19, — *Radziszewski*, lisez : *Radziszewski*.
— 367, lignes 3 et 2, en remontant, au lieu de : *mésurer*, lisez : *mesurer*.
— 509, lignes 4 et 5, au lieu de : *democratique*, lisez : *démocratique*.
-



3 2044 093 256 972

